

1998 -11- 24

Cahiers

8/1996

d'études

hongroises

*896 : Les Magyars s'installent au
cœur de l'Europe*

La musique hongroise au XX^e siècle

*Sorbonne Nouvelle
Paris III - CIEH*

*Nemzetközi Hungarológiai
Központ, Budapest*

*Institut
Hongrois*

Cahiers d'Études hongroises
8/1996

Revue publiée par le Centre Interuniversitaire
d'Études Hongroises et l'Institut Hongrois de
Paris

DIRECTION:

Jean Perrot / András Bálint Kovács

CONSEIL SCIENTIFIQUE:

József Herman, Béla Köpeczi, Jean-Luc Moreau,
Violette Rey, Xavier Richet, János Szávai

RÉDACTION:

Rédacteur en chef. Klára Korompay

Comité de rédaction: Sándor Csernus, Katalin
Csősz-Jutteau, Paul Gradwohl, Judit Karafiáth,
Miklós Magyar, Martine Mathieu, Éva Oszetzky,
Chantal Philippe, Michel Prigent, Monique
Raynaud, Thomas Szende, Henri Toulouze,
György Tverdota

ADRESSE DE LA RÉDACTION:

Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises
1, rue Censier
75005 PARIS
Tél.: 01 45 87 41 83
Fax.: 01 43 37 10 01





Cahiers
d'études
hongroises

896: Les Magyars s'installent au cœur de l'Europe

La musique hongroise au XX^e siècle

*Sorbonne Nouvelle
Paris III - CIEH*

*Nemzetközi Hungarológiai
Központ, Budapest*

*Institut
Hongrois*



TABLE DES MATIÈRES

896 : Les Magyars s'installent au cœur de l'Europe	7
Gyula KRISTÓ : La conquête hongroise (Réalité et tradition).....	9
István ZIMONYI : Préhistoire hongroise : méthodes de recherche et vue d'ensemble	20
Gábor KLANICZAY : <i>Rex iustus</i> . Le saint fondateur de la royauté chrétienne.....	34
Ferenc MAKK : La Hongrie au milieu du XI ^e siècle.....	59
László KOSZTA : Un prélat français de Hongrie : Bertalan, évêque de Pécs (1219-1251)	71
Erzsébet HANUS : 1896, le Millénaire de la Hongrie : Ignace Kont et la littérature hongroise	97
 La musique hongroise au XX^e siècle	 111
Jean GERGELY : Le "folklorisme" dans la musique savante	115
László VIKÁR : L'apparition de la musique traditionnelle dans l'art musical de notre siècle. Parallèles français et hongrois.....	125
György KROÓ : Rencontres franco-hongroises sur la scène lyrique.....	130
Lajos NYÉKI : Discours musical et discours sur la musique (Analyse de quelques textes français et hongrois portant sur le <i>Concerto pour orchestre</i> de Béla Bartók).....	149
Roger TESSIER : Ce que signifie Bartók pour un compositeur français	160
Claude Alphonse GIRARD-LEDUC : László Lajtha	163
Maria NYÉKI : Quelques aspects de la réception de la musique hongroise	167
János KÁRPÁTI : András Szöllösy représenté par trois œuvres caractéristiques	177
Máté HOLLÓS : La jeune génération.....	186
Pierre VIDAL : La musique hongroise au Groupe des Sept.....	189
 Varia	 195
Bernard LE CALLOC'H : Jean-Charles de Besse, écrivain hongrois francophone	197
Ferenc TÓTH : Jean-Charles Besse et le <i>Mercurie Étranger</i> . Contribution à la genèse de la première histoire littéraire hongroise en France d'après des sources inédites.....	211
Rita RATZKY : Influences et parallélismes (La connaissance du romantisme français dans la poésie lyrique de Petőfi).....	219
Gergely ANGYALOSI : La vision de l'Apocalypse dans la littérature hongroise contemporaine.....	235
Bernard LE CALLOC'H : Le drapeau de Budapest, histoire d'un emblème contesté.....	240

Traductions	245
Poèmes de Sándor PETŐFI, Attila JÓZSEF et Endre ADY, par Georges Kornheiser	247
Ágnes NEMES NAGY, Quelqu'un d'autre, par Nicolas Véron.....	253
Poètes d'aujourd'hui (Adaptations de Georges Timár).....	256
Miklós RADNÓTI, Charmeur, par Béatrix Kaposvári	261
Zoltán JÉKELY, La Clématite, par Béatrix Kaposvári.....	262
Chroniques	263
Jean PERROT : Károly Ginter (1934-1996)	265
Mária CZELLÉR-FARKAS : L'héritage d'Aurélien Sauvageot	267
Informations.....	268
Comptes rendus	271
Réflexions sur l'Histoire de la culture hongroise de Béla Köpeczi (Jean Ehrard)..	273
Béla Köpeczi, Histoire de la culture hongroise (Élisabeth Cottier-Fábián).....	274
Tibor Klaniczay–Gábor Klaniczay, Szent Margit legendái és stigmái (Les légendes et les stigmates de sainte Marguerite) (György Galamb)	279
Gyula Kristó (dir.), Pál Engel et Ferenc Makk (réd.), Korai magyar történeti lexikon (Géza Szász).....	282
Gyula Kristó, Hungarian History in the Ninth Century (László Sándor Tóth).....	285
Miklós Szentkuthy, En lisant Augustin. Chronique burgonde (Georges Kassai) ..	285
Sándor Hunyady, La maison à la lanterne rouge (Élisabeth Cottier-Fábián).....	292
Écrire le voyage (Dominique Radanyi).....	298
Éva Agnel, Phrase nominale et phrase avec verbe <i>être</i> en hongrois (Thomas Szende)	299
Daniel Baric, L'officier de l'armée austro-hongroise : <i>La Marche de Radetzky</i> de Joseph Roth et le cycle <i>Mars, dieu croate</i> de Miroslav Krleža (Résumé d'un mémoire de maîtrise)	300
Bibliographie 1995, par Katalin CSŐSZ-JUTTEAU	302
Résumés	307

896 : Les Magyars s'installent au cœur de l'Europe



Gyula KRISTÓ

Université Attila József, Szeged

La conquête hongroise (Réalité et tradition)

Parmi les événements de l'histoire hongroise ancienne, la littérature spécialisée de langue française s'est intéressée en premier lieu aux incursions, ce qui est compréhensible, puisque dans les premières décennies du X^e siècle, les opérations militaires des Magyars ont souvent été dirigées contre les territoires situés à l'ouest du Rhin.¹ Parmi les ouvrages scientifiques traitant entre autres des Magyars, le livre de Lucien Musset,² qui aborde la question de la conquête, se distingue par le choix des thèmes relatifs aux invasions et par son caractère monographique. (J'entends par conquête la prise de possession du bassin des Carpates par les Magyars à la fin du IX^e siècle.) Le fait que d'autres ouvrages français y consacrent peu de pages est mis en évidence par István Soós dans une étude présentant l'image de la conquête dans l'historiographie française à l'occasion de la commémoration du onzième centenaire.³ Seuls font exception des travaux en langue française expressément consacrés à l'histoire hongroise (comme par exemple le récent ouvrage de Miklós Molnár,⁴) mais leur nombre est extrêmement réduit.

Le présent article, s'appuyant sur des sources écrites, tentera de retracer le déroulement de la conquête et les événements qui l'ont immédiatement précédée, et par là même, de prendre position dans le débat qui dure depuis des siècles : faut-il accorder la priorité aux sources de l'étranger ou aux ouvrages hongrois dans la reconstitution de la conquête. Le principe directeur, qui peut représenter un point de départ pour l'historien, peut être la date de chaque source, c'est-à-dire le temps qui sépare sa création de l'événement qu'elle relate. D'une manière générale, à quelques exceptions près, il s'avère qu'on doit accorder le plus grand crédit aux écrits temporellement (et géographiquement) proches de ce qu'ils rapportent, tandis que des documents qu'une période considérable, parfois de plusieurs siècles, sépare des événements relatés, sont de bien moindre valeur. Le présent article démontrera cette thèse à l'exemple de la conquête hongroise.

¹ Gina Fasoli, « Points de vue sur les incursions hongroises en Europe au X^e siècle », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 2 (1959), 17-35 ; Thomas de Bogyay, « L'Homme de l'Occident en face des incursions hongroises », *Miscellanea di Studi dedicati a Emerico Várady*, Modena 1966, 21-36.

² Lucien Musset, *Les invasions : le second assaut contre l'Europe chrétienne (VI^e-XI^e siècles)*, « Nouvelle Clio », L'Histoire et ses problèmes, N°12 bis, Paris 1965.

³ István Soós, « A "hunok harmadik hada". A francia történetírás honfoglalás-képe » (La "troisième armée des Huns". L'image de la conquête dans l'historiographie française), *Magyar Tudomány*, 102 (1995), 1485-1493.

⁴ Miklós Molnár, *Histoire de la Hongrie*, Collection Nations d'Europe, Hatier, 1996, 22-24.

Cinq sources sensiblement contemporaines fournissent des informations sur la conquête et les événements qui l'ont précédée. Je considère comme contemporains des textes produits au cours d'une génération (environ 30 ans) après la conquête. Ceci implique que les écrits dont il est à présent question ne sont pas postérieurs à l'an 930. Deux seulement de ces cinq textes parlent de la conquête elle-même. Le plus abondant et le plus détaillé est la chronique en latin de Regino. À l'époque de la conquête, l'auteur était abbé de Prüm de 892 à 899, puis de Trèves de 906 à 908, à l'époque où il rédigea sa chronique. Il vivait à l'ouest du Rhin, c'est-à-dire très loin du théâtre des opérations d'Europe orientale et du bassin des Carpates. À ce jour, nous ne sommes pas en mesure de déterminer avec précision d'où il tenait ses informations au sujet des Magyars, mais puisqu'il était contemporain de la conquête, il a pu entendre des récits oraux. Selon une hypothèse logique, « les récits que fait Regino de la conquête hongroise et de la période précédente peuvent remonter aux rapports des ambassadeurs magyars qui ont négocié avec les émissaires d'Arnulf et qui sont restés en relation avec eux au cours des années suivantes ».⁵ Regino donne deux raisons pour lesquelles les Magyars ont été contraints d'abandonner leurs anciens territoires de Scythie. Il dit qu'ils « ont été chassés par les peuples voisins qu'on appelle les Petchenègues, parce que ceux-ci étaient supérieurs en nombre et en vaillance, et parce que... le pays ne suffisait plus à accueillir les masses de population ». En ce qui concerne cette dernière raison, son authenticité peut être mise en doute. Dans les lignes qui la précèdent, l'auteur dit en effet que « le nombre des gens augmente dans de telles proportions que la terre natale ne peut plus les nourrir. En effet, plus les contrées septentrionales sont éloignées de la chaleur du soleil, et plus elles sont glacées et enneigées par l'hiver, plus elles sont saines pour l'homme et propices à l'accroissement des peuples... Ainsi les hommes naissent-ils en si grand nombre dans le Nord que toute la plaine du Don jusqu'à l'ouest... porte à juste titre le nom collectif de Germanie ».⁶ Les quelques phrases citées au sujet de la surpopulation ne sont pas de Regino, il les a reprises dans un ouvrage de Paulus Diaconus datant du VIII^e siècle, où il n'était évidemment pas question des Magyars. Regino a donc volontairement appliqué aux Magyars un texte antérieur pour mettre en évidence la raison qui les a poussés à abandonner leur ancien habitat. Le fait que Regino ait emprunté ce texte montre sans ambiguïté qu'il ne disposait pas d'informations concrètes sur la surpopulation des territoires occupés par les Magyars, ce qui revient à dire que nous ne devons pas compter cet élément parmi les prodromes de la conquête.

Dans le texte de Regino, seule l'expulsion par les Petchenègues est donc à prendre comme véritable cause de la conquête, puisque il n'y a pas d'antécédent écrit, Regino a rapporté ce fait exclusivement au sujet des Magyars. Ceci est

⁵ Hansgerd Göckenjan, « A német évkönyvek híradásai a magyar honfoglalásról » (La conquête hongroise dans les annales allemandes), *A honfoglaláskor írott forrásai* (Les sources écrites de la période de la conquête), sous la direction de László Kovács — László Veszprémy, *A honfoglalásról sok szemmel II* (Nombreux points de vue sur la conquête), Budapest 1996, 135-136.

⁶ *Regionis abbatis Prumiensis Chronicon*, Recognovit Friedricus Kurze, *Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum* (dans ce qui suit SRG), Hannoverae, 1890, 132.

renforcé par ce qui suit dans la chronique : les Magyars « fuyant devant leur violence [des Petchenègues] ont abandonné leur pays et se sont mis en quête d'une contrée où ils pourraient habiter et s'installer ». Regino a donc indiscutablement indiqué l'attaque des Magyars par les Petchenègues comme raison déterminante de la conquête hongroise. De la conquête elle-même, il dit : les Magyars « ont d'abord parcouru les plaines des Pannoniens et des Avars, se procurant leur nourriture quotidienne par la chasse et la pêche ; puis par des attaques répétées ils ont envahi les territoires frontaliers des Carantaniens, des Moraves et des Bulgares ; ils tuèrent peu d'hommes par l'épée, mais plusieurs milliers par des flèches ». ⁷ Cette description rassemble la conquête hongroise et quelques incursions parties cette fois du bassin des Carpates (destinées à assurer les frontières du territoire occupé). C'est l'adjectif *répétées* qui amène à cette réflexion. Nous savons effectivement qu'en 901, les Magyars ont combattu les Carantaniens et que ces derniers eurent à pâtir de la campagne menée en 904 par les Magyars contre l'Italie ; quant aux Moraves, ils ont été vaincus en 900 et en 902 par les Magyars. ⁸ Selon Regino, cinq peuples ont eu à souffrir de la conquête hongroise : les Avars, les Pannoniens moins connus, ainsi que les Carantaniens, les Moraves et les Bulgares. Les plaines, c'est-à-dire les steppes des deux premiers peuples ont été envahies par les Magyars qui les ont « parcourues » en nomades, tandis que les territoires frontaliers des trois derniers ont été harcelés par de fréquentes incursions. La première Légende de Naum, l'autre source contemporaine, parle beaucoup plus brièvement de la conquête. Cet ouvrage en langue slave fut rédigé après la mort de Naum (910). Nous pouvons y lire que les Moraves ayant persécuté Méthode ont été punis par Dieu en ce que « peu d'années après [la mort de Méthode en 885] les Ougriens [Magyars] sont venus... ils ont envahi leurs terres et les ont dévastées. Car ceux que les Ougriens n'ont pas capturés se sont réfugiés chez les Bulgares. Et leurs terres dépeuplées sont restées en possession des Magyars ». ⁹ La prise de possession et le ravage des terres moraves par les Magyars est dans la légende de Naum une allusion à la conquête.

Les trois autres sources contemporaines ne parlent pas de la conquête elle-même, mais témoignent d'événements qui l'ont précédée de près ou de loin. Parmi les documents cités jusqu'à présent et ceux dont il sera question par la suite, le texte le plus proche des événements, les Annales de Fulda en latin, requiert tout particulièrement notre attention. Il relate les événements jusqu'en 901, et a donc reçu sa forme actuelle au tout début du X^e siècle. Dans ce document procédant par années, les événements en relation directe avec la conquête apparaissent sous deux années différentes. À l'année 895, nous y lisons que « les Avars [Magyars] ont attaqué les frontières des Bulgares, mais ceux-ci les surpassant ont anéanti une grande partie de leur armée ». L'année 896 rapporte sensiblement la même chose, d'une manière toutefois beaucoup plus détaillée. Comme les Byzantins avaient

⁷ SRG, 132-133.

⁸ Gyula Kristó, *Levedi törzsszövetségétől Szent István államáig*. Elvek és utak (De la confédération tribale de Lévédi à l'État du roi Saint Étienne. Principes et voies), Budapest 1980, 214, 231-232, 234.

⁹ Jordan Ivanov, *Bългарски starini iz Makedonija*, Sofija, 1970³, 306-307.

conclu la paix avec les Magyars, les Bulgares ont dévasté le territoire de Byzance jusqu'à Constantinople. Les Grecs ont fait traverser le Danube aux Magyars en bateau jusqu'aux territoires bulgares, et les Magyars ont remporté une grande victoire sur les Bulgares. Ceux des Bulgares qui étaient au combat contre Byzance sont revenus en apprenant cette nouvelle, mais ils essuyèrent eux aussi une défaite face aux Magyars. Alors, sur le conseil de leur vieux roi, les Bulgares demandèrent l'aide de Dieu, et au cours d'une bataille où beaucoup de sang fut versé, « par la miséricorde divine la victoire — certes sanglante — fut donnée aux chrétiens [aux Bulgares] ». Les Annales de Fulda ajoutent à ce récit la phrase suivante : « finalement, comme les batailles se faisaient de plus en plus fréquentes sur ces mêmes territoires, l'empereur [Arnulf] confia la défense de la Pannonie et de Mocsárvár à son prince Braslav ». Les événements de 896 sont assortis de cette note : l'empereur Arnulf a reçu l'évêque Lazare, ambassadeur de l'empereur de Byzance dans sa ville de Ratisbonne.¹⁰

Ce dernier élément revêt une grande importance parce que la recherche a pris la position suivante : le rapport détaillé de l'an 896 fut enregistré dans les Annales à la suite du compte rendu oral que fit l'évêque Lazare lui-même.¹¹ Cette circonstance est décisive à deux titres : elle permet d'établir le lien entre les comptes rendus des années 895 et 896 et leur authenticité. La bataille entre Bulgares et Magyars sanctionnée par la victoire des Bulgares, dont le texte de 895 fait une brève mention, est sans aucun doute la même que celle qui est relatée en détail dans le texte consacré à 896. Autrement dit, la date véritable doit en être 895, et elle ne figure à nouveau dans le texte de 896 que parce que l'information a été reçue cette année-là. Mais puisque ce rapport détaillé a été fait par l'ambassadeur de Byzance qui avait soudoyé les Magyars pour qu'ils combattent les Bulgares, et tenait donc ses informations de première main, nous pouvons considérer comme parfaitement véridique ce témoignage d'un prodrome immédiat de la conquête. Il est vrai que les Annales de Fulda ne parlent pas de la conquête hongroise, mais la phrase concernant la défense de la Pannonie est généralement considérée par les chercheurs comme preuve de ce que les Magyars avaient pris position à l'intérieur du bassin des Carpates le long du Danube dès 896, car c'est la seule explication au fait que l'empereur Arnulf fut contraint de prendre des mesures pour défendre la Pannonie franque limitrophe du Danube.¹² On peut donc concevoir que cette mention dans les Annales est la preuve de ce qu'en 896, les Magyars avaient pris possession de la moitié du bassin des Carpates située à l'est du Danube ; la mention des batailles de plus en plus fréquentes suggère également qu'ils avaient fait des incursions dans le territoire de Pannonie.

¹⁰ *Annales Fuldenses*, Recognovit Friedricus Kurze, SRG, Hannoverae, 1891, 126, 129-130.

¹¹ Gyula Pauler, *A magyar nemzet története Szent Istvánig* (Histoire de la nation hongroise jusqu'au roi Saint Étienne), Budapest, 1900, 150 ; György Györffy, « A honfoglalásról újabb történeti kutatások tükrében » (La conquête dans les nouvelles recherches historiques), *Valóság*, 16 (1973/7), 10.

¹² Gyula Kristó, *Magyar honfoglalás — honfoglaló magyarok* (La conquête magyare — les Magyars conquérants), Budapest, 1996, 135.

Les informations de l'ambassadeur impérial ne sont pas les seules que nous possédions au sujet des événements ayant immédiatement précédé la conquête, nous disposons également du récit rédigé en grec par l'empereur de Byzance lui-même, Léon VI (le Sage). Cet ouvrage écrit entre 904 et 912 rapporte qu'en remplacement de l'armée retenue par une autre guerre, la « divine providence » (en réalité, l'habile politique de l'empereur Léon) « a envoyé [les Magyars] combattre les Bulgares. Après qu'à l'aide de Notre flotte impériale elle les eut transportés de l'autre côté du Danube, et qu'elle eut combattu à leurs côtés, ils anéantirent au cours de trois batailles l'armée bulgare qui avait trahieusement pris les armes contre les chrétiens [byzantins], comme s'ils avaient été envoyés en manière de bourreau, afin que les chrétiens romains [byzantins] ne se souillent pas volontairement du sang de chrétiens bulgares ». ¹³ L'empereur Léon n'a donc parlé que de la victoire de l'armée issue de l'alliance de Byzance avec les Magyars, mais il n'a évoqué ni la défaite consécutive des Hongrois, ni la conquête. Parmi les ouvrages d'auteurs contemporains, nous devons également citer l'historiographie en langue arabe de Tabari, rédigée entre 915 et 923. Nous y apprenons qu'en 893, le souverain samanide (nord de l'Iran) Ismaïl ibn Ahmad mena une guerre de razzias contre des peuples turks, qu'il parvint à s'emparer de la ville de leur souverain, fit prisonniers le roi et son épouse en personne ainsi qu'environ dix mille hommes, et qu'il en assassina un grand nombre d'autres. ¹⁴

Le second groupe de documents relatifs à la conquête est constitué d'ouvrages que l'on ne peut pas considérer comme contemporains, puisqu'ils n'ont pas été rédigés au cours de la génération (environ 30 ans) qui a suivi la conquête, mais qu'une cinquantaine d'années au moins (c'est-à-dire presque deux générations) les en sépare. L'étude de documents médiévaux a montré que la limite de la mémoire peut être située à 70 ans ; ceci implique qu'au-delà de 70 ans, « la crédibilité de la source historique passe d'une diminution quantitative à une variante qualitative, et que le témoignage devient tradition ». ¹⁵ De ce point de vue, les ouvrages produits au milieu du X^e siècle se situent encore en-deçà de la limite critique de 70 ans (en particulier quand ils recourent à des informations antérieures, plus proches des événements). Nous ne devons donc pas rejeter d'emblée les sources appartenant à ce second groupe. On peut citer quatre œuvres de trois auteurs.

La plus ancienne a été écrite en arabe par al-Masudi entre 943 et 947 et porte le titre de *Champs d'or*. Nous y retrouvons globalement, à quelques variantes près, ce que Tabari nous a appris. Ismaïl ibn Ahmad s'est emparé de la capitale du royaume turk, il a capturé l'épouse du roi des Qarlouqs, environ dix mille Turks, et en a massacré quinze mille. Dans un autre texte composé avant 956, Masudi cite un de ses ouvrages antérieurs, dont nous n'avons pas trace écrite, où il exposait « pour

¹³ Gyula Moravcsik, *Fontes Byzantini historiae Hungaricae aevo ducum et regum ex stirpe Árpád descenduntium*, Budapest, 1984, 17.

¹⁴ István Zimonyi, « The Origins of the Volga Bulgars », *Studia Uralo-Altaica*, 32, Szeged, 1990, 170.

¹⁵ György Györffy, « Zu den Anfängen der ungarischen Kirchenorganisation aufgrund neuer quellenkritischer Ergebnisse », *Archivum Historiae Pontificiae*, 7 (1969), 110-113.

quelle raison ces quatre peuples turks ont quitté l'Est, quelles guerres et quelles batailles ont eu lieu entre eux, c'est-à-dire entre les Ghouzes [Oghouzes], les Qarlouqs et les Kimoks sur les bords de la mer d'Aral ». Les lignes qui précèdent cette citation indiquent quels sont les peuples turks mentionnés (dont il est d'ailleurs également question dans les *Champs d'or*) : les deux premiers noms désignent les Petchenègues, le troisième les Magyars, le quatrième probablement les Onoghours (mais il peut aussi bien se rapporter aux Magyars, puisque le nom de *ungar* — d'où vient le mot *hongrois* en français — employé le plus souvent par les étrangers pour désigner les Magyars, tire son origine du mot *onogour*).¹⁶ L'information donnée par Masudi établit donc que les guerres qui se sont déroulées entre les Magyars et les Petchenègues, et les Oghouzes, les Qarlouqs et les Kimoks ont été la cause de leur départ de l'Est.

La source suivante, la suite de la chronique du frère Georgios, a été rédigée après 948. Ce texte en grec rapporte en détail que le prince bulgare Siméon a lancé une campagne contre les Byzantins et les a vaincus en Macédoine. L'empereur byzantin Léon le Sage a envoyé ses navires sur le Danube pour obtenir que les Magyars combattent contre Siméon. Après qu'un accord eut été conclu entre les émissaires de Byzance et les chefs magyars, les Magyars ont traversé le Danube et sont entrés en guerre contre Siméon. Le souverain bulgare a affronté les Magyars au combat mais a subi une défaite. Siméon proposa la paix aux Byzantins, et quand ceux-ci eurent sonné la retraite, il attaqua les Magyars ; comme ceux-ci étaient privés du soutien de Byzance, les Bulgares leur infligèrent une sévère défaite.¹⁷ Ce texte ne fait pas mention de la conquête hongroise, parmi les prodromes de celle-ci, il énumère les éléments qui relèvent du domaine d'intérêt de Byzance.

Parmi les sources non contemporaines, la plupart des informations concernant aussi bien la conquête que ses prodromes sont fournies par l'empereur Constantin VII (Porphyrogénète) dans son ouvrage en grec intitulé *De Administrando Imperio*, rédigé vers 950 ; ce texte réunit en un seul écheveau tous les fils contenus isolément dans les récits dont il a été question ci-dessus. Dans le chapitre 38 de son œuvre, l'empereur utilise des informations d'origine incontestablement hongroise.¹⁸ Il importe de le souligner, car ce que nous y lisons était certainement vivant dans la conscience historique des Hongrois du milieu du X^e siècle qui ont renseigné l'empereur, en d'autres termes il s'agit d'éléments de la tradition dont l'origine hongroise est incontestable. Nous trouvons au chapitre 38 : « les Petchenègues s'abattirent sur les Turks [Magyars] et les chassèrent avec leur prince, Árpád. Prenant donc la fuite, les Turks cherchèrent une terre où s'installer, et parvenus en Grande Moravie, ils en chassèrent les habitants et occupèrent leurs terres, où les Turks demeurent jusqu'à présent ». Comme dans le texte de Regino cité plus haut, on retrouve l'attaque des Petchenègues comme cause immédiate de la conquête

¹⁶ István Zimonyi, *op. cit.* sous note 14, 168-170.

¹⁷ Gyula Moravcsik, *op. cit.* sous note 13, 58-61.

¹⁸ Joseph Déer, « Le problème du chapitre 38 du *De Administrando Imperio* », *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*, 12 (1952), 107-108.

hongroise. D'autre part, lorsque l'empereur note que les Magyars ont gagné un nouveau pays aux dépens des Moraves, il est en accord avec la légende de Naum selon laquelle les Magyars ont conquis leurs nouvelles terres sur les Moraves.

Toutefois, nous n'avons pas encore rencontré de source permettant d'éclairer le rapport — présumé — qui a pu exister d'une part entre les événements de la mer d'Aral et la marche des Petchenègues vers l'Ouest, d'autre part entre l'attaque des Petchenègues et des Bulgares contre les Magyars. Cette lacune est comblée par les chapitres 37 et 40 de l'empereur Constantin Porphyrogénète. À en juger par son contenu, le chapitre 37 reprend des informations d'origine petchenègue, il est donc logique de le considérer comme une « lecture » petchenègue des événements relatés et de reconstituer à partir de là ce que la mémoire petchenègue en a conservé pendant un demi-siècle. Selon le chapitre 37, le territoire des Petchenègues s'étendait autrefois le long des fleuves Volga et Oural, où ils avaient pour voisins les Khazars et les Ouzes. « Mais cinquante ans auparavant, les Ouzes en question s'étaient alliés aux Khazars et ayant déclaré la guerre aux Petchenègues, ils les vainquirent et les chassèrent de leurs terres que les Ouzes occupent encore aujourd'hui. Les Petchenègues ayant pris la fuite se dispersèrent en quête de terres où s'installer, ils parvinrent aux territoires qui sont aujourd'hui en leur possession et ayant attaqué les Turks [Magyars] qui y vivaient, ils les vainquirent au combat et les chassèrent pour s'installer sur leurs terres qu'ils ont encore en leur possession, comme nous l'avons dit, depuis cinquante cinq ans ». Le chapitre 37 jette donc un pont entre les événements de la mer d'Aral, la cause du départ des Ogouzes et la conquête du bassin des Carpatés par les Magyars.

Le récit d'origine petchenègue du chapitre 37 montre clairement que même 55 ans après ces événements (ou peut-être 50 par une altération du texte), les Petchenègues savent encore avec précision le nom de ceux qui les ont fait partir de leurs territoires d'origine, et de ceux dont ils ont conquis les terres, mais ils ne s'intéressent pas à ce qu'il est advenu du peuple qu'ils ont chassé, c'est-à-dire des Magyars. (C'est pourquoi ce chapitre représentant le point de vue petchenègue ne parle pas de la conquête hongroise.) La tradition historique hongroise représentée par le chapitre 38 reproduit exactement le même schéma du point de vue de la mémoire. Comme nous l'avons vu, les Petchenègues savaient que les Ouzes et les Khazars les avaient chassés de chez eux, et de la même manière, les Magyars ont enregistré que les Petchenègues avaient agi de même à leur encontre. Les Petchenègues n'ont pas oublié qu'ils ont conquis leur nouveau pays sur les Magyars, d'une manière analogue la mémoire historique hongroise a conservé le nom des Moraves aux dépens desquels les Magyars ont gagné leur territoire. De même que les Petchenègues ne se sont pas intéressés à ce qu'il était advenu des Magyars qu'ils avaient chassés, ceux-ci ne se préoccupent pas davantage du sort des Moraves. En revanche, la tradition morave (ou dans une plus large acception, slave) a, de manière logique, jugé important de relater la déroute des Slaves moraves chassés par les Magyars. Comme il a été cité plus haut, la Légende de Naum rapporte que les Moraves qui n'avaient pas été exterminés par les Magyars se sont réfugiés chez les Bulgares. Le chapitre 41 de l'ouvrage de l'empereur Constantin, basé sur la tradition morave, n'évoque pas seulement les pertes de territoires des Moraves face aux

Magyars, mais aussi le sort des vaincus. Nous y lisons : après la mort du prince morave Svatopluk, la discorde déchira ses fils, « ils entrèrent en guerre les uns contre les autres, alors les Turks [Magyars] sont venus, les ont exterminés et se sont emparé de leur pays où ils vivent encore à présent. Les restes du peuple [morave] disséminé se réfugièrent auprès des peuples voisins, les Bulgares, les Turks, les Croates et autres peuples ».

Mais nous n'avons toujours pas de réponse à la question d'un éventuel rapport entre les attaques des Petchenègues et des Bulgares contre les Magyars. C'est l'objet du chapitre 40 — composé d'après diverses sources d'information — de l'ouvrage de Constantin. À l'appel de l'empereur Léon le Sage, les Magyars attaquèrent Siméon qu'ils vainquirent, puis ils rentrèrent dans leur pays. « Mais après que Siméon eut de nouveau conclu la paix avec l'empereur des Romains [Byzantins], se sentant en sécurité, il envoya des émissaires aux Petchenègues et conclut une alliance avec eux afin qu'ils exterminent les Turks [Magyars]. Et quand les Turks entrèrent en guerre, les Petchenègues les combattirent aux côtés de Siméon, ils exterminèrent leurs familles et chassèrent cruellement ceux qui étaient restés en arrière pour garder le pays. Et quand les Turks à leur retour trouvèrent le pays dépeuplé et dévasté, ils s'installèrent sur le territoire où ils vivent encore aujourd'hui ».¹⁹ Nous avons à présent trouvé le chaînon manquant qui relie des événements restés jusqu'ici sans rapport.

Tout ceci signifie qu'en s'appuyant sur neuf ouvrages composés par huit auteurs dans les limites de la mémoire historique, c'est-à-dire au cours d'une période de 70 ans, il est à présent possible de reconstituer avec certitude les prodromes de la conquête hongroise et son déroulement véritable. Il en ressort que l'un des facteurs qui l'a déclenchée remonte aux événements de la mer d'Aral. Le souverain samanide Ismail ibn Ahmad a attaqué les peuples turks du voisinage et les Qarlouqs ont subi une défaite. Ceci a renforcé la position de force des Ogouzes et des Kimoks, et les Ogouzes — alliés aux Khazars — se sont rués contre les Petchenègues. Ceux-ci furent contraints d'abandonner leur terres de la Volga et de l'Oural. L'autre enchaînement d'événements s'est déroulé dans les Balkans. L'empereur de Byzance Léon le Sage a demandé l'aide des Magyars face à l'attaque du souverain bulgare Siméon. Les Magyars ont vaincu les Bulgares au cours de plusieurs batailles, puis ils ont regagné leurs territoires d'Etelköz. Siméon ayant conclu un pacte avec Byzance a pris contact avec les Petchenègues, eux-mêmes en marche vers l'ouest, et s'est allié avec eux contre les Magyars. Les Bulgares ont vaincu les Magyars revenant de guerre, et les Petchenègues se sont abattus sur les terres magyares d'Etelköz situées à l'ouest du Don. Les Magyars n'ont pu échapper aux attaques répétées d'ennemis qui leur étaient supérieurs qu'en abandonnant leurs territoires d'Etelköz et en pénétrant dans le bassin des Carpates où ils s'installèrent d'abord aux dépens des Moraves. Le puzzle reconstitué à partir de textes étrangers en arabe, grec, slave et latin ne laisse aucun doute quant au fait que la conquête hongroise ait eu pour causes des défaites militaires. Un peuple sédentaire et agricole dans cette

¹⁹ Gyula Moravcsik, *op. cit.* sous note 13, 40-41, 45, 47-48, 50.

situation aurait été contraint de se soumettre au vainqueur et de subir sa domination. Mais le peuple de cavaliers magyars, se déplaçant facilement, répondit aux attaques qui le frappaient de l'est de la même manière dont les Petchenègues, eux aussi nomades et éleveurs de gros bétail, réagirent aux opérations concertées des soldats ouzes et khazars, c'est-à-dire qu'ils se sont mis en marche pour échapper aux attaques. La guerre de razzias d'Ismail ibn Ahmad dans la région de la mer d'Aral a donc sur le principe des dominos qui tombent en chaîne, amené au moins trois peuples à s'installer dans un nouveau pays. Les Ouzes ont occupé les terres des Petchenègues situées à l'est de la Volga et de l'Oural, les Petchenègues se sont emparés des terres des Magyars (Etelköz) situées à l'ouest du Don, et les Magyars ont trouvé leur nouveau pays dans le bassin des Carpates. Les événements retracés ici se sont déroulés entre 839 et 895, et le dernier maillon, le « domino » hongrois, est tombé en 895.²⁰

Un historien n'a pas le moindre doute quant au fait que si chacune des sources citées ici présente séparément différents éléments authentiques de l'histoire de la conquête, l'ensemble des documents en reconstitue le déroulement véritable. Il n'y a aucune inquiétude à avoir, parce que nous n'avons étudié que des documents contemporains ou proches de la conquête, que la grande majorité des sources de langues différentes consiste en des ouvrages totalement indépendants les uns des autres, et enfin parce que certains éléments de ces sources prises dans leur ensemble nous permettent de vérifier de l'une à l'autre la fiabilité des informations données.

La tradition hongroise — à l'exception du contenu du chapitre 38 de l'ouvrage de l'empereur Constantin — n'est pas en mesure de contribuer efficacement à l'élaboration d'une image de la conquête. La raison essentielle en est que la littérature historique hongroise n'est apparue que tard, vers la fin du XI^e siècle, c'est-à-dire 200 ans après la conquête. Mais même à cette époque, cette historiographie d'inspiration chrétienne n'a nullement considéré comme de son devoir de présenter le passé païen, elle a même souligné par son silence le mépris qu'elle éprouvait à l'égard de ce passé.²¹ Ce n'est qu'à la fin du XII^e siècle et au début du XIII^e, c'est-à-dire trois siècles après la conquête, que les chroniqueurs hongrois ont tenté d'enregistrer par écrit les événements qui ont précédé l'adoption du christianisme (1000). Il est surprenant que ces auteurs s'efforçant de conserver le passé lointain aient encore disposé de certaines bribes de souvenirs, certes dans une forme déjà légendaire. On peut considérer comme le plus archaïque un passage d'une chronique hongroise rédigée en latin qui rapporte que dans une de leurs provinces, les Magyars « virent d'innombrables aigles, et ils ne purent rester là à cause des aigles, parce que ceux-ci, tels des mouches, s'abattirent sur eux du haut des arbres et anéantirent leurs troupeaux et leurs chevaux ». En conséquence, les Magyars envahirent la partie

²⁰ cf. Gyula Kristó, *op. cit.* sous note 12, 100-191.

²¹ Gyula Kristó, « A történeti irodalom Magyarországon a kezdetektől 1241-ig » (L'historiographie en Hongrie des débuts jusqu'en 1241), *Irodalomtörténeti Füzetek* (Cahiers d'histoire Littéraire) 135, Budapest, 1994, 41-42, 117-118.

orientale du bassin des Carpates.²² Selon cette chronique, la conquête hongroise a donc été la conséquence d'une contrainte — ce qui correspond à la réalité. Selon la plus haute vraisemblance, la chronique a enregistré les aigles (en latin *aquila*) parce que dans sa forme originelle, la légende parlait des Petchenègues (en hongrois *besenyők*) et comme le hongrois ancien *bese*, qu'on ne retrouve plus aujourd'hui que dans des formes dialectales, désignait des oiseaux de proie (vautour, faucon, épervier),²³ au bout d'un certain temps, le nom des *besenyők* (Petchenègues) a revêtu la forme *bese*, que le chroniqueur a rendu par *aquila* dans son texte latin. Je tiens ce passage de l'épisode des aigles de la légende à la chronique pour tout à fait vraisemblable.

L'historiographie hongroise a décrit la conquête de deux autres manières. L'origine légendaire de l'une de ces chroniques est également indiscutable. Elle raconte que les Magyars conquérants ont acheté à Svatopluk, qui la possédait, la terre de leur nouveau pays du bassin des Carpates contre des chevaux, son herbe contre des mors et son eau contre des selles.²⁴ Svatopluk était le prince des Moraves, mais en réalité il n'a pas connu la conquête hongroise, il est mort avant, en 894. La recherche a établi que des éléments du rituel païen de pactisation ont subi un changement de valcur et ont été intégrés sous leur nouvelle forme au titre de la conquête.²⁵ Il n'en va pas de même pour la geste d'Anonymus rédigée au début du XIII^e siècle et consacrée expressément à la conquête hongroise. 315 ans après la conquête, l'auteur ne disposait plus d'informations originales, authentiques sur la prise de possession du bassin des Carpates, il a donc dû recourir à sa propre imagination pour en reconstituer l'histoire. Certes, Anonymus avait à sa disposition l'ouvrage de Regino, où il a d'ailleurs emprunté le fait que les Magyars ont été poussés à la conquête par la surpopulation de leur territoire de Scythie, mais il n'a pas repris la phrase de Regino — absolument véridique — disant que les Petchenègues ont chassé les Magyars de leurs terres. En effet, Anonymus — animé d'un sentiment national — a présenté la conquête des Magyars comme une guirlande de victoires, où leur image de peuple vaincu, banni, chassé par la contrainte vers le bassin des Carpates, n'aurait pas eu sa place. Dans la geste d'Anonymus, le nom des Petchenègues n'apparaît que trois fois, jamais au sujet de la conquête, et on y chercherait en vain celui des Moraves. Anonymus ignorait les Moraves au point qu'en lisant leur nom dans le texte de Regino, il l'interpréta comme un adjectif formé

²² *Scriptores rerum Hungaricarum I*, Edendo operi praefuit Emericus Szentpétery (dans ce qui suit *SRH I*), Budapestini, 1937, 286.

²³ *Etymologisches Wörterbuch des Ungarischen I*, sous la direction de Loránd Benkő, Budapest, 1992, 100.

²⁴ *SRH I*, 288-289.

²⁵ Géza Fehér, *A bolgár-törökök szerepe és műveltsége. A bolgár-törökök és a honfoglaló magyarok hatása a kelet-európai művelődés kialakulásában* (Le rôle et la civilisation des Turcs bulgares. L'influence des Turcs bulgares et des Magyars conquérants dans l'évolution de la civilisation d'Europe orientale), Budapest, 1940, 10.

sur le nom de la rivière Mur (*murai* au lieu de *morva*).²⁶ Nous ne trouvons pas davantage les noms des importants protagonistes étrangers, tels Arnulf, Léon le Sage, Siméon, Svatopluk ou Braslav. Anonymus a donc placé ses conceptions personnelles et ses sentiments avant la réalité historique de la chronique de Regino. Il a ainsi lui-même exclu son ouvrage du rang des sources authentiques de l'histoire de la conquête.

C'est dans des textes étrangers impartiaux, contemporains ou proches, relatifs à l'enchaînement des événements que nous pouvons trouver des informations fiables concernant le déroulement et les prodromes de la conquête. L'historiographie hongroise est apparue trop tard pour que ses textes aient quelque valeur au sujet de la conquête, et même quand c'est le cas, elle a donné plus d'importance à la fiction qu'à la réalité (Anonymus). Le débat séculaire sur la priorité à accorder aux sources étrangères ou à la tradition hongroise est ainsi tranché : quiconque cherche à se documenter sur la conquête, l'un des événements capitaux de l'histoire hongroise, doit recourir à des chroniques originaires de l'étranger, les textes en latin rédigés en Hongrie ne peuvent témoigner de la véritable conquête, mais uniquement de son explication et son appréciation historiques ultérieures, en d'autres termes, ils reflètent une tradition considérablement déformée par rapport à la réalité.

(Traduit du hongrois par Chantal Philippe)

²⁶ « Die "Gesta Hungarorum" des anonymen Notars. Die älteste Darstellung der ungarischen Geschichte », publié par Gabriel Silagi avec la collaboration de László Veszprémy, *Ungarns Geschichtsschreiber 4*, Sigmaringen, 1991, 34-37, 76-77, 114-115, 130-131.

Préhistoire hongroise : méthodes de recherche et vue d'ensemble

Le terme de préhistoire hongroise désigne traditionnellement une période qui s'étend de la naissance de la langue hongroise à la conquête, c'est-à-dire l'époque où les Hongrois ont quitté la steppe située au nord de la mer Noire pour s'installer dans le bassin des Carpates (895).¹ La littérature spécialisée considère les périodes ougrienne, finno-ougrienne et même ouralienne comme ses précurseurs, puisque selon la linguistique, la langue hongroise tire son origine de l'ougrien commun, lui-même issu du finno-ougrien commun. La fin de la préhistoire hongroise peut être située lors la christianisation de la Hongrie (1000), car si la conquête elle-même n'a pas entraîné de changements essentiels dans l'organisation sociale et politique, en revanche, du fait que saint  tienne ait reçu sa couronne du pape de Rome, le royaume de Hongrie s'est trouvé rattaché à l'Europe de la chrétienté romaine, ce qui eut pour conséquence l'implantation de la culture occidentale dans la région située le plus à l'ouest de la steppe eurasiennne, le bassin des Carpates.

Dans les sources écrites,² le peuple hongrois apparaît au IX^e siècle au nord de la mer Noire. Les conceptions de son histoire antérieure sont donc des hypothèses

¹ Ouvrages de synthèse :

a) monographies : I. Fodor, *Verecke hires  tj n*, Magyar História, Budapest, 1975 ; traduction en anglais : *In Search of a New Homeland. The Prehistory of the Hungarian People and the Conquest*, Budapest, 1982 (dans ce qui suit : Fodor 1982) ; traduction en allemand : *Die gro e Wanderung der Ungarn vom Ural nach Pannonien*, Budapest, 1982 ; A. Bartha, « A magyar n p  st rt nete » (Préhistoire du peuple hongrois), *Magyarország története* (Histoire de la Hongrie) I/1, Budapest, 1984, 375-574 ; A. Bartha, *A magyar n p  st rt nete* (Préhistoire du peuple hongrois), Budapest, 1988.
b) ouvrages collectifs : *A magyarság  st rt nete* (Préhistoire hongroise), sous la direction de L. Ligeti, Budapest, 1943, 1986² ; *Magyar  st rt neti tanulmányok* ( tudes de préhistoire hongroise), sous la direction de A. Bartha — K. Czeglédy — A. R na-Tas, Budapest, 1977 ; « A magyar  st rt net — t bb tudom ny g szemsz g b l » (Préhistoire hongroise sous divers angles scientifiques), *Magyar Tudomány*, 1980/5, 321-413 ; « A magyar  st rt netkutat s f l  vsz zada » (Un demi-siècle de recherche préhistorique hongroise), *Magyar Tudomány*, 1990/3, 241-312 ; *Bevezet s a magyar  st rt net kutat sainak forr saiba* (Introduction aux sources de la recherche préhistorique hongroise), sous la direction de P. Hajd  — Gy. Kristó — A. R na-Tas, I-IV, Budapest, 1976, 1977, 1980, 1982 ; *Korai magyar történeti lexikon (9-14. század)* (Dictionnaire d'histoire ancienne de la Hongrie — IX^e-XIV^e siècle), sous la direction de Gy. Kristó, Budapest, 1994 ; *A honfoglalásról sok szemmel* (Nombreux regards sur la conquête), sous la direction de Gy. Györffy, [les deux premiers volumes de cette série sont parus : « *Honfoglalás  s régészet* » (Conquête et archéologie), sous la direction de L. Kovács, Budapest, 1994 ; « *A honfoglaláskor irott forrásai* » (Les sources écrites de la période de la conquête), sous la direction de L. Kovács — L. Veszprémy, Budapest, 1966. Deux autres volumes dans le domaine de la linguistique et de l'ethnologie sont en préparation] ; A. R na-Tas, *A honfoglaló magyar n p* (Le peuple hongrois conquérant), Budapest, 1996.

² Recueils : *A magyar honfoglalás k tf i* (Documents de la conquête hongroise), sous la direction de Gy. Pauler — S. Szilágyi, Budapest, 1900 ; *A magyarok el deir l  s a honfoglalásról* (Les prédécesseurs des Hongrois et la conquête), sous la direction de Gy. Györffy, Budapest, 1958, 1986³ ; *A honfoglalás*

basées sur une combinaison d'éléments traditionnels enregistrés dans les documents à travers plusieurs filtres, de résultats de linguistique historique, d'archéologie, d'anthropologie et d'ethnologie, et d'événements connus de l'histoire du haut Moyen Âge en Europe orientale. La division en périodes de la préhistoire hongroise s'appuie essentiellement sur des aspects de l'histoire de la langue complétés par la chronologie en usage dans l'archéologie et l'histoire des sociétés : du 4^e au 2^e millénaire av. J.-C. (période finno-ougrienne, néolithique, société de clans) ; du 2^e millénaire à la moitié du 1^{er} millénaire av. J.-C. (période ougrienne, âge du bronze, société de clans) ; du 1^{er} millénaire av. J.-C. au V^e siècle ap. J.-C. (formation du proto-hongrois, âge du fer, société tribale) ; du V^e siècle ap. J.-C. à l'année 895 (proto-hongrois, fédération tribale).³ Les principes de la division en périodes ethnosociologiques de la préhistoire hongroise ont été élaborés par Jenő Szűcs.⁴ L'évolution du gentilisme, conscience ethnique « barbare » caractérisant une unité ethnique de plusieurs centaines de milliers d'individus, qu'on a pu reconstituer chez le peuple hongrois de la conquête, n'a pu s'achever qu'en deux ou trois siècles. C'est pourquoi avant le V^e siècle ap. J.-C. on ne peut parler de peuple hongrois, mais seulement d'une communauté de langue proto-hongroise, dont la définition ethnosociologique n'a pas encore été tentée. Tout ceci indique que l'identification d'unités linguistiques et archéologiques avec des peuples ne présente qu'une valeur limitée. La linguistique et l'archéologie peuvent apporter des éclaircissements sur les périodes les plus reculées de la préhistoire hongroise, mais il est indispensable de connaître les limites des méthodes qu'elles mettent en œuvre.

La linguistique historique s'occupe de reconstituer les modifications continues et régulières des langues. La classification génétique des langues ouraliennes permet d'établir plusieurs degrés de parenté linguistique.⁵ Parmi les langues ouraliennes, le

korának írott forrásai (Les sources écrites de la période de la conquête), sous la direction de Gy. Kristó, avec la collaboration de T. Olajos, I.H. Tóth et I. Zimonyi, Szeged, 1985.

A) Sources byzantines : Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I-II, Berlin, 1958 ; Gy. Moravcsik, *Az Árpád-kori magyar történet bizánci forrásai* (Les sources byzantines de l'histoire hongroise de l'époque árpádienne), Budapest, 1984.

B) Sources latines, a) occidentales : A.F. Gombos, *Catalogus Fontium Historiae Hungaricae*, I-III ; Index, IV, Budapest, 1937-1938 ; P. Aalto — T. Pekkanen, *Latin Sources on North-Eastern Eurasia*, Wiesbaden, 1975. b) hongroises : *Scriptores Rerum Hungaricarum tempore ducum regumque stripis Arpadianae gestarum*, I-II, éd. E. Szentpétery, Budapest, 1948 ; Gy. Györffy, *Krónikáink és a magyar őstörténet* (Nos chroniques et la préhistoire hongroise), Budapest, 1948.

C) Sources slaves : P. Király, *A magyarok említése a Konstantin- és Method legendában* (Les Hongrois dans les légendes de Constantin et de Méthode), Budapest, 1974 (dans ce qui suit : Király 1974) ; A. Hodinka, *Az orosz évkönyvek magyar vonatkozásai* (Les Hongrois dans les annales russes), Budapest, 1916.

D) Sources musulmanes : K. Czeglédy, *Magyar őstörténeti tanulmányok* (Études sur la préhistoire hongroise), Budapest, 1985.

³ A. Bartha, « Társadalom és gazdaság a magyar őstörténetben » (Société et économie dans la préhistoire hongroise), *Magyar őstörténeti tanulmányok*, sous la direction de A. Bartha — K. Czeglédy — A. Róna-Tas, Budapest, 1977, 23-44.

⁴ J. Szűcs, *A magyar nemzeti tudat kialakulása* (Naissance de la conscience nationale hongroise), Szeged, 1992.

⁵ A. Róna-Tas, *A nyelvrokonság* (La parenté linguistique), Budapest, 1978.

vogoul (mansi) et l'ostiak (hanti) sont les plus proches du hongrois. Ces trois langues sont habituellement rassemblées sous le terme d'ougriennes, ce qui renvoie à l'ouralien commun par le canal du finno-ougrien commun.⁶ Les langues communes reconstituées sont des modèles scientifiques s'efforçant d'approcher le plus parfaitement possible des langues réelles, auxquelles on ne peut toutefois les identifier sans commettre une grave erreur. Cette seule distinction suffit à montrer que la catégorie de langue commune ne doit pas être prise au sens ethnologique, c'est-à-dire qu'il convient d'éviter les termes de « peuple » ougrien ou d' « Ougriens ». On a depuis longtemps souligné la distinction entre parenté linguistique et ethnique, mais on persiste à assimiler de manière erronée des concepts de linguistique et de sociologie historiques. L'emploi des termes de *peuples finno-ougriens et ouraliens* au lieu de *langues finno-ougriennes et ouraliennes* n'est pas une spécialité hongroise, on le retrouve aussi dans la terminologie slave et allemande.⁷

L'époque approximative de la séparation des langues apparentées a été fixée d'après les variations du vocabulaire de base commun.⁸ Les résultats de la recherche sur les emprunts sont utiles pour fixer les périodes historiques de la langue, on peut en effet repérer chaque couche d'emprunts par des méthodes linguistiques et en établir une chronologie relative. Dans la mesure où des moyens extérieurs (documents écrits, archéologie) permettent de rattacher les mots dans la langue de départ ou dans la langue d'arrivée à une époque précise, chaque couche d'emprunts peut recevoir une date absolue. Les emprunts permettent de démontrer avec quelles autres langues une langue s'est trouvée en contact à une période donnée de l'histoire linguistique.⁹

⁶ Sur les langues finno-ougriennes et ouraliennes : P. Hajdú, *Bevezetés az uráli nyelvtudományba* (Introduction à la linguistique ouralienne), 1976³ ; P. Hajdú — P. Domokos, *Uráli nyelvrokonaink* (Nos parents linguistiques ouraliens), Budapest, 1978 ; *Les peuples ouraliens*, sous la direction de P. Hajdú, Roanne-Budapest, 1980 ; P. Hajdú — P. Domokos, *Die uralischen Sprachen und Literaturen*, Budapest, 1987 ; *A vizimadarak népe* (Le peuple des oiseaux aquatiques), sous la direction de J. Gyula, Budapest, 1975 ; Gy. Lakó — K. Rédei, *A magyar szókészlet finnugor elemei* (Éléments finno-ougriens du vocabulaire hongrois) I-III, Budapest, 1967-1978. Sur l'histoire de la langue hongroise : G. Bárczi — L. Benkő — J. Berrár, *A magyar nyelv története* (Histoire de la langue hongroise), Budapest, 1967.

⁷ W. E. Mühlmann, « Ethnogenie und Ethnogenese. Theoretisch-ethnologische und ideologiekritische Studie », *Studien zur Ethnogenese* I, Opladen, 1985, 15-16.

⁸ La fiabilité de cette méthode a été récemment mise en doute : A. Róna-Tas, *Nyelvrokonság*, 1978, 243-251.

⁹ Cette question concerne les emprunts du hongrois à l'iranien, au turc et au slave.

1) L'étude des relations linguistiques du finno-ougrien, de l'ougrien et du proto-hongrois avec l'iranien fournit d'utiles données chronologiques sur les époques anciennes, puisque les recherches sur l'indo-iranien précèdent la finno-ougrienne : J. Harmatta, « Irániak és finnugorok, irániak és magyarok » (Iranien et Finno-ougriens, Iranien et Hongrois), *Magyar őstörténeti tanulmányok*, sous la direction de A. Bartha — K. Czeglédy — A. Róna-Tas, Budapest, 1977, 167-182 ; L. Ligeti, *A magyar nyelv török kapcsolatai a honfoglalás előtt és az Árpád-korban* (Les contacts du hongrois et du turc avant la conquête et à l'époque arpádienne), Budapest, 1986 (dans ce qui suit : Ligeti 1986), 131-136, 162-174 ; É. Korenchy, *Iranische Lehnwörter in den obugrischen Sprachen*.

2) La langue hongroise est entrée en contact avec les langues turques à partir du V^e siècle : Z. Gombocz, *Die bulgarische-türkischen Lehnwörter in der ungarischen Sprache*, Helsingfors, 1912 ; Ligeti 1986.

La paléontologie linguistique (biogéographie) permet de déterminer la situation géographique des locuteurs de langues analogues. En reconstituant le sens des noms d'animaux et de plantes communs aux langues apparentées, on peut établir dans quelles conditions biogéographiques vivaient les groupes locuteurs des langues données. Les territoires qui se dessinent sur les cartes qui relèvent l'extension historique d'animaux et de plantes, peuvent être considérés comme les habitats des locuteurs.¹⁰

La comparaison des lexiques des langues apparentées permet de connaître certains détails du mode de vie des communautés parlant la langue commune. C'est ainsi que les périodes ouralienne et finno-ougrienne ont pu être caractérisées par la chasse et la pêche. En ougrien commun, le vocabulaire relatif au cheval permet de conclure que les groupes de langue ougrienne avaient appris à domestiquer les chevaux.¹¹ Dans la plupart des cas, l'étymologie offre également la possibilité de tirer des conclusions historiques dans d'autres domaines que celui de la linguistique.¹²

Du point de vue de ses découvertes et de ses méthodes, l'archéologie progresse rapidement.¹³ Le classement typologique des objets mis au jour dans les cimetières

3) Les langues slaves et le hongrois n'ont vraisemblablement été en contact étroit qu'au IX^e siècle : I. Kniczsa, *A magyar nyelv szláv jövevényszavai* (Les emprunts slaves de la langue hongroise) I-II, Budapest, 1955.

¹⁰ Péter Hajdú a reconstitué les formes en ouralien commun des noms *lucfenyő* (épicéa), *jegenyefenyő* (pin cembre), *vörösfenyő* (sapin) et *szil* (orme), et en étudiant l'extension de ces cinq essences, il a conclu que les habitats des communautés parlant l'ouralien du VI^e au IV^e millénaire av. J.-C. ont dû se situer dans l'Oural moyen et au nord de l'Oural, sur le cours inférieur et moyen de l'Ob : P. Hajdú — P. Domokos, *Uráli nyelvrokonaink*, Budapest, 1978, 71-87.

¹¹ P. Hajdú — P. Domokos, *Uráli nyelvrokonaink*, Budapest, 1978, 71-87.

¹² *A magyar nyelv történeti-etimológiai szótára* (Dictionnaire historique et étymologique du hongrois) I-IV, sous la direction de L. Benkő, Budapest, 1967-1984 ; *Etymologisches Wörterbuch des Ungarischen* I-III, sous la direction de L. Benkő, Budapest, 1992-1995.

¹³ L'archéologie :

a) Préhistoire finno-ougrienne : Gy. László, *Őstörténetünk legkorábbi szakaszai* (Les périodes les plus anciennes de notre préhistoire), Budapest, 1961, 1971² ; V. N. Csernecov, « Észak népei az újkőkorszak » (Les peuples du Nord au néolithique), *A vizimadarak népe*, sous la direction de J. Gyula, Budapest, 1975, 93-106 ; A. H. Halikov, « A középső Volga-vidék és a finnugor őstörténet » (La région de la moyenne Volga et la préhistoire), *id.*, 163-191 ; I. Fodor, « Vázlatok a finnugor őstörténet régészetéből » (Grandes lignes de l'archéologie de la préhistoire finno-ougrienne), *Régészeti füzetek*, 2 (1973), 15 ; « Les anciens Hongrois et les ethnies voisines à l'Est », sous la direction de I. Erdélyi, *Studia Archaeologica*, VI, Budapest, 1977.

b) Archéologie de la steppe : Cs. Bálint, *Archäologie der Steppe*, Vienne-Cologne, 1989 ; I. Fodor, « Bolgár-török jövevényszavaink és a régészet », *Magyar őstörténeti tanulmányok*, sous la direction de A. Bartha — K. Czeglédy — A. Róna-Tas, Budapest, 1977, 79-114 ; I. Fodor, « On Magyar-Bulgar-Turkish Contacts », *Chuvash Studies*, sous la direction de A. Róna-Tas, Budapest, 1982, 45-81.

c) Archéologie du bassin des Carpates : I. Bóna, « Ein Vierteljahrhundert Völkerwanderungszeitforschung in Ungarn (1945-1969) », *Acta Arch. Hung.*, 23 (1971), 265-336 ; I. Bóna ; « A népvándorlások és a korai középkor története Magyarországon » (Histoire des invasions et du haut Moyen Âge en Hongrie), *Magyarország története I/1*, Budapest, 1984, 265-374.

d) Archéologie du peuple hongrois de la conquête : Gy. László, *A honfoglaló magyar nép élete* (Vie du peuple hongrois de la conquête), Budapest 1944, 1988² ; B. Szőke, « A honfoglaló és kora Árpád-kori Magyarország régészeti emlékei » (Vestiges archéologiques hongrois de la conquête et du début de

et les lieux d'habitat, ainsi que la détermination d'ensembles d'objets permettent de tirer de nombreuses conclusions historiques. Les cimetières reflètent la vie quotidienne et spirituelle d'une communauté. Le matériel archéologique permet de décrire l'évolution de la vie économique et divers aspects des rapports sociaux. Des groupes comparables ou identiques par le type de leurs vestiges, par leur vie économique, leurs ornements et leurs rites funéraires constituent ce qu'on appelle une culture archéologique ; celle-ci reçoit généralement le nom du principal site de fouilles. Une culture n'est identifiable à un « peuple » que si elle est attestée par des sources écrites.¹⁴ Les pièces de monnaie trouvées sur un site et des méthodes de sciences naturelles permettent une datation absolue.¹⁵

Du point de vue archéologique, deux voies mènent à la préhistoire hongroise.¹⁶ D'une part l'enquête rétroactive sur des objets qui peuvent être rattachés aux Hongrois de la conquête ; d'autre part la concordance, établie par la paléontologie linguistique, de l'habitat avec la culture archéologique qui lui correspond par l'époque et l'extension, puis le recoupement de l'évolution ultérieure de la culture archéologique avec des données de la recherche linguistique historique. En l'absence de données appropriées, la méthode d'enquête rétroactive n'est momentanément pas applicable au peuple hongrois.¹⁷ Cette méthode fournit des résultats encourageants dans le cas des peuples ob-ougriens, finno-permiens et finno-volgaïques, dans la mesure où leurs cimetières médiévaux identifiés ont permis de remonter jusqu'à l'âge du fer.¹⁸ Selon les résultats de la paléontologie linguistique, les habitats des groupes locuteurs d'ouralien commun, qui recourent pour la plupart le domaine d'extension de la culture néolithique ouralienne, ont dû se

l'époque árpádienne), *Régészeti tanulmányok* 1, Budapest, 1962 ; I. Dienes, *A honfoglaló magyarok* (Les Hongrois de la conquête), Budapest, 1972 ; K. Mesterházy, « Die Landnahme der Ungarn aus archäologischer Sicht », *Ausgewählte Probleme europäischer Landnahmen des Früh- und Hochmittelalters*, sous la direction de M. Müller-Wille — R. Schneider, *Vorträge und Forschungen* (dans ce qui suit : *Vorträge*) XLI, 2^e partie, 23-65 ; *Honfoglalás és régészet* (Conquête et archéologie), sous la direction de L. Kovács, Budapest, 1994.

¹⁴ F. Daim, « Gedanken zum Ethnosbegriff », *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, 112 (1982), 58-71.

¹⁵ L. Kovács, *Münzen aus der ungarischen Landnahmezeit*, Budapest, 1989.

¹⁶ Gy. László, *Őstörténetünk legkorábbi szakaszai. A finnugor őstörténet régészeti emlékei a Szovjetföldön* (Les périodes les plus anciennes de notre préhistoire. Les vestiges archéologiques de la préhistoire finno-ougrienne en terre soviétique), Budapest, 1971, 7-8 ; I. Fodor, « A régészeti kutatások félszázados történetéről » (Histoire d'un demi-siècle de recherches archéologiques), *Magyar Tudomány*, 1990/3, 276-282.

¹⁷ Dans le cas des Hongrois, la situation est paradoxale : les sources écrites les signalent au IX^e siècle dans la région de la mer Noire, alors que les données archéologiques ne permettent pas de les identifier. Les archéologues n'ont rapproché du peuple hongrois de la même époque que le cimetière contemporain Bolšije Tigani, situé dans la région de la Kama-Volga : I. Fodor, « Bolgár-török jövevényiszavaink és a régészet » (L'archéologie et les emprunts du hongrois au turk bulgare), *Magyar őstörténeti tanulmányok*, sous la direction de A. Bartha — K. Czeglédy — A. Róna-Tas, Budapest, 1977, 109-114 ; I. Fodor, « On Magyar-Bulgar-Turkish Contacts », *Chuvash Studies*, sous la direction de A. Róna-Tas, Budapest, 1982, 51-52.

¹⁸ I. Fodor, « A régészeti kutatások félszázados történetéről », *Magyar Tudomány*, 1990/3, 279.

situer à l'est de l'Oural. C'est également dans cette région qu'il faut chercher les habitats des groupes locuteurs de finno-ougrien, puis d'ougrien.¹⁹

L'anthropologie étudie la ressemblance des vestiges de squelettes et la proportion des types raciaux des Hongrois de la conquête. On peut recouper ses résultats avec les données concernant des peuples plus anciens qui peuvent être mis en relation avec eux (parenté de langue, cohabitation, assimilation), et avec les unités géographiques où l'ethnogenèse hongroise s'est produite. Le mélange des types raciaux et les limites quantitatives de données dont nous disposons permettent de conclure à la probabilité de relations historiques assez larges, mais une identification ethnique de ces groupes reste impossible.²⁰

L'ethnographie étudie la culture matérielle et spirituelle du peuple hongrois en se basant sur des fragments conservés dans les sources écrites, et sur des données archéologiques et linguistiques. La reconstitution de chaque élément tient compte de données ethnographiques hongroises récentes et de la culture des peuples de langue finno-ougriennes. L'ethnographie sociale permet de repérer des analogies en recoupant les résultats des sciences sociales avec les caractéristiques générales de l'évolution de la société.²¹

La recherche sur la préhistoire hongroise requiert une approche complexe. Comme il est pratiquement impossible à un chercheur d'une spécialité donnée de mener seul des recherches dans tous les domaines, il est indispensable qu'il ait au moins connaissance de la problématique et des limites méthodologiques des autres domaines.

Parmi les éléments ethniques qui ont contribué à l'évolution du peuple hongrois de la conquête, on a jusqu'à présent abordé presque exclusivement la préhistoire des peuples de langue finno-ougrienne, bien que des groupes de langue turke et iranienne, puis slave, aient joué un rôle dans l'ethnogenèse hongroise et qu'à ce titre, leur histoire fasse partie de la préhistoire hongroise.

¹⁹ Fodor 1982, 52-59, 72-89.

²⁰ Kinga Éry a récemment résumé les résultats de la recherche anthropologique : « a) À l'époque de la conquête, le bassin des Carpates a dû être habité par une population de type essentiellement europoïde, au crâne long et étroit. b) Les représentants d'environ trois générations de conquérants se distinguant entre eux par la forme, et donc génétiquement, formaient deux groupes principaux. L'un d'eux, une peuplade europoïde et europo-mongoloïde au crâne large, probablement originaire des steppes herbeuses d'Eurasie situées à l'est du Don, s'est installé dans les basses plaines du bassin des Carpates, tandis que l'autre, une peuplade europoïde au crâne étroit, venant probablement de l'ouest du Don, c'est-à-dire des steppes boisées situées au nord de la mer Noire, s'est installé dans les collines du bassin des Carpates. » K. Éry, « A Kárpát-medence embertani képe a honfoglalás korában » (Aspect anthropologique du bassin des Carpates à l'époque de la conquête), *Honfoglalás és régészet*, sous la direction de L. Kovács, Budapest, 1994, 224.

²¹ V. Voigt, « Folklorisztika és őstörténet » (Folkloristique et préhistoire), *Magyar őstörténeti tanulmányok*, sous la direction de A. Bartha — K. Czeglédy — A. Róna-Tas, Budapest, 1977, 305-318 ; *Tejút síai. Tanulmányok a finnugor népek hitvilágáról* (Les fils de la Voie lactée. Études sur le monde des croyances des peuples finno-ougriens), sous la direction de M. Hoppál, Budapest, 1980 ; G. Róheim, *Primitív kultúrák pszichoanalitikus vizsgálata* (Étude psychanalytique de cultures primitives), Budapest, 1984.

Les données linguistiques et archéologiques établissent qu'au 4^e millénaire av. J.-C., l'habitat des groupes locuteurs d'ouralien commun était situé à l'est de l'Oural, à peu près sur le territoire où s'étendait la culture néolithique ouralienne. Au 3^e millénaire av. J.-C., des groupes locuteurs de finno-ougrien s'installèrent à l'ouest de l'Oural. Leurs vestiges archéologiques retracent nettement leur progression vers l'ouest et leur installation sur les territoires de la haute Volga et de l'Oka. La branche la plus occidentale des groupes de langue finno-ougrienne (haute Volga) a été identifiée aux groupes parlant le finno-volgaïque commun, et ceux qui relèvent des cultures en formation sur le territoire de la Kama-Volga, à des groupes de langue permienne. On peut penser que les communautés parlant l'ougrien commun au 2^e millénaire av. J.-C. sur le territoire situé à l'est de l'Oural ont constitué la partie septentrionale de la culture d'Andronovo de l'âge du bronze.²²

À la suite des changements climatiques survenus à la fin de l'âge du bronze et du développement du nomadisme, les relations entre les peuples de langue ougrienne ont dû se relâcher (1500-500 av. J.-C.). On a pu identifier ceux de leurs groupes qui se sont dirigés vers le nord avec les prédécesseurs des peuples de langue ob-ougrienne dans la culture de l'embouchure du Poluj (500 av. J.-C. — 200 ap. J.C.), tandis que la communauté de langue ougrienne restée au sud donna naissance aux groupes locuteurs de proto-hongrois, dont l'indépendance linguistique fut réalisée entre 1000 et 500 av. J.-C. L'apparition de la langue hongroise peut donc être localisée dans la partie sud de l'Oural.²³ Nous disposons de très peu d'informations sur l'histoire des groupes parlant le proto-hongrois et leur localisation entre 500 av. J.-C. et 500 ap. J.-C. Les données des théories soutenant qu'ils auraient vécu dans la région de la Kama-Volga se rapportent toutes au IX^e siècle ap. J.-C. ou à une époque ultérieure.²⁴ Leur projection vers une époque beaucoup plus antérieure n'est pas fondée historiquement. On peut toutefois établir que des groupes appartenant aux cultures de la Sibérie occidentale et de l'Oural méridional ont contribué entre le III^e siècle av. J.-C. et le V^e siècle à la formation des cultures de l'Oural et de la moyenne Volga. C'est pourquoi on peut supposer qu'au I^{er} millénaire av. J.-C. et dans la première moitié du I^{er} millénaire ap. J.-C., des groupes parlant le proto-hongrois se sont trouvés sur le territoire situé entre l'Ob et la moyenne Volga.²⁵

²² Fodor 1982, 47-89.

²³ Fodor 1982, 150-166.

²⁴ Voir note 17 au sujet des homologues les plus proches du matériel archéologique hongrois de la conquête. Julien, un moine dominicain venu en 1235 dans la région de la Volga, y a trouvé des fragments de peuplades hongroises restées à l'Est : H. Göckenjan — J. S. Swecney, *Der Mongolensturm. Berichte von Augenzeugen und Zeitgenossen 1235-1250*, Graz-Vienne-Cologne, 1985, 67-125. De nombreuses questions se posent au sujet des relations des Bachkirs et des Hongrois : dans les documents musulmans du IX^e au XIII^e siècle, le nom du peuple bachkir est employé sous plusieurs variantes pour désigner les Hongrois restés à l'Est comme ceux du bassin des Carpates. Au XIII^e siècle, les sources latines identifient la *Magna Hungaria*, le territoire hongrois de la Volga, avec la Bachkirie. En outre, une tentative d'identification de noms de tribus hongroises parmi les Bachkirs de langue turque a échoué : I. Zimonyi, « Baskir-magyar kapcsolatok » (Relations bachkiro-hongroises), *Korai magyar történeti lexikon (9-14. század)*, sous la direction de Gy. Kristó, Budapest, 1994, 84-85.

²⁵ Fodor 1982, 201-204.

Nous pouvons reconstituer le mode de vie des groupes locuteurs de proto-hongrois grâce à l'archéologie et à la linguistique historique. Les premières traces d'agriculture apparaissent vers 2000 av. J.-C. en Sibérie septentrionale, venant du sud. L'introduction chez les communautés de langue ougrienne du travail du bronze et de l'élevage des chevaux, qui a permis le développement d'une économie de chasseurs cavaliers, peut être située vers 1500 av. J. C. L'élevage de gros bétail de la steppe apparaît en Sibérie occidentale vers 1000 et au début de l'âge du fer (800 av. J.-C). Ceci apporta de considérables changements dans le mode de vie, et concorde avec le développement de la langue proto-hongroise.²⁶ Selon certains, les groupes locuteurs de proto-hongrois devinrent à cette époque des pasteurs nomades, tandis que d'autres sont d'avis que ces communautés, restant dans les zones forestières, passèrent à une économie complexe d'agriculture et d'élevage, et ne devinrent éleveurs des steppes que vers le V^e siècle ap. J.C.²⁷

L'évolution du peuple hongrois vers la conquête a été déclenchée par la première grande vague d'invasions de la steppe (par les Huns en 370 ; les Onogours, les Ogours et les Saragours en 463 ; les Sabirs en 505, les Avars et les Turks en 558).²⁸ Au cours de ce processus, dans le cadre politique créé par la tribu magyare, la conscience des origines et la culture, ainsi que la langue qui les véhiculait, s'unifièrent à partir d'éléments ethniques hétérogènes. Le maintien du cadre politique, une des conditions essentielles de l'homogénéisation ethnique, était assuré par l'empire khazar. À la fin de ce processus (seconde moitié du IX^e siècle), nous trouvons au nord de la mer Noire un peuple hongrois qui parle une langue finno-ougrienne mais sait également le turk ; il possède une tradition de ses origines, dont des fragments subsistent dans l'histoire de *Hunor et Magor* de Simon Kézai, sa culture comporte des composants indissociablement liés de la tradition des communautés de langue hongroise, turke et iranienne, et son organisation politique suit le modèle des empires et des fédérations de tribus nomades créés par les ethnies de langue turke.²⁹ Pour cette dernière raison, les textes contemporains orientaux (musulmans) et occidentaux (grecs, latins, slaves) considèrent les Hongrois comme un peuple « turkisant », c'est-à-dire nomade, et les évoquent sous des noms de peuples turks.³⁰

²⁶ Fodor 1982, 90-108, 125-141, 150-166.

²⁷ A. Paládi-Kovács, « "Keleti hozadék" — avagy zootechnika az ősmagyar korban » ("Production de l'Est", ou zootechnique de la préhistoire hongroise), *Magyar Tudomány*, 1990/3, 293-294.

²⁸ Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica* I, 56-81 ; P. B. Golden, *An Introduction to the History of the Turkic Peoples. Ethnogenesis and State-Formation in Medieval and Early Modern Eurasia and the Middle East*, Wiesbaden, 1992, 85-113.

²⁹ J. Szűcs, *A magyar nemzeti tudat kialakulása*, Szeged, 1992, 107-266.

³⁰ Quelques sources byzantines et musulmanes donnent aux Hongrois le nom de *Turks*. La dénomination *sawarti* est sans doute en rapport avec le nom du peuple sabir. Les Slaves donnaient aux Hongrois le nom turc d'*Onogours* qui s'est propagé vers l'ouest et a été repris par la plupart des langues européennes (en français *Hongrois*, en allemand *Ungar*, en anglais *Hungarian*). Plusieurs variantes du nom de Bachkir se rapportent aux Hongrois dans les sources musulmanes. Les sources byzantines et latines donnent souvent aux Hongrois d'après leur mode de vie et leur situation géographique le nom archaïque de *Scythes*, ou

Les éléments ethniques qui ont défini la langue et le nom du peuple hongrois ont quitté les régions de la Volga et de l'Oural vers le sud, mais la date et l'itinéraire de leur migration sont également discutés. La détermination de l'appartenance linguistique des Khazars est décisive pour établir le cadre géographique et chronologique de l'émigration des Hongrois et des territoires où ils s'établirent. Autrefois on expliquait la plupart des emprunts turks de la langue hongroise d'avant la conquête comme étant issus de langues bulgare-turques. La langue khazare était rattachée au type du turk commun, ce qui ne permettait pas de la considérer comme une possible langue source. Mais les Khazars avaient fondé leur empire vers 630 aux confins du Caucase, et la langue bulgare-turque était parlée par les Bulgares de la Volga vivant dans la région de la Kama-Volga et, d'autre part, par les Bulgares et les Ogours habitant les steppes de l'Europe de l'Est. C'est pourquoi en ce qui concerne le processus de la formation des Hongrois de la conquête, il n'y a que deux possibilités : ou bien le peuple hongrois a quitté le territoire de la Kama-Volga vers le milieu du V^e siècle pour la région du Kuban, d'où il partit ensuite pour l'ouest vers l'an 600, ou bien il ne quitta son habitat de la Volga qu'au début du IX^e siècle pour gagner directement la steppe au nord de la mer Noire. Ces deux hypothèses ont encore généralement cours, avec quelques modifications, même dans les cercles scientifiques. Mais au cours des dernières décennies, il a été démontré que l'appartenance linguistique des Khazars avait été fondée sur des données erronées. Puisqu'elle était remise en question, les théories fondées sur cette conception ont cessé d'être en vigueur.³¹

On n'a toujours pas tranché si en quittant les territoires de la Volga et de l'Oural, le peuple hongrois a gagné directement la rive nord de la mer Noire ou s'il a émigré vers la région du Kuban aux abords du Caucase pour partir ensuite vers l'ouest du Don. Le fait que parmi les anciens emprunts de la langue hongroise au turk, les mots *kõris* (frêne), *som* (cornouiller), et *kõrte* (poire), ainsi que certains termes de viticulture, renvoient à une situation géographique dans le Caucase, est en faveur de cette dernière hypothèse.³²

On a fait coïncider la migration depuis la zone forestière vers la steppe avec l'invasion des Onogours, Saragours et Ogours en 460. Ceci est fondé en premier lieu sur le fait que les Slaves désignaient les Hongrois du nom d'*Onogour*, ce qui ne s'explique que si le peuple hongrois a participé à cette migration et a ensuite vécu avec les Onogours.³³ Mais d'après les recherches de linguistique historique du slave, il est exclu que le nom d'Onogour ait pu désigner les Hongrois au V^e siècle.³⁴ Une

ceux de *Huns* et d'*Avars*. Gy. Kristó, *Hungarian History in the Ninth Century*, Szeged, 1996 (dans ce qui suit : Kristó 1996), 57-70.

³¹ Ligeti, 1986, 9-12, 475-493.

³² Ligeti, 1986, 291-294.

³³ Gy. Németh, *A honfoglaló magyarság kialakulása*, Budapest, 1930, 178-182 ; Gy. Moravcsik, « Zur Geschichte der Onoguren », *Ural-Altäische Jahrbücher*, 10 (1930), 53-90. Remarques critiques : Ligeti, 1986, 347-353.

³⁴ A. Róna-Tas, *A honfoglaláskori magyarság* (Les Hongrois à l'époque de la conquête), Budapest, 1993, 14.

autre hypothèse avance que cette migration a pu avoir lieu dans la première moitié du VII^e siècle, à l'époque de la consolidation de l'empire khazar.³⁵ Le fait que les emprunts à la langue turke antérieurs à la conquête supposent une cohabitation intensive dans la steppe d'au moins 250 à 300 ans, du VII^e au IX^e siècle, parle en faveur d'une installation plus ancienne dans la steppe.³⁶

On a daté la migration hongroise de la Volga vers la mer Noire en 750-800, en s'appuyant sur le fait que les homologues les plus proches des linceuls découverts dans les tombes hongroises pouvaient être trouvés chez les ancêtres des peuples de langues ob-ougriennes et komi-permiennes. Mais comme l'usage des linceuls s'est répandu en Bachkirie entre 700 et 800, les Hongrois n'ont pu quitter ce territoire que plus tard.³⁷ Cette argumentation a été contestée.³⁸ Enfin, certains avancent que l'établissement au bord de la mer Noire date de 800-830. Ce point de vue s'appuie sur la concordance des noms de tribus trouvés chez les Bachkirs et de la plupart des noms de tribus hongroises. Cet argument a également été contesté.³⁹

L'analyse du chapitre 38 de *De administrando imperio*, œuvre de l'empereur de Byzance Constantin Porphyrogénète, a permis de déterminer la chronologie de la migration hongroise vers l'ouest du Don. Selon ce récit de l'origine des Hongrois, ceux-ci s'étaient installés depuis longtemps au voisinage des Khazars, et avaient appelé leur pays Lévédie (Levedia), d'après le nom de leur chef. Ils combattirent trois ans aux côtés des Khazars, à la suite de quoi le souverain khazar donna une femme de la noblesse khazare pour épouse au chef hongrois Levedi. Puis des Petchenègues appelés Kangars attaquèrent des Hongrois désignés du nom de *sabartoi asphaloi* qui, partant vers l'ouest, s'installèrent dans le pays d'Etelköz. Le souverain khazar dépêcha un émissaire pour inviter Levedi et lui offrir le titre de prince des Hongrois, mais Levedi refusa, et proposa à sa place Álmos ou le fils de celui-ci, Árpád. C'est finalement ce dernier qui devint prince des Hongrois. Quelques années plus tard, les Petchenègues attaquèrent les Hongrois qui se réfugièrent dans le bassin des Carpates.⁴⁰

³⁵ Ligeti, 1986, 401-402.

³⁶ Ligeti, 1986, 530-531.

³⁷ I. Fodor, « On Magyar-Bulgar-Turkish Contacts », *Chuvash Studies*, sous la direction de A. Róna-Tas, Budapest, 1986, 50, 58.

³⁸ M. Benkő, « Burial Masks of Eurasian Mounted Nomad Peoples in the Migration Period (1st Millennium A.D.) », *Acta Orientalia Hungarica*, 46 (1992)/3, 113-131.

³⁹ Gy. Németh, « Magyar törzsnevek a baskiroknál » (Noms de tribus hongroises chez les Bachkirs), *Nyelvtudományi Közlemények*, 68 (1966), 35-50 ; en allemand : J. Németh, « Ungarische Stammesnamen bei den Baschkiren », *Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae*, 16 (1966), 1-21 ; critique concluante : I. Mándoky Kongur, « Magyar eredetű törzsek a baskiroknál » (Tribus d'origine hongroise chez les Bachkirs), *Tiszatáj*, 30 (1976), 41-44 ; I. Mándoky Kongur, « Jenő és Yänai », *Keletkutatás*, printemps 1986, 70-74. Nouvelle interprétation des noms des tribus hongroises : Á. Berta, « Ungarische Stammesnamen türkischen Ursprungs », *Ural-Altäische Jahrbücher*, 9 (1990), 31-37.

⁴⁰ Édition critique : Constantine Porphyrogenitus, *De Administrando Imperio*, éd. Gy. Moravcsik ; traduction en anglais : R.J.H. Jenkins, Budapest, 1949, 170-175.

D'après des sources syriennes et musulmanes, si l'on considère que l'histoire condense les événements de plusieurs siècles, il est possible de dater d'avant 750 l'offensive des Petchenègues Kangars. Si le chapitre 38 se rapporte à un seul siècle, des données arméniennes permettent de situer la première migration vers l'ouest aux alentours de 850. Selon un troisième point de vue, ce récit rapporte des faits qui se seraient déroulés en moins d'une décennie.⁴¹

Le pays d'Etelköz, habitat des Hongrois avant la conquête, a pu être situé entre le Don et le cours inférieur du Danube. En revanche, la localisation de la Lévédie est très controversée.⁴²

Quel que soit l'itinéraire reconstitué, il est sûr que l'empire khazar a joué un rôle déterminant dans la formation du peuple hongrois.⁴³ Après sa constitution (vers 630), son principal adversaire fut l'empire de Kuvrat fondé à la même époque, que les Khazars parvinrent à annexer dans les années 670. Plusieurs groupes quittèrent alors l'empire de Kuvrat vers l'ouest : les Bulgaro-onoghundurs conduits par Asparukh, qui fondèrent l'empire bulgare du Danube ; une autre ethnie portant vraisemblablement un nom onogour, gagna le bassin des Carpates. Selon Gyula László, il s'agirait déjà de Hongrois, que le peuple d'Árpád trouva dans le bassin des Carpates. Mais il n'existe pas de preuves indiscutables de cette double conquête.⁴⁴ Dans la première moitié du VIII^e siècle, de violents conflits opposèrent l'empire khazar au califat arabe, principalement dans la plaine du Caucase, au cours desquels le khāqān khazar lui-même fut contraint de se soumettre. Après la cessation des combats, à partir de la fin du VIII^e siècle, se développa un commerce florissant auquel le peuple hongrois a vraisemblablement participé.

Une opinion répandue au sujet des relations entre Khazars et Hongrois est qu'à partir des années 830, les Hongrois devinrent de plus en plus indépendants, et que dans les années 870, ils s'étaient séparés des Khazars. Les premiers indices de désolidarisation se manifestèrent dans les années 830, lorsque les Khazars édifièrent avec les Byzantins la forteresse de Sarkel sur les bords du Don, pour se défendre, selon certains, contre la confédération des tribus hongroises. Mais aucune source ne justifie ce point de vue.⁴⁵ On a relié deux données parmi d'autres à l'indépendance de la confédération tribale. L'empereur Constantin raconte que les Khazars furent divisés par une guerre civile, à l'issue de laquelle le peuple vaincu, du nom de

⁴¹ Récapitulation de la littérature relative à cette question : Kristó, 1996, 139-148.

⁴² Récapitulation de la littérature relative à cette question : Kristó, 1996, 154-158.

⁴³ Monographies sur l'histoire de l'empire khazar : D.M. Dunlop, *The History of the Jewish Khazars*, Princeton, 1954 ; M.I. Artamanov, *Istorija hazar*, Leningrad, 1962 ; S.A. Pletneva, *Chazary*, Moscou, 1976 ; édition en allemand : S.A. Pletnjowa, *Die Chasaren. Mittelalterliches Reich an Don und Wolga*, Leipzig, 1978 ; D. Ludwig, *Struktur und Gesellschaft des Chazaren-Reiches im Licht der schriftlichen Quellen*, Münster, 1982 ; A.P. Novosel'cev, *Hazarskoe gosudarstvo i ego rol' v istorii vostočnoj Evropy i Kavkaza*, Moscou, 1990.

⁴⁴ Gy. László, *A « kettős honfoglalás »* (La « double conquête »), Budapest, 1972. Critique de cette théorie : Cs. Bálint, *Archäologie der Steppe*, Vienne-Cologne, 1989, 233-235.

⁴⁵ I. Zimonyi, « Šarkel », *Korai magyar történeti lexikon (9-14. század)*, sous la direction de Gy. Kristó, Budapest, 1994, 593-594.

Kabar, rejoignit les Hongrois. Cela ne s'explique que si les Hongrois étaient dès cette époque indépendants du khāqān khazar. Vers 870, la tradition musulmane de Djahani décrit le peuple hongrois comme disposant d'un cadre politique autonome.⁴⁶ Contrairement à cela, dans son histoire des origines hongroises citée plus haut, récit qui peut remonter à la tradition hongroise, l'empereur Constantin rapporte que le prince conquérant Árpád a reçu ses pouvoirs du khāqān khazar. Si nous ajoutons à cela qu'au cours du haut Moyen Âge, le titre de souverain des steppes d'Eurasie était toujours *khāqān* et que ce titre n'apparaît jamais à propos des Hongrois, nous devons en conclure qu'au cours du IX^e siècle, la confédération tribale hongroise a certes acquis un plus grand poids politique, et ses chefs ont pu commencer à mener une politique indépendante, mais qu'avant la conquête, ils n'avaient pas encore fait le pas décisif, c'est-à-dire qu'ils n'avaient pas reçu le titre de khāqān, symbole de souveraineté.

Les Hongrois apparaissent pour la première fois dans les sources écrites au cours des années 830, mais nous ne disposons de plus amples informations que dans la seconde moitié du IX^e siècle.⁴⁷

Entre 836 et 838, sur le cours inférieur du Danube, est signalée sous les noms de *ungr*, *türk* et *hun* une ethnie qui peut être assimilée au peuple hongrois.⁴⁸ En 860-861, Constantin-Cyrille se rendant auprès du khāqān khazar, rencontra sur la presqu'île de Crimée des *Ugor*, nom usité par les Slaves à l'égard des Hongrois.⁴⁹ En 862, le peuple des *Ungri* apparaît en terre franque.⁵⁰ Parmi les sources musulmanes, le récit de Djahani qu'on peut dater des années 870, fait état d'un peuple du nom de *madzsgar* menant une vie nomade dans la région située au nord de la mer Noire.⁵¹ En 881, une troupe de Hungaro-Kabars se livrait à des pillages dans la région de Vienne, ce qui montre que les Kabars qui avaient quitté l'empire khazar avaient rejoint les sept tribus hongroises avant 881.⁵² Vers 882, Méthode

⁴⁶ Kristó, 1996, 149-151, 172-173.

⁴⁷ Travaux sur l'histoire hongroise du IX^e siècle : Sz. de Vajay, *Der Eintritt des ungarischen Stämmebundes in die europäische Geschichte (862-933)*, Mayence, 1968 ; Kristó, 1996.

⁴⁸ Rapporté par la suite du frère Georgios. Édition critique et traduction en hongrois : Gy. Moravcsik, *Az Árpád-kori magyar történet bizánci forrásai*, Budapest, 1984, 52-58.

⁴⁹ Király, 1974.

⁵⁰ Première mention des Hongrois dans la littérature occidentale : « *Annales Bertiniani* », MGH SS I, 458 ; Kristó, 1996, 133-134.

⁵¹ L'ouvrage géographique de Djahani est perdu, mais des auteurs postérieurs (Ibn Rusteh, Gardizi, Marvazi, Bakri) y ont fait de si larges emprunts que le texte peut en être reconstitué : I. Zimonyi, « A 9. századi magyarokra vonatkozó arab források. A Dzsaháni-hagyomány » (Les sources arabes du IX^e siècle relatives aux Hongrois. La tradition de Djahani), *A honfoglaláskor irott forrásai*, sous la direction de L. Kovács — L. Veszprémy, Budapest, 1996, 45-59 ; I. Nyitrai, « A magyar őstörténet perzsa nyelvű forrásai » (Les sources de la préhistoire hongroise en langue persane), *id.*, 61-76 ; traduction en français d'Ibn Rusteh : Ibn Rusteh, *Les atours précieux*, trad. de G. Wiet, Le Caire, 1955, 160-161 ; traduction en anglais de Gardizi : A.P. Martinez, « Gardizi's two chapters on the Turks », *Archivum Eurasiae Medii Aevi*, 2 (1982), 159-163.

⁵² « *Continuatio Annalium Iuvavensium Maximorum* », MGH SS XXX/2, 742 ; Kristó, 1996, 150.

rencontra le roi de Hongrie au bord du Danube.⁵³ En 892, les Hongrois alliés aux Francs ravagèrent le pays du prince morave Svatopluk, mais en 894, ils dévastèrent la Pannonie à l'appel de Svatopluk.⁵⁴

Le bassin des Carpates ne leur était donc pas inconnu avant la conquête. Celle-ci fut principalement imposée par le fait que les Petchenègues chassés de leurs territoires situés à l'est de la Volga s'emparèrent du pays d'Etelköz où vivaient les Hongrois. Ce processus fut également influencé par le fait que des groupes hongrois traversèrent la Pannonie, et que le peuple hongrois se rangea aux côtés de Byzance dans le conflit qui l'opposa aux Bulgares. Entre 895 et 900, les Hongrois prirent possession de la totalité du bassin des Carpates.⁵⁵

La conquête hongroise appartient à un plus vaste processus historique, la seconde phase du développement de l'Europe. Dans un premier temps, à la suite des invasions germaniques, entre le V^e et le VIII^e siècle, la synthèse des mondes antique et germanique avait donné naissance à une Europe féodale et chrétienne romaine dont les contours géographiques correspondaient à peu près à ceux de l'empire de Charlemagne. Une seconde vague d'invasions déferla entre le VII^e et le IX^e siècle, comprenant la propagation de l'islam, les migrations slaves, celles des peuples des steppes (Avars, Bulgares et Hongrois), et les conquêtes normandes.⁵⁶ Elles furent enrayées aux IX^e et X^e siècles, qui virent le christianisme se répandre. À la fin du XI^e siècle, l'espace géographique d'Europe centrale était fixé.

À la suite de leur assimilation aux Romains dans les régions déjà constituées, de leur désintégration politique, et d'une longue évolution discontinue, les ethnies germaniques des invasions (Goths, Francs, Bourguignons etc.) disparurent ethniquement et politiquement, et au milieu du Moyen Âge, les unités ethniques anglaise, allemande et française commencèrent à se constituer. Face à cela, dans la région qui s'est constituée par la suite, une rapide évolution continue a transformé la société en deux ou trois siècles sur des modèles occidentaux, mais les cadres

⁵³ Király, 1974.

⁵⁴ « Annales Fuldenses 892 », MGH SS I, 408 ; « 894 », *id.*, 410 ; Kristó, 1996, 175-181.

⁵⁵ Gy. Györffy, « Die Landnahme der Ungarn aus historischer Sicht », *Vorträge XLI*, 2^e partie, 67-79 ; Kristó, 1996, 191-203.

⁵⁶ L. Musset, *Les invasions : Les vagues germaniques. Le second assaut contre l'Europe chrétienne (VI^e-XI^e siècle)*, Paris, 1965.

ethniques et politiques ont été conservés.⁵⁷ Les ethnies attestées aux VI^e-IX^e siècles (Tchèques, Polonais, Danois, Hongrois), ont subsisté au cours du Moyen Âge.

(Traduit du hongrois par Chantal Philippe)

⁵⁷ J. Szűcs, *A magyar nemzeti tudat kialakulása*, Szeged, 1992, 15-19.

Rex iustus

Le saint fondateur de la royauté chrétienne

Ainsi leur parla le roi : « Pourquoi avez-vous enfreint la loi du Seigneur ? Pourquoi avez-vous ignoré la miséricorde et puni des innocents ?... Comme vous avez agi, ainsi agit le Seigneur envers vous aujourd'hui en ma présence. » Après qu'ils eurent entendu le jugement, ils furent tous emmenés le long des routes dans tout le pays et exécutés par pendaison deux par deux. Il voulait par là faire comprendre que tel serait le sort de celui qui ne se soumettrait pas à la juste loi proclamée par le Seigneur. Les habitants du pays entendirent le jugement rendu par le roi et furent frappés de terreur. (Légende Mineure de saint Étienne)¹

Le prince tchèque saint Venceslas († 929), le représentant du type médiéval du saint souverain le plus proche temporellement et géographiquement de saint Étienne, aurait lui-même tremblé devant sa sévérité car à son époque, ce qu'un saint roi se devait de dire, c'était : « Ne jugez pas, afin de n'être pas jugés ! » (Mat. 7,1).² Mais le siècle qui s'écoula entre la vie de ces deux saints souverains et la rédaction des deux légendes (vers 1100 pour la *Legenda Minor* et 980 pour la légende de Gumpold), a considérablement modifié la conception qu'avait le haut Moyen Âge du rôle religieux des laïcs et de l'éventuelle sainteté qu'il leur ferait acquérir.

À la fin du XI^e siècle, les efforts du clergé pour orienter les laïcs, depuis l'époque carolingienne, vers les idéaux chrétiens en leur proposant des modèles religieux positifs, ont enfin porté leurs fruits. Cette stratégie fut soutenue par l'ordre de Cluny, déterminant dans la vie spirituelle des X^e et XI^e siècles, lorsque vers 930 contrairement à l'usage, l'abbé Odilon érigea la vie d'un pieux comte, Géraud d'Aurillac, en modèle de sainteté pour la postérité chrétienne.³

¹ Je publie ici un chapitre abrégé de mon livre *Rois saints et princesses bienheureuses. Modèles de la sainteté dynastique en Europe centrale*. Cette citation est extraite de la Légende Mineure de saint Étienne, in : *Legenda Sancti Stephani regis maior et minor atque legenda ab Hartvico conscripta*, éd. Emma Bartoniek, in *Scriptores Rerum Hungaricum*, éd. Emericus Szentpéteri, Budapest, 1938 (par la suite : SRH) II, 398-399.

² *Passio sancti Vencezlavi martiris, Gumpoldi Mantuani episcopi, Fontes Rerum Bohemicarum*, éd. Joseph Emler, Prague 1873, 146-166.

³ André Vauchez, « Lay People's Sanctity in Western Europe : Evolution of a Pattern (Twelfth and Thirteenth Centuries) », *Images of Sainthood in Medieval Europe*, sous la direction de Renate Blumenfeld-Kosinski et Tímea Szell, Cornell University Press, Ithaca-Londres, 1991, 21-22 ; au sujet de Géraud d'Aurillac, voir Jean-Claude Poulain, *L'idéal de sainteté dans l'Aquitaine carolingienne d'après les sources hagiographiques (150-950)*, Québec, 1975, 88-144.

Ce changement de l'ordre de valeurs est également sensible dans la transformation des modèles des saints rois. En fait, les chroniqueurs des rois martyrs du haut Moyen Âge avaient déjà quelque peu avancé dans cette direction : Beda Venerabilis,⁴ Abbo,⁵ Gumpold et d'autres hagiographes ont largement contribué à l'élaboration d'un modèle qui trouvait des éléments potentiels d'un nouveau type de sainteté dans les actes exemplaires et les principes de vie chrétiens des laïcs et des dignitaires temporels. Cette évolution tendait à donner d'un assez vaste cercle des fonctions de souverain une nouvelle définition reconnue par l'Église et l'ensemble des chrétiens comme un exemple à suivre.

La dynastie des Ottoniens a renforcé par des éléments du culte des saints les formes symboliques et liturgiques que la sacralisation du pouvoir temporel (impérial et royal) avait regagnées à l'époque des Carolingiens. Les clercs de la cour, Widukind, Thietmar et Liutprand⁶ ont expliqué les succès militaires d'Otton I^{er} – par exemple la victoire remportée sur les Hongrois en 955 au Lechfeld – par le soutien des saints (Laurent et Maurice) ou des emblèmes sacrés (la Sainte Lance). Liutprand compare la Sainte Lance à la *virga Moysi* et voit en elle le signe de l'« investiture divine » d'Otton.⁷ Ce motif sacré de style byzantin reparaît dans les représentations des successeurs d'Otton : dans l'*Évangélaire d'Aix-la-Chapelle*, Otton II trône dans une mandorle, dans le style d'une *maiestas dei*. La main de Dieu place une couronne sur sa tête, sur celle de son fils Otton III dans l'*Évangélaire de Liuthar*, tout comme la main du Christ couronne Henri II dans les *sacramentaria* de Ratisbonne et de Munich.⁸ C'est Otton III qui eut les plus hautes prétentions : en 999 à Gniezno, lors de la canonisation de saint Adalbert qu'il avait initiée, il se décerna le titre de *servus Jesu Christi, servus apostolorum* sur le modèle du titre papal (*servus servorum Dei*).⁹ Sa performance la plus significative dans ce domaine fut la « découverte » du tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle au tournant du millénaire ; selon les

⁴ Beda, *Ecclesiastical History of the English People*, B. Colgrave – R.A.B. Mynors, éd., trad., Oxford, 1969.

⁵ *Abbonis Floriacensis passio sancti Eadmundi*, in Arnold, *Memorials* vol. I, 3-35 ; nouvelle édition in Michael Winterbottom, *Three Lives of English Saints*. PIMS, Toronto, 1972, 67-87.

⁶ Helmut Beumann, « Laurentius und Mauritius. Zu den missionspolitischen Folgen des Ungarnsieges Ottos des Großen », *Festschrift für Walter Schlesinger* II, Böhlau, Cologne-Vienne, 1974, II, 238-275.

⁷ Karl Hauck, « Erzbischof Adalbert von Magdeburg als Geschichtsschreiber », *Festschrift Schlesinger*, note 5, 299-316.

⁸ Percy Ernst Schramm, *Die deutschen Kaiser und Könige in Bildern ihrer Zeit. 751-1190*, (1928), Prestel, Munich, 1983, 64, 76/a et tableau 107 ; sur la tradition byzantine du couronnement par la main de Dieu cf. André Grabar, *L'Empereur dans l'art byzantin. Recherches sur l'art officiel de l'Empire de l'Orient*, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, 75, Paris, 1936, 111-112 ; G. Ostrogorsky, *History of the Byzantine State*, Blackwell, Oxford, 1980³, 279 ; Josef Deér, « Der Globus des spätromischen und des byzantinischen Kaisers. Symbole oder Insignie ? », *Byzantinische Zeitschrift* 54 (1961), 295-297.

⁹ Voir à ce sujet Robert Folz, *Le souvenir et la légende de Charlemagne dans l'Empire germanique médiéval*, Belles-Lettres, Paris, 1951, repr. Slatkine, Genève, 1973, 70-87. Tout ceci est interprété comme une forme de « royauté sacrée » par Karl J. Leyser, *Rule and Conflict in Early Medieval Society. Ottonian Saxony*, University of Indiana Press, Bloomington-Londres, 1979, 75-108.

termes du récit de Thietmar von Merseburg, lors de l'ouverture solennelle de la sépulture, on trouva le souverain légendaire *in solio regio*, c'est-à-dire assis sur son trône.¹⁰ Cette fameuse scène est rapportée quelques années plus tard par la *Chronique de Novalesse*¹¹ dans un récit haut en couleurs :

« Nous nous approchâmes de Charlemagne ; il n'était pas allongé, mais il siégeait sur un trône comme s'il était vivant, la tête ceinte d'une couronne d'or ; il tenait un sceptre de sa main recouverte d'un gant dont les doigts étaient percés par les ongles qui avaient continué de pousser... quand nous fîmes tout à côté, nous perçûmes une puissante odeur ; nous mîmes un genou en terre pour lui rendre hommage ; l'empereur le fit ensuite revêtir d'une robe blanche, lui coupa les ongles et remit en état tout ce qui avait été détérioré autour de lui. La putréfaction n'avait affecté aucune partie du corps de Charlemagne ; nous remplaçâmes par une plaque d'or un petit morceau de son nez qui avait été écorché ; en outre, Otton III prit une de ses dents, puis il referma le tombeau et se retira. »

Comme nous pouvons le voir, ce récit présente bien des analogies avec les phénomènes miraculeux qui se produisent lors de la découverte de reliques sacrées (bien que contrairement à l'indice de sainteté exprimée par la croissance des ongles se poursuivant même après la mort, c'est-à-dire par une vitalité miraculeuse, l'odeur du corps décomposé décrite avec réalisme et non comme une « odeur de sainteté », reflète quelque incertitude). En fait, la canonisation de Charlemagne requit encore un siècle et demi, mais le premier pas avait été fait. Il semble que les Ottoniens n'aient pas aspiré eux-mêmes à la dignité de saints. (Elle fut finalement attribuée au dernier membre de la dynastie, Henri II, mais seulement au XII^e siècle.) La dynastie fut néanmoins auréolée de sainteté : jamais au cours du haut Moyen Âge une famille de souverains ne vit autant de ses membres sanctifiés.

Vers 968, en louant les mérites de saint Bruno, frère d'Otton I^{er} et évêque de Cologne (925-965), Ruodger cite déjà la dynastie comme *Deo dilecta familia*.¹² Outre Bruno, il évoque quelques *représentantes féminines* de la famille de Liudolf, ancêtre de la dynastie, qui auraient joui d'une réputation de sainteté.¹³ Le nombre des saints de la famille s'accrut lorsque dans la *Gesta Ottonis*, Hrotsvitha von

¹⁰ *Die Chronik des Bischofs Thietmar von Merseburg und ihre Korveier Überarbeitung (Thietmari Merseburgensis episcopi Chronicon)*, éd. Robert Holzmann, 1935, Monumenta Germaniae Historica, par la suite : MGII, SRG NS 9, 185 ; Folz, *Le souvenir*.

¹¹ *Chronica*, I, III, c. 32, MGH SS 7, 106 ; Folz, *Le souvenir*, 92-93.

¹² Ruotger, *Vita Brunonis archiepiscopis Coloniensis*, MGH SS Rer. Germ., NS 10 (1958), 45 ; Patrick Corbet, *Les saints Ottoniens. Sainteté dynastique, sainteté royale et sainteté féminine autour de l'an Mil*, Beihefte des Francia 15, Thorbecke, Sigmaringen, 1986, 242-245.

¹³ Un culte éphémère fut rendu à la femme, Oda († 912) du grand-père d'Henri l'Oiseleur, le prince saxon Liudolf, à sa fille Hathumoda († 874), mère supérieure du couvent de Gandersheim qu'il avait fondé. Voir Corbet, *Les saints Ottoniens*, 44-46.

Gandersheim¹⁴ décrit en ces termes chaleureux les mérites d'Edith, la première épouse d'Otton I^{er} :

« Chacun connaissait la grande renommée de la royale enfant que je chante en ces vers. Elle était la très noble et très vertueuse descendante d'une glorieuse famille de grands rois. Son visage à l'éclatante blancheur resplendissait de pureté dans sa royale beauté. Son intelligence rayonnante lui valut d'être ainsi louée par le peuple de son pays : elle sera un jour la femme la plus remarquable de son époque. Il n'est pas surprenant de la voir parée de telles vertus, puisqu'elle fut engendrée par de saints ancêtres, on dit qu'elle est issue de la bienheureuse lignée du roi Oswald dont le monde chante aujourd'hui les louanges parce qu'il a choisi la mort au nom du Christ. »

C'est à ce moment, dans la seconde moitié du X^e siècle, qu'apparaît l'idée que le caractère sacré du souverain peut être héréditaire, la conception de la *beata stirps* promise à un grand avenir. Si cette idée ne revêtit pas une importance idéologique considérable au moment de son apparition, la dynastie des ottoniens n'en tenta pas moins de donner mainte preuve de ce qu'elle était une *beata stirps*. Ils fondèrent deux cultes : l'un de Mathilde (895-968), l'épouse d'Henri I^{er} (l'Oiseleur), l'autre d'Adelheid (931-999), le seconde femme d'Otton I^{er}. Comme l'a montré la recherche de ces dernières années, ces deux légendes visaient plus qu'un simple accroissement du nombre des saints de la famille.¹⁵ František Graus, Lothar Bornscheuer et Patrick Corbet ont démontré avec une extrême précision que ces trois légendes – les deux *Vita Mathildis*¹⁶ rédigées vers 974 et 1002 au monastère de Nordhausen et l'*Epitaphium* également daté de 1002, d'Odilon, abbé de Cluny¹⁷ – ont en fait reformulé, à propos des saintes de la famille impériale, l'appréciation générale du saint souverain.

Les légendes de sainte Mathilde s'appuyaient principalement sur la vie de sainte Radegonde à laquelle elles ont fait de nombreux emprunts littéraires. Cependant, par une légère modification des mises en valeur, la légende approuve le

¹⁴ *Gesta Ottonis*, vers 83-97, Paul Winterfeld (éd.), *Hrotsvithae Opera*, MGH SS Rer. Germ. in Usam Scholarum 34 (1902) ; au sujet de Hrotsvitha, voir Peter Dronke, *Women Writers of the Middle Ages. A Critical Study of Texts from Perpetua (†203) to Marguerite Porete (†1310)*, Cambridge University Press, Cambridge, 1984, 55-83 ; Corbet, *Les saints Ottoniens*, 111-114.

¹⁵ Lothar Bornscheuer, *Miseriae Regum. Untersuchungen zum Krisen- und Todesgedanken in der herrschaftstheologischen Vorstellungen des ottonisch-salischen Zeit*, De Gruyter, Berlin, 1968, 41-102 ; Corbet, *Les saints Ottoniens* ; František Graus, *Volk, Herrscher und Heiliger im Reich des Merowinger. Studien zur Hagiographie der Merowingerzeit*, Nakladatelstvi Ceskoslovenské akademie ved, Prague, 1965, 411 ; *idem*, « La Sanctification du souverain dans l'Europe centrale des X^e et XI^e siècles », *Hagiographie, cultures et sociétés*, Études Augustiniennes, Paris, 1981, 559-572.

¹⁶ *Vita Mathildis reginae antiquior*, MGH SS 10, 573-582 ; *Vita Mathildis reginae posterior*, MGH SS 4, 282-302.

¹⁷ Herbert Paulhart, « Die Lebensbeschreibung der Kaiserin Adelheid von Abt Odilo von Cluny (*Odilonis Cluniacensis abbatis Epitaphium domine Adelheide auguste*) », *Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung*, Ergänzungsband XX, Heft 2, Böhlau, Graz-Cologne, 1962.

fait que Mathilde, tout en pratiquant l'*humilitas*, conserve sa *dignitas* de souveraine. Elle fut une épouse exemplaire, une mère aimante, une *sancta mater*, comme déjà Widukind l'appelle en 967-68.¹⁸ Les légendes soulignent aussi que seule sa condition de reine lui permettait d'accomplir de nombreux bienfaits (fondations de monastères, aumônes « princières »).¹⁹ « Alors que Radegonde avait fui la royauté, Mathilde devient une reine sainte », telle est la juste conclusion également tirée par Graus.²⁰

En ce qui concerne l'*epitaphium* hagiographique d'Adelheid, le texte érudit d'Odilon s'inspire surtout des épîtres de saint Jérôme, et réinterprète ses sources de la même manière que les légendes de sainte Mathilde.²¹ En opposant Rome à Bethléchem (la vie temporelle et la vie spirituelle), saint Jérôme tente d'indiquer le bon chemin à Paule, sa chère disciple et protectrice. Le texte d'Odilon au sujet d'Adelheid contient de nombreuses tournures empruntées à saint Jérôme, mais l'opposition initiale y est estompée. Chez Adelheid, la sainteté est l'accomplissement de sa noblesse, de son haut rang : « Adelheida, servorum Dei ancilla, ex se peccatrix, dono Dei imperatrix » – tel est le fier autoportrait de l'*augusta* que cite l'abbé Odilon.²²

Ces trois légendes ont marqué vers le tournant du millénaire de nouvelles possibilités de sanctification de la *dignitas* souveraine. Et si nous détaillons la liste des empereurs, rois et princes qui ont régné au cours des premières décennies du XI^e siècle, en gardant à l'esprit l'évolution ultérieure, nous y trouvons une lignée de saints, bienheureux, ou au moins de « pieux » destinés au trône ou à la cour : l'empereur Henri II, Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre, Robert le Pieux, roi de France, Olaf de Norvège, Vladimir de Kiev, ses fils Boris et Glev, Étienne I^{er} de Hongrie et son fils Imre. Quelques souverains cités ici furent élevés plus tard au rang de saints, à la fin du XI^e siècle ou aux XII^e et XIII^e siècles, mais la plupart de ces cultes remonte à cette époque. Dans ce qui suit, je propose d'examiner quelle est leur place dans la longue série de transformations qui ont finalement mené à la réconciliation de la dignité de souverain et de la sainteté.

La plus nette manifestation de ce nouveau type après les premiers cultes de l'époque ottonienne s'observe en Hongrie, à propos de la canonisation de saint Étienne en 1083.

¹⁸ *Widukindi res gestae Saxonicae*, éd. P. Hirsch – H.E. Lohmann, MGH SRG 60, Berlin, 1935, II, 36 ; III, 12, 19 ; Corbet, *Les saints ottoniens*, 35.

¹⁹ Bornscheuer, *Miseriae regum*, 68-75.

²⁰ Graus, *Volk*, 411.

²¹ Épîtres de saint Jérôme : *Patrologia Latina*, par la suite : PL 22, coll. 235-1197. ; sur leur analyse, voir Peter Brown, *The Body and Society : Men, Women and Sexual Renunciation in Early Christianity*, Columbia University Press, New-York, 1988. 366-386.

²² Paulhart, *Die Lebensbeschreibung*, 42.

Les canonisations de 1083 en Hongrie

Dans les *Annales Posonienses* datant de la fin du XII^e siècle, l'année 1083 est marquée par cette note succincte : « In carcere missus et dominus rex Stephanus et Henricus filius eius et Gerardus episcopus revelantur et Salomon rex fugit. »²³ D'après le contexte et les faits connus, le personnage « mis en prison » ne peut être que Salomon, le roi légitime qui s'est enfui après les canonisations. J'aimerais à présent étudier comment les canonisations ont renforcé la position du roi Ladislas qui régnait depuis sept ans sans avoir été couronné, et comment elles ont introduit dans la lutte pour le pouvoir une forme de légitimation sacrée qui n'avait pas encore été utilisée en Hongrie.

Alors que notre historiographie a mené de vifs débats pour déterminer, à propos de quelques données incertaines des légendes, si ces canonisations avaient été réalisées avec ou sans l'autorisation du Pape, leur initiative était considérée comme allant de soi, on a tout au moins estimé qu'elles constituaient un signe de la consolidation qui s'était produite du temps de Ladislas, ou on les a inscrites au compte de la grande sensibilité religieuse de Ladislas, qui fut lui-même canonisé par la suite.²⁴ Les deux questions les plus immédiates à propos des canonisations ne furent que rarement soulevées : quelle place occupe l'initiative de Ladislas dans l'arsenal idéologique déployé dans les luttes pour le trône au XI^e siècle, et quels modèles étrangers ont pu l'inspirer.²⁵ Avant d'étudier ces deux questions plus en détail, j'aimerais brièvement résumer les événements eux-mêmes.

Si nous admettons l'hypothèse que des canonisations ont eu lieu en 1083, les jours de fête des saints permettent d'établir le calendrier suivant : les 16 et 17 juillet, les restes de deux ermites de l'époque du roi Étienne, Zoerard-André et Benedict, dont Maurice, évêque de Pécs avait écrit la légende près de quinze ans auparavant,²⁶ sont exhumés et reçoivent une nouvelle sépulture dans l'église Saint-Emmeram de Nyitra. Le 25 juillet eut lieu la canonisation de Gérard (Gellért), le premier martyr de l'Église hongroise, en présence du roi Ladislas et de l'évêque Laurent de

²³ *Annales Posonienses*, éd. Emericus Madzsar, SRH, I, 121-127.

²⁴ Sur le premier point de vue, voir György Györffy, *István király és műve* (Le roi Étienne et son œuvre, par la suite *István*), Gondolat, Budapest, 1971, 386, et *idem*, « A "lovagszent" uralkodása (1077-1095) » (Le règne du "saint chevalier"), *Történelmi Szemle*, 20 (1977), 533-564. Sur le second, voir János Karácsonyi, *Szent László király élete* (Vie du roi saint Ladislas), Budapest, 1926, 87-93, et Bálint Hóman – Gyula Szekfű, *Magyar történet* (Histoire de la Hongrie), I, 287-292.

²⁵ Dezső Dümmerth, *Az Árpádok nyomában* (Sur la trace des Árpádiens), Panoráma, Budapest, 1977, et Gyula Kristó, « Az Árpád-dinasztia szentjei és legendái » (Les saints de la dynastie des Árpádiens et leurs légendes), *Tanulmányok az Árpád-korból* (Études sur l'époque des Árpádiens), Gondolat, Budapest, 1983, 359-368, font plusieurs remarques dans cette direction. Györffy, *István*, évoque également plusieurs parallèles et le caractère politique de la canonisation, mais d'un point de vue différent de celui que je souhaite adopter dans ce qui suit.

²⁶ « Legenda SS. Zoerardi et Benedicti », éd. E. Madzsar, SRH II, 347-362 ; J.T. Milik, *Swiety Swierad. Saint Andrew Zoerardus*, Rome, 1966 ; Richard Pražák, « A Legenda Sanctorum Zoerardi et Benedicti történelmi és kulturális összefüggései » (Les corrélations historiques et culturelles de la Legenda Sanctorum Zoerardi et Benedicti), *Irodalomtörténeti Közlemények*, 84 (1980), 393-408.

Csanád.²⁷ L'événement le plus important fut naturellement l'élévation de la dépouille du roi Étienne enterré depuis quarante-cinq ans, le 15 août, jour anniversaire de sa mort, la diète fut réunie à cette occasion à Székesfehérvár auprès de son tombeau. Le tombeau fut ouvert le 20 août, après trois jours de jeûne et de prière ; le déplacement de la pierre tombale fut seulement possible après la libération de Salomon emprisonné à Visegrád, et après les guérisons miraculeuses du soir du 19 août ; les restes d'Étienne, « au parfum de baume » baignant dans une eau couleur de rose, furent exhumés et placés solennellement dans un coffre d'argent. La Droite Sacrée de saint Étienne qu'un clerc du nom de Mercurius avait dérobée auparavant ne fut retrouvée que l'année suivante, le 30 mai 1084 à Bihar où une église fut rapidement édiflée pour conserver cette précieuse relique.²⁸ Enfin, le 4 novembre un autre concile réuni de nouveau à Székesfehérvár canonisa le prince Imre, fils d'Étienne.

La légende de Hartvik rédigée plusieurs décennies après ces événements rapporte que cette série de canonisations inégalée au XI^e siècle fut déclenchée par le fait que « sur l'initiative de Rome une missive apostolique ordonna d'élever les corps de tous ceux qui, en répandant la semence de la foi chrétienne en Pannonie par leurs prêches ou leurs actions, avaient amené le pays à Dieu » ; les deux légendes de saint Gérard parlent également d'un légat du Pape venu en Hongrie dans ce but, la Légende Mineure évoque aussi un concile décrétant les canonisations.²⁹

L'historiographie hongroise a abondamment traité des canonisations et de leur rapport avec la politique religieuse et le droit canon.³⁰ Le pape Grégoire VII talonné par l'armée d'Henri IV a-t-il ou non consenti à ces canonisations ? Si oui, sous quelle forme ? Ou bien sa réponse a-t-elle été négative d'emblée ? En l'absence de données assez précises, la question ne peut être tranchée. Il est toutefois intéressant de préciser qu'aux XI^e et XII^e siècles, la canonisation était pleinement effective dès

²⁷ Györfly, *István*, 389. De la description de la *translatio* du corps de Gérard en 1054, par la Légende Majeure de saint Gérard dont la datation est très controversée (SRH II, 504), même si nous admettons l'authenticité de cette donnée, László Erdélyi conclut de manière erronée que la canonisation avait déjà eu lieu : « I. István magyar király, Imre herceg és Gellért püspök szenttéavatása » (Canonisation d'Étienne I^{er}, roi de Hongrie, du prince Imre et de l'évêque Gérard), *Szent István Emlékkönyv* (Hommage à Saint Étienne – par la suite SZIE), sous la direction de Jusztinián Serédy, I, 568-570.

²⁸ Les descriptions de la canonisation d'Étienne proviennent de la légende de Hartvik : *Legendae Stephani*, 432-440 ; voir aussi Györfly, *István*, 389-390 sur les documents concernant la Droite Sacrée.

²⁹ *Legendae Stephani*, 433. Légendes de saint Gérard : SRH II, 479/72 et 506/93.

³⁰ János Karácsonyi, « Kik voltak az első magyar érsekek ? » (Qui furent les premiers archevêques hongrois ?), *Századok*, 26 (1892), 131-135 ; Gyula Pauler, « A Hartvik-legendáról » (De la légende de Hartvik), 292-293 ; Flórián Mátyás, « Szent István király kanonizációja » (La canonisation du roi saint Étienne), *Századok*, 29 (1895), 218-225, 318-328 ; Erdélyi, « I. István » (Étienne I^{er}), 559-563, János Horváth, « A Gellért-legendák keletkezése és kora » (La genèse des légendes de saint Gérard et leur époque), *Középkori kútfőink kritikus kérdései* (Points critiques de nos sources médiévales), sous la direction de János Horváth et György Székely, Budapest, Akadémiai, 1974, 155-163 ; Györfly, *István*, 386-389 ; József Gerics, « Judicium Dei a magyar állam XI. századi külkapcsolataiban (A Szent László-kori politikai és jogi ideológia történetéhez) » (Le Judicium Dei dans les relations extérieures de l'État hongrois du XI^e siècle – À propos de l'histoire de l'idéologie politique et juridique à l'époque de saint Ladislas), *Athleta Patriae. Tanulmányok Szent László történetéhez*, sous la direction de László Mezey, Szent István Társulat, Budapest, 1980, 123-127.

qu'elle était accomplie sur la seule décision autonome des autorités ecclésiastiques locales, à la suite de quelques miracles et d'autres indices de culte spontané. À partir de la fin du X^e siècle, pour la canonisation des saints les plus importants, on prit en effet l'habitude de demander l'accord du pape et du concile, la présence de légats du pape devint plus fréquente, et l'examen par l'Église de la vie et des actions des saints revêtit une forme plus catégorique. Mais tout ceci n'aboutit que progressivement à subordonner la canonisation à l'accord du pape et à la tenue d'un procès en bonne et due forme. On a longtemps pensé que la réserve papale de la canonisation avait été instaurée par le pape Alexandre III dans la seconde moitié du XII^e siècle. Bien que la bulle *Audivimus* du pape Alexandre III ait déjà avancé de telles exigences, la synthèse d'André Vauchez a montré que la centralisation n'était intervenue qu'au début du XIII^e siècle, sous le pape Innocent III.³¹ Mais ce qui importe pour mon raisonnement, ce n'est pas le statut canonique des saints hongrois de 1083, mais le fait qu'ils aient été canonisés sur l'initiative de Ladislas. C'est extrêmement important, même en considérant que personne ne reconnaissait leur sainteté en dehors de la cour et des lieux où ils étaient vénérés.³² À cette époque, la fonction de ces cultes était liée à deux facteurs : les miracles locaux provoqués par les reliques, les motivations et les buts de leurs promoteurs.

Nous possédons peu de données concernant la vénération dont les nouveaux saints de 1083 étaient l'objet avant leur canonisation. Le texte des *Gesta* évoque un rocher où pendant sept ans une tache de sang indélébile marqua l'endroit où Gérard était mort.³³ On peut lire des détails additionnels dans la Légende Majeure de saint Gérard conservée dans un manuscrit du XIV^e siècle, dont l'origine du XI^e siècle est soutenue par un certain nombre de spécialistes³⁴ mais je trouve plus convaincant le

³¹ E. W. Kemp, *Canonization and Authority in the Western Church*, Oxford, 1948, 99-104 ; André Vauchez, *La sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Âge. D'après les procès de canonisation et les documents hagiographiques*, École française de Rome, Rome, 1981, 25-37 ; Bernhard Schimmelpfennig, « Heilige Päpste – päpstliche Kanonisationspolitik », *Politik und Heiligenverehrung im Hochmittelalter*, sous la direction de Jürgen Petersohn, Thorbecke, Sigmaringen, 1994, 73-100 – un tableau rassemble les cinquante canonisations effectuées jusqu'en 1235 où l'intervention du pape a été prouvée.

³² Un document des XI^e-XII^e siècles qui ne reconnaît pas la sainteté d'Étienne est cité par Karácsonyi, « Kik voltak », 136, et Mátyás, « Szent István », 327 ; Otton de Freising se montre également extrêmement sceptique à cet égard dans sa chronique : « Hunc Stephanum ungarum hactenus fidem christianam servantes velut principium fidei suae inter sanctos colendum dignum ducunt », Otto Frisingensis, *Chronica*, éd. Adolphus Hofmeister, MGH SS US, Hanovre-Leipzig, 1912, 241 – VI, 27.

³³ *Chronici hungarici compositio saeculi XIV.*, éd. Alexander Domanovszky, SRH I, 217-505, 341 ; cf. László Szegfű, « Gellért püspök halála » (La mort de l'évêque Gérard), *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae* ; *Acta Historica*, 66 (1979), 19-28 ; j'ai étudié en détail l'évolution du culte de Gérard au XIII^e siècle dans un article intitulé « Il monte di San Gherardo e l'isola di Santa Margherita : gli spazi della santità a Buda nel Medioevo », in : Sofia Boesch-Gajano – Lucette Scaraffia éds., *Luoghi sacri e spazi della santità*. Rosenberg & Sellier, Turin, 1990, 267-284.

³⁴ János Horváth junior présente dans de nombreux écrits des arguments en faveur de son origine au XI^e siècle : *Árpád-kori latin nyelvű irodalmunk stílusproblémái*, Budapest, 1954, 158-187 ; « A Gellért-legendák forrásértéke » (Valeur de source des légendes de saint Gérard), *MTA I. Osztályának Közleményei*, 13 (1958), 21-82 ; « Die Entstehungszeit der großen Legende des Bischofs Gerhard », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, 8 (1960), 185-219 ; « Quellenzusammenhänge der beiden

point de vue qui en situe l'origine au XIV^e siècle.³⁵ Il semble en tout cas certain que le récit du transport romanesque du corps de Gérard vers Csanád sept ans après sa mort, qui aurait été effectué sur l'initiative de Maurice, évêque de Csanád et de l'abbé Philippe, et avec la permission du roi André I^{er}, peut difficilement être un récit authentique du XI^e siècle. La même impression est suscitée par le récit de la Légende Majeure de la dizaine de guérisons miraculeuses qui se seraient produites sur la tombe de Gérard avant la canonisation.³⁶ La liste de ces guérisons miraculeuses est bien plus impressionnante que celles des autres saints. Or, il est peu vraisemblable que lors de la canonisation d'Étienne, on ne se soit contenté que du récit de deux guérisons miraculeuses, et d'une seule pour celle d'Imre.³⁷

Les données concernant la vénération des ermites de Zobor, Zoerard-André et Benedict sont plus vraisemblables – au Moyen Âge, un culte local spontané se développait souvent autour des champions de l'ascèse qui pratiquaient l'automortification.³⁸ La renommée de ces ermites amena l'évêque Maurice à rechercher leurs reliques et à écrire leur légende, et il offrit un morceau de la chaîne de Zoerard-André au prince Géza à l'occasion de la visite que celui-ci fit à Pécs en 1064, en compagnie de Salomon et Ladislas.³⁹ Ce fut la première occasion attestée où le prince Ladislas en collaboration avec son frère aîné, assista à la naissance d'un culte hongrois. En revanche, nous ne disposons pas de données fiables prouvant que le tombeau du roi Étienne à Székesfehérvár ait été pendant plusieurs années le théâtre de miracles en faveur de « nombreuses personnes atteintes de maladies ou de fièvres, clamant leur persécution et leur misère, écrasées sous le poids de la loi », comme le rapportent la Légende Mineure et celle de Hartvik.⁴⁰

Gerhard-Legenden», *idem*, 8 (1960), 439-454 ; « La Légende Majeure de l'évêque saint Gérard et les débuts de notre historiographie médiévale », *Annales Universitatis Budapestiensis de Rolando Eötvös nominatae. Sectio philologica*, 1961, 3-20 ; A Gellért-legendák keletkezése és kora », *Középkori kütfőink*, sous la direction de Horváth et Székely, 147-165. Edith Pasztor, « Problemi di datazione della Legenda maior S. Gerhardi episcopi », *Bollettino dell'Istituto Storico Italiano per il Medio Evo*, 1961, 113-140. Le même point de vue est représenté par László Szegfű, « La missione politica ed ideologica di San Gerardo in Ungheria », *Venezia ed Ungheria nel Rinascimento*, sous la direction de Vittore Branca, Sansoni, Florence, 1973, 23-36 ; Géza Érszegi, *Árpád-kori legendák és intelmek* (Les légendes et les admonitions de l'époque árpádienne), 208-209.

³⁵ Imre Madzsar, « Szent Gellért nagyobb legendájáról » (La Légende Majeure de saint Gérard), *Századok*, 47 (1913), 502-517, *idem*, SRH II, 465-466 ; Lajos J. Csóka, « Szent Gellért kisebb és nagyobb legendájának keletkezéstörténete » (Histoire de la genèse de la Légende Majeure et Mineure de saint Gérard), *Középkori kütfőink*, sous la direction de Horváth et Székely, 137-146 ; *idem*, *A latin nyelvű történeti irodalom kialakulása Magyarországon a XI-XIV században* (Évolution en Hongrie de la littérature historique en latin), Budapest, 1967, 113-154 ; Györfly, *István*, 295-296.

³⁶ *Legenda S. Gerhardi episcopi*, éd. E. Madzsar, SRH II, 503-506.

³⁷ Sur les sources écrites des miracles de saint Gérard (par ex. la comparaison avec les miracles décrits dans les légendes de saint Benedict, saint Boniface et saint Ladislas), voir Csóka, *A latin*, 274-275, 286, 293.

³⁸ Sur la popularité des ermites auprès des laïcs, voir Vauchez, *La sainteté*, 225-227 ; Étienne Delaruelle, « Les ermites et la spiritualité populaire », *La piété populaire au Moyen Âge*, Turin, 1975, 125-161.

³⁹ *Legenda SS. Zoerardi et Benedicti*, SRH II, 360, 353.

⁴⁰ *Legendae Stephani*, 400/22, 432/49 ; Alán Kralovánszky fait le point de recherches historiques récentes au sujet de la sépulture d'Étienne : « Szent István székesfehérvári sírjának és kultuszhelyének kérdése »

Tout cela représente des préliminaires culturels bien maigres, surtout si l'on considère qu'avant les prédécesseurs de Ladislas, le pouvoir protecteur et miraculeux des saints n'était pas inconnu. Étienne ne fut pas le seul à rassembler des reliques, lorsqu'il fonda en Hongrie le culte de saint Coloman et de saint Martin entre autres.⁴¹ Sous Pierre I^{er}, les reliques de saint Coloman, pèlerin martyr écossais, restèrent quelque temps en Hongrie.⁴² André I^{er} dota les reliques de saint Aignan et se fit inhumer à Tihany, où elles étaient conservées.⁴³ En 1071, le roi Salomon et le prince Géza emportèrent de la forteresse de Nis la main droite du martyr saint Procope et l'offrirent à la basilique de Sirmium (Szévaszentdemeter).⁴⁴

Les noms donnés aux descendants de la maison régnante reflétaient généralement bien les cultes dynastiques naissants – dans la maison arpádienne avant 1083, les lacunes dans ce domaine sont également flagrantes. Contrairement à la tradition familiale, André chercha pour ses fils des noms chrétiens, Salomon et David, qu'il trouva dans l'Ancien Testament (ou peut-être dans les célèbres *Admonitions de Saint Étienne à son fils*, le premier “miroir des princes” en Hongrie).⁴⁵ Béla fut baptisé du nom d'Adalbert, saint national tchèque et polonais ; un seul des fils que lui donna la Polonaise Richeza reçut un nom de saint – Lambert – rappelant l'éducation en terre lorraine de sa mère, ceux de Géza et Ladislas évoquaient les glorieux ancêtres familiaux. Les noms des fils de Géza renvoient à deux directions opposées : Coloman rappelle le saint pèlerin dont il a été question plus haut, Álmos en revanche exprime plutôt la survivance de la conscience dynastique païenne ou sa renaissance. Coloman le Lettré sera le premier à baptiser l'un de ses fils Étienne, près de deux décennies après les canonisations.⁴⁶

Le manque de cultes spontanés ayant précédé les canonisations de 1083 souligne encore qu'il s'agit ici d'entreprises de rénovation délibérées. Ladislas et son

(La question du tombeau et du lieu de culte de saint Étienne à Székesfehérvár), *Szent István és kora*, sous la direction de Ferenc Glatz et József Kardos, MTA Történettudományi Intézete, Budapest, 1988, 166-172.

⁴¹ Sur la collecte de reliques par Étienne, voir György, *István*, 74, 180 (saint Martin) 126, 288 (au sujet des reliques de saint Georges et de saint Nicolas rapportées de la campagne bulgare de 1018, voir A.F. Gombos (éd.), *Catalogus fontium historiae Hungariae*, Budapest, 1937, 969-970, et 297-298 sur les reliques de saint Marcel réclamées par l'abbé Odilon de Cluny) ; Albin Balogh, « Szent István egyházi kapcsolatai Csehországgal, Németországgal, Franciaországgal, Belgiummal », SZIE I, 458-459 ; sur les reliques de la Croix rapportées de Terre Sainte, voir Györfly, *István*, 306.

⁴² Gombos, *Catalogus*, p.1177-78, (*Historia foundationis coenobii Mellicensis*).

⁴³ *Chronici*, 357.

⁴⁴ Györfly, *István*, 323.

⁴⁵ Josephus Balogh (éd.), *Libellus de institutione morum*, SRH II, 614-621 ; Jenő Szűcs, « Szent István Intelmei : az első magyarországi államelméleti mű » (Les Admonitions de saint Étienne : le premier ouvrage hongrois de théorie de l'État), *Szent István*, sous la direction de Glatz – Kardos, 32-53.

⁴⁶ Sur la généalogie et les mariages de la maison des Árpád, voir Mór Wertner, *Az Árpádok családi története* (Histoire de la famille des Árpád), Nagybecskerek, 1892. Dezső Dümmerth attire l'attention sur la signification idéologique du choix du nom d'Álmos dans *Az Árpádok nyomában*, Panoráma, Budapest, 1977, 323.

entourage ont eu recours à rien moins que cinq saints pour soutenir le trône et l'ordre de l'Église et de l'État. Le projet de canonisations groupées était déjà exposé dans la Légende Majeure de saint Étienne – probablement rédigée peu avant 1083 –, qui fait clairement allusion aux autres candidats à la sainteté : André-Zoerard « admis dans le chœur des anges par les mérites de sa foi », Benedict qui « versa son sang pour le Christ et fut pour cela miraculeusement couronné », Imre « de sainte nature » et Gérard « rendu digne de la compagnie des martyrs en recevant la grâce spirituelle ».⁴⁷

Bien que notre historiographie ait démontré à plusieurs reprises l'évidence de la fonction politique des canonisations, il n'est pas inutile d'insister sur ce qui suit : Ladislas, descendant de la branche arpádienne de Vazul revenu d'exil, renversa le pouvoir de Salomon, roi légitime, et l'ayant jeté en prison, il dut créer, pour contrebalancer sa position illégitime à plusieurs titres, un culte autour de la personne du roi d'Étienne, le fondateur de la royauté hongroise.

János Bollók a montré récemment que la canonisation de saint Imre répondait à des motifs comparables : le code des vertus souveraines attribué à Imre dans les *Gesta Ungarorum* manquait selon le chroniqueur, totalement ou en grande partie aux successeurs d'Étienne, mais il était de nouveau incarné chez Ladislas : celui-ci était donc le seul héritier véritable de saint Étienne. Cela revenait à dire que l'auteur des *Admonitions* qui servaient de base au code des vertus l'aurait lui-même choisi pour successeur.⁴⁸ Ce qui conféra une plus grande importance à Imre comme saint ancêtre, est que peu de temps avant les canonisations, Ladislas fut lié à Gisela, mère d'Imre, grâce à sa seconde épouse Adelheid, fille de l'anti-empereur Rodolphe, par une alliance familiale de valeur comparable à celle que son antagoniste Salomon avait conclue en épousant Judith, la fille de l'empereur Henri III.

L'aspect politique de la canonisation de Gérard fut dirigé principalement contre les révoltes des païens et le souvenir de leur culte. En même temps, elle consolida l'édifice de l'Église en Hongrie, de la même manière que les rois saints consolidèrent leur État. En outre, l'exemple du culte d'Adalbert, saint national tchèque et polonais, a dû jouer un rôle non négligeable dans la canonisation de l'évêque martyr, comme en témoigne le rôle – quelque peu exagéré – que les légendes de saint Étienne attribuent à Adalbert dans l'évangélisation du pays.⁴⁹ Son fils Béla ayant été baptisé Adalbert et élevé en Pologne, Ladislas connaissait certainement le rôle important que jouaient les reliques de l'évêque martyr dans la vie nationale de ce pays : en l'an 1000, l'empereur Otton III avait fait canoniser

⁴⁷ *Legendae Stephani*, 382 (André, Benedict), 390-391 (Imre), 388 (Gérard).

⁴⁸ János Bollók, « Szent Imre alakja középkori krónikáinkban » (La figure de saint Imre dans nos chroniques médiévales), *Művelődéstörténeti tanulmányok a magyar középkorról*, sous la direction de Erik Fügedi, Gondolat, Budapest, 1986, 61-75.

⁴⁹ *Legendae Stephani*, 380, 405-407 ; Györfly, *István*, 80-81 ; József Gerics explique l'amplification du rôle d'Adalbert par le fait que la Légende Majeure – avec une intention antigermanique – a voulu minimiser le rôle considérable de Gisela dans l'évangélisation. Cf. « Über Vorbilder und Quellen der *Vita Hartviciana Sancti Stephani regis Hungariae* », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, 29 (1984), 429.

Adalbert et fondé à cette occasion le premier archevêché polonais à Gniezno ; il conféra le titre de *patricius* à Boleslav le Preux auprès du tombeau d'Adalbert ; le roi polonais Mieszko II, beau-père de Béla, y fut couronné en 1025.⁵⁰ Le culte national polonais fut profondément ébranlé quand en 1039, deux ans avant la naissance de Ladislas, les Tchèques s'emparèrent des reliques d'Adalbert et les emportèrent à Prague.⁵¹ La renommée du nouveau culte d'Adalbert à Prague dû également parvenir à Ladislas, allié militaire de ses proches parents, les descendants de Přemysl.⁵² Vers 1083, un événement proche a également pu lui rappeler le souvenir des évêques assassinés : son cousin Boleslav II qui se réfugia à sa cour, avait en 1079 fait assassiner Stanislas, évêque de Cracovie et futur saint national de Pologne (par ailleurs canonisé beaucoup plus tard, en 1257).⁵³

Ce n'est qu'à propos des canonisations de Zoerard-André et de Benedict qu'il est difficile de faire apparaître de telles motivations politiques immédiates – c'est peut-être ce qui explique que le concile de Szabolcs de 1092 n'ait rendu obligatoires que la célébration des fêtes d'Étienne, Imre et Gérard, et que le culte des deux ermites ne soit attesté avec certitude que par notre source liturgique la plus ancienne, le *Sacramentarium* de sainte Marguerite rédigé vers 1092 et conservé à Zagreb, qui contient trois invocations à chacun des deux nouveaux saints ermites.⁵⁴

*

Outre les motifs idéologiques et politiques généraux, des influences culturelles et des emprunts favorisés par les relations dynastiques et religieuses, ont pu jouer un rôle considérable dans la création de nouveaux cultes hongrois.

Les cultes des saints rois ou princes martyrs du haut Moyen Âge peuvent nous fournir plusieurs exemples de ce genre. L'influence en Norvège des traditions anglo-saxonnes fut étayée par les relations politiques entre les deux pays et l'activité des clercs anglo-saxons dans la promotion du culte d'Olaf. Elle s'est manifestée par l'emprunt d'un grand nombre de topoï hagiographiques, comme par exemple les ongles et les cheveux d'Olaf poussant après la mort comme ceux d'Edmond, saint de l'East Anglia, ou bien la colonne de lumière révélant l'emplacement et le caractère

⁵⁰ Thomas von Bogyay, « Adalbert von Prag und die Ungarn », *Ungarn-Jahrbuch*, 7 (1976), 9-36 ; František Graus, *Die Nationenbildung der Westslawen im Mittelalter*, Thorbecke, Sigmaringen, 1980, 66-67 ; plus récemment au sujet d'Adalbert : Gabriel Adriányi, « Der heilige Adalbert und Ungarn », *Święty Wojciech w tradycji i kulturze europejskiej*, sous la direction de Kazimierz Smigiel, Gniezno, 1992, 9-22.

⁵¹ Graus, *Nationenbildung*, 56-57.

⁵² Le beau-frère de Ladislas, le prince morave Otton I^{er} le Bel combattit à ses côtés contre Salomon : *Chronici*, 381 sqq.

⁵³ Graus, *Nationenbildung*, 68 ; Györffy, « A lovagkirály », 536.

⁵⁴ Károly Kniewald, *A "Hahóti kódex" (zágrábi MR 126. kézirat) jelentősége a magyarországi liturgia szempontjából* (L'importance du codex Hahóti de Zagreb du point de vue de la liturgie en Hongrie), Budapest, 1938, 3-18 ; *idem*, « A magyar szentek legrégebbi zsolozsmái » (Les plus anciens hymnes des saints hongrois), *Theologia*, 1943, 220-226 ; József Török, « Szentté avatás és liturgikus tisztelet » (Canonisation et culte liturgique), *Művelődéstörténeti*, sous la direction de Fügedi, 33-48.

sumaturel du corps de saint Olaf, comme le décrivait la légende d'Oswald de Northumbrie.⁵⁵ À propos du culte de saint Venceslas, le prince tchèque qui accueillit ses meurtriers sans résistance, dignement résigné à son sort de martyr, son influence à Kiev est attestée dans le culte de Boris et de Gleb par le fait que la *Skazanie* rédigée en vue de la canonisation le mentionne en personne.⁵⁶ Dans ces cultes de Kiev, on doit aussi prendre en compte les influences scandinaves : après avoir été chassé de Norvège, Olaf trouve refuge à la cour de son beau-frère Jaroslav le Sage, par ailleurs beau-père de Harald Hardrade, fondateur du culte de saint Olaf après son martyre en 1030. En relevant les reliques de Boris et Gleb en 1072, les deux fils de Jaroslav ont pu suivre l'exemple de leur beau-frère.⁵⁷

Il ne faut pas sous-estimer le rôle des alliances matrimoniales dans la propagation des différentes formes de cultes. Les dynasties n'ont pas seulement soutenu ces cultes pour renforcer leur pouvoir dans leur propre pays, mais aussi afin d'augmenter leur prestige international. Le culte des saints ancêtres devint un exemple à suivre dans l'Europe du XI^e siècle. Je pense que Ladislas a lui aussi disposé grâce à ses alliances familiales de modèles pour les canonisations de 1083.

Il n'est pas exclu que la renommée des saints rois anglo-saxons ait pu parvenir en Hongrie dès la première moitié du siècle par l'intermédiaire d'Edmond et Édouard, les deux fils d'Edmond Côte-de-Fer : ayant fui Knut le Grand qui avait fait assassiner leur père, ils furent élevés d'abord à Kiev, puis à partir de 1046 en Hongrie (où ils arrivèrent probablement avec André I^{er}). Selon certaines sources anglaises, Agathe, l'épouse d'Édouard, était une fille de saint Étienne, ce qui est toutefois exclu par des recherches généalogiques récentes. (Leur fille Marguerite devint reine d'Écosse après leur retour en 1057, et canonisée au XIII^e siècle, elle fut par la suite une des principales saintes nationales écossaises.)⁵⁸

Un exemple plus proche de Ladislas fut sans doute le culte national tchèque et morave : le prince morave Otton I^{er}, son beau-frère, combattit avec lui contre

⁵⁵ Ces similitudes sont analysées par Erich Hoffmann, *Die heiligen Könige bei den Angelsachsen und den skandinavischen Völkern. Königsheliger und Königshaus*, Wachholz, Neumünster, 1975, 62-70.

⁵⁶ N. W. Ingham, « Czech Hagiography in Kiev : The Prisoner Miracles of Boris and Gleb », *Die Welt der Slawen*, 10 (1965), 166-182 ; « The Sovereign as Martyr East and West », *Slavic and East European Journal*, 17 (1973).

⁵⁷ E. S. Reisman, « The Cult of Boris and Gleb. Remnant of a Varangian Tradition ? », *Russian Review*, 37 (1978), 141-157.

⁵⁸ Sándor Fest, « Eadmund Ironside angol-szász király fia Szent István udvarában. Skóciai Szent Margit » (Les fils d'Edmond Côte-de-Fer à la cour de saint Étienne. Sainte Marguerite d'Écosse), *SZIE* II, 525-551 ; *The Hungarian Origin of St. Margaret of Scotland*, Debrecen, 1940 ; ses thèses ont été critiquées par József Herzog, « Skóciai Szent Margit származásának kérdése » (Les origines de sainte Marguerite d'Écosse), *Turul*, 53 (1939), 1-40 ; « Skóciai Szent Margit származásának kérdéséhez », *Turul*, 54 (1940), 36-46 ; Szaboles de Vajay, « Agatha, Mother of St. Margaret of Scotland », *Duquesne Review (A Journal of the Social Studies)*, Pittsburgh Pennsylvania, 7 (1962), 71-87 ; József Laszlovszky a passé en revue l'ensemble de la littérature relative à cette question et a procédé à une nouvelle étude : *Angol-magyar kapcsolatok Szent Istvántól a 13. század elejéig* (Les relations anglo-hongroises depuis saint Étienne jusqu'au début du XIII^e siècle), Thèse de doctorat, Budapest, 1971. Au sujet de Marguerite d'Écosse, cf. Derek Baker, « A "Nursery of Saints" : St Margaret of Scotland reconsidered », *Medieval Women*, SCH Subsidia, Blackwell, Oxford, 1978, 119-142.

Salomon dans la bataille de Mogyoród. Ladislav a pu également voir le portrait de Venceslas sur des monnaies tchèques et moraves, et on a pu lui raconter que la victoire des armées tchèques dans la guerre contre la Pologne avait été attribuée à l'intervention miraculeuse de saint Venceslas. Peut-être a-t-il entendu dire que saint Venceslas était considéré comme saint patron de la Bohême et a-t-il vu les églises qui lui étaient dédiées.⁵⁹

Toutefois, il semble que le plus important ait été le modèle russe. Les relations dynastiques sont bien connues : dès le X^e siècle, un duc hongrois, Ladislav Szár avait épousé une princesse russe ; Sviatoslav, fils de Vladimir I^{er} était l'époux d'une princesse hongroise – après la mort de son père, il voulut se réfugier en Hongrie, Sviatopolk le fit assassiner dans les Carpates après en avoir fini avec Boris et Glev.⁶⁰ Étienne entretenait de bonnes relations avec Jaroslav le Sage, et André I^{er} épousa Anastasia, la fille de Jaroslav. Selon le témoignage des *Gesta*, ce sont ces nombreuses relations de parenté et d'alliance qui amenèrent Ladislav à la cour de Kiev dans l'espoir d'y recevoir de l'aide avant la bataille de Mogyoród en 1074, c'est-à-dire au moment de la canonisation de Boris et Glev en 1072 ou peu de temps après.⁶¹ Nous pensons qu'il est juste d'affirmer que l'idée de créer de nouveaux cultes en Hongrie a pu être l'arme secrète que Ladislav rapporta de Russie.

Je m'en tiendrai là en ce qui concerne l'arrière-plan politique des canonisations. Cependant, je ne souhaite pas réduire les nouveaux cultes, en particulier celui du fondateur de la monarchie chrétienne, à de simples raisonnements idéologiques. D'autant moins que, comparées aux stéréotypes de l'hagiographie des rois saints du haut Moyen Âge, les Légendes de saint Étienne présentent de nombreuses innovations originales.

La nouvelle image du saint souverain

Dans la lignée des rois saints, Étienne est le premier qui ne mérita pas son rang par le martyre, mais par ses seules activités de souverain propagateur de la foi. C'est précisément ce qui détermine les traits originaux de la Légende Majeure rédigée pour la canonisation de 1083. Le roi évangéliste qui apparaît déjà dans les modèles scandinaves et anglo-saxons, la figure charitable et pacifique du *rex iustus*, a pris avec Étienne une plus grande importance par une nouvelle mise en valeur de l'organisation apostolique de l'Église. La fonction apostolique d'Étienne se manifeste surtout par le fait qu'il « mena et surveilla ceux qui proclamaient la foi ». Cela ne signifiait pas seulement le soutien, voire la direction des moines et des prêtres – dans la Légende Majeure, Étienne apparaît à la tête de toute une troupe de saints bien connus ou sur le chemin de la canonisation. On y trouve les autres protagonistes des canonisations de 1083 : les deux ermites Zoerard-André et

⁵⁹ *Chronici*, 381-386 ; au sujet d'autres relations dynastiques hungaro-tchèques, cf. Wertner, *Az Árpádok*, 123-125 ; František Graus, *Lebendige Vergangenheit. Überlieferung im Mittelalter und in den Vorstellungen vom Mittelalter*, Böhlau, Cologne, 1975, 165-169 ; *id.*, *Nationenbildung*, 58-60.

⁶⁰ Wertner, *Az Árpádok*, 22.

⁶¹ *Chronici*, 380.

Benedict, l'évêque Gérard et le prince Imre. J'ai également rappelé à quel point – et avec quelles motivations supposées – la Légende souligne le rôle de l'évêque saint Adalbert. En outre, la Légende Majeure cite le bienheureux Günter, Astrik le « presque martyr » et l'empereur Henri II dont le culte se répandait déjà à cette époque,⁶² et elle ne manque pas non plus d'évoquer les vertus de la pieuse Gisela, épouse d'Étienne. Outre l'aide qu'il reçoit de saint Martin et saint Georges, le roi peut compter sur la Vierge Marie, sous la tutelle de qui il a placé son pays. La fonction apostolique d'Étienne ne consiste pas seulement à propager la foi, à diriger les affaires de l'Église et les saintes troupes qui œuvrent pour elle, mais aussi à frapper d'une main ferme et sans merci les ennemis intérieurs de sa nouvelle politique. Ce trait combatif ouvre la voie à un nouveau type de roi saint : Étienne, contrairement à ses saints prédécesseurs, devient un victorieux *Miles Christi*.

Sur ce point, la Légende Mineure apporte un complément plastique au portrait de roi que trace la Légende Majeure. L'évangélisation forcée et la lutte implacable contre les ennemis intérieurs y sont d'un surprenant réalisme et revêtent une dimension impitoyable inhabituelle dans les écrits hagiographiques. Étienne a « précipité à terre toutes les souillures du mal », « soumis les hordes de ses assaillants », « fait pendre deux par deux le long des routes » – comme il est cité en exergue – les serviteurs indociles qui ont assassiné ses hôtes, afin que ses sujets soient « frappés de terreur ». La Légende rapporte la conjuration de Vazul, comment les yeux de ses participants furent crevés et « leurs mains malfaisantes furent coupées ».

Ces récits à la manière d'une chronique, qui se réfèrent à des « hommes dignes de foi » sont-ils authentiques ? János Horváth y voit plutôt un message menaçant que le roi Coloman adresse à son frère cadet Álmos, György Györffy considère les châtiments évoqués ci-dessus comme davantage caractéristiques de Ladislas.⁶³ Ce qui mérite le plus l'attention, c'est que du modèle hagiographique de pieux roi médiéval renonçant à ses fonctions de souverain, l'auteur de la Légende Mineure soit passé à l'autre extrême : il n'a vu aucune contradiction entre un exercice « légitime » de la violence et une vie de sainteté.

Le nouveau modèle de saint roi avait bien sûr besoin d'être affiné : c'est en respectant cette exigence que l'évêque Hartvik a réuni la Légende Majeure et la Légende Mineure au début du XII^e siècle. Ce n'est pas un hasard s'il exclut de sa version les lignes consacrées au cruel châtimement des conjurés. De plus, il a jugé nécessaire d'ajouter ce qui suit au récit du châtimement des serviteurs assassins : « il a probablement fait cela par amour de la justice, afin de susciter la crainte chez les autres, car il voulait que son pays offre un refuge ouvert à tous ses hôtes, que chacun y ait libre accès, et que quiconque y vienne, personne n'ose le blesser ou le tourmenter en quoi que ce soit. »⁶⁴

⁶² Renate Klausner, *Der Heinrichs- und Kunigundekult im mittelalterlichen Bistum Bamberg*, Bamberg, 1937.

⁶³ Horváth, *Árpád-kori*, 144-145 ; Györffy, *István*, 129, 548.

⁶⁴ *Legendae Stephani*, 427.

Hartvik a ajouté un nouvel élément important au modèle de roi saint : l'aspect liturgique et sacré, une autre technique "impériale" de légitimation divine du souverain qui remonte aux traditions romaines des époques ottonienne et carolingienne.⁶⁵ Il utilisa pour cela l'histoire de l'envoi de la couronne et de la « croix apostolique », ainsi que la description d'inspiration liturgique de la mort du saint souverain, qui rime avec le couronnement,⁶⁶ et la consécration du pays à la Vierge Marie proclamée à cette occasion.

Les légendes de saint Étienne ont ouvert un nouveau chapitre dans la série des légendes de saints rois, elles ont formulé de manière plus catégorique la conception d'une sainteté qui ne se développerait pas en opposition avec les fonctions de souverain, mais précisément comme leur conséquence logique. Cette conception convenait particulièrement à la chrétienté de l'Europe de la fin du XI^e siècle divisée par les luttes pour le pouvoir temporel et spirituel — elle a fourni des arguments aux deux parties. Elle offrait aux souverains la possibilité de sainteté du pouvoir temporel, et à l'Église le contrôle des normes de cette sainteté.

Ceci explique que les légendes de rois contemporaines de celles de saint Étienne ou qui l'ont suivie de près, présentent des caractéristiques analogues. Ainsi un éloge de la fin du XI^e siècle intitulé *Pamjat i pohvala* cite saint Vladimir, qui a rempli une fonction évangélisatrice comparable à celle de saint Étienne et qui est également dépourvu de l'auréole de martyr, comme le « treizième apôtre ».⁶⁷ La *Passio S. Canuti regis et martyris* rédigée en 1095-96 présente le saint danois Knut assassiné en 1086 comme un roi violent, collectant le denier du culte d'une main impitoyable, ce qui suscita une révolte contre lui.⁶⁸ Dans la nouvelle version de la *Passio* rédigée par Aelnoth entre 1101 et 1117 apparaît le qualificatif d'*Athleta Christi*.⁶⁹

*

⁶⁵ Sur ces traditions elles-mêmes, voir : János M. Bak, « Medieval Symbolism of the State. Percy E. Schramm's Contribution », *Viator* 4 (1973), 33-63 ; Sabine G. MacCormack, *Art of Ceremony in Late Antiquity*, University of California Press, Berkeley, 1981. Sur l'influence immédiate de l'époque ottonienne en Hongrie à propos des Légendes de saint Étienne, voir l'étude détaillée de Zoltán Tóth, *A Hartvik-legenda kritikájához* (De la critique de la légende de Hartvik), Budapest, 1942.

⁶⁶ Bornscheuer, *Miseriae regum* ; il est difficile d'apprécier ce que la Légende Majeure, dont il manque la fin, contenait de cette description de la mort.

⁶⁷ Ernst Benz, *Russische Heiligenlegenden*, Zurich, 1953, 42-47.

⁶⁸ « Passio S. Canuti regis et martyris », M. Cl. Gertz, *Vitae Sanctorum Danorum*, Copenhague, 1910-1912, 62-71 ; sur l'analyse du culte de saint Knut, voir Hoffmann, *Die Heiligen*, 101-106 ; Folz, *Les saints rois*, 37-40 ; Tore Nyberg, « St Knud and St Knud's Church », *Hagiography and Medieval Literature. A Symposium*, sous la direction de Hans Bekker-Nielsen et al., Odense University Press, Odense, 1981, 100-110 ; *Knuds Bogen 1986. Studier over Knud den Hellige*, sous la direction de Tore Nyberg et al., Fynske Studier XV, Odense, 1986.

⁶⁹ Ailnothi, « Gesta Swenomagni regis et filiorum eius et passio gloriosissimi Canuti regis et martyris », Gertz, *Vitae*, 77-136.

La formulation de l'idéal de roi saint contenue dans les légendes mène donc à celle de roi chevalier, en passant par les idéaux de roi pieux, évangéliste, juste, fondateur et apôtre. En évoquant cette question, j'aborde déjà un autre domaine, celui des actualisations idéologiques contemporaines repérables dans les légendes de saint Étienne.

Il est manifeste que sur ce point – comme l'ont déjà fait remarquer Zoltán Tóth et Kálmán Guoth⁷⁰ – l'influence du monde des idéaux guerriers qui se développait précisément à cette époque de croisades, est évidente.

Mais l'apparition hagiographique de l'idéal de *Miles Christi* n'est pas la seule innovation remarquable dans les légendes de saint Étienne. On y trouve également deux autres caractéristiques de cette époque, empruntées à l'esprit de la réforme de Cluny. Quand on lit ce qui suit dans la Légende Majeure : « afin que la paix que le Christ a attachée au monde se perpétue, il a sévèrement enjoint à ses descendants en signant un pacte indestructible, qu'aucun d'entre eux n'attaque en ennemi la terre d'autrui, ne traite son adversaire sans le contrôle de la loi, qu'aucun n'opprime les veuves et les orphelins », il ne s'agit pas seulement de la tradition d'amour de la paix répandue dans les légendes des rois saints et les portraits des rois, mais également de l'écho plus actuel du mouvement de la *Treuga Dei*.⁷¹ Il est pratiquement superflu de souligner la nouveauté de l'idéal naissant qu'Étienne a soutenu dans le cas des pèlerinages, et qui allait de pair dans la Légende Majeure avec l'assistance incessante apportée à ceux qu'un terme à la mode de la nouvelle piété évangélique des XI^e et XII^e siècles appelait « pauvres du Christ ». ⁷²

Le modèle de souverain sage et cultivé appartient aussi aux innovations de cette époque : au début du XI^e siècle, Otton III, par exemple, eut pour précepteur la savant Gerbert d'Aurillac, le futur pape Sylvestre II. Selon la Légende Mineure, Étienne avait appris à lire et à écrire, comme saint Venceslas, et « il était imprégné dès son enfance de la science grammaticale », « il gardait présentes à l'esprit la réflexion et la justice selon les paroles de Salomon », « la renommée de sa sagesse était hautement estimée de tous ». ⁷³

⁷⁰ Zoltán Tóth, « Szent István legrégebb életirata nyomán » (La plus ancienne biographie de saint Étienne), *Száz*, 81 (1947), 23-94 (en particulier pp. 70-71) ; Kálmán Guoth, « Esmény és valóság Árpád-kori királylegendáinkban » (Idéal et réalité dans nos légendes de l'époque árpádienne), *Erdélyi Múzeum*, 49 (1944), 318 ; il est à remarquer que la qualification d'Étienne de *Miles Christi* a pu être précisément puisée dans une source antérieure, la vie de saint Martin par Sulpitius Severus où ce terme est abondamment utilisé. Cette légende se trouvait à Pannonhalma et son influence sur la Légende Mineure – d'un autre point de vue – a été montrée par Csóka, *A latin*, 125-129.

⁷¹ Sur la paix de Dieu, voir Georges Duby, *Les trois ordres et l'imaginaire du féodalisme*, Gallimard, Paris, 1978, 35-61, 168-173, plus récemment encore : *The Peace of God. Social Violence and Religious Response in France around the Year 1000*, sous la direction de Thomas Head et Richard Landes, Cornell University Press, Ithaca-Londres, 1994.

⁷² Au sujet des pèlerinages du XI^e siècle, voir Jonathan Sumption, *Pilgrimage an image of Medieval Religion*, Londres, 1975 ; sur l'idéal de *pauper Christi*, voir Tadeusz Mannteufel, *Naissance d'une hérésie, les adeptes de la pauvreté volontaire au Moyen Âge*, Paris, 1970.

⁷³ *Legendae Stephani*, 374.

En étudiant le contexte européen de la spiritualité des Légendes de Saint Étienne, il convient de citer ici un autre homologue partiellement hagiographique : la vie de Robert le Pieux écrite vers 1040 par Helgaud de Fleury.⁷⁴ La dynastie des Capétiens n'a pas cherché à canoniser son second souverain – la nouvelle dynastie française se distinguait plutôt par son pouvoir héréditaire de guérir les écrouelles.⁷⁵ Le portrait qu'Helgaud en fait non seulement correspond aux modèles hagiographiques des saints rois, mais anticipe en même temps sur les signes de sainteté du roi "apostolique" que je viens de qualifier de nouveaux dans les Légendes de saint Étienne. La fonction apostolique n'était bien sûr plus à l'ordre du jour en France, mais l'attention soutenue que Robert portait à la liturgie, à l'eucharistie, aux abus du jugement de Dieu, la description détaillée du sacre du roi, la transformation de la distribution d'aumônes en une cérémonie démonstrative (en souvenir des apôtres, Robert entretenait douze pauvres dans son entourage), le pardon accordé aux pauvres qui avaient volé le roi en abusant de sa charité, ou l'abondance de généreuses fondations ecclésiastiques et leur contrôle attentif, sont autant d'éléments dans la description d'Helgaud dont le ton général présente de nombreuses parentés surtout avec la Légende Majeure.

J'aimerais ici ouvrir rapidement une parenthèse pour signaler qu'un important passage de l'ouvrage d'Helgaud concerne la consécration de l'église Saint-Aignan à Orléans, l'une des plus importantes fondations de Robert (Helgaud écrivit aussi un hymne particulier pour ce saint). On peut se demander si un fil ténu ne relie pas Fleury à la Hongrie par le biais des reliques de saint Aignan vénérées par André I^{er} à Tihany.⁷⁶

Pour finir, parmi les éléments "modernes" du culte de saint Étienne, je voudrais citer la place centrale conférée au culte de la Vierge Marie qui ne devint populaire en Occident qu'à partir du XII^e siècle et dont l'épanouissement précoce en Hongrie a fait réfléchir plus d'un historien de l'Église. Les "racines archaïques" présumées du culte de la Sainte Vierge ne sont pas vérifiables,⁷⁷ mais on peut démontrer que déjà du vivant du roi Étienne, le culte de Marie a revêtu une importance exceptionnelle, puisque les principales églises du pays lui sont consacrées : l'église familiale et le lieu de sépulture d'Étienne à Székesfehérvár, les

⁷⁴ Helgaud de Fleury, *Vie de Robert le Pieux. Epitomae Vitae Roberti Pii*, éd. Robert-Henri Bautier – Gillette Labory, Paris, 1965 ; voir à ce sujet Claude Carozzi : « Le roi et la liturgie chez Helgaud de Fleury », *Hagiographie, culture et sociétés, IV-XII^e siècles*, Paris, 1981, 417-432.

⁷⁵ Marc Bloch, *Les rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, Faculté des Lettres, Strasbourg, 1924, Gallimard, Paris, 1983³, 36-41.

⁷⁶ Helgaud, *La vie*, 107-115, 142 ; nous ne savons rien de la réception de la biographie d'Helgaud au Moyen Âge, (cf. *ibid.*, 50-51), mais la similitude du modèle qu'on y trouve avec la Légende Majeure, ainsi que l'apparition en Hongrie du culte de saint Aignan qu'on peut rapprocher de Fleury, laissent supposer l'existence d'un certain rapport. Dans ce contexte, il convient de souligner que l'épouse d'Henri I^{er}, fils de Robert le Pieux, était la sœur cadette d'Anastasia, femme du roi André I^{er} inhumé à Tihany auprès de saint Aignan, toutes deux étant les filles de Jaroslav le Sage.

⁷⁷ Lajos Kálmány, « Boldogasszony, ősvallásunk istenasszonya » (Notre-Dame, divinité féminine de notre religion primitive), *Értekezések a Nyelv- és Irodalomtudományok köréből, XII/IX*, Budapest, 1885.

cathédrales d'Esztergom et de Győr, le monastère bénédictin de Pécsvárad et le couvent de femmes de Veszprémvölgy.⁷⁸ Le patronage de la Vierge Marie est particulièrement mis en relief dans la Légende Majeure : en compagnie de saint Georges et de saint Martin, elle apporte son concours à Étienne dans le combat contre Koppány ; il lui demande sa protection contre l'empereur Konrad II ; il la remercie quand, après avoir été humilié (on lui a arraché la barbe) en dispensant des aumônes la nuit, il comprend qu'il est devenu digne du bonheur éternel, et surtout quand il voue son royaume à « Marie, la mère de Dieu éternellement vierge ».⁷⁹ Notre liturgie du XI^e siècle témoigne également d'une vénération exceptionnelle de Marie – le concile de Szabolcs a décrété trois fêtes en son honneur : la Chandeleur, le 15 août et le 8 septembre.⁸⁰

Selon József Gerics, en conférant dans sa légende un rôle central au fait qu'au moment de sa mort, Étienne ait voué une seconde fois le pays à la Vierge Marie, l'évêque Hartvik souhaitait contrebalancer les prétentions de la papauté – dissimulées sous une mise en valeur du "patronage" de saint Pierre – manifestées par Grégoire VII.⁸¹

Margit Waczulik cite l'influence de deux éminentes personnalités ecclésiastiques et de deux milieux religieux comme sources du culte de Marie en Hongrie : les deux biographes de saint Adalbert, Canaparius et Bruno de Querfurt soulignent sa vénération à la Vierge Marie qui, selon leurs récits, l'a guéri d'une grave maladie et lui a annoncé le martyre qui l'attendait avant sa mort.⁸² L'autre influence, sans doute plus proche, est celle de saint Gérard, dont la vénération de la Sainte Vierge est attestée par l'ensemble de sa légende, par toutes ses fondations et toutes les évocations des *Deliberationes*.⁸³ Les deux milieux religieux qui ont pu favoriser le culte de la Vierge en Hongrie sont d'une part l'ordre de Cluny (l'abbé Odilon était un fervent adorateur de Marie, pour qui il composa quatre homélies et un hymne),⁸⁴ d'autre part l'Église orthodoxe dont l'influence au Moyen Âge fut probablement plus forte que nos recherches historiques ne l'ont mis en évidence.

⁷⁸ Margit Waczulik, « Szűz Mária tisztelete kereszténységünk első századában » (Vénération de la Vierge Marie au cours du premier siècle de christianisme en Hongrie), *Regnum*, 3 (1938-39), 61.

⁷⁹ *Legendae Stephani*, 381, 390, 387, 385.

⁸⁰ Flóris Kúhár, *Mária-tiszteletünk a XI. és XII. század hazai liturgiájában* (Vénération de Marie dans la liturgie hongroise des XI^e et XII^e siècles), Budapest, 1939.

⁸¹ József Gerics, « Iudicium Dei » ; *idem*, « Kálmán kori krónikáink és legendáink koronafogalmához » (Conception de la couronne dans les chroniques et légendes hongroises de l'époque de Coloman), *Társadalom- és művelődéstudományok. Mályusz Elemér Emlékkönyv*, sous la direction de Éva Balázs – Erik Fügedi – Ferenc Maksay, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1984, 131-140.

⁸² AA SS, 3 avril, 181, 187, 189.

⁸³ Waczulik, « Szűz Mária », 64-66 ; *Legenda S. Gerardi episcopi*, SRH 2 ; Gerardi Moresanae Ecclesiae seu Csanadiensis Episcopi, *Deliberatio supra trium puerorum*, éd. Gabriel Silagi CC Cont. Med. XLIX, Brepols, Turnhout, 1978.

⁸⁴ PL 142 coll., 991-1036 ; Waczulik, « Szűz Mária », 65-68 ; voir aussi Ferenc Galla, *A cluny reform hatása Magyarországon* (Influence de la réforme de Cluny en Hongrie), Budapest, 1931.

Il convient d'attribuer une importance particulière à cette influence parce que c'est en fait au sein de l'Église orthodoxe, à Byzance, qu'a commencé la marche triomphale du culte de Marie en Europe, et ceci, comme on a pu le voir, au V^e siècle, plus d'un demi-millénaire avant l'Occident, à l'époque des débats menés avec les Nestoriens.⁸⁵ Un autre élément à ajouter dans ce domaine est que Jean Tzimiskes I^{er}, souverain de Byzance au X^e siècle, fut, au-delà de son rang de basileus, l'objet d'un culte, en partie parce qu'il vouait une adoration particulière à la Vierge Marie. Comme le rapporte sa biographie contenue dans l'*Historia* rédigée par le diacre Léon à la fin du X^e siècle, Jean Tzimiskes, à qui la Vierge était déjà apparue à plusieurs reprises, implore avant sa mort le pardon de ses péchés à la Bienheureuse Vierge Marie (il avait de bonnes raisons : il avait fait assassiner Nicéphore II Phokas, qui fut lui-même canonisé pour cela)⁸⁶ – si nous pouvions supposer que cette biographie soit parvenue en terre hongroise, nous pourrions la compter parmi les modèles hagiographiques des Légendes de saint Étienne. Il est toutefois vraisemblable que la chrétienté hongroise du XI^e siècle constitua un important chaînon de la propagation vers l'ouest du culte de Marie ; les diverses impulsions occidentales (qu'on peut parfois également rapprocher par d'autres voies des influences orientales) se sont probablement cristallisées sous l'influence grecque en un ensemble totalement individuel, qui a montré la voie du *Regnum Marianum*.

*

Un autre groupe d'actualisations des légendes de Hongrie peut être relié à l'ouvrage de Hartvik. Parmi les interpolations canoniques et politiques que fit l'évêque Hartvik en rassemblant et complétant les deux légendes de saint Étienne, le chapitre 9 consacré à l'envoi de la couronne et de la croix apostolique est le plus important.

Il rapporte que le pape Sylvestre II – inspiré par une apparition angélique – aurait fait parvenir à Étienne par l'intermédiaire de l'évêque Asrik que celui-ci lui avait dépêché en ambassade, la couronne destinée à Mieszko de Pologne, et y joignit une « croix apostolique » signifiant qu'il lui confiait « la direction de ses églises et de ses peuples selon leurs lois respectives » (*utroque jure*).⁸⁷ Cet ajout était

⁸⁵ I. Szémán, *A Boldogságos Szűz tisztelete a görög egyházban* (Culte de la Bienheureuse Vierge dans l'Église grecque), Budapest, 1908 ; Waczulik, « Szűz Mária », 71-74 ; Gyula Moravcsik, « Görögnyelvű monostorok Szent István korában » (Monastères grecs à l'époque de saint Étienne), SZIE, 387, 422 ; Marina Warner, *Alone of All Her Sex : The Myth and the Cult of the Virgin Mary*, Knopf, New York, 1976.

⁸⁶ Evelyne Patlagean, « Le basileus assassiné et la sainteté impériale », *Media in Francia...*, recueil de mélanges offert à Karl Ferdinand Werner, Hérault, Paris, 1988, 350, 356-357.

⁸⁷ *Legendae Stephani*, 412-414 ; ce n'est pas par hasard qu'en 1204, lors de l'approbation papale de la légende de Hartvik, Innocent III fit supprimer le passage qui tendait à répandre le droit *utroque jure* – cf. A. Theiner, *Vetera Monumenta Slavorum Meridionalium*, Rome, 1863-1875, I, 57. Une réfutation catégorique de l'authenticité de Hartvik sur ce point : József Gerics – Erzsébet Ladányi, « A Szentszék és a magyar állam a 11. században », *Magyarország és a Szentszék*, sous la direction de István Zombori, METEM, Budapest, 1966, 16-17.

manifestement en étroite relation avec le contexte de politique religieuse du début du XII^e siècle. On a longtemps débattu autour de la question suivante : Hartvik a-t-il emprunté le modèle de la "légation apostolique" du souverain à l'empire⁸⁸ ou aux Normands de Sicile,⁸⁹ à moins que les faux antigrégoriens du XI^e siècle (*Hadrianum*) ou les exemples wisigoths de la *Collectio Pseudo-Isidoriana* n'aient pu lui servir de modèle ?⁹⁰ On s'est aussi demandé si les efforts d'Hartvik pour prouver l'origine papale de la croix de saint Étienne avaient pour but de dissocier cet emblème des grecs "hérétiques".⁹¹ La recherche hongroise s'est également beaucoup penchée sur l'envoi de la couronne.⁹²

Il a déjà été question ci-dessus du second ajout capital de Hartvik, la « missive apostolique » prétendument envoyée à l'occasion des canonisations – j'aimerais seulement ajouter ici qu'à mon avis, le légat et la missive apostolique sont des inventions d'Hartvik d'après une information selon laquelle la canonisation de saint Knut fut effectuée en 1100 après que l'autorisation du pape eut été demandée, ce qui constituait une innovation.⁹³ Comme Hartvik s'efforçait de fondre la mémoire du culte de saint Étienne dans un moule conforme aux récents critères édictés par la papauté, il a pu considérer cela comme un exemple à suivre. Sans m'attarder sur d'autres ajouts de moindre importance en rapport avec les exigences des institutions de l'Église hongroise du début du XII^e siècle, je me bornerai à présent à souligner qu'Hartvik a développé de manière représentative dans les légendes hongroises un aspect qui jusque-là se distinguait le moins dans le genre des légendes de saints rois : les éléments de politique extérieure et intérieure de l'Église.

Dans ce genre, le culte du roi saint ne constitue plus une simple affaire interne à la dynastie et à l'Église locale qui lui est subordonnée, mais – principalement dans le cas des cultes de rois saints – il est destiné à exercer une influence sur les relations de politique religieuse entre le pays et la papauté.

*

⁸⁸ František Graus, « La sanctification du souverain dans l'Europe centrale des X^e et XI^e siècles », *Hagiographie, culture et sociétés. IV^e-XII^e siècles*, Actes du Colloque organisé à Nanterre et à Paris (2-5 mai 1979), Études Augustiniennes, Paris, 1981, 70.

⁸⁹ Joseph Deér, « Der Anspruch der Herrscher des 12. Jahrhunderts auf die apostolische Legation », *Archivum Historiae Pontificae*, 2 (1964). Deér montre comment l'emprunt a été fait concrètement aux Normands d'Italie du sud : par l'intermédiaire de l'évêque Hartvik accompagnant la fille de Roger I^{er} qui devait épouser Coloman.

⁹⁰ Geric, « A Hartvik-legenda », 183-187.

⁹¹ Györfly, *István*, 307.

⁹² Tóth, *A Hartvik-legenda* ; selon Deér, *Der Anspruch*, Hartvik s'est inspiré de la *Vita Romualdi*. A côté des nombreuses études spécifiques, j'aimerais renvoyer, à propos du contexte général, à l'article de György Székely, « Kronensendungen und Königskreationen im Europa des 11. Jahrhunderts », *Insignia Regni Hungariae*, I, Budapest, 1993, 17-28.

⁹³ Marianne Schwartz, « Die Heiligsprechungen im 12. Jahrhundert und die Beweggründe ihrer Urheber », *Archiv für Kulturgeschichte*, 39 (1957), 49 ; Hoffmann, *Die heiligen Könige*, 107.

Pour finir, que peut-on dire des topoï hagiographiques des Légendes de saint Étienne, de leur folklore ecclésiastique ou laïque ? La tradition des légendes de rois saints présente dans ce domaine une riche imagerie. Ce serait toutefois une erreur de croire que les légendes étaient partout prêtes à reprendre les mythologies et les récits traditionnels populaires. Elles tendent plus généralement à se substituer à eux au titre d'une nouvelle culture religieuse. En ce qui nous concerne, cela signifie qu'avec les nouvelles histoires chrétiennes des rois saints, on a voulu éclipser le rayonnement des anciennes légendes et la sacralité païenne des souverains. La tradition tchèque peut bien illustrer ce trait. Certes les histoires de saint Venceslas contiennent quelques éléments du folklore hagiographique ajoutés en Italie ou en Allemagne : la tache de sang qui ne disparaît pas du lieu de la mort du prince (qui a peut-être influencé la légende de saint Gérard), ou le chariot qui transporte miraculeusement le corps (source possible de l'histoire analogue de saint Ladislas).⁹⁴ Au-delà de ces topoï, il est significatif que les premières légendes passent sous silence le mythe de Přemysl labourant et semant, décrit pour la première fois par Christian et ensuite au début du XII^e siècle dans la chronique de Cosmas, — on a sans doute voulu substituer le nouveau culte à cette représentation mythique dynastique païenne.⁹⁵

Il en va de même dans les Légendes de saint Étienne. On n'y trouve absolument aucun motif folklorique, aucune représentation charismatique d'origine païenne. Le seul élément qui pourrait relever d'une telle interprétation, les visions de la naissance d'Étienne et de la « couronne céleste » qui lui est destinée, décrites par la Légende Majeure et Hartvik, ont plutôt pour origine des histoires analogues de la Bible et de l'hagiographie.⁹⁶ La mythologie hongroise du X^e-XI^e siècle⁹⁷ ne figure

⁹⁴ Sur le chariot : FRB I, 162 (Gumpold), 179 (Laurent de Monte Cassino), 188 (*Crescente fide*). Sur le sang : *ibid.*, 187 (*Crescente fide*). Cyrill Horváth a attiré l'attention sur ces correspondances : *Szent László-legendáink eredetéről* (De l'origine des légendes de saint Ladislas), Budapest, 1928, 22-25, 41-45.

⁹⁵ Dans l'historiographie tchèque, la date de l'origine de la légende de Christian est très controversée, les différentes datations s'étendent du X^e au XIV^e siècle. Cf. Josef Pekař, *Die Wenzels- und Ludmilalegenden und die Echtheit Christians*, Prague, 1906 ; František Graus, « Kirchliche und heidnische (magische) Komponenten der Stellung der Přemyslidenage und St. Wenzels-Ideologie », *Siedlung und Verfassung Böhmens in der Frühzeit*, sous la direction de František Graus et Herbert Ludat, Wiesbaden, 1967, 152 ; Bertold Brethold (éd.), *Die Chronik des Böhmen Cosmas von Prag* (MGH SS NS II), Berlin, 1923, 6-18 ; voir aussi Graus, *Lebendige*, 89-109 ; Jacek Banaszkiwicz, « Königliche Karrieren von Hirten, Gärtnern und Pflügem », *Saeculum*, 314 (1982), 265-286.

⁹⁶ L'analyse de Dezső Dümmerth des légendes d'Emese et de Turul dans son ouvrage intitulé *Álmos az áldozat* (Álmos sacrifié), Budapest, 1986, fournit une explication plausible des rapports de ce motif avec la tradition mythique ancienne, mais je pense qu'un parallèle entre les rêves d'Emese et de Sarolt (*Az Árpádok nyomában*, 140-141) n'est pas justifiable : à part la vision en rêve et la glorification de l'enfant à naître, il n'y a aucun élément commun. Sur les parallèles hagiographiques, cf. Hippolyte Delehay, *Les légendes hagiographiques*, SH, 18a, Bruxelles, 1955⁴, 56 ; Csóka, *A latin*, 381 ; sur les variantes des visions cf. Tóth, « Szent István legrégibb », 26-30, 83-85 ; Csóka, *A latin*, 628-631.

⁹⁷ Sur la reconstitution et l'évolution historique de la mythologie cf. György Györffy, *Krónikáink és a magyar őstörténet* (La préhistoire hongroise dans nos chroniques), Néptudományi Intézet, Budapest, 1948 ; 2^e édition augmentée d'une étude : *Régi kérdések – új válaszok* (Questions anciennes – réponses nouvelles), Balassi Kiadó, Budapest, 1993 ; Jenő Szűcs, *A magyar nemzeti tudat kialakulása. Két tanulmány a kérdés előtörténetéből* (Formation de la conscience nationale hongroise. Deux études sur la

pas dans les légendes créées pour lutter contre la paganisme, mais plutôt dans les chroniques. Les légendes de l'étranger, ou tout au moins les légendes forgées par des ecclésiastiques sur des modèles culturels de l'étranger n'ont pas tenté d'implanter les nouveaux cultes en Hongrie en interprétant et en reprenant les traditions religieuses ou mythiques "populaires" locales. La légende de saint Ladislas ne fait pas exception dans ce domaine : composée vers la fin du XII^e siècle, elle a résisté tout autant que les Légendes de saint Étienne aux traditions folkloriques – bien qu'au cours du Moyen Âge, davantage d'éléments mythiques se soient cristallisés autour du personnage de Ladislas qu'autour des autres saints hongrois.

Il en va à peu près de même pour les motifs hagiographiques des Légendes de saint Étienne. À la vision du « magnifique jeune homme » qui apparaît à Géza et lui annonce la naissance d'Étienne dans la Légende Majeure, Hartvik ajoute une autre vision, où le protomartyr saint Étienne fait la même prédiction à Sarolt, mère d'Étienne.⁹⁸ La vision annonçant la mort de saint Imre – vraisemblablement reprise à la légende de saint Benedict rédigée par le pape saint Grégoire le Grand – selon laquelle « des anges emportèrent son âme dans le palais des cieux », est un motif mobile analogue ; on en retrouve une variante développée dans la légende ultérieure de saint Imre.⁹⁹ Les autres motifs repris : les deux attaques étrangères miraculeuses, la lévitation de la tente décrite par Hartvik, la révélation de la religieuse Caritas concernant la pierre tombale inamovible avant la libération de Salomon, appartiennent tous aux thèmes répandus des légendes internationales. Il importe de souligner que ces thèmes hagiographiques ont été précisément repris par les légendes les plus "savantes", ou tout au moins teintées de politique religieuse. Il ne s'agit donc pas d'emprunts naïfs du "folklore ecclésiastique", mais des efforts que firent des évêques lettrés pour adapter la sainteté d'Étienne aux critères internationaux en recourant aux éléments connus de la culture littéraire.

Une variante particulière des légendes médiévales a pour fonction de justifier les vols de reliques qui ont permis la création de nouveaux cultes au Moyen Âge. L'introduction dans l'hagiographie de ce genre particulier – les *furta sacra* – devint nécessaire, parce qu'au Moyen Âge de nombreux lieux de culte importants se sont ainsi procuré leurs célèbres reliques : celles de saint Nicolas à Bari, ou de sainte Foy à Conques, et il se peut que la présence des reliques de saint Marc à Venise doive davantage à la violence qu'à des transactions commerciales. On peut également citer le vol de la Sainte Droite, et le récit de Hartvik a le mérite de bien répondre aux critères de ce genre hagiographique particulier, l'histoire de Mercurius ne manque

préhistoire du phénomène), sous la direction de István Zimonyi, Magyar Őstörténeti Könyvtár, Szeged, 1992, 116-149.

⁹⁸ *Legendae Stephani*, 379, 406 ; Francesco Lanzoni, « Il sogno presago della madre incinta nelle letteratura medievale e antica », *Analecta Bollandiana*, 45 (1927), 225-261.

⁹⁹ *Legendae Stephani*, SRH II, 428/47 ; Csóka, *A latin*, 183-184.

pas d'aventures, de protestations ni de visions qui accompagnent le vol de la relique.¹⁰⁰

Il est remarquable que les légendes n'aient repris que très peu de descriptions de miracles. Les listes de miracles survenus après la mort témoignent d'un culte religieux populaire – pas nécessairement spontané, mais dans tous les cas d'assez longue durée – autour des reliques et constituent autant de documents du pouvoir miraculeux du saint en question du point de vue des conceptions surnaturelles en vigueur au lieu et à l'époque donnés. C'est pourquoi les miracles ayant suivi la mort sont devenus un critère de canonisation dont témoignent des listes soigneusement établies à partir du XIII^e siècle.¹⁰¹ La Légende Majeure ne contient que de vagues traces de cet aspect du culte des saints, la Légende Mineure cite de nombreuses guérisons miraculeuses survenues après la mort, sans donner un seul exemple concret, et Hartvik n'y ajoute que trois cas détaillés. Si nous comptons aussi le seul miracle qui a suivi la mort d'Imre, nous devons en conclure que le pouvoir de conviction et l'influence de la croyance chrétienne aux miracles n'étaient encore guère puissants en Hongrie à la fin du XI^e siècle, et que même les zéloteurs du culte de saint Étienne n'y attachaient pas une grande importance. La croyance aux miracles devint progressivement populaire, et même les reliques du "populaire" saint Ladislas conservées à Várad ne suscitèrent ni guérisons ni libérations miraculeuses cent à cent-cinquante ans plus tard, mais servirent de soutien aux jugements de Dieu et aux prestations de serments.

*

Quelle image les trois points de vue étudiés donnent-ils de la place des trois légendes hongroises de saint Étienne dans l'évolution du christianisme occidental ? En résumé, on peut dire qu'elles se situent au XI^e siècle à un tournant de l'évolution du modèle de roi saint, à partir duquel (comme une solution aux contradictions, aux tensions qui se sont poursuivies pendant de longs siècles) les fonctions du souverain chrétien elles-mêmes devinrent le critère de la sainteté. Le nouveau modèle de *rex iustus* vertueux fondateur de la nation, législateur, gouverneur de l'Église, ne se manifeste pas seulement dans l'hagiographie, mais il touche également deux autres domaines essentiels. Bien qu'Étienne n'ait pas pu le prévoir, sa renommée de saint roi sera l'un des principaux soutiens du recueil de lois qu'il fut le premier à rédiger – et inversement : l'édiction de lois ajoute une dimension essentielle au code des vertus du roi saint.¹⁰² D'autre part, par ses *Admonitions*, le roi saint contribue à définir les

¹⁰⁰ *Legendae Stephani*, 438-440/52-53 ; Patrick J. Geary, *Furta sacra. Thefts of Relics in the Central Middle Ages*, Princeton University Press, Princeton, 1978.

¹⁰¹ Benedicte Ward, *Miracles and the Medieval Mind*, Londres, 1982 ; Vauchez, *La sainteté*, 495-557 ; Pierre-André Sigal, *L'homme et le miracle dans la France médiévale (XI^e-XIV^e siècle)*, Cerf, Paris, 1985.

¹⁰² Folz, *Les saints rois*, 155-172, analyse cette dimension du culte des rois saints.

principes de base de la monarchie chrétienne, non seulement par l'exemple de ses actes et de ses lois, mais aussi sous un aspect théorique.¹⁰³

Les Légendes de saint Étienne montrent que l'hagiographie a aussi joué un rôle important dans le développement du nouveau modèle de souverain, et fonctionnant effectivement comme des représentations du souverain, elles ont montré l'exemple à ses successeurs.

La Légende Majeure n'a pas seulement fourni le modèle des activités du souverain, elle a aussi souligné que le roi Étienne s'est délibérément efforcé toute sa vie de mériter sa place parmi les saints. Sur le principe du *do ut des*, « il proposa au Christ... de daigner dans sa grâce l'accueillir parmi les habitants des cieux » ; l'auteur de la Légende a souligné avec une intention inhabituelle pour la mentalité religieuse récente la qualité de « trésor éternel » des investissements que fit Étienne en répandant ses aumônes.

Cette détermination basée sur le principe du pouvoir, comme je l'ai rappelé, ne fut pas une conséquence de la genèse nationale et politique d'Étienne, mais de l'évolution sur plusieurs décennies du modèle de roi saint, ainsi que des courants de la chrétienté du XI^e siècle. Cependant, la dimension faiblement religieuse des légendes de saint Étienne et leur pauvreté relative en motifs folkloriques ont eu un contre-effet sur l'évolution du culte de saint Étienne. Elles ont maintenu ce saint jusqu'à nos jours dans le domaine originel de son rôle de politique étatique et religieuse.

(Traduit du hongrois par Chantal Philippe)

¹⁰³ Jenő Szűcs, « Szent István Intelmei : az első magyarországi államelméleti mű », *Szent István és kora*, sous la direction de Ferenc Glatz et de József Kardos, MTA Történettudományi Intézete, Budapest, 1988, 32-53 ; Wilhelm Berges, *Fürstenspiegel des hohen und späten Mittelalters*, Leipzig, 1938.

Ferenc MAKK

Université Attila József, Szeged

La Hongrie au milieu du XI^e siècle

En 895 et 896, le peuple hongrois envahit et occupa le bassin des Carpates. Auparavant, il vivait sur un territoire situé entre les montagnes de l'est des Carpates et le Dniepr, le pays d'Etelköz, qu'une attaque conjointe des Petchenègues et des Bulgares l'avait contraint à abandonner.¹ Avant la conquête hongroise, deux variantes rivales de la civilisation européenne se retrouvaient dans le bassin du Danube et de la Tisza : germano-latine d'un côté, slavo-grecque (byzantine) de l'autre. À la fin du IX^e siècle, la question ne s'était pas encore posée par laquelle de ces deux branches culturelles le peuple hongrois nomade—semi-nomade se rattacherait à l'Europe civilisée, puisque la confédération des tribus magyares — après l'installation dans le bassin des Carpates — était en conflit avec la civilisation occidentale comme avec celle de Byzance. Les manifestations les plus caractéristiques de ces violentes confrontations furent les campagnes de razzias que les Hongrois menèrent régulièrement pendant de longues décennies contre les territoires riches et développés d'Europe, principalement pour les piller. (Des actions militaires de caractère analogue avaient été menées auparavant par les Germains, les Huns, les Avars, les Slaves, les Arabes, puis par les Normands à la même époque que les Hongrois.) En fait, pendant presque trois quarts de siècle (899-970), ceux-ci furent en guerre contre l'Europe, et combattirent les peuples et les pays européens civilisés.

Les Hongrois, qui avaient un prince à leur tête depuis le début du X^e siècle, durent cesser leurs razzias à la suite de désastres militaires. En 995, l'empire germanique leur infligea près de la ville d'Augsbourg une défaite catastrophique qui eut pour conséquence l'arrêt définitif des razzias contre l'Europe occidentale. Ils dirigèrent alors leurs offensives vers le sud (les Balkans), principalement contre Byzance. Mais en 970, les Hongrois — alliés aux Russes, aux Petchenègues et aux Bulgares — furent écrasés par les Byzantins. L'empereur de Byzance (Ic basileus) s'empara en 971 de la Bulgarie qu'il annexa à son empire, et ses troupes avancèrent jusqu'à la ligne du Danube et de la Save qui constituait la frontière méridionale de la principauté hongroise. L'occupation et l'annexion de la Hongrie par Byzance était à l'ordre du jour ! Dans cette période de crise exceptionnelle, le nouveau prince, Géza, se tourna vers l'autre empire pour demander de l'aide. À cette époque comme par la suite, les souverains germaniques s'opposaient unanimement à ce que Byzance progresse et conquière des territoires dans leur voisinage immédiat, car cela aurait eu pour conséquence un renversement drastique de l'équilibre des puissances en Europe

¹ Au sujet de la conquête hongroise, voir Gyula Kristó, *Hungarian History in the Ninth Century*, Szeged, 1996, 175-205.

centrale. En même temps, les empereurs allemands avaient eux aussi des vues sur la Hongrie. À partir de ce moment, jusqu'à la fin du XII^e siècle, on vit l'empire germanique et l'empire byzantin (grec) rivaliser pour s'approprier la terre hongroise impliquée dans leur propre situation géopolitique. Les prétentions des deux grandes puissances sur la Hongrie revêtirent toutes les formes, depuis la conclusion d'alliance jusqu'à l'annexion totale, en passant par l'influence politique, la dépendance féodale et diverses formes d'assujettissement, voire la soumission par les armes.

Dans l'étau tantôt relâché, tantôt resserré des tentatives de domination des deux empires, les souverains hongrois eurent souvent l'occasion de pratiquer une politique de louvoiement, dont l'adroite utilisation leur permit régulièrement d'éviter l'expansion de l'extérieur la plus dangereuse pour eux. C'est ce qui se produisit notamment en 972-973, lorsque Géza fit la paix et conclut une alliance avec l'empereur Otton I^{er} qui, avec l'aide de l'évêque apostolique envoyé en mission par l'archevêque de Mayence, entreprit de répandre la religion chrétienne romaine en terre hongroise. L'alliance germano-hongroise eut un effet dissuasif sur Byzance qui avait également subi entre temps une invasion arabe à l'est, et le basileus renonça à attaquer la Hongrie. Géza fit définitivement cesser les razzias, et ceci mit fin à la période de confrontation. D'autre part, grâce à la christianisation par l'Allemagne, le peuple hongrois commençait à s'intégrer pacifiquement à la communauté des peuples chrétiens d'Europe. La politique de Géza a indiscutablement ouvert la voie à une influence politique germanique en Hongrie, qui se renforça progressivement par la suite.

Un des signes de cette influence fut le mariage allemand du prince héritier Étienne en 995-996, ainsi que la lance que lui offrit l'empereur germanique, et qu'il porta lorsqu'il fut prince (997-1000) puis roi (1000-1038) parmi ses insignes de souveraineté. Cela signifiait indiscutablement la reconnaissance par les Hongrois de la souveraineté de l'empire et la soumission aux souverains germaniques. En 997, des soldats allemands combattirent aux côtés d'Étienne contre ses rivaux. À la fin du X^e siècle, Étienne reçut de Rome la couronne royale que l'empereur Otton III et le pape Sylvestre II envoyaient conjointement au premier roi des Hongrois. Cela représenta une grande réussite internationale pour le roi et pour son pays du point de vue de l'intégration à l'Europe. Mais en même temps, cette couronne resserra les liens de la Hongrie et de l'empire germanique. Toutefois, Étienne I^{er} relâcha progressivement ces liens trop étroits. Il renforça délibérément ses relations avec Byzance. En 1002, il conclut une alliance avec l'empereur Basile II, lui apporta une aide militaire en 1015, et en 1023, il fiança son fils, le prince héritier Imre à une princesse de Byzance. Il est vrai qu'il soumit l'Église de Hongrie au pape de Rome, mais il permit aussi l'évangélisation par Byzance et la soutint dans le pays. La politique hongroise d'autonomie et d'indépendance provoqua une attaque militaire germanique en 1030, dont le but principal était l'inféodation *totale* de la Hongrie.

En repoussant cette attaque, les Hongrois évitèrent la soumission à l'empire germanique et le royaume de Hongrie devint un état souverain.²

À la mort d'Étienne I^{er}, Pierre monta sur le trône (1038-1041), mais il fut renversé par son rival, Samuel Aba (1041-1044) et reconquit le pouvoir avec l'aide des Allemands. À partir de ce moment, les empires germanique et byzantin s'efforcèrent régulièrement d'intervenir dans les luttes pour le trône de Hongrie. Le mode et l'importance de leurs interventions était fonction de leur situation respective selon l'époque. Sous le second règne de Pierre (1044-1046), la politique germanique remporta un grand succès. Au printemps de 1045, afin de consolider son trône excessivement instable, Pierre devint vassal de l'empire germanique en recevant d'Henri III la souveraineté de la Hongrie en même temps que la lance d'or comme insigne du pouvoir. Pierre fit serment d'allégeance au souverain germanique, lui versa un impôt, accueillit en garnison des troupes allemandes, et introduisit le droit germanique en terre hongroise.³ Tout ceci eut pour conséquence que le royaume de Hongrie devint une province vassale de l'empire germanique, ce qui, dans l'histoire ancienne de la Hongrie, doit être indiscutablement considéré comme le point culminant de l'influence du pouvoir germanique. La grande majorité de la société hongroise qui considérait le second règne de Pierre, à cause de son inféodation *totale* et *ouverte*, comme une domination germanique, fit front contre lui et le destitua définitivement en 1046.⁴

² Sur l'histoire de la Hongrie entre 896 et 1038 et son arrière-plan international, voir Thomas Bogayay, *Stephanus Rex*, Vienne, 1975 ; György Györffy, *István király és műve* (Le roi Étienne et son œuvre), Budapest, 1977 ; *Magyarország története I. Előzmények és magyar történet 1242-ig* (Histoire de la Hongrie. Prodomes et histoire jusqu'en 1242), sous la direction de György Székely, Budapest, 1984, (la partie que j'ai consultée est l'œuvre de György Györffy, dans ce qui suit : Györffy, 1984), 589-834 ; György Györffy, *König Stephan der Heilige*, Budapest, 1988 ; István Lázár, *Petite histoire de la Hongrie*, Budapest, 1989, 42-65 ; Gyula Kristó, *Die Árpádehdynastie* (La dynastie árpádienne), Budapest, 1993, (dans ce qui suit : Kristó, 1993), 19-82 ; Ferenc Makk, *Magyar külpolitika (896-1196)* (Politique extérieure de la Hongrie, 896-1196), Szeged, 1993, (dans ce qui suit : Makk, 1993), 7-56 ; Béla Köpeczi, *Histoire de la culture hongroise*, Budapest, 1994, 25-35 ; Gyula Kristó—Ferenc Makk, *Az Árpád-ház uralkodói* (Les souverains de la maison des Árpád), Budapest, 1995, (dans ce qui suit : Kristó—Makk, 1995), 17-52. Sur les thèses relatives à la lance et la couronne d'Étienne I^{er}, le premier roi de Hongrie, voir en particulier Josef Deér, *Die heilige Krone Ungarns*, Vienne, 1966 ; *Insignia regni Hungariae I*, sous la direction de Zsuzsa Lovag, Budapest, 1983 ; György Székely, « Koronaküldések és királykreálások a 10-11. századi Európában » (Envois de couronnes et créations de rois dans l'Europe des X^e et XI^e siècles), *Századok* 118, 1984 (dans ce qui suit : Székely, 1984), 905-949 ; Éva Kovács—Zsuzsa Lovag, *The Hungarian Crown and other Regalia*, Budapest, 1988 ; József Gerics—Erzsébet Ladányi, « A Szent István lánzsájára és koronájára vonatkozó források értelmezése » (Interprétation des sources relatives à la lance et à la couronne de saint Étienne), *Levélári Szemle*, 1990/2, 3-14 ; József Gerics, *Egyház, állam és gondolkodás Magyarországon a középkorban* (L'Église, l'État et la mentalité en Hongrie au Moyen Âge), Budapest, 1995, 23-50 ; Iván Bertényi, *A magyar Szent Korona* (La sainte couronne de Hongrie), Budapest, 1996, 7-90.

³ Zoltán J. Kosztolnyik, *Five Eleventh-Century Hungarian Kings : Their Policies and Their Relations with Rome*, New-York, 1981, 1-55 ; Györffy, 1984, 842-843 ; Kristó, 1993, 86 ; Makk, 1993, 64-66.

⁴ Sur les circonstances de la seconde destitution du roi Pierre, voir Gyula Pauler, *A magyar nemzet története az Árpád-házi királyok alatt I* (Histoire de la nation hongroise sous les rois árpadiens), Budapest, 1989 (dans ce qui suit : Pauler, 1989), 91-93 ; Kristó, 1993, 86-88.

Dans ce qui suit, nous allons étudier comment la situation de la Hongrie entre les deux empires a évolué sous le nouveau roi, André I^{er} (1046-1060).

André vivait auparavant en Russie, où il avait épousé Anastasie, l'une des filles de Jaroslav le Sage, prince de Kiev.⁵ Il reçut donc naturellement l'aide militaire des Russes dans la guerre qu'il mena contre Pierre.⁶ Lorsqu'il eut pris le pouvoir, André mit délibérément à l'écart les insignes de la royauté que son prédécesseur avait reçus au printemps 1045, car ceux-ci symbolisaient la domination germanique. Puisqu'André ne voulait pas faire usage des insignes allemands de Pierre, il lui fallait une nouvelle couronne. Il se tourna alors vers Byzance. Ce rapprochement fut sans aucun doute favorisé par la paix signée en 1046 entre le souverain de Kiev et le basileus qui avaient réglé leurs conflits. Des éléments dynastiques vinrent renforcer cette démarche diplomatique : Vsevolod, le fils de Jaroslav épousa alors la fille de l'empereur de Byzance. L'étroite alliance gréco-russe fut encore marquée par l'aide que l'armée de Kiev apporta bientôt — à l'automne 1047 — au basileus pour mater la révolte de Léon Tornikios qui brigua le trône.⁷ On peut supposer à juste titre que le beau-père d'André, Jaroslav le Sage joua un rôle considérable dans l'évolution des relations entre la Hongrie et Byzance.⁸ C'est avec la couronne offerte par le basileus que le roi de Hongrie fut couronné au début de 1047. Il s'agit de la couronne grecque dite de Constantin Monomaque ornée de plaques d'émail dont une représentait le basileus.⁹ Ce cadeau stabilisa visiblement les relations du royaume de Hongrie et de l'empire byzantin qui s'étaient encore dégradées en 1040, lorsque le roi Pierre avait soutenu Pctar Deljan, prétendant au trône bulgare, dans son soulèvement contre Byzance.¹⁰

⁵ Emericus Szentpétery, *Scriptores rerum Hungaricum I-II*, Budapest, 1937, (dans ce qui suit : SRH I-II), I, 345 ; *Monumenta Germaniae Historica inde ab anno Christi quingentesimo usque ad annum millesimum et quingentesimum*, éd. Georgius Henricus Pertz, Scriptorum I-XXX, Hannoverae, 1826-1926, (dans ce qui suit : MGH), I, 339 ; voir à ce sujet В. Т. Пашуто, Внешняя политика Древней Руси, Moscou, 1968 (dans ce qui suit : Pasuto, 1968), 52 ; Я. И. Штернберг, Анастасия Ярославна, королева Венгрии, Вопросы Истории, 1984, 180-181.

⁶ MGH XX, 803.

⁷ Pasuto, 1968, 80 ; Georges Ostrogorsky : *L'histoire de l'état byzantin*, Paris, 1969, (dans ce qui suit : Ostrogorsky, 1969), 356 ; Dimitri Oblensky, *The Byzantine Commonwealth. Eastern Europe 500-1453*, Londres, 1971, 225 ; Alexandre Soloviev, *Byzance et la formation de l'État russe*, Londres, 1979, 241-248.

⁸ Я. Штернберг, Стежками старшої дочки Ярослава, in Київ, 1988/7 (dans ce qui suit : Sternberg 1988), 148.

⁹ SRH I, 125, 343-344 ; SRH II, 38, 503 ; MGH III, 126 ; MGH IX, 498 ; MGH V, 126. En ce qui concerne la date, voir Bálint Hóman—Gyula Szekfű, *Magyar történet I* (Histoire de la Hongrie), Budapest, 1939, 259 ; Tadeusz Wasilewski, « La couronne royale — symbole de la dépendance à l'époque du haut Moyen Âge », *La Pologne au XI^e Congrès International des Sciences Historiques à Bucarest*, par Stanislas Bylina, Wrocław-Varsovie-Cracovie, 1980, 39 ; Makk, 1993, 68. Pour d'autres datations, voir Székely, 1984, 935-936. Sur la couronne, voir aussi Zoltán Kádár, « Quelques observations sur la reconstitution de la couronne de l'empereur Constantin Monomaque », *Folia Archaeologica*, 16 (1964), 113-124 ; Gyula Moravcsik, *Byzantium and the Magyars*, Budapest, 1970, (dans ce qui suit : Moravcsik, 1970), 62-64.

¹⁰ Györfy, 1984, 849 ; Kristó, 1993, 83.

Les deux parties furent avantagées par ce rapprochement, puisque la renommée internationale d'André augmenta considérablement du fait de sa reconnaissance par Byzance, et en même temps, Byzance qui se trouvait dans une situation difficile, avait d'importants intérêts politiques à ce que la paix soit faite sur la ligne du Danube et de la Save.¹¹ Il est selon nous indiscutable qu'avec la couronne, André a accepté la supériorité hiérarchique du basileus, une dépendance *symbolique* — sans allégeance ouverte — qui représentait de loin le moindre mal face à la menace germanique. Ceci n'est pas à négliger lorsqu'on évalue la situation internationale du royaume hongrois. En pratique, la suzeraineté symbolique de Byzance ne menaçait en rien l'indépendance effective de l'état hongrois. Le fait que le royaume de Hongrie, ayant brisé le joug de la suzeraineté germanique, s'ouvre à Byzance, fut enregistré à la cour de Constantinople comme une grande réussite de politique extérieure.¹² D'après ce qui précède, nous considérons comme non fondée l'opinion qu'un conflit armé aurait opposé la Hongrie et Byzance en 1049, puisque en raison de leurs difficultés respectives, cela n'aurait été dans l'intérêt d'aucun des deux états. Pour notre part, nous situons cette bataille entre 1057 et 1059.¹³

En 1046, André en lutte contre Pierre reçut l'aide de masses nombreuses de païens qui, au cours des combats, se livrèrent à d'abominables massacres sur les membres de l'Église. Ils exterminèrent 60 à 70% du haut clergé et sans doute une plus grande proportion du bas clergé. Après son couronnement, André chassa les païens et s'attela à l'organisation intérieure du royaume.¹⁴ Il lui fallut pratiquement reconstituer l'appareil ecclésiastique hongrois, compléter l'épiscopat, mais il était également nécessaire de compenser les énormes pertes en hommes du bas clergé. Comme il était en conflit avec le souverain germanique, il ne pouvait trouver de remplaçants que dans les pays qui n'appartenaient pas à l'empire germanique ou n'en dépendaient pas étroitement.¹⁵ Ceci explique que sous le règne d'André, les relations religieuses et culturelles entre la Hongrie et la Lorraine franco-wallonne furent renforcées et considérablement intensifiées. Des ecclésiastiques vinrent par groupes entiers de cette région vers la Hongrie, parmi eux Liedvin, l'évêque de Bihar que nous pouvons considérer comme l'un des partisans les plus fidèles d'André. Il est le premier évêque de Bihar dont le nom soit connu, et plusieurs chercheurs sont d'avis qu'André fut le fondateur de l'évêché de Bihar.¹⁶ L'influence franco-wallonne

¹¹ Sur la situation de Byzance, voir Ostrogorsky, 1969, 350-357 ; Denis A. Zakythinos, *Byzantinische Geschichte 324-1071*, Vienne-Cologne-Graz, 1979, 246-265 ; Romilly Jenkins, *Byzantium and the Imperial Centuries ad 610-1071*, Toronto, 1987, 345-347.

¹² Makk, 1993, 68.

¹³ Voir aussi l'avis différent de Gyula Kristó, *Magyarország története 895-1301* (Histoire de la Hongrie de 895 à 1301), Budapest, 1984, 85.

¹⁴ MGH V, 127. Sur l'organisation intérieure, voir Ferenc Makk, « Megjegyzések I. András történetéhez » (Remarques sur l'histoire d'André I^{er}), *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae. Acta Historica* 90, Szeged 1990, (dans ce qui suit : Makk, 1990), 26-30.

¹⁵ Györfly, 1984, 850-851.

¹⁶ MGH XXV, 89 ; MGH VII, 335 ; MGH XV, 963 ; MGH X, 492 ; J.-P. Migne, *Patrologia Latina I-CCXXI*, Paris 1857-1886 (dans ce qui suit : PL), CXLVI, 1465. Sur tout ceci, voir Dezső Pais, « Les

(gallicane) est sensible dans la liturgie et dans le culte des saints. Ainsi la vénération de saint Aignan fut-elle introduite en Hongrie à cette époque sur l'initiative du roi André. Le roi, profondément croyant, était convaincu de ce que le saint évêque le défendrait contre Henri, son ennemi mortel, comme il avait autrefois protégé sa ville d'Orléans contre les Huns. Il fonda en 1055 à Tihany un monastère bénédictin voué à saint Aignan et à la Vierge Marie, mais en fit également construire un à côté pour des moines de rite byzantin.¹⁷ À cette époque il existait à Zebegény un autre ermitage de moines pratiquant le rite grec. Le roi fonda à Visegrád un monastère orthodoxe voué à saint André.¹⁸ Ceci indique que d'une manière analogue à Étienne I^{er}, il mena une politique religieuse ouverte à l'est comme à l'ouest, tout en soutenant sans équivoque l'hégémonie de l'Église de Rome.¹⁹

L'accession au pouvoir d'André mit fin non seulement au règne de Pierre, mais du même coup à la domination germanique. Il était bien sûr inéluctable que l'empire germanique n'accepte pas la disparition de ce rapport de vassalité. André en était parfaitement conscient. Un document hongrois montre qu'il craignait que le souverain germanique n'attaque la Hongrie afin de venger Pierre.²⁰ Une source occidentale établit que les craintes du roi de Hongrie d'une offensive germanique étaient tout à fait fondées. Anselme de Besate écrivit à la fin des années 1040 qu'à la cour allemande, on s'attendait à ce que Henri III triomphe des Hongrois et les assujettisse.²¹ André ne doutait aucunement que son règne ne dépende de l'évolution des relations germano-hongroises. Parfaitement conscient du réel rapport de forces, il s'efforça d'éviter la guerre. Par chance, à cette période la plus critique de consolidation du pouvoir en Hongrie, en 1046-1047, l'évolution de la situation internationale accapara totalement Henri, si bien que la Hongrie échappa à une attaque germanique. Au début de septembre 1046, le souverain allemand entreprit sa première campagne d'Italie d'une part pour résoudre le conflit de succession au trône

rapports franco-hongrois sous le règne des Árpád », *Revue des Études Hongroises et Finno-Ougriennes*, 1923, (dans ce qui suit : Paris, 1923), 17-18 ; Miklós Komjáthy, « A tihanyi apátság alapítólevelének problémái » (Les problèmes de la charte fondatrice de l'abbaye de Tihany), *Levéltári Közlemények*, 1955 (dans ce qui suit : Komjáthy, 1955), 43 ; György Györffy, « A székesfehérvári latinok beletelepülésének kérdése » (L'installation des latins à Székesfehérvár), *Székesfehérvár évszázadai II*, Székesfehérvár, 1972, 39-40 ; Gyula Kristó, *A vármegyék kialakulása Magyarországon* (L'évolution des comitats de Hongrie), Budapest, 1988, 475.

¹⁷ SRH I, 345 ; SRH II, 503 ; Géza Bárczi, *A tihanyi apátság alapítólevele mint nyelvi emlék* (La charte fondatrice de l'abbaye de Tihany en tant que monument linguistique), Budapest, 1951, (dans ce qui suit : Bárczi, 1951), 8-12 ; Komjáthy, 1955, 39-45 ; Péter Váczy, « A korai magyar történet néhány kérdéséről » (Quelques questions de l'histoire ancienne de la Hongrie), *Századok*, 92 (1958), 268-270 ; Györffy, 1984, 850-851 ; Ervin Pamlényi, *Histoire de la Hongrie des origines à nos jours*, Roanne—Budapest, 1974, 67.

¹⁸ Moravcsik, 1970, 113-114 ; Komjáthy, 1955, 40.

¹⁹ Makk, 1993, 70.

²⁰ SRH I, 55.

²¹ Karl Manitius, « Gunzo Epistola ad Augienses et Anselm von Besate Rhetorimachia. Monumenta Germaniae Historica », *Quellen zur Geistesgeschichte des Mittelalters II*, Weimar, 1958, 98 ; voir aussi *Magyország története I* (Histoire de la Hongrie), sous la direction de Erik Molnár, Budapest, 1971, 57.

papal, d'autre part afin d'être sacré empereur par le pape de Rome.²² Le jour de la Pentecôte 1047, le 7 juin, Henri revenu d'Italie à la mi-mai se préparait à partir en guerre contre la Hongrie, lorsqu'il apprit que le prince Gottfried de Lorraine et le comte Baudouin de Flandre avaient lancé un soulèvement armé.²³ Les insurgés reçurent un temps le soutien d'Henri I^{er}, roi de France, allié dynastique du prince de Kiev au même titre qu'André. On peut supposer, mais sans le prouver, que cette nouvelle tournure des événements, favorable pour la Hongrie, a incité le roi de France et ses alliés à entrer en action contre l'empereur allemand.²⁴

C'est dans ces circonstances que les émissaires d'André arrivèrent à la cour allemande. Plusieurs documents allemands rapportent que le roi offrait de se soumettre, de verser un impôt annuel et de servir fidèlement Henri si celui-ci le reconnaissait comme souverain légitime de Hongrie et renonçait à tout projet de guerre.²⁵ Nous avons la conviction qu'André n'a pas pu prendre d'engagements aussi humiliants. Il était tout à fait conscient de ce qu'une des principales raisons de la chute du roi Pierre avait été son inféodation totale et patente. À notre avis, ces conditions étaient des exigences de l'empire germanique que le roi de Hongrie n'a pas acceptées, ce qui fit échouer les négociations.²⁶ Au cours des trois années suivantes, divers soulèvements et conflits internes empêchèrent Henri d'organiser une expédition pour assujettir le royaume de Hongrie.²⁷

Mais il n'en abandonna pas le projet, et après avoir réglé ses propres problèmes, il tint un conseil de guerre avec ses notables en juillet 1050 à Nuremberg au sujet de la question hongroise.²⁸ Afin de prévenir la guerre et de repousser l'expédition allemande à laquelle il s'attendait, André dépêcha György, archevêque de Kalocsa, dès l'automne 1050 auprès du pape Léon IX qui résidait en France, pour informer le chef de l'Église romaine de l'état des relations germano-hongroises et l'inciter à intervenir comme médiateur dans le conflit.²⁹ C'est sans doute ce qui amena le pape à envoyer en Hongrie Hugo, abbé de Cluny au début de l'année 1051 pour qu'il débâte avec le roi des possibilités de conclusion de la paix germano-

²² Wilhelm Giesebrecht, *Geschichte des deutschen Kaisergeschichte* I-III, Braunschweig, 1875, 1869, (dans ce qui suit : Giesebrecht), II, 415-418 ; Jules Gay, *Les papes du XI^e siècle et la chrétienté*, Paris, 1926, (dans ce qui suit : Gay, 1926), 115-116 ; Jean-Pierre Cuvillier, *L'Allemagne médiévale*, Paris, 1979, 287-289.

²³ MGH V, 127 ; Giesebrecht, II, 430-434 ; József Deér, *A magyar törzsszövetség és patrimoniális királyság külpolitikája* (La politique extérieure de la fédération tribale et de la royauté patrimoniale hongroises), Kaposvár, 1928, (dans ce qui suit : Deér, 1928), 61 ; Ernest Lavisse, *Histoire de France illustrée depuis les origines jusqu'à la révolution*, II, 1911, 165-166.

²⁴ Pasuto, 1968, 132 ; Sternberg, 1988, 182-183.

²⁵ MGH V, 127 ; La date de 1049 se trouve dans MGH IX, 498.

²⁶ Györffy, 1984, 849 ; Makk, 1990, 31-32.

²⁷ Giesebrecht, II, 434-474.

²⁸ MGH XX, 804-805.

²⁹ MGH IV, 509 ; voir aussi Konrad Schünemann, *Die Deutschen in Ungarn bis zum 12. Jahrhundert*, Berlin—Leipzig, 1923, 74 ; Deér, 1928, 62.

hongroise.³⁰ Les démarches diplomatiques n'ont pas manqué à cette époque, puisque dans la première moitié de l'année 1050, une délégation hongroise se rendit en Allemagne mais l'empereur Henri repoussa l'offre de paix des Hongrois qu'il ne trouva manifestement pas satisfaisante.³¹

Il entreprit deux grandes campagnes (1051, 1052) pour soumettre la Hongrie, mais elle se soldèrent par un échec.³² Une tentative de médiation de l'Autriche resta également sans résultat.³³ Pendant la guerre de 1052 en Hongrie, le pape Léon se rendit auprès du roi André I^{er} et tenta de le persuader de s'inféoder à l'empire germanique — comme l'avait fait Pierre — afin de conserver son trône. Mais le souverain hongrois n'accepta pas les propositions de paix du pape, ce qui renforce a posteriori notre conviction qu'il n'avait jamais été prêt à accepter la suzeraineté allemande.³⁴ L'empereur germanique ne voulait pas davantage renoncer à asservir le royaume hongrois, comme l'atteste un document selon lequel il envisagea une nouvelle campagne en 1053.³⁵ Mais il se produisit alors au sein de l'empire des événements qui anéantirent tous ses projets de guerre. Pendant de longues années à partir de la fin de 1052, le pouvoir impérial traversa une profonde crise. Les échecs militaires subis face aux Hongrois alimentèrent pour une grande part le fort mécontentement qui se manifestait à l'égard du pouvoir central. C'est précisément pour cette raison qu'une partie des chercheurs considèrent l'échec de la campagne de 1052 comme un tournant décisif de l'histoire du règne d'Henri.³⁶

À la fin de 1052, le conflit armé opposant Konrad, duc de Bavière et Gebhard, évêque de Ratisbonne, l'un des principaux hommes de confiance de l'empereur, déclencha une nouvelle crise grave. L'empereur soutint la cause de l'évêque et à la diète de Merseburg qui se tint en avril 1053, il destitua Konrad de son duché. Konrad se réfugia alors en Hongrie où il demanda un appui militaire afin de reconquérir son duché.³⁷ À peu près à la même époque, à l'automne 1053, des émissaires d'André se rendirent à la cour d'Allemagne et firent au nom de leur roi les propositions de paix suivantes : à titre de réparation, André verserait une forte somme, céderait une certaine partie de son pays aux Allemands et serait prêt à

³⁰ MGH XV, 939 ; PL CXLII, 924 ; voir aussi Pauler, 1899, 101.

³¹ MGH V, 130.

³² SRH I, 125, 179, 346, 347-348 ; MGH XX, 805-806 ; MGH III, 126 ; MGH XVI, 173, MGH VI, 688-689 ; MGH V, 130-131 ; Kristó, 1993, 90-91.

³³ MGH IX, 498 ; MGH XXV, 664 ; Albinus Franciscus Gombos, *Catalogus fontium historiae Hungaricae* I-III, Budapest, 1937-1938, (dans ce qui suit : Gombos), II, 1144. Il ne peut être question de ce que le roi André ait accepté la suzeraineté allemande à la fin de 1051 (voir Deér, 1928, 62).

³⁴ MGH IX, 575 ; MGH XX, 806 ; MGH VI, 689 ; Gombos, 558 ; MGH XV, 1095 ; Gombos, 2466 ; voir Pais, 1923, 17 ; Gay, 1926, 137 ; Makk, 1990, 33-34.

³⁵ MGH XX, 806.

³⁶ Giesebrecht, II, 483-485 ; Gerold Meyer Knonau, *Jahrbücher des Deutschen Reiches unter Heinrich IV. und Heinrich V.*, vol I, Leipzig, 1890, (dans ce qui suit : Knonau, 1890), 5.

³⁷ MGH XX, 806-807 ; MGH XVI, 173 ; MGH VI, 689 ; MGH V, 133 ; voir aussi Giesebrecht, II, 483-485 ; Deér, 1928, 63.

apporter son aide militaire à l'empire.³⁸ Il est évident que le roi de Hongrie s'abstenait encore de manière conséquente d'accepter la suzeraineté allemande. Malgré cela, lors de la diète de Tribur réunie début novembre 1053, l'empereur se montra cette fois disposé à conclure la paix avec le roi, eu égard aux conflits qui déchiraient l'empire. Les négociations prirent alors une curieuse tournure, relativement inattendue compte tenu de ce qui avait précédé. Les émissaires hongrois rapportèrent la réponse positive de l'empereur, mais le roi la refusa sur le conseil du duc Konrad réfugié en Hongrie, et il interrompit les négociations de paix avec l'empereur.³⁹ La seule justification du comportement du roi est qu'il croyait que si la guerre interne s'aggravait en Allemagne, ces conditions — encore assez accablantes même s'il ne s'inféodait pas — pourraient être encore modérées avec le temps. C'était une entreprise risquée de la part d'André, mais nous verrons qu'elle fut couronnée de succès.

Les relations germano-hongroises subirent un changement radical. À présent, c'est le roi qui prenait l'initiative et qui attaquait. André apporta son soutien à tous les projets du duc Konrad. En 1054 et 1055, il mit à sa disposition des troupes avec lesquelles le duc attaqua des territoires d'Autriche, de Bavière et de Carinthie et tenta de s'en emparer pour son propre compte.⁴⁰ En 1055, Konrad se livra à une opération encore plus considérable. En mars 1055, l'empereur Henri III entreprit sa seconde campagne d'Italie. D'importantes affaires l'appelaient avec son armée dans la presqu'île des Apennins. D'une part, il devait s'occuper de la succession au trône papal vacant depuis la mort de Léon IX, d'autre part il voulait endiguer l'avance vers le nord des Normands d'Italie du sud. Enfin, il lui fallait régler la situation en Italie du nord, que Gottfried, duc de Lorraine, rendait très dangereuse pour lui, puisque son vieil ennemi voulait à présent être roi d'Italie. À peine Henri fut-il parti pour l'Italie, ses adversaires allemands entreprirent contre lui une action de grande envergure. Une importante conspiration fut tramée contre l'empereur, à laquelle participaient Gerhard, évêque de Ratisbonne, Welf, duc de Carinthie, Gottfried, duc de Lorraine et même Baudouin, comte de Flandre. Le principal but des conjurés était de tuer Henri et de placer le duc Konrad sur le trône de l'empire. Ils comptaient sur l'aide du roi de Hongrie pour mener leur projet à bien.⁴¹ Mais la réaction énergique d'Henri, ainsi que la mort inattendue de Konrad et de Welf à la fin de 1055, firent que la conjuration s'effondra. Le 5 octobre 1056, Henri III mourut à son tour, ce qui détermina une nouvelle situation de politique intérieure de l'Allemagne.

En octobre 1056, le jeune fils d'Henri âgé de six ans fut couronné roi d'Allemagne. Afin de conserver leur propre pouvoir, les hommes de l'entourage du nouveau souverain se préoccupèrent avant tout de consolider le plus efficacement

³⁸ MGH V, 133.

³⁹ MGH V, 133 ; sur ces événements, voir Giesebrecht, II, 486 ; Karl Hampe, *Deutsche Kaisergeschichte*, Heidelberg, 1968, (dans ce qui suit : Hampe, 1968), 33.

⁴⁰ MGH XX, 806-807 ; MGH V, 133 ; sur la datation, cf. Pauler, 1899, 103.

⁴¹ MGH XI, 398-399 ; MGH XX, 807 ; Giesebrecht, II, 514-525 ; Deér, 1928, 63-64.

possible la puissance du jeune roi.⁴² Pour cette raison, ils ne pouvaient même pas penser à des actions militaires contre la Hongrie. Les nouvelles propositions de paix qu'André présenta dans la période de 1056-1057 furent en fait les bienvenues pour eux. L'entourage du jeune roi était prêt à accepter ces propositions qui tendaient à faire cesser l'état de guerre et à rétablir la paix. On peut considérer comme un signe de rapprochement pacifique le fait que le duc Édouard (d'abord exilé, puis venu en Hongrie) ait pu revenir en Angleterre en 1057 sur l'intervention de la cour d'Allemagne.⁴³ André avait sans doute promis, dans l'intérêt de la paix, de ne pas s'ingérer dans les luttes pour le pouvoir en Allemagne. Ainsi la paix s'annonçait-elle également bénéfique pour les deux parties. C'est ainsi que s'explique la volonté des deux pays de garantir la paix entre eux par des liens dynastiques. Un accord de mariage fut conclu entre Salomon, fils d'André, et Judith, sœur d'Henri IV.⁴⁴ Mais la cour allemande insista pour qu'André déclare le prince Salomon comme son successeur officiel.⁴⁵ Le roi de Hongrie accepta cette condition afin de conclure une paix à laquelle on avait aspiré pendant plus de dix années de guerre. La conclusion de la paix était importante pour lui comme pour le pays, car d'une part elle consolidait son pouvoir, d'autre part, elle garantissait l'indépendance du royaume et la souveraineté de l'État en même temps qu'une vie paisible. L'ouest du pays avait subi de tels ravages au cours des campagnes allemandes de 1051 et 1052 que Theoderic, pédagogue de Liège, préféra en 1053 renoncer à partir pour Jérusalem plutôt que de traverser les terres complètement dévastées.⁴⁶

Conformément aux accords, Salomon fut couronné dauphin en 1057-1058.⁴⁷ Puis en 1058, la paix fut signée sur le champ au bord de la Morave (à la frontière entre l'Allemagne et la Hongrie) en présence des souverains, et on célébra en même temps les fiançailles de Judith et de Salomon.⁴⁸ Une alliance politique fut conclue de toute évidence en 1058 entre le royaume de Hongrie et l'empire d'Allemagne, stipulant qu'en cas de besoin chacune des parties pourrait compter sur l'appui de l'autre. C'était au Moyen Âge une conséquence naturelle, mais importante des relations dynastiques entre les familles régnantes.⁴⁹

Outre ce traité de paix avec l'Allemagne extrêmement avantageux pour la Hongrie, André I^{er} remporta des succès considérables dans d'autres domaines des

⁴² Giesebrecht, II, 531-532, III, 55-79 ; Deér, 1928, 66 ; Hampe, 1968, 35.

⁴³ PL CXC VIII, 722 ; PL CXC V, 743 ; MGH V, 188-189 ; MGH XIII, 188-189 ; Gombos, 2130 ; voir aussi Otto Rademacher, *Ungarn und das Deutsche Reich unter Heinrich IV.*, Merseburg, 1885, 4 ; Kázmér Nagy, *Skócia pannóniai királynéja*, Munich 1971, 19.

⁴⁴ SRH I, 349-350 ; MGH XX, 809.

⁴⁵ SRH I, 352, 355.

⁴⁶ MGH XII, 44.

⁴⁷ SRH I, 125, 180, 352 ; Gombos, 1755 ; sur la datation cf. Pauler, 1899, 105.

⁴⁸ SRH I, 351 ; MGH XX, 809 ; MGH V, 271 ; sur ces événements voir Knonau, 1890, 93 ; Deér, 1928, 67. Le mariage de Salomon et Judith n'eut lieu qu'à la fin de l'été 1063 en Autriche (Gombos, 1757).

⁴⁹ On trouve un jugement analogue dans Knonau, 1890, 96 ; Alfonz Huber, *Ausztria története I* (Histoire de l'Autriche), Budapest, 1899, 177.

relations de son pays. La situation de politique extérieure du royaume de Hongrie fut essentiellement consolidée sous son règne. Par son mariage russe, il avait dès le début établi de bonnes relations avec le prince de Kiev. Le mariage polonais de son frère cadet Béla jeta les bases de l'alliance politique avec la Pologne.⁵⁰ Vers 1056, le roi améliora les rapports relativement tendus avec les Tchèques en mariant sa fille Adelheid au prince morave Vratislav.⁵¹ André ne recherchait pas les conflits internationaux, c'est pourquoi on peut adhérer à la thèse récente qui considère comme non fondée l'hypothèse soutenue auparavant, selon laquelle André aurait fait la guerre à Venise en Dalmatie.⁵² Les relations de la Hongrie avec Byzance se sont temporairement détériorées sous le règne de l'empereur Isaac Comnène (1057-1059), lorsqu'André pénétra avec son armée sur le territoire de Byzance à la suite d'un incident de frontière, mais ce conflit trouva rapidement une issue pacifique.⁵³ Ce sont vraisemblablement des combats engagés à la frontière par des tribus nomades (petchenègues) venant des territoires de Byzance, qui avaient poussé André à entreprendre une campagne de représailles.⁵⁴

André I^{er} s'est révélé être un souverain efficace tant en politique intérieure que dans le domaine international. Tandis que le royaume de Hongrie progressait efficacement dans la voie du féodalisme (ce qui favorisa son intégration à l'Occident), le roi, en se libérant de la domination allemande, préserva avec fermeté l'indépendance de son pays. L'opinion selon laquelle André I^{er} serait devenu le vassal de l'Allemagne en concluant la paix, est totalement erronée.⁵⁵

Toutefois, le pouvoir consolidé d'André I^{er} fut gravement mis en danger à la fin de son règne. En effet, le prince Béla, son frère, suscita une crise interne afin de s'emparer du pouvoir. La cour d'Allemagne qui s'intéressait vivement aux affaires hongroises fut informée de la discorde entre André et Béla. Des ambassadeurs furent envoyés d'Allemagne pour réconcilier le roi et son frère, mais leur tentative fut un échec.⁵⁶ Quand il vit qu'il ne serait pas capable de vaincre André seul, Béla partit pour la Pologne d'où il revint accompagné de l'armée du prince Boleslaw II. Au

⁵⁰ SRH I, 335 ; sur les relations de Béla avec la Pologne, voir Jerzy Dowiat, « Bela I węgierski w Polsce (1031/32-1048) », *Przegląd Historyczny* 56/2, Varsovie, 1965, 1-23.

⁵¹ MGH VI, 690 ; Gombos, 529 ; MGH IX, 77 ; Gombos, 1595, 1990-1991. Il est possible que le roi Péter se soit remarié à la fin des années 1050 avec la princesse tchèque Judith. Voir à ce sujet Szabolcs Vajay, « Géza nagyfejedelem és családja » (Le prince Géza et sa famille), *Székesfehérvár évszázadai* I, Székesfehérvár, 1967, 93-94.

⁵² Voir Györfly, 1984, 848-489. Sur les nouvelles thèses, voir Lujo Margetiæ, « Vjerodostojnost vijesti Andrije Dandola o Dalmaciji u XI st. », *Зборник Радова Византолошког Института* (19), Belgrade, 1980, 130-132.

⁵³ Gyula Moravcsik, *Az Árpád-kori magyar történelem bizánci forrásai* (Les sources byzantines de l'histoire de la Hongrie arpádienne), Budapest, 1984, 93, 95, 101, 109 ; Pauler, 1899, 105-106.

⁵⁴ Il est possible que les Petchenègues, en tant qu'alliés de Byzance, aient déjà à cette époque tenté de s'emparer des territoires hongrois. Voir à ce sujet Györfly, 1984, 861 ; Makk, 1993, 103, 113.

⁵⁵ Lajos Elekes—Emma Lederer—György Székely, *Magyarország története az őskortól 1526-ig* (Histoire de la Hongrie des débuts à 1526), Budapest, 1961, 70.

⁵⁶ MGH IX, 539, la date de 1054 est erronée. Voir à ce sujet Makk, 1990, 38-39.

cours des batailles de l'automne 1060, le roi André I^{er}, malgré le soutien militaire des Allemands et des Tchèques, fut vaincu par le prince.⁵⁷ Béla I^{er} fut couronné roi de Hongrie en décembre 1060 à Székesfehérvár.⁵⁸ Son règne (1060-1063) ouvrit une nouvelle période de crises dans l'histoire de la Hongrie. Les puissances étrangères purent à maintes reprises tenter d'assujettir l'État hongrois. La situation intérieure et extérieure du royaume de Hongrie ne se stabilisa de nouveau qu'à la fin du règne de Ladislas I^{er} (1077-1095).⁵⁹

(Traduit du hongrois par Chantal Philippe)

⁵⁷ SRH I, 125, 356-367 ; MGH XX, 810, MGH XVI, 173-174 ; MGH VI, 693.

⁵⁸ Voir à ce sujet Pauler, 1899, 108. Sur la personnalité et le règne d'André et de Béla, voir Kristó—Makk, 1995, 68-85.

⁵⁹ Sur le règne de Ladislas I^{er}, voir Kristó, 1993, 99-110 ; Ferenc Makk, « Saint Ladislas et les Balkans », *Acta Universitatis de Attila József nom. Opuscula Byzantina IX*, Szeged, 1994, 59-67.

Un prélat français de Hongrie : Bertalan,  v que de Pécs (1219-1251)

L' glise qui, par son caractère universel, était un point de rencontre naturel pour les sociétés médiévales, a joué un grand rôle dans l'européanisation de la société hongroise. Ses institutions ont rapproché non seulement les territoires adjacents mais aussi les plus éloignés. Les relations ecclésiastiques ont joué un rôle décisif dans l'établissement de contacts entre les Hongrois limitrophes des Allemands et des Slaves et les territoires francophones de l'époque. Les relations ecclésiastiques franco-hongroises paraissent particulièrement intéressantes dans la période qui s'étend du milieu du XI^e siècle jusqu'au milieu du XIII^e. C'est ce qui confère à la civilisation française une place importante parmi les bases de la culture de la Hongrie médiévale.

La christianisation des Hongrois et l'organisation ecclésiastique étaient dominées par le clergé des territoires voisins : Tchèques, Italiens venus du Nord de la péninsule, Byzantins et avant tout moines et clercs du sud de l'Allemagne. Mais dès les premiers temps, de nombreux contacts ont été établis entre les  glises hongroise et française ; le roi  tienne I^{er} (prince de 997 à 1000, roi de 1000 à 1038) entretenait même une correspondance avec Odilon, abbé de Cluny. Dès le début de la christianisation, des missionnaires sont venus de France. Bonipert, premier titulaire de l'évêché de Pécs fondé en 1009 était d'origine franque. Le roi Saint  tienne a ouvert vers 1018 l'asile hongrois sur le chemin de Jérusalem. Sa décision prenait une grande importance puisqu'elle permettait aux p lerins occidentaux d'aller par route jusqu'en Terre Sainte. Parmi ceux qui traversaient la Pannonie, lieu de naissance de Saint Martin de Tours, nous trouvons d'abord des évêques et des moines venus de la Lorraine et du nord de la France.¹

Dans les années 1030, les bons rapports entre la Hongrie et l'Allemagne qui avaient caractérisé l'An Mil, se sont dégradés. En raison des tentatives allemandes de soumission féodale, les relations amicales feront place aux guerres. L'aggravation des rapports politiques exerça également son influence sur l' glise hongroise en voie de formation. Au début des années 1040, la génération des clercs qui avaient jeté les fondements de l' glise hongroise s'est déjà éteinte, ou a disparu sous le coup des révoltes païennes. Ainsi, dans la réorganisation de l' glise hongroise, le roi André I^{er} a eu recours — outre le faible recrutement national —   l'aide des prêtres étrangers, venus notamment de France. C'est ainsi qu'il accueillit les chanoines de Verdun fuyant la famine, dont plusieurs seront sacrés évêque dans leur nouveau pays. Leodvin (Lieduinus)  v que de Bihar, György (Georges) archevêque de Kalocsa,

¹ László Koszta, « A kereszt ny s g kezdetei  s az egyh zszervez s Magyarországon », Gyula Kristó (dir.), *Az  llamalapit *, Budapest, 1988, 159-207.

Vilmos (Guillaume) abbé de Szekszárd ou Franco (évêché incertain) sont certainement d'origine française. Les prélats installés en Hongrie ont apparemment conservé des liens avec leur terre natale ; le même évêque Leodvin, se rendant dans son pays, fit don à la cathédrale Saint-Aubain de reliques provenant de Hongrie, et l'archevêque György effectua un pèlerinage à Toul en 1050.²

À côté du clergé séculier, les ordres monastiques sont aussi entrés en relation avec les territoires français : en 1055, André I^{er} fonda à Tihany une abbaye bénédictine dédiée à Saint Aignan, ancien évêque d'Orléans. Le choix du saint protecteur confirme le fait que le monastère était habité par des moines français.³

Au milieu du XI^e siècle, les relations ecclésiastiques se tournent vers le nord de la France, la Flandre et particulièrement la Lorraine, région marquée à l'époque par la frontière linguistique franco-allemande. La liturgie médiévale hongroise contient même beaucoup d'éléments gallicans. Les originaux de plusieurs livres liturgiques de ce siècle viennent également des diocèses de Corbeil, Liège, Rouen, Arras, Reims. Outre des contacts directs, on peut naturellement constater des liens indirects : les exemplaires de nos livres liturgiques qui contiennent des éléments francs sont souvent arrivés en Hongrie — sous une forme reconstruite — en passant par le sud de l'Allemagne (p. ex. Salzbourg).⁴

À la fin du XI^e siècle, l'Église hongroise est également entrée en contact avec le Midi : le roi saint Ladislas fonda à Somogyvár un couvent dédié à Saint Gilles, filiale du monastère de Saint-Gilles. La fondation fut marquée par la présence personnelle d'Odilon, abbé de la maison-mère. Le nouveau couvent n'accueillit, et cela jusqu'au début du XIII^e siècle, que des moines français. La filiation subsista encore longtemps, jusqu'au début du XIV^e siècle. La fondation du couvent a également entraîné l'expansion de la réforme clunisienne en Hongrie.⁵

La Hongrie était un pays ouvert et accueillait volontiers les clercs étrangers. Le bruit des honneurs dont le roi de Hongrie avait comblé les immigrants a rapidement parcouru le continent. La lointaine Pannonie semblait même être la terre promise. Ainsi parmi les nouveaux venus, à côté des ecclésiastiques destinés à évangéliser un peuple considéré comme païen, nous trouvons également des aventuriers, des clercs renvoyés ou vagabonds.⁶

Malgré les difficultés inhérentes aux conditions de transfert du Moyen Âge, les liens entre les Églises française et hongroise se sont encore approfondis au cours du XII^e siècle. D'ailleurs — contrairement à la communication ecclésiastique entre

² Péter Váczy, « A korai magyar történelem néhány kérdéséről », *Századok*, 92 (1958), 268 ; György Györfly, « A székesfehérvári latinok betelepülésének kérdése », *Székesfehérvár évszázadai*, 2, Székesfehérvár, 1972, 39-40.

³ M. Komjáthy, « A tihanyi apátság alapítólevelének problémái », *Levéltári Közlemények*, 26 (1955), 43.

⁴ P. Radó, « A magyar liturgia eredete a XI. században », *Vigilia*, 1957, 392 ; L. Veszprémy, « Szentkultusz korai liturgikus kódexeinkben », *Ars Hungarica*, 17 (1989), 19-21.

⁵ Gy. Kristó (dir.), *Korai magyar történeti lexikon*, Budapest, 1994, 605-606.

⁶ G. Bárcki, « Francia zarándokok I. Endre idejében », *Magyar Nyelv*, 32 (1936), 261.

l'Allemagne et la Hongrie — ces relations ne furent que très peu influencées par les conséquences directes des fluctuations politiques.

L'installation des « ordres blancs », celui de Cîteaux et des prémontrés est l'événement majeur du XII^e siècle. Les deux nouveaux ordres centralisés et bâtis sur le rôle dirigeant des chapitres généraux et des maisons-mères ont apporté des relations directes et intensives. Les prémontrés se sont installés très tôt en Hongrie, peu après la fondation de l'ordre. Leur premier couvent, filiale de Prémontré, a été construit en 1130 à Váradelóhegy ; il y a eu quelque 40-45 fondations jusque dans les années 1270.⁷ Il semble que, dans l'approfondissement des relations franco-hongroises, les disciples de Saint-Bernard aient joué un rôle plus important que ceux de Saint Norbert. Les cisterciens se sont installés en Hongrie en 1142, mais cette première fondation s'effectuait encore à partir d'un territoire allemand ; l'expansion réelle de l'ordre eut lieu au cours des deux dernières décennies du XII^e siècle. Le couvent d'Egres était peuplé en 1179 de moines venus de Pontigny et, en 1183, Pierre, abbé de Cîteaux et chef de l'ordre cistercien se rendit lui-même en Hongrie. Cette visite était la conséquence d'une donation du roi Béla III selon laquelle l'ordre recevait les mêmes privilèges qu'en France. Les 19 couvents masculins des cisterciens de Hongrie, dont 6 étaient peuplés directement de France, appartenaient à la branche de Clairvaux. Il semble que jusqu'à la fin des années 1230, leur effectif ait été constamment renouvelé par des moines, venus de terres françaises.⁸

Au milieu du XII^e siècle, après la deuxième croisade, les Templiers et les Hospitaliers se sont à leur tour installés en Hongrie. Nous ne connaissons que très peu de choses au sujet des croisés. Pourtant la plupart des noms connus signalent — même aux temps de derniers Árpádiens — des origines latines et, dans la majorité des cas, françaises.

L'établissement des Wallons s'amorça dès le milieu du XI^e siècle, mais n'eut de réelle envergure qu'au milieu du XII^e.⁹ Ils étaient souvent accompagnés de leurs prêtres. Ils ont conservé les coutumes et pratiques religieuses de leur terre natale et ont également introduit en Hongrie le culte des saints des pays lointains.

L'importance grandissante du culte de Saint Jacques à la fin du XII^e siècle prouve l'existence des pèlerinages à Compostelle. Le début de ces voyages peut être situé au milieu du siècle. Le pèlerinage a ouvert une nouvelle voie de relations avec le Midi et les Pyrénées.¹⁰

L'influence des écoles françaises devient de plus en plus importante au cours du XII^e siècle. À partir du milieu du siècle, nous connaissons déjà le nom de clercs

⁷ F. Oszvald, « Adatok a magyarországi premonstreiek Árpád-kori történetéhez », *Művészettörténeti Értesítő*, 6 (1957), 231-254.

⁸ F. L. Hervay, *Repertorium historicum ordinis Cisterciensis in Hungaria*, Rome, 1984, 19-27 ; L. Koszta, « A Ciszterci rend története Magyarországon kolostoraik alapítása idején », *Magyar Egyháztörténeti Vázlatok*, 5 (1993), 115-128.

⁹ Gy. Székely, « A székesfehérvári latinok és vallonok a középkori Magyarországon », *Székesfehérvár évszázadai*, I, Székesfehérvár, 1972, 45-70.

¹⁰ T. Guzsi, R. Fehérvári, « A magyar pálos rendi építészet kialakulása », *Építés - Építészettudomány*, 12 (1980), 200-201 ; E. Csukovits, « Cum caps... cum bacilla », *Aetas*, 1994/1, 16.

qui avaient fait des études en France. De même, Lukács, archevêque d'Esztergom, une des figures majeures de la vie ecclésiastique et politique de la deuxième moitié du XII^e siècle, a acquis ses connaissances à Paris. À la fin du siècle, les étudiants hongrois formaient une petite colonie aux environs du couvent Sainte-Geneviève à Paris.¹¹

On doit à l'influence des clercs français — et surtout à celle des prêtres hongrois ayant fait des études en France — le fait que l'usage de l'écriture sera marqué dès le milieu du XI^e siècle par les pratiques françaises. La langue française et la prononciation latine en usage en France ont également influencé le latin de Hongrie et son orthographe.¹² L'étude de la charte de fondation de l'abbaye de Tihany, permet de démontrer l'influence constante de la pratique diplomatique française. À partir du début du XII^e siècle, les types scripturaires utilisés en Hongrie correspondent entièrement aux types scripturaires des diplômes français contemporains. Les relations sont tellement vivantes que les nouveaux types apparaissent pratiquement sans décalage en France et en Hongrie. Ces faits prouvent qu'à part des clercs dont nous connaissons le nom et qui ont fait des études à Paris, Orléans ou Laon, un grand nombre de Hongrois ont également passé un temps plus ou moins long dans ces centres culturels. La plupart des clercs étaient envoyés par la cour royale et, après leur retour, ils ont participé aux activités de la chapelle royale ou, à partir de la fin du XII^e siècle, de la chancellerie royale. En contrepartie de leurs services, le roi les nommait à la tête d'importants prévôtés et évêchés. Ces prélats possédant une culture française ont répandu dans les écoles des diocèses et les chapitres situés loin de la cour les connaissances acquises au bord de la Seine.¹³

On peut également repérer l'influence de ces rapports dans l'art ecclésiastique hongrois : par l'intermédiaire des clercs ayant effectué leurs études en France ou des ordres d'origine française, notamment les cisterciens, des maîtres d'œuvre et sculpteurs sont arrivés dans la vallée du Danube, venant de Bourgogne et d'autres régions françaises. Les constructions gothiques primitives d'Esztergom, Óbuda ou Kalocsa,¹⁴ ou le séjour en Hongrie de Villard de Honnecourt¹⁵ sont les meilleurs exemples de ces contacts. Bien sûr, à part l'architecture monumentale, on trouve également la trace de l'influence française dans les arts mineurs, dans le style et

¹¹ J. Györy, *Gesta regum - gesta nobilium*, Budapest, 1948, 37; Gy. Györfy, «Thomas Becket and Hungary», *Hungarian Studies in English*, 4 (1969), 47-48.

¹² J. Melich, *Latin betűs helyesírásunk eredete*, Budapest, 1934, 42-45; I. Kniezsa, *Helyesírásunk története a könyvnyomtatás koráig*, Budapest, 1952, 63-78; G. Bárczi, «Influence française dans l'orthographe hongroise du Moyen Age», *Acta Linguistica*, 1 (1951), 19-55.

¹³ I. Ilajnal, *Írástörténet az írásbeliség felújításának korából*, Budapest, 1921, passim; L. Szilágyi, «Összehasonlító írástörténet», *Századok*, 77 (1943), 233-238.

¹⁴ E. Marosi, *Die Anfänge der Gotik in Ungarn*, Budapest, 1984, passim.

¹⁵ L. Gerevich, «Villard de Honnecourt Magyarországon», *Művészettörténeti Értesítő*, 20 (1971), 81-105 et «Ergebnisse der Ausgrabungen in der Zisterzienser Abtei Pilis», *Acta Archeologica Academiae Scientiarum Hungariae*, 37 (1985), 126.

l'iconographie des sceaux des prélats hongrois¹⁶ ou la popularité des objets sacerdotaux ornés d'émail de Limoges.¹⁷ Les relations dynastiques furent un moteur puissant des relations ecclésiastiques. Le premier mariage a eu lieu au milieu du XI^e siècle : Sophie, la première femme du roi Géza I^{er} (1074-1077) devait venir d'une famille toulousaine ou poitevine.¹⁸ L'influence française spectaculaire (même par rapport aux périodes précédentes) de la fin du XII^e siècle peut être attribuée aux mariages du roi Béla III (1172-1196). La première femme du roi fut Anne d'Antioche, fille de Raynald Chatillon, tandis que la deuxième fut Marguerite Capet, sœur de Philippe II Auguste.¹⁹ Les reines étaient probablement accompagnées de plusieurs clercs français.

Les relations ecclésiastiques franco-hongroises, devenues intensives dès le milieu du XI^e siècle, témoignent de la multiplicité des possibilités de voyage des clercs français en Hongrie. Ainsi, il n'est point étonnant qu'au début du XIII^e siècle, nous trouvons plusieurs évêques français parmi les prélats de la Hongrie, comme par exemple un évêque de Pécs d'origine bourguignonne. Il gouverna le diocèse de 1219 à 1251 et s'appelait Bertalan (Barthélemy).

Avant l'arrivée de Bertalan à Pécs, la ville et son diocèse avaient déjà des relations avec les provinces de la France médiévale. Le premier évêque de la ville, Bonipert entretenait une correspondance avec Fulbert de Chartres, dont le délégué, Hilduin (qui était probablement d'origine française) avait offert un codex de Priscianus à l'école de Pécs qui venait d'être créée.²⁰

Au cours du XII^e siècle, des hôtes latins se sont établis à Pécs, dans les environs directs de la ville et dans de nombreuses localités du diocèse : Nagyolaszi, situé dans le comitat de Valkó est par exemple cité en 1150 dans une chronique de la croisade comme *villa advenarum Francorum*. Selon une chronique datant de 1162, les hôtes du village sont des réfugiés milanais. Le nom *latinus* ou *gallicus* donné aux hôtes est une notion collective qui recouvre des habitants de Lombardie aussi bien que des Flamands.²¹ La première mention des hôtes de Pécs date de 1181. Parmi les personnages qui ont assisté à la vente de la terre de Froa, veuve du prévôt Marcel, certains ont des noms de consonance allemande, italienne et également française ; on peut considérer sans doute comme français le nom de Gilbert, maître

¹⁶ L. B. Kumorovitz, « Az autentikus pecsét », *Turul*, 50 (1936), 55 ; I. Takács, *A magyarországi káptalanok és konventek középkori pecsétjei*, Budapest, 1992, 25.

¹⁷ É. Kovács, *Limoges-i zománcok Magyarországon*, Budapest, 1968, 32.

¹⁸ A. Gábrriel, « A magyar udvar középkori kapcsolatai », *A Jászóvári premontrei Kanonokrend gödöllői Szent Norbert Gimnáziumának évkönyve*, 1943-1944, Gödöllő, 1944, 369.

¹⁹ I. Karl, « Margit királyné, III. Béla neje », *Századok*, 44 (1910), 49-52, Gábrriel, 370-374 ; Gy. Kristó, *Die Arpaden-dynastie*, Budapest, 1993, 150-158.

²⁰ L. Makkai — L. Mezey (éd.), *Árpád-kori és Anjou-kori levelek*, Budapest, 1960, 109 ; J. Holub, « Bonipertus », *Janus Pannonius Múzeum Évkönyve*, 1959, 97-99.

²¹ J. Szalay, « Városaink nemzetiségi viszonyai a XIII. században », *Századok*, 14 (1880), 544-548 ; M. Auner, « Latinus », *Századok*, 50 (1916), 33-35, Székely, 61-67.

hospitalier.²² La dignité de prévôt marque la terre d'origine des hôtes français. Cette appellation ferait allusion à la veuve du chef du chapitre cathédral. Il peut sembler curieux — même si le célibat ne sera institué en Hongrie qu'au XIII^e siècle et si à l'époque en question les possessions de chanoine n'étaient pas encore liées à l'entrée dans un des ordres importants qui exigeaient le célibat — que le dirigeant du chapitre cathédral, deuxième homme du diocèse, eût été marié. Cependant, le mot *prévost* avait, entre autres, le sens de *iudex* et *vicillus*. Une telle signification du mot était fréquente en France et particulièrement dans le Nord.²³ On peut également trouver cette variante sémantique dans le latin en usage à l'époque en Hongrie : dans la charte de franchise des hôtes d'Olaszi (aujourd'hui Olaszliszka) près de Sárospatak, concédée par le roi Émeric en 1201, le juge du village est mentionné sous le nom de *prévôt*.²⁴ Le lieu où l'usage du mot *prévôt* est le plus répandu (le nord de la France), l'apparition simultanée des noms de consonance allemande et française des hôtes de Pécs peuvent montrer qu'une partie des hôtes de la ville mentionnés en 1181 sont venus des régions voisines de la frontière linguistique franco-allemande. Les hôtes de Pécs jouissaient d'une certaine autonomie ; ils avaient leur propre paroisse, dirigée par le curé Bugardi. Le même diplôme de 1181 mentionne un village des environs de Pécs nommé Olaszi ;²⁵ l'appellation *olasz* (italien) désignait surtout des Français et des Wallons.

Les ornements de la cathédrale de Pécs montrent des influences lombarde (l'autel de la Sainte-Croix) et bourguignonne (les reliefs des rampes de la crypte).²⁶ D'après le style et la grande quantité des sculptures, il est vraisemblable qu'un certain nombre d'artistes latins (Lombards, Bourguignons) y ont collaboré un assez long temps ; plusieurs d'entre eux ont même pu s'installer à Pécs.

L'évêque Bertalan venant de France a donc pu rencontrer dans sa cité des gens dont la culture et la langue étaient proches des siennes ; ainsi Pécs ne lui était point étranger même à son arrivée. Les Lombards ne lui étaient pas non plus inconnus, étant donné que de nombreux marchands lombards habitaient à Lyon, qui se trouvait près des fiefs de sa famille, et que la ville était même considérée comme lombarde.

L'histoire des Gros, la famille de Bertalan, peut être suivie depuis le milieu du X^e siècle. Son premier représentant connu, Josseran I^{er} comptait dans les années 980 parmi les six seigneurs les plus puissants de Mâcon.²⁷ Parmi leurs châteaux, c'est d'abord Uxelles qui devient le cœur des domaines, mais il sera effacé plus tard par Brancion devenu siège des Gros. Les deux forteresses étaient des centres seigneuriaux pouvant rivaliser avec le château du comte de Mâcon.²⁸ L'influence des

²² Gy. Forster, (éd.), *III. Béla király emlékezete*, Budapest, 1900, 345.

²³ Szalay, 552 ; Auner, 37 et Székely, 63.

²⁴ Gy. Fejér, *Codex diplomaticus Hungariae ecclesiasticus ac civilis*, VI, Budae, 1829, 181-183.

²⁵ Forster, 345.

²⁶ M. Tóth, « La cathédrale de Pécs au XII^e siècle », *Acta Historiae Artium*, 24 (1978), 43 et suivantes.

²⁷ G. Duby, *La société aux XI^e et XII^e siècles dans la région mâconnaise*, Paris, 1953, 143.

²⁸ Duby, 165.

Gros devient réellement importante dès le XII^e siècle.²⁹ À cette époque, au début du siècle, un membre de la famille s'est installé en Flandre ; par son intermédiaire, les parents restés sur les anciens domaines sont entrés en relation avec les cours occidentales, notamment avec celle des comtes de Flandre.³⁰ Au début du XIII^e siècle, Josseran VI, frère de Bertalan, a profité des tentatives centralisatrices des Capétiens et est devenu l'appui du roi de France dans la région. Il sera nommé par Louis IX d'abord châtelain (1232), puis lieutenant de la noblesse dans la province de Mâcon (1236).

Curieusement, la montée politique de la famille au XIII^e siècle est parallèle à des difficultés économiques. Ils hypothèquent d'abord — pour mille livres de Dijon — une grange et le domaine Saint-Hippolyte en faveur de l'abbaye de Cluny. En 1224, un nouveau domaine aura le même sort. En 1237, le frère de Bertalan cède pour 1500 marcs d'argent, encore à Cluny, la châtelainie de Boutenvant, plusieurs villages et, pour 400 livres de Dijon, le patronage d'une église. Le signe le plus visible de la crise est qu'ils doivent mettre en vente en 1259 la majeure partie de leurs domaines, les fiefs ancestraux de Brancion et d'Uxelles.³¹

Les six grandes familles dominant le comté de Mâcon s'efforcent aussi d'acquérir des biens ecclésiastiques proches de leurs terres. Les comtes de Mâcon donnent au début du XII^e siècle un évêque à Vienne et un autre à Besançon, et sont parents avec le pape Callixte II lui-même. Un membre de la famille Bagé est archevêque de Lyon entre 1148-1153, un autre devient évêque de Mâcon, un troisième évêque d'Autun.³² Curieusement, au lieu des bénéfices du clergé séculier, la famille Gros était plutôt attirée par la vie monacale. Leurs domaines sont limitrophes avec ceux de Cluny : le château de Brancion, leur principale résidence, se trouvait à 25 kilomètres de l'abbaye. Au cours de toute son histoire, la famille a fait des donations importantes à l'abbaye ; plusieurs de ses membres sont même entrés chez les bénédictins de Cluny. À la fin du XI^e siècle Josseran III, peu après son entrée au monastère, en est devenu le *custos*.³³ Au milieu du XII^e siècle, l'abbé du célèbre monastère est issu de la famille Gros : Robert le Gros a fait vœu à Cluny en 1130 ; en avril 1157, après la mort de Pierre le Vénérable, il est élu abbé. Les circonstances de l'élection nous laissent supposer que les parents bourguignons de Robert (et même son oncle, le comte de Flandre) y ont joué un rôle non négligeable. Mais les seigneurs de Brancion n'ont pas longtemps tiré gloire de leur parent devenu abbé, car ce dernier est mort dès novembre 1157.³⁴ Entre 1230 et 1235, c'est un parent des Gros, Étienne de Berzé qui occupe la charge d'abbé ; plus tard ce sera un

²⁹ Duby, 437.

³⁰ Duby, 466.

³¹ Duby, 552-558 et 579.

³² Duby, p 465.

³³ Duby, 192.

³⁴ N. Huyghebaert, «Une crise à Cluny en 1157 : l'élection de Robert le Gros successeur de Pierre le Vénérable », *Revue Bénédictine*, 93 (1983), 337-353.

membre de la famille même, Étienne de Brancion, neveu de l'évêque Bertalan.³⁵ La vie monacale attirait les membres de la famille Gros en raison de la proximité et de l'autorité de Cluny. Il semble que seul Bertalan soit devenu membre du clergé séculier.

Bertalan est probablement né au château de Brancion. Henri II le Gros et Béatrice, fille de Barthélemy de Vigorny³⁶ eurent trois fils : Josseran reçut le château de Brancion, Henri III hérita de celui d'Uxelles, Barthélemy, le plus jeune a choisi la carrière ecclésiastique. Malgré le partage des châteaux, les domaines de famille demeuraient unifiés sous le contrôle du fils aîné.³⁷ Les problèmes surgis à l'élection de Bertalan comme évêque de Pécs nous permettent d'établir sa date de naissance d'une manière relativement exacte. Il fut accusé en 1219 devant le pape Honoré III de ne pas avoir encore atteint l'âge requis pour la fonction d'évêque par le troisième concile du Latran,³⁸ ses accusateurs le jugeaient trop jeune. Cependant l'enquête prouva le bon droit de Bertalan.³⁹ Or, en 1219, il a juste dépassé 30 ans, il devait donc être né peu avant 1189.

Le jeune Bertalan ne chercha pas à acquérir un riche bien ecclésiastique en Bourgogne : il a quitté Mâcon, sa terre natale. Sa décision s'explique par des traditions familiales et par ses liens parentaux. Les Gros ont saisi presque toutes les occasions pour se croiser et participer à la défense de la Terre sainte. Ainsi, on les trouve souvent à Jérusalem : Bertrand IV est rentré chez lui en 1116, mais repartait dès 1147. En 1190, c'est le tour d'Henri II, père de Bertalan : il part aussi pour la libération de la Terre sainte. Josseran VI, frère aîné de Bertalan, se distinguait à son tour dans la croisade d'Égypte organisée par Saint Louis en 1248 ; il y est mort vers 1253.⁴⁰ Les motivations de la croisade ont beaucoup contribué à ce que Bertalan se rende à Constantinople occupée en 1204. Il devait rejoindre les croisés à Cîteaux le 14 septembre 1201, lorsque les nobles bourguignons ont pris la croix au grand chapitre des cisterciens. De même Geoffroy de Villehardouin mentionne, parmi les nobles rejoignant l'armée, le nom de Hugues de Berzé, père et fils, proches parents

³⁵ Les historiens n'ont pas encore adopté une position commune concernant la direction du monastère de Cluny entre 1230-1235. Selon Duby (465) c'est Étienne Berzé ; le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, XIII, Paris, 1953 y enregistre d'abord Étienne II de Brancion, puis Étienne III de Berzé (81-83) ; d'après M., Pacaut, *L'Ordre de Cluny*, Paris, 1986, les abbés Étienne II et Étienne III viennent également de Brancion (p 244). De toutes ces opinions on peut quand même conclure que ceux qui dirigent Cluny entre 1230 et 1235 étaient les parents de l'évêque Bertalan.

³⁶ Sz. Vajay, « Dominac reginae milites. Árpád-házi Jolánta magyarjai Valencia visszavétele idején », É. H. Balázs — E. Fügedi — F. Maksay (dir.), *Mályusz Elemér emlékkönyv*, Budapest, 1984, 402.

³⁷ Duby, 445-446.

³⁸ K. Ganzer, *Papsttum und Bistumbesetzungen in der Zeit von Gregor IX. bis Bonifaz VIII*, Köln-Graz, 1968, 18-19.

³⁹ A. Theiner, *Vetera monumenta historica Hungariam sacram illustrantia*, I, Romae, 1859, 24-26 ; P. Pressutti, *Regesta Honorii papae III*, Bd. I. (reprint), New York, 1978, reg. 2642.

⁴⁰ Duby, 446 et 579 ; Vajay, 402 ; *Europäische Stammtafeln. Neue Folge*, Hrsg. v. Schwennicke, D. III/1, Marburg, 1984, tableau 122.

de Bertalan.⁴¹ Bertalan a également pu rejoindre la croisade grâce à ses relations parentales : profitant de sa parenté flamande, il est devenu membre de la suite de Yolande, fille du comte de Flandre Baudouin V et sœur de Baudouin VI et de Henri, futurs empereurs de Constantinople.⁴² Ainsi le jeune clerc vivait entre 1204 et 1215 dans les cercles proches de la cour des empereurs de Constantinople.

André II, devenu veuf en 1213, a demandé en mariage Yolande, fille de Pierre de Courtenay, empereur latin (1216-1219) et de Yolande de Flandre. Les chefs de la députation accompagnant la nouvelle reine en Hongrie étaient Péter (Pierre), évêque de Győr et Frank, fils de Bertold qui, d'après la date de leurs honneurs, ont dû arriver avec elle à la cour du roi hongrois vers la fin de 1216 ou le début de 1217.⁴³

Comme chaque reine au Moyen Âge, Yolande était aussi suivie dans son nouveau pays d'un grand nombre de dames d'honneur, clercs et chevaliers. Nous connaissons même le nom de certains membres de la compagnie, comme la Française Ahalyz, femme du noble Botez, honorée — à la demande de la reine - par André II.⁴⁴ La femme de Miklós Csák était aussi une Française. Les relations établies entre Miklós Csák et l'abbaye cistercienne d'Egres, proche de Yolande, nous permettent de supposer que sa femme était également l'une des dames d'honneur de la nouvelle reine.⁴⁵ Malheureusement, nous ne savons que très peu de choses des chevaliers arrivés en Hongrie avec la reine : les sources ne mentionnent qu'un seul de ses parents appelé Denis⁴⁶ et le noble Galterius.⁴⁷ Le nom de ce dernier rend aussi vraisemblable son origine étrangère. Nous connaissons encore deux clercs de Yolande : Barthélemy, futur prévôt ecclésiastique et, à partir de 1226, évêque de Veszprém, fondateur de la chancellerie de la reine (1224)⁴⁸ et Bertalan de Gros élu évêque de Pécs, sans doute à l'instigation du roi, par le chapitre de la ville après la mort de l'évêque Kalán en 1218.

Comme nous l'avons déjà remarqué, peu après son élection, Bertalan fut accusé devant le pape Honoré III, de ne pas avoir atteint, l'âge prescrit par le droit canonique et de ne pas disposer de connaissances suffisantes. Le pape lança aussitôt une enquête sévère dans plusieurs lettres datées du 25 août 1220.⁴⁹ Dans celle qu'il adresse à Bertalan, il ordonne que l'élection soit annulée, au cas où celui-ci n'aurait pas atteint l'âge requis. Mais s'il présente seulement des déficiences en matière de sciences, il serait suspendu de ses seules fonctions dans les affaires *in spiritualibus*.

⁴¹ Geoffroy de Villehardouin, *Bizánc megvétele*, Budapest, 1985, 19 (chapitre 45).

⁴² *Stammtafeln II*, tableau 6.

⁴³ M. Wertner, *Az Árpádok családi története. Nagybecskerek*, 1892, 421-422 ; Gy. Pauler, *A magyar nemzet története az árpádházi királyok alatt*, II (reprint), Budapest, 1984, 54.

⁴⁴ T. Smičiklas, *Codex diplomaticus regni Croatiae, Dalmatiae ac Slavoniae*, t. III, Zagrabiae, 1905, 183.

⁴⁵ J. Karácsonyi, *A magyar nemzetségek a XIV. század közepéig*, t. I, Budapest, 1900, 295.

⁴⁶ Wertner, 444-445 ; L. Thallóczy, « Árpádházi Jolánta Aragon királynője », *Századok*, 31 (1897), 586.

⁴⁷ RA, 540.

⁴⁸ L. Fejérpataky, *A királyi kancellária az Árpádok korában*, Budapest, 1885, 98.

⁴⁹ Theiner, I, 24-25.

À János, archevêque d'Esztergom, qui a confirmé et sacré Bertalan contre les prescriptions du concile, il serait défendu de disposer des revenus de son diocèse ; les dépenses nécessaires ne pourraient être effectuées qu'avec le consentement des évêques de Veszprém et d'Eger. Signe de la sévérité du jugement, le pape relève de l'archevêque la confirmation du futur évêque de Pécs aussi. La publication et l'exécution des mesures concernant Bertalan et l'archevêque János sera confiée à Róbert et à Tamás, respectivement évêques de Veszprém et d'Eger. Honoré III procéda d'une manière très vigilante à la vérification de l'âge de Bertalan : comme les deux évêques hongrois n'avaient pu faire qu'une simple estimation, il la confia à l'abbé cistercien de La Ferté et à l'évêque de Mâcon, chef ecclésiastique du territoire où se trouvaient les domaines de la famille de Bertalan. Ce dernier avait d'ailleurs été ordonné prêtre dans le diocèse du prélat bourguignon.⁵⁰ Sur l'ordre du pape, ils ont mené une enquête rapide mais très poussée. Ainsi, cinq mois plus tard, Honorius pouvait reconnaître, dans sa bulle du 29 janvier 1221 que Bertalan avait déjà 30 ans révolus lors de son élection.⁵¹ Peu après, apprenant que des difficultés avaient surgi dans le diocèse de Pécs en raison du pouvoir partiel de Bertalan, il lui rendrait les pleins pouvoirs (pour les affaires *in temporalibus*, et *in spiritualibus*) à condition qu'il soit accompagné d'un homme savant jusqu'à l'acquisition de la culture nécessaire.⁵² Le même jour, Honoré III a également remis les peines de János, archevêque d'Esztergom.⁵³ Ainsi Bertalan ne fut limité dans la direction de son évêché que pendant six mois.

Si l'on veut présenter les activités épiscopales de Bertalan, les relations entretenues avec le chapitre cathédral entrent au rang des problèmes primordiaux. Les diplômes pontificaux nous révèlent qu'il fut élu évêque par le chapitre. Cependant Honoré ne fait aucune mention de la suspension du droit d'élection du chapitre qui devrait être une punition habituelle dans le cas d'une telle irrégularité. Par cela il reconnaît, bien que tacitement, que l'élection de Bertalan est due à l'initiative du roi et, d'une manière diplomatique, il garde en même temps le silence concernant la personne qui avait dû porter plainte contre Bertalan.⁵⁴ L'âge, les connaissances (ou les défauts) du jeune clerc arrivé en Hongrie peu avant son élection devaient être parfaitement connus des chanoines de Pécs. Le manque des sanctions prises contre le chapitre nous laisse entendre l'origine de l'informatrice du pape.

⁵⁰ Presutti, I, 2642. L'évêque de Mâcon était, à partir de 1199, Pontius de Villars. Il a ainsi pu connaître personnellement Bertalan qui avait quitté sa terre natale vers 1201. K. Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, II, Münster, 1898, 345.

⁵¹ Theiner, I, 26.

⁵² Theiner, I, 28. La culture et le niveau linguistique de Bertalan sont éminemment démontrés par le style de ses diplômes. On a constaté de nombreuses arhythmies dans les actes publiés sous son nom. E. Rácz, *A ritmikus próza XII-XII. századi okleveleinkben*, Budapest, 1927, 23.

⁵³ Theiner, I, 28.

⁵⁴ Theiner, I, 24-25.

La nomination royale ne fut probablement pas à l'origine des protestations du chapitre car, au moins à cette époque, elle était une pratique générale en Hongrie : ainsi, au lieu des chanoines locaux, ce sont les clercs de la chancellerie royale qui ont occupé les évêchés vacants.⁵⁵ L'attitude exécrationnable des chanoines s'explique mieux par les difficultés de communication. Bertalan, ne résidant en Hongrie que depuis deux ans et, en outre, à la cour majoritairement francophone de la reine Yolande, ne connaissait pas encore vraiment la langue hongroise ; les lacunes de sa culture posent également le problème du niveau de son latin. Ainsi, au début, Bertalan a dû rencontrer des obstacles même dans la prise de contact avec les clercs de sa propre cathédrale. Le contact demeurait encore impossible au sein du diocèse, avec les laïcs : il était incapable d'exercer seul ses fonctions pastorales, prêcher ou confesser.⁵⁶

Après les problèmes du début, la relation entre l'évêque et son chapitre paraît libérée de différends. En raison des difficultés linguistiques du début (nécessité constante de traduire) et des ambassades fréquentes des années suivantes, Bertalan a eu besoin d'une aide plus grande de la part de ses chanoines. Cela conférait au chapitre une importance croissante dans la direction du diocèse. La relation correcte est éminemment illustrée par le fait qu'en 1230, pour régler le différend établi entre Kálmán, duc de Slavonie, et les Templiers de Slavonie, Grégoire IX y envoie Bertalan en compagnie de son prévôt.⁵⁷ En 1239, alors que de nouvelles hostilités surgissaient entre Kálmán et les chevaliers, Bertalan a cédé aux Templiers, contre un don de Kálmán et pour la paix, les dîmes de deux villages. Dans cette affaire, l'évêque et son chapitre ont agi ensemble⁵⁸ : ainsi dans les années 1230, le chapitre cathédral avait le droit de consensus dans le gouvernement du diocèse. L'épiscopat de Bertalan signifie en même temps le renforcement du chapitre ; la relation correcte et équilibrée est aussi signalée par l'importance accrue du chapitre dans ses activités de *locus credibilis*.

Parmi les événements les plus connus de l'épiscopat de Bertalan figure la fondation d'un monastère : vers 1235, il a réuni les ermites des environs de son siège, et a fondé pour eux un couvent à Üröghegy, non loin de Pécs.⁵⁹ L'existence de la colonie d'ermite peut être attestée par des diplômes dès 1234.⁶⁰ L'église du couvent fut dédiée à Saint Jacques. Au début du XIII^e siècle, le culte de l'apôtre

⁵⁵ L. Koszta, « Az 1306-os pécsi püspökválasztás », *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae, Acta Historica*, 98, Szeged, 1993, 40-41.

⁵⁶ Sur les problèmes linguistiques, voir R. Richter, « Kommunikationsprobleme im lateinischen Mittelalter », *Historische Zeitschrift*, 222 (1976), 222 et du même auteur, *Sprache und Gesellschaft im Mittelalter*, Stuttgart, 1979, 58-60 et 73.

⁵⁷ Theiner, I, 146-147.

⁵⁸ Smičiklas, IV, 80-81.

⁵⁹ E. Kisbán, *A magyar pálos rend története (1225-1711)*, I, Budapest, 1938, 15-17.

⁶⁰ La liste des dons de Bertalan figure au diplôme de 1252 de l'évêque Achille, *Hazai Oklevéltár*, 1234-1536, Budapest, 1879, 24-27.

Saint Jacques s'est renforcé en Hongrie,⁶¹ toutefois, le choix du patronage s'explique mieux par l'attachement personnel du fondateur. Bertalan provenait d'une région sillonnée par des routes de pèlerinage allant à Compostelle,⁶² sa famille a même entretenu des relations étroites avec l'abbaye de Cluny qui comptait parmi les principaux inspirateurs et organisateurs des pèlerinages entrepris au tombeau de Saint Jacques. Il est presque certain que notre évêque effectua aussi un pèlerinage à Compostelle et plaça sur l'autel de l'église des ermites une relique qu'il en avait rapportée. Les domaines du couvent ne furent jamais strictement séparés de ceux de l'évêché : il devait ainsi demeurer dans une stricte dépendance de l'évêque et son autonomie foncière absolue n'a été réalisée qu'au milieu du siècle, à l'époque de l'évêque Achille, son successeur.⁶³ Cet acte acheva d'ailleurs la fondation. Au cours de la deuxième moitié du XIII^e siècle, les moines ont rejoint l'ordre des ermites de Saint Paul, alors en voie d'organisation.

Au début du XVI^e siècle, Gergely Gyöngyösi, prieur général pauliste publie, dans son *Vitae fratrum eremitarum Ordinis Sancti Pauli*, la règle rédigée par l'évêque Bertalan sous forme de lettre à l'usage des ermites.⁶⁴ La littérature plus ancienne considérait cette règle comme authentique.⁶⁵ Cependant Elemér Mályusz a prouvé que ce diplôme, même pour des raisons formelles, ne pouvait être authentique ; il a plutôt été rédigé par Gyöngyösi qui voulait, selon toute vraisemblance, projeter les intentions des paulistes du XVI^e siècle.⁶⁶ Cette thèse est encore étayée par le fait qu'en raison de sa brièveté et son contenu, la version de Gyöngyösi se révèle incapable de régler la vie d'une communauté monacale en formation.

L'autre fondation ecclésiastique connue de Bertalan fut la construction de l'église paroissiale Saint-Barthélemy à Pécs. Au Moyen Âge les gens considéraient comme protecteur le saint dont ils portaient le nom et lui faisaient souvent de riches fondations.⁶⁷ Les Grandes Chroniques de Hongrie relatent que, lors de sa croisade en 1217, le roi André II a acheté en Terre Sainte, entre autres, la main droite de l'apôtre Saint-Barthélemy.⁶⁸ L'évêque de Pécs, proche de la Cour, acquit par

⁶¹ T. Bogyay, *A jáki apátsági templom és Szent Jakab-kápolna*. Szombathely, sans date, 84 ; T. Guzsik — R. Fehérváry, 200-201.

⁶² Y. Battineau, *Der Weg der Jakobspilger*. Bergisch Galdbach, 1989, 3 ; H. Jedin, *Atlas zur Kirchengeschichte*, Freiburg, 1987, 18.

⁶³ Kisbán, 17 ; Gregorius Gyöngyösi, *Vitae fratrum eremitarum Ordinis Sancti Pauli primi eremitaie*, éd. F. Hervay, Budapest, 1988, 37.

⁶⁴ *Id.*, 37-38.

⁶⁵ Kisbán, 15-17.

⁶⁶ E. Mályusz, « A Pálosrend a középkor végén », *Egyháztörténet*, 3, 1945, 19-20 ; E. Mályusz, *Egyházi társadalom a középkori Magyarországon*, Budapest, 1971, 257-258.

⁶⁷ G. Klaniczay, « A középkori magyarországi szentkultusz-kutatás problémái », *Történelmi Szemle*, 24 (1981), 280.

⁶⁸ *Scriptores rerum Hungaricum*, I, éd. I. Szentpétery, Budapest, 1937, (SRH) 466. L'arrivée de la relique en Hongrie a contribué à renforcer le culte de Saint-Barthélemy. Outre celle de Pécs, on lui a dédié des églises par exemple à Brassó (Gy. Györffy, *Az Árpád-kori Magyarország történeti földrajza*. I, Budapest,

l'intermédiaire de la reine Yolande, une pièce de cette relique grâce à laquelle il put construire une église en l'honneur de son saint protecteur. Les fouilles effectuées vers 1930 ont précisé que la construction a dû être terminée à l'époque de l'invasion des Mongols.⁶⁹

La situation de la nouvelle église paroissiale nous donne d'importantes informations sur l'histoire du peuplement et de la topographie médiévale de Pécs. Dans les sièges épiscopaux hongrois, la fin de la vie communautaire des chanoines, la construction de maisons chanoinales indépendantes sont caractéristiques du début du XIII^e siècle. Ces édifices et les rues qu'ils dessinent ont surgi à proximité des châteaux épiscopaux, afin que les chanoines puissent avoir un accès facile aux messes célébrées dans la cathédrale auxquelles ils étaient, au moins en théorie, tenus d'assister. De même, les archidiacres installés dès cette époque dans les chapitres cathédraux ont construit leurs habitats à côté des maisons chanoinales, créant ainsi, au cours de la première moitié du XIII^e siècle un nouveau noyau d'habitation à Pécs, à l'est de la cathédrale. Les chanoines avaient naturellement leur personnel dont l'effectif augmentait en même temps que leurs revenus. Alors, le nombre élevé d'habitants exigeait la construction d'une nouvelle église paroissiale.

L'église Saint-Barthélemy fut construite juste à la frontière sud de cette nouvelle agglomération. Son chef était vraisemblablement l'évêque Bertalan,⁷⁰ mais les données du XIV^e siècle montrent déjà une relation étroite entre la paroisse et le chapitre, le développement du patronat exigeant encore de nouvelles recherches. Il semble pourtant que ce droit passa aux mains du chapitre. Ce fut certainement Bertalan, renonçant à son évêché en 1251, qui le rendit à ses chanoines ; un hôpital a même été joint à la paroisse. Nous n'avons aucune information concernant les revenus de l'église au temps de la fondation, mais d'après le registre papal de dîmes de 1332-1337, son curé jouissait de revenus élevés, équivalents à ceux d'un chanoine ; il employait également ainsi plusieurs chapelains.⁷¹

L'emplacement de la nouvelle église paroissiale joua un rôle catalyseur dans l'évolution qui vit la création d'un centre — l'actuelle place Széchenyi — au siège épiscopal formé jusque-là de plusieurs agglomérations indépendantes et le début de la formation de l'aspect topographique de Pécs, si caractéristique jusqu'à aujourd'hui.

1987, 827 ; E. Marosi, « Az Árpád-kori művészet történetéhez », *Fejezetek a régebbi magyar történelemből*, II, publié par F. Makk, Budapest, 1985, 62) et à Gyöngyös (L. Misóczki, « Fejezetek Gyöngyös művelődéstörténetéből a közgyűjtemények tükrében », *Tanulmányok Gyöngyös történetéről*, publié sous la direction de P. Havassy, et P. Kecskés, Gyöngyös, 1984, 613). On peut également mentionner l'inscription d'une boucle de ceinture trouvée à Kígyóspuszta dont le texte est le suivant : « Saint Barthélemy, prie pour moi ». A. Pálóczi Horváth, *Besenyők, kunok, jászok*, Budapest, 1989, tableau n° 15.

⁶⁹ Ses bâtisseurs ont utilisé les restes des murs de l'ancien cimetière paléochrétien. Le nouvel édifice était une église à une seule nef longue de 21,5 m et large de 10 m (couvrant ainsi 220 m²) avec un sanctuaire à clôture droite. Gy. Gosztonyi, *A várostemplom építéstörténete*, Pécs, sans date, 14-23.

⁷⁰ Auner, 39.

⁷¹ Gy. Timár, *Pécs egyházi társadalma Károly Róbert korában*, Pécs, 1982, 52-53.

Outre la gestion de son diocèse, Bertalan prit part à l'évangélisation de la Bosnie et de la Cumanie. Grâce à l'aide du jeune roi Béla, Róbert, archevêque d'Esztergom avait commencé la christianisation en Cumanie pendant la deuxième moitié de l'an 1227, comme légat du pape. Il a baptisé le prince Borc avec tout son peuple et mis sur pied un évêché missionnaire à la tête duquel on trouve Téodoric, provincial dominicain.⁷² Bertalan, évêque de Pécs figurait parmi les prélats de la compagnie de l'archevêque. Il est à noter que les évêques cités comme missionnaires en Cumanie sont, sans exception, d'origine française : l'archevêque Róbert est né aux environs de Liège,⁷³ Rajnald, évêque de Transsylvanie venait de Normandie,⁷⁴ Bertalan évêque de Veszprém était venu avec Yolande, et la Bourgogne était la terre natale de Bertalan, évêque de Pécs. La participation active des évêques d'origine étrangère dans le mouvement missionnaire peut être expliquée par plusieurs facteurs : les prélats mentionnés étaient originaires des territoires centraux de la chrétienté occidentale, de territoires où le problème du paganisme n'existait pas. Ils trouvaient étrange le fait que les territoires voisins soient habités, et en grande quantité, par des peuples non christianisés ; les pontifes hongrois en avaient déjà l'habitude, ils étaient résignés à cette situation limitrophe. Pour les Français, tout cela paraissait inhabituel, irrégulier et se présentait comme un défi ; chez eux, la volonté de propager la foi devait être plus forte. L'esprit d'entreprise, le goût de l'aventure, le désir de conquérir de nouveaux territoires et de nouveaux peuples pour le christianisme convenaient davantage à leur mentalité. Ils avaient un certain désir d'affronter le danger, ce que démontre déjà leur déplacement des territoires centraux vers les périphéries de la chrétienté. D'autre part, étrangers, nouveaux venus, ils devaient prouver leur compétence à la dynastie et la société hongroise, et ceci encore plus que leurs homologues issus de l'aristocratie indigène. Tout cela devait les pousser à une activité plus forte : ils ont plus facilement compris et aidé la réalisation des projets des dominicains récemment installés en Hongrie.

Il semble que Bertalan ait favorisé, lui aussi, l'installation des dominicains en Hongrie. La première mention d'une maison conventuelle dominicaine à Pécs est faite en 1238 ; pour leur installation, l'autorisation du seigneur de la ville, donc de l'évêque, était indispensable : il se peut également qu'il ait fait venir les moines. La communauté monastique de Pécs devint une des bases de l'évangélisation de la Bosnie. Nous savons qu'elle envoyait des moines missionnaires vers le Midi et que l'argent destiné à la construction de la cathédrale de Bosnie était conservé dans cette maison.⁷⁵ En 1236, le pape Grégoire IX confiait à Róbert, archevêque d'Esztergom, et à l'évêque Bertalan la tâche d'aider Zobislaus, fils d'Étienne, l'ancien ban de Bosnie rejetant l'hérésie.⁷⁶ L'intérêt que Bertalan portait aux territoires d'outre-Save

⁷² J. Ferenc, *A kunok és püspökségük*, Budapest, 1981, 133 ; Pauler, II, 98.

⁷³ *Monumenta ecclesiae Strigoniensis*, I, éd. N. Knauz, Strigonii, 1874 (MES), 257.

⁷⁴ J. Temesváry, *Erdély középkori püspökei*, Kolozsvár, 1922, 323.

⁷⁵ Smičiklas, IV, 65-66 ; A. Hodinka, *Tanulmányok a bosnyák-djakóvári püspökség történetéből*, Budapest, 1898, 8.

⁷⁶ Theiner, I, 147 ; MES, I, 315.

est également démontré par les relations étroites qu'il entretenait avec Kálmán, duc de Slavonie.⁷⁷

La participation à l'évangélisation de la Bosnie était déjà un facteur de rivalité entre l'évêché de Pécs et l'archevêché de Kalocsa. À l'époque de Bertalan surgit une contestation de frontière ouverte entre les deux diocèses concernant l'appartenance de certains territoires de la Sirmie. Un procès de 1228 révèle que Bertalan avait obtenu — il faut avouer, par un diplôme faux — le patronat du monastère de Szávaszentdemeter.⁷⁸ Finalement, en 1247, Benedek, archevêque de Kalocsa, a prié le pape Innocent IV de séparer les deux diocèses parce que le manque de frontières tracées était à l'origine de nombreux différends entre leurs dirigeants.⁷⁹

Au début du XIII^e siècle, afin d'expédier les affaires litigieuses de l'Église, la papauté a institué des juges délégués : l'enquête, la convocation et le règlement des différends étaient confiés à deux ou trois dirigeants ecclésiastiques du pays en question. Ces requêtes démontrent d'une certaine manière dans quelle mesure ces derniers étaient connus ou reconnus au Saint-Siège, quelle était leur autorité aux yeux du pape. Bertalan a été sollicité huit fois ; c'est d'abord un diplôme daté de 1224 qui le mentionne, aux côtés de l'évêque de Vác et l'abbé de Szentgotthárd, comme commissaire de Honoré III dans le procès mené depuis seize ans entre l'abbaye de Pannonhalma et le chapitre de Veszprém sur l'appartenance des dîmes des églises Saint-Sauveur et Saint-Apollinaire de Tord, dans le comitat de Somogy. La sollicitation devait avoir lieu en 1223 ; pourtant, en 1224, le pape a déclaré que ses délégués n'avaient point avancé dans l'affaire. Deux des trois dignités ecclésiastiques sollicitées ont finalement convoqué les parties. L'évêque de Vác reçut un nouveau mandat dans cette affaire⁸⁰ : nous pouvons ainsi supposer que l'évêque de Pécs ou l'abbé cistercien avaient négligé leurs obligations. Longtemps après cette affaire, Bertalan n'aura pas de nouvelle commission : cette mise à l'écart révèle son probable manque de zèle.

Les sept autres sollicitations de l'évêque de Pécs se situent entre 1231 et 1236.⁸¹ L'autorité de Bertalan à Rome était probablement fondée sur le succès de ses ambassades en Aragon, étant donné que le pape Grégoire IX a également appuyé le mariage de Jacques, roi d'Aragon et de Yolande, fille d'André II. D'autre part, outre son talent de diplomate, Bertalan a dû acquérir à cette époque, la culture dont le manque lui avait été reproché lors de son élection. Ses connaissances en droit canonique sont attestées par le fait qu'en 1236, il intervient deux fois comme délégué du pape dans l'enquête menée pour éclaircir les hostilités vieilles de déjà

⁷⁷ Theiner, I, 97-99 et 146-147.

⁷⁸ Gy. Györfly, « A szávaszentdemeteri görög monostor XII. századi birtokösszeírása I », *MTA II. Osztályának Közleményei*, 1952, 70 et 87 et du même auteur, « A szávaszentdemeteri görög monostor XII. századi birtokösszeírása II », *MTA II. Osztályának Közleményei*, 1953, 90-91.

⁷⁹ Theiner, I, 205 ; J. Udvardy, *A kalocsai érsekek életrajza (1000-1526)*, Köln, 1991, 137.

⁸⁰ *Árpád-kori új okmánytár*, I, sous la dir. de G. Wenzel, Pest, 1860, 202-204.

⁸¹ Theiner, I, p. 97-99 (1231), p. 102-103 (1232), p. 125-126 (1234), p. 146-147, 147, 148 et 149 (1236).

cinq ans concernant le siège vacant de l'évêque de Várad.⁸² L'origine du différend était qu'une partie du chapitre de Várad avait élu évêque en 1231 Primogenitus, subdiacre du pape, tandis que l'autre votait pour Benedek, chanoine lecteur d'Esztergom.⁸³ La majorité des autres commissions concerne des affaires de Bosnie et de Slavonie.

En modifiant le vœu des croisés hongrois qui se portaient au secours de la Terre Sainte, le pape les invitait à porter aide à l'empereur latin de Constantinople. L'organisation de cette aide fut confiée à Gergely, évêque de Győr et Bertalan, évêque de Pécs.⁸⁴ Il est à retenir que les diplômes du pape mentionnent chaque fois, à côté de Bertalan, le doyen de l'église Saint-Pierre de Laon ; il semble au moins qu'entre 1232 et 1234, ce dernier séjourna en Hongrie. Les deux diplômes pontificaux ne signalent pas qu'il eût été envoyé par le Saint-Siège ; nous pouvons ainsi le considérer comme un membre de la suite de Bertalan, rejoignant ce dernier lors de son ambassade en Aragon, ou comme cet « homme savant » dont, en vertu de la prescription papale, Bertalan devait se faire accompagner jusqu'à ce qu'il obtienne la culture indispensable et qui, par cette relation intime, faisait partie par la suite de la compagnie de l'évêque. Ces commissions pontificales illustrent encore que l'évêque venu jadis de Constantinople entretenait des relations au moins amicales avec l'Empire latin et participait activement au recrutement des croisés destinés à secourir les Latins de Byzance.

Dans les paragraphes suivants, nous allons donner un aperçu des activités séculières de Bertalan. Au Moyen Âge, les évêques en tant que membres du Conseil royal ont souvent reçu des commissions diplomatiques dans les affaires séculières. Bertalan a dû arranger le mariage entre Jacques I^{er} et la fille d'André II née de Yolande et qui portait le nom de sa mère. Le mariage conclu avec le prince le plus important de la Méditerranée occidentale n'était point une mésalliance pour la fille d'André II,⁸⁵ son succès augmentait encore l'autorité continentale de la dynastie des Árpáds et d'André II. Les préparatifs du mariage avaient déjà commencé du vivant de la reine Yolande. C'est sans doute sur son initiative que la direction de l'ambassade de Barcelone fut confiée à l'évêque Bertalan qui connaissait la langue et la région. Selon le faux diplôme de l'évêché de Pécs daté de 1235, Bertalan a effectué quatre voyages en Aragon ; les dépenses financées par les revenus de son diocèse se sont élevées à cinq mille marcs d'argent.⁸⁶ Les dates probables des voyages sont 1229-1230, 1233, 1234-1235 et 1235.⁸⁷ En 1233, outre sa mission en

⁸² *id.*, I, 148-149.

⁸³ V. Bunyitay, *A várad püspökség története*, I, Nagyvárad, 1883, 99-100.

⁸⁴ Theiner, I, 102-103 et 125-126.

⁸⁵ Vajay, 398-399.

⁸⁶ RA, 275 ; Wertner, 44-45 ; Vajay, 402.

⁸⁷ En hiver 1229-1230, il promulgue un diplôme en Bourgogne le 13 février 1230 : *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, éd. A. Bruel, Paris, 1903, t. VI (1211-1300), 4589. En juillet 1231 et février 1232, nous voyons Bertalan dans des affaires en Hongrie : Theiner, I, 97-99 et 102-103. En hiver 1232-1233, il donne diplôme à Barcelone le 20 février 1233 : Thallóczy, 578-579. Au mois de juin 1234, il intervient de

Aragon, il devait se rendre, après la mort de la reine Yolande, dans les propriétés de cette dernière à Namur en Flandre et près d'Auxerre en France pour régler les problèmes d'héritage.⁸⁸

L'évêque Bertalan et le comes Bernardus, ministres d'André II à Barcelone, ont dressé le 20 février 1233 un diplôme sur le contrat de mariage provisoire de Jacques et de la duchesse Yolande. Selon cette lettre de mariage le dot de Yolande se compose des parties suivantes : 1. dix mille marcs d'argent, dot de sa mère ; 2. la concession du droit de recouvrement de deux cents marcs d'or que le duc d'Autriche doit à André II ; 3. le lot de propriété de Namur en Flandre ; 4. les propriétés de la mère de Yolande en France, en Bourgogne et en Hongrie ; 5. le mobilier hérité de sa mère.⁸⁹

La version finale du contrat sera promulguée par André II en Hongrie en présence des deux ambassadeurs de Jacques I^{er}. Le premier diplôme se trouve alors légèrement modifié : la concession des deux cents marcs d'or d'Autriche est supprimée. Par contre, la somme de dix mille marcs d'argent sera élevée à douze mille. Pour assurer son paiement, on a engagé le trentième, dont des montants annuels de 1500 marcs d'argent doivent être destinés à l'amortissement des douze mille.⁹⁰ Le recouvrement de la somme en question est confiée à Bertalan, évêque de Pécs, et aux maîtres des Templiers et des Hospitaliers de Hongrie. Leur commission sera d'ailleurs également confirmée par le pape Grégoire IX.⁹¹

Après la signature, Bertalan dirige le cortège qui suit la fille d'André II en Aragon. Ils seront accueillis par l'oncle de Jacques à Perpignan, près de la frontière.⁹² Enfin c'est l'évêque de Pécs qui, en présence de l'archevêque Bérenger, unit le 8 septembre 1235 le roi d'Aragon et Yolande de Hongrie à Barcelone, dans la cathédrale Sainte-Eulalie.⁹³

Les missions diplomatiques en Aragon et en Bourgogne ont donné plusieurs fois à Bertalan l'occasion de revoir ses parents qu'il avait quittés depuis des décennies et de s'occuper des affaires de sa famille. En février 1230, afin de régler un différend surgi entre son frère Josseran et Cluny, il intervient en collaboration

nouveau en Hongrie : Theiner, I, 125-126. En hiver 1234-1235, il fait acte à Cluny : F. III/2, 417 et Bruel VI, 4664. Le 8 février 1235, nous le trouvons de nouveau à Cluny : Bruel VI, 4669. À la fin du printemps, ou au début de l'été 1235 il est rentré en Hongrie avec les ambassadeurs d'Aragon Asselicus de Gvdal et Peregrinus de Bolas. Ils sont repartis après la promulgation du contrat de mariage et se trouvent à Barcelone dès le 8 septembre 1235 : Thallóczy, 583 et 586.

⁸⁸ Thallóczy, 580 ; E. Mályusz, « A magyar medieviztika forráskérdései », *Levéltári Közlemények*, 38 (1967), 9.

⁸⁹ Thallóczy, 580 ; L. Kropf, « Árpád-házi Jolán Aragon királynéja », *Századok*, 31 (1897), 221-223 et Vajay, 403 note n° 37 datent le diplôme en 1234.

⁹⁰ Thallóczy, 583 ; RA, 537.

⁹¹ Theiner, I, 133. Dans son testament daté du 8 octobre 1251, la reine Yolande fait mention de ses revendications de Hongrie et désigne l'évêque de Pécs comme personnage compétent pour en attester la légitimité. Olivér Brachfeld F., *Árpád-házi Jolánta, Aragónia királynéja*, Szeged, 1993, 60.

⁹² Brachfeld, 33.

⁹³ Vajay, 402.

avec Jean, comte de Châlon.⁹⁴ Bien qu'au mois d'août de l'année suivante Bertalan ne séjourne pas en Bourgogne, son frère pense nécessaire de mentionner lors d'une affaire d'hypothèque que l'acte serait confirmé par l'évêque de Pécs.⁹⁵ Ses séjours en Bourgogne lui ont également fourni la possibilité de se rendre au monastère de Cluny à la tête duquel on trouve deux de ses parents entre 1230 et 1235. Revoyant sa terre natale, Bertalan pense dès le début des années 1230, à renoncer à son épiscopat et à rentrer en Bourgogne. En visitant le tombeau de son père au monastère de Cluny, il s'est également choisi une sépulture.⁹⁶ Dans un diplôme portant ses sceaux établi près de Cluny, il donne douze marcs d'or en plaques à la communauté de Cluny afin de faire dire la messe du bout de l'an pour l'âme de ses ancêtres enterrés au monastère.⁹⁷ C'est Elemér Mályusz qui a attiré notre attention sur le fait qu'un évêque hongrois disposait d'une immense somme d'argent au début du XIII^e siècle et qu'il pouvait la faire sortir facilement du pays.⁹⁸

On peut se demander quel profit la ville de Pécs a pu tirer des coûteux voyages de Bertalan. Pourrait-on chercher, parmi les *Gallici* ou les *Latini* mentionnés dans des diplômes à la fin du XIII^e siècle,⁹⁹ des nouveaux venus installés dans la ville, non au XII^e siècle, mais au cours du siècle suivant et dont l'arrivée peut être liée à des recrutements pendant les voyages et les visites bourguignonnes de Bertalan ? D'autre part, il est probable qu'un chevalier du nom de Dalamatius, d'origine hongroise, recevant en 1244 un fief dans la circonscription Saint-Hyppolite (Siginus, évêque de Mâcon a d'ailleurs confirmé le don dans un diplôme) a pu aller en France grâce à la médiation de Bertalan.¹⁰⁰

Les ambassades de Bertalan en Aragon et en Bourgogne ont également eu une triste conséquence. Pendant qu'il accomplissait la mission en Espagne et en Bourgogne, le légat du pape, Jacques de Pecorar l'a suspendu, en raison de son absence, de sa fonction épiscopale. La mesure prise par le légat serait assez inhabituelle étant donné que l'évêque n'avait quitté son diocèse que pour servir les intérêts du pays. De telles missions — et les absences en résultant — étaient d'usage à cette époque. Cela semble encore plus étrange si l'on constate dans quelle mesure

⁹⁴ Bruel, VI, 4589. Au XIII^e siècle, Pâques marquait le début de l'année en Bourgogne, ainsi l'interprétation correcte de la datation «... Actum anno Domini M CC XX nono, die mercurii proxima post octavas Purificationis beate Mariae » est le mercredi 13 février 1230. F. K. Ginzler, *Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie*, t. III, Leipzig, 1914, 158 et I. Szentpétery, *A kronológia kézikönyve*, Budapest, 1985, 34.

⁹⁵ Bruel, VI, 4604.

⁹⁶ J. Koller, *Historia episcopatus Quinqueecclesiarum*, t. II, Posonii, 1782, 78 ; F. III/2, 417 et Bruel, VI, 4664.

⁹⁷ Bruel, VI, 4669 et Duby, 487.

⁹⁸ Mályusz, 1967, 9-10. Il est à retenir que l'article 23 du renouvellement de la Bulle d'or datée de 1231 fait également mention des étrangers venus en Hongrie qui ne veulent pas y rester pour toujours, mais reçoivent cependant des dignités, et font sortir les richesses du pays.

⁹⁹ ÁÜO X,107 ; ÁÜO XII, 578-579. L. Koszta, « A pécsi székeskáptalan Árpád-kori hiteles helyi tevékenységének kiadatlan oklevelei », *Baranyai Helytörténetírás*, 1989, 6 et 10.

¹⁰⁰ Bruel, VI, 4820.

le pape Grégoire a appuyé la réalisation du projet de mariage. Le roi d'Aragon était le vassal du pape et le succès des ambassades de Bertalan a contribué à ce que Jacques d'Aragon se marie avec une descendante de la dynastie des Árpáds au lieu de se lier avec la famille Babenberg qui appartenait à l'Empire de Frédéric II, principal ennemi de Grégoire IX.¹⁰¹ Ainsi le Saint-Siège a dû suivre avec une attention redoublée les ambassades de Bertalan. L'interdiction a eu lieu lors du voyage de 1233. Dès son retour en 1234, Bertalan a demandé au pape une dispense qu'il obtint dès décembre 1234.¹⁰² La décision n'avait donc pas pour but d'empêcher la mission diplomatique de Bertalan : elle s'explique plutôt par des motifs personnels. Le cardinal Jacques Pecorari était membre de l'ordre cistercien,¹⁰³ tandis que Bertalan était étroitement lié au grand adversaire, le monastère de Cluny. Au début des années 1230, les relations entre Cluny et Cîteaux se sont de nouveau détériorées pour un certain temps. Les années 1230 sont pour Cluny la période d'un essor matériel en même temps que la situation s'empirait du point de vue de la règle. Dans sa bulle du 28 juillet 1231, Grégoire IX ordonne aux clunisiens de suivre Cîteaux dans l'organisation et de tenir, tout comme les cisterciens (et avec leur aide), des chapitres généraux. Les moines de Cluny se trouvaient humiliés par la mesure papale et tardèrent à l'exécuter. Finalement il ont obtenu auprès d'Innocent IV qu'aux chapitres généraux les cisterciens soient remplacés par des chartreux.¹⁰⁴ On peut donc considérer la disposition de Pecorari comme un « remous hongrois » du conflit qui opposait les cisterciens aux moines bénédictins de Cluny. Par l'interdiction, le légat voulait même en affrontant la volonté du pape, empêcher que Bertalan offre une partie des revenus de son diocèse à Cluny.

Lorsque Bertalan revient d'Aragon en 1235, le roi André II est mort. L'évêque put toutefois conserver son influence auprès du nouveau souverain Béla IV. Ils avaient déjà établi de bonnes relations au début des années 1220 alors que le futur roi gouvernait encore le Midi. Plus tard, Bertalan participa à la mission de Cumanie soutenue par Béla. On le trouve souvent dans l'entourage du roi : il est présent par exemple, avec l'archevêque Róbert et trois dignitaires séculiers, le 29 janvier 1238 à la confirmation des possessions des Hospitaliers.¹⁰⁵ Il accompagne également le roi pendant l'invasion des Mongols.

Le récit de Rogerius nous apprend que dans la bataille de Muhi, Bertalan conduisait personnellement les soldats de son diocèse. Se rendant compte que la bataille était perdue, il s'est lancé, avec ses troupes, hors de la barricade de chariots.

¹⁰¹ A. Ballesteros y Beretta, *Geschichte Spaniens*, München-Berlin, 1943, 88 et 116-117 ; Brachfeld, 25 et 29.

¹⁰² Theiner, I, 131-132.

¹⁰³ T. Almási, « Pecorari Jakab bíboros politikai pályája », *Tanulmányok Karácsonyi Béla hetvenedik születésnapjára*, Szeged, 1990, 60.

¹⁰⁴ *Dictionnaire*, 81-83.

¹⁰⁵ Smičiklas, IV, 48.

Il fut poursuivi des Mongols : la vie de l'évêque en fuite sera finalement sauvée par le comte de Somogy László (Kán), arrivé en retard sous Muhi.¹⁰⁶

Pendant l'invasion des Mongols, Bertalan résidait à la cour de Béla IV émigrée dans la ville de Spalato, en Dalmatie avec Étienne, évêque de Zagreb, Étienne Bánca, évêque de Vác et le chancelier Benedek déjà élu archevêque de Kalocsa.¹⁰⁷ Pécs, le siège épiscopal de Bertalan sera pillé par les Mongols. Les diplômes du *locus credibilis* conservés dans la sacristie de la cathédrale furent même détruits.¹⁰⁸ Les chanoines purent s'enfuir, car une lettre adressée au pape le 2 février 1242 mentionne que le chapitre de Pécs réside à Székesfehérvár alors que, toujours dans le même rapport, la ville de Pécs ne figure plus parmi celles qui résistent encore aux Tartares.¹⁰⁹

Après la fin de l'invasion des Mongols, Bertalan n'a eu que très peu d'occasions de participer à la reconstruction de la ville et à la réorganisation de l'évêché. Il semble qu'à l'élection d'István Bánca à l'archevêché d'Esztergom, Bertalan ait dû se charger des missions diplomatiques de l'ancien évêque de Vác et intervenir dans les commissions royales. Il sera envoyé en Dalmatie en compagnie du duc Denis, ban de Sclavonie pour servir d'intermédiaire dans les hostilités surgies entre Trau et Spalato. Le roi avait pris parti pour Trau, lui donnant refuge lors de l'invasion : la ville de Spalato a alors demandé le secours de Ninoslav, ban hérétique de Bosnie. L'armée de Béla était déjà en route contre Ninoslav quand une délégation spatatine vint le chercher pour se disculper. Le roi a feint de leur pardonner tout en demandant que le noble et savant prévôt de Csázma, Ugrin Csák, soit élu archevêque de Spalato. Cette élection sera pourtant refusée par le chapitre de Spalato qui exprime sa volonté d'élire son évêque après de longues et mûres réflexions et jamais sur ordre ou sous la pression du peuple. Quinze jours après l'armée du ban Dénes s'approcha de la ville et dressa son camp à Salona ; le 12 juillet 1244 l'assaut fut lancé contre la ville. L'armée hongroise était divisée en plusieurs unités. La troupe commandée par Bertalan combattait tout près du ban ; un peu plus loin se distinguaient les soldats de Phile, prévôt de Zagreb, à côté d'eux les milices de Trau et le châtelain de Klissza. Les Spalatins durent se retirer dans la citadelle. Les Hongrois mirent le feu à la partie occidentale déjà occupée de la ville : toutes les maisons construites en bois ou en roseaux ont disparu dans l'incendie et même vingt maisons de pierre furent brûlées. L'ardeur du combat s'illustre par le fait que ce seul jour, cinq cents maisons ont été détruites dans la ville. D'après Thomas de Spalato, les pertes des Spalatins se sont élevées à dix personnes, celles des Hongrois et des habitants de Trau à trente. Enfin, les bourgeois demandèrent

¹⁰⁶ SRH, II, 571.

¹⁰⁷ Tamás Spalatói, « Historia Salonitana », *Scriptores rerum Hungaricarum*, III, éd. J. G. Schwandner, Vienne, 1748, 611.

¹⁰⁸ ÁÚO, VII, 273.

¹⁰⁹ *Árpád-kori levelek*, 153-154.

l'armistice et acceptèrent le 19 juillet 1244, la paix dictée par les représentants du roi.¹¹⁰

À la fin de décembre 1244, le pape Innocent IV a décidé de réunir le concile à Lyon, et le 3 janvier 1245 il a invité les principaux dirigeants de l'Église à y assister.¹¹¹ Au cours de la séance plénière d'ouverture du 28 juin dans la cathédrale de Lyon, le pape mentionne parmi les cinq plaies de l'Église (les sujets du concile) l'invasion des Mongols en Europe.¹¹² Bien que le concile ait été marqué par le conflit entre la papauté et l'empereur Frédéric II, la troisième réunion plénière s'est saisie de la question tartare.¹¹³ On a écouté le compte rendu de Pierre, archevêque de Russie qui donnait une présentation générale des caractéristiques ethniques et religieuses des Mongols. Il semble que les Franciscains aient joué un rôle actif lors du débat.¹¹⁴ Parmi les documents de clôture, la constitution *Christianae religionis cultum* devait résumer l'avis adopté dans cette question. Sous l'influence des Franciscains, la décision du concile a considéré que la question tartare était plutôt d'ordre missionnaire que militaire. Le deuxième paragraphe de l'acte décrit les dévastations causées par les Tartares tandis que le troisième invite les populations des territoires menacés à empêcher les assauts des Tartares en construisant des fossés, des murailles et des forteresses. Il ordonne finalement d'avertir rapidement le Saint-Siège de l'avancée tartare pour que le pape puisse demander l'aide des fidèles.¹¹⁵ De même que le compte rendu de l'archevêque Pierre, l'acte final fait mention de la Hongrie.

La question se pose de savoir si Béla IV ou l'Église hongroise se sont fait représenter à Lyon ou non. Fraknói et la monographie plus récente du concile répondent par l'affirmative : selon eux, le représentant aurait été Bertalan, évêque de Pécs.¹¹⁶ Cependant György Györffy ne mentionne aucun participant hongrois.¹¹⁷

Les actes du concile de Lyon n'ont pas été conservés. Par le rapport de Mathieu de Paris nous savons que quelque 150 prélats, venus principalement d'Espagne et de France y étaient présents. Quant aux territoires allemands, seuls quelques évêques ont osé y aller. En évoquant la liste des participants, le chroniqueur s'étonne lui aussi : bien que la Hongrie ait été, pour la majorité de ses

¹¹⁰ Schwandtner, III, 624-626 ; F., IV/1, 319-322 ; Pauler, II, 210.

¹¹¹ H. Wolter — H. Holstein, *Lyon I - Lyon II (Geschichte der ökumenischen Konzilien, VII)*, Mainz, 1972, (Lyon I) 312.

¹¹² C.-J. Hefele, *Konziliengeschichte*, t. V, Freiburg, 1863, 985 ; H. Jedin, *Kleine Konziliengeschichte*, Freiburg, 1981, 50-52.

¹¹³ W. Ullman, *Kurze Geschichte des Papsttums im Mittelalter*, Berlin-New York, 1978, 227.

¹¹⁴ Hefele, V, 989 ; Lyon I, 106-108 et 134-137.

¹¹⁵ J.-D. Mansi, *Sacrum conciliorum*, XXIII, Venise, 1779, 627-628.

¹¹⁶ V. Fraknói, *Magyarország egyházi és politikai összeköttetései a római Szentszékkal*, Budapest, 1901, 66 ; Lyon I, 41 note 65 se réfère non pas à une source mais à une étude de B. Hóman, *Geschichte des Ungarischen Mittelalters*, t. II, Berlin, 1943, 142.

¹¹⁷ Gy. Györffy, *Julianus barát és Napkelet felfedezése*, Budapest, 1986, 46-47.

terres, dévastée par les Tartares, personne n'est venu au concile.¹¹⁸ Cela montre donc que l'évêque de Pécs ne pouvait guère y être présent. La désolation de la Hongrie a dû être relatée, outre par l'archevêque russe, par Berthold, patriarche d'Aquilée, parent de Béla IV et par Roger membre de la délégation anglaise qui avait vécu l'invasion en Hongrie et l'a même décrite dans ses *Lamentations*.¹¹⁹

En raison de l'aggravation du problème tartare, Bertalan reçoit, dix-huit mois après la clôture du concile, une nouvelle mission diplomatique. Béla IV l'envoie auprès d'Innocent IV qui réside encore à Lyon. Au cours de l'hiver 1246-1247, parviennent à la cour de Béla IV les nouvelles alarmantes d'une nouvelle invasion européenne des Mongols. Conformément aux résolutions du concile, le roi, espérant une aide, avertit immédiatement le pape. Vers la fin de 1246 il dépêche à Lyon Jacques, provincial des franciscains.¹²⁰ L'évêque de Pécs lui succéda. Bertalan est certainement resté longtemps auprès de la cour papale car le roi envoya le comes Simon auprès du pape avec une lettre accompagnée de la lettre dite « tartare » datant probablement de 1247 ou 1248. Simon devait rencontrer Innocent IV en compagnie de Bertalan.¹²¹

Il semble que Bertalan ne soit plus rentré en Hongrie après 1247.¹²² Restant à proximité du pape qui séjourna à Lyon jusqu'en avril 1251,¹²³ il résidait probablement sur les terres de sa famille, non loin du siège pontifical. Au début de l'an 1251, il a renoncé définitivement à l'épiscopat devant le pape.¹²⁴ Son successeur fut le vice-chancelier Achille, prévôt de Székesfehérvár, de la famille Hont-Pázmány. En juillet 1251, il est déjà mentionné comme évêque élu.¹²⁵

La résignation de Bertalan pouvait avoir plusieurs raisons. D'une part son insuccès diplomatique dans la question tartare : il a dû sentir que même Béla IV avait perdu sa foi en une aide occidentale à l'occasion d'une incursion tartare. D'autre part, sa famille a dû affronter au milieu du siècle de grandes difficultés économiques tandis que son frère Josseran VI qui avait géré les domaines, se battait à partir de

¹¹⁸ Mansi, XXIII, 633 ; Hefele, V, 982-983 ; *Lexikon für Theologie und Kirche*, VI, Freiburg, 1961, 1251.

¹¹⁹ Mansi, XXIII, 633.

¹²⁰ Fraknói, 67 ; Toru Senga, « IV. Béla külpolitikája és IV. Incéhez intézett "tatárlevele" », *Századok*, 121 (1987), 594-595.

¹²¹ F. IV/1, 298 ; F., IV/2, 218. Les lettres non datées ont déjà subi plusieurs estimations. Par conséquent, l'ambassade de Bertalan a eu également plusieurs dates possibles entre 1243 et 1250. Pauler (II, 209) la situe en 1243-1244. Toru Senga (604-609), qui a étudié plus récemment les diplômes mentionnés, propose 1247 ou 1248.

¹²² L'absence de Bertalan est attestée par le fait qu'en mars 1249, le chapitre de Pécs juge lui-même une affaire matrimoniale relevant de la compétence de l'évêque (« auctoritate domini nostri episcopi, qua fungimur in hac parte »). *ÁÜO*, II, 210.

¹²³ Innocent IV est arrivé à Lyon le 2 décembre 1244. Il est rentré en Italie (à Pérouse via Gênes) le 19 avril 1251, *Lyon I*, 312-313.

¹²⁴ Seul le pape pouvait autoriser la démission des évêques (*resignatio*). La cause la plus fréquente était leur âge, Ganzer, 23.

¹²⁵ F., IV/2, 95 ; RA, 949.

1248 aux côtés Saint Louis en Égypte, loin donc de sa Bourgogne.¹²⁶ Les problèmes financiers peuvent expliquer pourquoi Bertalan avait reçu du pape lors de sa démission une « pension » de deux cents marcs d'argent sur les revenus de l'évêché de Pécs.¹²⁷ Enfin la cause primordiale de la résignation a pu être l'âge de Bertalan. En 1251, l'évêque avait plus de 62 ans, ce qui est un âge très avancé pour l'époque.¹²⁸ Il devait se préparer à quitter le monde terrestre et, conformément aux dispositions qu'il avait prises dès 1234, il voulait trouver le repos éternel à Cluny, près de la sépulture de son père.¹²⁹

Béla IV a pris acte de la démission de Bertalan et, semble-t-il, n'a suscité aucun obstacle au versement de la « pension » prescrite par le pape. Il reconnaissait ainsi les services que son diplomate lui avait rendus au cours de décennies. L'évêque a, pour sa part, restitué les possessions hongroises qu'il avait reçues du roi, comme en témoigne l'acte de la terre Saint-Martin près de Váska.¹³⁰

Cependant Bertalan n'a pas reçu la somme attribuée même après deux ans. Ainsi, prenant tous les risques d'un long voyage, il est allé voir le pape Innocent IV à Assise.¹³¹ À l'origine de la carence des deux cents marcs on trouve en effet les difficultés financières de l'évêché de Pécs : le successeur de Bertalan, Achille, qui venait de prendre en main la direction du diocèse, est mort six mois plus tard.¹³² Le vice-chancelier Jób de la famille Záh, dont on parle le 15 juin 1252 comme évêque élu lui a succédé.¹³³ Conformément aux prescriptions du droit canonique, un évêque ne peut disposer des revenus de son évêché qu'après sa confirmation et son sacre, jusque-là les dépenses s'accumulent. Les difficultés économiques de l'évêque de Pécs sont illustrées par le fait que ses ministres envoyés en Italie, György et Dénes, chanoines de Pécs ont reçu le 20 février l'autorisation du pape d'emprunter — au nom de leur évêque — jusqu'à la valeur de quinze marcs d'or.¹³⁴ Ils devaient pourtant demander dès le 6 mai la permission d'un nouveau crédit de dix-neuf marcs d'or.¹³⁵ Vu les circonstances, le pape a trouvé plus raisonnable de réduire de moitié (cent marcs d'argent fin) l'allocation de Bertalan. Celle-ci devrait enfin être remise

¹²⁶ S. Runcimann, *Geschichte der Kreuzzüge*, III, München, 1960, 262-263 ; Vajay, 402.

¹²⁷ Theiner, I, 219-220.

¹²⁸ Selon les statistiques, seul les 10 % des hommes ont vécu jusqu'à cet âge dans la période en question. Leur espérance de vie ne dépassait guère les 65 ans, et seulement 3,5% ont pu attendre l'âge de 70 ans. Gy. Acsádi, « A középkori magyar halandóságra vonatkozó paleodemográfiai kutatások eredményei », *Történelmi Statisztikai Évkönyv*, 1963, 22 ; *Handbuch der europäischen Wirtschafts- und Sozialgeschichte*, II, Hrsg. v. J. A. van Houtte, Stuttgart, 1980, 22.

¹²⁹ F., III/2, 417 et Bruel, VI, 4664.

¹³⁰ ÁÚO, XI, 395.

¹³¹ Theiner, I, 218.

¹³² La dernière mention faite d'Achille date du 24 novembre 1251, Smičiklas, IV, 467 ; RA, 960.

¹³³ ÁÚO, VII, 342 ; RA, 973.

¹³⁴ Theiner, I, 218.

¹³⁵ *Id.*, I, 219.

chaque premier mai par les délégués de Jób, sous peine d'excommunication, à Bertalan ou à son commissaire, dans la maison conventuelle des Hospitaliers près de Venise, à partir de 1254.¹³⁶ Afin de compenser la décision désavantageuse pour Bertalan, le pape, en exerçant une grande faveur, lui a permis d'accorder à ses clercs quelques domaines ecclésiastiques en Bourgogne même si ces derniers étaient liés à des devoirs pastoraux.¹³⁷ L'évêque Bertalan est mentionné, pour la dernière fois, le 8 mai 1254 à Assise. Il devait mourir peu après.

Même si nous possédons de nombreuses données, il est difficile de tracer, sept siècles après sa mort, le portrait de l'évêque Bertalan. Il était attiré par le monachisme et particulièrement par le mode de vie monastique ou celle des ermites comme témoignent ses relations intimes avec Cluny ou la fondation de la colonie des ermites. L'idée de l'appui et de la réunion des ermites s'inspirait de son séjour à Constantinople où il a eu l'occasion de reconnaître et de comprendre les fortes traditions anachorétiques du christianisme d'Orient. Il a également aidé l'ordre des dominicains récemment fondé. Pendant sa jeunesse, il n'a pas tenté d'acquérir le savoir ou les connaissances canoniques indispensables à l'accomplissement de ses devoirs épiscopaux : il a pourtant réussi, plus tard, à se rattraper. Une bonne connaissance du droit canonique avait une importance primordiale surtout pour l'ambitieuse couche moyenne de l'Église car ainsi elle pouvait, non seulement remplir ses obligations mais aussi mieux se défendre dans les querelles ou procès nés de ses tentatives d'acquérir de riches domaines ecclésiastiques. Au lieu de l'Université de Paris et des expériences intellectuelles, Bertalan, jeune clerc, a choisi la croisade, le voyage avec leurs dangers et leurs aventures. Dans sa carrière ecclésiastique il a surtout compté sur l'aide de sa parenté et avant tout des comtes de Flandre. Il est également remarquable que, contrairement à la majorité de ses contemporains, il a beaucoup voyagé. Il a vu du pays et a connu la plus grande partie de l'Europe de l'époque.

L'historiographie a cherché à savoir si Bertalan avait été moine de Cluny avant de devenir évêque ou bien s'il est entré au monastère de Cluny, vers la fin de sa vie.¹³⁸ Malgré les relations étroites qu'il entretenait avec Cluny, nos sources, y compris les diplômes édités par Bertalan à Cluny, n'en font aucune mention.¹³⁹ Après sa résignation il est devenu moine au moins en 1253, comme en témoignent les diplômes d'Innocent IV et l'autorisation selon laquelle l'ancien évêque pourrait accorder des biens convenables aux clercs séculiers qui faisait partie de sa suite.¹⁴⁰

Ceux qui sont arrivés en Hongrie dans la suite des futures reines, étaient souvent suivis de leurs parents. Pourtant aucun parent de Bertalan ne s'est installé en Hongrie. En raison de ses nombreuses missions diplomatiques, Bertalan était, à

¹³⁶ *Ibid.*, I, 119-120.

¹³⁷ *Ibid.*, I, 218.

¹³⁸ Kisbán, 15-18 ; E. Fügedi, « Koldulórendek és városfejlődés », *Kolduló barátok, polgárok, nemesek*, Budapest, 1981, 64.

¹³⁹ Bruel, VI, 4604 et 4669 ; F., III/2, 417.

¹⁴⁰ Theiner, I, 218.

l'exception de quelques années, toujours en voyage. Cette circonstance a contribué à ce qu'il n'ait pu réellement s'enraciner dans son nouveau pays. C'est ce qui a motivé en partie son retour relativement précoce. Nous ne pouvons malheureusement pas savoir s'il a appris le hongrois et si oui, à quel niveau. Au début, en raison des problèmes linguistiques, il entretenait des relations étroites avec les clercs français. De même, il a eu besoin d'interprètes ou de l'aide des membres français de l'épiscopat également au Conseil royal.¹⁴¹ Néanmoins il est devenu très jeune membre de l'épiscopat de Hongrie ; il a donc eu la possibilité d'apprendre la langue de son nouveau pays. Sa connaissance du hongrois est attestée par le fait que lors du siège de Spalato, il commandait une unité,¹⁴² ce qui aurait été impossible en latin ou en français, et l'utilisation d'un traducteur aurait rendu sa tâche particulièrement difficile.

Parmi les laïcs de Hongrie, Bertalan a noué des relations avant tout avec la famille des futurs Nagymartoni arrivée d'Aragon en Hongrie, donc d'une civilisation semblable à celle de sa terre natale, à l'époque des rois Imre et André II. Avec eux, il n'avait certainement pas de problèmes de communication.¹⁴³ Lors de son ambassade à Barcelone en 1233, nous trouvons à ses côtés le comte Bertrandus, et en 1247 le comte Simon appartenant à la même famille. Lors de la composition des délégations, le roi devait considérer, outre le sens diplomatique et la connaissance des lieux, les relations entre les membres du groupe aussi que leurs sympathies. Dans l'élite laïque, Bertalan n'était lié en effet qu'à la famille Nagymartoni et aux membres de la dynastie, la reine Yolande, André II, Béla IV et le duc Kálmán. Il incarne ce type de prélat qui, au lieu de protéger sa famille, se consacre entièrement à la gestion de son diocèse, au service du roi, s'il le faut les armes à la main. Faute de liens de parenté, il se tient à l'écart des luttes de partis de l'aristocratie laïque.

¹⁴¹ Nous n'avons pas d'informations précises concernant la langue en usage au Conseil royal, mais il est probable qu'à cause de la présence des dignitaires laïques, les discussions étaient tenues principalement en hongrois. Mónika Jánosi, « A Szent László-kori zsinati határozatok keletkezéstörténete », *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae. Acta Historica*, 96, Szeged, 1992, 8. Les analogies étrangères (anglaises) prouvent aussi que l'usage du latin n'était exclusif que dans les affaires concernant l'Église. Dans les affaires laïques on n'utilisait le latin que lorsque la langue vulgaire se révélait, pour quelque raison, insuffisante. Richter, 1976, 50 et Richter, 1979, 55. Au moment où les étrangers deviennent plus nombreux dans l'entourage du roi ou parmi ceux qui ont une certaine influence sur les décisions royales, les problèmes linguistiques ne peuvent qu'accentuer la séparation des étrangers et des Hongrois ; cela est particulièrement valable dans le cas des dignitaires laïques qui ne parlent pas le latin. À côté des facteurs politiques, les difficultés de communication ont contribué à l'aggravation des conflits au sein de l'aristocratie laïque. Nous pouvons constater cet effet au cours de la première partie du règne d'André II. Gyula Kristó fut le premier à attirer l'attention sur la xénophobie des couches dominantes et le renforcement de l'identité hongroise observables dès le début du XIII^e siècle. Gyula Kristó, « Magyar öntudat és idegenellenesség az Árpád-kori Magyarországon », *Irodalomtörténeti Közlemények*, 94 (1990), 432-436.

¹⁴² Schwandtner, III, 624-626.

¹⁴³ On a toujours souligné l'origine étrangère de Simon Nagymartoni : en 1220, en 1225 et en 1234, il est qualifié de *latinus* : RA, 567, 538 et 528. Il est « d'Aragon » en 1228 : RA, 443 et espagnol (*Yspanus*) en 1243 : RA, 731 et 746.

Malgré ses fréquentes absences, le souvenir des activités épiscopales de Bertalan est conservé par les ruines du couvent de Jakabhegy, par l'aspect du centre de Pécs et par l'église paroissiale de Pécs qui fut transformée en mosquée au XVI^e siècle.

(Traduit du hongrois par Géza Szász, revu par Chantal Philippe)

1896, le Millénaire de la Hongrie : Ignace Kont et la littérature hongroise

En cette année 1996, nous fêtons en Hongrie mais aussi à Paris, le onze centième anniversaire de l'établissement des Hongrois sur le territoire qui verra s'épanouir la Hongrie. Cet événement symbolique a marqué l'installation des Hongrois sur le territoire européen. Mille ans après, les festivités du Millénaire consacreront le retour de la Hongrie dans le concert des grandes nations européennes. 1996 marque aussi, à sa façon, une étape de la Renaissance de la Hongrie.

L'historienne Catherine Horel, dans le n°5 des *Cahiers d'Études Hongroises*, a très bien exposé la vision que nous avons pu avoir en France des fêtes du Millénaire de la Hongrie.¹ J'aimerais, pour ma part, m'attacher à un aspect moins connu de cette vision en France : le rôle prosélyte d'Ignace Kont, professeur d'origine hongroise, pour faire connaître la Hongrie en France, notamment à travers sa littérature et sa langue.

La littérature hongroise en France avant Kont

Au XVIII^e siècle et dans la première partie du XIX^e siècle, la France a surtout subi l'influence des peuples dont elle avait une connaissance plus directe, ce qui, naturellement, faisait passer au second plan d'autres cultures et d'autres pays. En ce qui concerne la littérature hongroise, ce phénomène est encore plus profond que pour d'autres littératures, y compris celles des voisins de la Hongrie. Bien que la littérature hongroise eût existé et eût pu être connue dès le XVII^e siècle, il a fallu attendre, à quelques rares exceptions, la fin de la première moitié du XIX^e siècle pour en avoir un premier aperçu véritable en France.²

Les événements de 1848 en France et en Europe, mais surtout en Hongrie, vont avoir une influence certaine sur l'intérêt que les Français vont porter aux autres peuples et notamment à ceux qui dépendent de l'Empire des Habsbourg. Cette curiosité va les conduire à découvrir les littératures de ces peuples et la Hongrie, dans cette découverte, va être centrale. Une littérature, surtout si elle est récente comme la littérature hongroise, ne pénètre un autre pays que lentement et elle a besoin pour cela de nombreux intermédiaires. Les événements politiques de la fin

¹ Catherine Horel, « Les fêtes du Millénaire de la Hongrie vues par la France », *Cahiers d'Études Hongroises*, 5, 1993, 155-176.

² Erzsébet Hanus, « Le premier article en français sur la littérature hongroise : Le Mercure étranger en 1813 », *Cahiers d'Études Hongroises*, 5, 1993, 111-120 ; *La littérature hongroise en France au XIX^e siècle*. Thèse de doctorat, INALCO, Paris, 1996, 503 p., à paraître prochainement.

des années 40 ont permis de former un tel groupe. Sándor Petőfi en est le principal bénéficiaire voire presque le seul. Des années 50 à la fin du siècle, un grand nombre de Français ou de Hongrois exilés vont consacrer une grande partie de leur énergie à le faire connaître au public français. Dans une douzaine d'anthologies consacrées à la poésie hongroise ou bien au seul Petőfi, dans de multiples revues, les traductions ou adaptations, médiocres ou d'assez bonne qualité, vont fleurir. On parviendra à faire de Petőfi un symbole de toute la poésie lyrique magyare et au-delà, de l'ensemble de la littérature hongroise.³

Pour que le monde savant commence réellement à se préoccuper de la Hongrie, il faut deux événements ; d'une part, l'accession de la Hongrie à la quasi-souveraineté au sein de l'empire d'Autriche par le Compromis du 17 février 1867 ; d'autre part, l'apparition dans le monde scientifique d'une nouvelle génération de savants comme Charles de Ujfalvy.⁴ Dès lors, l'intérêt pour ce pays d'Europe centrale se ranime, non plus seulement sous la forme d'un mouvement de sympathie comme à l'occasion de la révolution de 1848, mais sous celle de la découverte, ou plus exactement de la redécouverte, d'une nation ancienne enfin ressuscitée de la servitude et de l'oubli. Dans cette phase autoritaire de l'Empire, Petőfi offre une respiration à un public qui, comme en Hongrie, étouffe. Beaucoup d'autres vont s'intéresser à Petőfi durant toute cette période. Toutes ces études, articles de circonstance, traductions, relations de voyage prouvent que Petőfi était à la mode en France. Mais la popularité de son nom nuisait à sa gloire. Plus on parlait de lui, plus on ignorait son œuvre. À la fin du siècle, Ignace Kont tentera de remettre les choses en place.

L'ambiance favorable du début des années 50 grandit peu à peu et devint traditionnelle vers 1880. Cette décennie des années 80 marque l'âge d'or des relations franco-hongroises.⁵ Une femme va symboliser cette période : Madame Adam.⁶ Le milieu libéral qu'elle fréquenta très tôt fortifia sa méfiance voire sa haine à l'égard de la Prusse et son penchant pour la cause hongroise. Pour arriver à cette grande alliance contre l'Allemagne, il fallait donc montrer aux Hongrois que la France les aimait, aux Français que la France même défaite jouissait d'un beau prestige en Hongrie. Madame Adam avait de puissantes amitiés qu'elle pouvait mettre au service de la Hongrie. Elle pouvait aussi compter sur un milieu francophile

³ Pour une bibliographie complète de la littérature hongroise en langue française, voir : Henri Toulouze, *La bibliographie française de la Hongrie*. À paraître. Sur Petőfi, voir en plus de la thèse déjà citée qui comporte une bibliographie abondante : Ignace (Ignác) Kont, « Petőfi en France », *Revue de Hongrie*, Budapest, mai 1909, 3, n°5, 582-604 ; István Lelkes, « Petőfi en France », *Nouvelle revue de Hongrie*, Budapest, 1939, 60, 229-241.

⁴ Bernard Le Calloc'h, « Charles de Ujfalvy (1842-1904), pionnier des études finno-ougriennes en France », *Études finno-ougriennes*, 20, 5-39 ; « Charles de Ujfalvy, pionnier des études finno-ougriennes en France, explorateur de l'Asie centrale », *Journal de la Société finno-ougrienne*, Helsinki, 1987, 1-12.

⁵ István Lelkes, *A magyar-francia barátság aranykora 1879-1889*. Bibliothèque de l'Institut français à l'Université de Budapest, 1932, n° 23, 322.

⁶ Juliette Lamber madame Adam, *La patrie hongroise. Souvenirs personnels*. Éd. Nouvelle revue, Paris, 1884, 327 p. ; *Mémoires*, Paris, 1902-1910, 7 vol.

agissant chez les intellectuels hongrois.⁷ En 1879, quand l'inondation de Szeged plongea la Hongrie dans le deuil, Madame Adam put saisir cette douloureuse occasion pour montrer à la Hongrie que les Français lui portaient des sympathies chaleureuses.⁸

L'annonce d'une délégation d'écrivains hongrois venant à Paris pour le 14 juillet 1883 la remplit d'aise et elle s'activa pour qu'ils soient reçus dans les meilleures conditions.⁹ Après une préparation accompagnée de nombreuses polémiques, la rencontre de la délégation avec Victor Hugo fut le sommet du voyage. D'autres délégations d'intellectuels et d'écrivains ponctuèrent cette décennie. Toute cette activité autour de la Hongrie en France eut des répercussions sur la connaissance de la littérature hongroise en France. Un certain nombre de participants aux délégations agirent directement en ce sens. Mais c'est beaucoup plus grâce à l'atmosphère créée qu'un certain développement se produisit. Les affaires de Hongrie étaient plus familières aux journalistes et au public. La littérature en profita un peu.

Vers 1885, l'écrivain hongrois Sigismond Justh arrive à Paris.¹⁰ Il se fixe comme programme de faire connaître la littérature hongroise. Justh avait compris le changement de situation géopolitique. L'urgence n'était plus de présenter la Hongrie pour la faire connaître au public français ou pour la défendre sur la scène internationale comme l'avaient si bien fait les émigrés de 48. Depuis le compromis de 1867, la Hongrie commence à être reconnue. Mais la littérature hongroise, malgré de nombreux efforts pour faire connaître le poète Petőfi ou le romancier Jókai,¹¹ reste inconnue. Il y a beaucoup d'efforts à déployer. Justh influencera un grand nombre d'autres personnes qui œuvreront pour la littérature hongroise.

Avec l'effacement forcé de Charles de Ujfály dans les années 80, la France n'a plus de défenseur zélé et efficace de la langue hongroise. Dans la dernière partie du siècle, quelques linguistes français ou d'origine hongroise, plus ou moins savants, essaient quand même de présenter la langue hongroise de façon plus ou moins

⁷ *La Triple Alliance et la Hongrie, par un patriote hongrois*. Lettre-préface de Mme Juliette Adam, Paris, 1892, 44 p.

⁸ La presse française s'empara de l'événement, par exemple : *Le Figaro*, 13, 14, 17, 18, 19, 24, 26, 29 mars, 2, 7, 21 avril 1879, *Le Journal des Débats*, 15, 20, 25 mars 1879, *La Gazette de France*, 14, 26 mars, 2, 23 avril, 22 mai 1879, *La République française*, 14, 15, 16, 18 mars, 2, 3, 16, 24 avril, 3 mai 1879.

⁹ Henri Toulouze, « Un événement parisien en 1883 : la grande délégation hongroise », *Cahiers d'Études Hongroises*, 5, 145.

¹⁰ Magda Gálos, Sigismond Justh et Paris. Contributions à l'histoire des relations littéraires franco-hongroises dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Specimina Dissertationum facultatis philosophicae regiae hungaricae universitatis elisabethinae quinqueeclesiensis, n 36, Institut français de l'Université Elisabeth de Pécs, Budapest, 1933, 120 p., 1 portrait. Voir aussi : Émile Faguet, « M. Sigismond de Justh : Le livre de la Poustá », *Revue politique et littéraire*, Paris, oct. 1892 ; Pierre de Coubertin, « M. Sigismond de Justh », *Nouvelle revue*, Paris, 15 sept. 1897, 261-270.

¹¹ Erzsébet Hanus, « La fortune de l'écrivain Mór Jókai en langue française », *Études finno-ougriennes*, n° 28, à paraître.

scientifique.¹² C'est le cas de János Ludwigh, de Maurice Grunwald ou d'Alexandre de Cihac.

En donnant la parole à des savants étrangers — Kai Otto Donner, Vilmos Huszár, Charles de Harlez —, la Société de linguistique de Paris commence à jouer son rôle vis-à-vis des langues finno-ougriennes.¹³

La littérature hongroise, malgré les efforts méritoires du cercle de Madame Adam ou des amis de Zsigmond Justh, n'est présentée que de façon fragmentaire et ne connaît toujours pas de synthèse en langue française. Ce travail va être la tâche d'un jeune professeur hongrois, Ignace Kont, qui vient s'installer à Paris dans les années 80.

Le travail d'Ignace Kont¹⁴

Ignace Kont naît le 27 octobre 1856, dans une famille d'origine juive, à Tét près de Győr dans le nord de la Transdanubie. Quand il a quatre ans, sa famille s'installe à Győr. Après des études secondaires dans cette ville, il s'inscrit en 1875 à l'Université de Vienne puis en 1877 à celle de Budapest. Des études brillantes sont couronnées d'un doctorat et d'un diplôme d'enseignement. Il obtient le grade de "privat docent" en 1881 à Budapest. L'année suivante, il vient à Paris où il s'inscrit à l'Université de la Sorbonne. Il est aussi auditeur au Collège de France et à l'École Pratique des Hautes Études. Il obtient la nationalité française en 1883. Comme Charles de Ujfalvy, il sort premier de l'agrégation d'allemand en 1887. Il maniait cette langue aussi bien que sa langue maternelle. Ses premiers postes sont à Auxerre, Issoire, Lorient puis au Havre avant d'être nommé en 1892 au Lycée Montaigne à Paris, puis au Collège Rollin, où il restera jusqu'en 1909.

À l'occasion de la préparation du "Millénaire de la Hongrie", il publie de nombreux articles et ouvrages sur la littérature hongroise.¹⁵ De 1893 à 1900, il

¹² Jean Ludwigh, « Données historiques fournies par les étymologies magyares », *La libre recherche*, Bruxelles, 1858, 11, 261-289 ; Maurice Grunwald, « Quelques observations sur les affinités du turc avec le magyar », *Revue de philologie et d'ethnographie*, Paris, 1874, 1 ; Alexandre de Cihac, *Dictionnaire étymologique daco-roman*, Francfort-sur-le Main, 1870-1879 (voir *Éléments magyars* : 2, 475-540).

¹³ Kai Otto Donner, « Revue de la philologie finno-ougrienne 1873-1875 », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, Paris, III, 81-94 ; Guillaume (Vilmos) Huszár, « Progrès de l'étude linguistique du magyar », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, Paris, 1896, 9, 395-398 ; Charles de Harlez, « Les affinités linguistiques du hongrois : magyar et chinois, magyar et langues aryasques », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, Paris, mai 1895, n° 39, p. XXVI-XLI.

¹⁴ Pour la bibliographie de Kont, voir : Dávid Angyal, « Kont Ignác », *Történelmi Szemle*, Budapest, 1913 ; Louis Eisenmann, « Ignace Kont », *Revue internationale de l'enseignement*, Paris, 15 mars 1914 ; Gusztáv Heinrich, « Kont Ignác », *Egyetemes Philologiai Közlöny*, fév. 1913 ; Sándor Kiss, *Kont Ignác*, Debrecen, 1935, 32 p. ; résumé français, 25-28 ; bibliographie, 30-32.

¹⁵ Ignace (Ignác) Kont, « Le roman hongrois », *Revue encyclopédique*, Paris, 15 fév. 1894, 82-86, ill. (Jósika, Kemény, Eötvös, Jókai) ; *La Hongrie littéraire et scientifique*, Paris, 1896, VII-459 p. (Voir notamment : Introduction (jusqu'à 1772) ; La vie littéraire, 61-303) ; « Un poète hongrois : Michel Vörösmarty », *Revue des revues*, 15 janv. 1896 (Extrait de *La Hongrie littéraire et scientifique*) ; « Un poète hongrois : Vörösmarty », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 15 fév. 1896, tiré à part aussi ; « La littérature hongroise », *Revue britannique*, Paris, mai 1896, 3, 5-26 ; « Le Millénaire de la Hongrie. Le théâtre hongrois », *Revue encyclopédique*, 9 mai 1896, ill. ; « Le Millénaire et la poésie hongroise (sur la

publica en langue française deux livres, près de 40 articles et plus de 150 comptes-rendus sur la Hongrie. De cette date à sa mort, les publications sur ce thème et en français seront encore plus nombreuses.¹⁶ Ces chiffres ne prennent pas en compte ses écrits en allemand ou en hongrois.

Sa voie est désormais tracée, il délaisse la philologie classique et la littérature allemande, objets de ses premières amours et de ses premières publications, pour se consacrer entièrement à la présentation de la littérature et de la culture hongroises au public français. Il devient le plus grand propagateur de la culture hongroise en France.

Après avoir publié en 1900 son *Histoire de la littérature hongroise*,¹⁷ composée à partir des travaux de plusieurs spécialistes littéraires hongrois, en 1902, c'est le tour de son ouvrage *Étude sur l'influence de la littérature française en Hongrie*.¹⁸ Celui-ci est couronné par l'Académie française. Il constitue aussi sa thèse de doctorat en Sorbonne. Comme il est de tradition avec les ouvrages du professeur Ignace Kont, la presse parisienne en donne un large écho.¹⁹

poésie hongroise) », *Nouvelle revue*, 1^{er} mai 1896 ; « La vie intime de Petöfi », *Revue des revues*, 1^{er} et 15 nov. 1897 (À propos de la biographie de Petöfi par Z. Ferenczi) ; « Grégoire Csiky et le théâtre contemporain en Hongrie », *Revue d'art dramatique*, avril 1899 ; « Une tragédie hongroise, Bánk Bán », *Revue d'art dramatique*, juil. 1899 ; « Les théâtres de Budapest », *Revue d'art dramatique*, déc. 1899.

¹⁶ Ignace (Ignác) Kont, « Langue et littérature hongroise. Résumé avec une bibliographie succincte », *Revue de synthèse historique*, Paris, avril-juin 1902 ; « Eugène Rákosi », *Revue d'Europe*, fév. 1903 ; « Michel Vörösmarty », *Revue d'Europe*, avril-juil. 1903 ; « Le théâtre en Hongrie », *Revue d'art dramatique*, sept. et oct. 1903 ; « Littérature hongroise, époque moderne de 1772 à nos jours », *Revue historique*, Paris, 1903, 346-367, tiré à part, éd. Cerf ; « La littérature hongroise de 1825 à 1848 (leçon d'ouverture) », extrait, *Revue internationale de l'enseignement*, Paris, fév. 1903, tiré à part, éd. Chevalier Marescq, Paris, 1903, 16 p. ; *Un poète hongrois : Michel Vörösmarty*, Paris, 1903, 74 p. ; « Jean Arany », *Revue d'Europe*, fév.-oct. 1904 ; « Poètes lyriques hongrois. Tompa, Gyulai, Szász, Lévy », *Revue d'Europe*, janv.-juin 1905 ; « Nécrologie de Charles Szász », *Revue universelle*, 15 nov. 1905 ; « La poésie hongroise de 1850 à 1900 », *L'Europe politique et littéraire*, Paris, 1906-1908 ; « La poésie hongroise de 1850 à 1900. Coloman Tóth, Jean Vajda, Ladislas Arany, Alexandre Endrödy, Joseph Kiss », *Europe politique et littéraire*, janv.-déc. 1907 ; *Études hongroises. Vörösmarty, Petöfi*, éd. Rudeval, Paris, 1907, 281 p. (Ces études ont paru précédemment dans la *Revue d'Europe* de 1903 à 1906. Vörösmarty 73 p., Petöfi 44 p., Arany 86 p., Tompa, Gyulai, Szász, Lévy 63 p., Deák 15 p.) ; « La poésie hongroise de 1850 à 1900. Émile Abrányi, Jules Reviczky, Andor Kozma, Minka Czöbel, Cornélie Abrányi (Ivan), Michel Szabolcska », *L'Europe politique et littéraire*, janv.-déc. 1908 ; « Un critique hongrois : Zsolt Beöthy », *L'Europe politique et littéraire*, nov. 1908 ; *La littérature hongroise d'aujourd'hui*, éd. Sansot (D'Études étrangères), Paris, 1908, 89 p. (Notices biographiques) ; « Le théâtre hongrois au XIX^e siècle (leçon d'ouverture). Charles Kisfaludy, Joseph Katona, Edouard Szigligeti », *L'Europe politique et littéraire*, mai-déc. 1909 ; « La littérature hongroise contemporaine », *Revue de Hongrie*, juil.-août 1923, 29, pp. 29-37, 85-93, 149-157, 188-203, 209-248.

¹⁷ Ignace Kont, *Histoire de la littérature hongroise*. Adapt. de textes de Cyrill Horváth, Albert Kardos et Alexandre Endrödy, préf. Gaston Boissier, co-éd. Félix Alcan-Athenacum, Paris-Budapest, 1900, XII-420 p., 20 planches hors-texte, 95 ill. dans le texte.

¹⁸ Ignace Kont, *Étude sur l'influence de la littérature française en Hongrie (1772-1896)*. Thèse de doctorat ès lettres de l'Université de Paris-Sorbonne, éd. Leroux, Paris, 1902, IV-509 p.

¹⁹ Ernest Denis, *Revue critique*, juil. 1902 ; G. Lanson, *Revue universitaire*, juin 1902 ; *Revue internationale de l'enseignement*, oct. 1902 ; *Revue des revues*, 15 août 1902 ; *Revue d'Europe*, nov. 1902 ; Raoul Chélard, *Mercure de France*, juil. 1904 ; Gaston Deschamps, *Le Temps*, 1^{er} déc. 1907.

Son histoire de la littérature hongroise, richement illustrée, est la première grande synthèse sur ce sujet en langue française. Il a quelque peu modifié les textes de ses collègues pour les mettre à la portée des connaissances d'un public français. Un grand nombre de chapitres paraissent dans différentes revues parisiennes. La presse française souligne avec force la sortie du livre.²⁰ Cet ouvrage restera inégal pendant des décennies et pour la richesse de l'iconographie, il n'a pas encore de remplaçant. C'est une excellente façon d'honorer la Hongrie en concluant le XIX^e siècle avec cette monographie d'importance.

Il acquiert la notoriété mais surtout il voit les portes de la Sorbonne s'ouvrir devant lui. L'Université de Paris l'autorise à faire un cours libre sur la langue et la littérature hongroises. Ignace Kont, épaulé par le patron des études linguistiques en France, Antoine Meillet, engage de nombreuses démarches pour faire reconnaître officiellement son enseignement dans le cadre des études universitaires.

En 1906, il obtient la subvention du gouvernement hongrois qui officialise son cours. Jusqu'en 1912, il tient son cours à la Sorbonne et entre 1909 et 1912, des cours libres de hongrois à l'École des Langues orientales. Il publie en même temps de nombreux ouvrages dont le sommet est sa *Bibliographie française de la Hongrie*,²¹ édité en 1913 malheureusement à titre posthume.

Ce travail monumental, presque inimaginable en si peu d'années, a raison de sa santé, il meurt, quasiment d'épuisement, le 23 décembre 1912 à l'âge de 56 ans.

Ignace Kont n'est pas parvenu à créer un réel enseignement de hongrois. Son cours, son enseignement cesse pour ainsi dire avec lui. Louis Eisenmann, son élève reprend son cours à la Sorbonne mais très rapidement, la guerre aidant, il l'abandonne. Ce dernier est l'auteur, en 1904, d'une étude magistrale sur le compromis austro-hongrois.²² Très hungarophile avant la guerre, il sort de celle-ci totalement hungarophobe et devient un militant important de la défense des peuples slaves, notamment des peuples tchèque et slovaque. Il faut attendre 1931 pour voir un véritable enseignement du hongrois s'installer durablement avec Aurélien Sauvageot.²³

Ignace Kont nous laisse de nombreux ouvrages principalement sur la littérature hongroise mais aussi sur la civilisation, la culture hongroise. En 1908, il publie une

²⁰ *Bulletin critique*, nov. 1900 ; *Journal des Savants*, juin 1900 ; Lanson, *Revue universitaire*, nov. 1900 ; A. Lichtenberger, *Revue historique*, nov.-déc. 1900 ; János Zrinyi (Raoul Chélard), *Mercure de France*, janv. 1901 ; L. G., *Polybiblion*, mars 1901 ; L. Léger, *Revue historique*, mai-juin 1902 ; Gaston Deschamps, *Le Temps*, 27 mai 1900 ; S.P., *Le Temps*, 3 juin 1900.

²¹ Ignace Kont, *Bibliographie française de la Hongrie (1521-1910). Avec un inventaire sommaire des documents manuscrits*, éd. Ernest Leroux, Paris, 1913, 323 p.

²² Louis Eisenmann, *Le compromis austro-hongrois de 1867. Étude sur le dualisme*. Thèse de doctorat ès sciences politiques et économiques (Dijon, 1904), Paris, 1904, rééd. Cujas, Paris, 1968, préf. Victor Lucien Tapié, 683 p.

²³ Henri Toulouze, « Le hongrois et les langues finno-ougriennes en France », *Études finno-ougriennes*, 27, 140-142.

*Petite grammaire hongroise*²⁴ qui est le premier ouvrage systématique disponible sur ce sujet en France.

Son cours à la Sorbonne devait avoir une certaine valeur. Il forme un grand nombre d'élèves qui deviennent des traducteurs tels Bigault de Casanove ou Bert de la Bussière.²⁵ Ce dernier traduit une pièce de Gergely Csiky et un roman de Géza Gárdonyi. Bert de la Bussière dans la *Revue de Hongrie* explicite sa méthode de traduction et le rôle joué par le professeur Ignace Kont :

« Auditeur assidu depuis deux ans, à la Sorbonne, du cours de M. I. Kont, professeur de langue et de littérature hongroise à la Faculté des Lettres de Paris, j'ai au moyen de notes prises à son cours, rédigé la traduction de la belle comédie de Csiky *A proletárok*, qui avait été choisie en 1907-1908 par le distingué professeur comme sujet d'explication. »²⁶

Au-delà de l'apprentissage de la langue hongroise, Ignace Kont s'illustre aussi dans la présentation de la linguistique et de l'histoire hongroises, mais son apport le plus original, le plus décisif, se situe dans la présentation de littérature. Des travaux sur toutes les périodes, sur un grand nombre d'auteurs sont régulièrement publiés. C'est la littérature du XIX^e siècle qui en bénéficie le plus. De façon systématique, il explore les différents genres.

Dans la *Revue encyclopédique*,²⁷ il montre que le roman ne se limite pas au travail de Mór Jókai ou de Miklós Jósika. Ces deux auteurs avaient déjà réussi à faire une petite percée en France.²⁸

Par exemple, József Eötvös, le correspondant épistolaire et l'ami du comte de Montalembert, thuriféraire de sainte Élisabeth de Hongrie, a pu être connu des Français.

Dès 1850 la *Revue britannique* donne, à partir de l'anglais, un extrait de 33 pages de son roman, *Le notaire du village* (*A falu jegyzője*).²⁹ Il est introduit par Ferenc Pulszky qui est, à ce moment-là, le représentant de Lajos Kossuth à Londres.

²⁴ Ignace Kont, *Petite grammaire hongroise avec des exercices de traduction, de lecture et de conversation*, éd. Jules Groos, Paris-Heidelberg, 1908, VII-202 p., 2^e éd. 1926. Le même éditeur publie en octobre 1909 : *Corrigé des versions et des thèmes de la petite grammaire hongroise*, trad. Bert de la Bussière, Philippe Kalman, 66 p.

²⁵ Gergely Csiky (1842-1891), « Les prolétaires », pièce trad. par Bert de la Bussière, *Revue de Hongrie*, Budapest, août 1909-mai 1910, rééd. sous le titre : *Les déclassés*, pièce en quatre actes, trad. par Bert de la Bussière, revue et corrigée par Ignace Kont, introd. Ignace Kont, éd. Honoré Champion (Bibliothèque hongroise de la *Revue de Hongrie*, n° 5), Paris, 1911, 172 p. ; Géza Gárdonyi (1863-1922), « Le vieux monsieur », roman trad. par Bert de la Bussière, *Revue de Hongrie*, Budapest, avr.-sept. 1913.

²⁶ Bert de la Bussière, « Les Proletaires par Grégoire Csiky », *Revue de Hongrie*, Budapest, 15 janv. 1909, 120.

²⁷ Voir note 15.

²⁸ Henri Toulouze, *Bibliographie française de la Hongrie*, à paraître. Sur Jókai, voir note 11. Miklós Jósika, « Gunda Mélith », Légende hongroise, trad. Charles Louis Chassin, *La Libre recherche, revue universelle*, Bruxelles, 1857, t.V. ; « Alagi et Irène », trad. Charles Louis Chassin, *La Libre recherche, revue universelle*, Bruxelles, 1856, t. IV ; « Le notaire Tibod », nouvelle trad. Charles Louis Chassin, *La Libre recherche*, Bruxelles, 1858, X, 116 et 282.

De septembre 1868 à janvier 1869, la même revue donne de longs extraits du roman.³⁰ Dans une note, la rédaction précise que la traduction complète du célèbre roman a été faite, mais la revue n'a pu donner que des extraits. Ce sont des descriptions pittoresques et quelques scènes dramatiques. József Eötvös est un personnage politique connu et apprécié en France et son roman eut, pour cette raison, un bon succès d'estime.

Si on excepte une petite nouvelle sans titre dans la *Gazette de Hongrie*,³¹ rien d'autre ne sera connu du romancier en France.

Ignace Kont finit son article sur le roman hongrois par la présentation du romancier Zsigmond Kemény.

À l'occasion de l'année du Millénaire de la Hongrie, il publie à Paris sa première grande synthèse, *La Hongrie littéraire et scientifique*, de près de 500 pages dont la plus grande partie est consacrée à la littérature.³² C'est l'annonce de la grande monographie qui verra le jour en 1900. La presse française soulignera l'importance et la nouveauté de l'ouvrage. C'est le cas notamment d'Édouard Sayous dans la *Revue bleue* ou dans la *Revue historique*, ou bien de Pisani dans *Le Polybiblion*.³³ Dans son souci de vulgarisation, Kont éditera la plupart des chapitres de son livre sous forme d'articles dans différentes revues françaises.³⁴

Il renouvelle cette tentative la même année dans la *Revue britannique*. Sa synthèse de 26 pages présente beaucoup d'intérêt.³⁵ Il dresse un panorama complet de l'histoire de la littérature hongroise, mais il avertit :

« La période comprise entre 1830 et nos jours est tout ce que l'étranger connaît de la Hongrie. La réputation des écrivains et des érudits qu'elle a eus auparavant n'a guère franchi les limites de leur pays. La vraie renaissance de la Hongrie, la littérature essentiellement nationale et originale, le plein développement des sciences et des arts ne datent que de la diète de 1825 et de la fondation de l'Académie, qui fut son acte le plus éclatant. »³⁶

²⁹ József Eötvös (1813-1871), « Le notaire du village », extrait, *Revue britannique*, Paris, juin 1850, 270-303 (D'après *Westminster and Foreign Quarterly Review*, Londres, 1850, 3 vol).

³⁰ « Viola ou le notaire du village, scène de la vie hongroise », *Revue britannique*, Paris, sept.-déc. 1868 et janv. 1869.

³¹ Nouvelle (sans titre), *Gazette de Hongrie*, Budapest, 20 sept.-20 déc. 1883, n° 60-73.

³² Ignace Kont, *La Hongrie littéraire et scientifique*, Paris, 1896, VII-459 p. (Voir notamment : Introduction (jusqu'à 1772) ; La vie littéraire, 61-303).

³³ Édouard Sayous, *Revue bleue*, 9 mai 1896 ; *Revue historique*, sept.-oct. 1896 ; *Revue critique*, 1896, t. I ; Pisani, *Le Polybiblion*, sept. 1896 et aussi : *Revue encyclopédique*, mai 1896 ; *Journal des Savants*, 1896, 314.

³⁴ Voir note 15.

³⁵ Voir note 15.

³⁶ Article cité, 19.

Ignace Kont, justifiant son travail, est lucide sur la véritable pénétration de cette littérature en France :

« La littérature hongroise compte, dans cette période, des écrivains de premier ordre qui peuvent soutenir la comparaison avec les plus grands parmi ceux des autres nations. Beaucoup d'entre eux sont bien connus en Allemagne ; chez nous, on parle vaguement de Petöfi (sic) et de Jókai. Les bonnes traductions, si fréquentes en allemand, font encore défaut en France, où la difficulté de l'idiome rebute même les plus intrépides. »³⁷

Ignace Kont veut absolument faire découvrir l'ensemble de la poésie hongroise. Il pense que la moisson hongroise est des plus riches dans le domaine de la poésie épique et lyrique. Bien évidemment cette période est dominée par Petöfi, mais aussi par Vörösmarty et János Arany, le grand oublié des efforts français.

Il consacre plusieurs articles au poète Mihály Vörösmarty.³⁸ Celui-ci, mis à part de nombreuses traductions de son *Appel*³⁹ et quelques poèmes éparpillés dans des anthologies, n'a pas été traduit en français. Il faudra l'après seconde guerre mondiale pour voir cela. En ce qui concerne Arany, la situation est à peu près identique. Seul son *Toldi*,⁴⁰ connaît une traduction de la seconde partie, versifiée, du vice-consul de France à Budapest, F.E. Gauthier. Amédée Saissy, quelques années auparavant, avait donné une version de la première partie, mais en hongrois.⁴¹

Les quelques poèmes disséminés dans des anthologies ne permettent pas au public français de se faire une idée d'Arany.⁴² Pourtant Kont, avant de lui consacrer, dans les premières années du XX^e siècle, une belle monographie, le défend en ces mots :

« Arany n'est pas moins national que Petöfi, mais le poète de l'harmonie et de la mesure. Il a doté la littérature de deux épopées immortelles : Toldi, en trois parties, magnifique évocation du moyen âge hongrois, et La mort de Buda, tirée du cycle des Huns, la plus puissante épopée que la légende des Nibelungen ait inspirée à un poète moderne.

Mais Arany est aussi le "Shakespeare de la ballade", genre qu'il a créé en Hongrie. Quelques-unes de ses poésies sont d'un effet tragique extraordinaire. Ce sont des fragments d'épopée qu'anime un souffle lyrique

³⁷ Article cité, 20-21

³⁸ Voir note 15.

³⁹ Voir Erzsébet Hanus, thèse citée.

⁴⁰ *Toldi*, trad. en vers de la 1^{re} partie F.E. Gauthier, éd. Paul Ollendorff (Les grands poètes hongrois), Paris, 1898, 254 p. (Publié avec *Jean le Héros* et sept poésies de Petöfi).

⁴¹ « L'amour de Toldi », extrait de la seconde partie, présent. et trad. Amédée Saissy, *Gazette de Hongrie*, Budapest, 18-25 nov. 1880, n° 33-34.

⁴² Au-delà des poèmes dans les anthologies : « Ballade », trad. en vers d'Amédée Saissy, *Literarische Berichte aus Ungarn*, II, 1878 ; « Poèmes », trad. en prose Amédée Saissy, *La Gazette de Hongrie*, Budapest, 29 sept.-4 déc. 1881, n° 58-77. (Dans le n° 59, Amédée Saissy, après des reproches de lecteurs, redonne « L'Ordalie du cadavre » en vers.)

puissant. En quelques vers, le poète sait mettre toute une tragédie. C'est surtout par les tortures de l'âme que tourmente la conscience qu'il sait exciter la terreur ; car, pour les héros d'Arany, le but de la vie est l'accomplissement du devoir. »⁴³

Dans son travail de critique littéraire, Ignace Kont se révèle un excellent analyste. Il sait en quelques mots, en quelques phrases, montrer les différentes phases de l'histoire de la littérature hongroise, dresser le portrait littéraire d'un auteur, donner un aperçu de son style, de sa manière d'écrire et susciter l'envie de la connaître mieux.

Il va consacrer une grande partie de son énergie à montrer que le théâtre hongrois existe en lui-même, et qu'il n'est pas seulement animé par l'opérette ou par les pièces venues de Paris. Ede Szigligeti et surtout Gergely Csiky créent un théâtre d'essence profondément hongroise. La plupart de ses articles à la fin du siècle porte sur ce sujet.⁴⁴ Il pensait que cela pouvait plaire au public français et que c'était d'un abord plus facile que la poésie ou le roman. Mais si l'on excepte *La Tragédie de l'homme* qui n'est pas jouée, une pièce de Károly Kisfaludy⁴⁵ traduite en 1836 et une du comte László Teleki⁴⁶ qui paraît en Hongrie au début des années quatre-vingts, tout le travail était à faire. Le public français devra attendre les années précédant la première guerre mondiale pour voir des pièces hongroises à l'affiche des théâtres en France.⁴⁷

Le travail acharné d'Ignace Kont, même écourté par la maladie, donna des résultats excellents. Le public français qui voulait s'intéresser à la Hongrie, avait un grand nombre de matériaux utiles à sa portée. Ses disciples, ses élèves l'épaulèrent et continuèrent son travail. Nous pouvons dire que durant tout le XIX^e siècle, c'est Ignace Kont qui fournit le travail le plus conséquent, le plus efficace pour faire connaître la littérature hongroise en France.

⁴³ Article cité de la *Revue britannique*, 20-21.

⁴⁴ Voir notes 15 et 16.

⁴⁵ Károly Kisfaludy (1788-1830), « Les déceptions », comédie en 4 actes, trad. Eugène de Bréza, *Revue germanique*, publiée par Berger Levraut, Strasbourg, 1836, 5, 309-340 et 6, 61-93 (inspiré du *Philosophe* de György Bessenyei).

⁴⁶ László Teleki (1811-1861), « Le favori », tragédie en cinq actes, *La Gazette de Hongrie*, Budapest, 15 déc. 1881, n° 80.

⁴⁷ Károly Bakonyi (1873-1926), *Manœuvres d'automne*, opérette en trois actes, livret publié par M. Eschig, Lyon, 1914, in -16°. (Il écrit en collaboration avec Robert Bodanski. L'opérette fut jouée à Lyon au Théâtre des Célestins le 20 mars 1914) ; Menyhért Lengyel (1880-1975), « Le Typhon », pièce en quatre actes, trad. André Duboscq, adaptée par Serge Basset, *L'Illustration théâtrale*, Paris, 7^e année, 4 nov. 1911, extrait imprimé par *L'Illustration*, Paris, 1911, 28 p. 4^e fig. (La pièce fut jouée à Paris au Théâtre de la Renaissance, le 10 oct. 1911) ; François Molnár (1878-1952), *Le Chevalier garde*, comédie en trois actes, trad. par M. Rémon, adaptée par P. Veber, non imprimée (créée à Paris à la Comédie royale, le 20 fév. 1913).

Charles de Bigault de Casanove, le disciple

Ignace Kont forme, dans ses cours à La Sorbonne ou à l'École des Langues orientales, un grand nombre d'élèves qui deviennent des traducteurs tels Charles Bigault de Casanove ou Bert de la Bussière.

Le nom de Charles de Bigault de Casanove nous est resté car il est le premier à donner une version française complète de *La Tragédie de l'homme* de Imre Madách.⁴⁸

Charles de Bigault de Casanove, passe brillamment le concours d'agrégation d'histoire, bien qu'il n'ait pas fait l'École normale supérieure. Il professe dans différents lycées de province avant de se fixer à Nantes où il restera jusqu'à sa retraite. On lui confie la chaire d'histoire du lycée mais aussi une conférence à l'École supérieure des Lettres. Bien ancré dans sa ville, il devient conseiller municipal.

Il s'initie très tôt, seul à l'aide de quelques grammaires, à des langues peu usitées en France : le norvégien et le hongrois.

Pour la Norvège, il traduit en 1893, la tragédie en prose *Mademoiselle Julie* de Johann August Strindberg précédée d'une étude biographique et critique et en 1895, le drame historique *Empereur et Galiléen* d'Henrik Ibsen accompagné d'une préface et de notes historiques.

Mais à la fin du siècle, l'étude approfondie de la langue hongroise l'accapare complètement. Cela nous donna, outre l'œuvre d'Imre Madách, quelques poèmes de Sándor Petőfi, et dans les premières années du XX^e siècle, la tragédie *Bánk bán* de József Katona ainsi que la tragédie *André et Jeanne* de Jenő Rákosi.⁴⁹ Il a également écrit quelques études littéraires, notamment sur le domaine hongrois.⁵⁰

Après sa retraite, il se réinstalle à Paris et fréquente le cours d'Ignace Kont à la Sorbonne. Ce dernier missionnaire, pendant toute une période, de la littérature hongroise en France est un découvreur de talents. Il met Charles Bigault de Casanove sur le chantier des traductions des œuvres hongroises. Sa grande traduction reste donc *La Tragédie de l'homme*.⁵¹

⁴⁸ Henri Toulouze, « La Tragédie de l'homme et la France », *Cahiers d'Études Hongroises*, 4, 149-164.

⁴⁹ József Katona (1791-1830), « Bánk bán », tragédie historique en cinq actes, trad. Charles de Bigault de Casanove, *Revue de Hongrie*, Budapest, juil.-sept. 1908, t. 1 et 2, n° 5-6-7, 651-675, 72-113, 208-235 ; *Bánk bán*, tragédie en cinq actes, trad. Charles de Bigault de Casanove, éd. Honoré Champion, Paris, 1910, 194 p. (Bibliothèque hongroise de la *Revue de Hongrie*, n° 1) ; Jenő Komjáthy (1858-1895), « La mort bienheureuse », poésie trad. Charles de Bigault de Casanove, *Revue de Hongrie*, Budapest, juil. 1910, t. 6, n° 7, 63-65 ; Jenő Rákosi (1842-1929), « André et Jeanne », tragédie trad. Charles de Bigault de Casanove, *Revue de Hongrie*, Budapest, mai-déc. 1911, t. 7-8, n° 5-12 ; rééd. : tragédie historique en cinq actes, éd. Wyss, Berne, 1917, 151 p. (Bibliothèque hongroise n° 10).

⁵⁰ Par exemple : Charles de Bigault de Casanove, « Bánk bán de József Katona (Étude littéraire) », *Revue de Hongrie*, Budapest, avril 1908, n° 2, 221-252.

⁵¹ « La Tragédie de l'Homme », trad. Charles de Bigault de Casanove, préf. Louis Dumur, *Le Mercure de France*, Paris, 1896, t. 19, 13-48, 294-336, 405-440 et t. 20, 80-89 ; rééd. avec une préf. du trad., éd. Société du Mercure de France, Paris, 1896, XII-254 p., 2 éd.

Comme un point d'orgue de tout le travail initié par Ignace Kont, cette pièce, symbole de la Hongrie paraît en 1896, l'année du Millénaire hongrois, dans le *Mercure de France*. Cette dernière est au départ la revue littéraire des écrivains symbolistes. Elle est créée par Alfred Vallette en 1890. Bimensuelle, elle comporte près de 300 pages. Elle perd rapidement cette spécificité symboliste pour s'intéresser à toute la littérature française tout en faisant une large part aux littératures étrangères.

La traduction parue dans le *Mercure de France* est préfacée par l'écrivain dramatique renommé Louis Dumur. Dans une critique, l'année suivante, il s'étonne de ce que les Français n'aient pas remarqué ce chef d'œuvre du romantisme tardif et il prédit un bel avenir à la *Tragédie* :

*« Belle œuvre qu'il faut lire et que l'on mettra ensuite dans le bon coin de la bibliothèque où sont les Manfred, les Tentations de Saint Antoine et où sera bientôt aussi, on l'espère, le Peer Gynt et le Brand d'Ibsen. »*⁵²

Louis Dumur s'interroge sur les raisons du désintérêt de la France pour l'ouvrage de Imre Madách :

*« Ce qui paraît plus difficilement explicable, c'est que cette géniale Tragédie de l'homme du grand poète hongrois Emmerich Madách soit restée enfouie jusqu'à aujourd'hui du moins par nous Français, dans les limbes de la non traduction. Si elle avait paru vingt ans auparavant, nul doute que l'enthousiaste curiosité des années quarante (sic) ne s'en fût emparée. »*⁵³

La même année, elle est également publiée sous forme de livre, par la maison d'édition du même nom, créée aussi par Vallette. Elle connaîtra deux éditions successives rapprochées.

Ce travail sur *La Tragédie de l'homme* est en prose. Il est précédé d'une courte préface de Charles Bigault de Casanove situant l'œuvre :

*« Jamais, croyons-nous, l'éternelle plainte humaine n'a retenti en accents plus poignants que sous la forme impersonnelle de l'œuvre dont nous donnons ci-après la traduction. On sent que l'auteur l'a écrite avec ses larmes et le sang de son cœur. Par contre, le cri d'angoisse qui s'échappe sans interruption de ces deux cents pages résonne d'autant plus profondément en nous que le poète y a fait une plus complète abstraction de son individualité, dissimule au plus intime de son être ses douleurs égoïstes et nationales : par quoi l'œuvre pessimiste de Madach (sic) est unique dans la littérature hongroise, et peut-être dans la littérature universelle. »*⁵⁴

⁵² *Mercure de France*, Paris, 1897, t. 21.

⁵³ Article cité.

⁵⁴ Ouvrage cité, p. VIII-IX.

Bien que cette traduction présente peu de valeur littéraire, elle donne une bonne idée du texte de Madách. Henri Tronchon lui décerne le titre de "bon magyarisant".⁵⁵

La presse des deux pays en rend largement compte. En cette année du Millénaire de la Hongrie, la presse hongroise relève que cette parution est hautement symbolique et souligne le travail méritoire de Bigault qui répare une injustice.⁵⁶ Raoul Chélaré donne une critique importante dans le *Mercure de France*.⁵⁷

Ignace Kont, en appui au travail de son élève, publie de son côté plusieurs articles⁵⁸ où il parle de la traduction ou tout simplement de l'œuvre de Madách. C'est le cas dans l'article de la *Revue britannique* que nous avons déjà citée :

« *Le théâtre hongrois a aussi son Faust ; c'est La Tragédie de l'homme, de Madách (1861), écrite par un philosophe qui n'avait aucun rapport avec la scène. Par le choix du sujet, par les conceptions profondes, son pessimisme exprimé en beaux vers, Madách a prouvé que la Hongrie peut créer des œuvres qui soient universelles et non pas exclusivement nationales. Traduite cinq fois en allemand, commentée et analysée, la critique a reconnu que La Tragédie de l'homme, ce tableau grandiose qui est comme le raccourci de la tragédie de l'humanité depuis les Pharaons jusqu'à nos jours, peut tenir sa place à côté du Faust de Gœthe et des poèmes philosophiques de Lenau, de naissance hongroise celui-ci aussi, mais écrivant en allemand.* »⁵⁹

Ignace Kont commença son travail au service de la littérature hongroise quelques années avant les fêtes du Millénaire et il l'acheva beaucoup trop tôt, deux ans avant le début de la première guerre mondiale. Il avait une haute opinion de son pays et de sa littérature. Son but ultime était de replacer la Hongrie à son rang qu'il jugeait devoir être très haut. Son travail de valeur, qui est à redécouvrir, n'a pas atteint ce but.

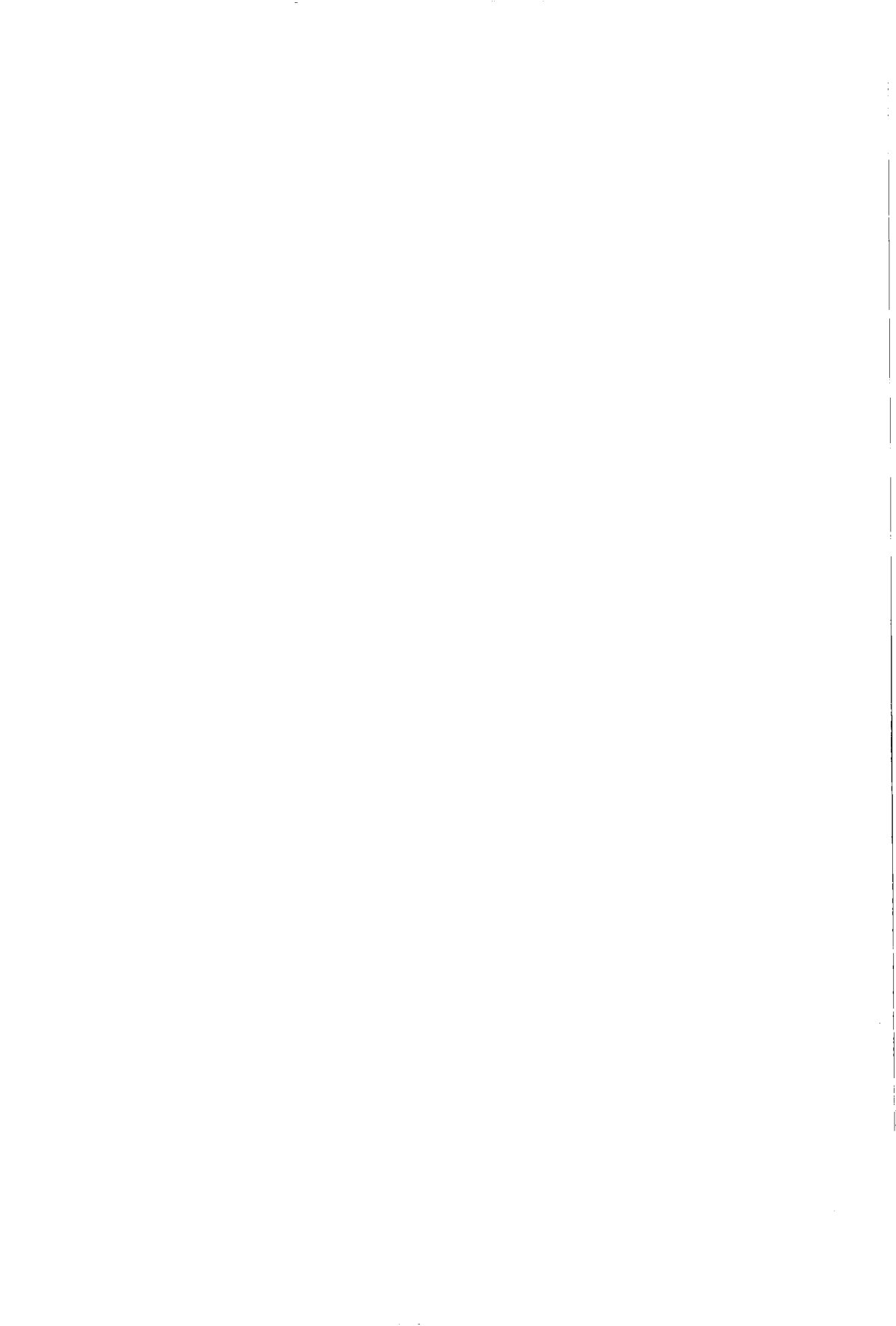
⁵⁵ Henri Tronchon, « Emeric Madách, La Tragédie de l'homme », *Revue des Études Hongroises*, Paris, janvier-juin 1933, n° 1-2, 86-87, citation, p. 86.

⁵⁶ Győző Morvay, *Budapesti Szemle*, 1897 ; Vilmos Huszár, *Magyar Nemzet*, 1896, n° 333.

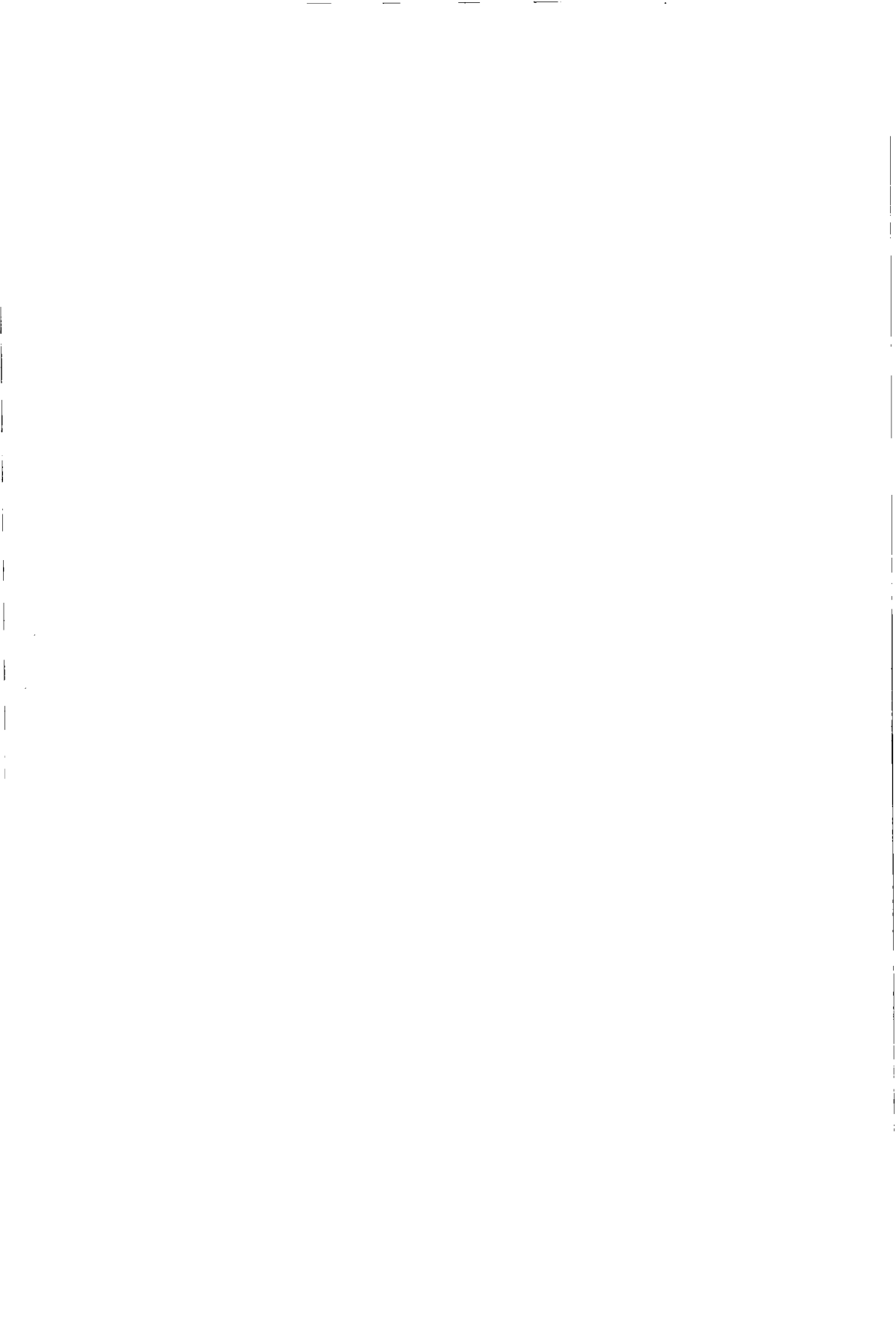
⁵⁷ *Mercure de France*, Paris, janv. 1897.

⁵⁸ *Revue critique*, 1897, t. 1 ; *L'Étranger*, 1897, n° 6-8.

⁵⁹ Article cité, p. 24.







La musique hongroise au XX^e siècle
(Colloque des 16 et 17 mars 1995)



Jean GERGELY

Professeur émérite à l'École Nationale des Langues et Civilisations Orientales

Le “folklorisme” dans la musique savante¹

Exposé dédié à la mémoire d'André Schaeffner, fondateur de l'ethnomusicologie en France, maître et ami de l'auteur, à l'occasion du centenaire de sa naissance.

Je dois dire, en guise d'introduction de mon exposé que le *folklore*, musical ou autre, est un terme relativement récent, désignant une notion mal définie et souvent mal interprétée. Inventé en 1846 par un amateur britannique, il voulait dire : “ce que le peuple sait” ; or, selon le regretté Constantin Brăiloiu, le terme créé dans les meilleures intentions n'a pas tardé à changer de sens pour signifier : “ce que nous en savons”, pas forcément du peuple mais de son savoir, de ses traditions orales. C'est généralement dans cette dernière simplification que le terme est employé aujourd'hui pour désigner les traditions *orales* (littérature, musique, croyance, etc.) qui forment la partie “spirituelle” de la science ethnologique, alors que les autres activités en représentent une autre partie qu'on appelle globalement culture matérielle. *Ethnographie*, *ethnologie* sont des termes scientifiques antérieurs à celui que nous vous proposons aujourd'hui. Toutefois si nous tenons à parler de folklore, ce n'est pas sans raisons. L'une de celles-ci tout d'abord est que ce terme est employé universellement mais ne signifie pas partout la même chose. Du point de vue musical, le terme est d'essence européenne et signifie : une musique issue des traditions populaires et transmise oralement. Partout ailleurs, il désigne une musique souvent écrite, hybride, influencée, plus ou moins, par les traditions orales. Dans les deux Amériques par exemple, il existe un folklore musical qui est l'apanage des communautés d'origine européenne dont l'ascendance remonte à des sources pratiquées ou ayant été pratiquées sur notre continent, alors que les Noirs et Amérindiens n'ont pas de folklore dans ce sens-là ; qu'il y ait interaction entre les ethnies différentes c'est vrai, mais ce n'est pas un phénomène proprement folklorique.

Le “folklorisme” tel que ce terme est employé par Adorno et l'école de Francfort dans le classement des diverses tendances de la musique contemporaine et à propos de celle de Bartók, nous paraît inexact. Car il peut être appliqué à des compositeurs issus de toutes les ethnies européennes (sauf les tsiganes, pas parce

¹ Communication présentée au colloque «La musique hongroise au XX^e siècle» organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises les 16 et 17 mars 1995.

qu'ils n'ont pas de folklore, mais parce qu'ils n'ont pas de musique savante), même là où les sources ne correspondent pas aux vraies traditions populaires (Liszt, Chopin).²

Nous en retrouvons les traces un peu partout : en France (d'Indy, M. Emmanuel), en Angleterre (V. Williams), dans les pays nordiques (Grieg, le jeune Sibelius), en Russie (Tchaikovsky) et même aux États-Unis (Aaron Copland). Dans ces pays, il existe également une musique écrite faussement populaire, appelée aussi *folklore citadin* qui correspond en principe au "folklore" des peuples non-européens.³

Les rapports des deux folklores peuvent changer d'un pays ou d'une région à l'autre. Quelquefois les deux sont à peu près identiques, c'est le cas de l'Allemagne, de la Belgique et des Pays-Bas entre autres.

Passons maintenant au sujet proprement dit, à la musique hongroise. Là aussi les deux sortes de folklore, l'authentique et le fabriqué, se retrouvent côte à côte, non sans une certaine interaction limitée entre les structures, notamment, des mélodies savantes (AA₅BA), et populaires de style récent (fin du XIX^e siècle).

Mais la différence entre eux est peut-être encore plus importante. Une grande partie du folklore "citadin" est composée de chants dits "magyar nóták" (mélodies à la manière hongroise) et "hallgatók" (chansons tristes) qui ont souvent un caractère sentimental, alors que le folklore authentique ne l'a jamais.

Le slogan vieux de cent ans : *sirva vigad a magyar* ("le hongrois s'amuse en pleurant") ne vient certainement pas de ceux qui se trouvent au bas de la hiérarchie agricole. Cette hiérarchie, par ailleurs, a subi des transformations très profondes au cours de notre siècle et à l'heure actuelle, sa mutation n'est pas encore terminée.

Malgré l'exode rural dont le début remonte jusqu'à l'invasion mongole du XIII^e siècle, et malgré l'émigration vers le Nouveau Monde d'une partie de la classe paysanne entre 1867 et 1914 (des centaines de milliers), on trouve vers 1900, dans la Hongrie d'alors, une population dont 60% vivaient de l'agriculture, en Hongrie actuelle, il y en a moins de 20%.⁴

On se demande ce qu'Adorno entendait sous la dénomination de *folklorisme* et par rapport à Bartók.

S'il pensait à une musique influencée par le folklore, il n'avait peut-être pas entièrement tort, mais n'exprimait par là qu'une vérité très relative et très partielle.

² Liszt, dans ses compositions "à la hongroise", utilisait des mélodies savantes, pour la plupart, d'audience populaire, mais sa musique avait un caractère "ouvert", comme celle de Bartók ; Chopin, de son côté, et d'après les derniers résultats des recherches musicologiques en Pologne, ne se serait pas inspiré, non plus, de la musique folklorique à proprement parler de son pays d'origine.

³ L'École brésilienne, sur ce point-là, est d'une importance particulière. L'évolution divergente attribuée au concept du folklore musical se trouve exprimée, pour la première fois à notre connaissance, par André Schaeffner dans *Histoire de la Musique I*, Encyclopédie de la Pléiade, 1960, Paris, éd. Gallimard, chapitre : *Genèse des instruments de musique*. Voir également *L'Introduction à la connaissance du folklore musical* de l'auteur de ces lignes, 1967, éd. Rencontre, Lausanne.

⁴ Il est vrai que les deux Hongries ne sont pas identiques, celle du début du siècle s'étendait sur 325 000 km², avec 21 millions d'habitants, dont la petite moitié seulement était hungarophone d'origine. Celle d'aujourd'hui ne représente que 93 000 km² et une population de 10 à 11 millions, hungarophone à 90%.

De plus, ce n'est pas un avis qui concerne le seul domaine hongrois. L'importance du folklore hongrois ne réside pas dans le fait qu'il porte des traditions populaires, mais aussi, et surtout, qu'il représente des traditions nationales plus que les messages écrits du passé. Il est possible que ce fait ne soit pas sans analogie en Europe centro-orientale.

Cependant le folklore hongrois possède encore deux caractères déterminants.

L'un est d'ordre géographique : les Hongrois vivant au centre de l'Europe centrale ont pu assimiler dans leur folklore des apports venant de leurs voisins plus périphériques et contribuer ainsi à la création d'une synthèse centro-européenne. L'autre spécificité est d'ordre linguistique, la musique populaire des Hongrois connaît cinq dialectes (Transdanubie, Grande Plaine, Haute-Hongrie, Transylvanie et Moldavie), entre lesquels il n'y a que des différences mineures, les traits essentiels sont partout identiques, même dans l'émigration. Où qu'ils vivent, les Hongrois n'ont qu'une seule pensée et un seul langage musicaux, tant qu'ils restent hungarophones et agriculteurs.⁵

Dans la Hongrie d'avant 1914, les Hongrois cohabitaient souvent avec des non-Hongrois. De cette cohabitation résultaient des effets réciproques, dont les traces se retrouvent encore aujourd'hui, autant chez les Hongrois que chez leurs voisins. Quant aux échanges entre les paysans hongrois et la classe moyenne qui n'a pas encore terminé sa propre formation, ils étaient quasiment unilatéraux. Les paysans connaissaient et pratiquaient les mélodies venues des villes, les citadins, à part quelques exceptions, ignoraient celles des terriens.

L'homogénéité du langage est une qualité relativement rare chez les peuples de l'Europe, en France, en Pologne ou en Italie par exemple, où l'héritage régional paraît plus fort que l'essence nationale.

L'intérêt que présente notre continent pour ses propres traditions populaires semble venir des pays nordiques. Une seule date à retenir : 1835, année de la parution de la première version du *Kalevala*, l'épopée finnoise qui, directement ou indirectement, joua un rôle déterminant dans le patrimoine hongrois.

À commencer par le jeune Liszt qui, dans les années 1830, était lié avec les personnages les plus connus de la littérature française. L'un de ses amis a même entrepris de faire une adaptation partielle du *Kalevala*. Il s'agit d'Alexandre Dumas. Le premier récital de Liszt à Pest date de 1839. Son succès retentissant excita le compositeur à écrire ses œuvres intitulées d'abord *Chants hongrois*, plus tard *Rhapsodies*.

Connaissait-il les exploits kalévaliens de son ami ? Pure hypothèse qui, si elle s'avère juste, expliquerait bien des choses. Et même dans le cas contraire, il reste probable qu'avec ses *Rhapsodies Hongroises*, Liszt a voulu contribuer à la création d'une épopée nationale, idée fermement soutenue par certains spécialistes. Il a même eu l'idée de parcourir à pied son pays natal pour recueillir des lèvres de gens de la

⁵ Nous avons pu en faire l'expérience au Canada, en 1975, dans la province de Saskatchewan.

terre les mélodies les plus ancestrales.⁶ Il ne l'a pas fait, le moment par ailleurs n'était pas favorable à la réalisation de cette idée noble et généreuse, tout simplement parce que le recueil des chants populaires n'avait pas été préparé théoriquement pour comprendre que ce que chantaient les paysans hongrois n'était pas forcément d'essence paysanne ou hongroise. Et il lui manquait également l'instrument assorti. Ce qui n'a pas empêché le compositeur de faire son travail avec le matériel qu'il trouvait tout prêt, qui n'appartenait qu'exceptionnellement au folklore authentique, tout comme la plupart des premiers recueils de chants "populaires".

Cinquante ans plus tard, les idées inspirées par le Kalevala reviendront à l'ordre du jour cette fois-ci bien préparées du côté technique et théorique. Le mérite en revient à Béla Vikár, homme de lettres, traducteur, ethnographe et surtout sténographe de métier au Parlement de Budapest. Il savait aussi le finnois et, encouragé par ses maîtres à l'Université, il s'est mis très tôt à établir la traduction complète du Kalevala. Il y travailla durant un demi-siècle, car, une fois son travail achevé, il perfectionna sans cesse son texte. Il séjourne assez longtemps en Finlande (de préférence à Sortavala en Carélie) et sténographie les paroles des chants. C'est là qu'il se rend compte que le dictaphone, c'est-à-dire le phonographe, serait très utile dans son travail. Il en aura un, aux frais de l'état, probablement en 1894 et partira en Transdanubie du Sud, sa région natale, pour retrouver les traces du "Kalevala hongrois". Il ne les trouvera pas, mais ce qu'il trouve n'en est pas moins précieux : et ce fut la musique populaire dans son état pur. Vikár, l'homme de lettres, l'ethnologue, le sténographe qui n'est pas musicien, devient par son activité de folkloriste, l'un des principaux promoteurs sur le plan universel d'une nouvelle discipline scientifique que nous appelons aujourd'hui *musicologie comparée*.

Il est le premier en Europe à employer le phonographe dans ses recherches folkloriques (dans un domaine qui dépasse largement celui des paroles), et le fondateur en 1898 de la première phonothèque, peu avant celles de Vienne, de Londres, de Berlin, de St Petersburg et de Helsinki (la création de ces six institutions se situe entre 1898 et 1902, la phonothèque de Paris sera créée neuf ans plus tard). Une partie des mélodies recueillies (notée par un musicien) sera présentée dès 1896 à l'Exposition de Budapest à l'occasion du millénaire de la conquête du pays, en 1900 à l'Exposition Universelle de Paris et à de nombreuses autres occasions. À l'exposition du Millénaire, on pouvait voir un tableau préparé par Vikár, représentant l'itinéraire d'une ballade populaire d'après ses textes enregistrés. Un jour, un jeune lycéen de Nagyszombat, aujourd'hui Trnava, regardait ce tableau avec admiration et ce fut l'instant où se décida l'avenir de la musique hongroise, car ce jeune homme s'appelait Zoltán Kodály. Initié par Vikár huit ans plus tard, il prendra sa relève en 1904. L'année suivante il partagera son travail avec Béla Bartók, son collègue et ami, et ils seront rejoints plus tard par László Lajtha.

⁶ D'après l'une de ses lettres publiées, en 1912, par Jean Chantavoine (*Pages romantiques*, publication révisée par Serge Gut, Paris, 1985, éd. Aujourd'hui. Voir aussi *Actes du Colloque International Franz Liszt*, Paris, 1987, éd. La Revue musicale ; contribution de Detlef Altenburg.

Trois compositeurs éminents qui étaient en même temps des folkloristes non moins éminents. Est-ce dû au hasard ? Zoltán Kodály donne lui-même la réponse dans un de ses écrits :

«...Science et art ne peuvent pas exister séparément. L'artiste, s'il renonce aux traditions vivantes, est comme le poisson jeté hors de l'eau. Et en même temps, il ne peut pas non plus se passer des éléments résultant du passé historique. Un art hongrois de valeur totale ne peut se développer que sur la base du passé hongrois tout entier, autrement il lui manquera toujours quelque chose. Pour y parvenir, les musicologues peuvent contribuer également à l'édification de l'art musical, même si, personnellement, ils ne sont pas des artistes. Le vrai progrès sera atteint au moment où les savants feront si bien leur travail que les artistes ne seront qu'artistes et ne seront pas obligés d'être savants en même temps, comme une grande partie de nos poètes, sans parler de la musique. Ainsi la musicologie cessera de poursuivre des buts en soi et deviendra l'une des forces motrices importante de la civilisation nationale, l'un des facteurs de la conscience hongroise purifiée et de l'avenir hongrois. »⁷

Kodály ne croyait pas si bien dire. Plus de quarante ans après le texte cité, ses prévisions deviennent prophétiques. Parmi les disciples des trois maîtres, il n'y en avait qu'un seul qui, tout en étant un des compositeurs les plus importants de sa génération, fut en même temps un folkloriste de grande autorité. Il s'agit de Sándor (Alexandre) Veress, mort il y a peu de temps, mais qui a passé plus de la moitié de sa longue carrière loin de son pays natal. Deux autres élèves de Kodály, Pál Járdányi, excellent folkloriste, altiste et compositeur mort à 45 ans en 1956, et Imre Csenki, également folkloriste, qui consacra ses recherches au folklore tzigane. À l'heure actuelle, l'art musical et les recherches folkloriques représentent deux domaines bien séparés, comme l'avait souhaité Kodály. Ce dernier est resté jusqu'à sa mort en 1967 et même au-delà, comme un véritable chef d'école nationale, arbitre suprême de la musique et de la musicologie hongroises, grâce à son talent littéraire et à sa formation universitaire, ainsi qu' à son talent de compositeur, de synthétiseur et catalyseur. Après avoir obtenu sa thèse de doctorat en 1906, il a séjourné assez longtemps à Paris, où il n'était plus un inconnu.⁸ À 26 ans ses options sont nettes et définitives, son écriture s'enrichira plus tard, notamment dans le sens de la polyphonie vocale classique, mais elle restera la même jusqu'à la fin. Dans cette écriture, la mélodie et le rythme du folklore hongrois voisinent avec les contrepoints de la Renaissance, les procédés du classicisme viennois et les harmonies de

⁷ « Danses hongroises de 1729 », *Muzsika*, Budapest, 1951.

⁸ Il suit, comme auditeur, l'enseignement de Charles-Marie Widor. À l'occasion d'un concert référendum, *La Valse* de Ravel (où le nom du compositeur n'était pas indiqué) fut attribuée par un certain nombre d'auditeurs à Kodály.

l'impressionnisme français, même là où le sujet n'a rien de spécifiquement hongrois, comme dans les œuvres jadis latines ou dans certaines compositions chorales.⁹

Dès 1908, Kodály a parfaitement réussi à assurer la présence permanente du langage de la musique populaire hongroise dans son langage personnel. Le cas de Bartók est différent. Sur le plan artistique il n'est pas difficile de situer leur différence. Notre but serait de démontrer qu'elle existe aussi sur le plan théorique. Tout le monde sera d'accord pour attribuer à ces deux grands maîtres l'origine de l'école hongroise de la musique contemporaine. Nous citons un passage de l'entretien radiophonique que Kodály a eu avec Ansermet à Genève en 1946.

Ansermet :*Est-il indiscret de vous demander comment vous nous expliquez les différences de tendances que, malgré vos aspirations communes, il y a entre vos œuvres et celles de Bartók ?*

Kodály : *C'est là une question devant laquelle je préférerais laisser la parole à d'autres. Pourtant une chose est évidente : par dispositions naturelles, je suis resté confiné à notre premier objet, la musique hongroise. Bartók, au contraire, avec son avidité d'esprit, a étendu ses études folkloriques bien au-delà de notre pays et a mis en œuvre dans sa musique des éléments provenant de toutes les contrées balkaniques, du Proche-Orient et même de l'Afrique. Peut-être pourrais-je dire que notre magyarisme, je l'ai développé en profondeur, tandis que Bartók en a considérablement amplifié l'horizon.*

Ansermet : *Oui, ces différences de nature entre vous ne s'étendaient-elles pas même à la manière dont vous envisagiez l'acte de composer ? Nous abordions ce sujet, il y a quelques jours, alors que nous nous promenions tous deux devant le monument de la Réformation. Alors me montrant du doigt la silhouette sévère de Calvin, vous me disiez : « Celui-là, c'est Bartók » ; et en désignant le visage bien en chair de Théodore de Bèze : « Et celui-là, c'est moi ». Pourtant, ajoutiez-vous avec un sourire : « Dans la vie, c'était plutôt le contraire ».*

Kodály : *C'est vrai. Je me souviens qu'un jour, une de ses interprètes ayant dit à Bartók : « Mais pourquoi vous plaisez-vous à écrire des dissonances si terribles ? Au fond c'est laid ! », il lui répliqua : « Mais c'est que la vie est laide ! » Or moi, je trouve que la vie est belle, malgré toutes ses laideurs.¹⁰*

Ainsi l'un aurait été optimiste et l'autre pessimiste ? C'est possible, mais gardons-nous d'une simplification hâtive. Car les dernières œuvres de Bartók progressent vers des horizons nouveaux et plus kodálystes que les précédentes, alors

⁹ *Jésus et les marchands du Temple, À Fërenc Liszt, chœurs a cappella sur poèmes savants et populaires, et même la grandiose Appel de Zrinyi de 1955, son "chant de cygne".*

¹⁰ Extrait de Jean-Pierre Amann, Zoltán Kodály, suivi de huit lettres à Ernest Ansermet et de la Méthode Kodály, Lausanne, 1983, éd. L'Aire musicale.

que Kodály, dans les vingt dernières années de sa vie, semble ménager quelque peu ses ressources folkloriques. Il faut préciser deux choses :

1) Dans la genèse de la musique hongroise contemporaine, la science musicale joue un rôle tout aussi important que l'intuition artistique, mais après 1950, les deux domaines se séparent définitivement.

2) Cette école n'est pas seulement déterminée, mais aussi délimitée par ses promoteurs.

Le folklore musical parfaitement déterminé, il ne hantait plus les compositeurs. Le très grand mérite de Kodály avait été de l'intégrer définitivement dans l'arsenal des moyens d'expression. Même parmi les compositeurs contemporains des trois grands, il s'en trouvait, et non des moindres (comme Dohnányi ou Weiner) qui, dans leurs œuvres, font souvent usage du folklore sans être eux-mêmes folkloristes. Aujourd'hui ce phénomène est quasiment général. L'emploi des mélodies folkloriques n'est pas obligatoire, bien entendu, mais il se retrouve assez souvent dans les générations post-kodálystes, chez Maros, Szöllösy, Kurtág, Ligeti et bien d'autres.

La musicologie hongroise est en évolution permanente. Grâce à l'enrichissement essentiel de sa matière à explorer, elle a fait des progrès très appréciables et occupe une place d'honneur dans la discipline, dont l'autorité dépasse de loin les frontières du pays. Elle dispose d'un Groupe d'Études Folkloriques au sein de l'Académie Hongroise des Sciences, groupe fondé par Kodály et dirigé après lui par B. Rajeczky, L. Vargyas et L. Vikár.

Le dernier livre de Vargyas, ami et collaborateur permanent de notre ADÉFO, a eu un retentissement universel. Il tire des conclusions qui, il y a cinquante ans, n'auraient pas été possibles. Mais toujours dans le sens de ses grands prédécesseurs.

Quand nous l'avons interrogé sur son ouvrage *La musique populaire des Hongrois*, il nous a répondu en guise de conclusion : «... nous dépendons toujours du départ donné par Bartók et Kodály : ce sont eux qui ont mis en route et fait avancer les recherches si rapidement que, si nous pouvons conserver et développer leur vitesse initiale, ce sera déjà un résultat remarquable. Pour nous, c'est un grand honneur, mais cela ne veut nullement dire que nous en sachions davantage ou que nous soyons plus avisés... C'est à eux que nous devons tout.»¹¹

Puisque science et art sont aujourd'hui définitivement séparés et que sur le plan scientifique il n'y a pas de différence notable entre les méthodes de Bartók et de Kodály (le classement des mélodies mis à part, mais nous n'en tenons pas compte cette fois-ci), il faut chercher leur différence sur le plan artistique, plus exactement dans leurs idées socio-esthétiques par rapport au folklore.

« Nous aurons une conscience musicale collective quand la couche supérieure de la société hongroise adoptera le goût musical des couches inférieures

¹¹ *Études finno-ougriennes*, XIX, Paris, 1985.

sensiblement plus nombreuses », a écrit Kodály en 1935, pour dire plus loin : « Pour devenir une nation il faut, mainte et mainte fois, redevenir peuple. »¹²

Cette phrase peut sous-entendre qu'il faut être national pour devenir international, mais cette idée qui découle logiquement de sa pensée, Kodály ne l'exprime pas. Trois ans plus tard, Bartók écrira en 1937 : « Entre nous soit dit, j'ai le pressentiment que, quand nous aurons à notre disposition une matière suffisante et des travaux assez nombreux la concernant, toutes les musiques populaires du monde pourront être ramenées, dans leur essence, à quelques formes, types et genres stylistiques fondamentaux. »¹³

Et l'on se demande si ces deux affirmations ne se contredisent pas ?

Essayons d'analyser la pensée de Kodály telle qu'elle apparaît dans la conversation citée sur la question posée.

La réponse est négative et formelle. Il ne faut pas chercher la différence entre les deux promoteurs dans leurs idées, mais dans leurs options. Kodály veut, avant tout, fixer les idées musicales reçues de la musique orale, par l'écriture, alors que Bartók, au contraire, veut faire évoluer la musique écrite par les procédés de la musique orale. L'un vise la stabilité, l'autre la mobilité. Des mélodies populaires deviennent des thèmes chez Kodály, des modèles à suivre chez Bartók. Or, si l'on veut, ce qui importe pour Kodály, c'est le langage du folklore hongrois, et ce qui importe pour Bartók, c'est le style de la musique populaire, hongrois ou autre. Langage et style peuvent être considérés comme les deux aspects complémentaires de la même essence artistique. Le langage est complexe et composite, c'est l'ensemble des moyens expressifs ; mais il est aussi limité par le temps et l'espace, et surtout équilibré ; en un mot, c'est l'aspect structuraliste de la musique. Le style en est l'aspect hiérarchique ; il est composé d'une partie seulement des éléments de langage préférés aux autres, il représente donc un langage sélectionné, soit par la fréquence de ses composantes, ce que nous considérons comme "classique", soit par la volonté de l'auteur, ce qui serait pour nous le procédé "romantique". Or, le folklore musical suit la sélection "classique". Mais il possède un élément qui dépasse les limites du langage et c'est la variance.¹⁴

Grâce à elle, la musique folklorique possède une dimension illimitée. Cela peut être également le cas de la musique artistique, mais pas forcément en se rapprochant de la musique populaire, comme l'opéra italien de Pergolèse à Verdi. La dimension illimitée, symbole éternel de l'art, peut être obtenue aussi par d'autres moyens : expressifs, combinatoires, aléatoires, entre autres.¹⁵

¹² Dans la conclusion de son ouvrage *La Musique populaire hongroise*, éditée pour la première fois en 1935.

¹³ Dans *Recherche folklorique et nationalisme*, 1937.

¹⁴ *Variation* est une notion purement qualitative qui ne se trouve pas dans le folklore chanté, alors que *variance*, élément essentiel du folklore, peut être qualitative et quantitative à la fois.

¹⁵ Liszt, sans connaître la notion de la *variance*, en fait largement usage, tout comme Bartók plus tard, mais, lui, consciemment. Ces deux maîtres étaient capables de composer toute une œuvre importante basée sur une seule idée musicale (*Les Préludes*, *Duo pour violon et piano* de Liszt, *Musique pour cordes*, *percussion et célesta* de Bartók, entre autres).

Le langage est toujours éclectique, ses éléments ayant pu venir de sources différentes. Le style peut être homogène ou éclectique, ce dernier cas est souvent considéré dans un sens péjoratif.

Vers 1900, l'Europe connaît une crise morale et artistique due à la mutation des moyens techniques et à l'accélération des communications. En musique, ce sont les découvertes du phonographe et les traditions des pays lointains qui enrichissent le langage unilatéralement, un phénomène, certes, provisoire, mais qui mène nécessairement à la création de styles éclectiques, en Hongrie plus qu'en France. Or tous les compositeurs importants de la première génération de l'école hongroise voulaient éviter cela. À une époque où de nombreux compositeurs se laissaient influencer par le wagnérisme, le post-romantisme ou d'autres héritages d'un passé désuet, ils voulaient purifier le langage pour obtenir un style homogène. Une orientation louable à laquelle la découverte et l'utilisation des traditions populaires n'était pas étrangère.

Le folklore musical ne connaît que deux notions : langage et style, car les autres notions attachées à l'art musical ou bien ne s'y retrouvent pas (comme l'écriture), ou bien elles sont contenues dans le langage (comme la pensée musicale ou la matière sonore).

En guise de conclusion :

Perceptible ou sous-jacent, le rapport entre le folklore et l'art musical est permanent et dans les deux sens.

Le folklore, par son langage, est un facteur important de la culture nationale et, par sa mobilité, un lien culturel entre tous les peuples de notre continent. Il est donc national et international à la fois.

Voilà un fait qui mérite réflexion et que nous recommandons à l'attention de ceux qui, aujourd'hui, se donnent tant de peine pour trouver les bases culturelles de l'identité européenne.

Exemples musicaux

1. Mélodie pseudo-populaire (musique savante), quatre vers (=segments) de dix syllabes, isométriques et isorythmiques ; ambitus : ré₂ - sol₂, échelle : x mode mineur avec 4^o degré augmenté.



2. Variante populaire de la même mélodie. Quatre vers (segments) de dix syllabes isométriques et isorythmiques, ambitus : ré₁ - sol₂, notes de cadence : 1) (5)

(5, structure mélodique : A B B A, premier et quatrième vers pentatoniques, deuxième et troisième vers en mode mi.

Cet exemple nous informe très clairement sur le procédé de l'adaptation populaire d'une mélodie d'origine savante dans le folklore authentique de style nouveau, en gardant ses éléments compatibles avec son langage et transformant le reste.



3. Début rythmique d'un type folklorique, style nouveau :



Rythme modelé par le contexte :



4. Début rythmique d'un cœur à voix égales de Bartók :



Par une note ajoutée le rythme carré devient pentapodique ; variante savante d'une idée populaire, changement quantitatif.

László VIKÁR

Institut de Musicologie, Groupe d'Études Ethnomusicologiques de l'Académie Hongroise des Sciences

L'apparition de la musique traditionnelle dans l'art musical de notre siècle Parallèles français et hongrois¹

Nous pensons volontiers que les œuvres des compositeurs d'une part et les musiques traditionnelles d'autre part — quelle que soit l'importance des communautés dont elles sont issues — ont été en étroite relation les unes avec les autres au cours du long millénaire de l'histoire de la musique. Mais il est vrai que cette relation n'a pas été toujours et partout identique. Leurs rapports étaient quelquefois forts, quelquefois plus faibles. À tel endroit ou telle époque c'était la musique composée qui prédominait sur la musique traditionnelle, alors qu'ailleurs ou à un autre moment c'était exactement le contraire : il se créait des œuvres dans la réalisation desquelles la musique traditionnelle avait un rôle décisif. À présent, l'ethnomusicologie est devenue une science indépendante et reconnue, l'égale des études musicologiques. Comme dans de nombreux pays les chercheurs étaient aussi d'excellents compositeurs, ces deux types de musique s'entrelaçaient souvent.

À l'aube de la polyphonie européenne, la composition musicale et la musique traditionnelle pouvaient être encore très proches l'une de l'autre. Que les troubadours de Provence ou les trouvères de Picardie qui visitaient les châteaux soient des chanteurs populaires ou des chanteurs instruits, leurs mélodies devaient sonner comme les chansons populaires alors connues dans le pays. Et lorsque plus tard les œuvres polyphoniques — messes, motets, madrigaux des ateliers français et flamands — ont vu le jour, les compositeurs utilisaient volontiers de vrais thèmes folkloriques, sans doute pour favoriser la popularité de leurs compositions. La mélodie bien connue au Moyen Âge de *L'homme armé*, mélodie qui se retrouve dans les œuvres de Dufay, Ockegem, Obrecht, Des Prés, Palestrina et bien d'autres encore, en est sans doute un bel exemple. C'est également le cas depuis près de deux siècles de la mélodie de Heinrich Isaak, *Innsbruck ich muss dich lassen*, mélodie d'ailleurs reprise par Bach.

La place et le rôle occupés par la musique traditionnelle dans la musique du Moyen Âge changèrent quelque peu dans les siècles suivants. L'artiste de la Renaissance manifestait moins d'intérêt pour les chants villageois. Après des époques où prédominait le chant, vinrent des époques plus instrumentales, et ce furent alors les musiques de danse populaire qui devinrent le centre d'intérêt. Les compositeurs se tournent déjà vers les morceaux plus courts, notamment vers les

¹ Communication présentée au colloque « La musique hongroise au XX^e siècle » organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises les 16 et 17 mars 1995.

suites. En France, Lully, Rameau, Couperin, Daquin et beaucoup d'autres encore, ont fait entendre dans leurs œuvres pour orchestre ou leurs morceaux pour orgue, des mélodies traditionnelles ou des mélodies de danse utilisées telles quelles, entre autres des pastorales et des musettes, habillées d'ornements les rendant dignes même des cours royales.

Plus tard, les classiques viennois, eux aussi, sont restés proches de la musique traditionnelle de leur pays, leurs mélodies évoquant — consciemment ou spontanément — le domaine de la musique germanique. L'inverse est aussi vrai : en entendant certains chants allemands, il est pour ainsi dire naturel qu'ils nous rappellent Haydn, Mozart ou Beethoven.

Bien que la musique composée et la musique traditionnelle aient toujours été liées, ce n'est vraiment que vers la fin du XVIII^e siècle, ou plutôt au cours des XIX-XX^e siècle, que les valeurs cachées de la tradition musicale ont vraiment été consciemment cherchées, recueillies et étudiées. Deux grands penseurs ont été précurseurs dans ce domaine. Le premier est Jean-Jacques Rousseau, l'éminente personnalité de l'histoire des idées en Europe. Il fut aussi compositeur et proclamait que le renouvellement musical ne pourrait se faire que par la recherche des mélodies folkloriques. L'autre est Gottfried Herder, écrivain, poète, philosophe, qui en 1770 fit paraître plusieurs recueils de chansons traditionnelles, donnant ainsi l'exemple aux experts musiciens.

Cette courte conférence ne peut pas énumérer, même brièvement, les principales étapes des recherches sur la musique des anciennes communautés d'Europe, ni les chercheurs renommés et les excellents compositeurs qui ont poursuivi une activité importante pour la recherche et l'adaptation de la musique traditionnelle des cent ou cent-cinquante dernières années. Ce véritable travail de sauvetage national, conservateur des valeurs anciennes, aurait été souhaitable dans tous les pays pour pouvoir commencer une comparaison internationale. Mais cela ne s'est jamais réalisé — essentiellement à cause du manque d'experts. Aujourd'hui nous trouvons beaucoup de résultats tout à fait éminents, mais il reste des taches blanches marquant de grandes lacunes sur la carte des recherches en Europe.

Si nous considérons les grandes personnalités rénovatrices de l'histoire de la musique européenne, Claude Debussy serait sûrement l'un des plus éminents. Après sa période — dite précoce — qui dura jusqu'à la fin du siècle dernier, renforcée par les peintres impressionnistes, par la musique russe issue de la musique folklorique et par la musique tout à fait inhabituelle d'Extrême-Orient entendue à l'Exposition universelle de Paris, il a tourné le dos au romantisme tardif et a créé un art résolument nouveau, sans précédent, où dominant les sonorités et les timbres et où se réalise selon ses propres paroles — « la correspondance mystérieuse entre la nature et l'imagination ».

Autant que nous le sachions, Debussy n'a jamais recueilli de chansons folkloriques. Sa relation avec cette musique était occasionnelle et le plus souvent seulement indirecte. Les trois musiques traditionnelles qui ont parfois attiré son attention — l'orientale, la russe et l'espagnole — sont assez éloignées l'une de l'autre. Cela laisse supposer qu'il n'a fait de recherches systématiques sur aucune d'elles. Mais supposons qu'il ait pu entendre à l'Exposition universelle non

L'apparition de la musique traditionnelle dans l'art musical de notre siècle.

seulement l'orchestre Gamelan de Java (nous le savons), mais aussi des chanteurs et des joueurs d'instruments chinois (ce qui est fort probable) : dans le premier cas ce sont des intervalles inférieurs au demi-ton qui pouvaient lui apporter de nouvelles sonorités, dans l'autre c'était la pentatonie (avec ou sans demi-tons). Parmi les compositeurs russes, il admirait surtout Moussorgsky, Rimsky-Korsakov et Borodine. Après son voyage en Russie, il écrit à son sujet, plusieurs fois même, avec le plus grand enthousiasme :

« Personne n'a parlé à ce qu'il y a de meilleur en nous avec un accent plus tendre et plus profond... Il est unique et le demeurera par son art sans procédés, sans formules desséchantes... Jamais une sensibilité plus raffinée ne s'est traduite par de moyens aussi simples... il a des droits nombreux à notre dévotion. »

On peut se poser la question de savoir si « l'accent tendre et profond », « l'art sans formules desséchantes » et « le moyen simple » ne se rapportent pas à la musique traditionnelle russe ou à d'autres musiques traditionnelles. Il ne s'agit pas de musique paysanne brute, nous savons que Debussy n'avait pas bonne opinion de l'intrusion de la musique folklorique dans la musique composée. Mais nous pouvons comprendre que ce n'est pas avec l'adaptation de la chanson traditionnelle, mais avec l'emprunt de son esprit qu'il était d'accord. Comme s'il avait dit que l'essentiel n'est pas ce qui paraît, mais ce qui se cache derrière et qui est ainsi invisible.

Il est naturel que de temps à autre le timbre, la couleur de l'Espagne voisine trouve sa place sur la palette de Debussy. Mais là non plus, le compositeur ne choisit pas d'utiliser telles quelles des chansons, mais il fait des allusions à l'original en choisissant certaines caractéristiques, comme par exemple le rythme ostinato du prélude *Puerto del Vino*. D'ailleurs les deux volumes des préludes contiennent beaucoup d'autres éléments musicaux se rapportant directement, ou plutôt indirectement, à une source de musique traditionnelle. Il en est ainsi des motifs indépendants de triton et de tetraton, de la fréquence des passages en gammes modales, de la voyante accentuation des quartes, de l'alternance enjouée des tierces mineures et majeures et de l'apparition de la pentatonie sans demi-tons, comme dans le populaire *Clair de Lune* de la *Suite bergamasque*, ou dans les passages plus ou moins longs des *Bruyères*, de *La fille aux cheveux de lin*, des *Danseuses de Delphes* ou de *Canope*, etc.

Exemple musical n°1. Debussy, *Bruyères*, *La fille aux cheveux de lin*

Nous pouvons supposer consciente l'utilisation de la pentatonie dans de nombreuses mélodies chantées ou instrumentales de *Pelléas et Mélisande*, par exemple dans celles des textes suivants : « Je viens souvent m'asseoir ici vers midi », « Dis-moi toute la vérité, Mélisande », « vous allez me suivre à genoux, à genoux devant moi », « On dirait de l'eau pure sur mes lèvres », « Je ne savais pas que tu étais si belle », « Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau avant toi », « toutes les étoiles tombent ». Et bien sûr il faut ajouter à ces extraits de *Pelléas*, un passage des *Nuages*, première partie des *Nocturnes* pour orchestre où nous entendons une

mélodie pentatonique à grand arc d'abord sur la flûte, puis sur les violons et entre les deux, une variante de cette mélodie.

Exemple musical n°2. Debussy, *Nocturnes - Nuages 7-8*

En ce qui concerne la relation entre la musique composée et la musique folklorique chez Bartók, nous n'en sommes pas réduits à des hypothèses. Dans son article intitulé « L'effet de la musique paysanne sur la musique composée » écrit en 1931, il se prononça ainsi :

« le début du XX^e siècle est un tournant dans l'histoire de la nouvelle musique... il n'y a pas d'autre solution que faire radicalement front au XIX^e siècle. La musique folklorique, pour ainsi dire presque inconnue jusque là... donna une aide et une force inappréciable et encourageante...De quelles manières la musique folklorique se manifesta-t-elle dans la haute musique composée ? D'abord en faisant un accompagnement à la mélodie folklorique, sans la changer ou à peine, l'insérant occasionnellement entre un prélude et une coda...L'effet de la musique folklorique se manifeste d'une autre façon : le compositeur ne se sert pas d'une vraie mélodie folklorique, mais invente lui-même une imitation de quelque mélodie folklorique... Il y a encore une troisième manière de sentir l'effet de la musique paysanne sur les œuvres d'un compositeur. Quand il n'adapte pas ou n'imité pas des mélodies folkloriques, mais quand sa musique révèle quand même l'atmosphère des musiques villageoises. Nous pouvons dire alors que le compositeur a appris la langue musicale paysanne et qu'il en dispose avec la même perfection que le poète de sa langue maternelle. »

Il apparaît donc que Debussy, tout comme Bartók, a accepté et utilisé la pentatonie.

Mais combien différemment ! Tandis que Debussy constituait de nouvelles possibilités des timbres et des ambiances magiques par la pentatonie, Bartók sentait la nécessité, par la pentatonie, d'attacher sa musique encore plus étroitement à son pays et à son peuple. Écoutons deux pièces de Bartók. Ni l'une, ni l'autre ne sont un arrangement dans le sens propre du mot, mais aucune d'elles n'aurait pu être créée sans la connaissance approfondie de la musique folklorique, ni sans la fantaisie créatrice de Bartók. *L'Allegro barbaro* a été joué par l'auteur, ici, à Paris, il y a 85 ans, en mars 1910. L'adjectif « barbare » n'était pas encore dans le titre. Un critique assis dans les rangs du public a trouvé l'œuvre extraordinairement sauvage, osée et barbare. Cet avis plut beaucoup à Bartók et il a complété le titre. C'est depuis qu'il est devenu *Allegro barbaro*.

Exemple musical n°3. Bartók, *Allegro barbaro*

Pour terminer, voici la fin du dernier mouvement du III^e *Concerto pour piano*, composé à New-York, pour sa femme, alors qu'il était déjà mortellement malade. Cette œuvre est une rétrospective et un résumé, le testament de quelqu'un qui part. Voici ce qu'en dit Bence Szabolcsi : « Le III^e Concerto pour piano allie la beauté des

L'apparition de la musique traditionnelle dans l'art musical de notre siècle.

images de la nature, des paysages de l'enfance, des souvenirs, des hymnes, des chorales avec le roulement des grandes rondes folkloriques. »

Exemple musical n°4. Bartók, fin du *III^e Concerto pour piano*

György KROÓ

Académie de Musique Ferenc Liszt de Budapest

Rencontres franco-hongroises sur la scène lyrique¹

Le bref exposé que je vais vous présenter embrasse cinq opéras. Je ne dis pas qu'il s'agit d'une ébauche, car ce terme pourrait donner à penser que j'ai trié sur le volet. En fait, en mentionnant ces cinq œuvres musicales concernant les relations franco-hongroises sur la scène de l'Opéra, j'en fais l'inventaire presque complet. En revanche, ces cinq œuvres appartiennent à trois périodes différentes dans l'histoire de la musique, et du point de vue dramaturgique et stylistique elles représentent encore plus de tendances. Toutefois, en ce qui concerne le caractère et l'intensité de la rencontre des deux cultures qui se reflètent dans ces œuvres, chaque composition est distincte. C'est pourquoi mon exposé offre, malgré tout, plus de promesses qu'on n'en pourrait trouver dans le simple inventaire d'une succession.

Parmi les rencontres franco-hongroises sur la scène lyrique, la première est certainement l'opéra en trois actes de Nicolas Dalayrac (1753-1809), *Léhéman ou la Tour de Neustadt*, livret de Marsollier, dont la première représentation eut lieu « le 21 Frimaire an dix », soit le 12 octobre 1801 au théâtre Feydeau, à Paris. Le protagoniste en est François Rákóczi, l'action se fonde sur l'histoire de la guerre de libération des Kouroutz entre 1703 et 1711. Le livret, dont la source directe est le recueil d'anecdotes historiques de Pierre-Antoine de la Place, paru entre 1781 et 1790, relate un épisode d'importance décisive dans la vie de Rákóczi, sa fuite de Wiener-Neustadt, et modèle à l'aide d'éléments romanesques un drame. Bence Szabolcsi, dans son article écrit en hongrois, paru juste il y a soixante ans,² fait une remarque sur ce livret, en disant qu'« Il est adjoint au protagoniste un ami dévoué, connu dans les romans et livrets de l'époque (en l'occurrence c'est le capitaine Léhéman) et une amoureuse fidèle, Améline. Mme Rákóczi, la duchesse Amália Hessen, devient, grâce à l'imagination de Marsollier, la fille de Godofréd Léhéman, sauveteur de Rákóczi à Wiener-Neustadt, et Miklós Bercsényi, réfugié en Pologne, à son tour, devient un général polonais, et la fuite est reportée après la guerre de libération des Kouroutz ».

Dans l'Europe du XVIII^e siècle, le nom de Rákóczi était lié à l'idéal de la liberté. L'attitude anti-allemande et anti-turque de la Hongrie, ses aspirations et ses luttes pour l'indépendance longtemps avant la guerre de 1848, surtout à l'époque du mouvement des Kouroutz, étaient bien connus et accueillis avec sympathie en Europe de l'Ouest, et plus particulièrement en France, puisque Rákóczi y était attaché par des liens étroits. Je cite Szabolcsi : « Les partisans et les disciples de

¹ Communication présentée au colloque « La musique hongroise au XX^e siècle » organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises les 16 et 17 mars 1995.

² « Régi francia opera Rákóczi Ferencről », *Magyar Muzsika*, I, Budapest, 1935, 33-37

Lully et de Destouches ont déjà été remués par ce prince oriental qui est allé voir, avec son accompagnement, les spectacles de l'Opéra de Paris "Roland" et "Télémaque" (...) il a applaudi le renouveau du drame et du théâtre français pendant 28 représentations théâtrales et à son départ il a emmené, entre autres, les œuvres des historiens français sur des sujets hongrois, qui lui ont été dédiées, et des poèmes épiques des écrivains français dont il est le héros.»³

Un type d'opéra très caractéristique de l'époque de la Révolution française est la pièce de sauvetage. Les librettistes puisent parfois dans la vie quotidienne, dans des journaux, dans des événements qui se sont réellement passés pour écrire leurs livrets, et si leur sujet n'est pas toujours d'une actualité brûlante, ils attirent l'attention sur des lois, règlements et tendances qui touchent au vif. Du *Déserteur* de Monsigny aux *Deux Journées* de Cherubini en passant par *Les Rigueurs du Cloître* de Berton, il y en a de nombreux exemples pendant une période de vingt ans. D'autres fois, les auteurs se concentrent sur les idées et les sentiments qui dirigent les événements, les sujets se reportent au temps passé et au lieu lointain. Dans ce cas, les protagonistes des pièces de sauvetage portent des costumes historiques, soit celui de Richard Cœur de Lion, soit celui du comte Floreski ou du prince Rákóczi. Les auteurs sont contraints de recourir à des symboles à cause de la censure ou bien par prudence personnelle. Comme nous l'indique, sous ce rapport, la prise de position commune des pièces de sauvetage du début du XIX^e siècle, *Les Deux journées*, tout comme *Béniowski* ou *Léhéman*.

À propos du choix du sujet de Marsollier-Dalayrac nous devons également nous rappeler le fait que les pièces de sauvetage se réfèrent de préférence aux peuples de l'Europe connus pour leur caractère chevaleresque, leur amour de la liberté, leur héroïsme : aux Suisses, Polonais et Hongrois. Et c'est dans ce sens qu'entre 1760 et 1829 Lemoyne, Grétry, Schiller et Rossini font référence à la guerre de libération suisse. Le rythme caractéristique de la polonaise signale concrètement que le sujet propose comme exemple au public français un peuple lointain et courageux. Dans la distribution des rôles de notre opéra, d'une façon très caractéristique, le hongrois Frédéric Ragotzi, le général polonais Bérézini ainsi que l'adjudant suisse Jomer et le brigadier suisse Sorbac sont tous des alliés dans la lutte contre les ennemis de la liberté, des Autrichiens.

Dans une scène du premier acte de l'opéra de Dalayrac, Léhéman, basse, Améline, soprano et Ragotzi, ténor se consolent après la première, et comme ils l'espèrent, dernière défaite de la guerre d'indépendance de Rákóczi. Dans la romance d'Améline en ré majeur, il s'agit d'un voyageur perdu, qui aperçoit dans la nuit un rayon lumineux et son cœur reprend courage. La mélodie (exemple musical n°1) — selon le modèle de Cherubini — revient dans le final du deuxième et du troisième actes. Améline a chanté l'espoir qui éclaire le chemin des fugitifs. Dans le final du deuxième actes, la mélodie retentit de loin, annonçant l'approche des soldats de Bercsényi, l'espoir qui se dessine à l'horizon. La marche de la liberté que vous allez entendre au piano tout à l'heure, illustre mieux que n'importe quelle citation —

³ Szabolcsi, *ibid.*

comme écrit Bence Szabolcsi — « à quel point la France de Napoléon gardait une image idéale, chevaleresque et noble des soldats et de la guerre d'indépendance des Kouroutz ». Il est très caractéristique qu'à la fin de l'opéra, quand la joie ressentie pour la libération du prince monte tout en devenant le credo de la liberté universelle (« Joignez-vous, si vous craignez la tyrannie »), l'orchestre joue cette mélodie de marche mais non pas en sa totalité, Dalayrac en cite seulement la partie du milieu, faisant allusion à la Marseillaise que le public considère comme symbolique : « Marchons, marchons, venez braves hongrois... »

Exemple musical n°1



La date marquante suivante dans l'histoire des rencontres franco-hongroises sur la scène lyrique est 1907-1911, l'opéra en trois actes de Paul Dukas *Ariane et Barbe-Bleue* et l'opéra en un acte de Béla Bartók *Le château de Barbe-Bleue* ainsi que les deux pièces de théâtre qui ont fourni leur sujet, le drame de Maurice Maeterlinck et celui de Béla Balázs, le premier écrit en 1899, et le deuxième, juste dix ans après. Les œuvres littéraires étaient toutes deux destinées à la musique. Maeterlinck y a fait allusion deux fois : « une sorte d'opéra légendaire ou féérique en trois actes destinée avant tout à la musique » a-t-il écrit une fois, « un simple libretto, un canevas pour le musicien » a-t-il déclaré une autre fois. La pièce de Balázs a été représentée une seule fois, sans musique, le 23 avril 1913, à l'occasion d'une matinée de *Nyugat*, mais l'auteur a plusieurs fois qualifié son œuvre, dédiée à Bartók et à Kodály, de livret, de « texte fait pour l'opéra ». Les deux opéras sont proches non seulement par leur sujet, leur source, la légende de Barbe-Bleue, mais

aussi parce qu'il représentent le même type d'opéra que Carl Dahlhaus⁴ appelle *Literaturoper* et qui a pour critère d'être composé sans l'intermédiaire d'un livret, à partir d'une pièce originale, certes abrégée, mais invariable.

Apparemment nous sommes très loin de la Révolution française et de Dalayrac, mais en fait, le sujet contient des rapports importants entre les deux époques et entre les opéras de Rákóczi et de Barbe-Bleue. Le recueil de contes de 1697 de Charles Perrault *Histoires ou Contes du Temps passé avec des moralités* raconte l'histoire de Barbe-Bleue. Cette histoire est devenue la source des recherches de la légende de Barbe-Bleue et nous connaissons une vingtaine de variations littéraires, scéniques, musicales (il suffit de penser à l'opéra bouffe d'Offenbach et au récit d'Anatole France *Les sept femmes de Barbe-Bleue*). Le type le plus caractéristique de toutes ces variations est la pièce de sauvetage. Naturellement, c'est l'époque de la Révolution française qui a inspiré ce type d'opéras de Barbe-Bleue, notamment les œuvres de Grétry et de Dalayrac, qui ont été composées d'après les livrets de Sedain et de Monvel, inspirés par Arnaud. Ces deux opéras se rapprochent non seulement par leur création et leur représentation la même année, en 1789, mais aussi par leur titre, celui de Grétry est *Raoul, Barbe-Bleue*, celui de Dalayrac est *Raoul, sire de Créqui*. Maurice Maeterlinck se joint à cette tradition, ainsi que le montre le sous-titre : *Ariane et Barbe-Bleue, ou la délivrance inutile*. Cela se rapporte, selon l'intrigue, d'une part à l'effraction des paysans des environs dans le château de Barbe-Bleue, qu'ils prennent pour un mari meurtrier, afin de délivrer Ariane qui réussit malgré tout à calmer la foule des émeutiers et sauve son mari. D'autre part, quand Ariane découvre dans la prison souterraine les cinq premières femmes de Barbe-Bleue et ouvre devant elles la porte de la délivrance, ces dernières ne savent que faire de cette liberté, Ariane s'en va toute seule (« Je m'en irai seule », chante-t-elle, « Adieu, soyez heureuse »). Les autres femmes ferment la porte derrière elle et restent volontairement emprisonnées à perpétuité pour l'amour cruel d'un homme.

Cette motivation féministe de la figure de la femme, de Judith, comme Balázs appelle (peut-être d'après Hebbel) la dernière femme de Barbe-Bleue, ne figure pas dans le texte de Béla Balázs. Sa Judith permet à Bartók d'interpréter les rapports des deux personnes, sur la base des rapports de Lohengrin-Elsa du XIX^e siècle, comme le destin d'un homme élu qui attend la délivrance et d'une femme qui est inapte à l'assumer. Malgré cela, la structure du premier acte de Maeterlinck organisée autour de l'ouverture des sept portes, la dramaturgie des spectacles et des lumières-couleurs qui s'ouvrent derrière les portes, et le fait que derrière la dernière porte les femmes précédentes soient vivantes — tout cela a concrètement influencé la structure du *Château de Barbe-Bleue*. Mais ce sont les autres pièces de Maeterlinck d'avant 1894 qui ont exercé une influence encore plus importante sur Balázs dans la création du type hongrois du drame symbolique, notamment *Les aveugles* de 1890 et *Pelléas et Mélisande* de 1892.

⁴ *Vom Musikdrama zur Literaturoper*, München, 1983.

Le drame suggère une atmosphère de mauvais présage, les paroles des deux personnages font allusion aux mouvements de leurs états d'âme. Le spectacle qui s'ouvre derrière les portes est symbolique et les couleurs des lumières ont également une signification. Les deux personnages ne sont pas individualisés, l'un est l'homme, l'autre est la femme, et la scène elle-même est symbolique, le château incarne l'âme de l'homme. Le dialogue est fragmenté, l'atmosphère suggère les mêmes idées que les pièces de Maeterlinck : l'homme est impuissant, il n'est capable ni de faire face à la force mystique de la fatalité, ni de changer son destin.

La musique de Bartók n'est pas non plus inspirée directement de la partition de l'opéra de Dukas que Kodály n'appréciait pas. Celui-ci a découvert entre autres également pour Bartók, la musique française fin XIX^e siècle, début XX^e siècle. « Un texte très intéressant, une musique mauvaise, a-t-il écrit plus tard à sa femme Emma, le 23 juin 1907 de Paris (...). Il est très dense, bourré et trop instrumenté, et surtout sans idées. Je ne suis pas compensé par les quelques belles sonorités »⁵. Les accords de septième et de neuvième indépendants, les enchaînements des accords, la pentatonie, quelquefois la gamme par tons entiers, le style récitatif des parties vocales, comme Bartók l'a mentionné plus de trente ans après, lors d'une de ses conférences à l'Université Harvard⁶, montrent l'influence de *Pelléas* de Debussy. Cette influence était marquante et extraordinaire pour Bartók, car il a pu reconnaître dans certains éléments du style de Debussy, et surtout dans la pentatonie et le parlando, l'environnement musical naturel du melos folklorique définissant la nouvelle composition hongroise à partir de 1906. Le ton initial de *Pelléas* rappelant les contes de fée celtiques et la mélodie initiale du *Château de Barbe-Bleue*, évoquant les ballades, remontent aux mêmes origines musicales de la pentatonie. (Exemples musicaux n° 2a, 2b.)

Il existe également des rapports musicaux concrets entre la musique d'opéra de Dukas et de Bartók. Tout d'abord la mélodie : la pentaton à quatre lignes de Bartók que nous venons d'entendre, peut être apparentée à la complainte des femmes de l'opéra de Dukas par leur caractère commun du folklore. La mélodie de Dukas est également strophique : deux différentes lignes se répètent tout en constituant une strophe, et la strophe sur ré dièse se répète entièrement sur fa dièse. Le mode en est phrygien et éolien, elle doit donc son archaïsme à son caractère modal. Par ailleurs, dans la version originale comme dans la deuxième version de 1912, Bartók a repris la mélodie de la ballade, certes il ne l'a pas transposée, mais il l'a répétée avec une instrumentation et une harmonisation différentes. Les paroles de l'opéra de Dukas dans cette partie sont les suivantes : I. « Les cinq filles d'Orlamonde (la fée noire est morte) Les cinq filles d'Orlamonde (la fée noire est morte) Ont cherché les portes. Ont allumé leur cinq lampes, Ont ouvert les tours, Ont traversé trois cent salles Sans trouver le jour ». II. « Ont ouvert un puits sonore Descendent alors et sur une porte close Trouvent une clef d'or ! Voient l'Océan par les fentes, Ont peur de mourir Et frappent à la porte close Sans oser l'ouvrir ». (Exemple musical n° 3.)

⁵ Kodály Zoltán levelei, éd. Dezső Legány, Budapest, 1982

⁶ Béla Bartók Essays, éd. Benjamin Suchoff, London, 1976.

Exemples musicaux n° 2a, 2b

[Très modéré]

Alt. *pp très expressif*

Vlc. *pp très expressif*

pp

Detailed description: This musical score consists of three staves. The top staff is for Alto (Alt.) in a soprano clef, the middle for Violin (Vlc.) in a soprano clef, and the bottom for Violoncello (Vcl.) in a bass clef. The tempo is marked '[Très modéré]'. The Alto and Violin parts are marked 'pp très expressif'. The Violoncello part is marked 'pp'. The music features long, flowing lines with many slurs and ties, suggesting a highly expressive and legato performance style.

Andante ♩ = 92

(Cord.)

pp sempre leg. misterioso

Detailed description: This musical score is for a Cello part (Cord.) in a bass clef. The tempo is marked 'Andante' with a quarter note equal to 92 beats per minute (♩ = 92). The dynamics are marked 'pp sempre leg. misterioso'. The music is characterized by a slow, steady pace with a series of slurs and ties, creating a mysterious and sustained atmosphere.

Exemple musical n° 3

LE CHANT SOUTERRAIN

Les cinq fil - les d'Or-la - mon - de (la fée noire est

mor - - te) Les cinq fil - les d'Or-la - mon - de

Ont cher - ché les por - - tes

LA NOURRICE

Ce sont les autres fem - mes?

poco cresc.

(plus sonore)

En animant insensiblement *mf*

ARIANE

Oui

En animant insensiblement

lam - - pes, Ont ou - vert les

The first system consists of a vocal line in treble clef and a piano accompaniment in grand staff. The key signature has three sharps (F#, C#, G#) and the time signature is 4/4. The vocal line has a fermata over the word 'pes'. The piano accompaniment features a rhythmic pattern of eighth and sixteenth notes.

tours, Ont ira - ver - sé trois cents

LA NOURRICE, 6

Refermez cette porte, Le chant remplit la

cresc.

The second system includes a vocal line, a piano line, and a section for 'LA NOURRICE'. The vocal line has a fermata over 'tours'. The piano line has a 'cresc.' marking. The 'LA NOURRICE' section is marked with a '6' and a fermata. The piano accompaniment continues with a similar rhythmic pattern.

sal - - - les sans trou - ver le

salle, il se répand partout!

The third system consists of a vocal line and a piano accompaniment. The vocal line has a fermata over 'les'. The piano accompaniment continues with a similar rhythmic pattern.

**Un peu moins lent
que précédemment
(plus puissant)**

jour. Ont ou - vert un

ARIANE
(essayant de refermer la porte)

Je ne peux pas.

**Un peu moins lent
que précédemment**

cresc. *sempre* *mf*

puis so - - - no ³ - - re

Des - cen - - dent a -

LA NOURRICE

Il remon - te, il redou - - ble!

Rencontres franco-hongroises sur la scène lyrique

lors, *Et sur u - - ne*
(Elles essaient de reformer la porte qui cachait les diamants)
Poussons la première por-te. Aidez moi... —

cresc.

Detailed description: This system contains the first three staves of music. The top staff is a vocal line in treble clef with a key signature of three sharps (F#, C#, G#) and a 4/4 time signature. It begins with a whole rest followed by the lyrics 'lors,' and then a half note 'Et' followed by a dotted half note 'sur' and a quarter note 'u - - ne'. The second staff is a vocal line in treble clef with lyrics 'Poussons la première por-te. Aidez moi... —'. It features a five-measure phrase with a slur and a '5' above it, and a three-measure phrase with a slur and a '3' above it. The piano accompaniment consists of two staves (treble and bass clefs) with chords and moving lines. A 'cresc.' marking is placed above the piano part.

por - te clo - - se Trouvent une clef
(Affolée, la Nourrice entre à son tour sous la voûte)
El-le ré - siste aus - si!

cresc. sempre

Detailed description: This system contains the next three staves of music. The top staff is a vocal line in treble clef with lyrics 'por - te clo - - se Trouvent une clef'. It includes a triplet of eighth notes marked with a '3' above them. The second staff is a vocal line in treble clef with lyrics 'El-le ré - siste aus - si!'. The piano accompaniment continues with two staves. A 'cresc. sempre' marking is placed above the piano part.

d'or...
Taisez-vous! Taisez-vous! Elles vont nous perdre aussi!

Detailed description: This system contains the final three staves of music. The top staff is a vocal line in treble clef with lyrics 'd'or...'. The second staff is a vocal line in treble clef with lyrics 'Taisez-vous! Taisez-vous! Elles vont nous perdre aussi!'. The piano accompaniment consists of two staves.

(de plus en plus puissant)

ff

Voient l'O - cé - an par les fen - - - tes,

(Etendant son manteau)

E - touffons cette voix! Mon manteau — couvrira l'ouver-

Ont peur de mou - rir

ARIANE

tu - - - re... Je vois des marches sous le

Et frapp(ent) à la por - te clo - - - se

scuil. Je vais des-cendre où l'on m'ap-

cresc. *cresc.* *sempre*

au Mouv¹
Sur les dernières paroles

Un peu élargi

Sans o - ser l'ou - vrir...
pel - - - le...

Un peu élargi

au Mouv¹

du chant, Barbe-Bleue entre dans la salle. Il s'arrête un instant et regarde.

dim.

8^{va} bassa

Les opéras de Dukas et de Bartók sont dans la même tonalité, *l'Ariane* et *Barbe-Bleue* commencent et finissent en fa dièse mineur tout comme le *Château de Barbe-Bleue*. Et si nous détachons le premier acte de Dukas, c'est-à-dire l'intrigue de l'ouverture des sept portes, du corps de l'opéra entier, et si nous le comparons avec l'opéra en un acte de Bartók, nous trouvons une seule analogie, notamment sur le plan de l'interdépendance musicodramatique de la tonalité et de la lumière. L'eau des diamants cachés derrière la sixième porte qui s'ouvre donne un rayonnement à la musique de Dukas. L'histoire commencée en fa dièse mineur arrive en fa dièse majeur. « L'irradiation est intolérable ».

Exemple musical n° 4

La porte s'ouvre lentement.
Modéré

Même jeu, mais, cette fois,
l'irradiation est intolérable.

Un peu retenu au Mouvt

Le château de Barbe-Bleue s'éclaircit peu à peu, des ténèbres nocturnes du commencement, nous arrivons à la scène de l'ouverture de la cinquième porte, à l'irradiation de la lumière blanche du midi. Le geste musical qui précède directement l'ouverture de cette porte — malgré la différence des caractères de tempo (chez Dukas, c'est *Modéré* et *Un peu retenu*, chez Bartók c'est *Vivacissimo... allegro molto*) est comparable sur le plan de la rythmique, de la tendance de la ligne mélodique et de la fonction harmonique, bien sûr, sur le plan de la tonalité aussi. La relation mineur-majeur correspond dans le système d'harmonie de Bartók à la relation majeur antipode : la réponse à fa dièse mineur est donc, au lieu de fa dièse majeur de Dukas, en ut majeur.

Exemple musical n° 5

Larghissimo ♩ = 66

Meno largo ♩ = 88

Blaubart
Kékszakállú

poco allarg. **ff** quasi parlando, ma sempre grave

Die - ses ist mein Machtgehege, mei - ner Fe - ste
Lásd... ez az én bi-ro-dal-mam, Mesz - sze né - ző

ff **f**

poco - - allarg. -

ferner Ausblick. Nichtwahr, herr - lich wei - te Lan - de?
szép könyöklőm. Ugy - e hogy szép nagy, nagy or - szág?

molto cresc. **fff**

Les deux compositions suivantes dont nous ouvrons un instant la partition, montrent la rencontre des pièces de théâtre françaises et des compositeurs d'opéra hongrois. Le *Tartuffe* de György Kósa d'après Molière a été composé en dix semaines, l'été 1950, l'instrumentation en était prête à la fin de 1950. La mise en musique du texte de Sartre par Kamilló Lendvay, *La P... respectueuse*, a été réalisée entre le mois d'août 1976 et le mois de mars 1978. L'opéra en trois actes de Kósa a été diffusé sur Magyar Rádió en 1952, il n'a jamais été joué sur scène, l'opéra en un

acte de Lendvay a été commandé par Magyar Televízió qui l'a représenté en 1979, sa première mondiale a eu lieu en mars 1983 à Paris, à l'Espace Pierre Cardin, où il a été interprété par le Centre France Lyrique. Le livret hongrois a été écrit dans les deux cas par le compositeur d'après une traduction littéraire.

Kósa a assemblé deux à deux les actes de Molière, l'acte du milieu qui est à l'origine le troisième acte, reste chez lui aussi indépendant. Il a omis le rôle de Cléonte, mais par ailleurs, même s'il l'a un peu abrégé, il suit fidèlement la pièce, et de ce point de vue, le *Tartuffe* hongrois est également un « Literaturoper ». Pour ce qui est de son genre musical, il peut être classé comme comédie lyrique, car il est composé avec récitatif, mais au moment où Tartuffe est démasqué, le compositeur recourt, en produisant un grand effet, aux traditions de l'opéra comique, de la prose et du mélodrame. L'absence des ensembles contemplatifs, la fréquence des formes ariettes, les contours mélodiques simples et marquants, les suites de scènes courtes, isolées et la technique des mélodies récurrentes, témoigne de la connaissance et l'acceptation des traditions de l'opéra comique.

L'individualisation des personnages se fait dans l'esprit de la comédie de Molière : il ne développe pas la personnalité des figures, il crée des types, il habille les personnages presque dans des costumes musicaux de la commedia dell'arte (par exemple Mariane est caractérisée par le ton de romance, Dorine par le rythme de la valse, Danis par le "stile concitato", Pernelle par la répétition rigide, façon marionnette, des phrases, Elmère par de longues harmonies, un registre haut, les timbres des bois, Orgone par l'ombre des cordes basses et le style mélodique imitant la mélodique de Tartuffe, les personnages gardent leur ton durant tout l'opéra). Kósa a créé un personnage superbe dans la figure du personnage principal : le monde musical de Tartuffe, ténor, est la gamme pentatonique avec demi-tons, son onction hypocrite est présentée par une mélodique mélismatique et volubile, ses galanteries et son don-juanisme soulignés par un coloris espagnol.

Voici la voix de Tartuffe hypocrite. (Exemple musical n° 6)

Voici Tartuffe qui courtise. (Exemple musical n° 7)

La musique ne contient pas de couleur locale française, la prosodie est vigoureusement hongroise. En revanche, la technique linéaire-contrapuntique finement tissée, faisant référence au XVII^e siècle, est d'une importance fondamentale dans la partition d'orchestre et surtout dans les ritournelles instrumentales. Mais cela — tout comme la langue diatonique et la disposition à la pensée musicale abstraite-formelle, ainsi que l'atmosphère objective de la mise en musique et derrière elle l'attitude artisanale du compositeur — donc, tout cela ne vise pas l'atmosphère historique, mais constitue l'accessoire du néo-classicisme du XX^e siècle.⁷ Pour l'histoire du genre d'opéras hongrois, et, de plus, pour la

⁷ Tibor Tallián : *Négy évtized magyar operája*, série de conférences à la Radio Hongroise, 1977.

Exemple musical n° 6

Largo

Tartuffe

Ló - rihc rakd el az ostort s asz - ké - ta

ö - vemet. És kérd az Ég urat, hogy

vilá - gosít - sa meg esen - dő eel - kedet; kavakaki keres - ne

nouvelle histoire de la musique hongroise, le *Tartuffe* hongrois reste particulièrement important notamment grâce à cette tendance néo-classique, outre ses valeurs propres. En réalité, c'est le seul point de rencontre de la composition hongroise avec cette tendance de composition marquante de l'Europe de l'époque, de surcroît, au même moment historique où Stravinsky s'est présenté avec *Rake's Progress*, il a précédé d'une année — non pas la composition, mais la première représentation de ce dernier. Je tiens à souligner que l'importance esthétique de ces deux œuvres n'est pas comparable, le « Zeitgeist » s'impose de toute évidence.

Dans la Hongrie de 1950-1951, isolée presque hermétiquement, cette orientation a encore un autre aspect : cette tendance marque le refus du style de musique dominant, officiel et obligatoire de l'époque, le refus du folklorisme direct, ainsi que de l'esthétique du réalisme socialiste. Comme l'a dit Tibor Tallián,⁸ cet opéra a été la manifestation du "non-conformisme souriant". Rétrospectivement,

⁸ Tallián, *ibid.*

cette pièce de Molière démasquant l'hypocrisie, comme choix de sujet, peut être interprétée comme message artistique, politique.

Exemple musical n° 7

Tartuffe

Allegro leggiero

Mást en se, akarok csak azt, kegyelmes hülygyn

Kez egiz való-jában kitárjam végre leltem, s megvalljam igazul, legyán gán csollam néha a

sok-sok hó-dolót, kit bú-bá-jos valója onszolla házba: ez sosem a gyü-lölet

sost.

Au centre de l'opéra en un acte de Kamilló Lendvai, il y a aussi une figure du type Tartuffe, en la personne du sénateur Clark. Après que les policiers eurent échoué dans leur tentative brutale d'amener Lizzie Mackay à faire un faux témoignage dans une affaire de meurtre raciste, le sénateur Clark décide la fille à signer la déposition écrite à l'avance en l'étourdissant d'un ton lyrique hypocrite et dissimulé, d'un pathos hymnique faisant appel à la patrie. Le compositeur a modelé lui-même le livret d'après la pièce de Sartre, daté de 1946. Il l'a bien abrégée et concentrée, il a modifié l'ordre des répliques à l'intérieur des scènes, et il a omis la scène qui fait référence à *La Traviata* du Dumas fils — Piave — Verdi, celle de la visite de Germont, baryton, chez Violette (la visite du sénateur Clark, baryton, chez Lizzie). Ce sera notre point de départ pour l'analyse de l'interprétation de Sartre donnée par Lendvai. En tant que compositeur d'opéras, celui-ci a essayé de délimiter le style et la dramaturgie de son œuvre du ton sentimental de la pièce larmoyante franco-italienne, notamment du type d'opéras et de la tradition courants

entre 1760 et 1903, de *La buona figliuola* de Puccini, à *Manon* de Prévost, Massanct et Piccinni en passant par *Nina* de Dalayrac. Mais en tant qu'auteur dramatique, il avait pour but de dégager de la pièce de circonstance de Sartre (dans l'Amérique des années 1940, un Blanc a tué un Noir), la tragédie pouvant être interprétée comme une allégorie, comme le conflit complexe du Pouvoir, du Poursuivi, de la Jeunesse corrompue et du Sentiment qui se vend.

Tandis que le *Tartuffe* de Kósa se rattache complètement au néoclassicisme musical, *La P... respectueuse* peut être apparentée à la tendance expressionniste de la scène lyrique européenne. Quant à son style et à sa dramaturgie, l'opéra, qui se compose de cinq scènes et d'un épilogue, est le plus proche de la période « Vorversuche » précédant la formation de la dodécaophonie viennoise. Il est caractérisé par l'égalité et la libre disposition des douze tons, la fréquence de la sonorité s'organisant approximativement sur la base des douze tons, et la signification presque symbolique des intervalles et des timbres des instruments. Ce symbolisme se réalise par l'opposition de la seconde mineure, de la septième majeure et du triton aux valeurs affectives positives suggérées par les quintes et les sixtes, par la confrontation des surfaces sonores métalliques et vitreuses immuables, c'est-à-dire des lignes parallèles des parties instrumentales, rappelant la technique de la mixture et l'organum, avec les motifs gestiques, et encore la confrontation de ces derniers avec les rares ariosos lyriques. L'utilisation de l'aléatoire contrôlé fait référence à une période postérieure de l'histoire de la musique. Le meurtre dans le train ou l'évocation de la révolution, la représentation de la traque et le moment où la fille soustrait tout de même le Noir à la foule ivre de sang, tout cela suggère au compositeur le "stile concitato" moderne, avec la *senza misura, senza sincronita*. La cohésion des formes musicales est soutenue par les leitmotive (exemple : le symbole sonore trichord se rattachant à la figure du sénateur), l'enchaînement de l'expression vocale et instrumentale est rendue possible par le maniement des instruments de l'orchestre symphonique comme un orchestre de chambre, souvent en soli. La base de l'expression vocale correspondant au discours hongrois est le rythme parlando dont la collision avec des rythmes stricts génère continuellement la zone émotionnelle de l'opéra.

Avec la mise en musique de la pièce de Sartre, Lendvay se rallie à la meilleure tradition de la scène lyrique hongroise, laquelle avait à l'époque un caractère avant-gardiste. Son style, tout comme sa dramaturgie, suggère l'inspiration de la pantomime de Bartók *Le Mandarin merveilleux*.

Le destin offre la possibilité à la prostituée, laissée pour compte par la société qui l'entoure, de reconnaître une vérité humaine supérieure et de décider de la servir même aux dépens de ses propres intérêts. L'héroïne de Bartók réussit à transformer le meurtre du Mandarin merveilleux en une mort victorieuse, la mort par amour, par laquelle elle assure son salut. Dans la pièce de Sartre, il n'y a pas de symbole de la grandeur humaine, comparable au Mandarin. Lizzie doit seule faire face au pouvoir, à l'idéologie, à la violence, à l'hypocrisie toute seule afin d'agir selon ses convictions personnelles. Elle fait la tentative de vaincre, mais elle n'a pas assez de force. Le Noir pourchassé finit par s'enfuir, un autre Noir est lynché à sa place, Lizzie arrive à bon port, la prostituée devient la maîtresse du fils du sénateur. Au

lieu de la vérité, une autre illusion. Pourtant, l'opéra se termine ouvert. La déclaration d'amour du ténor ne fait que voiler la reconnaissance tragique : le destin de chacun de nous est la détresse, et le héros de notre temps est celui à qui a été offerte, au moins une fois, la possibilité de reconnaître l'occasion du choix conscient et qui ne l'a pas laissée échapper.

J'avais l'intention de parler également d'une œuvre française contemporaine. L'héroïne de *l'Opéra pour une femme seule* de Charles Chaynes créé sur la scène de l'Opéra de Paris le 28 mars 1983, est la Comtesse Elisabeth Báthory, personnage historique dont le caractère est comparable en toutes choses à celui de Barbe-Bleue. C'est dans un château en Transylvanie qu'elle vécut et accomplit ses horribles méfaits durant plusieurs années, avant d'être condamnée à demeurer emprisonnée dans son château, emmurée dans le même lieu où elle avait fait torturer 610 jeunes filles. Malheureusement je n'ai pu obtenir la partition, sans laquelle je n'ai pas voulu faire usage de l'analyse que le compositeur a lui-même mis à ma disposition. Mais j'ai déjà dépassé la limite impartie à ma contribution. Je vous en fais toutes mes excuses. Peut-être pourrais-je parler une autre fois de la musique de M. Chaynes.

Lajos NYÉKI

Professeur honoraire à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales.

**Discours musical et discours sur la musique
(Analyse de quelques textes français et hongrois portant sur le
Concerto pour orchestre de Béla Bartók)¹**

Il y a des domaines qui par leur importance, leur extension et leur complexité, retiennent l'attention de plusieurs spécialistes appartenant à des disciplines les plus diverses. Tel est le cas de la langue et de la musique, et quand il s'agit des deux à la fois, cette tentation à la multiplicité des approches est pour ainsi dire redoublée.

Notre intervention s'inscrit dans le cadre d'une discipline relativement nouvelle qui n'a qu'une trentaine d'années. Elle se nomme *sémantique* ou *sémiologie de la musique*,² et avouons-le, attire la méfiance d'un certain nombre de compositeurs et de musicologues dans la mesure où elle présuppose l'existence du rapport signifié/signifiant dans la musique, alors qu'un Boris de Schläezer par exemple (*Introduction à J.-S. Bach*, Paris, 1947, 264, 268, 273-74) affirme que « la musique, système fermé... est la chose même qu'il signifie », contrairement au « langage, système ouvert, qui n'est que l'expression de ce qu'il signifie ». La signification de la musique serait donc sa propre structure.

C'est une position antimentaliste qui est apparue même en linguistique sous la forme d'un structuralisme pur et dur, appelé *distributionnalisme*, ignorant délibérément la dimension sémantique du langage. Nous ne pouvons pas admettre cette attitude. Au risque d'exprimer des banalités, nous avons comme point de départ le simple fait que quand on parle, c'est pour dire quelque chose, et, on peut citer de très nombreux exemples qui illustrent qu'en musique, la situation n'est pas foncièrement différente. De toutes manières, Bartók ne s'est jamais considéré comme un simple producteur de structures ; il suffit de penser à l'interview qu'il a accordée en 1925 à Kosztolányi, où, après avoir dénoncé la nature machinale d'une musique qui serait indépendante des sentiments humains et de l'objet de ces sentiments, il rappelle que « Bach lui-même exprime toujours quelque chose, certains éléments de la vie. Si j'écris une note basse — poursuit-il — et puis une note plus aiguë, c'est déjà de l'ascension, si je fais sonner une note aiguë et puis une note plus basse, c'est déjà de la descente ; dans le premier cas, immanquablement, c'est de la joie, dans le

¹ Communication présentée au colloque « La musique hongroise au XX^e siècle » organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises les 16 et 17 mars 1995.

² À titre d'exemple, on peut citer trois auteurs parmi les pionniers : Nicolas Ruwet (*Langage, musique, poésie*, Seuil, Paris, 1972), J.J. Nattier (*Fondement d'une sémiologie de la musique*, Union générale d'Éditions, Paris, 1975) et Michel Imberty (de nombreux articles de revues de caractère psychologique visant une sémantique de réception, comme par exemple, « Perspectives nouvelles de la sémantique musicale expérimentale », *Musique en Jeu*, 17, 1975, 87-109). Ce que nous visons dans cet article, c'est une contribution à une sémantique de production.

deuxième, c'est du découragement ».³ (Notons que ces propos simples, que certains trouveront même simplistes, sont prononcés par un compositeur qui, dans un pourcentage non négligeable de ses œuvres, est arrivé à une complexité incomparable, doublée d'un extrême raffinement. Il faut bien sûr remarquer que, en parlant ainsi, Bartók s'adressait au grand public.) Dire que les montées expriment la joie et que les descentes sont liées à l'expression de la tristesse ou du découragement constitue une généralisation abusive, mais remis dans un contexte musical bien défini, comme par exemple les récitatifs des *Passions* de Bach ou les œuvres de Paschal de l'Estocart, les changements d'intervalles peuvent revêtir des significations symboliques incontestables ; voir Imberty, (1975) se référant à Chailley (1963) et à Marc Honegger (1958).

Avant d'examiner le discours de Bartók dans son *Concerto pour orchestre*, ainsi que quelques textes écrits à propos de cette œuvre, il faudrait rappeler rapidement les principaux rapports (analogies et différences) qui se manifestent entre langue naturelle⁴ et musique. Du point de vue pratique, les analogies sont très nombreuses, ne serait-ce que par le fait qu'une partie considérable de la musique est vocale, elle se manifeste donc comme un support, comme un accompagnement mélodique de la parole. Sur le plan acoustique, il s'agit toujours d'émission sonore, pour l'essentiel linéaire (avec la possibilité de superposition de plusieurs lignes en musique),⁵ mais se déroulant toujours dans le temps. Les sons, qu'ils soient employés en musique ou dans la parole, se distinguent par les mêmes paramètres : hauteur, timbre, durée, intensité. Du point de vue structural, ils se présentent en blocs séparés par des pauses plus ou moins importantes et articulés à l'aide de procédés dont le principal est l'*accent* qui peut être mélodique ou dynamique. Quand on approfondit la comparaison, on s'aperçoit que cette articulation se réalise à l'aide d'unités discrètes en nombre fini : notes de la gamme en musique, phonèmes dans les langues naturelles, tous deux s'opposant aux sons en tant que simples réalités acoustiques. La corrélation *langue/parole* se retrouve aussi en musique, la

³ Ujfalussy, 1958, 462 ; republication de l'interview du 31 mai 1925 au Journal *Pesti Hirlap*, *op. cit.*, 457-463. Voir aussi Imberty, 1975, 89, où on lit : « les récitatifs des *Passions* de Bach sont basés sur un système signifiant symbolique, où chaque rythme, chaque intervalle, chaque accord dénote un objet, un mouvement, un sentiment » ; « un mouvement mélodique descendant accompagne la descente de Jésus et de ses apôtres vers la rivière et un mouvement mélodique ascendant accompagne leur remontée vers le jardin des Oliviers ». Les différentes tessitures correspondent à des rapports hiérarchiques des personnages ; le mal, les contenus négatifs s'expriment à l'aide de dissonance. Dans les œuvres de Paschal de l'Estocart, M. Honegger a remarqué que « certains intervalles symbolisent le ciel, le paradis, la pureté ou au contraire l'enfer, la terre, le péché ».

⁴ Ce qualificatif s'oppose à « artificiel » ou « restreint » ; les « langages machines » sont artificiels. Selon Hjelmslev, la langue « naturelle », appelée aussi « philologique » ou « quotidienne », se définit comme « une langue dans laquelle toutes les autres langues se laissent traduire » (*Le langage, traduction française*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1966, 139.).

⁵ L'avantage de cette superposition en musique consiste à permettre à plusieurs personnes de s'exprimer simultanément par exemple dans les opéras, ce qui est impossible dans le théâtre parlé. D'un autre point de vue, ce qu'on perd en compréhension du texte en écoutant une œuvre vocale polyphonique est largement récompensé par le plaisir qu'offre cette architecture sonore à qui veut bien l'entendre, ouvrant ainsi un champ sémantique à un niveau supérieur.

première étant représentée par la *partition* (ou la notation en cas de tradition purement orale), la deuxième, par l'*exécution*. (En réalité, un système à quatre termes introduit par Jakobson, pour décrire la structuration d'un texte poétique, paraît même plus approprié, ceux-ci sont a) *modèles de vers*, ou bien mètre, une structure abstraite qu'on peut frapper ou représenter sous forme chiffrée ; b) *exemple de vers* (un vers concret fait de mots présentant déjà la corrélation signifié/signifiant) ; c) *modèle d'exécution* variable suivant les interprètes et les époques ; d) *exemple d'exécution*, réalisation concrète prise en charge dans un moment et dans un lieu donnés par un exécutant. Si l'on accepte cette terminologie, la partition n'est pas seulement un exemple d'œuvre, mais aussi un modèle d'exécution dans la mesure où le compositeur y signale toutes les nuances qu'il exige de ses interprètes.⁶)

La principale différence qui existe entre les deux systèmes et pratiques des signes, c'est l'absence en musique de ce qu'on appelle dans le jargon linguistique « première articulation », à savoir l'association de succession de phonèmes à des référents. En musique, il n'y a pas de succession de notes qui signifierait "table", "chaise", "amours", etc. ; la signification y est essentiellement « prosodique », comme l'intonation ou les différentes mélodies expressives, dont Iván Fónagy est l'un des plus grands spécialistes sur le plan mondial. Sa théorie des « gestes vocaux »,⁷ remontant à Félix Trojan (1952, 1960), c'est-à-dire l'idée de l'expression des différentes attitudes psychiques à l'aide de mouvements phonatoires, est susceptible d'être appliquée pour saisir en grande partie la signification musicale. Elle s'est avérée même très efficace dans l'interprétation du *Château de Barbe-Bleue* de Bartók, où les deux protagonistes se démarquent clairement : alors que Judith crie, vocifère, sa voix glisse, pleure, sanglote ; le chromatisme de son discours, au lieu de prendre appui sur le chant proprement dit, avec ses glissandi, ses appoggiatures, ses sauts périlleux rappelle plutôt les mélodies expressives du langage naturel, Barbe-Bleue, au contraire, maîtrise entièrement son discours fait avant tout d'intervalles « consonants ». ⁸ Si on pense au symbolisme maçonnique

⁶ Jakobson, *Essais de linguistique générale*, I, Les Éditions de Minuit, 1963, 229-232. Appliquée à la musique, la notion de « modèle de vers » pourrait recouvrir les séries « paradigmatiques » des patterns rythmiques et mélodiques possibles ou tout au moins recensés au cours de l'histoire de la musique, domaine très vaste, dont chaque époque, chaque style, chaque compositeur choisit son répertoire. (L'œuvre particulière matérialise ce choix.) Le statut de la partition, en tant que modèle d'exécution, s'est formé au cours de l'histoire. Plus la notation est précise et contraignante plus elle fonctionne comme véritable modèle d'exécution, laissant peu de liberté à l'interprète. (Voir Bartók contrôlant l'exécution de ses œuvres chronomètre à la main.) L'existence d'une musique aléatoire traduit des tentatives de libération de ces contraintes. (Il y a bien sûr des contraintes non-écrites révélées à posteriori par l'ethnomusicologie.)

⁷ Voir Fónagy, 1983 : *La vive voix*, Payot, Paris, 115-151, particulièrement le sous-chapitre intitulé *Le langage émotif musical*, 127-131, et aussi Fónagy—Magdics, 1967 : *A magyar beszéd dallama* (La mélodie de la parole en hongrois), 183-279, particulièrement le chapitre intitulé *Az érzelmek tükröződése a zenében* (La réflexion des sentiments dans la musique), 267-273.

⁸ Fónagy, 1983, 185-187, envisage la possibilité d'une véritable « caractérologie vocale ». Voir aussi Fónagy—Magdics : *Az érzelmek tükröződése a hanglejtésben és a zenében* (La réflexion des sentiments dans l'intonation et dans la musique), Nyelvtudományi Közlemények, 1963, 102-135. Après avoir

évident de la *Flûte enchantée*, toute proportion gardée, on trouve le même type de différence entre la vocalise vocifératrice de la Reine de la nuit et le chant noble et calme de Sarastro. Tout ceci laisse déjà entendre que l'opposition est un moyen sémantique puissant.

Bien sûr, entre parole et musique, peuvent s'instaurer plusieurs types de rapports. On sait bien que Kodály et Bartók professaient — en suivant avant tout l'exemple de Debussy — le respect total de la prosodie naturelle de la langue. Tel ne fut pas le cas de Stravinski qui, tout au moins en théorie, était d'un avis contraire. Voir sa *Poétique musicale* (Paris, 1952, 31-32) où on lit : « Le chant, de plus en plus lié au mot, a fini par devenir une partie de remplissage, affirmant ainsi sa décadence. Dès lors qu'il se donne pour mission d'exprimer le sens du discours, il sort du domaine musical et n'a plus rien de commun avec lui ». Dans une sémantique générale de la musique, il faudrait bien entendu tenir compte des différents types de traitement de la parole par la musique (*Sprachstimme*, *Sprechgesang*, destruction de la parole à la Stockhausen, l'exploitation maximale

remarqué que dans le langage naturel il n'y a aucune trace de l'existence de la tonalité, les auteurs constatent (p. 127) que « dans la parole notée (à l'aide de signes de solfège traditionnels) les intervalles dits dissonants (secondes mineure, quarte augmentée, quinte diminuée) sont plus fréquents que les intervalles consonants (tierce, quarte "juste", quinte). En revanche, dans la musique considérée comme mélodieuse les intervalles dissonants sont relativement rares ».

Dans une conférence intitulée *Bartók—Balázs « Kékszakállú » -ja — nyelvész szemmel* (Le Barbe-Bleue de Bartók—Balázs vu par un linguiste) présentée à la Société de Linguistique Hongroise le 9 novembre 1993 à Budapest, j'ai essayé de démontrer les différences sensibles entre le discours de Barbe-Bleue et celui de Judith. À mon avis, Judith présente toutes les caractéristiques de l'hystérie. Ce fait peut expliquer certains déplacements d'accent linguistiquement aberrants, comme par exemple l'accentuation du mot *kulcs* dans la phrase « Add ide a többi kulcsot. » ("Donne-moi les autres clés", fin du n° 52 de la partition). Au cours d'une conversation, c'est József Ujfalussy qui a attiré mon attention sur cette "faute" de prosodie dont je viens de donner une certaine justification sémantique en fonction de l'état psychologique particulier de l'héroïne. À propos de la possibilité d'une interprétation psychanalytique de l'opéra, voir Nyéki, 1992, 31-47.

Par ailleurs, il est toujours réconfortant pour un auteur de constater que d'autres personnes, partant de présupposés sensiblement différents et utilisant des méthodes également différentes, arrivent à des résultats semblables. Tel semble être le cas d'Ernö Lendvai qui, dans son livre intitulé *Bartók dramaturgiája* (La dramaturgie de Bartók), paru en 1964, réédité en 1993, pose l'existence d'une dualité fondamentale de la conception bartókienne (*op. cit.*, 16-64) et, dans un deuxième chapitre consacré au *Château de Barbe-Bleue* (65-112), applique sa méthode à l'œuvre qui nous intéresse maintenant. D'après Lendvai, les composants par définition complémentaires de cette dualité sont, d'une part, un système de section d'or (SO) — en hongrois, AM, du mot *aranymetszés* —, d'autre part, un système acoustique (SA) — en hongrois, ak., du mot *akusztikus*. À l'aide d'une argumentation des plus sérieuses reposant sur un très grand nombre d'exemples concrets, Lendvai démontre que l'utilisation de SO correspond à l'expression de la fermeture, de la tension, d'un monde organique, de l'emprise des instincts, de l'individualisme, alors que le SA, se manifestant dans l'utilisation des harmoniques naturels (intervalles « consonants »), évoque la clarté, la lumière, le règne de la logique, la maîtrise des sentiments (*op. cit.*, 54-56). Traduit dans la terminologie de Lendvai, le discours de Barbe-Bleue est marqué essentiellement par le SA, alors que Judit "parle" plutôt en SO.

Ceci dit, il faut reconnaître que Lendvai n'établit pas d'une manière tranchée une caractérogie sur cette dualité qui est pour lui avant tout un système d'expression lié au contenu de telle ou telle réplique, de telle ou telle situation. Judit aussi parle en SA dans les passages positifs, comme Barbe-Bleue exprime ses attitudes négatives en SO.

des possibilités de phonation par Berio, ainsi de suite), mais cette problématique dépasserait les cadres de cette communication.

En revanche, il faut aborder la question beaucoup plus délicate de la sémantique dans les œuvres mixtes. Ceux qui nient la dimension sémantique de la musique avancent en général trois types d'arguments : 1) La signification est liée en musique à des facteurs extra-musicaux, comme les paroles, les situations dramatiques représentées, les gestes, les mouvements, ou bien les titres ; 2) la signification y est toujours contextuelle ; 3) elle ne se donne pas naturellement, elle doit être apprise.

Si nous examinons ces objections une à une, nous constaterons qu'elles concernent aussi le langage naturel, que, en révélant les problèmes essentiels de la signification, de toutes formes de signification, elles sont pour ainsi dire caduques. En ce qui concerne le premier point, la compréhension d'un message linguistique est largement liée à des facteurs extra-linguistiques (situations, propriétés sociales et psychologiques des interlocuteurs, la quantité de leurs expériences communes qui déterminent ainsi leurs présupposés, etc.). Il y a toute une branche de la linguistique moderne, appelée « pragmatique », qui cherche à intégrer tous ces facteurs dans une théorie générale applicable en analyse. Quant à la deuxième objection, le sens est toujours contextuel ; les dictionnaires ne sont vraiment utilisables que dans la mesure où ils donnent des indications précises sur les schèmes syntaxiques et les contextes grâce auxquels le mot en question peut acquérir une acception précise. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que par exemple le déchiffrement des *leitmotive* wagnériens ne soit possible que dans le contexte de tel ou tel de ses opéras ou, dans un autre domaine, les motifs bartokiens de *Barbe-Bleue* ne puissent évoquer les larmes, le sang, la chambre des tortures, des armes ou du trésor, le jardin secret, le vaste empire ou le lac des larmes, etc. que replacés dans leur contexte scénique et musical. D'ailleurs, ce dernier exemple illustre bien les préoccupations sémantiques de Bartók.⁹ — Pour ce qui est de la troisième objection, le sens ne se donne jamais "naturellement" ; le rapport entre signifié et signifiant est par définition conventionnel et, pour l'essentiel, même les onomatopées obéissent à cet impératif.

Mais tout ceci ne signifie pas l'absence totale de motivation dans les langues. Pour bien saisir la réalité des pratiques sémiologiques, il convient d'en distinguer deux catégories principales : a) une motivation *imitative* et b) une motivation *synesthésique*. Les onomatopées appartiennent à la première catégorie, alors qu'on peut classer dans la deuxième catégorie les métaphores qui reposent sur les analogies concernant les différents domaines sensoriels (audition « colorée », effets sonores associés à telle ou telle sensation tactile ou visuelle).

La musique fournit des exemples parlants pour les deux catégories. Une motivation imitative se manifeste dans la reproduction musicale de chants d'oiseaux,

⁹ Voir l'analyse bien connue de Kodály (*Revue Musicale*, 1921, II, 205-217) qui attire l'attention sur la dualité de l'œuvre dont « les parties récitatives reconstituent "la musique naturelle de la langue" », alors que « les sept portes ouvertes une à une sont l'occasion d'autant d'images musicales, non pas extérieurement descriptives, mais toutes du sentiment le plus intime ». Kodály nous laisse le choix de voir dans l'œuvre une « Symphonie à tableaux » ou « un drame accompagné d'une symphonie ».

ou du grondement de tonnerre dans le nombre impressionnant d'orages musicaux. Mais il existe des procédés stéréotypés destinés à faire "entendre" aussi, par des moyens synesthésiques, les éclairs. Les leitmotive wagnériens ou les motifs de *Barbe-Bleue* relèvent également de la motivation synesthésique. Toute la musique de Debussy témoigne que les nuages, les jeux d'eau, les pas sur la neige, les feuilles mortes etc. peuvent être matières d'une représentation musicale. (Les recherches de Michel Imberty, notamment son article de 1975, semblent prouver l'existence d'un certain consensus synesthésique entre les informateurs appelés à caractériser par des adjectifs seize extraits des *Préludes pour piano* de Debussy.)

Pour illustrer les possibilités et les limites de cette sémantique musicale, on peut citer la première *Légende* de Liszt, intitulée *St François d'Assise. La Prédication aux oiseaux* (1863). On n'a besoin d'aucune compétence musicale pour distinguer les passages où St François prêche, des autres où les oiseaux chantent, plus exactement gazouillent, car, une centaine d'années environ avant le *Catalogue d'oiseaux* de Messiaen, Liszt a découvert que les oiseaux ne sont pas de simples instruments à vent : des flûtes, des picolos ; pour une part importante, leur langage est fait aussi de battements, ce qui convient très bien au piano. Quant à St François, la musique n'est bien entendu pas faite pour pouvoir indiquer ce qu'il dit en prêchant, à moins que quelqu'un ne veuille écrire des paroles sur la musique de Liszt, ou bien faire des élucubrations à son propos.¹⁰

L'essentiel des considérations théoriques ainsi dégagé, on peut examiner rapidement le deuxième volet annoncé de cette intervention, à savoir les particularités d'un discours sur la musique. Les remarques qui suivent s'appuient sur le dépouillement d'une bonne trentaine de textes (passages de livres ou de dictionnaires, articles, notices accompagnant les enregistrements de l'œuvre). Loin d'être exhaustif, ce corpus répond pleinement à l'exigence d'un sondage assez représentatif.¹¹

D'une manière générale, les textes portant sur la musique oscillent entre deux types de discours qui, poussés à l'extrême, deviennent vite parasitaires. Le premier est l'anecdote usant largement de métaphores synesthésiques (l'archétype en est le

¹⁰ Il existe de très nombreux procédés sémantiques en musique. Quand, dans son *Carnaval*, Saint-Saëns place le pianiste faisant ses gammes parmi les animaux, son intention sémantique est évidente. Dans la même œuvre, et dans bien d'autres encore, les citations, les pastiches (de Beethoven, d'Offenbach) ont leur signification, comme le "cocktail Mozart—Pergolèse—Scarlatti—Stravinski" (expression de Michel Chion dans le *Larousse de la musique*, I, 1982, 160) offert par Francis Poulenc dans ses *Biches*. — De temps en temps, le "message" est codé ; Marie-Claire Alain n'est certes pas seule parmi les organistes à pouvoir déceler dans les œuvres pour orgue de Bach l'usage systématique de la "numérologie". — Et une place de choix doit revenir en sémiologie musicale aux différents mouvements corporels suggérés par la musique, mouvements correspondant à diverses attitudes émotionnelles parmi lesquelles celles qui s'inscrivent sur le visage sont particulièrement révélatrices. — À ce propos, il ne serait pas sans intérêt d'étudier la mimique des interprètes pendant l'exécution de tel ou tel morceau.

¹¹ La source principale de ces informations est constituée par le "dossier Bartók" très volumineux du Centre de Documentation Maurice Fleuret, Paris. Malheureusement, les textes ne sont pas toujours signés et, en ce qui concerne les notices accompagnant les disques, leur date manque souvent sur les documents. Il serait intéressant de présenter ces textes d'une manière plus détaillée, en les comparant entre eux, ce qui pourrait fournir des renseignements précieux sur la réception du compositeur hongrois en France.

destin qui frappe à la porte de la cinquième de Beethoven,¹²) le deuxième type est représenté par ce qu'on appelle l'« analyse musicale » qui n'est qu'une sorte de translittération dans la mesure où elle consiste à raconter à l'aide de mots ce qui est noté dans la partition. Il est évident que l'analyse est indispensable pour expliciter l'articulation d'une œuvre, pour faire comprendre les rapports hiérarchiques qui s'établissent en elle, rapports dont la connaissance est une condition nécessaire à une bonne exécution. Pour le commun des mortels, cette analyse n'est pas non plus dénuée d'intérêt, car elle permet de créer des attentes. Et l'attente est l'une des sources principales du plaisir musical, peut-être du plaisir tout court.¹³

Si l'on considère la construction de ces textes, on y rencontre en général quatre sortes de passages, dont certains peuvent faire défaut bien entendu. Ceux-ci sont : 1) la description du genre (dans notre cas, c'est un concerto pour orchestre, nécessitant par conséquent une maîtrise technique exceptionnelle de chaque pupitre), 2) les informations biographiques qui servent à expliciter les facteurs contribuant à la genèse de l'œuvre. Dans le cas présent, les commentateurs insistent beaucoup sur l'extrême gravité de la maladie du compositeur, sur le fait qu'il s'agit d'une commande de Koussevitzky, exécutée très rapidement, trop rapidement peut-être, dans une extrême rage créatrice, en un mois et demi à peine, dans une ambiance d'incompréhension à l'égard de ses compositions, alors que, en grande partie grâce à Koussevitzky, Chostakovitch, que le compositeur hongrois n'affectionnait pas, bénéficiait aux États-Unis d'une réputation considérable, d'où la citation ironique de

¹² Il existe aussi des anecdotes à visée idéologique dont Stravinski (1952) cite quelques exemples caractéristiques. À la page 73, on lit à propos de la *III^e Symphonie* de Beethoven les commentaires suivants qui traduisent bien l'esthétique stalinienne : « Les violons, à mi-voix, entonnent leur chant sombre et plein de détresse. La voix du hautbois, empreinte de tristesse, gagne de la hauteur. Puis les guerriers, dans un silence austère (?) [ce point d'interrogation est de Stravinski] accompagnent leur chef jusqu'à sa dernière demeure. Mais ici, point de désespoir. Beethoven, l'optimiste, le grand amoureux de la vie, plaçait trop haut son homme pour répéter les paroles méprisantes (?) de l'Église chrétienne : "tu es poussière et tu retourneras en poussière". Dans le *Scherzo* et le *Final* [sic !], il s'écrie d'une voix de tonnerre : "Non, tu n'es pas poussière, mais bien le maître de la terre". Et c'est de nouveau, dans le fougueux *Scherzo*, ainsi que dans le *Final* [sic !] intempestif et dévastateur, que ressuscite l'image étincelante du héros ». — Même un écrivain de la trempe d'un Alexis Tolstoï se met au service de cette homélie musicale à propos de la *Cinquième Symphonie* de Chostakovitch : « C'est ici la *Symphonie du Socialisme*. Elle débute par le *largo* des masses travaillant sous terre, un *accelerando* correspond au métré : l'*allegro*, lui, symbolise le gigantesque appareil de fabrique et sa victoire sur la nature. L'*adagio* représente la synthèse de la nature, de la science et de l'art soviétique. Le *scerzo* reflète la vie sportive des heureux habitants de l'Union. Quant au *final* [sic !], il est l'image de la reconnaissance et de l'enthousiasme des masses » (Stravinski, *op. cit.*, 79). Tolstoï, était-il sérieux ou voulait-il tout simplement démontrer les bonnes intentions du compositeur, soumis souvent à des vexations, à l'égard du régime ? Nous sommes en 1937, le 26 janvier de l'année précédente, le *Pravda* dénonça le « chaos au lieu de musique » dans son opéra intitulé *Lady Macbeth* du district de Mzensk...

¹³ Selon Jakobson (1963, 226-228), le modèle de vers ou mètre crée des attentes qui sont tantôt comblées, tantôt frustrées par tel ou tel vers concret. — Les attentes de l'auditeur sont vraisemblablement plus souvent comblées par la musique de Mozart que par celle de Bartók, autrement dit, pour le commun des mortels la musique du premier s'inscrit dans un système déjà largement assimilé, alors que le deuxième et en général les compositeurs "modernes" exigent un temps plus long de familiarisation de la part du grand public pour être appréciés par lui. Cette problématique pose celle de la redondance, capitale dans tout système sémiotique, musique comprise.

la *Symphonie Léningrad* du compositeur soviétique au 4^e mouvement du *Concerto*. (Nous reviendrons sur ce détail.) 3) Une troisième sorte de passage est habituellement consacré au déroulement de l'œuvre, à la succession des mouvements qu'elle contient, éventuellement à son programme. Quant au *Concerto*, Bartók a lui-même rédigé un programme dont le texte est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le citer entièrement. Pour des raisons évidentes, l'analyse structurale y domine avec quelques remarques de nature sémantique, on lit par exemple tout au début : « Le ton général de l'œuvre représente — mis à part le deuxième mouvement badin — une transition graduelle de l'austérité du premier mouvement et du chant mortuaire lugubre du troisième vers l'affirmation vitale du dernier ». Bartók rappelle ensuite qu'un enchaînement de trois thèmes constitue le cœur du troisième mouvement, appelé *Elégie*, ceux-ci étant encadrés « par une texture brumeuse de motifs rudimentaires » ; la plupart des commentateurs voient dans ce « chant mortuaire » une musique funèbre dédiée à la mémoire de Madame Koussevitsky. Le quatrième mouvement, *Intermezzo Interrotto*, est « symbolisé par les lettres ABA — interruption — BA ». Dans ce mouvement, le plus commenté de toute l'œuvre, les intentions sémantiques sont évidentes. Bartók a dévoilé à György Sándor un véritable scénario que voici : « le poète déclare son amour à sa patrie, mais une violence brutale interrompt sa sérénade, des brutes, chaussées de bottes, l'assaillent et finissent même par casser son instrument » (Kroó, 1975, 240). Nous sommes en 1943, il n'y a aucun doute sur l'identité de ces individus chaussés de bottes. En ce qui concerne la mélodie de la sérénade, il est à présent généralement admis qu'il s'agit d'un air emprunté à une opérette patriotique de Zsigmond Vincze qui commence par les mots « Szép vagy, gyönyörű vagy, Magyarország » (Tu es belle, tu es magnifique ma patrie). Pour ce qui est de la mélodie vulgaire qui fait irruption, un grand nombre d'observateurs hongrois, parmi lesquels Jean Gergely et György Kroó, estiment que « son matériel mélodique » peut provenir aussi bien de la *Veuve Joyeuse* de Lehár (il s'agit de l'air qui commence en allemand par « Heut' gch' ich zu Maxim ») que de la *Septième Symphonie* de Chostakovitch où il a également pour fonction de tourner en dérision la vulgarité. — Il est curieux de constater que cette interprétation rebute certains musiciens hongrois qui ont passé une grande partie de leur vie à l'étranger, comme Antal Doráti, Iván Engel et George Feyer (pour ces deux derniers, voir le numéro du 15 novembre 1965 de *Irodalmi újság* (Gazette Littéraire), éditée à Paris.¹⁴ On dirait qu'ils veulent défendre la réputation de Bartók qui, à leur avis, n'aurait jamais eu l'idée de citer un air d'opérette. Pourtant les citations sont des procédés très fréquents en sémantique musicale. Bartók, lui-même n'a-t-il pas recouru à la citation irrévérencieusement déformée de

¹⁴ À propos d'un article de commémoration paru dans le même journal le 15 octobre 1965, émettant l'hypothèse de ces citations, les deux musiciens ont exprimé leurs violentes protestations en affirmant que puisque Bartók ne connaissait pas les opérettes en question et qu'il n'aurait de toute façon jamais eu l'idée de citer de tels morceaux de mauvais goût, les ressemblances que l'on peut y déceler ne sont donc dues qu'au hasard. Depuis, la littérature bartokienne, si elle ne partage pas unanimement cette hypothèse, est beaucoup plus tolérante à son égard. Ce qui explique que l'auteur de cet article de commémoration se permet de « récidiver » par la présente étude.

Gott erhalte dans sa *Symphonie Kossuth* ? Et si l'on pense aux paroles hongroises de l'air en question de la *Veuve Joyeuse*, on y trouve un passage qui s'oppose d'une manière véritablement scandaleuse aux paroles mises en musique par Ottó Vincze : « A hazaszeretnél szerelmük többet ér », en traduction française : « leurs amours (ceux des cocottes précédemment nommées dans le texte) valent plus que l'amour de ma patrie ». (Voir Ujfalussy, 1970, 437.) — En ce qui concerne le *finale*, presque tout le monde est d'accord pour y reconnaître l'atmosphère d'une « fête populaire tourbillonnante » (expression de Bence Szabolcsi) dans laquelle, vu la présence des motifs à la slovaque, à la roumaine, etc., György Kroó croit pouvoir déceler « la vision de la grande réunion des peuples ». Quant à la dimension sémantique, c'est toujours György Kroó qui rappelle le plus clairement que déjà en été 1939, Bartók avait parmi ses projets la composition d'un grand ballet symphonique dont le *Concerto* serait la réalisation quelque peu tardive.¹⁵ De toutes manières, il y a dans le *Concerto* de nombreuses allusions à la danse. Le deuxième mouvement, intitulé *giuco delle copie* (jeu de couples) évoque de véritables *pas de deux*. (Cet aspect est remarqué aussi par Kroó (1971, 239.) — À ce propos, je ne peux pas m'empêcher de citer une anecdote relatée par le commentateur anonyme d'un enregistrement de l'œuvre chez Decca : « Lors des premières répétitions du *Concerto pour orchestre*, Bartók signala qu'il avait eu ici à l'esprit des instruments qui, comme des animaux, s'en iraient deux par deux vers l'Arche de Noé, avant le déluge. Après s'être arrêtée en route par une sorte de choral cuivré, la procession se presse à nouveau, mais les bassons, au lieu de deux, deviennent trois. Il semblerait que ce couple, en chemin, ait eu un rejeton. Aussi solennellement qu'auparavant, les autres couples poursuivent leur route qui les sauvera des eaux ». Sauf preuve du contraire, je doute quelque peu de l'authenticité de cette histoire. Mais elle a au moins le mérite d'attirer l'attention sur un domaine très riche en renseignements pour les recherches de sémantique musicale, à savoir le langage que les chefs d'orchestre utilisent lors des répétitions pour expliciter leurs intentions concernant l'interprétation de tel ou tel passage. Ce sont des professionnels qui s'adressent aux professionnels, leur discours regorge pourtant des manifestations les plus extravagantes de la synesthésie.¹⁶

Pour clore cette énumération : une quatrième sorte de passage apparaît souvent dans les textes écrits sur la musique, à savoir des jugements esthétiques. Il faut bien reconnaître que le *Concerto* n'a pas eu en France la reconnaissance unanime comme

¹⁵ On ne sait pas pourquoi, dans un texte publié en 1982 dans le n° 13 de la revue *Arion*, Antal Doráti conteste cette éventualité.

¹⁶ Lors d'une émission du mois de février 1995 de la chaîne de télévision ARTE consacrée à une répétition d'orchestre dirigée par Pierre Boulez, ce dernier, pour mieux faire exécuter un brusque changement de rythme par ses musiciens, a recouru à l'image synesthésique suivante : « Imaginez — disait-il à peu près — un aquarium où les poissons qui, leur bouche collée à la paroi, flottent presque immobiles et, comme cela leur arrive souvent, brusquement, tel un éclair, changent de position. » — Il serait abusif de considérer Boulez comme un piètre vulgarisateur et les membres de son ensemble comme des amateurs. Cette anecdote prouve qu'un langage métaphorique s'impose même entre professionnels, si on veut aller vite pour expliciter une intention. Carlos Kleiber, Leonard Bernstein, pour ne citer qu'eux, avaient la même habitude.

par ex. la *Sonate pour deux pianos et percussions* ou la *Musique pour instruments à cordes, percussion et célesta*. Comparée à ces “sommets”, l’œuvre de Bartók paraît marquer un recul, Pierre Citron (1963, 164) parle d’un “Concerto de l’exil”, dans lequel il y a « quelque chose de crispé », et nous pourrions multiplier les citations semblables.¹⁷ Même Serge Moreux (1955, 292) émet des réserves : « Je dois avouer — écrit-il — que je ne considère par le *Concerto pour orchestre* comme parfait mais cette impossibilité de le trouver tel ne me vient qu’après l’audition, jamais pendant... » — Propos auxquels semble faire écho Jean Hamon dans une notice accompagnant le disque Hungaroton, SLPX 1150 où on lit littéralement : Les trouvailles de Bartók « exercent à tout coup une emprise irrésistible sur les auditoires les moins prévenus comme sur les esthètes. Ceux-ci cherchent parfois “a posteriori” des raisons de discuter. Mais on les voit, comme tout un chacun, durant l’écoute, jouir de l’instant éblouissant qui passe ».

Il me semble que dans la musicologie hongroise, au lieu d’un signe d’essoufflement, on considère le *Concerto* comme la promesse d’un nouveau départ vers une synthèse ultime. De toute façon, tel était l’avis de László Lajtha, qui dans un discours prononcé à la Radio Hongroise en 1947, à l’occasion du deuxième anniversaire de la mort de Bartók, en parlant de son *Concerto pour orchestre* et de son *Troisième concerto pour piano*, déclara : « ces œuvres marquent un changement de style aussi profond que les œuvres écrites au début de sa carrière en 1910, comme si cet entêtement bartókien s’était alors relâché, comme s’il disait maintenant avec des mots simples tout ce qu’il avait exprimé jadis avec des moyens d’expression plus compliqués... » (Cité dans Gergely—Vigué, 1990, 14).

Ici doit s’arrêter le discours du linguiste ou du sémiologue, car apprécier un jugement esthétique est une affaire de musicologie ou de critique musicale, mais en ma qualité d’amateur de musique (j’évite le terme “mélomane”, car je me vois mal classé dans la même série paradigmatique que *cleptomane* et les autres *-manes* encore moins glorieux), je partage l’opinion de ceux qui considèrent le *Concerto* comme une œuvre majeure d’un compositeur majeur arrivé à sa maturité.

Pour conclure, contrairement à toute attente qui aurait présumé que les spécialistes — musicologues, critiques professionnels, compositeurs — utilisent un langage exclusivement technique pour parler des œuvres, il ressort clairement de notre analyse que l’usage d’un discours métaphorique faisant très largement appel à la synesthésie est loin d’être l’apanage des amateurs, des vulgarisateurs. Ce qui montre clairement que ceux qui veulent parler de musique se sentent fatalement dépourvus de moyens adéquats, la langue ne leur offrant que des expédients qu’ils

¹⁷ Olivier Alain constate à propos de l’œuvre le « désaccord entre le public et les porte-paroles de la musique la plus récente » comme par ex. André Hodeir qui parle d’« incontestable maîtrise orchestrale (mise) au service d’une pensée musicale assez faible et d’un style hétérogène qui évoque successivement le Stravinski de l’*Oiseau de feu*, le Hindemith de *Mathias le peintre* ». « Pour Boulez — poursuit Alain — le *Divertimento* et le *Concerto* marquent un piétinement et comportent trop de clichés dans l’écriture et la construction ». — « Comment concilier — demande-t-il — la sévérité des savants et l’engouement de Monsieur Tout le Monde ? », pour trouver enfin les démarches du compositeur justifiées.

doivent dépasser à l'aide de figures. La synesthésie dominante du discours musical cherche son adéquation dans la synesthésie inévitable du discours sur la musique.

Principaux ouvrages consultés :

- « Béla Bartók, l'homme et l'œuvre », *Revue Musicale*, 224, 1955
Citron, Pierre (1963), *Bartók*, Seuil, Paris
Fónagy, Iván (1983), *La vive voix*, Payot, Paris
Fónagy, I. — Magdics, K. (1967), *A magyar beszéd dallama*, Akadémiai Kiadó, Budapest
Gergely, J. — Vigué, J. (1990), *Conscience musicale...*, Bibliothèque finno-ougrienne, 7, Paris
Jakobson, Roman (1963), *Essais de linguistique générale*, I, Les Éditions de Minuit, Paris
Kroó, György (1975), *Bartók-kalauz*, Zeneműkiadó, Budapest
Lendvai, Ernő (1993), *Bartók dramaturgiája*, Akkord Zenei Kiadó, Budapest
Nyéki, Lajos (1973), Le rythme linguistique en français et en hongrois, *Langue Française*, 19
Nyéki, Lajos (1992), « Le Château de Barbe-Bleue de Balázs—Bartók et la psychanalyse », *Cahiers d'Études Hongroises*, 4, 31-47
Strawinsky, Igor (1952), *Poétique musicale*, Éditions Le Bon Plaisir, Paris
Ujfalussy, József (1958), *Bartók-breviárium*, Zeneműkiadó, Budapest
Ujfalussy, József (1970), *Bartók Béla*, Gondolat, Budapest.

Roger TESSIER

Conservatoire du 14^e arrondissement de Paris

Ce que signifie Bartók pour un compositeur français¹

La situation de Bartók en France est paradoxale entre 1946 et 1960, soit immédiatement après sa mort. Il s'agit du Compositeur qui représentera le courant moderne avec Stravinsky jusqu'au plus profond des institutions officielles.

L'œuvre de Bartók est considérée à tort dans le courant néo-classique du modernisme français. On trouve fréquemment dans les programmes de concert le *Concerto pour Orchestre*, les *Concertos pour Piano*, les *Danses roumaines*...

Bartók est d'autant plus classé, avec Stravinsky, parmi les inspirateurs de l'École dite de Paris (Martinu, Tansman, Mihalovici...) que la relation avec les modèles des musiques ethniques hongroises évoque les parfums folkloriques au même titre que l'on classe Stravinsky, dans la lignée des ballets russes et le Groupe des Cinq.

Cet « académisme » bartokien se retrouve également dans la pédagogie des classes de composition du Conservatoire de Paris où les jeunes étudiants des années cinquante et soixante alternent le langage ravélien avec l'écriture du type quatuor dans le style des *Six Quatuors* de Béla Bartók.

Qu'en est-il alors pour ces étudiants, et du public dans la perception du langage harmonique de Bartók ? Il est perçu pêle-mêle comme une atonalité transgressant le modèle harmonique dit traditionnel, c'est-à-dire le système tonal. L'école moderne, en France, de l'entre deux guerres et le néo-classicisme qui en découle abordent la modernité comme une transgression d'un modèle de référence. Apparemment la forme bartokienne est structurée généralement sur la forme-sonate ; sa référence à Beethoven avait tout pour rassurer face aux avant-gardistes du Domaine Musical.

On constate, avec l'éclosion de la musique contemporaine, l'institutionnalisation d'Olivier Messiaen en France, l'influence des courants sériels, et des nouvelles technologies dans les années soixante-dix, l'écroulement des vieilles institutions comme Colonne, Pasedeloup, Lamoureux. Le bouleversement de mai 1968, l'évolution des systèmes pédagogiques, ainsi que la mort du Groupe des Six et de l'École de Paris provoquent un désintérêt pour Bartók en tant que modèle, et conséquemment, une manière de le situer dans l'histoire et non dans la modernité.

Or, on voit dans les programmes de Pierre Boulez, le maintien, à tout moment du répertoire des grandes œuvres de Bartók (*Sonate pour deux Pianos et percussion*, *Musique pour Cordes*, *Celesta et percussion*, etc...). Une contradiction historique éloigne l'école de Darmstadt et ses successeurs de courants fondamentaux.

¹ Communication présentée au colloque « La musique hongroise au XX^e siècle » organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises les 16 et 17 mars 1995.

Cette contradiction porte sur l'idée nouvelle entre le micro-détail (cellule génératrice) et la macro-forme (concept hérité de l'école de Vienne).

La notion thématique à laquelle Bartók ne touche pas est synthétisée dans sa fonction de telle sorte qu'elle devient prépondérante ; elle oblitère l'idée même du rendez-vous thématique et du jeu de la mémoire, ainsi que la notion de réexposition : charpente irremplaçable au XIX^e siècle à laquelle se réfèrent toujours Bartók et Berg.

Comme Adorno a mis en regard Stravinsky et Schoenberg (la philosophie de la nouvelle musique), ne pouvons-vous pas dire que les années soixante, soixante-dix ont révélé la dichotomie entre Webern et Bartók ? Pour des nécessités de temps, je ne pourrai pas m'étendre sur la pluralité des courants de ces années-là et sur leurs relations entre matériaux et formes. Ces concepts nouveaux engendrant des relations subtiles entre l'ancienne forme-sonate et les renouvellements structurels des œuvres post-darmstadtienne.

Les années quatre-vingts, ou plutôt quatre-vingt-dix, ainsi que la disparition d'Olivier Messiaen nous laissent interrogatifs sur les constantes harmoniques de ce courant du XX^e siècle auquel appartient Bartók et qui fait face à l'école de Vienne.

À l'instar d'une connivence avec la musique de Debussy, comment ne pas penser à l'auteur du *Château de Barbe Bleue* lorsque l'on écoute le *Quatuor pour la Fin du Temps* ?

Comment ne pas se souvenir qu'Olivier Messiaen, dans les années soixante-dix faisait entendre, chaque année, à sa classe, le *Mandarin merveilleux* ainsi que le 4^e *Quatuor* en évoquant devant ses élèves, une intuition pré-ligétienne ?

Comment ne pas évoquer aussi les influences mutuelles entre la *Suite Lyrique* de Berg et les quatuors ?

Tout cela nous invite à de la prudence quant aux balises nationales et historiques que l'on met autour des compositeurs majeurs de notre siècle (les travaux de Lendvai sur le système harmonique bartokien nous donneraient peut-être une clé, tout comme l'usage de la « suite » de Fibonacci et la relation au nombre d'or auraient un rapport étroit avec les modes à transposition limitée d'Olivier Messiaen.

Voilà des indications qui nous laissent voir une généalogie de l'harmonie post-tonale et qui réunit au moins trois noms dans un travail commun : Debussy, Bartók, Messiaen ; et non Stravinsky dont le langage harmonique est orienté vers la transgression intuitive du système harmonique. Cependant ce qui les réunit est d'ordre à la fois rythmique et dynamique. De ce point de vue certains passages du *Sacre* et de la *Musique pour Cordes* creusent le même sillon.

Certes, ces considérations sont celles d'un compositeur issu tout droit de la pédagogie française (classe d'Olivier Messiaen). Elles ne prétendent pas à l'exhaustivité des multiples regards sur l'œuvre et la pensée du maître hongrois. Elles tentent simplement de cerner une aura magistrale qui a forgé un des pans de l'histoire de la musique du second après-guerre.

L'épure du temps n'a pas pu encore mettre en exergue la pertinence de modernité de la geste bartokienne.

Références bibliographiques

Théodor W. Adorno, *Philosophie de la nouvelle musique*, Paris, Gallimard, Tel 1962 pour l'édition en français.

Ernő Lendvai, *Bartók, sa vie et son œuvre*, Paris, Boosey and Hawkes, 1968 pour l'édition en français.

Claude Alphonse GIRARD-LEDUC

Les Éditions Alphonse Leduc

László Lajtha¹

Le premier contact entre László Lajtha et les éditions Alphonse Leduc fut établi en 1929 grâce au regretté compositeur hongrois Tibor Harsányi, membre du groupe de l'École de Paris. Un contrat d'édition fut signé en 1930.

László Lajtha était alors un jeune et brillant professeur de composition et d'harmonie au Conservatoire National de Musique « Nemzeti Zenede » de Budapest. Sa carrière de compositeur s'esquissait à peine. Sans le connaître encore, l'éditeur parisien lui faisait confiance.

En décembre 1931, il revint à Paris et sa rencontre avec Alphonse Leduc marqua le début d'une amitié profonde, si constante et si parfaite qu'elle ne devait prendre fin qu'avec leur vie même.

Alphonse Leduc disparut en 1951, László Lajtha en 1963. L'affection fraternelle de Lajtha pour son ami se mua en affection paternelle à l'égard de ses deux fils, mon frère Gilbert et moi.

En toute circonstance grave, que ce fût à Budapest ou à Paris, je m'adressais en confiance à László Lajtha et lui demandais son avis ; un avis toujours salutaire, reposant sur un équilibre harmonieux entre une logique claire, sévère et les facteurs humains les plus sensibles, les plus subtiles.

Ces conseils, avec quelle ferveur, quelle bonté rayonnante, quel désintéressement et aussi quelle autorité, il aimait à les donner ! Toujours c'était la voie de l'effort et de la lutte, toujours la voie de la droiture quoi qu'il dût en coûter. « Le courage est toujours payant, disait-il, même s'il ne nous paie pas. »

En 1936, László Lajtha nous cède des chœurs sur des poèmes de Charles d'Orléans. Voici les lettres échangées avec mon père :

Budapest, 20 Août 1936.

« Cher Monsieur Leduc, je vous prie de bien vouloir me pardonner la hardiesse d'avoir écrit votre nom sur mes deux Chœurs. Veuillez excuser l'immodestie de cette dédicace qui était faite sans votre consentement.

Ces deux Chœurs sont, comme musique, les premiers que j'ai composés sur textes français. Vous savez, cher Monsieur Leduc, combien je suis dévoué à la culture et à l'âme française. En vous offrant ces premiers témoignages indiscutables de ma passion, je les donne à un esprit harmonieux, loyal, de bonne volonté, de grande compréhension, à celui qui réunit la culture profonde d'un gentilhomme français.

¹ Communication présentée au colloque « La musique hongroise au XX^e siècle » organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises les 16 et 17 mars 1995.

Je sais bien qu'une dédicace n'est qu'une très petite chose, mais pour le compositeur, c'est le plus qu'il peut donner quand il le donne si franchement, comme je le fais.

Veillez me garder, cher Monsieur Leduc, dans votre souvenir et me réserver vos sentiments amicaux pour les temps futurs. »

Paris, 24 Août 1936.

« Mon cher ami, c'est un nouveau bonheur pour moi de trouver votre correspondance.

C'est aussi une joie que vous m'avez donnée en mettant mon nom sur vos deux beaux chœurs, et je suis très confus du rapprochement que vous faites, si plein de noblesse pour moi... trop !

Votre dédicace n'est pas qu'une petite chose, elle est grande de significations...

En tout cas, celle de l'amitié partagée, qui le sera encore davantage dans mon esprit et dans mon cœur si vous abandonnez un jour ce vocable trop respectueux que vous me réservez... et cela en un temps où la vie est si rapide... où elle peut même devenir encore plus rapide devant les évolutions politiques et sociales actuelles... Alors, dans ces époques, il ne faut pas attendre pour réaliser les bonnes intentions.

Présentez, je vous prie, mes hommages très respectueux à Madame Lajtha, et croyez-moi toujours, votre ami. »

Des relations constantes : voyages annuels, courriers, travaux d'édition, manuscrits, traductions, etc... vont, sans interruption, s'établir entre la belle demeure patricienne de la Váci utca et la vieille maison d'édition de la rue Saint-Honoré. Ne peut-on les rapprocher, d'ailleurs, ces deux voies parallèles à de grands fleuves et les doublant d'un même courant de vie intellectuelle ardente et pacifique ?

Dès les premiers contacts, la nature des relations unissant notre maison à László Lajtha s'établit sur un plan non-commercial. Désintéressé et généreux, László Lajtha, dont la collaboration s'étendait à des domaines variés, refusait malgré nos amicales protestations, tout avantage, toute rémunération pour ses nombreux travaux étrangers à la composition ! Jamais les règles traditionnelles régissant les rapports entre auteurs et éditeurs ne furent de mise entre nous.

Nos liens ne cessèrent jamais de se resserrer, notamment à l'occasion de la tâche que nous poursuivions pour lui : la publication de l'ensemble monumental de ses *Symphonies*. L'« exclusivité du cœur », la plus belle de toutes les ententes, ne connut jamais, de part ni d'autre, aucune faille, en dépit de circonstances exceptionnellement difficiles.

En 1930, László Lajtha avait été élu Directeur de la Section Musicale de la Commission Internationale des Arts et Traditions Populaires (Coopération intellectuelle siégeant au Palais Royal). Il vint à Paris en 1931, 1932, 1934, 1936 et 1939.

Pendant les années cruelles qui commencèrent en 1939, il fit l'impossible pour garder le contact avec la France et les amis fidèles qu'il y possédait : Florent Schmitt, Albert Roussel, Claude Delvincourt, Jacques Ibert, Henry Barraud, Marcel

Mihalovici, Nadia Boulanger, Jacques Chailley et beaucoup d'autres. Car cet humaniste, pétri de culture universelle, ce musicien de haute lignée qui n'ignorait rien de son Art, aimait la France de tout son cœur et la regardait comme sa seconde patrie... Il souffrit alors beaucoup de se voir isolé des grands courants internationaux, alors stoppés ou détournés.

L'angoisse de cette âme noble, de ce cœur riche, de cette nature puissante, de ce caractère éruptif, trouva un secours toujours présent en la personne de Rose Lajtha, sa compagne incomparable, dont l'intelligence réfléchie, la grandeur, la bonté, l'amour attentif et la douce indulgence lui prodiguaient les raisons d'espérer.

En 1947 et 1948, László et Rose vinrent à Paris au printemps et à l'automne, passant l'été à Londres ; ils revirent mon père et descendirent à la maison ; nous vivions alors ensemble. Les relations reprirent, mais de façon irrégulière.

Mon père mourut en 1951 et László en fut très affecté. Il venait, disait-il, de perdre un frère aîné. Il composa alors la *Missa op. 54 in memoriam Alphonse Leduc*.

À partir de 1956, les contacts furent interrompus. Beaucoup plus tard, j'allai le voir à Copenhague, à l'occasion d'une réunion de la Commission Internationale des Arts Populaires ; enfin, ma femme et moi pûmes reprendre le chemin de Budapest et nous retrouver à la Váci utca. De l'Hôtel Gellért, juste le pont sur le Danube à traverser ! Que de moments précieux dans cette ambiance grave et chaude à la fois du foyer des Lajtha, avec toujours l'aiguillon des amusantes plaisanteries, des petits "jokes" de László, jamais méchants, toujours drôles et qui désarçonnaient les plus forts ! Ce n'était pas une des moindres originalités de ce musicien profond et souvent tragique, que cette gaîté, cette drôlerie, cet esprit dépourvu d'amertume, autre forme de son rayonnement et souvent, sans doute, de son courage. Quelques instants avant sa mort foudroyante, il décocha à son médecin un trait peu banal !

Il revit Paris pour la dernière fois en 1962.

Le 23 février 1963, nous étions à Budapest. La température atteignait -30°, le Danube était pris, la terre couverte de glace ; il neigeait. Il y avait beaucoup de monde cependant, beaucoup de fleurs, de jeunesse, et un grand silence sous le ciel gris...

*

En guise de présentation, je dirais que j'avais commencé à recueillir des musiques populaires cinq-six ans après Bartók et Kodály, mes aînés de dix-onze ans et, que j'ai fait mes études musicales à Budapest, à Genève et, surtout, à Paris. Jeune élève du conservatoire, j'ai eu la chance exceptionnelle d'assister à la première du Martyre du Saint Sébastien de Debussy et de connaître de grands musiciens, comme Maurice Ravel, Albert Roussel, Florent Schmitt, qui m'ont honoré de leur amitié.

C'est la mélodie qui m'avait attiré au chant populaire. Certes, j'apprenais, au conservatoire, les harmonies, le contrepoint, l'orchestration et tout le reste mais nullement la genèse d'une mélodie ni l'art d'en composer. Et je ne voulais imiter personne. Tout comme Arthur Honegger et

Darius Milhaud, mes camarades de promotion, je voulais me préserver de Wagner, me débarrasser de la pesanteur vétuste du romantisme, de l'académisme. Après tant de mélodies, savamment confectionnées et souvent chromatisées à outrance, c'est dans la chanson populaire que je devais découvrir la spontanéité, le chant pur et instinctif.

Curieuse destinée que la mienne. En Hongrie, ma musique est souvent considérée trop française tandis que les Français y décèlent du folklore hongrois alors qu'il est clair comme le jour qu'il n'en est rien. Si l'on admet l'existence de quelque folklore imaginaire, je veux bien admettre que les éléments folkloriques de ma musique en soient. Je suis aussi prêt à admettre que ma musique ait des caractéristiques hongroises, forcément. C'est inévitable parce que le style de tout artiste s'élabore à partir de sa langue maternelle, sa culture nationale. J'aime bien le folklore et pas seulement le hongrois mais aussi celui — musical — d'autres peuples d'Europe et même d'Afrique et d'Asie que je connais plus ou moins bien. Aussi m'arrive-t-il d'introduire, ça et là, dans mes compositions et comme en guise de rappel, quelque petit air populaire ou son imitation sans me soucier de son origine hongroise, anglaise, française ou autre.

Mais en tout état de cause, je dois affirmer que je n'aime pas la musique folklorique. De nos jours, on recueille des masses de musique populaire et un nombre croissant de compositeurs confectionnent des suites de danses populaires de toutes origines. Or la musique populaire n'est pas une formule magique, permettant de suppléer au manque d'invention et de créativité, mais il appartient au compositeur d'en faire bon usage. Car c'est lui, en effet, qui peut faire d'un air populaire un joyau musical ou un bloc de terre glaise inerte, sans vie.

László Lajtha
(Oslo 1962)²

² Textes lus par Monsieur Jean A. Leduc.

Maria NYÉKI

Bibliothèque publique d'information du Centre Georges Pompidou

Quelques aspects de la réception de la musique hongroise du XX^e siècle dans la presse française¹

Ma documentation est essentiellement basée sur les dossiers de presse établis et conservés à la Bibliothèque Gustave Mahler de Paris, complétée au cours de mes recherches par des ouvrages, soit autobiographiques, soit d'interviews publiées de compositeurs français du XX^e siècle. Il ne s'agit évidemment que d'un choix dans une documentation forcément incomplète. Une deuxième sélection a été opérée selon le type d'articles parus : j'ai éliminé tous ceux qui tout en se réclamant d'être critiques, se contentent de décrire les œuvres faisant ainsi un certain discours sur la musique dont le but est de rendre exprimable le phénomène musical inexprimable par une analyse de forme, d'instrumentation etc. des œuvres. Je n'ai donc gardé que les citations qui témoignent d'une prise de position française subjective (positive ou négative) par rapport aux compositeurs hongrois, ou plus exactement par rapport à une œuvre.

Cette recherche a permis de voir émerger le nom de certains compositeurs : rien d'étonnant que Bartók ait trois immenses dossiers, suivi en importance quantitative par Ligeti et Kurtág. En revanche il est intéressant de signaler que certains autres comme Lajtha et Harsányi, ont très bonne presse en France, probablement meilleure qu'en Hongrie.

La recherche à travers les articles de presse permet aussi de dégager une évolution, qui n'est pas toujours linéaire, même de la réception d'un Bartók : engouement en 1922, moins d'enthousiasme dans les années trente, silence jusqu'à sa découverte après sa mort. Boulez lui-même met un certain temps à lui donner la place qu'il mérite, en interprétant ensuite merveilleusement ses œuvres.

La multiplication périodique des articles de presse autour de certaines dates, permet aussi de dessiner la chronologie des événements marquants concernant la musique hongroise à Paris au cours de ce siècle.

Nous allons donc procéder chronologiquement, en commençant d'abord par les propos des compositeurs sur la musique hongroise, qui seront suivis par des extraits d'articles de la presse française faisant écho aux concerts qui présentent les œuvres hongroises en France.

Contrairement à la presse, les compositeurs français, même ceux qui sont vivants et en activité, parlent presque exclusivement de Bartók et omettent les générations suivantes.

¹ Communication présentée au colloque « La musique hongroise au XX^e siècle » organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises les 16 et 17 mars 1995.

On cherche vainement dans toute la correspondance de Debussy quelques mentions sur Bartók. Au sujet de la musique hongroise on trouve les deux lettres suivantes : la première datée du 19 décembre 1910 s'adresse à Monsieur Bárczy impresario de Budapest : « J'ai reçu la musique hongroise, mais comme c'est loin de l'impression que m'a laissée Radics. Il me semble qu'à propos de cette musique, vous, Hongrois, ne pouvez la juger à sa stricte valeur... respectez d'avantage vos tziganes... qu'ils ne soient plus des simples amuseurs... cela est aussi beau que vos vieilles broderies... Il ne faut se servir de la musique populaire de son pays que comme base, jamais comme un moyen d'écriture. Cela est surtout vrai pour la vôtre. »

La deuxième lettre, datée du 6 novembre 1911, est adressée à Robert Godet : « Budapest : où le Danube se refuse à être aussi bleu que le prétend une valse célèbre. Les Hongrois menteurs et gentils. Ce qu'ils ont de mieux est un tzigane dont le nom s'écrit Radics... qui aime infiniment mieux la musique que beaucoup de gens célèbres pour cela ».

Dans son livre intitulé *Claude Debussy*, édité par Fayard en 1980, Edward Lockspeiser parle du voyage de Debussy à Budapest en décembre 1910 : pendant son séjour celui-ci ne rencontre ni Bartók ni Kodály. Il rappelle que Bartók, lors d'un précédent séjour à Paris, a vainement essayé de l'approcher. En revanche, une lettre de Bartók, datée du 5 janvier 1910 à Etelka Freund nous apprend qu'il a pu rencontrer Vincent d'Indy, mais qui, je cite, « a repoussé mon travail, (en disant qu'il faut choisir les thèmes)... il n'a trouvé ni forme, ni tonalité dans le troisième mouvement de la Deuxième suite ».

Dans les *Lettres, écrits et entretiens de Ravel* présentés par Arbie Orenstein, édité en 1989 chez Flammarion nous trouvons une vingtaine de références concernant Bartók et une dizaine concernant Kodály. Dans l'introduction, l'éditeur remarque que « Ravel a reconnu aussitôt l'importance de Debussy, Milhaud, Bartók et Kodály, à une époque où la plupart de ces compositeurs étaient en butte aux critiques les plus violentes ». Nous apprenons que lors d'une conférence aux États-Unis, à Houston, Ravel évoque la relation musicale entre Bartók et Kodály et dit : « pour illustrer ce rassemblement des chants populaires dont le folklore national est fait, je ne pourrais faire mieux que citer le remarquable enregistrement de deux musiciens hongrois distingués : Béla Bartók et Zoltán Kodály... ces messieurs de 1905 à 1918 ont rassemblé plus de douze mille de ces chants de Hongrie ».

D'autre part, dans une lettre datée du 3 août 1913, Ravel écrit à Dimitru Kiriac : « Je suis très heureux d'apprendre par vous que Béla Bartók a quelque sympathie pour mes œuvres. Je connais une partie des siennes, notamment un quatuor à cordes qui est bien l'un des rares ouvrages qui m'aient frappé et ému depuis quelques années ».

Puis il s'adresse à Henry Prunières le 29 mars 1922 : « Je devais quitter Paris le 7. Je resterai un jour de plus. Bien entendu j'irai entendre la Sonate de Bartók (il s'agit de la première sonate pour violon et piano interprétée avec Jelly Aranyi). Serait-il à Paris le 6 ? » Le même ouvrage nous apprend par ailleurs que Ravel et Bartók se sont rencontrés plusieurs fois à Paris et à New York dans les années vingt. On s'aperçoit à quel point la deuxième exécution de la *Sonate* de Bartók représentait

un véritable événement pour Ravel, à voir sa lettre adressée à Cipa Godebski le 11 avril 1922 : « Prunoton (Henry Prunières) m'avait permis de vous faire entrer samedi au Vieux Colombier pour la séance de Bartók. Sa sonate est splendide. »

Darius Milhaud est, lui aussi, un des fervents défenseurs de Bartók. Dans *Notes sur la musique*, Paris, Flammarion, 1982, on lit à propos du 2^e *Quatuor* : « j'espère que nous aurons bientôt l'occasion d'entendre cette œuvre si vivante, si solidement bâtie et d'un caractère si différent du 1^{er} *Quatuor* de Bartók, exécuté en mars ». Puis sur les *Quatre pièces pour orchestre* : « On y retrouve la riche personnalité de Bartók, ce côté puissant et tendre de sa musique rhapsodique et d'une imagination toujours guidée par sa sensibilité ». Dans ses *Entretiens avec Claude Rostand*, Paris, Belfond, 1992, il cite Bartók au sujet du folklore : « il faut faire comme Bartók, il faut se servir de ces thèmes pour en faire sa propre musique ».

Des souvenirs de Darius et de Madeleine Milhaud au sujet de la musique hongroise ont été évoqués par une interview enregistrée avec Madeleine Milhaud le 6 février 1995, dont voici deux extraits en transcription :

« Quand ils sont partis alors, Milhaud avec Maria Freud et Poulenc à Vienne pour donner un concert, c'était en 1922, après avoir rencontré Schönberg, à ce moment-là, Bartók savait que Darius et Poulenc étaient à Vienne, et il aurait beaucoup désiré qu'ils viennent jusqu'à Budapest. Donc il y a eu une correspondance entre eux, mais malheureusement, ni l'un, ni l'autre ne pouvaient y aller, parce qu'ils avaient d'autres engagements. »

On a toujours revu Bartók, chaque fois qu'il est venu à Paris, parce qu'il est venu assez souvent pour les concerts tout de même. Mais on l'a surtout aperçu, parce que c'était un homme extrêmement timide et très réservé, dans tous les festivals de musique quand nous y allions. Je ne vous dis pas qu'on allait à tous les festivals, mais il y en avait certains qu'on fréquentait régulièrement, comme le Maggio Fiorentino par exemple. Il (Bartók) était toujours agrippé au bras de Kodály, on avait l'impression qu'il n'osait pas marcher seul, enfin, c'était un homme extrêmement timide, réservé, "introverted" comme on dit en anglais, ce qui a été sympathique finalement.

En 1927, oui, nous sommes partis à Budapest pour aller voir une de nos amies, dont le mari était un diplomate anglais et qui était en poste à Budapest. Nous en avons profité pour essayer de voir Bartók. C'était un peu difficile, parce que sa femme a été très souffrante à ce moment-là. Mais, il a accepté et il nous a donc reçus, il est arrivé assez en retard, et il nous a fait entrer dans une chambre, absolument..., comme un petit peu dans les contes d'Hoffmann..., actuellement cela paraîtrait normal, mais à cette époque-là, cela a été assez magique, parce que c'était la pièce où au fond il écoutait les enregistrements qu'il faisait dans la montagne avec les paysans, parce qu'il a fait un travail sensationnel cet homme.

On ne réalise pas qu'un certain nombre de compositeurs ont donné à la musique populaire et au folklore leurs lettres de noblesse, parce que des

pays avaient honte de leur musique populaire en fait, et c'est grâce à Bartók qu'il y a eu un travail qui a été considérable, il faut l'admettre.

Il y avait des fils qui ont traversé la pièce de part en part, il y avait des appareils d'enregistrement, assez énormes ; il a été tout à fait charmant.

On l'a revu quelques fois à Paris, puis surtout nous l'avons retrouvé, très peu, mais dans le Collège où nous étions en Amérique. Moi, j'ai toujours beaucoup admiré Bartók qui a quitté tout de même la Hongrie, n'étant pas juif, je crois qu'il n'a pas été exposé politiquement au fond, simplement par principe. Je crois que c'est le seul artiste que je connaisse, qui a fait une chose de ce genre. Il n'a pas été payé de retour parce qu'au fond, il crevait de faim dans son Amérique.

Les Américains ne se rendaient pas compte du tout de qui a été Bartók, ils s'en sont aperçus après sa mort.

La génération d'après, nous avons connu Harsányi à un moment où nous faisons la connaissance de tout le groupe de ce qu'on appelait l'École de Paris, si je ne m'abuse, avec Martinu qui n'était pas là, mais qui en faisait partie, Tansman et Mihalovici.

Et Harsányi m'a toujours impressionnée, car il avait un côté assez sauvage, assez fermé, assez rigoureux, assez rude ; sa musique était intelligente et je trouve monstrueux qu'on ne la joue jamais. Je dirai même qu'on ne sait plus qui il est, ce qui est absolument pis, on l'a simplement effacé. C'est absolument monstrueux. J'espère que ça sortira un jour. »

Dans la *Correspondance* récemment éditée de Francis Poulenc (Fayard 1994), nous trouvons une lettre de Bartók datée du 29 novembre 1921, dans laquelle il écrit : « J'ai demandé à mon éditeur pourquoi l'on ne peut commander mes compositions à Paris. J'en ai reçu l'information un peu étonnante, que les marchands de musique français montrent encore... une résistance... à l'égard des éditions de musiques allemande et autrichienne... il en résulte que les français ne peuvent pas commander non plus les œuvres d'un Casella ou d'un Szymanowski parues dans l'Universal Edition à Vienne, et pourtant ces compositeurs appartiennent à un pays ami de l'Entente ». Une lettre de Poulenc à Bartók du 14 avril 1922 montre son attachement à celui-ci : « vous avez fait bien plaisir à tous les jeunes musiciens français en venant nous jouer à Paris votre merveilleuse sonate et toutes vos pièces de piano. Merci... Que ces quelques mélodies vous portent donc mon amitié et mon admiration ». Poulenc compare Bartók à Beethoven : « il y a chez Bartók un sens de la forme incomparable. Il faut remonter à Beethoven pour trouver tant de fantaisie dans la règle ». Et par rapport à Stravinski : « Igor reste ma passion bien sûr, bien que je préférerais avoir écrit les derniers quatuors de Bartók, que ses dernières œuvres » (sous-entendu de Stravinski).

En ce qui concerne les écrits de Georges Auric, édité sous le titre *Quand j'étais là* (Paris, Grasset, 1979), on ne trouve pas de mention sur la musique hongroise, d'ailleurs très peu même sur les musiciens français, ses souvenirs évoquent surtout des écrivains et des peintres.

Hilda Jolivet publie dans *Avec André Jolivet* (Paris, Flammarion, 1978), des textes de celui-ci suivants : « C'est aux mardis de la *Revue Musicale* d'Henry

Prunières que j'ai rencontré pour la première fois Béla Bartók, on y avait joué l'une de ses sonates pour violon et piano. À cette époque je travaillais avec Paul Le Flem, nous avons étudié ensemble ces partitions pleines de fougues, de fantaisie contrôlée et d'invention... Plus tard je fus à la Salle Gaveau, le soir où Béla Bartók et sa femme donnèrent la première audition en France de la Sonate pour deux pianos et percussion. J'ai fait partager mon enthousiasme à André Coeroy, et quelques jours plus tard parut dans *ARTS* son article retentissant, où il élevait Bartók au-dessus des plus grands, ce qui provoqua de grands remous dans le milieu musical parisien... Dans la filiation de Claude Debussy, Bartók a su résoudre en une lumineuse synthèse la dualité entre la musique populaire et la musique savante... grâce à cela sa musique... connaît un rayonnement universel ».

Henri Dutilleux exprime son admiration pour la musique de Bartók et reconnaît son influence sur sa composition dans un texte intitulé la « Musique pour cordes, percussion et célesta à Paris », daté d'avril 1993, et cité sans référence dans : *Bartók et la France* d'Alain Surrans, édité par l'Institut Français à Budapest en 1993 : « c'est en 1944 seulement que j'ai découvert Bartók, lors de ce concert au programme duquel courageusement Charles Münch avait décidé d'inscrire la Musique pour cordes percussion et célesta. Et cette découverte a été pour moi déterminante. La musique française a toujours eu besoin... d'un ferment étranger. Pour moi, les œuvres de Bartók ont été ce levain... je suis allé chercher au travers de Bartók, cette inspiration que je qualifierai de morale et qui nous aidait alors à nous libérer du péché originel d'art de divertissement dont on persistait à affubler l'art musical français ».

Dans ses entretiens avec Claude Glaymon, intitulés *Mystères et mémoires des sons* édité par Belfond en 1993, Henri Dutilleux nous fait part aussi de son hommage à Bartók par une de ses compositions, il s'agit des *Trois strophes sur le nom de Sacher*. « À la fin de la première pièce, j'ai placé une sorte de double hommage à Paul Sacher et à Béla Bartók à qui Sacher avait commandé la Musique pour cordes, percussion et célesta, œuvre qu'il a créée en 1937, avec l'orchestre de chambre de Bâle. Il s'agit là d'une citation textuelle des trois dernières mesures du premier mouvement de ce chef-d'œuvre. Dans l'édition de ma pièce, il est fait mention avec précision de cet emprunt ».

Il évoque aussi son voyage à Budapest en 1973 en disant : « J'ai trouvé là une vie musicale très intense, des exécutants de haut niveau, quelques créateurs aussi, des jeunes compositeurs comme Durkó ».

Pour terminer cette partie consacrée aux compositeurs, citons encore Messiaen, qui écrit à propos de Bartók dans *Musique et couleur* (Paris, Belfond 1986) : « Bartók est un mélange de musique populaire hongroise d'ailleurs très particulière et très originale, de développements assez académiques sur le type des divertissements de fugue, et d'une tendance vers un chromatisme de plus en plus serré, très proche de la musique sérielle ».

Et à propos de la démarche d'ordre folklorique de Bartók et de Falla : « ce sont les compositeurs qui ont eu leur heure, ce sont de grands musiciens ».

Il a été question dans l'introduction de Pierre Boulez, de l'évolution de son opinion sur Bartók. En effet, il a écrit dans l'*Encyclopédie de la musique*, éditée par

Fasquelle en 1958 : « Bartók triomphe par son ambiguïté... Son œuvre n'a ni l'unité profonde et la nouveauté de Webern, ni la rigueur et l'acuité de Schönberg, ni la complexité de Berg, ni le dynamisme vigoureux et contrôlé de Stravinsky. Il manque une cohérence interne dans ce langage, que vient pallier une imagination fertile en inventions à court terme... Le folklore a fortement élargi et assoupli les conceptions rythmiques de Bartók, en même temps qu'il rétrécissait singulièrement l'horizon de son langage. Il est prévisible que son nom vivra principalement par un ensemble restreint et épuré de sa musique de chambre... ». Son jugement a beaucoup évolué depuis ; citons son interview récente donnée à la revue *Diapason* en février 1995 : à la question « quelles sont les œuvres du passé qui vous ont influencé ? » il répond : « des compositeurs que je joue encore et toujours, Stravinsky, Bartók (en deuxième place !), l'École de Vienne et Varèse, évidemment ni Prokofiev ni Hindemith ».

Examinons maintenant quelques articles de presse concernant Bartók. Ils se présentent autour de certaines dates : 1922-1923, 1933, 1935, 1937, puis évidemment 1945, les années 1950 puis d'une façon plus dispersée jusqu'à nos jours. *La Sonate pour violon et piano*, jouée le 25 janvier 1922, déjà mainte fois évoquée par les compositeurs, reçoit aussi l'enthousiasme de la presse sous la plume de Robert Brussel dans *Le Figaro* : « Le jeune maître qui avec Kodály oriente le mouvement de la jeune école hongroise... unit un profond amour pour les traditions du folklore à une extrême curiosité pour les expressions les plus nouvelles du rythme et de l'harmonie... C'est là une œuvre maîtresse... ». C'est Fred Goldbeck qui salue dans *Le Monde Musical* (cf. *Bartók et la France*) le concert du 13 mars 1929 entièrement consacré à Bartók, tout en étant assez réservé : « Bartók c'est le violon exaspéré. C'est une musique qui fascine par l'envolée et le balancement noble de ses longues courbes mélodiques et qui irrite par ce qu'il a de volontaire et de préétabli dans ses architectures roidement fragmentées et savamment composées ». Le ton devient carrément hostile sous la plume de Florent Schmitt dans *Le Temps*, daté du 27 février 1932, à propos du *Concerto de piano* de Bartók : « Quant à Béla Bartók, je crains qu'il n'ait d'ores et déjà tout dit. On attendait son concerto avec curiosité et sympathie... Dirais-je qu'on fut déçu ? Pas absolument, mais pas d'avantage conquis... Le finale en éternel rythme de jazz me parut gris, sans vie... d'audace plus très nouvelle. Bref nous avons mieux en France, et tout aussi inédit. Ne serait-il pas plus simple de commencer par connaître nos propres musiciens, au lieu de les négliger au profit d'étrangers qui sont loin de valoir, par exemple, un Paul Le Flem, un Claude Delvincourt, une Jeanne Leleu... ? ». La première audition du *Mandarin Merveilleux* le 29 octobre 1933 selon Suzanne Demarquez « crée une impression de vie intense mais tendue... pour un sujet somme toute bien mince et difficile à suivre, le public le supporta assez mal et protesta quelque peu » (cf. *Bartók et la France*).

Émile Vuillermoz dans *Excelsior* (cf. *Bartók et la France*) commente la même œuvre avec plus de compréhension : « L'œuvre... (est) très dissonante... mais comment ne pas reconnaître l'incontestable maîtrise du compositeur hongrois à qui la musique doit déjà tant d'œuvres puissamment originales ». Dans *Le Monde Musical* (cf. *Bartók et la France*) Georges Dandelot écrit à propos du 5^e *Quatuor* donné le 8 février 1937 : « On y retrouve cette prodigieuse invention... qui caractérise l'écriture du grand compositeur hongrois ».

Malheureusement nous ne pouvons continuer notre recherche dans la période d'après guerre, car après la disparition de Bartók, les articles et même des ouvrages se multiplient à un tel point que cela dépasse le cadre qui nous est donné ici.

Tandis que les critiques concernant la musique de Bartók ont parfois suivi des points de vue extrêmes, celles sur László Lajtha sont unanimement élogieuses. Même Florent Schmitt s'exprime par des articles enthousiastes dans les années 1922, 1924, 1928. Romain Rolland écrit déjà à Villeneuve le 20 juin 1933 : « vous semblez allier en votre style à la saine et hautaine rigueur de J.S. une frémissante liberté de rythmes et d'émotions... ». Quant à José Bruyr, il analyse ainsi la *Septième Symphonie* dans *Le Guide du concert* : « l'œuvre est d'une émouvante, étreignante, bouleversante grandeur. Elle est celle d'un maître. Elle est celle d'un homme ». La *Huitième Symphonie* suscite aussi de la part de Clarendon (alias Bernard Gavoty) dans *Le Figaro* la phrase suivante : on trouve « dès les premières mesures un sentiment de magie, de fantastique, d'incantation qui est le propre de la vraie musique ». Et Claude Rostand dans *Carrefour* à propos de la même œuvre : « Atmosphère de rêve... quelle verdure, quel accent juvénile... les références folkloriques sont d'une qualité, d'une discrétion, d'une subtilité, d'une élégance... voilà une des plus belles musiques qui nous soient venues de l'Est depuis bien des années ». Maurice Fleuret à son tour loue les qualités de sa musique : « Lajtha est un symphoniste né... (il accomplit) une synthèse entre la forme d'hier et le vocabulaire d'aujourd'hui... la neuvième symphonie est un chef-d'œuvre de notre temps ». Puis en 1963, lors de la disparition du compositeur il écrit dans le n°77 de *France-Hongrie* : « l'art avec lequel cet élève de Bach et de Vincent d'Indy sut être de son temps à la fois que tous les autres... Cette France qu'il aimait, et qui lui avait donné une place éminente au sein de l'École de Paris ».

Tibor Harsányi, lui aussi, avait la faveur des critiques de son temps. Arrivé en France en 1924, dès 1927 ses œuvres sont données et signalées dans la presse : le 9 janvier 1927 à la salle "Caméléon" une soirée Harsányi suscite les critiques suivantes : « art profond, attirant, richesse polyphonique, il se pare de promesses... légère influence de Bartók et Stravinsky... (avec) une allure populaire... (mais) avec des couleurs à lui ». Par ailleurs on dit de lui : « l'un des maîtres de l'École de Paris, dont il porte la marque, a puisé aux sources de sa patrie d'origine » (cité par Arthur Hoérée dans sa nécrologie). Émile Vuillermoz écrit dans *Candide* au sujet de son opéra *Les invités* donné au Théâtre des Champs Élysées en 1937 : « cette partition est vraiment d'une qualité assez rare dans sa sonorité aussi bien que dans sa signification ». Florent Schmitt parle « d'œuvre approfondie, forte et grande » au sujet du 2^e *Quatuor*, puis à propos des *Pantins* il dit : « page remarquable au même plan que la *Musique pour cordes* de Bartók ». Après sa disparition, Arthur Honegger le désigne en premier auprès de ceux dont le grand talent n'a pas encore obtenu les suffrages mérités, il évoque les « quelques 30 années d'existence parisienne de ce grand musicien qui n'avait pas d'idée que l'on pût vivre et produire ailleurs que parmi nous, si peu hospitaliers que nous nous soyons montrés à son égard ». Allusion à la nationalité française qu'on lui a inlassablement refusée sous le prétexte qu'il « exerce une profession socialement inutile », et qu'il a obtenue le jour de sa mort.

Plusieurs articles sont parus, tous en janvier 1965, sur *C'est la guerre*, l'opéra d'Émile Petrovics représenté à Nice. Maurice Fleuret parle ainsi de la musique de Petrovics : « elle s'impose par sa violence, par sa force persuasive... elle soutient avec une vigueur magnifique la montée du drame », tandis que selon *Nice Matin* c'est un opéra qui « atteint à la grandeur éternelle, celle de la tragédie grecque », et Maurice Couret note dans *L'Espoir* que « Petrovics n'hésite pas à briser la ligne... à l'envelopper dans une atmosphère atonale, tout en restant profondément sensible ».

Une remarque s'impose maintenant sur les compositeurs hongrois vivants en général, et plus particulièrement sur les deux plus importants : György Ligeti et György Kurtág. Silence prudent à leur sujet de la part des compositeurs, et les dossiers de presse qui les concernent, tout en étant volumineux, ne correspondent pas aux critères annoncés au début de cette intervention. En effet, la plupart des articles sont biographiques, sinon analytiques, c'est-à-dire qu'ils décrivent l'instrumentation, la forme et les particularités des œuvres. Ces analyses sont souvent faites par les compositeurs eux-mêmes, ou bien, l'auteur de l'article utilise de larges citations des présentations des compositeurs, évitant ainsi de s'engager dans des jugements de valeur. En outre, surtout en ce qui concerne Ligeti, beaucoup d'articles viennent de la presse allemande ou anglaise. Le choix est donc relativement restreint, si nous tentons de découvrir la façon dont ils ont été reçus en France.

L'article le plus ancien que j'ai trouvé concernant György Ligeti est paru le 8 octobre 1970 dans *Le Monde*, sous la plume de Jacques Lonchampt. Voici ses réactions à propos du Festival de Berlin-Ouest en l'honneur de Ligeti, au cours duquel *Apparitions*, le *Concerto pour violoncelle*, *Kammerkonzert* et *Volumina* ont été donnés : « on retrouve son monde phosphorescent et un peu confiné... cette musique scintillante finit par anesthésier l'oreille émuée par tant de beaux commencements qui ne débouchent pas sur un vaste lyrisme ». Il change de ton en 1972 à propos du Festival de Hollande : « *Melodien* de Ligeti est un véritable enchantement... d'une poésie et d'une finesse extrême ». Puis deux ans plus tard il évoque ainsi le *Requiem* : « Encore une œuvre maîtresse rarement exécutée en raison de ses difficultés... Rien de plus beau que le *Lacrymosa* final ». Sous le titre « L'IRCAM reçoit Ligeti » en 1977, Jacques Lonchampt écrit : « sa musique ne ressemble à aucune autre, elle reçoit bon accueil aussi bien dans l'avant-garde que chez les auditeurs plus traditionnels ».

Maurice Fleuret dans *Le Nouvel Observateur* du 13 mai 1978 rend hommage à la musique de Ligeti : « Cette musique vient de très loin. Elle arrive d'une région de l'univers où la vibration est plus serrée..., inconnue sur la terre. On croirait un morceau de l'espace sidéral, de l'espace-temps devenu solide est tombé sur nous comme un météorite ».

L'année 1981 voit fleurir un grand bouquet d'articles polémiques autour du *Grand macabre* donné à l'Opéra de Paris dans la mise en scène de Daniel Mesguich, appréciée par une grande partie du public et des critiques, beaucoup moins par Ligeti lui-même. Jean Cotté écrit dans *France-Soir* le 25 mars 1981 : « Ligeti joue moins avec les sons qu'avec la réaction du public... on applaudit très fort à ces fantasmes de collégiens... La peur de passer pour un crétin donne des ailes

aux esprits parisiens... Spectacle proche de *Cendrillons* de Massenet : il y a du feu de Bengale, de strass... les choristes disséminés dans la salle... veulent provoquer le vrai public, espérant le scandale... terrible déception pour Ligeti, le public ne s'indigne pas, il applaudit ».

Le même jour Jacques Longchampt écrit : « Le seul scandale provint... du compositeur qui en plein milieu du troisième tableau interrompit la représentation depuis la salle, en réclamant la suppression d'un haut parleur au bourdonnement intolérable... Daniel Mesguich — poursuit Longchampt — a réalisé un admirable spectacle, il dit : "je ne m'occupe pas du livret, je mets en scène la musique"... floué, Ligeti l'est certainement, peut-il pour autant se plaindre de la prodigieuse dimension donnée à sa musique ». Et sous la plume de Clarendon dans *Le Figaro* : « des bouffonneries émaillées d'obscénité, tout juste bonnes à faire éclater de rire des collégiens boutonneux... un luxe effréné d'effets sonores ».

Brigitte Massin écrit le 2 avril 1981 dans *Le Matin de Paris* : « Dans la foulée du Grand Macabre, le compositeur György Ligeti est devenu l'auteur à succès à Paris, Pierre Boulez a donné au Palais Garnier un concert de ses œuvres, ce fut un concert magnifique... ». Ce n'est pas encore une fois l'opinion de Clarendon au *Figaro*, au sujet des *Aventures et Nouvelles Aventures* : « après l'entracte... trois chanteurs se sont mis à haleter, s'étrangler... explosant de fous rires, saisis de brusques coliques... L'Opéra acclamait ces sottises surannées, confiées à l'excellent Ensemble Intercontemporain ». À propos du même concert Gérard Mannoni écrit en revanche dans *Le Quotidien de Paris* : « la salle était pleine. Ligeti était là. Une minute historique sans aucun doute à raconter à nos petits-enfants ». Et pour terminer ces extraits du dossier Ligeti voici dans *Le Monde de la musique* de septembre 1994 le texte de P. Szersnovicz, à propos de *Apparitions et atmosphères* : « musique de couleur, dépourvue d'articulation... réalise un continuum sonore à l'opposé de la discontinuité du dodécaphonisme... ces œuvres trouvèrent un réel écho parmi le grand public, ce qui ne va pas de soi à une époque où la musique contemporaine a perdu contact avec la majeure partie des mélomanes ».

1981 n'a pas été seulement l'année du *Grand Macabre*, c'était aussi le centenaire de la naissance de Bartók, et l'année de la création, par l'Intercontemporain, de l'œuvre intitulée *Messages de Feu Demoiselle R.V. Troussova* de György Kurtág, commandée et dirigée par Pierre Boulez. André Boucourechliev dans *La Nouvelle Revue française* (n° 409, février 1987), décrit cette œuvre comme « un texte et une musique hallucinés... elle est comme la quintessence de l'opéra ou son modèle impossible ». Maurice Fleuret dans *Le Nouvel Observateur* écrit, le 25 janvier 1981 : « la musique de Kurtág est si pure et si forte dans sa brièveté ordinaire... qu'elle pousse irrésistiblement à l'émotion, à la tendresse ». En 1994, le Festival d'automne lui était consacré. Philippe Albéra parle de lui en ses termes en introduisant le programme : « Son œuvre nous plonge dans l'infini de la mémoire et de l'invention... elle échappe à toute idée de construction... rien ne se plie aux règles... elle nous révèle à nous-mêmes ». Anne Rey dans *Le Monde* l'approche de la même façon : « tous ceux qui l'ont côtoyé... le remercient d'exister tout simplement », et plus loin : « soit il vous échappe, soit il vous

bouleverse..., vous poursuit la nuit ». Et Jacques Drillon dans *Le Nouvel Observateur* du 10 novembre 1994 : « Kurtág est mystérieusement génial... il offre à son auditeur un voyage au centre de lui-même, où la douceur fait plus de bien que le plaisir ».

Ainsi se termine notre rapide voyage dans la presse française. Il peut paraître très incomplet. En effet ne sont représentés ni Zoltán Kodály dont le dossier contient surtout des articles en anglais et en allemand, (ceux qui sont en français concernent surtout ses activités de pédagogue) ; ni la jeune génération des compositeurs hongrois, dont existent des dossiers biographiques accompagnés de la liste des œuvres, mais sans articles critiques. Il est cependant fait mention à plusieurs reprises d'un événement musical qui a eu lieu au Musée d'art moderne de la ville de Paris, organisé par l'ARC (Animation, Recherche, Confrontation) au mois de mars 1974, au cours duquel des créations de György Kurtág, de Zoltán Jeney, de László Sári et de Zoltán Kocsis ont eu lieu.

À travers cette présentation se dessinent quelques lignes de force : certaines œuvres de certains compositeurs paraissent être représentées d'une façon disproportionnée dans la presse, c'est le cas par exemple de la *Sonate pour violon et piano* de Bartók qui occulte par la suite d'autres compositions importantes, peut-être parce que plus difficiles d'accès ; paraissent aussi quelques dates "pivots" qui s'expliquent parfois par la présence des compositeurs en France, présence souvent rendue impossible pendant d'autres périodes pour des raisons politiques. L'attention des critiques est probablement aussi soumise à des impératifs de certaines préoccupations : rapport entre le folklore et la musique savante, musique d'avant-garde, une sensibilité envers ceux qui composent une musique proche de la musique française. Enfin et surtout, la presse reflète naturellement l'affinité musicale des compositeurs et des critiques français par rapport à la musique hongroise.

János KÁRPÁTI

Académie de Musique Ferenc Liszt de Budapest

András Szöllősy représenté par trois œuvres caractéristiques¹

András Szöllősy appartient à une génération de compositeurs dont le développement artistique a été brusquement interrompu d'abord par la guerre, puis par la néfaste dictature politique en Hongrie. C'est pourquoi il ne faut pas demander ce que Szöllősy a composé dans sa jeunesse, mettons entre 20 et 40 ans. Mais le développement de sa création artistique, rapide et fascinant vers sa 45^e année, n'est pas vraiment étonnant, parce qu'il a été préparé par une série d'expériences diverses. Pendant des années, il s'est appliqué une auto-censure exagérée, dont les effets paralysants n'ont été révélés qu'au milieu des années soixante par une rencontre avec le flûtiste italien Severino Gazzelloni. Dans les *Trois pièces* composées à la commande de ce dernier, Szöllősy a utilisé encore beaucoup de stéréotypes de la musique de chambre de ce temps-là. Mais ces trois pièces marquaient tout de même un tournant décisif dans sa carrière : la reprise de son activité comme compositeur. Un deuxième sursaut viendra en 1970 quand son 3^e *Concerto* obtiendra le premier prix à Paris à la Tribune Internationale des Compositeurs Contemporains. À partir de là, sa carrière sera rectiligne, marquée par toute une série de succès nationaux et internationaux, et jalonnée d'importantes distinctions comme le Prix Erkel en 1971, le Prix Kossuth en 1985 et le Prix Bartók-Pásztory en 1986. En 1987, il a été nommé Commandeur de l'Ordre des Arts et des Lettres de la République Française.

Szöllősy est né en 1921 en Transylvanie, une région de l'actuelle Roumanie habitée par une population hongroise aborigène. Après des études secondaires à Kolozsvár, il s'est établi à Budapest pour continuer ses études à l'Université Péter Pázmány et au Conservatoire Supérieur de Musique Ferenc Liszt. Tout en obtenant un diplôme de littérature hongroise et française à l'université, il fréquente la classe de composition de Zoltán Kodály et de János Viski. Il combine ses connaissances philologiques et musicales en écrivant sa thèse de doctorat en 1943 sur l'œuvre de Kodály. Ses études musicales en Hongrie ont été heureusement complétées en 1947 et 1948 à l'Académie Santa Cecilia à Rome, dans le cours de perfectionnement de Goffredo Petrassi. Ses études de littérature française à Budapest et de musique italienne à Rome ont efficacement renforcé la formation de ses idées artistiques, imprégnées par l'esprit latin.

La carrière artistique de Szöllősy s'accompagnait d'une activité musicologique. Il a rédigé plusieurs publications critiques des écrits de Béla Bartók, et c'est lui qui a compilé le catalogue des compositions de Bartók. De nos jours,

¹ Communication présentée au colloque « La musique hongroise au XX^e siècle » organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises les 16 et 17 mars 1995.

l'identification des œuvres bartókienues est bien facilitée par les numéros de son catalogue marqué « Sz ».

Pendant la première décennie de création florissante de Szóllósy — donc entre 1970 et 1980 — ce sont les œuvres pour orchestre qui dominent. Il a élaboré un style personnel caractérisé par un ensemble dans lequel la division multipliée des instruments à cordes joue un rôle exceptionnel, associée à un usage raffiné des instruments à vent et à un refus complet de la percussion. Dans les œuvres d'András Szóllósy, le principe organisateur primordial est la formation d'une matière musicale recevable d'emblée par l'auditeur. C'est pourquoi la matière est souvent organisée en mouvements dont les formes changent, grandissent ou diminuent, en grandes surfaces musicales qui se développent et changent — c'est-à-dire en une technique d'orchestre « al fresco » qui est complétée de temps en temps par une texture polyphonique ou hétérophonique.

Cette technique orchestrale « al fresco » a été favorisée de nos jours par différents facteurs. D'une part, elle était une réaction naturelle à la technique linéaire-polyphonique exagérée de l'école viennoise. D'autre part, on en est arrivé à reconnaître que la conception de la musique en ses deux dimensions traditionnelles — mélodie et harmonie — n'est plus soutenable. Le résultat était une combinaison particulière : ou bien un mouvement linéaire qui a aussi une dimension verticale, c'est-à-dire des faisceaux de tons s'élargissant et se rétrécissant, ou bien une structure verticale — un « accord » — qui se compose de nombreux et différents mouvements linéaires.

En considérant toutes ces techniques, nous pouvons constater qu'une des idées principales de Szóllósy peut être formulée de la façon suivante : une nouvelle qualité sonore reproduite par des moyens traditionnels. En conséquence, il évite les éléments musicaux abusifs, mystificateurs, et n'utilise pas de nouveaux instruments, même ceux « en vogue » comme les percussions. Il ne renonce pas pour autant aux nouvelles sonorités, mais il y arrive par un chemin « conservateur ». Un bon exemple de ce procédé est illustré par son « effet de cloche » qui apparaît dans plusieurs de ses œuvres pour orchestre sans qu'il ait besoin de recourir à une vraie cloche.

Dans un domaine absolument différent, la même attitude créatrice se manifeste avec la notation musicale de Szóllósy. Alors que de nos jours la notation devient toujours plus compliquée par l'accumulation de nouveaux signes, par la réforme de l'écriture, Szóllósy semble être très attaché à la notation traditionnelle, y incorporant des structures absolument insolites. Dans ses partitions, il crée une extraordinaire richesse rythmique — avec des valeurs irrégulières toujours changées — mais conséquemment insérée dans une classique mesure à 4/4.

Certains partisans de l'avant-garde musicale, à cause de ce que je viens de dire, pourraient considérer Szóllósy comme un compositeur conservateur. C'est évidemment un jugement tout relatif, et qui ne vaut pas la peine d'être discuté. De toute façon, l'attachement de Szóllósy à la tradition est très compliqué et contradictoire. Cette contradiction est clairement montrée par son attachement ambigu à Bartók. Szóllósy n'a jamais eu de période de création qu'on pourrait dire sous l'« influence directe » de Bartók, mais cela ne veut pas dire qu'il n'ait jamais

été touché par une telle influence. Certains compositeurs ont dépassé l'influence de Bartók de façon ouverte ou active, en essayant de récupérer tout ce qui peut être rétabli de son œuvre. Szöllősy ne s'est jamais permis de faire cela, d'une part par révérence pour Bartók, d'autre part parce que sa propre intégrité le lui défendait. En revanche, c'est pour ces mêmes raisons que nous sentons l'esprit de Bartók se cacher derrière toutes ses compositions. Il s'incarne dans de tout petits éléments — par exemple dans une imitation de miroir, un motif de tierce mineure, un fragment de mélodie ou une série de frappes d'accords répétés. Mais ni l'un ni l'autre de ces éléments ne peut être considéré comme imitation directe de la musique bartókienne ou bien comme une « recomposition » même inconsciente de ses idées musicales. Ce sont des moments souverains de la musique de Szöllősy, sur lesquels on peut dire : Bartók survit dans sa musique de telle ou telle façon comme Haydn survit en celle de Beethoven ou Mozart en celle de Schubert.

Pour vous présenter la musique de Szöllősy, j'ai choisi trois œuvres caractéristiques. Nous écouterons un extrait de chacune des deux premières et la troisième dans son intégralité. Notre point de départ sera l'œuvre pour orchestre parce que — comme je l'ai déjà dit — c'est là l'essentiel de sa création, en quantité mais surtout en originalité. C'est le genre dans lequel on retrouve le mieux ses moyens personnels d'expression.

Les *Trasfigurazioni* ont été composées en 1972 pour un grand orchestre dont les groupes instrumentaux sont divisés en trois (tous, sauf les cors qui manquent complètement). Derrière la composition on trouve, après une analyse minutieuse, une série de treize sons sur laquelle sont basées toutes les structures linéaires, verticales et rythmiques. Cela ne veut pas dire que Szöllősy appartienne aux compositeurs orthodoxes dodécaphoniques. Il s'est toujours réservé « le droit » de combiner différentes techniques parfois même traditionnelles. Dans le cas présent, la série se compose d'intervalles de demi-tons, tons et tierces mineures qui parcourent l'octave en différentes directions. L'importance de cette série est aussi révélée par le fait que Szöllősy l'a utilisée, avec peu de modification, dans plusieurs compositions — comme *Canto d'autunno* pour orchestre, *Miserere* pour sextuor vocal, *Paesaggio con morti* pour piano. Il est évident que cette même série n'est plus pour le compositeur qu'un système de référence dans son œuvre personnelle.

La vraie valeur de la composition est très bien montrée par le fait que la série dodécaphonique se cachant derrière chaque transfiguration de la matière musicale est utilisée à la fois comme série abstraite et comme mélodie réelle. Et le principe organisateur immanent de la série est aussi appliqué — d'une façon ingénieuse et en même temps perceptible — à la rythmique. Si nous mesurons les intervalles de la série en demi-tons, nous obtenons une série des chiffres de 1 à 12. Et ces chiffres définissent la quantité de groupes de croches répétées ou la durée des sons tenus. Le fragment des *Trasfigurazioni* que nous allons écouter maintenant est très caractéristique non seulement par sa sonorité spéciale, mais aussi par sa structure organique. Pour cet extrait célèbre, l'indication de l'auteur est : « *come campana* ». Cela veut dire que l'effet sonore, avec ses *decrescendos* répétés, imite le son qui va en s'amortissant, propre aux instruments idiophones, c'est-à-dire aux cloches. En même temps on doit savoir qu'il s'agit des « clusters » dont les voix individuelles

dessinent donc la série « mélodique », tandis que les durées des « clusters » sont organisées selon la série « rythmique ». (Exemple musical n° 1)

La musique de chambre est un genre qui ne représente qu'une petite partie dans l'œuvre de Szöllősy, si on n'y inclut pas les compositions pour orchestre de chambre comme la *Musica concertante* (1973), *Pro somno Igoris Stravinsky quieto* (1978) et *Tristia* (1983). Je pense que ce sont des compositions qui, malgré leur ensemble relativement réduit, appartiennent au genre orchestral parce que leur facture les y rattache. En revanche, il existe une série de pièces de vraie musique de chambre dont les meilleurs exemples sont les *Musiche per ottoni* (trompette, trombone, tuba, 1975), *Fragments* pour mezzosoprano, flûte et alto (1985), *Paesaggio con morti* pour piano (1987), un *Quatuor à cordes* (1988) et *Elégie* pour dixtuor à vent et à cordes (1993).

La pureté de caractère de chaque forme musicale choisie est un principe dominant dans l'activité de composition de Szöllősy. C'est pourquoi quand il a créé son style orchestral tout à fait personnel — on en a déjà parlé — il a cherché des éléments et des techniques qui ne pouvaient être adaptés qu'à la sonorité d'orchestre. La même préoccupation se présente quand il se tourne vers le piano, en composant une pièce à la commande du Festival St. Magnus sur les Orcades, pièce créée par le pianiste hongrois Péter Frankl en 1988, et intitulée *Paesaggio con morti*. Le piano représentait pour lui un instrument relativement rare car il ne s'en était pas servi pendant vingt-trois ans. Après son expérience des œuvres pour orchestre ou de musique de chambre, il réussit alors à créer un style pianistique tout à fait neuf qui, malgré l'atmosphère grave et tragique de la pièce, prend possession de l'instrument jusqu'à ses extrêmes limites, et qui exige de l'interprète une technique extraordinaire, une attitude virtuose, quasi lisztienne. (Exemple musical n° 2)

Dans les dix à quinze premières années du développement de sa musique, Szöllősy a témoigné une certaine résistance à la voix humaine, au genre vocal. Il avait une conscience aiguë de la responsabilité du compositeur quant au choix de paroles de qualité. Cette exigence, loin de lui faciliter la tâche, l'a rendue beaucoup plus difficile. Il se peut qu'il ait eu aussi deux autres raisons d'être réservé par rapport à la composition vocale. La première, c'est que dans les années soixante-dix, était partout en vogue le style vocal post-webernien, qui utilise exclusivement des sautes mélodiques importantes, de grands intervalles. Szöllősy en avait une certaine aversion. La seconde concerne la composition vocale, et surtout chorale : il risquait de subir l'attraction ambiguë de Kodály et de ses chefs d'œuvre pour chœur. Pour un compositeur hongrois, il était très difficile de se dégager de cette tradition impressionnante, surtout s'il cherchait les paroles dans la poésie hongroise — d'ailleurs très riche et de haut niveau.

András Szöllösy représenté par trois œuvres caractéristiques

Exemple musical n° 1 (*Trasfigurazioni*)

Ogni suono dev' essere cominciato con uno *sforzato* e subito diminuito un poco, e poi diminuito sino al niente. (Quasi campana)
 Every note is to be started with *sforzato*, immediately diminished a little, then gradually diminished until the sound completely dies away. (Quasi campana)

fl. 2, ob. 2-3., fg. 2., tr. 2., tbn. 2., vl. II, vlc.: debbono essere uguali in timbro e dinamica - identical volume and timbre
 fl. 3., cl. 2-3., fg. 3., tr. 3., tbn. 3., vl. III, cb.: debbono essere uguali in timbro e dinamica - identical volume and timbre

Exemple musical n° 2 (*Paesaggio con morti*)

180

184

188

192

196

Andante religioso J=56

200

204

Stamp: 

Z 13 537

1987. DEC. 15

Aujourd'hui nous comprenons déjà mieux pourquoi Szöllősy a choisi, dans son écriture pour la voix, la composition chorale : c'est là notamment qu'il a pu utiliser quelques-unes de ses expériences d'orchestre comme la polyphonie dense, les faisceaux sonores ou les jeux de motifs. Il faut tout de même souligner que son style vocal n'est pas une simple adaptation de son style instrumental, mais un genre tout à fait particulier.

Une série de quatre compositions vocales est née entre 1981 et 1982, dans un seul élan créateur : un chœur mixte (*Contre les Pharisiens*), un chœur de femmes (*Planctus Mariae*) et deux sextuors vocaux (*Fabula Phaedri*, *Miserere*). Les textes sont en latin (à la seule exception de lamentations populaires hongroises dans *Planctus Mariae*) ce qui assure au compositeur une certaine distance, une possibilité de stylisation. Malheureusement, notre temps limité ne me permet pas de parler plus longuement de chacune des quatre compositions, mais je voudrais vous en présenter une, le « conte de Phèdre », qui n'est pas longue et que nous pouvons donc écouter dans son intégralité.

C'est le sextuor vocal de renommée internationale, les King Singers, qui a demandé à Szöllősy de composer une pièce expressément pour eux. Elle est donc écrite pour deux altos, un ténor, deux baritons et une basse. C'est ainsi que cette pièce, *Fabula Phaedri*, est née en 1982. Il s'agit d'une composition unique non seulement dans l'œuvre de Szöllősy mais aussi dans toute la littérature hongroise pour chœur.

Le grand conteur romain Phèdre, traducteur de plusieurs contes d'Ésope, raconte ici l'histoire folâtre d'une noce romaine. Deux jeunes hommes, un riche et un pauvre, aimaient la même jeune fille. Celle-ci finit par accepter, naturellement, la proposition du riche. Mais les noces sont troublées par une tempête. L'âne qui porte la fiancée appartient à l'amant malheureux et pauvre. Effrayé, il s'emballe et galope jusqu'à chez son maître. Et ce qui devait arriver arriva : le mariage fut consommé par le jeune homme pauvre !

Szöllősy, qui a essayé, dans ses deux précédentes œuvres pour chœur, de faire usage d'expressions lyriques, est ici attiré par le pittoresque du genre épique. Le conte de Phèdre lui offrait des possibilités variées de descriptions musicales madrigalesques — à partir du cortège nuptial, à travers la tempête, le galop et jusqu'aux « hi-han » de l'âne. Szöllősy ne se laisse pas décourager devant ces représentations naïves, encore moins dans cette ambiance satirique.

Les personnages du conte sont accompagnés et représentés par des leitmotifs, et leurs reprises répétées orientent l'auditeur même s'il ne comprend pas les paroles latines. Mais derrière tout cela, la structure de la composition n'est pas définie exclusivement par l'action du conte : le compositeur l'incorpore dans une structure musicale souveraine, faisant aussi usage d'une sorte de *ritornello* qui, sous une forme toujours différente, se présente au début de l'œuvre, revient aux moments clés, et la termine naturellement.

Toutefois, la description musicale et l'humour ne détournent pas l'auteur, même une seconde, de la technique du strict contrepoint, engagée dans les œuvres vocales précédentes. La polyphonie est encore plus compliquée et raffinée dans cette œuvre-ci, parce que, à côté des canons en seconde souvent employés, surgissent à chaque

János KÁRPÁTI

point de la composition des canons en miroir et des double fugues. L'auditeur, qui se réjouit des images et de l'humour, ne réalise pas toujours combien cette musique est d'une construction rigoureuse.

Exemple musical n° 3 (*Fabula Phaedri*)

34

A. ra-pi-tur o-cu-lis, ra-pi-tur o-cu-lis, ra-pi-tur o-cu-lis, ra-pi-tur o-cu-lis,

2 o-cu-lis, ra-pi-tur o-cu-lis, ra-pi-tur o-cu-lis, ra-pi-tur o-cu-lis, ra-pi-tur

T. ra-pi-tur o-cu-lis, ra-pi-tur o-cu-lis, ra-pi-tur o-cu-lis, ra-pi-tur o-cu-lis,

1 o-cu-lis, ra-pi-tur o-cu-lis, ra-pi-tur o-cu-lis, ra-pi-tur

2 dis-si-pat, Si-bi quem-que co-gens pe-te-re prae-si-di-um fu-

B. dis-si-pat, Si-bi quem-que co-gens pe-te-re prae-si-di-um fu-

86

♩ = cca 80

A. ra-

2 o-

T. ra- i-á (Hee-haw)

1 o- i-á (Hee-haw) A - sel - lus no - tum pro - xi - mum tec -

2 ga. i-á (Hee-haw) A - sel - lus pro - xi -

B. ga. i-á (Hee-haw)

Z. 12353

András Szöllösy représenté par trois œuvres caractéristiques

88

A.
2

T.
A-sci-lus au-tem se-se ve-nis-se in-di-cat.

Bar.
tum su-bit Et vo-ce ma-gna se-se ve-nis-se in-di-cat.

B.
2
mum tectum su-bit Et vo-ce ma-gna se-se ve-nis-se in-di-cat.

89

♩ - cca 120

A.
2

T.
Pro-cur-runt pu-e-ri, pro-cor-runt pu-e-ri, pulchram a-spi-ci-unt vir-gi-nem Et

Bar.
pro-cur-runt pu-e-ri, pulchram a-spi-ci-unt vir-gi-nem Et

B.
2
pro-cur-runt, pulchram a-spi-ci-unt vir-gi-nem Et

Z. 12333

La jeune génération¹

Distance et nostalgie : voilà les deux éléments qui caractérisent la relation des compositeurs hongrois avec la musique française. La vie musicale hongroise étant sous forte emprise autrichienne et allemande, notre capitale, à l'époque où elle ne s'appelait pas encore Budapest, se tournait vers Vienne, capitale spirituelle. Les cours des aristocrates hongrois accueillait Haydn et Beethoven. La musique nationale hongroise du XIX^e siècle se limite à la « couleur locale », à la prédominance des ornements. L'évolution qui conduit vers le XX^e siècle aboutit à une intégration de plus en plus nette à la musique allemande : il suffit de mentionner ici les noms de Goldmark et de Dohnányi. Ce n'est que plus tard que les grands innovateurs de notre siècle cherchèrent à se débarrasser de la tutelle allemande ; c'est ainsi qu'ils découvrirent la musique française. Les partitions de Kodály sont fortement marquées par les impressionnistes. László Lajtha, de dix ans son cadet, passa un court moment à Paris à la fin des années quarante, il s'intégra à la culture française, comme en témoigne sa réception, en 1955, à l'Académie des Beaux-Arts, en qualité de membre correspondant. Parallèlement à Lajtha, âgé à ce moment-là de cinquante-six ans, on vit apparaître à Paris une jeune femme compositeur, Erzsébet Szőnyi qui poursuivit des études de 3^e cycle au Conservatoire. Dix ans plus tard, György Kurtág, se libérant de l'enfermement spirituel de la Hongrie, choisit comme guides Marianne Stein, Messiaen et Milhaud pour s'ouvrir à l'avant-garde européenne.

Les voyages d'études des compositeurs hongrois conduisirent le plus souvent en Italie, chez Petrassi. Franchir le rideau de fer était alors si difficile que la plupart d'entre eux restent en Hongrie, tout en essayant de tourner leurs antennes vers l'Occident pour adopter les moyens d'expression du passé récent et du présent. Plus tard, l'influence de Varsovie se fera forte. Quant aux jeunes, pour sortir du pôle d'attraction allemand, ils essaieront de s'amarrer à l'avant-garde américaine des années soixante.

Il y a toutefois un jeune compositeur hongrois qui trouvera sa source d'inspiration principale dans la musique française. Il s'agit de László Tihanyi, né en 1956 qui, à l'époque où il est encore étudiant en composition à l'École Supérieure de Musique Ferenc Liszt est influencé par la musique polonaise et américaine mais qui, lors de ses études de chef d'orchestre dans le même établissement, laissera de côté les compositeurs allemands pour constituer son répertoire essentiellement d'œuvres de Debussy, Ravel et de Falla. Tout en partageant l'opinion de Boulez sur

¹ Communication présentée au colloque « La musique hongroise au XX^e siècle » organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises les 16 et 17 mars 1995.

l'excellence de la musique allemande en ce qui concerne la conception de la forme, il est attiré par la musique française pour ce que celle-ci propose comme combinaison des timbres et rugosité des rythmes. Pour lui, l'exigence de la polyphonie rythmique de la musique des Pays-Bas trouve son aboutissement dans la musique française, plus que dans la musique allemande. Messiaen a un rôle déterminant sur sa façon de concevoir la musique, comme en témoignent ses *Deux sonates* pour violon et piano.

Parti de Messiaen, Tihanyi s'ouvre parallèlement à deux influences, dans son cheminement vers la musique française. Berlioz et Boulez deviennent importants pour lui au même moment. Il est attiré par la souplesse des formes chez les compositeurs français. L'harmonisation n'a rien de « scolaire » (même pas dans le bon sens du terme) ; n'importe quel instrument peut adopter n'importe quelle tessiture, si la sonorité est belle. Tout en reconnaissant les mérites de Wagner et de Richard Strauss dans l'élargissement des possibilités des divers instruments, Tihanyi se laisse influencer par les partitions de Messiaen et plus tard par celle de Boulez pour leurs combinaisons de couleurs tirant sur les extrêmes. L'influence la plus directe vient pour lui des compositeurs du groupe *Itinéraire*. Il découvre l'atelier de Grisey, Murail, Dufour et Levinas lors des stages d'été à Darmstadt. C'est également là qu'il rencontre Péter Eötvös qui jouera un rôle déterminant dans son travail de chef d'orchestre et de compositeur. C'est sous l'influence des *Séquences du vent* de Eötvös que Tihanyi composera *Le silence des vents*, pour orchestre de chambre élargi.

*

« Ce qui m'a saisi, c'était une beauté des sonorités naissant d'une manière dont j'avais toujours rêvé », dit Tihanyi à propos de l'influence que le groupe *Itinéraire* exerça sur lui. « Lors de l'analyse des œuvres, je me suis rendu compte que, dans le cadre d'une opposition idéologique à Boulez, ces compositeurs avaient tout démonté pour tout recomposer ensuite à partir de zéro. » Ce qui touche profondément Tihanyi chez les compositeurs du groupe *Itinéraire* c'est la prise en compte des accords acoustiques et l'utilisation consciente de la physique pour produire des harmonies musicales. Tout cela leur a permis de découvrir dans notre système acoustique des possibilités qui, sans conduire vers les accords parfaits et, par là, vers la réflexion fonctionnelle, produisent toutefois des sonorités non moins agréables à l'oreille.

C'est au milieu des années quatre-vingts que se constitue le vocabulaire propre au compositeur qu'est Tihanyi. C'est à partir de ce moment-là qu'il signale lui-même, ici, l'influence du groupe *Itinéraire*, là, une conception de la forme proche de Schönberg, ailleurs encore, des assouplissements de la forme et des gestes qui rappellent Eötvös. Ce dernier, lui, ne se prive pas de dénigrer le recours à ces outils « de grand-père », comme il les appelle lui-même.

*

Au cours de ces dernières années, Tihanyi a composé plusieurs œuvres importantes pour orchestre. J'aimerais présenter un court passage de l'une d'entre elles, *Enodios*.

*

Pour terminer, permettez-moi une « coda » subjective. J'ai présenté, jusque là, un exemple significatif du cheminement conscient vers le modèle musical français. Moi-même, je n'ai pas suivi ce chemin. Mais lorsque, à la demande du Nouvel Ensemble Contemporain de Rouen, j'ai composé une œuvre pour basse et cinq instruments et que mon choix s'est porté sur le célèbre *Sonnet des Voyelles* de Rimbaud, j'ai certainement subi, ne serait-ce que de manière latente, l'influence musicale de la langue française. À vous de juger s'il en est ainsi.

La musique hongroise au Groupe des Sept¹

Dans la revue française *L'Art Musical* de janvier 1939, on pouvait lire sous la plume de László Lajtha : « Bien que nous fussions sous l'influence de la vaste culture allemande, nous n'avons pas été obligés, passant inaperçus, de suivre son mouvement dans sa période de décadence. D'instinct, les musiciens hongrois se tournèrent alors vers la culture latine ». Voilà qui caractérise une bonne partie de la création musicale dans l'Europe du XX^e siècle. Nous savons combien l'attraction debussyste fut un ferment régénérateur en de nombreuses contrées. La culture musicale n'obéissait donc plus nécessairement à la suprématie germanique, même si l'on tenait compte des somptuosités post-romantiques et du phénomène historique représenté par Schönberg et son école. En même temps, les musiciens influencés par le folklore étaient peu tentés par les voies de la musique dodécaphonique et sérielle, parce qu'ils renouaient avec l'harmonie modale, devenant des résonateurs situés au diapason de chants et de rythmes aux sources multiséculaires.

Arrivant au fait, nous devons définir pourquoi est né un mouvement qui fête ses quarante ans d'activité en 1995. Ce que les Jeunesses Musicales de France désignaient comme les Clubs de Disques pouvaient devenir complémentaires à la culture musicale de base. Grâce au développement du disque microsillon, un public pouvait entrer en contact avec des ouvrages méconnus, et même ceux qui durent attendre de longues années avant d'être programmés dans nos concerts. Avec quelques musicologues, nous avons fondé en 1955 le Club J.M.F. des Trois Centres pour donner à Paris des soirées de sensibilisation musicale. Plus tard, le mouvement a pris son indépendance vis à vis des J.M.F. lorsque celles-ci cessèrent d'être productives. Ainsi est né le Groupe des Sept, encore en activité aujourd'hui. Très vite, compositeurs (Messiaen, Jolivet, Poulenc, Villa-Lobos, Ohana, Dutilleux, Sauguet, Lutoslawski, Saariaho) et artistes s'étaient associés au mouvement, présentant leurs enregistrements ou donnant des récitals.

Comment la musique hongroise s'est-elle insérée dans nos programmes ? Nous pourrions dire : tout aussi naturellement que la tchèque, la russe, la polonaise, l'anglaise, la finlandaise... L'idéal était de faire admettre l'universalité de musiciens aux fortes racines, de souligner le déplacement des centres de gravité traditionnels vers des régions dont l'expansion ou le réveil culturel s'étaient accompagnés de l'apparition de créateurs puissants. Le romantisme des anciens mythes, des épopées nationales, nous attirait aussi mystérieusement qu'inéluctablement vers eux. Plus que spécialistes d'une école ou d'une autre, nous devenions internationalistes.

¹ Communication présentée au colloque « La musique hongroise au XX^e siècle » organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises les 16 et 17 mars 1995.

Consciemment ou non, nous avons été marqués par l'exemple humaniste de Bartók qui, après avoir inventorié les folklores et traditions musicales de nombreuses contrées, en dégagait une leçon fondamentale : par delà les langues et coutumes, les problèmes et aspirations des hommes demeurent identiques d'un peuple à l'autre. Avec la rupture de la guerre et l'arrivée de nouvelles générations de mélomanes, la connaissance de Bartók dans la France des années 1950 demandait à être pour le moins réajustée. Il y eut une vogue de ce compositeur qui provoqua les sarcasmes d'un Florent Schmitt et quant à la série des quatuors enregistrés par le Quatuor Végh, leur succès fut nuancé par quelques remarques ironiques de la presse. Nous avons pu lire qu'il était de bon ton de les avoir chez soi. Mais ce fut finalement une expérience positive. Un travail en profondeur restait à entreprendre ; c'est le disque qui nous y a aidés. Pour ce faire, nous devions utiliser des enregistrements inédits en France que nous faisons venir par des filières personnelles. Une véritable manne nous vint des États-Unis avec les « Bartók Records ». Après la mort du compositeur en 1945, sa femme Ditta Pásztor y rentra en Hongrie mais son fils Péter demeura aux États-Unis et servit la cause de son père en faisant enregistrer ses œuvres pour une marque portant son nom. D'un haut niveau d'interprétation, ces disques se distinguèrent d'emblée par des qualités sonores très au-dessus de la moyenne, bien avant la stéréophonie. Nous donnions nos soirées au Conservatoire Serge Rachmaninov et c'est là que le 6 février 1956, Harry Halbreich présenta trois de ces enregistrements, la *Cantate Profane*, le *Concerto pour alto* et *Le Prince de bois*. Mais nous voulions contrebalancer « l'effet Bartók » qui ne fit pas que du bien car il fut stratifié par la suite par notre avant-garde, le Domaine musical en tête, comme s'il avait été le seul musicien d'Europe centrale digne d'une position historique dans l'histoire du XX^e siècle. C'est ainsi qu'entre des programmes où apparaissaient des auteurs peu familiers du public français comme Sibelius, Janáček, Nielsen, Vaughan-Williams, nous donnions une place à Zoltán Kodály. Ce musicien apparut plus chaleureux, d'un esprit moins mathématique que son collègue et ami Bartók. Replaçant ce musicien qui écrivit pour de grands orchestres mondiaux comme Chicago ou le Concertgebouw, dans un contexte universel nous plaçâmes son *Concerto pour orchestre* auprès du *Second Concerto pour piano* de Prokofiev et de la *Cinquième Symphonie* de Carl Nielsen. Si le *Concerto* de Kodály frappa par sa perfection dans une osmose entre l'inspiration populaire et l'écriture baroque, les *Variations du Paon*, présentées quelques mois plus tôt, avaient révélé une palette scintillante dont le post-debussysme était mêlé d'orientalisme. En fait de couleurs et de somptuosités, le *Prince de Bois* de Bartók nous avait transportés dans une forêt enchantée et les auditeurs pensèrent que cette partition pouvait être facilement rangée dans une catégorie proche du *Daphnis et Chloé* de Maurice Ravel. Quant au sommet absolu du Bartók de la trilogie théâtrale, le *Château de Barbe-Bleue*, il révéla l'étonnante virtuosité de son auteur dans le contraste du détail suggestif. Cette pièce, est-il besoin de le rappeler, occupe une position historique aussi importante pour la Hongrie que *Pelléas et Mélisande* de Debussy pour la France. Deux grands musiciens qui partageaient le don de créer une musique découlant des inflexions naturelles de la langue. Nous conservons encore avec soin les « Bartók Records » d'où le *Château* émerge comme un sommet, dans l'interprétation modèle d'Endre

Koreh, de Judith Hellwigh, du New Symphony Orchestra de Londres dirigé par Walter Süsskind. Il fut à l'honneur chez nous à deux reprises, tout particulièrement le 29 avril 1959 avec la présentation de Jean Gergely qui participait pour la première fois à nos soirées. Cette fois-ci, nous réalismes dans toute leur ampleur les profondeurs psychologiques de l'ouvrage touchant aux secrètes resserrés du monde intérieur de l'homme contenant « le meilleur et le pire », comme l'a rappelé Serge Morceux. Au-delà du conte, comme dans *Le Prince de Bois*, Bartók se faisait complice de Béla Balázs pour exprimer son amertume et son pessimisme.

De 1959 à 1963, les soirées hongroises se déroulèrent à une cadence régulière, souvent présentées par Jean Gergely. Nous prîmes conscience du legs immense de Kodály en matière de musique chorale, assurément le plus grand rénovateur de cet art à son époque. Ce dont les Hongrois étaient intimement persuadés, restait à prouver dans notre pays, et le reste encore, la musique de ce maître ayant presque totalement disparu de nos programmes. Notre vœu le plus cher serait qu'à la faveur d'un renouveau des relations musicales entre nos deux pays, un grand ensemble choral hongrois puisse venir en France illustrer ce répertoire. La soirée hongroise ayant le plus marqué nos activités, qui attira un public nombreux, fut passée, le 19 décembre 1961, en compagnie de Tibor Serly, le plus fidèle disciple de Bartók qui comme chacun sait termina le *Troisième Concerto pour piano* et le *Concerto pour alto* restés inachevés à la mort du maître. Serly exposa son patient labeur de reconstitution à partir de brouillons, sans indications d'ordre et avec des annotations cabalistiques qu'il était seul à pouvoir déchiffrer. Au bout de mois de labeur incessant, il avait mis au point une partition à l'orchestration limpide, dominée par la partie soliste de caractère rhapsodique. Commanditaire de l'œuvre, c'est William Primrose qui le créa à Minneapolis en 1949. « Il joua superbement, écrivit un critique du *New-York Times*, grâce à sa précision et à sa virtuosité légendaires, mais avec la compréhension la plus pénétrante des objectifs poursuivis par le compositeur. » En outre, Tibor Serly nous avait réservé une surprise de taille avec un document des plus émouvants : un film en couleurs, conservé dans sa fraîcheur originelle, réalisé en 1942 aux États-Unis, dans lequel on voit revivre Béla Bartók... regard intense, comme porteur d'un secret de l'au-delà, lumière à la fois prometteuse et apaisante au milieu d'une enveloppe charnelle très marquée par la maladie. Il est au piano, jouant son *Allegro Barbaro*. On nous assura que c'était le seul film où il ait jamais figuré. Compositeur, Tibor Serly présenta également quelques pièces des *Mikrokosmosz*, orchestrées de sa propre main.

William Primrose avait enregistré le *Concerto pour alto* pour les « Bartók Records » avec le New Symphony Orchestra sous la direction de Tibor Serly. Écoutons-en le finale, sorte de mouvement perpétuel à la hongroise.

Exemple musical

Il apparut symbolique que le plus international des musiciens hongrois, Franz (ou Ferenc) Liszt fût célébré en nos murs par un ouvrage situé à la croisée des chemins. Avec son oratorio religieux *Via Crucis*, nous découvrimés un musicien dépouillé de tous ses attributs romantiques et théâtraux. Terminé en 1879, cet ouvrage où se mélangent langues et genres, n'eut pas l'heur d'être accepté par un

éditeur du vivant du compositeur et sa création n'en eut lieu qu'en 1929, le vendredi saint, à Budapest. Son harmonie expérimentale anticipait largement sur notre époque. Il en était de même par son style expressif direct. Le dernier Liszt a donc bien sa place dans notre optique XX^e siècle. Une place a été nécessairement dévolue à Ferenc Erkel (1810-1893) — un inconnu pour beaucoup. Il créa la Société Philharmonique de Budapest, enseigna le piano à l'Académie Royale de Musique et en fut le directeur. En 1884, il devint directeur de l'Opéra National de Budapest. Sans doute tenta-t-il une rénovation de la musique hongroise, sans aller toutefois aussi loin que ne l'avait fait Glinka pour la musique russe. Au moins aura-t-il cristallisé l'affirmation du fait hongrois au sein de l'Empire, par les sujets abordés dans ses opéras. Le discophile occidental, et nous-mêmes, avons pu l'approcher grâce à une production de *Bánk Bán* dirigée par János Ferencsik pour la firme Hungaroton. Entrepris en 1844, l'œuvre connut une longue période de gestation, à partir du livret de József Katona. Sa création eut lieu le 9 mars 1861 au Théâtre National sous la direction du compositeur. Chef d'orchestre, il connaissait les meilleurs opéras de son temps et sut faire jouer des ressorts dramatiques susceptibles de sous-tendre une histoire remontant au XIII^e siècle, sous le règne du roi hongrois Endre II. Si Erkel n'a pas puisé aux éléments authentiques de la musique hongroise, s'il a cédé aux influences italiennes, allemandes, voire françaises, il utilisa le « verbunkos » aux sources anciennes pour accompagner les épisodes de caractère nationaliste. C'est le cas avec le personnage héroïque de Melinda, tandis que les intrigants, les personnages négatifs sont présentés dans le langage international courant de l'époque.

Une approche des compositeurs hongrois vivants les plus en vue dans les années soixante a été facilitée par Jean Gergely qui s'était procuré des enregistrements inédits de Jenő Gaal, Iván Patachich, András Szöllösy et Zoltán Horusitzky, l'auteur de l'opéra Sigismond Báthori.

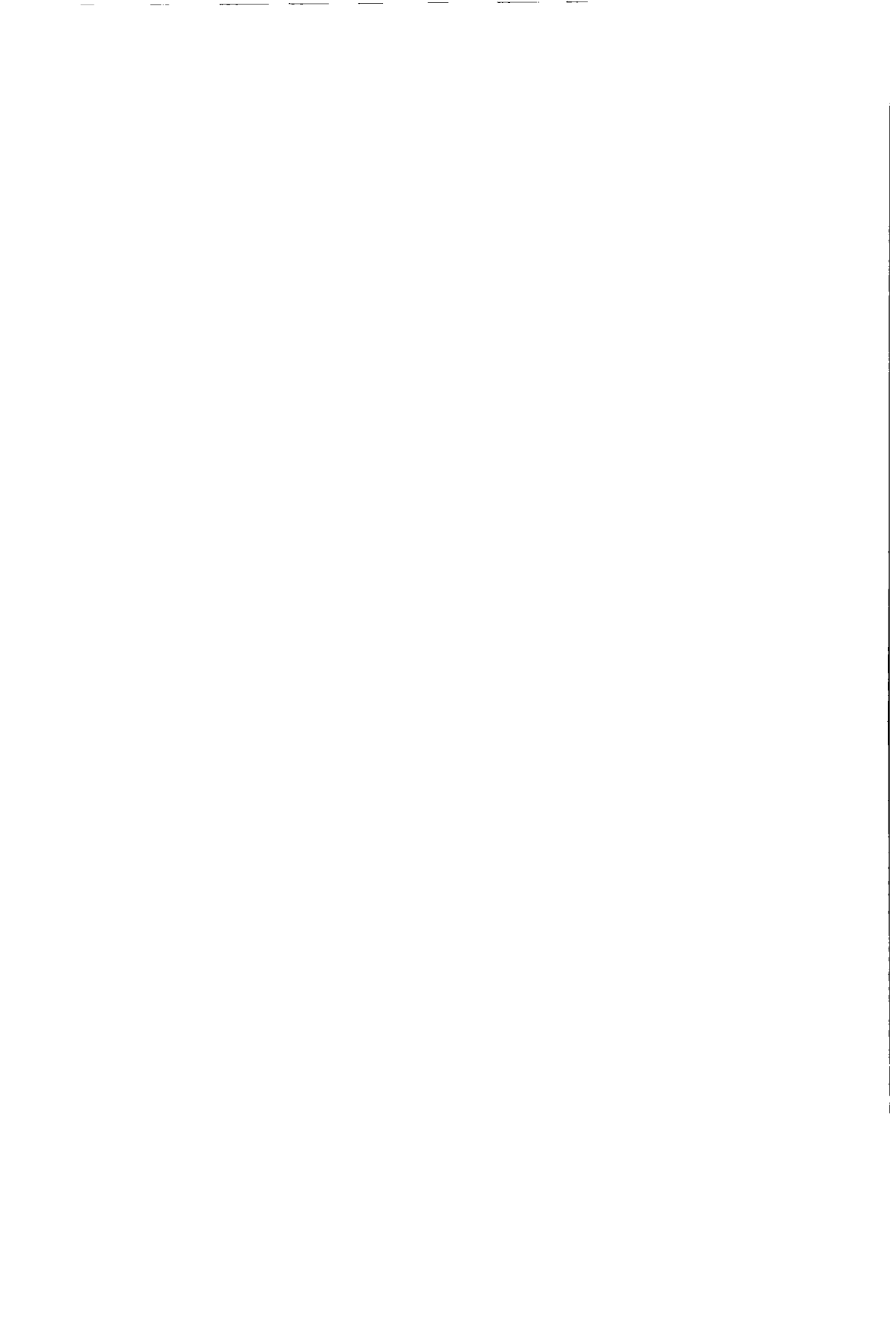
Créé en 1974, le Groupe des Sept a continué à souligner des événements comme l'avait fait le Club des Trois Centres. Fait rare chez nous, une violoncelliste membre du Nouvel Orchestre Philharmonique de Radio-France, Suzanne Ramon, avait longuement travaillé la *Sonate opus 8* de Kodály et nous a présenté son enregistrement. Le public qui ne connaissait pas cette œuvre en a apprécié la liberté de forme, la clarté de construction, comme les tours de force d'écriture.

Quelle que soit l'école que nous abordons, nous avons toujours le sentiment de vivre dans un milieu musical difficile, marqué par le manque de curiosité, le poids de la routine. À des causes multiples qu'il ne nous appartient pas d'analyser ici, s'ajoute un état de crise économique qui ne permet pas d'éviter certaines facilités propres à rentabiliser les concerts. Ce qui est louable pour faire vivre salles et exécutants l'est beaucoup moins pour la connaissance du répertoire réel. Il est livresque de dire que les trois grands noms de la musique hongroise de ce siècle ont été Bartók, Kodály et Lajtha, mais que connaissons-nous d'un Lajtha ? Il est à peine un nom pour le grand public de chez nous. Notre dernière expérience hongroise, l'an passé, au cours d'une soirée où nous avons retrouvé Serge Nigg, Jean Gergely et Jean Leduc, a été largement favorable à sa musique. Sa liberté de style, un mélange équilibré de sources hongroises, de formes et colorations à la française, son

extraordinaire limpidité de facture créèrent un véritable enchantement parmi l'auditoire. À sa manière, Lajtha a peut-être réalisé ce que préconisait Sándor Veress avant la dernière guerre : «... Le but de la musique populaire hongroise est d'atteindre aux hauteurs du debussysme français, ce que la parenté de l'âme hongroise avec la française nous rend facile. Avec la clarté et la netteté de la structure, la facilité dans l'exécution et la simplicité dans l'expression, nous approchons des idéaux de Couperin et de Rameau... ». La musique de Lajtha ne serait nullement démodée devant les publics occidentaux si l'on daignait s'y intéresser. Outre leur valeur intrinsèque, ses symphonies sont d'autant plus faciles à programmer qu'elles disent beaucoup en peu de mots et peuvent se trouver aisément associées à des ouvrages plus connus d'autres compositeurs. Il résulte souvent de la volonté de chefs d'orchestres décidés que des ouvrages injustement oubliés soient rejoués, avec la bénédiction des organisateurs de concerts. Ici comme ailleurs, nous arrivons à une constatation majeure après une quarantaine d'années d'activité : le disque a pu servir d'initiateur facilitant la prise en compte du répertoire réel. Qu'il ait favorisé un certain réveil au concert est une réalité souvent constatée. Puisse-t-elle se perpétuer en faveur des pages les plus méconnues du répertoire hongrois !



Varia



Jean-Charles de Besse, écrivain hongrois francophone

Il y a dans l'histoire des lettres hongroises des hommes qui se sont exprimés, en tout ou partie, dans des langues étrangères, latin, allemand notamment. Il y a eu aussi le cas d'Alexandre Csoma de Kőrös, dont toute l'œuvre orientaliste — il est le fondateur de la tibétologie — a été rédigée en anglais puisque c'est en Inde qu'il a vécu et travaillé. En revanche, il est tout à fait exceptionnel qu'un auteur hongrois puisse être considéré comme francophone pour avoir écrit dans notre langue aussi bien ses livres que ses articles de presse et sa correspondance. C'est pourtant le cas de János Besse d'Ógyalla qui signait ses travaux du nom de plume *Jean-Charles de Besse*. Mais c'est probablement un exemple unique si l'on veut bien ne pas tenir compte, à l'époque contemporaine, d'émigrés politiques naturalisés français ou de Français d'origine hongroise. En fait, s'il fut à son époque une exception, bien que le français fût alors la langue de communication des milieux intellectuels et aristocratiques de l'Europe, il l'est resté depuis lors. Il est par excellence un écrivain francophone.

De la robe du magistrat à l'uniforme du soldat

Il était né sous le règne de Marie-Thérèse en 1765 à Ógyalla, dans le comitat de Komárom, au nord du Danube, dans ce qui est maintenant la Slovaquie, d'une famille de bonne noblesse, dotée de titres et d'armoiries, mais passablement désargentée, comme on en trouvait des milliers dans la Hongrie de ce temps-là. Il avait fait de solides études chez les Jésuites de Nagyszombat (Trnava) qui, outre le latin alors langue officielle dans le royaume de saint Étienne, lui avaient appris à bien écrire et à parler couramment le français jusqu'au jour où, victimes du pape Clément XIV, ils avaient dû céder la place à des laïcs.

Ensuite, pour gagner sa vie, que le domaine héréditaire ne suffisait pas à entretenir, il avait fait du droit sur le conseil exprès de son père, lui-même juriste réputé. Puis il était entré avec de bonnes recommandations au greffe de la Cour suprême du royaume. Mais il n'avait pas tardé à éprouver une véritable exécration pour la paperasse, le formalisme judiciaire, les complications de la procédure, et la jurisprudence. À peine plus d'un an après être entré dans la magistrature, un beau jour de 1790, n'y tenant plus, et malgré les vigoureuses protestations de son père, il avait jeté sa robe aux orties. Ce n'est pas juge qu'il voulait être mais soldat. Un uniforme et un fusil, voilà ce qu'il briguait. Comme justement la Révolution venait d'éclater en France, il devinait qu'il n'allait pas manquer d'ouvrage. La perspective de devoir se battre, mettre sa vie en jeu, courir les routes, coucher à la belle étoile, respirer la forte odeur des camps, n'était pas pour lui déplaire, loin s'en faut. Au reste, il ne s'embarrasse pas de scrupules. Bien qu'il ait un grade dans l'armée autrichienne, il va s'engager dans celle du roi de Prusse. Au bruit du canon qui tonne alors en Hollande, il va rejoindre les Anglais et devient aide de camp du duc d'York,

avant de commander en second un régiment de hussards. Quand, sous la poussée des Français, ses nouveaux maîtres se rembarquent, il les abandonne pour aller s'engager comme chef d'escadron dans l'armée du roi de Naples. Cruellement blessé dans un combat au sud de Rome, il n'en rejoint pas moins la famille royale à Palerme où son apparition fait d'autant plus grande sensation qu'on l'avait laissé pour mort. Il est bientôt chargé de porter à Vienne de la correspondance diplomatique. Il musarde en chemin, débarque à Corfou, assiste à la reddition d'une flotte française dans les îles ioniennes, se lie d'amitié avec un amiral russe et un capitánpacha turc et finit quand même par porter ses plis à la cour d'Autriche. Là, on ne lui tient aucune rigueur d'avoir naguère déserté les forces impériales. Tout au contraire, on le charge de retourner à Palerme. Comme toutefois les opérations sont terminées dans le royaume des deux Siciles, il donne sa démission et part s'employer... dans l'armée adverse, c'est-à-dire dans celle que le jeune général Bonaparte est en train de couvrir de gloire. Ainsi peut-il continuer à parcourir l'Europe en tous sens, trop heureux de donner libre cours à son goût des voyages et de l'aventure. Ce qu'il lui faut avant tout c'est du mouvement, des événements, des occasions de donner des coups et d'en recevoir. Il ne redoute rien tant que la paix.

Comme il est d'un niveau élevé d'instruction et ne manque ni d'entregent ni d'audace, il s'improvise agent de renseignement et c'est en cette qualité qu'il fait bientôt la connaissance du général Decaën, un homme de sa trempe qui, lui aussi, ne rêve que plaies et bosses. Besse gagne rapidement la confiance de ce Normand entièrement dévoué au nouveau maître du monde. Cela se passe en 1799, sous ce qui est encore le Consulat. Pour les besoins de la cause, le Hongrois se métamorphose en un certain *Jean de Berony*. Il se voit confier des missions secrètes, rédige des rapports, dresse des cartes, établit des plans, bref se rend de plus en plus indispensable. Peu importe à ce monarchiste imbu des préjugés de la caste nobiliaire de servir les fils de la Révolution, ce qu'il veut surtout c'est ne pas s'ennuyer ; et avec l'épopée napoléonienne qui commence il est largement servi.

Malheureusement pour cet amateur de sensations fortes la paix de Lunéville, signée le 8 janvier 1801, met provisoirement un terme à ses activités militaires. Il lui faut se résigner à ne plus vivre dangereusement.

Intermède dans l'océan Indien

Le canon ne tonne plus, mais la paix qui s'instaure est très relative. Toute l'Europe fourbit les armes dans la perspective de nouveaux affrontements. Les rois ont encore beaucoup de compte à régler avec la Révolution. Besse n'est pas démobilisé, il reste l'un des secrétaires à l'état-major de Decaën, ce qui lui donne souvent l'occasion de se dégourdir les jambes et de courir la campagne à cheval.

Or, voici que Decaën est envoyé dans l'océan Indien par Napoléon avec le titre de « Capitaine-général des établissements français à l'est du cap de Bonne-Espérance ». Il s'agit de reprendre en main les anciennes possessions coloniales qu'au cours du conflit la flotte anglaise a confisquées. Il décide d'emmener Jean-Charles de Besse avec lui afin d'utiliser là-bas ses compétences en tous genres. Le 15 août 1803, il débarque à Port-Louis de ce qui n'est pas encore l'île Maurice, mais l'île de France, et il se peut bien qu'il y soit resté jusqu'à ce 3 décembre 1810 qui vit

le retour des Anglais. En tout cas, à peine installé sous les cocotiers, il se voit confier le secrétariat du gouvernement et devient auprès du capitaine-général une manière de directeur de cabinet. Qu'il ait mérité d'occuper un tel poste de responsabilité prouve assez combien il avait la confiance de son chef. Peu après, Decaën lui demande de participer aussi à la rédaction du journal local *La gazette de l'île de France*, non seulement pour y donner des articles, mais aussi pour en surveiller la parfaite orthodoxie politique. Il doit veiller notamment à ne laisser paraître que de "bonnes" nouvelles et à saisir toutes les occasions de faire l'éloge de celui qui s'apprête à ceindre la couronne impériale. Mesurons-nous assez ce qu'il y a de singulier dans le rôle joué par ce noble hongrois à l'autre bout du monde au service d'une cause qu'il n'est pas loin de réprouver ? On pourrait penser qu'il agit ainsi par hostilité envers les Habsbourg, c'est-à-dire par patriotisme hongrois. Ce serait une erreur. S'il se démène comme un diable au profit de l'établissement de l'autocratie napoléonienne et s'il sert avec tant de zèle un impérialisme étranger, ce n'est ni par adhésion aux idées qu'il est censé défendre ni par désir de voir évoluer la société hongroise vers plus de justice et d'égalité. C'est tout bonnement par besoin d'action. Il mange avec bon appétit au ratelier français comme il le faisait aux rateliers anglais, hollandais, napolitain ou autrichien quand les circonstances étaient autres. Ce n'est pas sa patrie qu'il veut aider mais lui-même. Il le fait d'ailleurs avec intelligence et compétence. En mettant à profit ses connaissances juridiques, économiques, militaires, littéraires, il a su se faire une réputation méritée d'érudit. On le croit capable de "parler toutes les langues". C'est qu'il ne possède pas seulement parfaitement le français ; il a appris aussi, outre le latin, le hongrois et l'allemand, l'italien et le portugais. À présent, il profite de ses loisirs ultra-marins pour se mettre... au persan. Il est prêt à toutes les besognes et se complaît dans une activité qui touche à l'agitation. On le voit bien quand, au lieu de rester bien sagement à Port-Louis, il s'en va visiter les comptoirs de l'Inde, gagne de là Calcutta, se promène au Bengale, puis rentre par l'île Bourbon (la Réunion). S'il ne se rend pas aux Seychelles, c'est seulement parce qu'il ne serait pas sûr de pouvoir trouver avant longtemps un bateau pour le ramener.

Le Mercure Étranger

Revenu en Europe sous la menace des Anglais qui viennent de réoccuper les colonies françaises de l'océan Indien, il rentre en Hongrie dans le but d'y faire fructifier l'avoir amassé outre-mer. Mal lui en prend. Il perd bientôt toute sa fortune dans des spéculations hasardeuses et se retrouve Gros Jean comme devant. Du coup, il quitte à nouveau son pays et vient s'installer à Paris, où il se reconvertit dans le journalisme. Tout en fréquentant les cours de persan et de turc osmanli à l'École des langues orientales et au Collège de France, il tente de se faire une place dans les lettres et y réussit assez bien.

Le voici rédacteur au *Mercure Étranger*, une revue de littérature comparée qui a l'ambition de faire connaître au public français cultivé les grands poètes et prosateurs de l'Europe, et spécialement ceux qui s'expriment dans des "petites langues", entendez dans des idiomes peu répandus, à peu près inaccessibles. Bien entendu, le hongrois qui a la réputation d'être très difficile, est de ceux-là. Et c'est

vrai que, avant Besse, il n'était à peu près rien paru d'important sur la Hongrie en France. La seule exception notable était l'ouvrage de Sacy, intitulé *Histoire générale de Hongrie depuis la première invasion des Huns jusqu'à nos jours*, publié à Paris en 1778. Mais de toute façon il ne s'agissait pas à proprement parler d'une œuvre littéraire.

En charge d'une rubrique qui devrait en principe durer plusieurs années, il se rend compte qu'il lui faut commencer par des « notions préliminaires sur l'origine et la langue des Hongrois ». C'est ce qu'il fait dans le deuxième cahier du premier tome, paru en 1813, d'une façon nécessairement superficielle. Il n'en profite pas moins pour évoquer une éventuelle parenté de sa langue maternelle avec le persan ; mais les exemples qu'il nous donne ne prouvent manifestement rien. Comme beaucoup d'auteurs de son époque, il s'amuse à faire des rapprochements scabreux grâce auxquels, pense-t-il, il pourrait être démontré que le hongrois est le parent de n'importe qui, sauf naturellement du finnois et du lapon. Il n'y a que ce fou de Sajnovics pour oser affirmer le contraire.

Le *Mercur* *Étranger* n'aura malheureusement qu'une vie très courte. En 1815, il cessera de paraître, sans doute pour des motifs politiques mais plus encore en raison de difficultés financières inhérentes à ce genre de périodique de haut niveau. Il n'en reste pas moins que la littérature hongroise y est à l'honneur dans deux des quatre tomes publiés et que les écrits de Besse sur le sujet totalisent une quarantaine de pages. C'est de toute manière une expérience d'autant plus intéressante qu'elle est la première du genre et que pendant longtemps elle n'aura pas de suite. Ces articles nous apportent la preuve de la bonne culture générale de Besse et du souci qu'il a de mettre à la portée de ses lecteurs les œuvres aussi bien anciennes que récentes des auteurs de son pays. Ce qu'on peut plutôt lui reprocher, c'est d'avoir fait des choix discutables. Il fait, par exemple, une place excessive à István Gyöngyösi. En revanche, il ne cite qu'une seule fois le nom de Ferenc Kazinczy, dont la personnalité dominait alors les lettres hongroises et qui jouait un rôle de premier plan dans la rénovation de la langue. Il a été généreux envers János Batsányi qu'il qualifie d'« homme savant et l'un des meilleurs poètes hongrois », très certainement parce que Batsányi habitait aussi Paris et que les deux hommes se fréquentaient. Il y a toujours eu chez Besse une tendance à la flatterie, voire à la servilité. Il retient aussi parmi les poètes hongrois contemporains qu'il dit « les plus distingués » Dávid Baróti Szabó, Benedek Virág et József Rájnis, jugement que ne partagent plus les générations de notre siècle mais qui s'explique par la place qu'ils occupaient dans le mouvement de réveil national.

Enfin, il faut noter que Besse avait tenu à signer sa participation au *Mercur* *Étranger* du pseudonyme dont il avait usé quand il était agent de renseignement auprès du général Decaën : Berony, mais en substituant son deuxième prénom : Charles, à celui qu'il avait eu jusque là. Il était donc devenu *Charles de Berony*.

PERSAN:	FRANÇAIS.	LATIN.	ALLEMAND.	HONGR., SLAVE ET ANGLAIS.
<i>Berader</i>	frère		<i>Brauder</i>	brother <i>angl.</i>
<i>Perest</i>	adorateur, de là en allem.		<i>Prister</i>	priest —
<i>Pouzer</i>	garçon	puer		
<i>Bénd</i>	lien, ruban		<i>Band</i>	
<i>Siéh</i>	sept		<i>sieben</i>	
<i>Sinéh</i>	sein	sinus		
<i>Saad</i>	cent			<i>száz hongr.</i>
<i>Tobl</i>	tambour			<i>dob —</i>
<i>Eadel ar.</i>	juste, noble		<i>edl</i>	
<i>Felk ar.</i>	nuage			<i>felleg —</i>
<i>Kalem ar.</i>	plume à écrire	calamus		
<i>Kéfis</i>	cage		<i>Keffig</i>	
<i>Gaow</i>	vache			<i>cow angl.</i>
<i>Gouléh</i>	troupeau			<i>gula hongr.</i>
<i>Kindje</i>	trésor			<i>kincs —</i>
<i>Koutah</i>	court			<i>kurta —</i>
<i>Kutcheh</i>	petit			<i>kitsin —</i>
<i>Nám</i>	nom		<i>Name</i>	
<i>Hell</i>	endroit			<i>hely —</i>
<i>Mány</i>	opinion		<i>Meinung</i>	
<i>Namzed</i>	destiné pour quelque dignité			<i>nemzeles hongr.</i>
<i>Namy</i>	célèbre, illustre			<i>nemes hongr.</i>
<i>Nay</i>	canne, roseau			<i>úád —</i>
<i>Mezar</i>	mille			<i>ezer —</i>
<i>Helak ar.</i>	mourir, périr			<i>halál —</i>
<i>Jekh</i>	glace			<i>jég —</i>
<i>Alma</i>	pomme			<i>alma —</i>
<i>bazar</i>	marché			<i>vásár —</i>
<i>geriften</i>	prendre		<i>greifen</i>	

Il est à remarquer que tous les infinitifs, en persan comme en allemand, se terminent en *en*, sans exception.

Melch en persan signifie très doux, de là vient le nom latin *mel*, miel.

<i>daiéh</i>	nourrice		<i>dajka</i>	—
<i>semel</i>	sentier	<i>scinita</i>		
<i>rebr,</i>	voler, rubare en italien, et <i>rauben</i> en allemand.			

L'un des tableaux comparatifs utilisés par Jean-Charles de Besse pour prouver que le hongrois a une origine orientale et non pas finno-ougrienne

Une curieuse confusion

Sans doute parce qu'un pseudonyme a toujours quelque chose de mystérieux et qu'il est aisément prétexte à rumeurs, une véritable légende s'est instituée autour des articles de Besse sur la littérature hongroise parus dans le *Mercure Étranger*. L'homme qui est à l'origine de cette curieuse confusion n'est autre qu'Ignace Kont.

Tout a commencé en 1899 quand Kont a publié dans la revue *Egyetemes Philologiai Közlöny*, en pages 869 à 889, une étude dans laquelle il attribuait purement et simplement la paternité des articles du *Mercure Étranger* à Batsányi. Et tout a continué quand le même Kont a édité chez Rehir, à Paris, dans les mélanges offerts à M. Picot, un article de dix pages intitulé « La première étude française sur la littérature hongroise » qui réitérait la même erreur. Il lui paraissait évident que Batsányi, francophile notoire, qui séjournait alors à Paris où il recevait même une pension du trésor impérial, était l'auteur qui se cachait sous le nom de plume de Berony, et cela d'autant plus qu'il ignorait, en revanche, la présence de Jean-Charles de Besse au même moment dans la même ville. Effectivement, Kont ne fait aucune allusion à Besse dans les ouvrages qu'il consacre aux relations franco-hongroises et singulièrement dans son livre *Influence de la littérature française en Hongrie*. La confusion repose donc entièrement sur cette ignorance de Kont, assurément pardonnable, mais qui, par la force des choses, a jeté le trouble dans les esprits pendant près d'un siècle. Les arguments prouvant que Batsányi ne peut pas avoir été l'auteur des articles du *Mercure Étranger* sont pourtant nombreux et ne manquent pas de poids. Reprenons-les successivement :

- En premier lieu, Batsányi lui-même n'a jamais prétendu s'attribuer la paternité de ces articles. Sa femme, la poétesse autrichienne Gabriella Baumberg, n'en parle pas davantage.

- Le fait qu'il ait séjourné à Paris au moment où paraissait le *Mercure Étranger* n'est évidemment pas suffisant pour démontrer qu'il y aurait collaboré.

- En décembre 1827, dans une lettre adressée au baron de Férussac conservée aux archives de l'Académie hongroise des sciences sous le N° K.305/124, Besse rappelle à son correspondant qu'il a été « l'un des collaborateurs du *Mercure Étranger* ou *Annales de la Littérature Étrangère* ».

- En 1829, dans une autobiographie destinée au prince palatin Joseph de Habsbourg, écrite en allemand, il rappelle que l'auteur de ce document « wurde als Mitarbeiter des Mercurus beauftragt, über die ungarische Literatur zu schreiben ». Et il ajoute, ce qui est ici capital : « Seine Abhandlungen in diesem Fach, unter dem *Nahmen Berony*, haben auf das französische Publicum um so grösseren Eindruck gemacht, dass in Frankreich zum erstenmal von der ungarischen Literatur die Rede war ».

- En 1838, aux pages 7 et 8 de son récit de voyage au Caucase, publié à Paris, il fait référence au « *Mercure Étranger*, dont j'étais le collaborateur ». Or, il faut se souvenir qu'à l'époque János Batsányi était encore en vie (il mourra à Linz en 1845) et que s'il avait réellement été l'auteur des articles en question, il n'aurait certainement pas manqué de protester contre ce qu'il aurait été en droit de considérer comme une usurpation.

- Persécuté, emprisonné, surveillé étroitement par la police secrète autrichienne, Batsányi, dont les idées révolutionnaires étaient connues, ne se serait certainement pas risqué à publier, même sous un pseudonyme, des articles dans le Paris de Napoléon. Si cependant il l'avait fait, comme le suppose Kont, il se serait empressé de déguerpir à l'arrivée des Alliés dans la capitale française en 1814, ce qu'il se garda de faire.

- On a soutenu que les articles du *Mercur*e *Étranger* constituaient un acte de propagande en faveur de la Hongrie et que pour cette raison il fallait les attribuer à ce patriote ardent qu'était Batsányi. Cet argument n'est qu'une argutie, car on ne saurait refuser à Besse, malgré ses faiblesses et ses palinodies, le désir de faire mieux connaître son pays. Les ouvrages qu'il publiera par la suite, et d'abord son récit de voyage en Orient, « pour servir à l'histoire de Hongrie », montrent assez qu'il était lui aussi, à sa manière, un patriote.

- On a fait remarquer que Charles de Berony faisait la part belle à Batsányi dans ses commentaires sur la littérature hongroise de son temps, ce qui, selon certains, tendrait à prouver qu'il s'agissait en quelque sorte d'un acte d'auto-célébration. Batsányi se serait donc adressé des louanges à lui-même. C'est prêter à cet homme d'une grande intégrité des manières bien peu élégantes. Et c'est les lui prêter sans aucun commencement de preuve.

- À l'inverse, il conviendrait plutôt de souligner les basses flatteries que Besse-Berony adresse à l'empereur d'Autriche, le roi de Hongrie François I^{er}, ce qui n'était vraiment pas dans la manière de Batsányi.

- On a affirmé aussi que seul Batsányi avait une connaissance suffisante de la vie littéraire hongroise pour rédiger des articles tels que ceux du *Mercur*e *Étranger*, et que Besse en aurait été incapable du fait des longs séjours qu'il fit à l'étranger ainsi que dans l'océan Indien. C'est oublier qu'à son retour d'outre-mer, il est allé passer plusieurs années en Hongrie avant de revenir à Paris. C'est oublier encore qu'il continuait d'entretenir de la correspondance avec sa famille et ses compatriotes. C'est oublier surtout qu'il y avait alors dans la capitale française d'autres Hongrois que lui — à commencer par Batsányi — qui pouvaient l'informer des événements littéraires survenus dans son pays.

- L'introduction parue dans le premier numéro du *Mercur*e *Étranger*, due à ses rédacteurs français, laisse entendre assez clairement que ces derniers ont jugé Berony le meilleur parmi les Hongrois de Paris, et le plus apte à répondre à leur attente.

- Plusieurs des dirigeants de cette revue étaient des orientalistes dont notamment Langlés et Jaubert, qui enseignaient le turc et le persan à l'École des langues orientales. Langlés en était même aussi l'administrateur. Or, Besse suivait leurs cours et manifestait un don évident de polyglotte (il finira par savoir treize langues). On peut croire que, au moment de choisir pour leur revue un spécialiste du hongrois, ils aient plutôt opté pour Besse qu'ils connaissaient que pour Batsányi dont ils n'avaient sans doute pas même entendu parler.

Au terme de cette plaidoirie pour le rétablissement de la vérité il convient encore d'évoquer une hypothèse plausible, celle d'une certaine participation de Batsányi aux travaux de Besse-Berony. Mais ce n'est qu'une hypothèse car ni l'un ni l'autre n'y a jamais fait allusion. Ce qui reste, en tout cas, c'est que l'erreur de Kont

n'a que trop duré et qu'il est temps de la rejeter définitivement. *Besse est bien l'auteur des articles parus dans le Mercure Étranger.*

Auteur d'une grammaire turque

Contrairement à Batsányi qui devait se sentir la conscience tranquille, Besse va se réfugier en Suisse en 1814 et il n'en revient qu'après l'installation des Bourbons. Cet homme qui vient de servir la France bonapartiste n'a rien de plus pressé que d'aller faire sa cour au duc de Wellington, ambassadeur de Grande Bretagne auprès de Louis XVIII. Quand arrivent les Cent Jours, il gagne Bruxelles, où il s'emploie comme courrier et agent secret au service des coalisés. Après Waterloo, il reprend ses errances à travers l'Europe et finit par atterrir à Constantinople, où il reste jusqu'en 1820. Il y perfectionne sa connaissance du turc, puis se décide à rentrer en Hongrie, non sans couper souvent son séjour au pays d'excursions en Italie, Moldavie, Valachie, Serbie et Turquie. C'est dans cette période de sa vie qu'il rédige un ouvrage étonnant, une grammaire turque, et qu'il la rédige en français, bien qu'elle ait été éditée à Pest. Pourquoi une telle entreprise ? D'abord sans doute pour prouver ce qu'il croit être une parenté, au sens philologique du terme, entre l'osmanli et le hongrois. À l'instar de presque tous ses compatriotes, il a en sainte horreur la théorie selon laquelle le hongrois serait parent des langues finnoises. János Sajnovics, Sámuel Gyarmathi sont ses bêtes noires. Comment mieux démolir leurs affirmations qu'en démontrant une autre parenté ? C'est bien pourquoi cette grammaire turque est associée à des comparaisons avec la langue hongroise et complétée par un triple vocabulaire turc-français-hongrois.

Besse procède à une innovation que reprendra plus tard Mustafa Kemal. Il transcrit le turc en caractères latins en s'inspirant de la phonétique hongroise, considérant qu'il serait mal commode d'utiliser simultanément deux alphabets différents et sachant par expérience combien les lettres arabes sont peu aptes à rendre les sons du turc. Évidemment, cette façon de faire n'est pas très érudite, mais son but est d'aider à une connaissance pratique, non de réaliser une œuvre de linguiste. Il ne s'adresse pas aux savants. À notre époque, on dirait de ce livre qu'il est un "guide de conversation" à l'usage des touristes. C'est ainsi qu'il faut le prendre. Mais ce que nous devons retenir parce que le fait est insolite, c'est que cette grammaire turque écrite par un Hongrois l'a été en français. Décidément, Besse est bien *un auteur francophone* puisqu'il pousse l'originalité jusqu'à faire paraître sa production française dans son propre pays. Et cela se passe en 1829.

A B R É G É
DE LA
GRAMMAIRE TURQUE,
CONTENANT,
OUTRE LES PRINCIPES DE CETTE LANGUE, DES
IDIOTISMES, DES DISCOURS FAMILIERS,
ET
UN PETIT
VOCABULAIRE
EN FRANÇAIS, TURC ET HONGROIS.

PAR
JEAN CH. DE BESSE.

P E S T
OTHON WICAND, RUE DE WAITZEN.
1829.

En Crimée et au Caucase

L'année même où sa grammaire turque sort de presse, Jean-Charles de Besse, malgré ses soixante-quatre ans — et c'était un très grand âge en ce temps-là — entreprend un voyage en Orient. Il veut aller « aux sources de son peuple », ou du moins à ce qu'il croit être cette fameuse « patrie antique » (óshaza) dont rêvent tous

les Hongrois en ce début du XIX^e siècle. Il a entendu parler d'Alexandre Csoma de Kőrös, parti dix ans plus tôt de Nagyenyed, en Transylvanie, et qui s'est vainement efforcé de gagner la haute Asie, patrie antique des tribus hunniques. Tout comme Csoma il veut confondre par ses propres découvertes « les détracteurs de la nation hongroise, qui assimilent cette belle nation aux hideux Lapons ». Il veut « faire rougir de leur ignorance ces modernes Zoïles » et démontrer que son peuple a bien pour ancêtres les Huns.

C'est dans ce but qu'il rédige une autobiographie à l'intention du *nádor* József, car il a besoin du soutien moral et pécuniaire de ce prince pour réaliser son ambitieux projet. Il lui explique que son intention n'est pas de mettre ses pas dans ceux de Csoma de Kőrös, mais d'aller en Crimée puis au Caucase, où l'on a signalé à plusieurs reprises la présence de peuplades réputées parentes des Hongrois. Il invoque le grand orientaliste prussien Jules Klaproth qui s'est rendu sur le site de l'ancienne ville de Madjar, et le voyage que doit faire dans les parages Alexander von Humboldt. Le *nádor* est un homme généreux. Il subventionne l'opération et obtient pour l'ancien agent secret napoléonien un passeport impérial et royal en bonne et due forme.

Le 20 mai 1829, Besse quitte Vienne pour cette terre mythique, ce Shambala, d'où seraient partis jadis les premiers conquérants magyars. À la différence de Csoma qui ne sait pas très bien où il va, Besse est convaincu d'aller droit au but. À partir du moment où il est chez les Tatars de Crimée, l'enthousiasme de la découverte le gagne d'autant plus facilement qu'il se livre sans retenue au petit jeu des étymologies. Il est polyglotte, mais il n'est pas linguiste, et le voici qui voit partout des mots "hongrois". Pour lui, il n'y a pas de doute, ces Tatars sont des frères égarés, les descendants de tribus "hongroises" oubliées en cours de route pendant la longue migration qui, du Caucase, a peu à peu amené ses ancêtres jusque dans l'enceinte des Carpathes. Il prétend le prouver en forgeant d'in vraisemblables jeux de mots qui nous laissent littéralement éberlués.

C'est encore pire quand il aborde le massif caucasien. Sous l'effet d'un enthousiasme naïf que double une véritable volonté d'auto-suggestion, il est persuadé d'être parvenu à son but, d'autant qu'il se trouve, en effet, que certaines populations de la région se croient plus ou moins proches parentes des Magyars. Pas question pour lui d'appliquer quelque méthode scientifique d'investigation que ce soit. Il lui suffit d'entendre de la bouche de certains chefs de tribu des mots qui vont à peu près dans le sens de sa conviction. Les étymologies fantaisistes pleuvent, appuyées de déductions périlleuses et de raisonnements boiteux. Le principal à ses yeux est de rabattre le caquet des finno-ougriens en leur démontrant d'une manière qu'il imagine irréfutable que les Hongrois sont bien les petits-fils des Huns. Rencontre-t-il en cours de route un toponyme *Kassaout* ? Ce ne peuvent être d'après lui que les mots hongrois *kasza-út* : "chemin de la faux". Lui montre-t-on une montagne nommée *Satcheni* ? C'est bien évidemment le nom du célèbre comte István *Széchenyi*. Fait-on allusion à *Koutaïssi*, la capitale de l'Imérie ? C'est *Kutasy* qu'il faut comprendre, affirme-t-il, un nom fort répandu en Hongrie. Une peuplade caucasienne s'appelle-telle *karatchai* ? Ce sont forcément des Hongrois puisqu'il existe dans son pays une famille noble appelée *Karacsay*. Il profère tant

d'âneries de ce genre qu'on en est confondu. Bien entendu, quand il parvient sur le site de l'ancienne cité de Madjar, il a beau être déçu par le spectacle de désolation qu'il y trouve, il ne s'en dit pas moins assuré d'être sur les lieux où jadis s'élevait la "capitale" des ancêtres de son peuple. Bref, quand il rentre à Pest après dix-sept mois d'absence, il croit fermement avoir à jamais ruiné la thèse finno-ougrienne puisqu'il a "découvert" ce qu'il était allé chercher. Les Hongrois seraient donc, selon lui, venus jadis du Caucase et non pas de l'Oural, leur langue serait hunnique et non pas ouralienne.

VOYAGE EN CRIMÉE

AU CAUCASE,

EN GÉORGIE, EN ARMÉNIE, EN ASIE-MINEURE

ET A CONSTANTINOPLE.

Première Partie.

—
I.

PRÉPARATIFS DE VOYAGE. — EMBARRAS.

Il y a déjà près de dix siècles que les Hongrois ou Magyars ⁽¹⁾ avaient quitté l'Asie, leur première patrie, et

(1) Pour imiter autant que possible la prononciation hongroise du

À vrai dire, sans bien s'en apercevoir, Besse a glissé lui-même dans sa démonstration un grain de sable qui la détruit tout entière. Dans le livre qu'il fait paraître en français à Paris en 1838, chez Delaunay, il déclare que « la nation hongroise a peut-être dominé jadis dans l'Inde, *et même en Abyssinie* » ! (p. 348). Comment a-t-il pu émettre une telle énormité ? Par les étymologies, bien sûr. Puisqu'on relève sur la carte du plateau éthiopien des mots géographiques qui sont, à n'en pas douter, « purement hongrois », c'est que les anciens Magyars sont passés par là. Après quoi il affirme le plus sérieusement du monde que « parmi tous les peuples de la terre il n'en existe pas un qui ait reçu tant de noms différents que les Magyars, car les historiens les appellent tantôt Ungar, Unger, Hungar, et tantôt... *Abyssiniens* » (p. 85). Il ne faut plus s'étonner après cela si, dans une lettre adressée en 1829 de Théodosie, il avait exprimé le vœu de poursuivre son voyage en Perse... et en Abyssinie. Au reste, dans un autre courrier daté du 8 août de la même année, il insistait sur la nécessité de rechercher « les raisons pour lesquelles » les ancêtres de Hongrois « sont passés en Europe, en Perse, en Inde, *et même en Abyssinie* ». Dans un autre courrier daté, cette fois, du 15 décembre, il écrivait : « je me rendrais dans la mer rouge par le détroit de Bab-le-Mandeb, et débarquerais en Abyssinie pour y passer l'hiver prochain, mon but étant de faire parfaite connaissance avec la nation abyssine ».

La vérité oblige à dire que l'hypothèse émise par Jean-Charles de Besse, pour aussi folle qu'elle parût, n'était pas aussi nouvelle qu'on pourrait le croire. Avant lui un autre Hongrois y avait fait allusion : Alexandre Csoma de Kőrös. Le 1^{er} mars 1821, dans une lettre adressée à ses amis de Transylvanie, il n'avait pas hésité à écrire pour emporter leur adhésion à son entreprise qu'il était « pleinement convaincu » (tökéletesen meg vagyok győződve) de ce que les ancêtres de son peuple étaient venus d'Asie centrale « en passant par la Perse, l'Arabie *et l'Abyssinie* » (minckutánna mai Persián, Arábián, Abyssiniába által mentenek volna...). Besse ne faisait donc là que reprendre une idée déjà exprimée avant lui et que personne — notons-le — n'avait encore songé à réfuter dans son pays. Ne cherchons pas à savoir comment Csoma de Kőrös et Besse voyaient cette migration des anciens Magyars à travers le plateau éthiopien, nous sommes en pleine chimère.

Pendant son séjour au Caucase, Besse a fait la connaissance d'un général de cavalerie de l'armée russe né à Versec, dans le Banat de Temesvár et par là même son compatriote. Ils parlent volontiers le hongrois et pour ne pas se séparer trop rapidement, ce général, nommé Georges Emmanuel, l'emmène avec lui à la conquête de l'Elbrouz, le plus haut sommet du massif. En fait, ni Besse ni Emmanuel n'atteindront le sommet, ils sont trop âgés. Mais leurs noms figurent sur une inscription rupestre qui rappelle cet événement, survenu le 22 juillet 1829 (le 11 de l'ancien style), aux côtés des savants de l'académie impériale venus tout exprès, et du Kabardin qui, lui seul, réussit à vaincre le géant du Caucase.

Une fois son livre enfin sorti de presse, l'incorrigible voyageur qu'est Besse continue d'errer loin de chez lui, et d'abord en Italie et en France. Plus désargenté que jamais, il accepte n'importe quelle besogne pour subsister, devient professeur à Apt, dans le Vaucluse, puis, sentant venir sa fin, il quitte Marseille, probablement en juin ou juillet 1841, déjà très malade. Il a maintenant soixante-seize ans. Il

s'éteint en cours de route, quelque part dans la vallée du Rhône. On n'a jamais retrouvé sa trace.

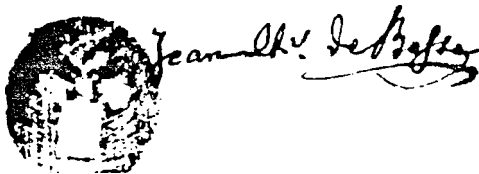
Ainsi disparaît de façon énigmatique celui qui, incontestablement, a droit d'être considéré comme le premier et probablement le seul véritable écrivain hongrois francophone. Pourtant, ou peut-être à cause de cela, on ne trouve son nom dans aucune des histoires de la littérature hongroise, pas même chez Antal Szerb, et pas davantage, bien entendu, dans celles de la littérature française. Ce qui est plus regrettable encore, c'est qu'il ne figure pas non plus dans cet ouvrage fondamental d'Ignace Kont que reste, de nos jours comme autrefois, *L'influence de la littérature française en Hongrie* (Paris, Ernest Leroux, 1902). Malgré les nombreuses aventures auxquelles il a été mêlé, malgré ses innombrables voyages, malgré l'importance relative de ses écrits, Besse a échappé à la vigilance des historiens et spécialement des historiens de la littérature.

Note au sujet du nom de János Besse

Le nom de János Besse, surtout lorsqu'il est francisé en Jean-Charles de Besse, fait inmanquablement penser à un mot de notre langue, mot qui, venu du latin populaire *bettius* (latin classique *betullus*) et du gaulois *betto*, signifie "domaine planté de bouleaux". C'est un nom de famille très fréquent au Nord comme au Sud de la France, et c'est aussi parfois un toponyme.

Ce n'en serait pas moins une erreur d'en conclure que notre héros était issu d'une famille d'origine française. En hongrois, le mot *besse* provient d'un **băšă* transmis par le couman et le pechténègue, lequel se rattache très vraisemblablement au mot ouïgour *baša* qui signifie "épervier" (en hongrois *karvaly*). *Besse*, en effet, a le sens d' "oiseau rapace de taille petite ou moyenne", comme le milan (*kánya*), l'autour (*hėja*), ou le faucon (*sólyom*), ce qui exclut l'aigle (*sas*) et le vautour (*keselyű*).

C'est donc un mot d'origine turke.



Bibliographie

- Balázs (Dénes), *Magyar utazók lexikona*, Budapest, 1993, 52-54.
- Baumgarten (Sándor), *Besse János*, Sorsunk, Budapest, 1948/2.
- Baumgarten (Sándor), *Jean Besse*, Bologna, 1963.
- Hanus (Erzsébet), « Le premier article en français sur la littérature hongroise », *Cahiers d'Études Hongroises*, Paris, 5 (1993), 111-120.
- Kenyeres (Ágnes), *Magyar életrajzi lexikon*, Budapest, 1967, volume I, 202.
- Keresztury (Dezső) — Tarnai (Andor), « Az első francia nyelvű magyar irodalomtörténet szerzőjének kérdéséhez », *Irodalomtörténeti Közlemények*, Budapest, 1964, 350-353.
- Kéz (Andor), *Felfedezők lexikona*, Budapest, 1937.
- Kont (Ignace), « La première étude française sur la littérature hongroise », *Mélanges Picot*, Paris, 1913.
- Le Calloc'h (Bernard), « Jean-Charles de Besse, l'éternel voyageur », *Bulletin des Langues Orientales*, Paris, novembre 1993, 155-173.
- Radó (György) — Tardy (Lajos), *Világjáró Besse János*, Budapest, 1963.
- Révai (Mór-János), *Nagy Lexikon*, Budapest, 1911, III, 207-208.
- Szinnyei (József), *Magyar írók élete és munkái*, Budapest, 1891, I, colonnes 997-998.
- Vásáry (István), *Ógyallai Besse János kaukázusi tudósításai*, Körösi Csoma Társaság, Budapest 1972.
- Tardy (Lajos), « Az első francia nyelvű magyar irodalomtörténet », *Irodalomtörténeti Közlemények*, Budapest, 1963, 228-232.
- Terjék (József), *Emlékek Körösi Csoma Sándorról*, Körösi Csoma Társaság, Budapest, 1984.

**Jean-Charles Besse et le *Mercure Étranger*
Contribution à la genèse de la première histoire littéraire hongroise en
France d'après des sources inédites**

La naissance de la série d'articles sur la langue et la littérature hongroises parus dans le *Mercure Étranger* ou *Annales de la Littérature Étrangère* durant l'année 1813 est relativement bien prospectée. Depuis leur découverte par Ignác Kont au crépuscule du XIX^e siècle, l'opinion publique hongroise attribuait cet ouvrage au poète hongrois János Batsányi qui résidait à cette période dans la capitale française.¹ Conformément à cette thèse, le texte de l'étude a été inséré dans l'édition critique des œuvres complètes de *Batsányi*.² Néanmoins, le fait que l'ouvrage fut publié sous le pseudonyme d'un autre illustre émigré hongrois, János Károly Besse alias Charles de Bérony, a éveillé le doute de certains spécialistes du domaine. En 1963, l'orientaliste Lajos Tardy a publié un article et un livre, en collaboration avec György Radó, sur Besse et son éventuel rôle joué dans la rédaction de l'étude concernée.³ L'opinion de ce chercheur a suscité une petite controverse scientifique à laquelle ont participé les plus éminents experts en la matière.⁴ Indépendamment de l'ouvrage de Tardy, Sándor Baumgarten a publié, en 1963 aussi, une biographie sur Besse à qui il attribuait entièrement cette série d'articles.⁵ Tout récemment Erzsébet Hanus a consacré deux articles à cette question, ce qui prouve l'intérêt toujours vivant du sujet.⁶ Dans cette courte étude, il n'est pas

¹ Kont était convaincu que Batsányi avait été l'auteur unique des articles. Sa conviction reposait sur le fait qu'il rapprochait le pseudonyme de l'auteur, Charles de Bérony, du nom d'un abbé français, Nicolas Béronie (1742-1820), qui n'avait pu avoir des renseignements aussi précis sur la littérature hongroise que de Batsányi.

I. Kont, « Bacsányi Párizsban », *Egyetemes Philologiai Közlöny*, 1899, 871.

Voir aussi à ce sujet :

É.M. Sz. Nemes, *Batsányi Párizsban, találkozás Gabriellával, 1810-1811*, Budapest, 1942 ;

M. Pál, *Batsányi Párizsban 1810*, Budapest, 1943.

² *Batsányi János összes művei*, II, Budapest, 1960, 360-398.

³ L. Tardy, « Az első francia nyelvű magyar irodalomtörténet », *Irodalomtörténeti Közlemények* (ITK), 1963, 228-232 ; Gy. Radó—L. Tardy, *Világjáró Besse János*, Budapest, 1963.

⁴ D. Keresztury—A. Tarnai—L. Tardy, « Az első francia nyelvű magyar irodalomtörténet szerzőjének kérdéséhez », *ITK*, 1964, 350-353.

⁵ S. Baumgarten, *Jean Charles Besse. Aventurier et philologue*, Bologna, 1963. Voir aussi à ce sujet le compte rendu de Kálmán Benda (*Századok*, 1965, 1334-1335).

⁶ E. Hanus, « Le premier article en français sur la littérature hongroise dans le *Mercure Étranger* en 1813 », *Cahiers d'Études Hongroises* 5 (1993), 111-120,

E. Hanus, « Magyar irodalom Franciaországban : a XIX. század első fele », *Filológiai Közlöny*, 1994, 132-137.

question pour nous de nous inscrire dans les querelles littéraires autour de l'identité de l'auteur de la première histoire de la littérature hongroise en France. Toutefois, fort de nos récentes recherches historiques, nous voudrions apporter quelques informations sur ce problème afin de pouvoir déterminer avec plus de précision la part prise par Besse dans ce travail.

Durant nos recherches en vue d'une thèse d'histoire sur l'immigration hongroise en France au XVIII^e siècle (1692-1815) nous avons prêté une attention particulière à l'activité de Besse. D'une part, car il continuait la grande tradition des gentilshommes émigrés hongrois qui servaient dans l'armée royale française, lui-même aussi entrant au service de la France en 1799. De plus, il voulait fonder une Légion Hongroise susceptible de recevoir les déserteurs hongrois au sein de l'armée napoléonienne.⁷ D'autre part il représentait un nouveau type d'émigré hongrois : l'intellectuel qui s'inspire du milieu cosmopolite de Paris. Il fut donc un personnage-clé vivant à la lisière des XVIII^e et XIX^e siècles.

En dépouillant les différentes archives et bibliothèques françaises et hongroises, nous avons réuni une documentation considérable sur ce personnage fort intéressant et malheureusement peu connu de nos jours. En dehors des sources connues⁸ et en partie publiées, nous en avons trouvé d'autres qui, en revanche, n'ont pas encore vu le jour.

Besse entra au service de la France en 1799. Il y resta jusqu'à la chute de Napoléon et fut employé dans différentes missions comme agent français. Nous avons repéré parmi les dossiers des agents aux archives du ministère des Affaires étrangères celui qui portait le pseudonyme français de Besse : « Charles Bérony ».⁹ Ce dossier bien rempli nous indique avec précision le parcours de Besse à partir de 1797 jusqu'en 1815. On y trouve la copie de son brevet de capitaine dans l'armée des Deux-Siciles, celle de ses passeports et surtout beaucoup de lettres concernant sa carrière en France. À l'aide de ces documents nous pouvons avoir une image assez complète du développement intellectuel de Besse ainsi que de son activité littéraire.

⁷ Voir à ce sujet la lettre de Besse au général Decaën (Münich, le 24 août 1800) :

« Je vous conjure donc, mon Général, par le sentiment de générosité qui vous anime, principalement pour l'intérêt de ceux qui viennent la chercher dans le sein d'une grande nation, de vouloir bien m'employer soit en qualité d'interprète ou d'une manière analogue à mes talents et à mon grade en attendant la décision de la paix ou de la guerre, car en ce dernier cas je ne cesse pas de vous prier de vouloir bien considérer l'avantage qui résulterait de la formation d'une Légion Hongroise surtout avec la disposition actuelle de mes compatriotes. »

Bibliothèque municipale de Caen, série *Manuscrits* sous-série *Papiers Decaën*, vol. 39, fol. 80.

⁸ Nous pensons ici surtout aux «Papiers Decaën», mentionnés ci-dessus, conservés à la bibliothèque municipale de Caen. Un bon nombre de ces documents ont été publiés au début de ce siècle : *Mémoires et journaux du général Decaën* (2 vol.), Paris, 1911.

Plusieurs lettres de Besse, citées par Lajos Tardy, se trouvent dans la série *Manuscrits* de la Bibliothèque nationale hongroise «Széchényi» (OSZKK). Outre cela, il faut mentionner une correspondance se rapportant à la publication de son *Voyage en Crimée, au Caucase, en Géorgie, en Arménie, en Asie Mineure et à Constantinople en 1829 et 1830 pour servir à l'histoire de Hongrie*, laquelle semble être à la bibliothèque de l'Académie des sciences à Budapest (fasc. 4, 144).

⁹ Archives du ministère des Affaires étrangères (AMAÉ), *Personnel*, première série, vol. 8 « Charles Bérony ».

Besse était un polyglotte remarquable pour son temps. Dans sa première lettre au ministre des affaires étrangères, le 13 Messidor de l'an X (le 2 juillet 1802), il décrivit ainsi ses capacités intellectuelles :

*« Seul et délaissé au sein de ma patrie adoptive j'ose encore implorer Vos bontés, Citoyen Ministre, daignez au moins me faire nommer agent particulier. Parlant sept langues, ayant des connexions à la cour de Vienne et à Naples, connaissant toute l'Allemagne, la Hollande, la Prusse, l'Angleterre et l'Italie, ayant des connaissances littéraires et politiques, je pourrais être utile dans la carrière pour laquelle je me sens tant de goût... »*¹⁰

Son grand rêve fut donc un poste diplomatique en Europe, de préférence à proximité de la Hongrie. En parlant à la troisième personne, dans sa lettre du 22 Fructidor de l'an IX (le 9 septembre 1801), au ministre des affaires étrangères, il se proposa déjà de travailler à Corfou en Grèce :

*« Il pourrait également être utile dans les Isles du Levant, principalement à Corfou, où l'on parle outre le grec les langues italienne et esclavonne. Si jamais l'intérêt de la République exigeait, le suppliant, employé dans cette Isle en qualité de commissaire des relations commerciales, pourrait ménager en secret et avec intelligence une correspondance avec la Dalmatie, la Croatie, l'Esclavonie, jusqu'avec la Hongrie tous ces peuples vivant sous les loix de la Hongrie et suivant les coûtumes des Hongrois ses compatriotes. »*¹¹

Malgré son attachement à la Hongrie, Besse était prêt à renoncer à sa nationalité hongroise en faveur de la nationalité française qui lui manquait peut-être pour réaliser ses projets :

*« Il est né gentilhomme hongrois, et avait été officier au service du Roi des Deux Siciles ; mais animé depuis long-temps du désir d'appartenir à la nation libre, triomphante et glorieuse, après l'heureuse et à jamais mémorable époque à laquelle la France doit son Gouvernement sage, bienfaisant et admiré de toutes les nations, il donna sa démission du dit service et obtint du Roi à cette occasion des témoignages honorables, ainsi que la pièce ci-jointe l'atteste. Dès ce moment il n'eut d'autre ambition, ni d'autres souhaits que de se fixer pour la vie sur le sol français, en renonçant à tous les avantages de sa naissance prouvée par la pièce ci-annexée. »*¹²

L'année suivante, comme sa lettre du 8 Vendémiaire de l'an XI (le 30 septembre 1804) nous en informe, il devait travailler sur un ouvrage historique fort intéressant dont nous ne connaissons que le titre :

¹⁰ Ibid., fol. 11.

¹¹ Ibid., fol. 14.

¹² Ibid., fol. 19-20.

« *Cependant, l'ouvrage que je suis sur le point de finir et qui m'a constamment occupé dans cette Capitale, vous donnera une faible preuve de mes efforts. C'est un Précis des principaux événements du 18ème siècle avec une aperçu statistique de tous les États de l'Europe ; il présente en même tems l'agrandissement ou la décadence que chaque État a éprouvé dans le cours du 18ème siècle jusqu'à la pacification générale. Pour mettre à jour cet ouvrage j'attends que la grande affaire du démembrement de l'Empire germanique soit terminée. Si j'ose Vous parler, Citoyen Ministre, de ce faible produit, ce n'est que dans le dessein de Vous prouver que mes occupations les plus chères ont toujours été celles qui avaient quelque rapport avec les connaissances politiques.* »¹³

Besse vendait bien la peau de l'ours avant de l'avoir tué... De toute façon, le manuscrit de ce travail a disparu, par conséquent nous ne sommes pas en mesure de l'examiner ni de le comparer aux articles publiés dans le *Mercure Étranger*.

La grande opportunité de faire une carrière diplomatique vint en 1803, lorsque le général Decaën fut envoyé en Île de France¹⁴ où Besse suivait peu de temps après son ancien protecteur. Là-bas, il fut d'abord employé comme secrétaire-interprète.¹⁵ Plus tard, il s'y distingua dans le journalisme local en collaborant à la Gazette de l'Isle de France.¹⁶ Certainement, c'est ici qu'il acquit la pratique de ce métier par laquelle il s'illustra dans le *Mercure Étranger* en 1813. Cependant, les six années passées sous le climat tropical n'ont pas été aussi avantageuses pour sa santé que pour son apprentissage journalistique. En raison d'une maladie il dut quitter l'Île de France en 1809.¹⁷ Arrivé à Paris en 1810, il sollicita de nouveau le ministre des affaires étrangères pour avoir un poste diplomatique. Il se vanta ainsi dans sa requête :

¹³ Ibid., fol. 21-22.

¹⁴ Aujourd'hui Île Maurice ou Mauritius.

Sur l'activité du général Decaën en Ile de France voir : H. Prentout, *L'Île de France sous Decaën, 1803-1810*, Essai sur la politique coloniale du Premier Empire et la rivalité de la France et de l'Angleterre dans les Indes Orientales, Paris, 1901.

¹⁵ Voir l'extrait de la lettre du 30 Nivôse de l'an XII (le 21 janvier 1804) du général Decaën :

"Decaën, capitaine-général des établissements français à l'Est du Cap de Bonne-Espérance, nomme le Citoyen Bérony secrétaire-interprète du capitaine-général, pour les langues anglaise, allemande, toscane, danoise et suédoise, ordonne qu'il soit reconnu en cette qualité et jouisse à dater du premier Vendémiaire du traitement qui y est attaché". AMAÉ, Personnel, première série, vol. 8, fol. 25.

¹⁶ Voir à ce sujet :

« Az önálló Mauritius és Besse János », L. Tardy, *Régi hirünk a világbán*, Budapest, 1979, 207-213.

¹⁷ Voici un extrait de la lettre explicative du général Decaën (le 28 octobre 1809) :

« Nous, Charles Decaën, général de division, capitaine-général des établissements français de l'Est du Cap de Bonne-Espérance, grand-officier de la Légion d'honneur. Vu les certificats des chirurgiens des hôpitaux de l'Isle de France, constatant le mauvais état de santé du sieur Charles Bérony, secrétaire-interprète du gouvernement de cette colonie, qui nécessite son retour en France ». AMAÉ, Personnel première série, vol. 8, fol. 26.

« Je possède toutes les langues d'Europe, excepté le turc et le grec que je remplace par le latin et un peu de persan. Depuis vingt ans m'étant constamment livré aux connaissances politiques et à l'étude des langues que j'ai apprises sur les lieux, en parcourant presque toute l'Europe, j'ose me flatter avoir les qualités nécessaires pour occuper la place d'agent du gouvernement ou de consul que S. A. le Vice-grand-électeur demande pour moi. »¹⁸

Grâce à cette lettre nous savons que Besse habitait au 22 rue Saint Thomas du Louvre¹⁹ à cette période. Probablement, il y commença l'étude de la langue turque également chez les éminents orientalistes contemporains, comme Langlès²⁰ et Jaubert,²¹ qui se trouvaient ensuite parmi les rédacteurs du *Mercur*e Étranger. Plus tard, il parvint à maîtriser cette langue à tel point qu'il en publia une grammaire en français à Pest en 1829.²²

La vie de Besse entre son retour en France et la chute de l'Empire n'est pas bien documentée. Cette période de sa vie, ainsi que sa contribution à la rédaction des articles sur les langue et littérature hongroises, ont fait l'objet parfois de brûlantes controverses. Même si les articles concernés sont sortis sous le pseudonyme de Besse, on oublie très souvent sa part dans leur création. Une lettre que nous avons récemment trouvée à la bibliothèque de l'Académie des sciences à Budapest nous permet de démontrer avec plus de précision qu'il participait activement à la composition de la célèbre série d'articles du *Mercur*e Étranger. Il s'agit donc d'une

¹⁸ Lettre du 10 mai 1810. Ibid., fol. 30.

¹⁹ À proximité du Palais Royal et du Louvre, cet appartement fut nettement mieux placé que celui de Batsányi, qui habitait à cette période dans un petit hôtel de la rue du Helder non loin du boulevard des Italiens. Son logement à la rue Mazarine sera plus élégant et plus proche de celui de Besse. Nous avons repéré les rues d'après la nomenclature de F.M. Marchant, *Le conducteur de l'étranger à Paris*, Paris, 1814. Besse montra une certaine prédilection pour ce quartier, car ses deux autres adresses, c'est-à-dire le 86, rue du Champ-Fleury (1803) et le 13, rue des Deux Boules (1815), se trouvent également là-bas. D'après J. F.C. Blanvillain, *Le Pariséum ou tableau de Paris en l'an XII (1804)*, Paris, 1804, et Marchant, *op.cit.*

²⁰ Louis-Mathieu Langlès (1763-1824), orientaliste français, professeur de persan. Auteur d'un *Alphabet tartare-mandchou* (Paris).

²¹ Amadée de Jaubert (1779-1847), interprète de Napoléon durant l'expédition d'Égypte, orientaliste, professeur à l'École de langues orientales. Auteur du *Voyage en Arménie et en Perse* (Paris, 1821) et des *Éléments de la grammaire turque* (Paris, 1823-1824).

²² J.-Ch. Besse, *Abrégé de la grammaire turque*, contenant, outre les principes de cette langue, des idiotismes, des discours familiers et un petit vocabulaire en français, turc et hongrois, Pest, 1829.

Par la publication de cet ouvrage Besse s'inscrit dans la querelle historique sur l'origine de la langue hongroise en insistant sur l'affinité des langues hongroise et turque. Voici un extrait de l'Avant-propos du livre :

« La langue hongroise, étant d'origine Orientale, et ayant beaucoup plus d'affinité avec celle des Turcs, m'a semblé la plus propre à répondre au but que je me suis proposé dans cet ouvrage ; et c'est par ce motif que j'ai jugé convenable de me servir des caractères des Hongrois qui les avaient empruntés des Latins. »

lettre de Besse qu'il écrivit le 1^{er} décembre 1827 au baron de Férussac,²³ le rédacteur en chef du *Bulletin Universel*.²⁴ L'intérêt de ce document est tel que nous le publions ici intégralement :

« Monsieur le Baron,

Lors de mon séjour à Paris, en 1813, j'eus l'honneur d'avoir été l'un des collaborateurs du Mercure Étranger ou Annales de la Littérature Étrangère. Je fournissais en même tems au Journal de Paris,²⁵ rédigé par l'éloquent et respectable M. Jay,²⁶ des articles de Politique et des articles de Critique sur l'Opéra italien. Ayant fait depuis une longue absence de ma patrie, j'ai vu, à mon retour, avec une extrême satisfaction, que mes Compatriotes avançaient rapidement dans la carrière littéraire avec un zèle digne de leur patriotisme, afin de mériter d'occuper un rang distingué dans la république des Lettres.

Le Bulletin Universel que j'ai lu pour la première fois, ces jours passés, dans un des salons du Cassino, établi depuis peu à Pest, par la concurrence d'un grand nombre de magnats et de nobles du royaume, m'a frappé bien agréablement par son utilité générale, par la diversité des matières qu'il contient, et par les intéressans articles rédigés par des hommes de talent et distingués par leur mérite personnel. Pénétrés du même sentiment, plusieurs des illustres membres dudit Cassino ont manifesté le désir d'entretenir une correspondance suivie avec Vous, Monsieur le Baron, comme rédacteur principal du Bulletin général, et de Vous transmettre tout ce que nos littérateurs pourraient fournir d'intéressant. Mais comme le plan général du Bulletin Universel ne m'est pas connu, je vous prie, Monsieur le Baron, de vouloir bien me tracer la route que nous avons à suivre dans la rédaction des articles concernant la littérature de notre pays. J'ajoute seulement pour votre direction, que nous pourrions annoncer avec une critique raisonnée les livres nouveaux qui ont paru depuis 1813, époque à laquelle j'ai cessé de continuer de traiter la Littérature Hongroise dans le Mercure Étranger qui a également cessé d'exister.

²³ André-Étienne-Just-Pascal-Joseph-François d'Aubedard, baron de Férussac (1786-1836), chef d'état-major, naturaliste, professeur de géographie et député du Tarn et Garonne. Auteur de *l'Histoire des mollusques* (Paris, 1820-1851).

²⁴ *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*. Recueil systématique organisé par le baron de Férussac paru de 1823 à 1830. On connaît une centaine d'exemplaires de ce périodique encyclopédique composé de huit sections embrassant toutes les sciences contemporaines.

²⁵ Besse évoqua déjà sa contribution à ces deux périodiques dans son autobiographie allemande citée par Lajos Tardy et György Radó (*A világjáró...*, *op. cit.*, 17-18).

²⁶ Antoine Jay (1770-1854), littérateur français, directeur du *Journal de Paris*, professeur à l'Athénée, collaborateur du *Constitutionnel* et de *Minerve* et fondateur de la *Biographie nouvelle des contemporains*.

Lorsque l'Académie Hongroise, à l'érection de laquelle ont si généreusement concouru, à l'occasion de la Diète dernière, les plus illustres familles du Royaume, aura été une fois établie d'une manière solide et permanente sous la sanction de notre Roi nous serons à même de mieux remplir l'attente du Public français, dont nous réclamons d'avance l'indulgence, notre littérature sortant du berceau, mais qui pourrait avec le tems attirer l'attention générale que mérite le génie dans quelle partie du monde qu'il se montre. En attendant, tout marche à grands pas vers la civilisation. Les écoles publiques sont sur le meilleur pied, où il se forme des sujets distingués. Les bibliothèques publiques et particulières sont nombreuses et bien assorties. Des bâtiments d'un style moderne s'élèvent dans nos cités. A l'exemple de la Capitale de la monarchie, il se tient annuellement dans les plaines de Pest une course de chevaux qui est aussi brillante, à proportion, que celle de Vienne. En un mot, la Hongrie mérite à bien des égards d'être mieux connue et appréciée dans l'étranger.

J'ai l'honneur etc...

Bude, le Déc. 1 1827

Besse »

Pour nous, la lettre de Besse est intéressante parce qu'elle met en évidence une théorie que nous avons présumée depuis longtemps : c'est-à-dire que Besse avait été un co-auteur dans cette entreprise littéraire. Ce fait peut expliquer que les parties concernant la linguistique, le domaine dans lequel Besse nous fit maintes fois preuve d'une féconde imagination, peuvent être rapprochées de ses écrits plus tardifs. De même, ses vastes, mais certes superficielles, connaissances historiques et littéraires nous incitent à croire qu'il avait une part plus considérable dans la rédaction qu'on ne le pensait jusqu'ici. Ses lettres au ministre des affaires étrangères, comme nous l'avons montré plus haut, témoignent de son activité littéraire constante à cette période. Toutefois, nous sommes aussi convaincus que la majeure partie des écrits littéraires, et surtout les traductions incontestables de Batsányi, avaient été composés par le célèbre poète hongrois qui avait exhorté ainsi ses compatriotes pendant la Révolution française :

Venez ! et pour prévoir votre sort
Jetez vos yeux attentifs sur Paris.²⁷

D'autre part, la lettre nous apparaît comme un témoignage authentique de l'époque où la modernisation de la Hongrie avait commencé sous l'influence des magnats éclairés, comme les comtes Ferenc et István Széchenyi. Le développement fascinant de la vie intellectuelle ainsi que le changement d'un certain mode de vie y sont décrits d'une manière pittoresque. Ce témoignage de la genèse de la vie intellectuelle moderne hongroise est d'autant plus intéressant que son auteur fut un

²⁷ A. Révész, « Le poète hongrois de la Révolution française », *Revue de Hongrie*, Budapest, 1913, 107.

savant qui connaissait par expérience non seulement les plus grandes villes de l'Europe occidentale, mais aussi des pays de culture orientale, comme la Turquie ou l'Île de France. La question du développement particulier de la Hongrie de plus en plus indépendante, située entre les deux grandes civilisations, commençait à intéresser les intellectuels hongrois. Le problème de leurs origines et celui de leur avenir apparurent brusquement dans cette période agitée de l'histoire hongroise qu'on appelle le plus souvent l' "ère des réformes". Justement à cette époque, Besse cherchait des moyens financiers pour son expédition, dont le but était la recherche des descendants des anciens Hongrois d'Orient. Son voyage écrit dans un parfait style français reflète à la fois la naïveté du chercheur malgré lui et une ambition consciente de trouver des vestiges hongrois là aussi où il n'y en avait certainement pas.²⁸ Nous ne voulons pas relater ni critiquer cette œuvre de Besse qui était quand même le fruit d'un travail assidu voire héroïque d'un homme de soixante ans.

La publication française de l'ouvrage témoigne aussi de la préoccupation des intellectuels hongrois pour faire connaître la littérature hongroise en Europe occidentale. Le projet de la continuation des articles littéraires sur les pages du *Bulletin Universel* s'inscrit également dans cette politique. Le succès de la lettre de Besse fut très médiocre. Très peu d'articles concernant la Hongrie figurent dans ce périodique. Même son *Abrégé de la Grammaire turque* n'y eut qu'une mention très sommaire et réduite à la simple description de l'ouvrage en quelques phrases.²⁹

Ce que nous avons appris à partir des sources récemment dépouillées dans les archives françaises nous a confirmé dans notre conviction, à savoir qu'il s'agit ici d'un ouvrage collectif paru sous le nom français de Besse, mais qui est bien marqué par le génie de Batsányi aussi, ou peut-être par celui d'autres intellectuels hongrois, français ou étrangers résidant alors à Paris. Même si ces sources ne sont que des éléments complémentaires à cette question, néanmoins elles mettent en relief certains points inexplorés de l'historiographie littéraire hongroise. Celle-ci insiste parfois trop sur l'œuvre des géants de notre littérature, en leur attribuant tous les ouvrages considérables tandis que les personnages secondaires, qui n'étaient peut-être pas aussi secondaires que de nos jours, passent inaperçus devant le regard trop souvent oublieux de la postérité.

²⁸ J.-CH. Besse, *Voyage en Crimée, au Caucase, en Géorgie, en Arménie, en Asie Mineure et à Constantinople, en 1829 et 1830 ; pour servir à l'histoire de Hongrie*, Paris, 1838.

²⁹ *Bulletin des sciences historiques, antiquités, philologie*, 7^e section du *Bulletin Universel*, Paris, 1829, 328. Cette section mérite notre attention car elle fut dirigée par le célèbre orientaliste Champollion. Ce livre de Besse eut d'ailleurs une critique très sévère de la part du grand orientaliste J. von Hammer.

Influences et parallélismes (La connaissance du romantisme français dans la poésie lyrique de Petőfi)

Le temps où on se choisit un idéal, c'est la jeunesse, et personne ne veut ressembler à Salieri. Ceux qui possèdent de grands talents et en même temps, par un heureux concours de circonstances, la conscience d'en être pourvu, ressentent peut-être encore plus fortement ce besoin. Les enfants du romantisme, lors de leurs préparatifs se cherchent également des idéaux. « Je veux être Chateaubriand ou rien », écrit Victor Hugo sur un cahier en 1816. ¹ « Je voudrais être Shakespeare ou Shiller », écrit Alfred de Musset à un ami, ² pendant ses études ; « Qui n'était en son âme César ou Mirabeau ? » ³ demande József Eötvös, parlant de son jeune héros, dans son roman *A karthausi* (Le chartreux). « Depuis longtemps il est dit, je ne serai pas un homme médiocre, aut Caesar aut nihil », déclare Sándor Petőfi à Lajos Szeberényi, le 2 novembre 1842. ⁴ Il se choisit des idéaux littéraires aussi : pendant l'hiver de 1843-44, qu'il passa à Debrecen dans une misère légendaire, il fixe aux murs de sa chambre les portraits de Vörösmarty et de Victor Hugo. ⁵

Il a une excellente connaissance de la littérature hongroise et mondiale ; de nombreux ouvrages de la littérature européenne lui sont présentés d'abord en traduction (on connaît son attrait pour une carrière au théâtre ⁶, au premier chef en tant qu'acteur) ; puis, plus tard — ce qu'il nous reste de sa bibliothèque en témoigne aussi ⁷ — il lit dans l'original des romans et des poésies de la littérature latine, allemande, française ou anglaise.

Une lettre d'un contemporain, Ignace Tülmann, datée de 1845, résume les auteurs préférés de Petőfi, « Il déteste Goethe, parce que c'était un aristocrate, n'aime également pas Schiller ; par contre Heine, Börne, Hugo, Dumas, Boz, Shakespeare et quelque peu, Lamartine, sont ses hommes... Il parle un peu le français et adore

¹ Robert Sabatier, *La poésie du XIX^e siècle. Les romantismes*, 1977, 104.

² György König, *Alfred de Musset*, Budapest, 1910, 16.

³ József Eötvös, *A karthausi* (Le chartreux), I-II, Révai kiadás, 32.

⁴ *Petőfi Sándor Összes Prózái Művei és Levelezése* (Sándor Petőfi, Œuvres complètes en prose, et correspondance), Szépirodalmi, 1974, 210.

⁵ Mór Jókai, *Egy magyar költő életéből* (La vie d'un poète hongrois) ; Lajos Hatvany, *Így élt Petőfi* (Ainsi vécut Petőfi), I, 500.

⁶ Sándor Fekete, *Petőfi romantikájának forrásai* (Les sources du romantisme de Petőfi), Akadémiai Kiadó, Budapest, 1972.

⁷ *Petőfi Összes Művei* (Œuvres complètes de Petőfi), V, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1956.

Béranger, dont il a transplanté, avec un beau succès, plusieurs morceaux en notre langue. »⁸

Tous ces noms cités sont en rapport avec l'œuvre de Petőfi ;⁹ dans l'étude présente, je m'occupe surtout des rapports à Petőfi de Lamartine, de Hugo et de Musset ; de quelques éléments de leurs influences sur les ouvrages du poète. De l'effet des ouvrages de Dumas et de Béranger exercé sur Petőfi, on avait déjà beaucoup parlé, dernièrement dans le livre de Sándor Fekete.¹⁰ Une question qui revient toujours : pourquoi avait-il considéré des auteurs secondaires (du moins secondaires à nos yeux d'aujourd'hui) comme ses idéaux, plutôt que d'autres, déjà classiques à l'époque, Goethe, Schiller ou encore Lamartine, poète de niveau beaucoup plus haut que Béranger. Ce n'est pas une question de mauvais goût ; ses préférés avaient tout simplement mieux répondu aux exigences qu'il avait formées sur les tâches de la littérature (popularité, familiarité, présence du poète dans la vie publique) ; ils avaient également gagné sa sympathie humaine, cette dernière jouant un rôle important dans les jugements de valeur du poète de vingt ans. « C'est la plus belle mission du monde : divertir les autres. » « Ce n'est pas d'être adoré, mais d'être aimé. » écrit-il à propos de Dickens et Dumas. Malgré toute indépendance de sa pensée, il n'était pas complètement libéré de l'influence des opinions des contemporains pendant sa formation poétique et philosophique (qui d'ailleurs n'était jamais terminée, seulement interrompue). Les contemporains français avaient également jugé Béranger un poète génial ; tout de même, cette opinion en toute vraisemblance n'a pas été transmise directement à Petőfi, sinon par les lettres de János Erdélyi, envoyées de Paris. « À l'heure ultime de Béranger, le nombre sacré se complète, le trois, et on dira : les trois plus grands écrivains de trois siècles français : Molière, Rousseau et Béranger, n'auraient pas été membres de l'Institut. »¹¹

Imre Vahot, rédacteur en chef de *Pesti Divatlap* (Revue de Mode de Pest), bien qu'ayant pas mal agrandi le rôle joué par lui dans les débuts de la carrière de Petőfi, par ses propres vues toutefois avait instinctivement formé le goût de son secrétaire de rédaction. (Dans mon étude « De l'habillement de Petőfi » je m'en suis déjà occupée.) La série d'articles de Vahot, « Töredék-gondolatok a világgöltészetéről » (Pensées sur la poésie mondiale) est parue en 1841 dans la revue *Athenaeum*, et ses jugements de valeur résonnent plus tard dans les énonciations de Petőfi. Même si les écrits, aux moments de leur parution, n'avaient pas attiré l'attention du jeune poète, à partir de 1844 en revanche, lors de leurs rencontres fréquentes, il pouvait

⁸ Lajos Hatvany, *Így élt Petőfi* (Ainsi vécut Petőfi), Magvető, 1967, I, 706, cité par Sándor Lukácsy, « Lamartine et Petőfi », *Le livre du centenaire. Études recueillies et présentées par Paul Viallaneix*, Flammarion, Paris, 1971.

⁹ Petőfi, *Úti levelek Kerényi Frigyeshez* (Lettres de voyage à Frigyes Kerényi). Lettre n° 9.

¹⁰ Sándor Fekete, *Petőfi evangéliuma* (L'évangile de Petőfi), Kossuth, Budapest, 1989 ; János Hankiss, « Petőfi és a francia költők » (Petőfi et les poètes français), *Budapesti Szemle* (Revue de Budapest), janvier 1923 ; Sándor Fekete, « Petőfi et Dumas », *Acta Litteraria*, 13, 1971, etc.

¹¹ *Pesti Divatlap* (Revue de Mode de Pest), 1844, n° 25.

suffisamment entendre leurs jugements. Ainsi l'opinion de Vahot sur Goethe devenu philistin, son avis sur la popularité des pièces de Hugo ou de Dumas, ou encore sur le style ou les qualités d'analyse des caractères de Dickens.¹²

Restons-en toujours à notre tâche désignée, les rapports de Petőfi à Lamartine, Musset et Hugo, le poète lyrique. (Des effets de Hugo, auteur dramatique, nous avons déjà parlé à plusieurs reprises.)

*

À propos de l'influence de Lamartine sur les jeunes Hongrois, en général on parle de son ouvrage *L'Histoire des Girondins* ; tout de même, le rayonnement du poète est bien plus large ; nous y a avons trouvé quelques données dans l'étude citée ci-dessus, de Sándor Lukácsy.¹³ Ces données peuvent être élargies, tant dans le domaine de la ressemblance poétique (sujet, idée, métaphore) que dans celui de la présence philologique.

Petőfi, grâce aux connaissances qu'il a accumulées en été 1843 à Pozsony, est chargé des traductions par Ignác Nagy, destinées à *Külföldi Regénytár* (Romans Étrangers), dont l'une est celle du roman de Charles de Bernards, *La Femme de quarante ans*. L'héroïne du roman, une femme splendide, pendant ses rendez-vous galants, fait lire à ses amants les *Méditations* de Lamartine.

Certainement cette remarque n'a pas échappé à l'attention du traducteur, même s'il n'avait pas encore lu de poésies de Lamartine jusqu'alors : avant 1844, ses connaissances du français ne l'avait pas rendu possible.¹⁴ La catégorie du cœur joue un rôle important également dans la poésie de Petőfi ; suivre la voix du cœur, c'est l'ordre éthique de la génération qui suit l'époque des Lumières, et cet ordre prend chez Petőfi une teinte panthéiste. « Pour moi un homme vaut ce que vaut son cœur » (Traduction de Imre Kelemen) — écrit-il dans le 9^e morceau des *Lettres de voyage*.

Grâce à une étude et à une bibliographie fondamentales du point de vue de notre sujet, le problème de la réception de la littérature française dans la presse hongroise de l'époque des Réformes est déjà élaboré.¹⁵ Nous pouvons y apprendre que dans *Figyelő* (Observateur), le supplément de *Athenaeum*, des compte-rendus de la poésie de Lamartine et de Victor Hugo sont parus dès 1838-1839, mais ces écrits auraient été des lectures précoces pour Petőfi, à l'époque encore étudiant. Peut-être le résumé traduit de l'allemand, paru dans *Regélő Pesti Divatlap* (La Revue de Mode de Pest en Contes), le 31 juillet 1842 a été lu par lui :

¹² Voir les *Lettres de voyages à Frigyes Kerényi* de Petőfi.

¹³ Sándor Lukácsy, *op. cit.*

¹⁴ László Gáldi, « Milyen nyelvből fordította Petőfi "A koros hölgy"-et ? » (De quelle langue Petőfi a-t-il traduit "La femme de quarante ans" ?), *Magyar Nyelv* (Langue hongroise), 1956 ; Sándor Fekete, *Petőfi evangéliuma* (L'évangile de Petőfi), 74-83.

¹⁵ Piroska Madácsy, *Francia irodalom és kultúra a reformkori magyar folyóiratokban ; Magyar folyóiratok (1814-1848) francia vonatkozású cikkeinek bibliográfiája* (Littérature et civilisation françaises dans les revues hongroises de l'époque des Réformes ; Bibliographie des articles à rapport français des périodiques hongrois, 1814-1848), Szeged, 1984.

« Sans aucun doute, Lamartine est un des plus grands poètes lyriques de la France, il possède la gloire d'être le premier à donner une nouvelle forme au langage poétique, en l'embellissant et l'ennoblissant. »

Ou encore plus loin :

« À la parution des premières "méditations poétiques", tout le monde était surpris de l'audace et de la nouveauté des expressions ; cette surprise est devenue bientôt étonnement lorsqu'on s'est rendu compte que la profondeur de ses sentiments, le vol de ses idées et la richesse de sa poésie avaient forcément nécessité ces innovations. Seul un grand poète est capable d'élargir et d'ennoblir la langue, comme cela se produit dans chaque nation. Le sentier avait été ouvert, mais le poète avait eu une lutte difficile contre l'armée canaille des critiques, qui, étant attachés aux formes extérieures, combattaient amèrement contre les innovations. »

Comme si on lisait une réflexion aux critiques de Petőfi des années 1845-1846 !

Dans son étude, riche en données, Sándor Lukácsy cite déjà les vers correspondants des deux poésies, ceux de *L'isolement* de Lamartine et ceux de *Az utolsó ember* (Dernier homme) de Petőfi :

Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons ;

chez Petőfi :

Hagyom magam. Erőtlen hang
Lcszek. Te szélvész légy. Sodorj el.¹⁶

Mais la poésie de Lamartine, *L'isolement* a d'autres parallèles avec d'autres poésies de Petőfi. Ainsi le vers : « un seul être vous manque, et tout est dépeuplé ! »¹⁷ se présente chez Petőfi dans la poésie *Az árva lány* (L'orpheline) :

Csak egy lényvel van kevesebb
Mint tennap volt,
S nekem úgy tetszik : az egész
Világ kiholt.¹⁸

Deux autres poésies peuvent être associées à celle de Lamartine, par la situation poétique, l'une est *Le Ciel étoilé* :

¹⁶ "Je me laisse. Voix sans force je deviens. Que tu sois un orage. Emporte-moi."

¹⁷ Le note déjà Marcell Benedek dans *A francia irodalom* (La littérature française), Budapest, Athenaeum, 1928, et d'après lui, László Bóka dans « Petőfi és Lamartine » (Petőfi et Lamartine), *Könyvek, gondok* (Livres, soucis), Gondolat, 1966.

¹⁸ "Un seul être de moins qu'hier, mais à moi il me semble que le monde entier s'est éteint."

Couché sur le tapis vert sombre de la terre,
 Je contemple en rêvant la voûte au bleu profond,
 Les étoiles bronchées d'or et d'argent s'éclairent,
 Cernant d'une couronne aux rayons vifs mon front.
 Mon âme s'est baignée en ce flot de lucur
 Et s'est débarrassée des terrestres souillures,
 Régénéré, je m'envole vers les hauteurs,
 À la recherche de l'azur.

(Adaptation de Jean Rousselot)

Dans la poésie de Lamartine :

Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,
 Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieus,
 Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre
 Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire ;
 Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour
 Et ce bien idéal que toute âme désire,
 Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

La poésie de Petőfi est née au temps des amours heureuses, celle de Lamartine dans la condition de l'amant devenu veuf ; tous les deux cherchent ce qui se trouve au-delà du ciel étoilé ; l'un doit faire le tour de Dieu également, pour l'autre cela n'est pas nécessaire.¹⁹ Lamartine crée un monde nouveau, puisque dans celui qui est réel, orphelin, il ne trouve plus sa place ; Petőfi, à ce moment justement très à l'aise sur la terre envoie son âme au ciel, comme en reconnaissance, observer si l'amour existe aussi là-bas. L'autre poésie parallèle de *l'Isolement* est *Képzetem* (Mon imagination). En réplique aux dures critiques de l'été 1845 — qui jugeaient son univers poétique vulgaire et trop immanent — est né ce vol vraiment romantique, dans lequel l'imagination de Petőfi quitte l'univers pour en créer un autre.

L'Immortalité de Lamartine pose les questions finales, comme « Qui suis-je, et que dois-je être ? », les mêmes idées sont rédigées par Petőfi le plus nettement dans la poésie *Világosságot !* (De la lumière !) : « Csak azt mondd meg, hogy mi vagyok / s miért vagyok ? »²⁰ *L'Immortalité* figure d'ailleurs dans une collection de quatre volumes, parue à Göttingen en 1841 ; Petőfi possédait deux de ceux-ci. (Chefs-d'œuvre poétiques d'Alphonse de Lamartine, Casimir Delavigne et Victor Hugo — deux parties ont été consacrées aux poésies de Victor Hugo, une partie à celles de Lamartine, et une à Delavigne.)²¹

¹⁹ Est écrit pour la consolation de Mme Charles, comme on l'apprend des commentaires de Lamartine, composés pour l'édition de 1849 de *Premières Méditations Poétiques*.

²⁰ « Dis-moi seulement qui je suis, et pourquoi je suis ? »

²¹ Sándor Lukácsy, *op. cit.*, 296.

*

Des renvois moindres à Victor Hugo dans l'œuvre et dans la biographie de Petőfi prouvent qu'il prêtait également de l'attention à ce géant contemporain. Comme nous l'avons dit ci-dessus, nous entendons cette fois Hugo, le poète lyrique, l'histoire de littérature s'occupait déjà à plusieurs reprises de l'effet de Hugo, l'auteur dramatique (Zoltán Ferenczi,²² András Martinkó²³ et d'autres). La comparaison des deux poètes jusqu'ici n'est faite que par József Szegzárdy-Csengery, à qui nous devons de très belles traductions de poèmes de Hugo également. Mais lui s'occupait avant tout des coïncidences politiques et d'histoire d'idées des deux œuvres poétiques. Dans l'étude présente, je voudrais me limiter aux ressemblances de la structure lyrique et de l'expression lyrique des deux poètes.

D'après une donnée de Pál Jámbor,²⁴ Petőfi avait emmené pour les lire, à l'occasion d'un voyage en bateau sur le Danube, les ouvrages de Dumas, de Victor Hugo et de Heine. Nous n'en connaissons pas les titres. Comme Károly Pákh, témoin du premier voyage dans la Haute-Hongrie de Petőfi écrit, « il lisait à haute voix Victor Hugo, Béranger et d'autres poètes français ».²⁵ Mais nous avons également des preuves philologiques provenant de lui-même, du fait qu'il avait connu non seulement les pièces de Hugo (qui d'ailleurs étaient souvent jouées sur les scènes hongroises, et dont on s'occupait abondamment dans la presse littéraire contemporaine hongroise, voir les données de Piroska Madácsy). Il écrit dans une critique de Richard III :

« L'universalité du talent : voilà la mesure de la grandeur, en art tout comme en poésie ; et voilà pourquoi le théâtre de Shakespeare est plus grand que celui de Molière ; en poésie lyrique, Vörösmarty, plus grand que Victor Hugo, et que, dans l'art dramatique, Egressy est plus grand que ses rivaux. » (Traduction de Imre Kelemen).²⁶

Les autres données montrent des ressemblances dans leurs biographies, ou dans les ouvrages ou encore dans la postérité des œuvres. Hugo dans son poème *Mon enfance* écrit qu'il porte dans son subconscient les victoires des guerres de Napoléon, la gloire : « J'aurais été soldat, si je n'étais poète » dit-il. Dans cette poésie on trouve des vers dynamiques, comme par exemple : « Et de monceaux de morts semant leurs pas sanglants, Je voyais se heurter au loin, par intervalles, Les escadrons étincelants ! » — qui, je crois, sont très proches des vers fameux de *Egy gondolat bánt engemet* (Une pensée me tourmente). Petőfi lui aussi, à une époque — avant la formation de sa vocation à la liberté — s'enthousiasmait pour les gloires de guerres hongroises de jadis, en patriote noble, et s'est plaint de la paresse

²² Zoltán Ferenczi, *Petőfi életrajza* (La biographie de Petőfi), I, 335.

²³ András Martinkó, *A prózairó Petőfi* (Petőfi, le prosateur).

²⁴ Hatvany, *Így élt Petőfi* (Ainsi vécut Petőfi), II, 206.

²⁵ *Vasárnapi Újság* (Journal de Dimanche), 1889, n° 51, et Ferenczi, *op. cit.*, II, 121.

²⁶ *Életképek* (Images de genre), 20 février 1847.

sans victoire de son temps *Mért nem születtem ezer év előtt!* (Pourquoi ne suis-je né il y a mille ans !) — et encore dans *Notes de voyage* (238). La poésie de Hugo *Ce siècle avait deux ans* renvoie avec quelque fierté consciente aux épreuves qu'il avait eu à survivre dans son enfance et jeunesse. Petöfi également avait eu des raisons à réprouver sa destinée, qui lui réservait de dures leçons. Les expériences vécues avaient raffermi l'âme des deux poètes, ils sont devenus sensibles sur le plan social et se sont armés d'une pureté morale (« Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur » — écrit Hugo dans la poésie mentionnée ci-dessus).

L'une et l'autre poésies prouvent leur désir excessif de sincérité, leur caractère extroverti, qui n'ignore pas non plus un certain exhibitionnisme. Dans la postérité des deux œuvres poétiques, on trouve également des traits communs : les historiens de la littérature et les auteurs détestant le lyrisme affiché se sont empressés à nier leur vraie grandeur et leur génie, disant que c'est seulement la prise de position pour une cause politique qui les a rendus grands poètes. Si c'était vrai, leurs œuvres seraient éphémères alors que, malgré une certaine baisse sur les listes de préférence, ce sont des ouvrages de valeur véritable. Souvent, dans les deux cas, on renvoie à une œuvre poétique mutilée, et non à celle qui est entière. On avait accentué l'excellente santé, l'équilibre psychique, l'importance de la popularité et du contenu politique, cachant en même temps les doutes et les incertitudes qui les accompagnent, l'intérêt pour les questions finales métaphysiques, le désir de la complexité de la vie à laquelle appartient également le thème de la vie familiale, quotidienne. « Âme à cent voix » — dit Hugo de soi-même dans une de ses poésies et nous venons de citer de Petöfi « L'universalité du talent : voilà la mesure de la grandeur ». Hugo résigné est au moins aussi peu connu dans l'opinion publique (voir *Ô mes lettres d'amour*) que Petöfi, auteur de *Féfalomban* (Rêverie). Tout de même, la génération qui a suivi — Baudelaire et Reviczky — savait encore ce que la poésie moderne doit à Hugo et à Petöfi.

Les deux sont caractérisés d'une richesse de forme exceptionnelle : à partir des masses de phrase sans frein, jusqu'aux fragments d'une densité exemplaire (p. ex. *Les Djinns* ou *Quand le livre* de Hugo). Mais tout cela pourrait être le sujet d'une autre étude. Revenons aux ressemblances thématiques, comme l'amour et la gloire. Les amours heureuses rendent superflus tous les autres désirs aux vanités du monde. Petöfi écrit dans la 14^e *Lettre de voyage* :

« *J'ai ma bien-aimée qui m'aime, j'ai ma Juliska, et un regard fugitif de ses yeux m'est plus cher que l'éternelle splendeur du soleil de la gloire. Ta bouche coquette, Gloire, a beau sourire ; je ne serai plus ton homme de peine.* » (Traduction de Imre Kelemen.)

Chez Hugo — à côté d'autres passages — on lit dans *Quand tu me parles de gloire* :

La prospérité s'envole
Le pouvoir tombe et s'enfuit.
Un peu d'amour qui console
Vaut mieux et fait moins de bruit.

Cette dernière idée, Petőfi l'a rencontrée dans Béranger aussi ; par contre les réminiscences hugoliennes sont certaines dans les poésies amoureuses par exemple de *Szerelem Gyöngyei* (Perles d'amour) : *Arcképpemmel* (Avec mon portrait) :

Lelkem Illés próféta, a mennybe
Száll a dicsőség lángszekerén —
Híj öledbe, lyányka s lángszekérről
És mennyországról lemondok én²⁷

Elnémult fergeteg (L'orage apaisé) :

Szívem is most ily végtelen róna...
Nincsen benne más, csak szerelem.²⁸

Chez Hugo dans *Puisqu'ici-bas toute âme* les vers suivants correspondent aux vers cités de Petőfi :

Reçois, mon bien céleste,
Ô ma beauté,
Mon cœur, dont rien ne reste,
L'amour ôté !

À l'examen des ressemblances des poésies amoureuses des deux poètes on ne peut pas laisser hors de vue un point important : tous les deux se sont enthousiasmés pour la poésie latine. Le respect de Petőfi pour Horace est bien connu ; j'ai déjà parlé de sa connaissance de l'œuvre d'Ovide dans mon étude sur le cycle *Szerelem Gyöngyei Bertának* (Perles d'amour pour Berthe) (*Új Írás*, mars 1990). Győző Murányi dit dans sa monographie sur Victor Hugo : « Il lisait les auteurs latins, Horace, Juvenile, Virgile, Lucrèce, Tacite, Quinte-Curte, Salluste. Chaque soir, avant de se coucher, il apprenait trente vers par cœur. Il a appris ainsi six mille vers si parfaitement, qu'il les citait sans faute, même après plusieurs décennies. » De cette façon il est même probable que certaines tournures, visiblement identiques, proviennent du même précurseur latin commun.

*

Peu de rapports peuvent être prouvés entre la poésie de Petőfi et celle de Musset. Petőfi mentionne une seule fois le nom de Musset, sur la liste des livres français et anglais, à acheter. L'étude de János Hankiss, *Petőfi és a francia költők* (Petőfi et les poètes français)²⁹, à ce jour la plus riche source des rapports de Petőfi à la poésie lyrique du romantisme français ne mentionne comme réminiscence de Musset que la poésie de Petőfi *A múzsám és menyasszonyom* (Ma muse et ma fiancée) comme celle qui garde l'influence de *Nuit de Mai*, *Nuit d'Août* de Musset.

²⁷ "Mon âme, le prophète Elias, monte au ciel sur le chariot de flamme de la gloire, Appelle-moi, ô fillette, et je renonce et au chariot de flamme et au paradis."

²⁸ "Mon cœur est maintenant également une plaine sans fin, Il n'y est autre chose que l'amour."

²⁹ János Hankiss, *Petőfi és a francia költők* (Petőfi et les poètes français), *ibid.*

Le rapport semble bien probable même de nos jours, la situation de départ chez Musset est la conversation avec sa Muse, d'où s'étend et l'histoire du grand amour du poète et son art poétique. Dans la poésie de Petőfi les deux jeunes filles, la fiancée et la muse, font la paix dans l'amour heureux, et prennent soin ensemble du poète. Dans les deux poésies la muse se présente et cause avec le poète comme une personne vivante. D'autres données peuvent être ajoutées à celles de Hankiss : ainsi, dans la poésie de Petőfi *A költő és a szőlővessző* (Le poète et la vigne), on peut voir renaître le célèbre motif du pélican de *Nuit de mai* de Musset. Il est bien connu que le pélican nourrit ses petits de son sang ; ce qui leur est la vie, pour lui signifie la mort. Musset rapporte cette comparaison aux grands poètes :

Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelques gouttes de sang.

Dans la poésie de Petőfi, le sujet est également le destin du poète : s'il rend son âme au monde, lui, il est consumé. Dans ses images, la poésie *Költő lenni vagy nem lenni* (Être poète ou non) est beaucoup plus proche de l'œuvre de Musset mentionnée ci-dessus. Ici, c'est le poète lui-même qui est le pélican (sans avoir prononcé le mot) qui nourrit la poésie, comme genre :

Nem, költészet, nem hagylak el soha,
Mert nem hagyhatlak el !
Táplálni foglak a gyötört kebelnek
Legforróbb vérivel.
Nem bánom : tépj, eméssz.
Másoktól meghallgattatást sem várok,
Azért éneklek, költök,
Mig végső csepp vérem ki nem szivárog.³⁰

Lisant ces vers, nous ne pouvons douter de la connaissance de *Nuit de mai*. Des difficultés de la création, du destin du poète écrit encore Petőfi dans ses poésies *Jövendölés* (Prophétie), *Hír* (Renommée), *Virágos kert a költő szíve* (Le cœur du poète est un jardin fleuri) également.

Une rencontre encore sur la lisière de la création romantique, entre Petőfi et Musset : le sujet en est la puissance poétique de la douleur à faire écrire des chansons. Dans *Nuit de Mai*, la Muse enseigne à son poète :

³⁰ "Poésie, je ne t'abandonne jamais, puisque je ne peux t'abandonner. Je vais te nourrir du sang le plus chaud du sein tourmenté. Eh bien : que tu m'arraches, me dévores. Je n'attends même pas d'être écouté par d'autres, Tout de même je chante, je compose, jusqu'à ce que la dernière goutte de mon sang me délaisse."

Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur ;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots...

Notre Petőfi — selon certains critiques malins — a bien profité de l'occasion que la mort de Etelka Csapó donna à l'enrichissement de sa poésie. Je ne suis pas d'accord. Le cycle *Cipruslombok Etelke sírjáról* (Feuilles de cyprès sur la tombe d'Etelke) possède certains antécédents, et toutefois le jeune poète étant impulsif dans l'amour aussi, nous n'avons aucune raison de douter de sa sincérité. Tout de même, une fois, le mot lui échappe :

E kincset el nem tékozolnám
A föld minden gyönyöreért sem,
Minden darabja dallá olvad
Lelkemnek titkos műhelyében.³¹

L'étude de Piroska Madácsy ne mentionne que très peu de données relatives à Musset, et cela n'est pas surprenant, puisque Musset, après ses succès de jeunesse, était, vers la fin de sa vie, oublié comme poète même en France. Les coïncidences avec Musset et avec n'importe qui d'autre peuvent être l'effet du hasard, mais l'identité du sujet, la variation de la même idée est déjà intéressante, puisqu'elle relie Petőfi à un grand courant d'idées, le romantisme.

La figure de Victor Hugo est plus proche de Petőfi que celle de Lamartine, ou Musset, mais un poète peut apprendre non seulement du similaire mais également d'un différent.

De la bibliographie de Madácsy il est évident que Victor Hugo et même Lamartine étaient des auteurs connus, au moins dans le domaine du journalisme, en Hongrie, dès les années 1840. La même chose ne peut être dite de Musset, et si l'on accepte les preuves citées ci-dessus de la connaissance par Petőfi de quelques pièces de Musset, sa découverte peut être considérée comme originale. Dans le cas des deux autres précurseurs, on peut également lui attribuer des révélations lyriques plus profondes.

Passons maintenant à l'analyse des poésies d'un même type thématique, ce qui est le lyrisme de la nostalgie. Dans l'histoire littéraire, sans doute d'après quelques antécédents français, plusieurs historiens comparent *Le Lac* de Lamartine, *Tristesse d'Olympio* de Hugo, *Souvenir* de Musset (comme l'analyse de Marcell Benedek,³²

³¹ "Je ne veux gaspiller ce trésor pour n'importe quel plaisir du monde, dans tous ses morceaux il se transforme en chanson, dans l'atelier secret de mon âme."

³² Marcell Benedek, *op. cit.*, 169.

celui de György König,³³ et de Károly Horváth,³⁴ d'autres y ajoutent encore le poème de Petőfi, *Tündérialom* (Rêve de fée), voir László Bóka,³⁵ parlant de la poésie de Lamartine ou Győző Murányi.³⁶ Pourtant, jusqu'ici l'essentiel de la parenté des poésies énumérées restait caché.

Le point de départ des trois poésies françaises est identique : le poète retourne sur le lieu de l'amour passé, le paysage lui évoque les souvenirs doux d'autrefois et offre l'occasion d'une méditation sur la fragilité humaine. Petőfi crée d'abord l'atmosphère de son propre état d'âme tourmenté, et c'est là qu'une voix presque d'outre-tombe, celle du cygne mourant, se fait entendre : la métaphore de la mémoire. La voix est fragile, tombante, éthérée, puisque à la fin de son chant l'oiseau va mourir. Dans le désordre dynamique et sans raison du vers « Sajkás vagyok, vad hullámos folyón » apparaît le beau cygne fier, répandant l'harmonie, la paix ; l'image de la jeunesse et du premier amour, qui conservent et remplissent l'âme. Lamartine a évoqué dans deux grandes poésies le premier paradis perdu, en plus de celle que nous avons citée, l'autre est *Le Premier Regret*, basée sur la mémoire de Graziella ;³⁷ dans cette dernière, nous trouvons une image semblable : le cygne paisible sur le lac est le symbole de l'harmonie. Quoique Petőfi ne pût connaître cette œuvre, car Lamartine n'écrivit son roman et la poésie qui le termine qu'après 1849, quelques fragments de *Ha életében* (Si je n'avais aimé) du cycle *Cipruslombok* (Feuilles de cyprès) montrent des ressemblances étonnantes avec *Le Premier Regret* de Lamartine :

Sur son lit mortuaire, ah, comme elle était belle !
Éclatant dans l'aurore un cygne en plein azur,
Sur la rose d'hiver, un peu de neige pure !
La mort, la blanche mort planait au-dessus d'elle.

(Adaptation de Jean Rousselot)

Chez Lamartine, le même motif :

Un arbuste épineux, à la pâle verdure,
...
Une fleur au printemps, comme un flocon de neige,
Y flotte un jour ou deux

Pour les deux poètes, la mort précoce évoque l'image de l'été dans l'hiver ou l'hiver dans le printemps — c'est-à-dire l'ordre renversé de la nature. Dans ces deux

³³ György König, *op. cit.*, 98.

³⁴ Károly Horváth, *A romantika* (Le romantisme), Gondolat, 1978, 97-98.)

³⁵ László Bóka, *op. cit.*, 49.

³⁶ Győző Murányi, *Az Óceán-ember* (L'homme-océan), Gondolat, 1970, 229-230.

³⁷ Le modèle était une jeune ouvrière de fabrication de tabac, qui est morte de chagrin, lorsque Lamartine l'avait abandonnée. Postface de György Somlyó, in : Lamartine, *Graziella*, Magyar Helikon, 1980.

poésies la disparition de l'amour se fait irréversible par la mort de la jeune fille aimée, ainsi la douleur en est plus profonde.

Chez Petőfi la voix de la mémoire remet le poète de son état d'âme présent dans le passé, au début de sa jeunesse : « Nem voltam többé gyermek, s nem valék / Még ifjú »³⁸ L'enfance se présente chez Musset dans le sens que c'est l'amour qui l'a rendu de nouveau enfant. La voix hugolienne de la mémoire est très vive, presque corporelle : « L'âme... / Sent quelque chose encore palpiter sous un voile... / C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir ! » Pour Petőfi, dans le passé tout était idéal : il avait un ami fidèle, il croyait à l'avenir. Il dessine l'histoire du développement de la jeunesse, première phase : tout paraît accessible, la richesse, la renommée, le bonheur ; deuxième phase : le monde extérieur disparaît, restent les désirs, la convoitise de quitter la réalité (peut-être parallèlement à la connaissance plus profonde des possibilités), l'animation des êtres intérieurs, l'amour pour un être incorporel, céleste (à la mode de Kölcsey ou de Schiller) qui aboutit presque à une tragédie. Et c'est à ce moment que le premier amour terrestre arrive. Chez le poète hongrois, le décor en vient de son imagination, le sommet d'une haute montagne d'où le jeune homme s'apprête à se jeter dans la profondeur. Un véritable endroit romantique. Bonheur retrouvé, accompli. La première réaction : faire arrêter le temps :

... miért nem váltunk itt kővé ?
Hadd fűgtem volna mindörökre rajta !³⁹

Ce geste se retrouve chez Lamartine aussi, la dame dit dans *Le Lac* :

Ô temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !

...
Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;

Hugo, dans *Tristesse d'Olympio* se plaint : « N'existons-nous donc plus ? Avons-nous eu notre heure ? »

Dans les poésies de la nostalgie, au temps et à l'amour s'ajoute en troisième lieu la nature : les trois composantes sont en corrélation permanente et changeante. Chez Petőfi l'amour accompli change autour de lui la nature aussi :

Kékebb az ég, sugárosabb a nap,
S e fák alatt itt hűvösebb az árnyék,
S pirosb a rózsa, illatosb a lég...
Ah, mintha csak egy más világban járnék⁴⁰,

³⁸ "Je n'étais plus enfant, et je n'étais pas encore jeune homme."

³⁹ "... pourquoi n'est-on pas devenu pierre ? Que je puisse m'y attacher pour toujours."

⁴⁰ "Le ciel est plus bleu, le soleil plus éclatant, et sous ces arbres ici, l'ombre est plus fraîche, et la rose est plus rouge, et l'air plus odorant... Ah, comme si je marchais dans un autre univers."

s'écrite la fillette, d'être céleste devenue amante terrestre, après le rendez-vous. C'est la première métaphore de la nature chez Petőfi ; la deuxième se produit par la disparition de l'amour, par le refroidissement du cœur :

Eljött az ősz, ez a vad zsarnoka
 A természetnek. Kérlelhetetlen karja
 Letépi a szegény fák levelét,
 A földre sujtja, és lábbal tiporja.
 Lábbal tiprá boldogságunkat is ;
 Reánk küldé enyészetes szelét
 Elválás képiben, s ez arcainknak
 Leszaggatá szép rózsalevelét.⁴¹

Dans la poésie de Lamartine, la fonction de la nature est différente :

« Hé quoi ! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ? », c'est-à-dire c'est la nature qui doit conserver le souvenir de l'amour disparu :

Ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
 Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
 Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
 Au moins le souvenir !
 Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
 Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,
 Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
 Qui pendent sur tes eaux !

Le paysage, la nature n'est pas une matière modelable qui pourrait refléter les sentiments humains, mais ils sont témoin et memento.

Chez Musset le temps se dissout dans la nature, en leur contrepoint se trouve l'amour qui est éternel, tout au moins comme souvenir :

Oui, les premiers baisers, oui les premiers serments
 Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,
 Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,
 Sur un roc en poussière.
 Ils prirent à témoin de leur joie éphémère
 Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,
 Et des astres sans nom que leur propre lumière
 Dévore incessamment.

Nous devons également mentionner ici *Roméo et Juliette* de Shakespeare, où, après la déclaration d'amour, Juliette s'écrite :

⁴¹ "L'automne, ce tyran cruel de la nature, est arrivé, son bras impitoyable arrache les feuilles des pauvres arbres, les abat sur terre et les foule au pied, il a foulé au pied également notre bonheur, y envoyant son souffle destructeur, sous les traits de la séparation; et cette dernière a arraché les belles feuilles de rose de nos visages."

O, swear not by the moon, th'inconstant moon,
That monthly changes in her circled orb,
Lest that thy love prove likewise variable.⁴²

La poésie de Musset est proche de celle de Petőfi par sa conception de l'amour comme souvenir, que personne ne peut nous arracher, sinon notre mémoire, qui le laisse tomber.

La foudre maintenant peut tomber sur ma tête ;
Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché !
Comme le matelot brisé par la tempête,
Je m'y tiens attaché,

écrit Musset.

Dans la clôture de *Tündérlom* (Rêve de fée) Petőfi se plaint du pâlissement de la mémoire du premier amour. La métaphore du matelot brisé qui évoque de manière excellente l'état d'âme du naufragé de l'amour Musset — George Sand, se retrouve également dans la poésie de Petőfi.⁴³

Pour en revenir à la corrélation d'amour — temps — nature, examinée dans la poésie de Victor Hugo, il est à constater que le poète rapporte la fragilité de l'amour au temps, aux changements survenus dans la nature et dans le paysage.

Nos chambres de feuillage en halliers sont changées !
L'arbre où fut notre chiffre est mort ou renversé ;
... Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée,
Folâtre elle buvait en descendant des bois ;
... On a pavé la route âpre et mal aplanie,
... La forêt ici manque et là s'est agrandie...

Je veux mentionner ici comme curiosité le roman de József Eötvös *A karthausi* (Le chartreux), une des lectures préférées de Petőfi.⁴⁴ Le roman se joue en France, avant, pendant et après la Révolution de juillet 1830 — évidemment, il est saturé des idées du romantisme français, sans citer les noms des auteurs, plutôt filtrées à travers les idéaux de Eötvös. Ainsi la description de la vision du monde de la génération du protagoniste n'aurait jamais pu naître sans l'œuvre de Musset, *La confession d'un enfant du siècle*. Évidemment, dans le roman riche en idées (même surchargé de méditations qui en font justement une curiosité pour l'historien de littérature), l'amour prend une place importante. Le détail suivant est très intéressant par sa parenté spirituelle en même temps avec *Tündérlom* qu'avec les trois poésies françaises : “Regarde les étoiles, leur lueur change, les fleurs se fanent et poussent de nouveau ; la mer, se retirant et montant, se cherche de nouvelles limites ; partout,

⁴² “Par la lune ne jures, cette lune inconstante, Qui change mois par mois en sa route cerclée, De peur que ton amour s'avère aussi variable.” Acte II, scène 2, traduction d'Élisabeth Cottier-Fábián.

⁴³ Par exemple dans sa poésie *A szél* (Le vent).

⁴⁴ Petőfi a lu le roman de Eötvös *A karthausi* (Le chartreux) en 1842, voir Sándor Fekete, *Petőfi evangéliuma* (L'évangile de Petőfi), 252.

où tu regardes, tout change, tu cherches en vain dans le monde l'image de la perpétuité, mais jette-toi dans mes bras, tu entendas mon cœur palpiter, et là tu la retrouveras." (Partie II, 82.)

C'est seulement dans *Tristesse d'Olympio* qu'à la douleur de la disparition est ajoutée l'idée de l'arrivée de nouvelles générations, les trois autres poètes ici ne dépassent pas les limites de leur destin personnel. Pour Hugo l'idée est douloureuse, que « L'air joue avec la branche au moment où je pleure ; / Ma maison me regarde et ne me connaît plus... », c'est cette pensée qui fait arriver l'homme de l'océan à la constatation de l'indifférence de la nature ; mais les amoureux, eux, au moins répondent à l'infidélité du décor par leur fidélité aux souvenirs. Si ce n'est plus le leur, ou celui de qui que ce soit, l'amour, le souvenir de l'amour vécu est éternel, dit Hugo dans la clôture de la poésie. Parmi les quatre poésies, c'est celle de Petőfi seule qui dans sa terminaison peut se libérer du ton pathétique, et peut revoir le rêve de fée passé, en homme qui a mûri, contemplant son être de jeunesse d'un certain geste nostalgique et d'une supériorité qui pardonne aux jeunes avec une distance sage et souriante :

Azóta arcom és kezem begyógyult,
 Arcom s kezem, mit túske sérte meg,
 S szivemből is ki vannak irtva már
 az elválástól támadott sebek ;
 De a sebeknél jobban fáj nekem most,
 Jobban fáj az, hogy már-már feledem
 Ábrándjaidnak édes üdvességét,
 Oh tündéralom, első szerelem !⁴⁵

Tout cela est encore un supplément dans le sens à définir le fait que c'est le changement des sentiments, le travail permanent de la nature, qui forment également le personnage, celui-ci ne pouvant plus entrer de la même manière dans un rêve suivant.

La poésie de Petőfi est une pièce digne des trois grands poètes français de la nostalgie et s'ancre dans un des grands thèmes de la tendance européenne, le romantisme. Le genre de poésie de la nostalgie se retrouve dans d'autres littératures nationales bien sûr. Károly Horváth, auteur du volume *Romantisme* considère que dans le romantisme anglais c'est la poésie de Wordsworth *Daffodils* qui fait naître le genre. Dans les fameuses notes finales de l'étude de János Horváth sur Petőfi, où il a résumé les précurseurs éventuels des ouvrages du poète hongrois, pour *Tündéralom* nous trouvons des ouvrages de Shelley, comme antécédents.

Les trois poésies françaises auraient pu naître d'un concours poétique latent, Lamartine étant le premier, Hugo continuant et Musset terminant. Nous n'avons pas

⁴⁵ "Depuis, mon visage et mes mains sont guéris, Mon visage et mes mains, qui étaient blessés par des épines, et de mon cœur également les blessures de la séparation sont chassées, mais des blessures me fait beaucoup plus de mal que je sois sur le point d'oublier la douceur de tes rêves, oh rêve de fée, premier amour."

de données philologiques directes (laquelle des trois Petőfi a-t-il connue ?) mais au moins une d'entre elles, c'est certain.

Je crois que pour tout lecteur connaissant un peu la littérature hongroise, il serait inutile de prouver par des chiffres que parmi nos poètes, c'est Petőfi qui a voyagé le plus. Ces voyages, représentant et remplaçant en même temps ses études supérieures, se sont limités, à une seule exception : au territoire de la Hongrie de l'époque. À l'aide de ses lectures, il a réussi tout de même à parcourir toute l'Europe, donnant un exemple éternel à la délicatesse, et à l'esprit européen et ouvert.

Gergely ANGYALOSI

Institut d'Études Littéraires de l'Académie des Sciences de Hongrie

La vision de l'Apocalypse dans la littérature hongroise contemporaine

Un texte bien connu de Jacques Derrida nous parle « d'un ton apocalyptique adopté naguère en philosophie ». Comme on sait bien, ce titre est la paraphrase de celui d'un opuscule de Kant, qui a traité, sur un ton condescendant des soi-disant philosophes de son époque. Or il se trouve que depuis peu l'idée — et l'envie — m'est venue de paraphraser la paraphrase derridienne ; c'est pour cela que je vais parler aujourd'hui « d'un ton apocalyptique constamment présent dans la prose hongroise », me limitant essentiellement aux œuvres publiées pendant les deux dernières décennies.

Ce choix de thème me paraît justifié pour deux raisons : d'une part, parce que le ton et le style apocalyptique sont loin d'être étrangers des avant-gardes de tous temps. J'oserai dire qu'un des rares gestes communs des avant-gardistes ou des néo-avantgardistes, c'est que leur mode de pensée, leur vision du monde, leur « stratégie », au dire de Derrida, est fondamentalement apocalyptique. D'après le philosophe français, parmi les nombreux traits qui caractérisent un écrit de type apocalyptique, on peut isoler « la prédiction et la prédication eschatologique, le fait de dire, prédire ou prêcher la fin, la limite extrême, l'imminence du dernier ». Presque tous les courants d'avant-garde prétendent annoncer la fin de l'histoire et le commencement d'une autre. La différence entre les tendances d'avant- et d'après-guerre consiste en premier lieu dans l'acceptation et l'expression ouverte ou voilée du désir de faire table rase, dans l'attachement ou dans l'indépendance relative à une idéologie politique en ce qui concerne la vision sur l'avenir de l'homme. Cela ne veut pas dire bien sûr, que toutes les avant-gardes soient également prophétiques ou bien que la volonté de faire table rase et de prêcher le nouveau soit suffisante pour pouvoir parler d'avant-gardes. Mais je me permets d'affirmer qu'il n'y a pas d'avant-gardisme sans une pensée apocalyptique manifestée d'une façon directe ou indirecte, et cela me suffit pour le moment.

D'autre part il ne faut pas oublier qu'en Europe centrale ou en Europe du Centre-Est la vision ou la prévision de l'Apocalypse était d'une importance probablement sans équivalent en Occident, et ce à différentes périodes de l'histoire nationale de ces peuples. Dans l'histoire de la littérature hongroise, l'un des motifs apocalyptiques le mieux connus, c'est la vision de la mort de la nation, imaginée comme une scène d'enterrement gigantesque, la mise au tombeau du dernier Hongrois, ou plus précisément de l'avant-dernier, parce que le dernier, c'est le poète qui raconte tout cela en dénonçant l'indifférence cruelle des autres peuples et en évoquant le désert que sera le monde sans Hongrois.

Dans cet exposé, je voudrais donc démontrer ou plus simplement montrer deux choses. La première, c'est que la tradition apocalyptique reste vivante dans la prose hongroise la plus moderne. En soi-même, ce n'est pas une grande découverte que

cette idée-là, surtout si l'on ne perd pas de vue l'avertissement de Derrida. Il nous dit que le discours occidental (et il n'y a pas de différence de ce point de vue entre les parties de l'Europe) donc, ce discours ne peut pas éviter d'être apocalyptique, que nous parlons — et par conséquent nous vivons — au sein même de l'héritage apocalyptique. Mon but serait donc de préciser le mode d'être de la présence de cet héritage dans les œuvres que j'ai choisies d'une façon nécessairement accidentelle. Dans un deuxième temps, il me reste à rendre visible la forme d'apparition pourtant spécifique de la couche ou la strate apocalyptique dans ces œuvres qui peuvent être caractérisées par des traits plutôt modernistes ou post-modernistes. On doit d'ailleurs distinguer entre ces deux adjectifs : s'il y a quelque différence entre les œuvres de la modernité dite traditionnelle et le soi-disant post-modernisme, c'est que ce dernier à défaut d'une vision totalisante (négativement ou positivement totalisante) du monde, ne se prête pas aussi facilement aux forces eschatologiques ou chiliastiques du discours. Paradoxalement, s'il en est ainsi, c'est grâce à ce que Jean-François Lyotard a appelé « la décomposition des grands récits » articulant notre monde, notre conscience historique, c'est-à-dire et de nouveau, grâce à *la fin* ou *la clôture* de quelque chose. Sans doute cette fin diffère-t-elle des précédentes, étant donné que celle-ci veut être la fin des fins. Et l'on ne doit pas ignorer cette volonté, cette réflexivité en quelque sorte du post-modernisme même s'il faut une naïveté incontestable pour croire qu'on peut sortir une fois pour toute de l'encerclement apocalyptique de la voix humaine.

Le sens original du mot « apocalypse » est dévoilement, découverte, divination (sur l'avenir humain) mais aussi la révélation d'un secret, d'une chose à dissimuler, le dévoilement d'une partie du corps, du sexe par exemple. Se référant à une nouvelle traduction (française) de l'apocalypse de Jean, Derrida souligne que nulle part (c'est-à-dire ni en grec, ni en hébreu) « le mot *Apocalypse* (...) n'a donc le sens qu'il a fini par prendre en français et dans d'autres langues : catastrophe redoutable ». Il est évident que dans les romans des écrivains hongrois de la génération née vers le tournant des années quarante et cinquante, c'est le deuxième sens qui domine. Je pourrais citer beaucoup d'exemples : dans le roman de György Konrád *Les Fondateurs* on rencontre des rêves et des visions sur une ville frappée par un tremblement de terre « sur les ruines de laquelle l'in vraisemblable a dressé son camp et se logeait pour une durée illimitée ». La fin de ce même ouvrage nous fait assister à la vision d'une scène carnavalesque (qui ressemble fort à une danse macabre) où les trompettes de la nuit de Saint-Sylvestre ne cessent pas de sonner. La différence par rapport au récit biblique c'est qu'ici chacun des participants peut se considérer comme l'un de ces sept anges à qui « trompettes sont données ». Il n'y a plus des élus, des proches de Dieu — tout se passe comme si Dieu lui-même n'était qu'un pauvre habitant de Budapest qui n'a d'autre perspective au seuil du Nouvel An que sonner sa trompette de papier, sans espoir mais en même temps dépourvu du sentiment d'une tragédie cathartique.

On ne saurait méconnaître l'allusion biblique : le narrateur avoue que pour lui, la différence entre le dedans et le dehors est en train de disparaître, « le monde neutre est saisi dans un faisceau de messages » et ce sera « l'alliance dont on ne va pas réchapper ». L'apocalypse est toujours porteuse de messages, puisque elle est aussi

une communication entre Dieu et l'homme (ou pour les athées, entre la transcendance éthique ou historique et l'immanence de la vie quotidienne). Chez Konrád, le message ne nous promet pas une nouvelle Jérusalem et le manque de perspective donne lieu paradoxalement à la formation d'une communauté éphémère, celle d'être-ensemble dans l'invraisemblable.

Konrád n'a réussi à publier son roman qu'en 1977, après une longue hésitation et des efforts de censure des autorités. Un écrivain beaucoup plus jeune, László Márton a débuté, en revanche, sans grandes difficultés en 1981 avec un recueil de nouvelles intitulé *Poursuite des spectres dans le grand Budapest* où l'on trouve un récit intéressant de notre point de vue. Le titre en est *Crible*. Le narrateur se promenant dans la ville s'aperçoit que des gens, des maisons, des rues entières disparaissent brusquement et cèdent leur place au néant. Les habitants de Budapest s'efforcent bizarrement de continuer leur vie, les policiers essayent de maintenir l'ordre ; les gens, parmi eux le narrateur, veulent contourner les trous de néant qui se multiplient. La ville commence à ressembler à un grand crible, auquel sont passés tous ceux qui s'avèrent trop lourd. L'écrivain qui était évidemment influencé par la littérature baroque hongroise et allemande, ne nous dit pas que c'est Dieu qui tient le crible — mais il ne peut en être autrement. C'est un Dieu invisible, impersonnel, qui ne montre pas des traits communs avec « celui qui est assis sur le trône » chez saint Jean ou avec l'agneau à sept cornes et à sept yeux. Mais le commentaire du narrateur nous explique l'idée de l'Apocalypse éternelle tout à fait dans le sens derridien (si l'on fait abstraction de l'apparition du motif de l'être élu, survivant de la catastrophe à la fin de l'écrit). « Je ne sais pas comment a commencé cette chose dont il s'agira dans ce qui suit ; et il paraît que ça s'est fini parce que si tout est fini cela veut dire que le processus de finissement est aussi bien terminé, pour ne pas parler de la cause qui l'avait déclenché, puisque je n'ai aucune idée de sa nature ». C'est donc une clôture qui met fin à tout finissement, l'Apocalypse de l'Apocalypse. Et cette vision va de pair avec une expérience acoustique non moins effrayante : « la parole reste là, l'homme se perd dedans sans mot dire ». La langue devient en quelque sorte le représentant du néant du monde.

Mais l'écrivain le plus évidemment apocalyptique est Péter Hajnóczy, disparu à l'âge de trente-neuf ans, après une vie tourmentée par l'angoisse, les doutes et l'alcool. Presque toutes ses œuvres pourraient être citées ici, depuis un petit écrit où les enfants de l'école maternelle finissent par s'entre-tuer jusqu'à ce texte qui s'intitule *L'Ordre* où le narrateur dit : « Dieu est en moi comme de l'arsenic », où « il fait noir comme dans la viande hachée » et les effets sonores se répétant régulièrement sont *La Marseillaise* et le *Dies irae*. (Il paraît que pour Hajnóczy le texte et la musique de *La Marseillaise* sont l'expression par excellence de la violence apocalyptique.) Mais c'est *La fiancée de Jésus* qui est la plus révélatrice pour notre propos.

Les personnages de ce roman vivent dans un pays où l'on fait la chasse aux gens : les chasseurs occidentaux y peuvent s'acheter un permis de chasse pour pouvoir tuer les beaux spécimens humains. Ceux-ci, après avoir été préparés, servent de trophées et de décorations pour les intérieurs. La chasse est une importante source de devises occidentales pour le pays en difficulté. Le

gouvernement hongrois donne un appui financier considérable à la famille des trophées ; la préparation des trophées, faite par les tziganes, favorise le commerce. En famille on est fier d'avoir livré un trophée et dans les quartiers peu fréquentés on pend les cadavres aux arbres pour attirer l'attention des chasseurs sur les terrains inexploités. Le personnage principal lui-même rêve d'être chasseur, mais doit d'abord passer le baccalauréat ; il est marié et sa femme, Mari (le nom est important) gagne sa vie comme prostituée.

Le message apocalyptique est porté ici en premier lieu par les figures féminines, bien que le récit mette au centre les pensées et le destin du garçon. Il s'agit d'abord de la mère qui montre toute l'ambiguïté de la maternité : elle est la mère nourricière, mais la nourriture préparée par elle peut tuer, en étouffant l'ami du garçon. Cette ambiguïté est en rapport homologique avec une autre, celle de la figure de la Sainte Vierge, mère de Jésus. Dans les rêveries blasphématoires du personnage principal, la Sainte Marie apparaît comme une femme des revues pornographiques, dont l'image la plus caractéristique est la Sainte Vierge au fouet et aux bottes noires. Symboliquement, la prostituée est la femme qui ne connaît pas la maternité, et ces visions s'opposent évidemment à la conception chrétienne sur la mère de Dieu. Dans ce roman, Marie reste fiancée, la promesse divine n'est pas tenue, le Sauveur n'arrive pas. Il y a un parallèle entre cette Sainte Marie qui finit par se transformer en poivrons farcis (plat vulgaire de la cuisine hongroise — on voit apparaître ici de nouveau la symbolique de la nourriture) et la Sainte Vierge protectrice de la Hongrie. Selon la tradition nationale, elle a fait la promesse de protéger le pays, mais l'histoire nous apprend que cette promesse non plus n'a pas été tenue. On voit que le monde du roman de Hajnóczy est très profondément enraciné dans l'héritage apocalyptique national.

Le problème qui revient et apparaît de temps en temps chez ces auteurs, est ce que Paul Ricœur a appelé « le scandale du mal ». Le même Hajnóczy a écrit dans un de ses derniers textes qu'on ne peut pas ne pas lutter avec « le Grand Potier », contre le Dieu-démiurge de la main duquel la création s'est échappée. L'idée que l'existence du mal est inacceptable et difficile à intégrer dans une vision du monde qui suppose un Dieu tout-puissant constitue le fondement d'une problématique millénaire dans la culture judéo-chrétienne. Ce qui est spécifique chez les écrivains hongrois qui placent au premier plan la question ontologique, théologique ou historique du mal, comme c'est le cas de László Krasznahorkai et quelquefois de Péter Nádas ou Péter Esterházy, c'est une certaine indécision entre la conception du mal comme scandale existentiel incompréhensible, au sens de Ricœur, et d'autre part comme punition ou châtement inévitable et mérité des Hongrois.

On est arrivé sur ce point à la première signification au sens original du mot *apocalypse* mentionné par Derrida. Car le secret, la chose à dissimuler chez les écrivains hongrois se confond d'une façon inextricable avec le sentiment d'une honte et, comme on a déjà dit, avec un sentiment de culpabilité. Dans ces textes, les gens essaient de vivre ensemble avec la catastrophe comme si de rien n'était. Ce paradoxe est en même temps le nœud poétique autour duquel peuvent s'organiser la plupart de ces récits. Le vrai mystère, c'est la possibilité de cette "coexistence pacifique" avec le désastre intérieur et extérieur dans un monde d'où Dieu s'est retiré. C'est vraiment

comme un « tango avec le diable » en empruntant le titre du roman de László Krasznahorkai. La honte apocalyptique signale toujours l'incompréhension devant cette survie mystérieuse de l'âme au milieu de la culpabilité commune (*Vollendete Sündhaftigkeit*, disaient les philosophes allemands d'autrefois). Péter Nádas écrit dans son *Livre de l'année*, paru en 1989, au seuil du changement de système politique : « Combien de fois je me suis préparé à mourir et combien de fois je ne suis pas mort pour autant ». C'était un peu le cas de tous les écrivains de talent à cette époque. La fin du monde est arrivée, mais ce finissement ne cessait pas de finir, « quoiqu'on vécût encore », selon le mot de saint Augustin.

Il est bien connu qu'en Hongrie le changement social n'était pas du tout apocalyptique. On peut dire que personne n'a rien prévu de ce changement. Il n'y avait pas de prophètes, les écrivains ne l'étaient pas non plus. Quoi de plus naturel que cela ? Ce qui est vraiment caractéristique, c'est notre enfermement commun dans un des tons apocalyptiques, bien qu'il y en ait plusieurs. Il faut dire que nous — c'est-à-dire écrivains et non-écrivains — nous trouvons un peu déçus et comme désarmés de la terrible banalité des événements. Ce qui ne veut dire ni plus, ni moins, que, pour le moment, nous sommes encore incapables de “changer d'apocalypse”. Derrida décrit cette situation comme « renversement catastrophique » où l'on « ne sait plus très bien, qui adresse quoi à qui ». Le nouveau message n'est pas encore arrivé.

« Proche et difficile à saisir est le Dieu. Mais où est le danger croît aussi ce qui sauve », dit le *Patmos* de Hölderlin. Si je peux m'exprimer ainsi, on est encore dans un des paradigmes apocalyptiques, celui de l'absence de Dieu et l'imminence du danger. Peut-être faut-il que le sauveur croisse en nous, autrement dit une transcendance historique ou religieuse, peu importe, qui viendra déplacer la géographie de notre intériorité, tout comme celle de ce jeu de langage qu'est la littérature.

Le drapeau de Budapest, histoire d'un emblème contesté

Quiconque circule sur les quais du Danube, à Budapest, et spécialement à hauteur du pont de chaînes (Lánchíd), ne peut pas ne pas remarquer la présence d'un pavillon qui ne lui est pas familier et qui en même temps rappelle inmanquablement celui de la Roumanie. Il flotte, par exemple, sur le sémaphore en forme de tour crénelée que l'on aperçoit à hauteur de l'Académie des sciences, à l'entrée du port fluvial destiné aux bateaux de tourisme. Les jours de fêtes locales on le retrouve sur quelques uns des bâtiments municipaux, à commencer par l'hôtel de ville, seul ou en compagnie des couleurs nationales rouge-blanc-vert.

Ce drapeau qui étonne et fait jaser est celui de la ville de Budapest. Il est à la capitale hongroise ce que sont les couleurs bleu-et-rouge à la ville de Paris. Mais dans quelles circonstances historiques précises a-t-il été créé ? Voilà ce que savent fort peu de budapestois et encore moins de Hongrois.

Naissance de Budapest

C'est en 1848, dans les journées révolutionnaires qui suivirent l'insurrection du 15 mars que le « Comité de salut public » (Közcsendi bizottmány), instauré à l'imitation des conventionnels français, proclama la nécessité de réunir en une seule commune les villes jumelles de Pest et de Buda, désormais reliées par un pont grâce à l'initiative d'István Széchenyi. Le gouvernement Batthyány, qui prit la suite de cet éphémère Comité de salut public, décréta en effet que la capitale de la Hongrie en lutte pour son indépendance s'appellerait dorénavant Budapest (sans trait d'union), et non pas Pest-Buda comme d'aucuns l'avaient suggéré. Effectivement, les lois qui furent votées alors dans l'euphorie des premiers succès, firent directement mention de la ville sous sa nouvelle appellation, comme s'il s'agissait d'un fait accompli. La volonté d'union existait bien, mais le temps manquait pour transformer en réalité quotidienne ce qui n'était encore qu'un vœu pieux, ou plutôt un geste symbolique, corollaire de la proclamation d'indépendance du 14 avril et de la déchéance des Habsbourg. Il n'empêche que, à la date du 24 juin, Bertalan Szemere, ministre de l'Intérieur, ordonna aux administrations d'entreprendre sans plus attendre l'unification des deux villes. « L'État hongrois ne peut avoir qu'une capitale, à laquelle Pest communique sa force et Buda le souvenir d'une lointaine histoire », écrit-il. Un premier pas fut franchi avec la réunion de la « ville champêtre » (mezőváros) d'Óbuda à la « ville royale » (királyi város) de Buda. Mais l'échec de la révolution nationale en octobre 1849 mit un terme à un processus à peine ébauché.

Chose curieuse, le gouvernement autrichien ne fit pas obstacle à la fusion de Buda et Óbuda. Mieux encore, il la mit lui-même en application. De même, il fit de Buda et de Pest une seule circonscription administrative et fiscale. En revanche, dans leur amertume, les Hongrois vaincus en allèrent jusqu'à protester contre ces mesures d'unification qu'ils avaient eux-mêmes souhaitées, de sorte que Vienne

décida en 1860 d'en revenir à une administration distincte de part et d'autre du Danube.

Le compromis de 1867 changea les choses radicalement. Les Hongrois purent reprendre en main leur destin et remettre en chantier ce qu'ils avaient voulu faire dans la période 1848-1849. Dès 1868, une loi fut passée instaurant de nouveau une seule circonscription administrative et fiscale dans les deux villes. L'année suivante, il en fut de même pour l'organisation scolaire, et en 1870 fut créé un « Conseil des travaux publics » (Közmunkák tanácsa) ayant compétence des deux côtés du fleuve.

Il s'agit à présent de passer dans la loi l'acte solennel par lequel sera définitivement fondée la nouvelle grande capitale de la Hongrie renaissante. Un comité préparatoire est convoqué par le premier ministre Menyhért Lónyay. Les partisans de l'unification immédiate l'emportent largement sur ceux qui en redoutent les conséquences négatives. Mór Szentkirályi, maire de Pest, est de ceux-là. À cause de ses montagnes, Buda ne peut pas se développer, assure-t-il, il sera un boulet pour Pest, dont le dynamisme risque d'être freiné, voire paralysé. Il dit craindre également la germanisation, car la population de Buda est pour moitié de langue allemande. Mais ce combat d'arrière-garde ne peut pas arrêter la volonté chaque jour plus affirmée des habitants des deux villes de lier leurs destins. Antal Csengery, enthousiaste et convaincant, emporte l'affaire devant le parlement, et le 9 décembre 1872, les députés adoptent à une écrasante majorité la loi XXXVI qui fait enfin de Pest et de Buda la ville de Budapest.

Les dés sont jetés.

Naissance du drapeau

La loi XXXVI entre en vigueur le 1^{er} janvier 1873, constituant le cadre dans lequel il restait à mettre au travail les commissions spécialisées. Celles-ci sont chargées d'élaborer les nouvelles dispositions réglementaires communes, sous la haute direction d'un comité de trente-quatre membres représentant Buda, Óbuda et Pest, responsable devant le ministre de l'Intérieur. Parmi ces commissions spécialisées, l'une a reçu mission de dessiner le drapeau et les armoiries de la capitale. Elle comprend non seulement des hommes politiques et des historiens, mais aussi des héraldistes. Il s'agit, en effet, de faire du neuf, et en même temps du définitif, drapeaux et armoiries n'étant pas de ces symboles que l'on peut changer à tout propos, au gré des circonstances. Le 29 mai, la commission héraldique remet ses propositions au ministre de l'intérieur Gyula Szapáry, qui les approuve après s'en être entretenu avec le premier ministre József Szlávy. Le 21 septembre suivant, l'empereur François-Joseph, agissant en sa qualité de roi de Hongrie, appose son paraphe au bas du projet.

À dater de ce moment, Budapest dispose d'un drapeau à trois bandes longitudinales d'égale largeur, rouge-jaune-bleu ciel, qui reprend les trois couleurs retenues pour les armoiries. Le 9 octobre suivant, au cours d'une séance solennelle, le nouveau bourgmestre-en-chef (főpolgármester) Károly Ráth, en présence du maire (polgármester) Károly Kamermáyer et de son premier-adjoint (alpolgármester) Károly Gerlőczy, fait pour la première fois hisser le nouvel emblème sur la façade de l'hôtel de ville.

Ainsi est consacrée de façon figurée l'union des trois villes (trois bandes, trois couleurs) en même temps que la création de la nouvelle capitale hongroise, dont le drapeau reprend la disposition du drapeau national, à trois bandes longitudinales rouge-blanc-vert, instauré lors des événements de 1848.

Or, cet emblème qui se voulait unificateur, suscite bientôt la zizanie. Les habitants de la capitale lui trouvent une étrange ressemblance avec celui dont se sont dotés les révolutionnaires roumains en 1848 quand, sous la direction d'Avram Iancu, ils se sont dressés contre les Hongrois en Transylvanie et se sont faits les alliés objectifs des Habsbourg. Depuis lors, à la suite de l'union de la Moldavie et de la Valachie, intervenue le 24 janvier 1859, les trois couleurs bleu-jaune-rouge sont devenues le drapeau de la Roumanie, voisin redouté pour son irrédentisme. Du coup, les budapestois se refusent à l'utiliser, se contentant de grincer des dents ou de ricaner quand ils l'aperçoivent au mât d'un édifice municipal.

En fait, la prétendue ressemblance est illusoire. Le drapeau roumain est constitué de trois bandes transversales — comme celui de la France — bleu-jaune-rouge, et en outre le bleu est nettement plus foncé que celui de Budapest. Il n'empêche que ce drapeau quelque peu provocateur n'a jamais vraiment été accepté par les Hongrois qui lui préfèrent systématiquement les trois couleurs nationales, même lors des célébrations et manifestations locales.

Naissance des armoiries

La commission spécialisée, présidée par Albert Nyáry, s'est vivement préoccupée de réaliser des armoiries qui soient "parlantes", autrement dit qui indiquent clairement que Budapest est le résultat de l'union de trois agglomérations jadis distinctes, que le cours du Danube, en raison de sa largeur, a longtemps séparées. Il a donc été décidé que, Pest étant placé en haut et Buda-Óbuda en bas, le blason serait coupé en son milieu par une fasce à trois ondes, de couleur bleu-gris, représentant le fleuve. Le blason a été dessiné sur écu gothique, dit aussi allemand, qui est du reste la forme la plus usuelle. Il est sur fond de gueules. Pest est représenté par un château crénelé de couleur jaune, dont la porte ouvre sur le ciel et qui pour cette raison est de couleur bleue claire. Buda et Óbuda ont également un château crénelé, mais à trois tours et deux portes. Elles aussi s'ouvrent sur le bleu du ciel. Les trois couleurs retenues sont donc le rouge, le jaune et le bleu. Cette dernière est claire pour le ciel dans les portes et de nuance grise pour la fasce ondulée. Ce sont les trois couleurs qui figurent sur le drapeau.

Le blason est surmonté de la couronne royale à la croix penchée, celle que traditionnellement l'on nomme la couronne de saint Étienne. De part et d'autre, les porteurs sont, à gauche un lion pour Buda, et à droite un griffon pour Pest.

Ces nouvelles armoiries, une fois approuvées par le gouvernement puis par le souverain, dans les mêmes conditions que le drapeau, ont été inaugurées par le bourgmestre-en-chef, et le cachet de l'administration municipale, qui reproduit le blason, a été par lui solennellement apposé sur un document officiel consacrant définitivement son usage.

Il s'est trouvé dans les premiers temps des mauvais coucheurs pour critiquer ces armoiries. On a objecté que représenter le fleuve par une fasce ondulée qui coupe

le blason en deux, c'est en reconnaître le rôle séparateur au moment même où l'on s'évertuait à en effacer les incidences. D'autres ont affirmé que c'était une erreur de mettre Pest en haut, alors que c'est Buda qui est la ville historique et l'agglomération la plus ancienne. D'autres ont encore reproché aux héraldistes d'avoir mis deux portes pour représenter Buda et Óbuda, alors qu'on avait déjà mis trois tours. Mais ces chicanes ont fait long feu. À la différence du drapeau, le blason a été volontiers accepté, et ceux qui, au début, le trouvaient laid, médiocre, peu conforme aux traditions héraldiques hongroises, ont fini par se taire.

Depuis lors ?

Tout cela se passait en 1873, au moment où Budapest devenait réalité. Le drapeau et le blason ont connu, en quelque sorte, leur âge d'or après la proclamation en 1892 de Budapest comme « capitale-résidence royale » (székesfőváros), proclamation qui faisait de la capitale de la Hongrie l'égale de celle de l'Autriche et l'élevait au rang des plus importantes villes du continent européen.

Ce terme de capitale-résidence a été conservé après la première guerre mondiale, comme il était normal puisque la Hongrie gouvernée par l'amiral Horthy est restée fidèle à la forme monarchique du gouvernement, même en l'absence du roi. Ce qui est plus surprenant c'est qu'il l'ait été aussi après la seconde guerre mondiale et la création de la république. En fait, il exprime à partir de ce moment-là l'idée que le gouvernement et les hautes administrations de la Hongrie ne peuvent siéger ailleurs qu'à Budapest.

En 1930, la loi XVIII a modifié les couleurs de son drapeau afin d'écartier davantage toute ressemblance avec le drapeau roumain. Le bleu ciel a alors été remplacé par le vert, mais le succès de cette transformation a été nul. Les Hongrois ont continué de boudier cet emblème qu'ils n'aiment manifestement pas.

Avec l'instauration de la dictature communiste, l'usage du drapeau particulier de Budapest s'est pratiquement perdu, bien qu'aucune disposition légale n'ait été prise en ce sens. En revanche, les communistes ont éprouvé le besoin de mettre à partir de 1966 une étoile rouge à cinq branches dans la fasce ondulée représentant le lit du fleuve sur le blason.

Le retour à la démocratie libérale a entraîné, lors du vote de la loi V de 1990, la remise en vigueur du drapeau et des armoiries dans leur forme originelle. C'est depuis lors qu'on voit souvent à Budapest, le long du Danube, le drapeau tricolore rouge-jaune-bleu, frappé ou non en son milieu du blason de mêmes couleurs.

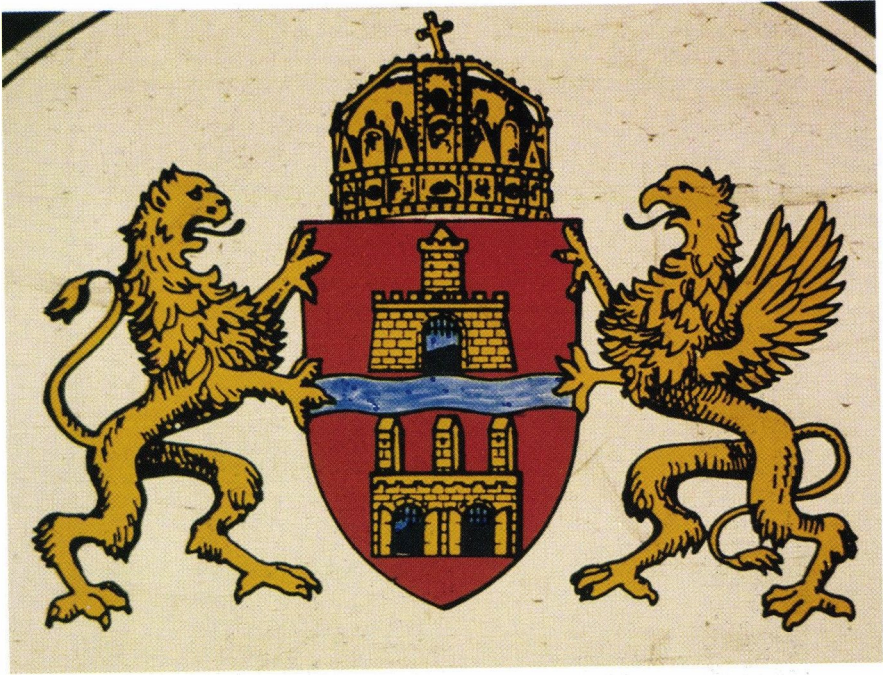
Il resterait à savoir si, en dépit de son drapeau et de ses armoiries, Budapest est à présent cette ville unifiée, voire unique, qu'ont voulue ses créateurs de 1873. Cent vingt ans plus tard, il est difficile de l'affirmer. Ses habitants continuent de parler de Pest et de Buda comme de deux villes distinctes, deux mondes même qui se font face plutôt qu'ils ne se croisent. J'y vois pour ma part la conséquence d'une erreur philologique.

La langue hongroise, à l'instar de la plupart des langues finno-ougriennes, comporte une règle phonétique quasi absolue, qui est celle de l'harmonie vocalique. Cette règle exige que, pour être conçu comme une unité, un mot ne comporte que des voyelles de même niveau sonore, sombres ou claires selon les cas. De là vient qu'en

hongrois les cas obliques emploient deux sortes de suffixes : *ban/ben*, *val/vel*, *ról/ról*, *ra/re*, etc... Or, Budapest est un mot qui se parle sur deux registres différents. On dit *Budára* (à Buda), mais *Pestre* (à Pest), par exemple. La distinction n'est pas aussi mince qu'on serait tenté de le croire. Elle exprime deux catégories qui ne se confondent pas. Elle marque dans le vocabulaire le sentiment que, inconsciemment, ressentent les budapestois d'appartenir toujours à une ville double.

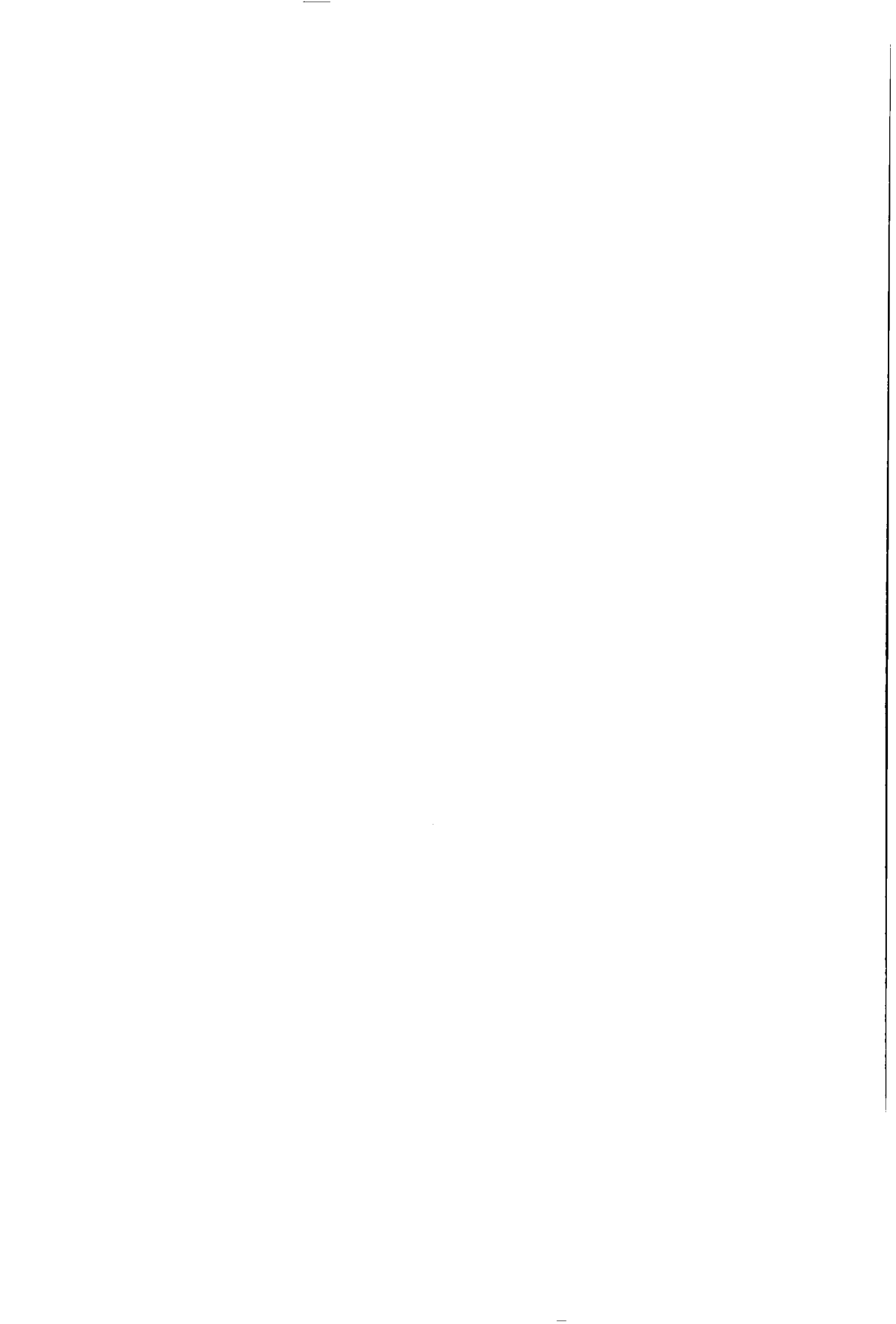


Le drapeau de Budapest
frappé aux armoiries de la ville



Les armoiries de Budapest

Traductions



Poèmes de Sándor PETŐFI, Attila JÓZSEF et Endre ADY

Sándor PETŐFI

LE GENTILHOMME HONGROIS
(A magyar nemes)

Le sabre fier de mes aïeux
Est pendu au mur à un pieu,
Rongé de rouille et sans éclat,
Je suis gentilhomme hongrois !

La vie n'est qu'un repos sans fin,
Je vis car ne fais jamais rien,
Paysan, la tâche est à toi !
Je suis gentilhomme hongrois !

Manant, la voie me soit sans peine,
Car c'est ton cheval qui me traîne,
Faudrait-il que je marche, moi !
Je suis gentilhomme hongrois !

Eh que m'importe la Patrie,
Les mille et un maux du pays,
Un jour tout ce mal finira.
Je suis gentilhomme hongrois !

Vivrais-je donc pour le savoir ?
Tous les savants sont sans avoir,
Je n'écris pas, je ne lis pas,
Je suis gentilhomme hongrois !

J'ai, il est vrai un grand talent,
Là, nul ne me passe devant,
Je mange bien et puis je bois,
Je suis gentilhomme hongrois !

Hourrah ! Je ne paie pas d'impôts,
J'ai quelque bien, mais pas de trop,
Des dettes, ça, beaucoup ma foi !
Je suis gentilhomme hongrois !

Avec mes droits, dans mon manoir,
Je casserai ma pipe un soir,
Au paradis j'irai tout droit,
Je suis gentilhomme hongrois !

(Traduit du hongrois par Georges KORNHEISER)

Attila JÓZSEF

CŒUR PUR
(Tiszta szívvel)

Je n'ai ni père, ni mère,
Berceau, linceul, ni chaumière,
Ni de Dieu, ni de Patrie,
Ni de baisers, ni d'amie.

Trois jours déjà sans manger,
Ni bien copieux, ni léger,
Le pouvoir de mes vingt ans,
Mes vingt ans, moi je les vends !

Si ça ne tente personne,
Soit, au diable je les donne !
D'un cœur pur je volerai
Et s'il le faut, je tuerai.

On va me prendre et me pendre
En sol béni me descendre
Et la mort viendra par l'herbe
Poussant dans mon cœur superbe.

(Traduit du hongrois par Georges KORNHEISER)

Poèmes de Endre ADY

À LA GARE DE L'EST
(A Gare de l'Esten)

Quand l'aurore poindra, loin déjà, déchiré,
Quelque part écroulé, je verserai mes larmes.
Maintenant cependant, je n'ose pas pleurer,
Paris m'envoie ses chants, m'ensorcelle et me charme.

C'est l'instant des adieux, c'est l'instant des douceurs,
L'engin noir haletant, gronde et siffle déjà.
En ce moment, Paris, encore est sur mon cœur,
Et le soir, de mes bras pourtant l'arrachera.

Pendant qu'il chauffe en moi des rêves effarants,
 Le noir monstre fumant, crachant le feu s'anime.
 À l'aube, de nous deux, qui donc sera plus blanc,
 Mon visage livide ou la neige des cimes ?

Quand l'aurore poindra, le plus blanc sera moi !
 Je sens déjà venir le souffle des caveaux,
 Souffle morbide et froid du cimetière hongrois
 Qui m'adresse déjà ses baisers sépulcraux.

En nul endroit la vie n'est que joie et soleil.
 S'émerveiller, rêver, oui, cela on le peut !
 Sainte ville du rêve, ô cité des merveilles,
 Paris, mon beau Paris, je te fais mes adieux.

Ma déesse infidèle et maladeive, amère,
 Reste ici pour toujours à ton brutal festin :
 O joie, feu jaillissant en gerbes de lumière.
 Mon Paris souverain, chante, chante sans fin.

C'est toi qui enseigna des chants tristes et pieux,
 Au monde malheureux, voué à l'anarchie ;
 Et grâce à toi, ainsi, nous existons un peu
 Et voilons notre vie d'un semblant d'harmonie.

Chante, un fils étranger s'exile loin de toi,
 Chante, là où il va, il n'est pas de chansons.
 Déjà le ciel magyar apporte jusqu'à moi,
 La clameur des mendiants murés dans l'abandon.

Une odeur de cadavre, une haleine glacée,
 Partout plane là-bas, flottant sur chaque fleur ;
 Et cet endroit maudit c'est ma patrie blessée,
 C'est l'orient sans soleil, le pays du malheur.

Et je m'en vais pourtant, mon destin me réclame.
 Et puis je rendrai l'âme et m'éteindrai sans bruit,
 Tué par tous ces cœurs sans chansons et sans flamme
 Et les odeurs de musc du pays de la nuit.

Il me tueront bientôt, finie pour moi l'ivresse.
 Mon corps s'allongera tout raide, bête et froid.
 O géant troubadour, Paris noie ma tristesse,
 Que ton beau chant m'enivre une dernière fois.

Si encore une fois vers moi pouvait ployer,
Brûlante et parfumée, une enfant de Paris,
Qui posant sur mes yeux un ultime baiser,
Des lèvres fermeraient mes paupières meurtries.

Au crépuscule alors, les saintes mélodies,
En mon âme ravie, résonneraient encore ;
Galoperait en vain, le monstre dans la nuit,
Dans ses flancs de métal, il n'y aurait qu'un mort.

LES CHEVAUX DE LA MORT
(A Halál lovai)

Sur le chemin baigné de lune,
Quand les bergers des cieux là-haut
Paissent les nuées de l'espace,
S'approchent sans bruit de sabot
Vers nous les chevaux de l'angoisse.

Coursiers furtifs et meurtriers
Portant des spectres sur leur dos,
Des ombres tristes et muettes.
La lune tire ses rideaux
Quand vont les sombres silhouettes.

D'où viennent-ils, nul ne le sait
Assoupis, les gens les ignorent.
Soudain ils vident l'étrier,
Ils ont des destriers encore
Qui attendent leur cavalier.

Celui devant qui ils s'arrêtent
Pâlit, sur la selle il s'élançe
Et part avec lui au galop,
Sur la route où les rayons dansent
La Mort en quête et ses chevaux.

L'HYMNE DE L'INEXISTANT
(A Nincsen himnusza)

L'Aurore luit sans briller,
La Nuit plane blanche au ciel,
Dieu n'est pas dieu de bonté,
Le Diable n'est pas cruel.

L'Été est une glacière ;
L'Hiver, un brasier ardent,
Fleur rouge est la Peine amère
Et la Gloire est noir tourment.

La neige est un buffle noir,
Blanc est le goudron épais,
Il Existe est cauchemar
Et tangible est il Serait.

Mort est festin bienvenu
Et la Vie, halte abrégée,
Vice vaut mieux que Vertu
Et Vertu est le Pêché.

Le miel est amer et rongé,
Le sel est doux à goûter,
Aujourd'hui n'est que mensonge
Et Demain est vérité.

Ce qui est n'est que néant,
L'Inexistant seul a vie,
Le diable est notre parent
Et Dieu est notre ennemi.

J'AIMERAI QUE L'ON M'AIME
(Szeretném ha szeretnének)

Ni l'heureux aïeul, ni postérité,
Ni la relation, ni la parenté,
Je ne suis de personne,
Je ne suis de personne.

Comme quiconque l'est, je suis Majesté,
Je suis pôle, secret, étrangeté,
Follet, éclat lointain,
Follet, éclat lointain.

Hélas, je ne puis ainsi demeurer,
Je voudrais tant ne plus être ignoré
Et que me voient qui voient,
Et que me voient qui voient.

Ma torture par moi et mon poème,
Tout vient de là : j'aimerais que l'on m'aime
Et puis être à quelqu'un,
Et puis être à quelqu'un.

LE PARENT DE LA MORT
(A Halál rokona)

Je suis le parent de la Mort
Et j'aime voir l'amour s'enfuir
J'aime baiser au front celui
Qui va partir.

J'aime les roses malades,
Les amoureuses se fanant,
Le rayonnement de l'automne
Triste et dolent.

J'aime l'appel comminatoire,
Lourd, obsédant, des heures mornes,
Copie fantasques de la Mort
Sainte et sans borne.

J'aime ceux qui partent, s'éloignent,
Ceux qui pleurent, les isolés
Et les champs nus dans l'aube froide,
Blancs et gelés.

J'aime le renoncement las,
Les pleurs sans larmes et la paix,
Abri des sages, des poètes,
Des contrefaits.

J'aime l'âme désenchantée,
Cassée, déçue et moribonde,
Qui ne croit plus à rien, qui sombre :
J'aime ce monde.

Je suis le parent de la Mort
Et j'aime voir l'amour s'enfuir,
J'aime baiser au front celui
Qui va partir.

(Traduits du hongrois par Georges KORNHEISER)

Ágnes NEMES NAGY, *Quelqu'un d'autre* (1981)

Pilinszky est autre. Autre, chacun l'est, mais certains le sont plus encore. Pilinszky, entre tous les poètes de Hongrie et d'ailleurs, est de ceux-là : réellement autre, authentiquement autre, profondément dissemblable, rare, improbable. Une antilope blanche, un élément transurarien. Lorsqu'il arpenta, dans son pardessus trop court et trop étroit, les rues, les sombres rues du Budapest des années cinquante, son allure était celle d'une légende proscrite. Et c'est bien ce qu'il était. Une légende proscrite, bannie de la littérature, et ignorée de tous ; il n'était guère que ses compagnons de catacombes pour se la murmurer, de bouche à oreille.

Chacun a droit à son propre portrait en jeune homme. Droit à ce moment de l'existence, géométriquement équidistant de la jeunesse et de l'âge mûr, où l'affirmation de soi-même, l'identification à soi-même, sont les plus aiguës ; droit au point culminant de son identité. Maintenant que le poète passe pour mort — encore que, personnellement, je n'en croie rien —, c'est ce moment que je vise, c'est ce point que je tente de relever. Ce point-là. Là-haut, tout en haut, ou plutôt en bas, ou bien dans l'entre-deux, sur le trottoir mal pavé de la rue Molnár, sur le matelas bosselé de l'appartement rue Kékgolyó, là où il a marché, où il s'est assis, où il a vécu, dans les cours intérieures du centre-ville, dans la pénombre des cafés, devant son éternel petit noir. La blancheur de ses mains, de son visage, a illuminé le tunnel de nos années cinquante comme une lampe de mineur.

En bas, donc, était ce point culminant, ce moment choisi pour le portrait, et que je tente de fixer en lignes titubantes, délaissant sans cesse la feuille blanche pour ma propre vie, pour sa vie à lui, et me forçant sans cesse, par d'amers détours, à retrouver ce dérisoire bout de papier sur lequel j'écris — en bas était le sommet, quelque part dans les profondeurs, dans le tunnel, dans la mine, dans l'égoût, à la fois nadir extérieur et zénith intérieur, si tant est que ce distingue entre le dehors et le dedans soit de mise dans son cas particulier. Mais il me faut m'arrêter quelques instants sur le nadir extérieur. Cette dépression des circonstances était déjà, dans la vie de Pilinszky, la *seconde*. La première avait été la guerre mondiale. Avec la vie de soldat, le service dans la DCA, l'errance famélique en Allemagne à travers les décombres des camps de la mort — au milieu des soldats hongrois dépenaillés qui faisaient irruption sur les routes et suppliaient les conducteurs des jeeps de les ramasser, mais en vain car ils n'avaient *pas de place*, et il fallait attendre de jour en jour pour le moindre petit morceau de pain, attendre pour faire ce geste de la main qui « donnait à manger et mangeait en même temps »¹. La période des années cinquante fut donc la seconde dépression de son existence, et c'est au cours du bref intervalle entre l'une et l'autre que parut *Trapèze et barres*.

Dans *Trapèze et barres*, son premier volume, le poète est déjà prêt, déjà — en un certain sens — achevé. Y figurent, certes, le poème *Harbach 1944* et bon nombre d'autres futurs textes essentiels de la poésie hongroise. Mais, surtout, la thématique que l'on retrouvera, naturellement, dans le grand recueil *Le Troisième*

¹ « úgy tapadt a szájra, / és úgy adott, hogy maga is evett », dans le poème *Francia fogoly*.

Jour, et par laquelle on a pris l'habitude de définir en premier lieu Pilinszky, est déjà présente : celle de l'antifascisme avec le degré poétique, sans équivalent, de l'expérience des camps de la mort. Car ce fut notre expérience à tous, celle de notre génération et du monde entier, ce fut notre tâche écrasante que de continuer à écrire des poèmes après Auschwitz, de prendre, balbutiants, la mesure de la guerre, de son gouffre le plus profond, de son symbole pour ainsi dire : les plaies, non humaines, des camps de concentration. Et nous avons fait de notre mieux. De façon généralement fort convenable, nous tenant en équilibre à la crête des phrases, jetant de petits cailloux de silence, effleurant du coin de notre œil de poète ce qui ne peut être rendu visible qu'ainsi. Je puis énumérer les chefs-d'œuvre qu'a produits, dans le monde entier, ce genre poétique. Pilinszky, lui, est à part. Il s'est imposé une tâche impossible, il s'est mis en danger de mort poétique. Il est allé droit au cœur des choses. Il a rassemblé ses forces, et a *décrit* ce qu'il en était.

« Il sort parmi les autres,
s'arrête dans un silence carré. »²

« Ils trébuchent, piétinant
d'invisibles feuilles mortes,
le sombre fracas de leurs sabots de bois
leur monte aux genoux. »³

« Le temps, tel un mannequin d'osier désarticulé,
est assis simplement, sans mot dire. »⁴

« La faim qui rampe à quatre pattes »⁵

« mur au mutisme de cendre »⁶

les « clous endormis dans le sable glacé »...⁷

Je ne cite pas pour citer, seulement pour évoquer en marmonnant, pour faire comprendre à demi-mots. Dire ce qu'il a fallu d'autre à cette « description » du monde pour qu'elle soit ce qu'elle est, voilà qui nous amènerait à remplir des bibliothèques entières. Il a fallu avant tout la force animale de sa maigreur soulevée par le vent, car il était évidemment fort ; d'une violence aiguë comme celle du rayon

² Kilép a többiek közül, / megáll a kockacsendben », dans le poème *Ravensbrücki passió*.

³ « Térdig gázolnak botladozva / facipőiknek alacsony, / sötétén zörrenő zajában, / mint láthatatlan avaron. », dans le poème *Harbach 1944*.

⁴ « Mint tagolatlan kosárember, / csak ül az idő szótalan », dans le poème *Mire megjössz*.

⁵ « a négykézlábra ereszkedett éhség », dans le poème *Frankfurt*.

⁶ « hamunéma fal », dans le poème *Félmúlt*.

⁷ « Alvó szegek a jéghideg homokban », dans le poème *Négysoros*.

laser. Il a fallu aussi à ses textes la charge formidablement compacte de ses phrases-wagons, les poutres de béton armé de ses aiguillages poétiques et, surtout, l'aptitude à *choisir*, le renoncement constant, ascétique, aux mots, le luxe obstiné de la chasse au « mot unique », des mois, des années, des décennies durant. Pour écrire « peu », il a écrit, en fait, énormément, concentrant dans ce peu la masse du « beaucoup ».

Il lui a fallu tout cela — et d'innombrables choses encore — pour écrire, sur son expérience des camps, la poésie la plus élevée qui soit. Mais ce n'est pas tout. Pourquoi est-ce précisément lui qui a su dire le mieux le scandale de notre siècle, lui qui n'y fut même pas présent ? Non, ce n'est pas la compassion qui est ici le mot-clé. C'est plutôt l'identification, le fait que sa propre nature ait été prédestinée à cette expérience. C'est là son étrangeté, son altérité, son essence transuraniennne : il a reconnu dans le camp l'incarnation de ses propres représentations, tout comme un être venu du cosmos sait en reconnaître le froid glacial. De même que le paysage mental et charnel des prolétaires fut, dans une certaine mesure, la « forme » d'Attila József, celle de Pilinszky fut le camp. Le camp fut l'ordonnement de sa façon d'être. Il était aussi éloigné du monde quotidien, aussi étranger à notre terre anthropomorphe qu'un homme peut l'être, ou plutôt ne peut l'être, et c'est justement par cela, en cela, que son être a pénétré, s'est fondu dans le jugement dernier, non anthropomorphe, des camps, dans ce qui dépasse le concevable. Nous parlons de Pilinszky comme les Florentins parlaient de Dante : comme d'un homme qui a visité l'enfer. Mais lui ne l'a pas visité, il y a vécu : dans des ténèbres qu'éclairait parfois le rayon acéré de la grâce. Il y a vécu avant et après son expérience, traînant ses oublies avec lui, de la rue de Vác aux hôtels de Londres en passant par Paris. Il avait en effet une chose unique à dire, une chose unique et forte : la souffrance. Mais si la souffrance abonde en variétés, en ruses, en chambres de torture, la sienne fut, au sein des enfers, cette souffrance déchue, orpheline, extrême et lointaine, cette souffrance exacerbée, proprement innommable, que n'épuisent ni les mots de la tribu, ni ceux de l'individu. Non, ne nous empressons pas d'étiqueter, de mettre en fiches les tourments du monde. Seule, peut-être, la religion fournit un exemple — et un nom — à cette forme d'a-territorialité ; le catholicisme de Pilinszky fut le puissant système analogique, à l'étreinte accueillante, au fond duquel il a su trouver place.

Cette souffrance existentielle, cette nature descendue en enfer, a rencontré la guerre du vingtième siècle et ses chambres à gaz. C'est à travers elle, à travers la fusion-fission sauvage de cette rencontre, que cette forme extrême, autre, a-territoriale, est devenue modèle, et la poésie de Pilinszky une brûlante affaire publique. Il est apparu que le monde ressemblait à Pilinszky, à sa stature, à ses forçats, à son apocalypse. Ce que seul le firmament, ce que seul un sombre paradis semblait capable d'accueillir en lui-même, est soudain devenu réalité, tel le brin d'herbe, tel le wagon de marchandises, telle la blessure. Le poète s'est accouplé au siècle, à son centre le plus obscur, son authenticité est devenue historique. Puis elle est devenue bien davantage.

Il écrivit, en effet, *Apocryphe*. Ce poème, nous le savons tous, il le savait lui-même, a la densité de volumes entiers. Sous l'essence statique de sa poétique, vibrante mais immobile dans son principe, *Apocryphe* comprend des mouvement

nouveaux, inattendus, et porte en soi ses propres tenants et aboutissants. Les associations d'idées, l'éloignement du déterminant et du déterminé, les failles tectoniques de la composition, et surtout, la facture moderniste du « d'où je parle », portent l'inspiration d'une avant-garde faite d'une personne unique, sans que le poème se détache d'un millimètre du roc de l'authenticité poétique. L'ardente quiétude du jugement dernier émane de ce poème, auquel notre siècle ne fait plus que prêter ses décors, et qui entrechoque l'actuel et l'éternel, l'individuel et l'eschatologique, ce qui est propre à l'homme et ce qui est au-delà de lui. Pilinszky, le poète de l'au-delà, le métapoète, nous offre cet au-delà, ce désespoir en surplomb, comme en inversant les repères ancestraux de l'homme, selon lesquels en haut est la lumière et en bas sont les ténèbres. Il fracasse l'un contre l'autre, au fond des années cinquante, zénith et nadir, recouvrant la souffrance avec la sacralité de la souffrance, et nous introduisant, d'un geste de sa main blanche et émaciée, dans ce désespoir qui est l'antichambre de la grâce.

Pilinszky a ajouté une dimension à notre vie (à notre vie désormais commune, à la vie de la poésie), il nous a enrichis du manque, de la perte, de cette pénurie d'existence, nettoyée jusqu'à l'os, épurée jusqu'à la formule. C'est sur *cette* pénurie que s'est bâtie l'exceptionnelle catharsis de sa force poétique. Il est temps pour nous de passer la tête par la brèche qu'il a ouverte, par la porte qui est au fond de l'antichambre, là où la désolation s'étend comme un firmament.

Traduit du hongrois par Nicolas VÉRON

Poètes d'aujourd'hui

István KORMOS

M'ENTRAÎNENT ROUGES DES DAUPHINS

La nuit sur une mer de suie m'entraînent rouges des dauphins
Et c'est la falaise écroulée de mon cœur où j'échoue enfin
Aveugle j'atteins ton logis qu'en rêve en l'édifiant j'ai vu
Mais ta porte est couteau ouvert Tes vitres m'envoient leur refus
Des mains des mains des mains partout me poussent repoussent encore
Que je la quitte pour toujours me souffle une voix insonore
L'enfance en vain te happerait tu ne veux plus entendre d'elle
Les mots qui t'imploront ont beau à ton front battre de leurs ailes
Des feux de stop dans ton regard m'expriment l'impossible-à-dire
Qu'aucun de nous n'existera Puis l'éclat torturé d'un rire
Des mers de suie Notre avenir à peine né y vogue mort
Et mes dauphins qui me traînaient ces chevaux rouges le dévorent
Pas le moindre aboi d'un seul chien n'est à ma personne adressé
Un ciel frais de salpêtre brille et je me rends tête baissée
Moi l'enfant des dieux je me tais Tout seul au cachot je vivrai
Paris Marlotte et Normandie toute l'Atlantide a sombré.

Adapté du hongrois par Georges TIMÁR

Ákos FODOR

Dix poèmes

LE VRAI SOUVENIR

Le vrai souvenir est vivant !
- Qu'il ne change pas ? Mais comment ?

LES MORTS

leurs tableaux se sont
tournés vers le mur
leurs dos : des miroirs.

DEGRÉ DE CRISE

«...ce n'est pas ce que je voulais penser... ! »

RAPPORT

J'ai conduit un aveugle
et — Dieu ! — en me quittant
il m'a dit «Au revoir » !

HOMMAGE À KOSZTOLÁNYI

j'ai dû à tout prix
apprendre à voler
je ne sais courir

DRAME

— Annonce la couleur ! — crient-ils.
Je chuchote : — Arc-en-ciel...

AXIOME

À part l'aimer
chaque acte humain
n'est qu'édifier des ruines.

GRAND HOMME

Il ne fit rien d'impressionnant
pendant longtemps. Plus tard : comme plus tôt.
Mais il nous légua par son testament
la pierre et le ciseau.

BLOW UP

Nous oublions quelque chose,
nous manquons quelque chose,
nous la laissons échapper ou l'ajournons.
Et à partir de ce moment, il vient,
il vient, ce presque-rien, pour devenir tout à coup
aussi incommensurable que, dans le silence
nocturne, un craquement du parquet.

MONUMENT À LA MÉMOIRE DE PILINSZKY

Notre naissance est blessante.

Notre existence arrache quelque chose
à la totalité et en couvre une partie.

Avec notre mort, nous projetons de l'ombre.

Mais à quoi bon tout cela ? Mais à quoi bon ?

Adaptés du hongrois par Georges TIMÁR

Poèmes de Zsuzsa TAKÁCS

LA PORTE ENTROUVERTE

Personne ne se tenait derrière
la porte entrouverte qui se rouvrait toujours.
J'y ai dû soupçonner un être qui l'ouvre.

Comme quelqu'un qui accomplit un devoir
désagréable (se protège) :
sans conviction, on aurait dit sur ordre

supérieur, tout en atermoyant, je me suis levée
à contre-cœur, puis me plantant devant
la porte, me suis adossée, dans le silence du guet,

contre elle, très fort ; pourtant, à travers une fente,
des têtes grises entraient en roulant.
(Mes pensées expulsées qui avaient trait à toi).

APRÈS LE DÉCOLLAGE DE L'AVION

Avant le décollage de l'avion et avant qu'il ne fût
atterri, là, dans les hauteurs tempétueuses,
enfermés dans les secousses de ce corps

métallique, l'un se serrant à l'autre, la main près de celle
du voisin, leurs cuisses se frôlant presque, ils sont au point,
pris de soif, de souhaiter la mort,

du moins l'un des passagers (moi).
Et cette impression est tellement forte
qu'à peine j'en suis effleurée et ma soif est assouvie.

L'exultation de mes veines
me promet un présent permanent, c'est-à-dire
qu'à partir de ce moment, il ne faut plus arriver nulle part.

Adaptés du hongrois par Georges TIMÁR

Poèmes de Krisztina TÓTH

LA NATURE DE LA DOULEUR

ne se révèle pas, ou pas vraiment.
Untel ne souffle mot. Il se balance,
les yeux morts, selon sa propre cadence,
ou bien alors il fait, en se levant,

culbuter une chaise et, d'un pas lent,
sort gauchement, puis sans se retourner avance,
quoiqu'au tableau quitté, en cachette, il y pense ;
dans le cadre, son dos est un long vibrement.

Du feu ? Non, pas besoin. Il ne s'incendie pas.
Il traverse les rails sans quelque idée osée ;
du pont, il jette des coups d'œil en bas —

— aurais-je dû peut-être, sans ciller,
fouiller dans mon sac et puis te tuer
comme on le voit au cinéma ?

SI POURTANT

je recommençais,
 alors comme un tapissier moustachu
 dans une banlieue
 de Buenos Aires.
 Toute la journée parmi des toiles et des clous :
 le clou serait clou, la toile toile.
 Et si parfois je me rappelais à moi-même,
 j'en grillerais une, je me signerais
 puis me lèverais, fermerais la porte
 pour que la puanteur ne s'infilte pas.
 Si pourtant,
 alors ailleurs.
 Je serais pêcheur,
 Italien mal rasé, au torse de fer, têtu.
 Je suis ailleurs.
 En train de suivre un match de foot du fond
 d'une taverne toute en vapeur, les pieds nus.

JE LE REGRETTE

— a-t-il dit.
 Je n'ai plus rien à parler
 avec les saisons se coupant la parole
 ni avec la feuille qui descend les marches en basculant :
 désormais, j'ai mon silence pour tout.
 La floraison, que l'on tait
 je l'admets, me trouble parfois,
 dans ces cas-là, je me détourne
 ou bien fais semblant de ne rien savoir.
 Je mémorise ci et ça.
 par exemple, la colline,
 comme la colline elle-même répète
 le train deux fois par jour,
 puis, la fumée s'étant dissipée,
 le tableau se restitue.
 Je suis cadre.
 Je garde, je ceinture.
 J'ai gravé dans la paume il y a longtemps
 tous les chemins disponibles :
 paume fermée, impraticable.
 Je mesure le temps à l'image de la
 goutte de résine qui au bout d'une journée très-très longue
 atteint finalement
 le sol.

(Adaptés du hongrois par Georges TIMÁR)

Miklós RADNÓTI

CHARMEUR
(Bájló)

Aspergé de lumière
mes yeux vibrent,
le rosier gambade
sur la haie,
la lumière aussi,
les nuages se rassemblent,
l'éclair se faufile
et déjà tout là-haut
le tonnerre répond
avec de graves tonnerres
le bleu du lac se fane
et sa face s'efface,
viens, entre chez moi,
ôte ta robe,
il pleut déjà dehors,
ôte ta blouse,
que la pluie
brasse, embrasse nos cœurs.

Traduit par Béatrix KAPOSVÁRI

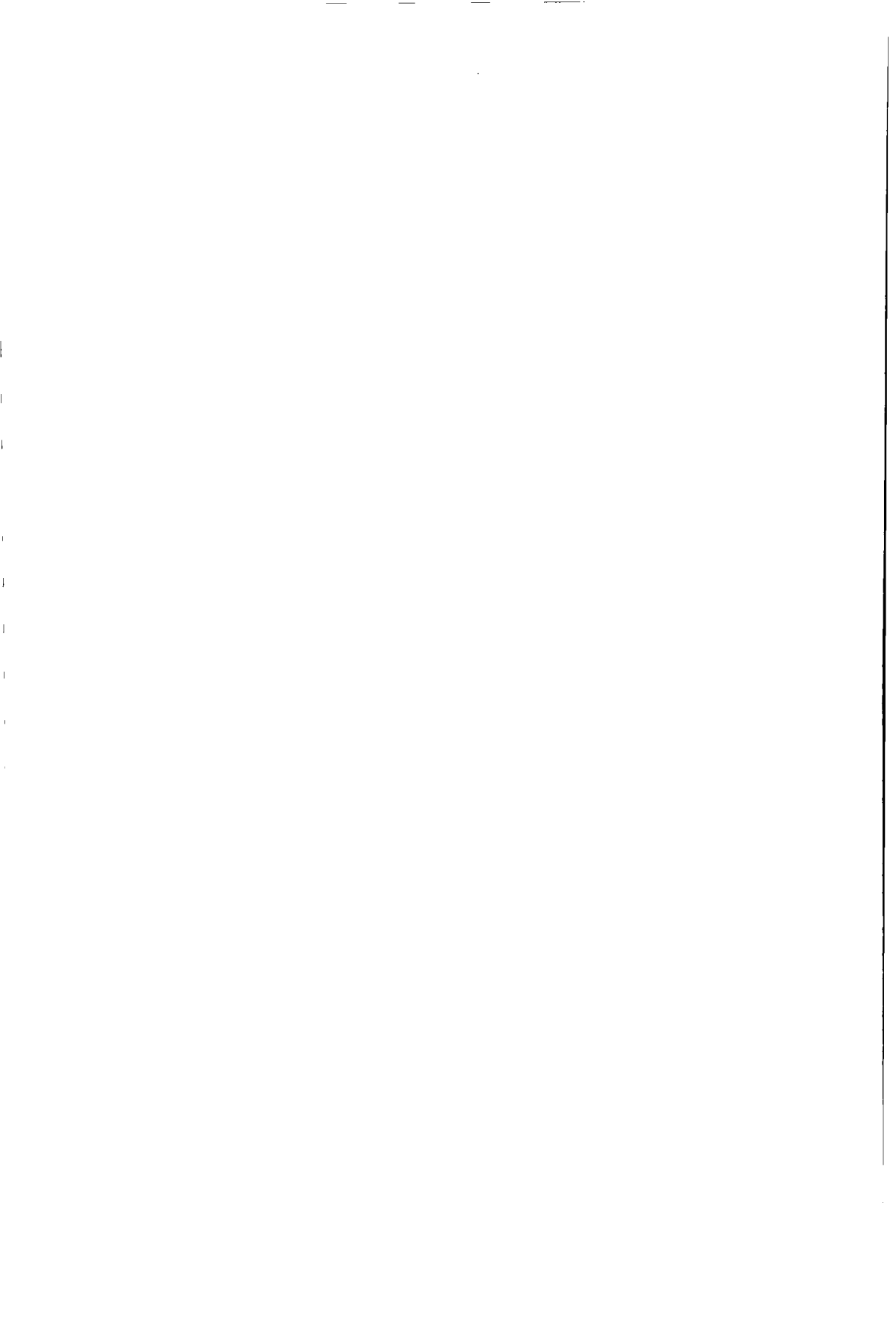
Zoltán JÉKELY

LA CLÉMATITE
(Klematisz)

Ange des colonnes de pierre tes ailes sont bleues,
sans parfum tu frémis dans la chaleur du Soleil,
mais la nuit ton souffle embaume fraîchement,
tes quatre pétales s'ouvrent, te quadrillent
tel un "Mandala" — et ton stigmaté luit
comme la Vérité, qui nous attire vers le ciel.

Traduit par Béatrix KAPOSVÁRI

Chroniques



Jean PERROT

Directeur d'Études à l'École Pratique des Hautes Études, IV^e section

Károly Ginter (1934-1996)

Un coup très dur a frappé la communauté des études hongroises et tous ceux qui œuvrent pour la coopération universitaire franco-hongroise ; la consternation générale provoquée par la disparition de Károly Ginter en mars 1996, à moins de 62 ans, après quelques semaines seulement de maladie, a montré en quelle estime on le tenait, combien on appréciait les qualités humaines et la solidité intellectuelle et morale de cet homme partout où on le côtoyait, et de quelle force était l'amitié qu'on lui portait.

Il est mort en France, dans un pays avec lequel il avait noué dès sa jeunesse des liens très forts, et où il avait été heureux de pouvoir, à la fin de sa carrière, occuper un poste qui lui permettait d'apporter sa contribution active non seulement à l'enseignement du hongrois en France, dont il était un très bon spécialiste, mais aussi à l'élaboration d'un nouveau dictionnaire hongrois-français dont la nécessité était pour lui une évidence.

Né en 1934, Károly Ginter avait achevé ses études universitaires en 1957 à Budapest, en soutenant une thèse d'université sur l'origine et l'évolution du pronom *on* en français, et en se qualifiant dans les deux spécialités du hongrois et du français. En France, il avait obtenu un doctorat d'université en 1969, à l'issue de ses fonctions de lecteur à la Sorbonne, en présentant une étude sur la société médiévale en France au XIV^e siècle.

Après avoir fait ses débuts dans l'enseignement en Hongrie, et s'être consacré à ce qui allait être l'activité essentielle de sa carrière, l'enseignement du hongrois langue étrangère — dès 1963 il était affecté à l'Institut préparatoire des boursiers étrangers —, Károly Ginter était venu en France pour y exercer, de 1964 à 1969, les fonctions de lecteur à la Sorbonne. Il avait ensuite repris ses activités à l'Institut international de préparation aux études universitaires, où il devait conserver ses fonctions (avec, en 1984-85, une mission en Allemagne, comme maître de conférences associé à l'Université Humboldt de Berlin), jusqu'à l'année 1990-91 ; à partir d'octobre 1990, il devint conseiller (et à partir de 1993, conseiller principal) au Cabinet du Ministre de la Culture et de l'Enseignement public, où il eut sous sa responsabilité l'enseignement des langues étrangères ; dans cette période où il appartenait à l'administration ministérielle, il fut aussi membre de la délégation hongroise à l'UNESCO.

Mais bientôt la France l'attira de nouveau : à la rentrée universitaire de 1994, il devint maître de conférences associé à Paris III, avec une double mission : participer aux enseignements de hongrois et travailler à l'élaboration du nouveau dictionnaire hongrois-français réalisé par l'atelier lexicographique du Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises.

C'est ainsi la didactique des langues qui a dominé toute sa carrière, et orienté aussi bien ses activités d'enseignant, de responsable pédagogique (au Collège d'été de Sárospatak), de chercheur, que ses responsabilités de conseiller au Ministère ou celles qu'il a également assumées comme rédacteur de la revue *Nyelvünk és Kulturánk*.

Sa production porte tout naturellement la même marque, qu'il s'agisse de recherches en linguistique contrastive, de manuels divers pour l'enseignement du hongrois langue étrangère ou d'une participation active à des entreprises collectives pour l'élaboration de dictionnaires : dictionnaire des suffixes casuels et postpositions du hongrois avec leurs équivalents, nouveau dictionnaire hongrois-français.

Károly Ginter avait manifesté son attachement à la France et aux relations franco-hongroises en acceptant en 1988 de se charger du secrétariat général de l'Association Hongrie-France, dont il devint co-président en 1993. La France perd en lui un ami fidèle, actif, efficace, qui servait la cause de la coopération franco-hongroise avec intelligence et dévouement. Son action et ses travaux œuvraient conjointement pour la présence de la langue française en Hongrie en même temps que pour le développement des études hongroises en France : un double combat qu'il menait avec autant de modestie que de fermeté et de clairvoyance.

Mária CZELLÉR-FARKAS
 Université Lajos Kossuth de Debrecen

L'héritage d'Aurélien Sauvageot

Le professeur Aurélien Sauvageot a passé les dernières années de sa vie à Aix-en-Provence. Ses travaux en matière de linguistique appartiennent désormais à cette ville.

En tant que boursière de l'état français, j'ai eu récemment l'occasion d'examiner en détail cette partie de son héritage. J'entends préciser que je ne parlerai ici que de sa bibliothèque et uniquement des livres et des périodiques concernant la Hongrie, qu'ils soient écrits en hongrois ou en d'autres langues (allemand, anglais, français, etc...). Leur nombre se situe aux alentours de mille. Ces titres reflètent fidèlement l'intérêt et l'orientation scientifiques de leur propriétaire défunt.

On sait à quel point Aurélien Sauvageot était attiré par la littérature hongroise. Sa bibliothèque est d'ailleurs composée pour moitié d'ouvrages littéraires. Il estimait en effet que la littérature et la civilisation étaient intimement liées. Ainsi possédait-il des œuvres de presque toutes les grandes figures de la prose et de la poésie hongroises. D'autre part, le fait que de nombreux auteurs (Mihály Babits, Zsigmond Móricz, Dezső Kosztolányi, Miklós Radnóti, Gyula Illyés, J. Jenő Tersánszky, László Németh et bien d'autres) qui appartiennent aujourd'hui à l'histoire de la littérature, lui avaient dédié leurs ouvrages, confère une valeur toute particulière à l'ensemble de cette collection. La première dédicace, celle de Kosztolányi date de 1925, mais il en recevra bien d'autres jusqu'à sa mort en 1988.

En parcourant la collection, on remarque que le nom d'Endre Ady apparaît très souvent. Sauvageot appréciait en effet particulièrement ce poète. Ses œuvres mais aussi les ouvrages et les études qui lui sont consacrés représentent à eux seuls une trentaine de volumes. J'ai d'ailleurs retrouvé dans un des recueils l'ébauche d'une traduction qu'avait fait Sauvageot.

Zsigmond Móricz fait également partie de ses auteurs préférés. Là encore, la place qu'il occupe dans sa bibliothèque en témoigne. Il a déclaré à plusieurs reprises être fasciné par le style de Móricz qui s'inspire de la langue populaire. Certains passages de *Rózsa Sándor* et de *Pillangó* étaient d'ailleurs soulignés, ce qui dénote une lecture attentive.

Outre les livres, Aurélien Sauvageot possédait également de nombreuses revues littéraires réunies au fil des décennies, telles que *Kortárs*, *Élet és Irodalom*, *Tiszatáj*, *Új Írás*, etc.

J'ai trouvé aussi des coupures de presse comme la nécrologie du grand conteur Elek Benedek paru dans le journal *Esti Kurir* du 20 août 1929.

Le matériel linguistique de la bibliothèque est également fort intéressant puisqu'on y trouve réuni plus d'un demi siècle de publications de la linguistique hongroise parmi lesquelles figurent la grammaire de József Szinnyei, *Die Herkunft der Ungarn, ihre Sprache und Urkultur*, publié en 1923, qui servait d'ailleurs de

manuel à Sauvageot, ainsi que *La morphologie de la grammaire historique hongroise* de Zoltán Gombocz, son maître, publié en 1925. Il serait difficile de faire une énumération détaillée de ses ouvrages, contentons-nous de relever qu'une fois encore, la plupart d'entre eux sont dédiés. Voici toutefois les noms des principaux auteurs : Marcell Benedek, Lajos Lőrincze, János Melich, Dezső Pais, Sándor Telegdi.

Le professeur Sauvageot était visiblement au courant de tout ce qui se passait en matière de linguistique hongroise, de Bloomington à Budapest en passant par Hambourg. Notons que plusieurs tirés-à-part s'y trouvent également dédiés par leurs auteurs.

Les périodiques linguistiques occupent tout naturellement une place de choix dans sa bibliothèque, ce qui prouve qu'il s'intéressait de près à *Magyar Nyelv*, *Magyar Nyelvőr*, *Nyelvtudományi Közlemények*, etc.

Pour finir cet inventaire, mentionnons encore les ouvrages écrits par Sauvageot lui-même ainsi que d'autres rédigés par d'anciens élèves.

Aurélien Sauvageot qui a tant travaillé pour faire connaître et aimer la langue, la littérature et la civilisation hongroises en fait partie aujourd'hui intégralement et restera un modèle à suivre pour la génération future.

Informations

Le 3 juin 1996, l'Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III a conféré le titre de « Docteur Honoris Causa » à Monsieur Árpád Göncz, Président de la République de Hongrie.

Après les discours de Madame le Recteur Chancelier et de Madame le Président de l'Université Sorbonne Nouvelle, Monsieur Jean Perrot, Directeur du Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises a présenté la carrière du Président Göncz en soulignant les traits dominants d'une œuvre qui est celle d'un humaniste et d'un moraliste.

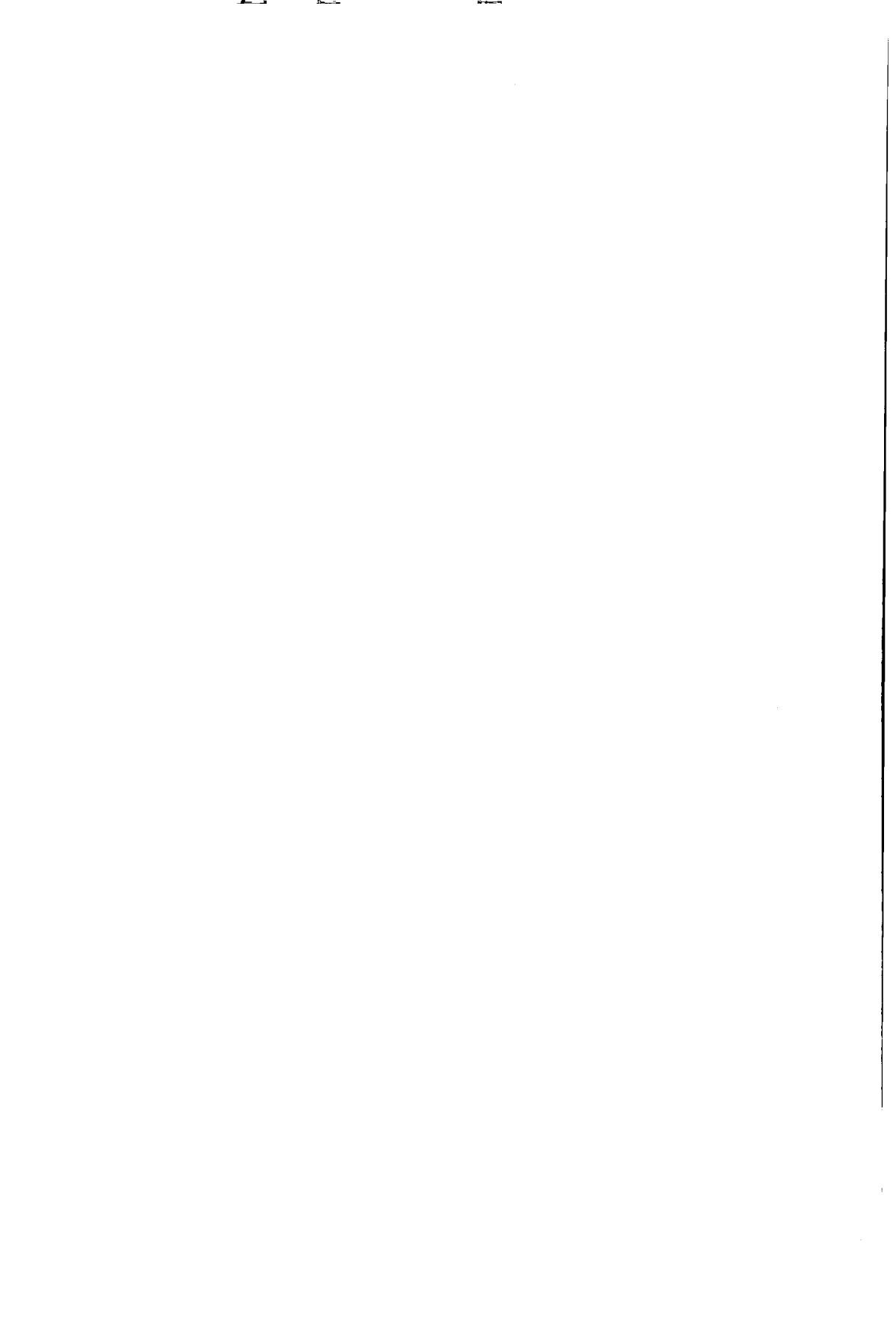
Dans sa réponse, le Président Göncz a retracé l'histoire de la Hongrie en dégageant les conditions dans lesquelles se sont développés ses rapports avec l'Europe et la France pour aboutir à une vision de la Hongrie d'aujourd'hui dans l'Europe en voie de reconstruction. Les discours seront publiés par la partie française.

*

Nous avons appris la disparition, survenue le 7 septembre 1996, de Jean Gergely, compositeur, musicologue, professeur honoraire de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, président d'honneur de l'ADÉFO, dont un dernier écrit figure dans ce numéro des *Cahiers d'Études Hongroises*. Un hommage lui a été rendu, sous forme essentiellement musicale, le 16 novembre 1996 au Conservatoire Municipal Darius Milhaud. Dans notre prochain numéro, nous évoquerons le souvenir de cette grande figure de la culture hongroise en France.



Comptes rendus



Jean EHRARD

Professeur émérite à l'Université de Clermont-Ferrand II

Réflexions sur l'Histoire de la culture hongroise de Béla Köpeczi, Budapest, Corvina, 1994

Présenter en 340 pages onze siècles de culture hongroise relevait de la gageure. Le risque était celui des panoramas : soit des généralités superficielles, soit un catalogue de faits, de dates et de noms propres, vite fastidieux. L'ouvrage a été sauvé de ces deux écueils par son ambition intellectuelle, lucidement définie dans les pages liminaires (7-9) où l'auteur explique comment il conçoit et la culture — dans une acception très large — et son histoire. À cette ambition parfaitement maîtrisée le livre doit sa respiration : un rythme d'exposé varié, souvent rapide mais qui sait également offrir au lecteur des pauses en s'arrêtant sur un personnage, une œuvre, un événement : ainsi, p. 93, sur le séjour de Montesquieu en Hongrie, objet de travaux antérieurs de B. Köpeczi. Celui-ci ne se refuse pas le plaisir de citadins poétiques et sa vive attention aux aspects sociaux et matériels de la culture sait faire parler des détails concrets, alimentation, vêtement : ainsi du chapeau melon de l'ouvrier qualifié de 1890... Et l'inévitable austérité de certaines pages s'éclaire parfois d'un sourire : « Le comte János Fekete (1741-1803) publie en 1781 un recueil intitulé *Mes rapsodies*, grâce auquel il entre en contact avec Voltaire, en lui envoyant non seulement ses vers, mais aussi des pièces de vin de Tokaj. Voltaire préféra le vin. » (p. 133).

Écrit en français et destiné aux publics francophones, le livre s'organise selon un axe fort, les relations entre la Hongrie et l'extérieur, en particulier avec la France. Il incite ainsi à réfléchir au paradoxe d'une culture ouverte sur le monde malgré l'hermétisme de sa langue. *Malgré ou grâce à ?* Je rapprocherais volontiers le paradoxe hongrois de celui de Montesquieu notant que les pays les plus fertiles ne sont pas à coup sûr les mieux cultivés. Ici également la difficulté est moins un obstacle qu'un stimulant. Aussi l'ouverture culturelle hongroise n'a-t-elle rien d'un éclectisme de surface : les Hongrois savent emprunter en restant eux-mêmes. Et l'auteur de tirer en une formule ramassée (p. 288) la leçon de cette expérience historique : « C'est dans la façon d'assimiler que se manifeste l'originalité. »

Salutaire mise en garde contre toutes les tentations de repli sur soi, la réflexion vaut peut-être pour d'autres que les Hongrois ; elle ne saurait en tout cas surprendre de la part d'un esprit nourri de la pensée des Lumières, d'un homme qui a tant fait, dans ses responsabilités professionnelles et publiques, pour les échanges entre l'Europe centrale et l'Occident. On permettra au dix-huitiémiste d'évoquer tout particulièrement le magnifique congrès de Budapest, en 1987, et l'attachante tradition — que l'on aimerait voir se poursuivre — des colloques de Mátrafüred. Pendant des années ces colloques ont été pour les spécialistes européens du XVIII^e siècle un lieu exceptionnel de comparaisons et de débats. À lire aujourd'hui B. Köpeczi on comprend mieux pourquoi l'initiative de ces rencontres si fécondes a été prise en Hongrie.

Il n'est pas d'ouvrage de synthèse, si dense soit-il (et celui-ci est aussi dense qu'il est alerte) où l'on ne puisse relever quelques affirmations un peu rapides. L'auteur de ces lignes, s'il aime la Hongrie, n'est pas suffisamment au fait de son histoire pour se hasarder à une analyse pointilliste. Je contesterai seulement, mais c'est un détail et il s'agit par ailleurs de textes que B. Köpeczi connaît mieux que moi, l'assertion empruntée à Batsányi (p. 137) selon laquelle la Hongrie aurait cessé à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e d'éveiller l'intérêt des écrivains français : vrai peut-être des plus grandes œuvres, mais pas des plus répandues, car c'est bien l'époque où le succès d'un roman de Pigault-Lebrun, puis d'un mélodrame de Pixérécourt, fait en France d'Imre Thököly (Tékéli) — mentionné ici à trois reprises pour son rôle historique — un héros populaire.

Du point de vue français encore je relèverai la place légitimement accordée à l'œuvre de G. Lukács, notamment pour ses travaux sur Balzac et Stendhal, mais en regrettant un peu que son nom n'apparaisse pas, symétriquement, dans les brefs paragraphes des pages 285-286 où est évoquée la présence de la culture hongroise en France après la seconde guerre mondiale. De nombreuses études ont été publiées au fil de ce demi-siècle dans notre pays sur le philosophe

hongrois. N'étant pas spécialiste du sujet, je ne sais trop quelle place elles font à l'histoire de sa réception en France. Mais je puis apporter à ce propos un modeste témoignage personnel : je suis en effet de ceux qui ont jadis eu accès — voici quarante ans — au marxisme ouvert de Lukács à travers l'œuvre théorique et critique de Lucien Goldman. Il est donc dommage que ce dernier nom, autrefois honni de la Sorbonne, n'apparaisse pas dans un ouvrage aussi judicieusement équitable que celui-ci.

Même en 330 pages serrées on ne peut tout dire, et B. Köpeczi dit beaucoup. Son élégant petit livre est une véritable somme, une somme exemplaire de savoir, de réflexion, de culture... Un ouvrage qu'au moment où la Communauté européenne s'interroge sur l'admission en son sein des nouvelles démocraties d'Europe centrale et orientale tout européen éclairé de l'ouest devrait lire. Mais plus encore qu'un beau livre, cette *Histoire de la culture hongroise* est l'expression d'un homme, de toute une œuvre de chercheur, d'enseignant, d'homme public, l'expression d'une vie. S'étonnera-t-on que le plus objectif des historiens puisse ainsi se peindre, discrètement mais fortement, dans ce que, pour notre culture à tous, il choisit d'écrire ?

Élisabeth COTTIER-FÁBIÁN
Université Paris VII — Denis-Diderot

Béla Köpeczi, Histoire de la culture hongroise, Budapest, Corvina, 1994, 343 p.

Il nous faut saluer ce livre, qui par bien des aspects comble une lacune de taille dans les publications en langue française de ces dernières années. Certes, sur certains grands pans de la hungarologie, nous disposons des ouvrages importants que sont l'*Histoire de la Hongrie*¹ ou l'*Histoire de la littérature hongroise des origines à nos jours*.² Mais le livre dont il est ici question se différencie sur trois grands points des précédents : tout d'abord, il tente de tracer un tableau beaucoup plus vaste, qui, outre l'histoire générale ou l'histoire de la littérature, couvrirait tous les aspects, matériels et spirituels, de la civilisation hongroise ; ensuite, il se veut aussi ouvrage d'« initiation » (le terme est de B. Köpeczi) et de synthèse, rassemblant l'essentiel en moins de 350 pages ; enfin — et c'est ce qui le rend d'autant plus précieux pour le lecteur français — il est explicitement « destiné à un public francophone ».

Il est inutile de présenter l'auteur aux lecteurs de cette revue. Par son rôle dans la recherche historique hongroise,³ autant que par sa connaissance de la civilisation et de la langue françaises,⁴ Béla Köpeczi était particulièrement qualifié pour écrire ce livre.

Le titre de l'ouvrage appelle d'emblée quelques précisions : la préface de l'auteur est ici spécialement bienvenue, qui permet de saisir tout son dessein. B. Köpeczi entend ici le mot français *culture* au sens qu'on donne souvent à *civilisation* (sens très proche, en fait, de l'allemand *Kultur*) : ensemble fait à la fois de matériel et d'idéal, d'individus et de groupes sociaux, de faits et de valeurs.

Ou, pour reprendre les termes même de B. Köpeczi :

¹ Publ. sous la direction de Ervin Pamlényi, Budapest-Roanne, Corvina-Horvath, 1974, 632 p.

² Publ. sous la direction de Tibor Klaniczay, Budapest, Corvina Kiadó, 1980, 586 p.

³ Parmi les principaux ouvrages de Béla Köpeczi publiés en français — par l'auteur, ou sous sa direction — on citera *La France et la Hongrie au début du XVIII^e siècle* (1971) ; *Paysannerie française — paysannerie hongroise, XVI^e-XX^e siècles* (avec Éva H. Balázs, 1973) ; *Noblesse française — noblesse hongroise* (avec Éva H. Balázs, 1983) ; *Hongrois et Français. De Louis XIV à la Révolution* (1983) ; *Intellectuels français, intellectuels hongrois* (avec J. Le Goff, 1985) ; *Histoire de la Transylvanie* (1993).

⁴ La quatrième de couverture du livre nous rappelle les liens de l'auteur avec la France, en sa qualité d'ancien étudiant à l'École Normale Supérieure, et de *doctor honoris causa* de l'Université Paris III.

« L'histoire de la culture doit étudier :

1. le système des idées, des croyances et des religions des différents groupes de la société,
2. les créateurs et les diffuseurs des biens culturels,
3. les institutions qui propagent la culture,
4. les connaissances scientifiques et techniques d'une période donnée et la façon dont on s'en sert,
5. les valeurs artistiques et leur réception,
6. les modes de vie des diverses couches de la société,
7. les influences étrangères qui contribuent à la formation des cultures autochtones,
8. les éléments de la continuité et de la rupture. » (p. 8, préface).⁵

Dans la présentation d'un tel réseau complexe, l'événementiel sert essentiellement la compréhension thématique. Comme, par ailleurs, l'ouvrage va des origines finno-ougriennes à l'époque la plus récente (1991), et qu'une évolution sur une période si longue ne peut être décrite sans découpage chronologique — point toujours délicat — B. Köpeczi a voulu échapper à des limites événementielles trop précises. Il donnera sa préférence, pour chaque période, aux grands traits de civilisation lui semblant la caractériser. Ainsi, le chapitre consacré à ce qu'on nomme habituellement l'« ère des Réformes » (entre 1825 et 1849) reçoit ici le titre « Éveil national et romantisme », ce qui rend bien l'esprit du temps : adoption de la langue hongroise à la Diète (à la place du latin et de l'allemand) ; lien marqué entre la scène politique et le monde des grands intellectuels et artistes de l'époque ; imaginaire romantique fournissant son éclairage à la révolution de 1848. Il va de soi que, selon les périodes, l'accent se porte plutôt sur tel ou tel aspect de la civilisation : s'agissant de « La culture féodale », l'organisation sociale et religieuse, ainsi que la vie quotidienne, prendront plus d'importance ; pour « La Renaissance et la Réforme », en revanche, les œuvres et le mouvement des idées, tant religieuses qu'intellectuelles, seront privilégiés.

« Ouvrage d'initiation » ne signifie pas pour autant de vulgarisation : le livre se veut aussi « ouvrage de référence », ce qu'atteste le sérieux de la bibliographie, qui en dix-sept pages regroupe, par périodes et par thèmes, un choix de livres et d'articles à consulter, en langue française et en langue hongroise. Un tableau chronologique (p. 311-314) énumère les souverains de 996 à 1916, puis les chefs d'État (depuis 1919), enfin les premiers ministres (depuis 1945). Un index des noms, très détaillé, clôt l'ouvrage.

Conformément aux intentions de l'auteur, les relations entre la France et la Hongrie, à différentes époques de leur histoire, reçoivent une attention particulière. Le lecteur français découvrira avec intérêt les jugements de certains compatriotes — écrivains, philosophes, voyageurs — sur la Hongrie de leur époque : Montesquieu (qui s'y rendit en 1728) et Voltaire ; bien plus tard, personnalités moins illustres, Auguste de Gérando, ou un intellectuel d'esprit plus radical, tel l'un des frères Reclus, l'anarchiste Élisée (p. 212-213)... On connaît mieux — ou on croit mieux connaître — l'intérêt des Hongrois pour la France. Nombreux toutefois sont les passages du livre où l'attrait de ce pays, à travers les siècles, pour l'homme cultivé de Hongrie, se trouve éclairé par telle ou telle anecdote qui, dans son détail même, cristallise de façon imagée tout un réseau rationnel : ainsi les descriptions de Miklós Bethlen, en 1664, lors de sa venue à Paris (p. 109-110) ; celles de József Teleki, près d'un siècle plus tard (p. 138) ; ou encore, après l'échec de la conspiration jacobine, la traduction de la *Marseillaise* — la première en hongrois — par le célèbre linguiste et réformateur de la langue, Ferenc Verseghy. Dépassant l'anecdote, l'évocation, par B. Köpeczi, de l'accueil fait au cartésianisme en Hongrie, dès les années 1650 et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle (p. 95 ; p. 104), laisse voir l'importance d'une classe cultivée protestante (calviniste, surtout) dans la diffusion de ce rationalisme nouveau, qui en Hongrie et en Transylvanie (comme en de nombreux pays d'Europe) prenait tout son sens dans une lutte contre le féodalisme.

⁵ On se reportera aussi à *Objets et méthodes de l'histoire de la culture*, publ. sous la dir. de J. Le Goff et B. Köpeczi, Budapest-Paris, 1982.

L'auteur connaît particulièrement bien les XVII^e et XVIII^e siècles — en Hongrie comme en France — auxquels il a consacré plusieurs ouvrages de recherche.⁶ Le tableau qu'il en trace, à la fois synthétique et documenté, initie le lecteur français aussi bien au mouvement des idées des Lumières qu'à l'originalité de la poésie et des chants populaires des *kouroutz*.⁷ Pour ce qui concerne les rapports entre la France et la Hongrie, deux périodes ici se détachent plus nettement : le XVIII^e siècle et les Lumières ; le XIX^e siècle et ses mouvements politiques et sociaux. Au XVIII^e, c'est surtout la figure de François II Rákóczi qui domine, et ses liens privilégiés avec Louis XIV (p. 110-111). Au XIX^e, le contexte historique important étant celui de la Révolution française, c'est par rapport à elle que se dessine tout un nouveau courant progressiste : hommes politiques ou hommes de lettres seront ici nombreux à vouloir resserrer les liens entre une Hongrie jugée encore trop féodale, et une France gagnée d'un esprit nouveau. Les œuvres à portée politique publiées sous ces deux périodes seront parfois même écrites en français : c'est le cas des *Mémoires* de Rákóczi, qui, B. Köpeczi nous le rappelle, ont été rédigées en France, lors du séjour du prince à Grosbois (1717). Les œuvres ultérieures de Rákóczi, datant de son exil turc, sont à nouveau, pour une grande part, en langue française (p. 106). Au XIX^e siècle, moins d'auteurs hongrois écrivent en français, mais il n'est pas un intellectuel de l'époque qui, cherchant la liberté, n'ait les yeux tournés vers Paris : et B. Köpeczi cite fort à propos (p. 129) le beau poème de János Batsányi, « A franciaország változásokra » (“ Des changements survenus en France ”), hommage à la Révolution.

En réalité, la fin du XVIII^e siècle et toute la première moitié du XIX^e ne doivent pas, dans un contexte hongrois, être vues de façon dissociée : un grand débat d'idées commence en Hongrie en 1792 (avec la conspiration de Martinovics), pour ne s'atténuer, d'une certaine façon, qu'en 1849 (avec l'échec de la révolution de 1848). L'« ère des Réformes » (1825-1849) trouve là son importance fondamentale, comme époque-charnière où les deux autres s'articulent.

Peut-être aurait-il fallu souligner davantage un fait de civilisation, en Hongrie, très remarquable pour le lecteur français, car très étranger à sa culture : la « *nyelvújítás* », ou « rénovation de la langue », phénomène dont la persistance permet de mieux saisir deux aspects essentiels des XVIII^e et XIX^e siècles hongrois⁸ — d'une part, la difficulté qu'il y aurait à distinguer, en un découpage arbitraire, ce qui appartient aux « Lumières », et ce qui relève du « Romantisme » ; d'autre part, tout au long de ces périodes, la force du lien qui unit scène littéraire et scène politique (à travers les figures, par exemple, d'un Bessenyei, d'un Kazinczy ou d'un Batsányi). Une présentation plus détaillée du grand courant de la « *nyelvújítás* », avec tout ce qu'elle implique de volonté d'émancipation face à Vienne, aurait permis de mieux relier certains événements dont la corrélation reste sans doute trop elliptique pour le profane : par exemple, le célèbre roman d'András Dugonics, *Etelka* (1784), dont B. Köpeczi nous dit avec justesse qu'il « expose l'idéologie de la résistance nobiliaire face au joséphisme » (p. 129), aurait pu être évoqué juste après la mention de l'édit de Joseph II (p. 115), qui rendait obligatoire l'emploi de la langue allemande dans l'administration et l'enseignement (secondaire et supérieur) : pour le lecteur français, de telles mises en rapport facilitent la compréhension.

⁶ Voir la note 3, *supra* — liste à laquelle on peut ajouter les trois ouvrages suivants, édités sous la direction de B. Köpeczi : *L'autobiographie d'un prince rebelle : Mémoires et une partie des Confessions de François II Rákóczi* (1977) ; *Mémoires du prince François II Rákóczi sur la guerre de Hongrie depuis 1703 jusqu'à sa fin* (avec I. Kovács, 1978) ; *Testament politique et moral du prince François II Rákóczi* (avec I. Borzsák et I. Kovács, 1987).

⁷ On se reportera avec intérêt aux p. 101-102 ; 121.

⁸ Sur la rénovation linguistique hongroise, l'ouvrage de référence à ce jour en français reste *L'édification de la langue hongroise*, par A. Sauvageot, Paris, Klincksieck, 1971 (cinquième partie, 225-272) ; de façon plus générale, sur la langue hongroise et son histoire, cet ouvrage reste la référence.

Dans un même ordre d'idées, on peut s'aventurer à dire que le titre choisi par l'auteur pour le chapitre couvrant la période 1918-1945,⁹ « Le néo-baroque », n'est peut-être pas assez évocateur pour un public français, même cultivé : celui-ci le comprendrait mieux s'il savait que ce terme, emprunté à l'historien hongrois Gyula Szekfű dans son livre *Három nemzedék és ami utána következik*¹⁰ (1934) — comme le signale B. Köpeczi, p. 225-226 — fait allusion à l'atmosphère de *ressentiment* (en français dans le texte de Szekfű) qui a suivi le traité de Trianon (pourrait-on parler de « L'ère du ressentiment » ?).¹¹

Toujours au chapitre « Le néo-baroque », un autre pan de l'histoire hongroise semble un peu rapidement traité : il s'agit de la République des Conseils (*Tanácsköztársaság*), qui, bien qu'elle ait été de très courte durée (21 mars-1^{er} août 1919), n'en a pas moins eu un retentissement considérable sur la vie culturelle hongroise, dans la mesure où de très grands écrivains et artistes de l'époque ont pu se poser en ardents défenseurs d'une ère nouvelle semblant s'inaugurer : ainsi, au plan littéraire, Zsigmond Móricz, Mihály Babits, Árpád Tóth ;¹² pour la musique, Béla Bartók et Zoltán Kodály ; pour l'esthétique avant-gardiste, Lajos Kassák ; et pour les théories sociales, György Lukács. Babits s'est vu attribuer alors une chaire d'Université, tandis qu'une direction des affaires culturelles a été confiée à Móricz, Bartók et Kodály. B. Köpeczi cite certes, en plusieurs endroits, les prises de parti d'aucuns face à la République des Conseils (Móricz, p. 201 ; Tóth, p. 204 ; Kassák, p. 231 ; György Lukács, p. 230), mais ne juge pas utile de fournir au lecteur français une vue plus globale sur l'engagement de tout une partie de l'intelligentsia, en 1918-1919. Sans doute l'auteur a-t-il voulu éviter une présentation d'un type trop partiel, où « partisans du pour » et « partisans du contre » s'opposeraient en une dichotomie sans finesse — présentation assez fréquente dans les pays de « culture dirigée », pour reprendre les termes de B. Köpeczi.

Le développement du communisme en Hongrie, sujet délicat, est traité rapidement lui aussi (p. 248-256), au chapitre avant-dernier, « Culture dirigée et continuité ». La trame des événements plus proprement « politiques » de la période 1945-1989 n'y est rappelée que de façon succincte, l'auteur ayant choisi de privilégier les aspects beaucoup moins connus du lecteur français :¹³ l'évolution sociale et culturelle du pays, sous l'angle matériel (par exemple, l'urbanisation et ses conséquences au plan des conditions de vie, p. 257-259) autant qu'intellectuel (l'enseignement et l'édition¹⁴). L'évolution de la « mentalité quotidienne », surtout à partir des années 1970, est

⁹ Une erreur malencontreuse s'est glissée dans le paragraphe introducteur du chapitre (p. 218) : au lieu de « L'époque qui va de 1819 à nos jours... », lire « L'époque qui va de 1918 à nos jours... ».

¹⁰ Traduction du titre (É. C.-F.) : *Trois générations, et ce qui a suivi*.

¹¹ B. Köpeczi, p. 226 : « Il [Szekfű] condamne la société dite néo-baroque, la classe dirigeante qui refuse les réformes et il se rapproche de certaines positions du mouvement populiste-nationaliste » ; on lit en effet, dans *Három nemzedék* : « Le néo-baroque diffère substantiellement du baroque hongrois du XVIII^e, ce qui est tout naturel, puisque ses racines sont autres. Dans cette nouvelle formation sociale, il règne une sorte de *ressentiment* [en français dans le texte], par où la phraséologie populiste des révolutionnaires se détourne de l'homme de la rue (...), et, si elle prétend encore créer pour lui, le fait à la façon baroque des grands seigneurs... » (*op. cit.*, Budapest, ÁKV-Mæcenas Reprint, 1988, livre V, chap. II, p. 405 ; la traduction est la nôtre, É. C.-F.).

¹² Sans parler du très jeune Gyula Illyés, qui n'écrira que plus tard, mais que l'effervescence de la République des Conseils aura profondément marqué (son engagement comme simple soldat, pendant la révolution de 1918, est mentionné par B. Köpeczi, p. 234).

¹³ Parmi les ouvrages plus récents parus à ce jour en langue française, on mentionnerait par exemple *De Béla Kun à János Kádár, histoire du communisme hongrois*, par Miklós Molnár, Paris-Genève, Presses de la fondation nationale des sciences politiques - Institut universitaire de hautes études internationales, 1987, 335 p.

¹⁴ Rappelons que B. Köpeczi a été ministre de la culture et de l'éducation entre 1982 et 1988.

esquissée de façon nuancée (« Un mélange curieux s'est produit dans le système des valeurs où se heurtaient un égalitarisme élémentaire et les idéaux de la société de consommation... »).¹⁵

Outre une présentation détaillée de la littérature hongroise après 1945, où une quinzaine d'auteurs ont retenu plus particulièrement l'attention (p. 267-273), le lecteur se voit offrir une vue d'ensemble sur nombre d'autres domaines culturels : la musique, les arts plastiques, le cinéma, l'histoire, les sciences humaines (p. 274-282)... Dans ce panorama, les sciences exactes ne sont pas oubliées, puisqu'elles font l'objet d'un rapide survol, où se trouvent évoqués près d'une vingtaine de chercheurs et d'instituts (p. 282-283). Pour finir, l'examen des relations entre la France et la Hongrie (enseignement du français en Hongrie, en particulier dans les lycées bilingues ; développement de la hungarologie, dans les universités françaises ; traduction de nombreuses œuvres de la littérature hongroise, depuis une dizaine d'années).¹⁶

On pourrait, dans une certaine mesure, contester l'absence de toute référence au sport en Hongrie depuis 1945 — le sport s'inscrit bien, pour reprendre la définition de l'auteur, dans « les modes de vie des différentes couches de la société »¹⁷ — mais ce point peut se discuter : on ne saurait déterminer ici ce qui relève de l'originalité du mode de vie hongrois, et ce qui relève bien plutôt d'une tradition observable dans les pays de « culture dirigée ».¹⁸

Quant à la psychanalyse, son absence, parmi les sciences humaines, s'explique aisément, pour la période horthyste comme pour la période 1945-1956, par le caractère nécessairement confidentiel de l'Association Psychanalytique Hongroise. Toutefois, pour la période qui précède (1908-1921), on aurait pu rappeler le rôle, dans la genèse de la talentueuse école hongroise, d'intellectuels de renom comme, par exemple, Ignóty (1869-1949), l'un des cinq fondateurs de l'Association, et qui n'était autre que le rédacteur en chef de la célèbre revue *Nyugat* (p. 198).

Le style de l'ouvrage, de lecture aisée et d'une grande clarté, ne laisse guère deviner au lecteur que l'auteur est étranger. Tout au plus relève-t-on quelques inexactitudes ou maladresses dans l'emploi de certains mots français, du reste peu courants : ainsi, aux p. 22 et 27, on trouve respectivement « kabares » et « Khabars » pour renvoyer aux Kabardes (mais « Tcherkesses » aurait sans doute mieux convenu au lecteur français non spécialiste) ;¹⁹ ou encore (p. 23, 24, 44, et surtout p. 43), plutôt que du « Notaire » Anonyme (*Anonymus*), mieux vaudrait parler (à nouveau, nous supposons le lecteur français non spécialiste) du « Clerc » Anonyme, pour rendre le terme latin *Notarius*, familier seulement des médiévistes ; enfin, à l'époque contemporaine, la convention en France veut que l'on n'emploie pas les sigles anglo-saxons pour les termes de macro-économie, mais leur transposition en sigles français : ainsi, on ne dira pas « GNP » (*Gross National Product*), mais « PNB » (produit national brut). Ce ne sont toutefois là que remarques de détail.

Plus problématique est l'usage fait par l'auteur de la traduction, en français, du titre original d'œuvres hongroises : ouvrages littéraires (romans, essais), œuvres musicales, films... ; parfois s'introduit un contresens, comme c'est le cas pour l'essai de Széchenyi, *Világ*, qui devient *Monde* (p. 141) — alors qu'il s'agit de *Lumière* ; mais la plupart du temps, le problème vient surtout de ce que l'œuvre en question est connue en France sous un autre titre que celui ici utilisé. Les exemples

¹⁵ V. l'ensemble de la p. 261.

¹⁶ La création d'une chaîne de télévision hongroise (*Duna*), diffusant ses émissions à l'étranger, est malheureusement trop récente (1^{er} janvier 1994) pour que l'auteur ait pu faire état de son existence. Elle appartiendrait pourtant à l'« histoire de la culture » (v. *supra*, la définition qu'en donne B. Köpeczi), puisqu'elle constitue un « diffuseur de biens culturels » — s'efforçant surtout, en tant que chaîne éducative et culturelle, de s'orienter vers les intérêts culturels des communautés hungarophones de l'étranger.

¹⁷ À nouveau, v. *supra*.

¹⁸ Ainsi dans le cas des échecs, qui, comme on sait, ont dans tous les pays de l'ancienne Europe communiste le statut d'un sport à part entière.

¹⁹ V. *Le Petit Robert des noms propres*, nouvelle édition refondue et augmentée, 1995, Paris, éditions LE ROBERT, p. 1101.

sont assez nombreux ; ainsi le roman de Kálmán Mikszáth, *A Noszty fiú esete Tóth Marival* a été publié en français sous le titre : *Le cas du jeune Noszty avec la Marie Tóth*²⁰ (et non : « L'histoire d'un cas curieux », p. 197) ; *Édes Anna*, de Dezső Kosztolányi, a donné deux traductions successives, *Absolve Domine*²¹ et *Anna la Douce*²² (mais pas : « Anna Édes », p. 204) ; *A fekete kolostor*, d'Aladár Kuncz, est devenu : *Le monastère noir*²³ (et non « Noirmoutier », p. 237) ; ou encore, en musique, le *Csodálatos Mandarin* de Béla Bartók est connu comme *Le mandarin merveilleux* (et non, p. 208 : « Le mandarin miraculeux ») ; au cinéma, le film de Péter Gothár, *Megáll az idő* (qui attirera l'attention de la critique française, en 1982) est sorti sur les écrans sous le titre : *Le temps suspendu* (et non : « Le temps s'arrête », p. 274). Certes, les titres adoptés pour la diffusion de ces œuvres en France sont arbitraires, mais les fournir avec précision permet au lecteur de retrouver plus aisément la trace, s'il le souhaite, de tel livre, telle musique ou tel film.

Dans le même ordre d'idées, au chapitre « Culture dirigée et continuité », on regrette que l'auteur n'ait pas, traitant des œuvres littéraires contemporaines, fait de distinction entre celles effectivement parues en langue française, et celles qui n'ont pas encore paru, mais dont le titre est ici traduit (le plus souvent, de façon littérale). Le lecteur ne maniant pas le hongrois ne sait pas si les ouvrages évoqués sont accessibles ou non dans sa langue, et l'on souhaiterait, à côté de la très documentée bibliographie historique et thématique (et de l'index des noms), une bibliographie des ouvrages récents — poésies, essais, romans... — déjà traduits en français. Enfin — toujours dans le souci de faciliter l'accès aux sources — on peut regretter que l'auteur n'ait pas, dans sa bibliographie, fourni le nom des éditeurs, à côté du lieu et de la date de publication.

L'impression de ce livre s'est faite à Budapest, et l'on peut remercier les éditions Corvina d'avoir rendu possible sa parution. Signalons toutefois que la clarté de la langue de l'auteur est parfois gâtée par les coupures de fin de ligne, qui ne respectent pas les normes orthographiques du français : découpages de type « pa - rlent » (p. 8), « voulaï - ent » (p. 183) etc.

L'ouvrage de Béla Köpeczi est une somme. Le lecteur français sort pourtant de cette « initiation à la culture hongroise » avec le sentiment d'une curiosité plus attisée encore, tant il est vrai que cet ouvrage vérifie la loi des livres réussis : susciter le désir d'autres lectures, qui viendraient enrichir et compléter celle-ci. On attend avec impatience, en particulier, une « Histoire des sciences en Hongrie », qui, en langue française, ferait connaître au public francophone tout ce dont la science est redevable à la communauté scientifique hongroise — même en sa diaspora.

György GALAMB
Université Attila József de Szeged

Tibor Klaniczay—Gábor Klaniczay, Szent Margit legendái és stigmái (Les légendes et les stigmates de sainte Marguerite), Budapest, Argumentum, 1994, 255 p.

²⁰ Trad. de János Körössy, revue par Anne-Marie de Backer, Budapest, Corvina, 1977.

²¹ Trad. de Maxime Beaufort, Paris, Sorlot, 1944.

²² Trad. d'Eva Vingiano de Piña Martins, Paris, Viviane Hamy, 1992.

²³ Adaptation de L. Gara et M. Piermont, Paris, Gallimard, 1937.

Il est extrêmement rare qu'un ouvrage scientifique expressément consacré à un thème, en l'occurrence celui du culte et des légendes de sainte Marguerite de Hongrie, contienne deux études distinctes, écrites par deux auteurs spécialistes de domaines différents, l'un historien de la littérature, l'autre historien et qui, de plus, sont père et fils.

Tibor Klaniczay, le père, décédé en 1992, a occupé jusqu'à sa mort le poste de directeur de l'Institut des Sciences littéraires de l'Académie des Sciences de Hongrie. Il fut l'une des personnalités marquantes des dernières décennies dans le domaine de l'histoire de la littérature du Moyen Âge, de la Renaissance et de l'époque baroque en Hongrie. Grand érudit, il entretint de nombreuses relations internationales. Son fils, Gábor Klaniczay, chercheur médiéviste, s'est spécialisé dans l'étude du culte des saints et de la sainteté royale. Il a introduit avec succès parmi les historiens hongrois de nouvelles méthodes de recherche, découvertes et appliquées dans le domaine de l'histoire notamment par les médiévistes français. L'introduction rédigée par Gábor Klaniczay, évoquant son père sur un ton personnel, est à la fois inhabituelle et pleine d'humanité. Il y montre comment deux personnes de générations et d'intérêts différents ont pu s'inspirer mutuellement. Les deux études de ce volume ont été réalisées à l'occasion d'une conférence organisée en 1990 à Venise par la Fondazione Cini. Les auteurs ont poursuivi leurs recherches malgré le voyage d'études que Gábor fit aux États-Unis et l'état de santé de plus en plus préoccupant de son père. « Je conserve les souvenirs chers et douloureux de quelques conversations téléphoniques que nous eûmes, sur le mode étudiantin, mais attristé par l'éloignement. Toutefois, je m'étonne encore aujourd'hui sous quels prétextes singuliers nos derniers entretiens se sont déroulés. En y repensant, il me semble que je voulais avant tout que nous vivions pour la première fois l'expérience d'une recherche scientifique en commun, la joie des découvertes faites ensemble. »

Après les saints rois et princes hongrois du XI^e siècle, deux princesses furent connues en Europe. Élisabeth, fille d'André II, épouse de Louis, marquis de Thuringe, fut canonisée en 1235, peu de temps après sa mort survenue en 1231 ; son culte se répandit dans toute l'Allemagne. Marguerite, fille de Béla IV ne fut canonisée qu'au XX^e siècle, et n'était connue au Moyen Âge qu'en Italie, où son culte se développa aux XIV^e-XV^e siècles. Les légendes relatant leur vie et leurs miracles sont des monuments de l'histoire de la littérature hongroise.

Dans son étude intitulée *A Margit-legendák történetének revíziója* (Révision de l'histoire des légendes de sainte Marguerite), par une approche philologique de faits de l'histoire de l'ordre des dominicains, Tibor Klaniczay obtient des résultats surprenants par rapport aux opinions traditionnelles dans ce domaine. Il se penche sur le personnage de Tommaso Caffarini, prieur du couvent dominicain de Venise, qui a déployé une intense activité en faveur de la canonisation de sainte Catherine de Sicile, et a recueilli et utilisé les légendes de sainte Marguerite, elle-même également religieuse dominicaine, au service d'une propagande efficace. Pour les besoins de la cause, il eut recours aux représentations iconographiques des stigmates de Marguerite qui étaient diffusées partout en Italie depuis 1340.

Mais en 1409, Caffarini apprit de ses confrères que ce n'était pas Marguerite, mais une autre sainte hongroise, Hélène, qui portait les stigmates. Afin de ne pas compromettre la canonisation de Catherine, il renonça aux images de sainte Marguerite stigmatisée. Il n'en reste pas moins que grâce à ce prieur érudit, la recherche moderne s'est trouvée enrichie de la connaissance des légendes de sainte Marguerite, fondamentales pour les chercheurs de l'histoire culturelle hongroise. L'une des versions, que l'auteur appelle *legenda vetus*, fut envoyée par Grégoire, provincial hongrois de l'ordre, à Caffarini. Ce dernier disposait dès l'origine d'une autre version, la *legenda maior*. Une troisième version, la légende de *Pise*, était conservée à cette époque à San Pietro di Castello, un autre couvent vénitien ; il n'en subsiste que deux chapitres (l'un d'eux traite précisément des stigmates), insérés par Caffarini dans un de ses ouvrages en faveur de la canonisation de sainte Catherine, *Libellus de supplemento*, et dans une *Chronica* de Girolamo Borselli, qui vécut à la fin du XV^e siècle.

Tibor Klaniczay démontre que la version de la *legenda vetus* parvenue à Venise par l'intermédiaire de Grégoire concorde avec l'original rédigé par Marcellus, le confesseur même de

Marguerite. Cette légende étant totalement inconnue en occident avant 1409, la *legenda maior* et la *legenda minor*, compilées au XIV^e siècle, n'ont donc pas pu s'en inspirer.

Selon l'auteur, c'est au sujet de la plus ancienne, la *legenda maior* rédigée vers 1340, que Caffarini a écrit qu'elle était « plus belle et plus complète » que la *legenda vetus*. À l'époque du prieur, mais déjà au siècle précédent, son style plus délicat et coloré la rendait plus conforme aux exigences de la dévotion publique. Tibor Klaniczay affirme que la *legenda maior* était inconnue en Hongrie, il est donc impossible de considérer l'année 1340 comme la date après laquelle la compilation de Marcellus a perdu toute importance, et par conséquent de faire de cette date l'*ante quem* de la création de la version hongroise.

La question centrale de cette étude est celle de la légende dite *de Naples*. Selon l'opinion actuellement dominante, formée par les recherches de Jenő Koltay-Kastner et de László Mezey, la *legenda maior* aurait été produite à la cour de Naples, inspirée par les idées de pères franciscains, et sur la base d'informations données par Élisabeth, fille d'Étienne V, roi de Hongrie, qui avait passé sa jeunesse avec sa tante, Marguerite, au cloître de dominicaines de Nyúlsgiget (l'île aux Lièvres) sur le Danube, avant de devenir mère supérieure du couvent de San Pietro in Castello à Naples. Mais à l'appui d'arguments historiques et philologiques, Tibor Klaniczay démontre que la légende conservée à la Biblioteca Nazionale de Naples se trouvait auparavant à Florence. Il démontre en outre que les informations de la *legenda maior* représentant un excédent par rapport à celles de la *legenda vetus*, ne sont pas dues à Élisabeth, mais sont des lieux communs ou bien remontent à un passage disparu du procès verbal de la tentative de canonisation de 1276.

L'autre problème dont la solution diverge de l'opinion établie est le rapport de la *legenda maior* et de la *legenda minor*. Selon son introduction, cette dernière aurait été rédigée en 1340 par Garin de Gy l'Évêque (Garinus) à la cour d'Avignon sur l'ordre de Hugues de Vaucemain, magistère général. Selon l'auteur, la version étendue, la *legenda maior* n'a pas été créée à Naples sous l'influence spirituelle franciscaine, mais elle serait probablement aussi l'œuvre de Garinus (qui pouvait disposer des procès-verbaux de 1276 conservés en Avignon), et elle serait de toutes façons antérieure, tandis que la *legenda minor* est une version postérieure et abrégée.

Par la suite, l'auteur étudie la question des stigmates de sainte Marguerite en relation avec la version que Caffarini apporta de Pise et qui fut ensuite perdue. Il n'en subsiste que deux fragments, l'un cité par Caffarini dans un passage du *Libellus*, l'autre dans un écrit de Girolamo Borselli qui remonte à la traduction en italien de l'annexe d'un ouvrage mystique, le *Miroir des âmes simples*, attribué par erreur à Marguerite.

De même que Caffarini, Borselli avait lui aussi de bonnes raisons de suggérer que Marguerite portait les stigmates. Il avait également pour but de propager la sainteté de Catherine de Sienna. Les franciscains avaient en effet obtenu en 1472 que le pape Sixte IV interdise de représenter les stigmates sur les portraits des saints. Borselli, dans le cadre de la contre-propagande dominicaine, utilisa dans son ouvrage tout ce que la légende *de Pise* contenait au sujet des stigmates de sainte Marguerite. En ce qui concerne la légende *de Pise*, Tibor Klaniczay est d'avis qu'elle a pu être écrite par un auteur d'origine italienne, mais à la cour papale, comme l'atteste le procès-verbal qui y est conservé, ainsi que le fait que l'auteur inconnu s'est appuyé sur la *legenda maior*. Il en situe la rédaction dans la période comprise entre 1340 et 1398.

L'étude de Tibor Klaniczay témoigne à la fois d'une vaste érudition et de l'aptitude à découvrir les corrélations entre des fragments de faits philologiques, et à mettre en concordance des sources hagiographiques et iconographiques. Ses résultats sont fondés sur une perspective qui rassemble dans un seul contexte des questions d'histoire, d'histoire culturelle, religieuse et littéraire. Cela lui a permis de récrire – alors qu'il était frappé d'une maladie incurable – un des chapitres fondamentaux de l'histoire médiévale hongroise.

La seconde étude de ce volume a pour titre *A női szentség mintái Közép-Európában és Itáliában* (Les modèles de la sainteté féminine en Europe centrale et en Italie). L'auteur, Gábor Klaniczay, a étudié le même sujet historique en utilisant les mêmes sources hagiographiques et iconographiques, mais selon d'autres points de vue. Il examine d'abord de quelle façon le nouveau modèle de sainteté inspiré par les ordres mendiants, en premier lieu par les franciscains, qui met

l'accent sur la vie d'ascèse et non sur les miracles posthumes, s'est répandu dans les cours royales et princières d'Europe centrale en suivant l'exemple de sainte Élisabeth de Hongrie. D'autres saintes, Hedvige de Silésie, Agnès de Bohême et sa sœur Anne, Marguerite de Hongrie et ses sœurs Kinga et Yolande mariées en Pologne, Salomé, fille du duc de Cracovie et Sandomierz, et enfin la bienheureuse Élisabeth de Töss, fille d'André III, roi de Hongrie ont toutes eu pour fonction de sanctifier leur dynastie en lui faisant acquérir le plus grand prestige, ce qui n'était pas sans intérêt au cours des rivalités dynastiques. Par ailleurs, ce processus contribua à raviver la notion archaïque de la *beata stirps*.

Partant de là, l'auteur traite en détail de la représentation de la « cour céleste » apparue au XIII^e siècle et étroitement liée au culte des rois saints. Certaines cours commencèrent à fonctionner sur le modèle de la « cour céleste », dont l'image s'enrichit à cette époque des idées liées au culte de la Vierge Marie. Sa cour était constituée de princesses, les saintes. Elles-mêmes s'entouraient d'une communauté ascétique rassemblant les membres féminins de leur famille, qui en développant l'arsenal symbolique du renoncement, représentaient la contrepartie des cours temporelles – et acquéraient parallèlement une influence politique de plus en plus considérable.

L'analyse porte ensuite sur le rôle des confesseurs dans l'élaboration du modèle de sainteté des princesses, et dans la diffusion de ce modèle à l'aide de légendes qu'ils avaient souvent écrites eux-mêmes. L'auteur souligne le fait que les confesseurs, en dirigeant la vie spirituelle des princesses, influencèrent la politique dynastique et la vie culturelle des cours.

Gábor Klaniczay ne se contente pas d'éclairer d'un jour nouveau le milieu religieux et culturel des cours d'Europe centrale, il rapproche également des modèles italiens les modèles de sainteté féminine qui s'y développent. Ceux-ci sont liés à l'idéologie des ordres mendiants, aux formes extrêmes de l'ascétisme, aux actions caritatives, aux préoccupations politiques, tandis que la spiritualité des saintes italiennes est profondément marquée par le concept de *sponsa Christi* imprégné d'une forte charge sensuelle, souvent érotique, exprimée par des visions presque sacrilèges. Les stigmates se révélèrent un attribut important de ces saintes. C'est cette exigence qui modifia l'image des princesses saintes ayant vécu à l'origine dans un tout autre milieu. Au cours du processus de rivalité opposant la sainteté d'Élisabeth et de Marguerite en Italie, on leur attribua les stigmates et le miracle des roses, motifs qui furent intégrés dans la version italienne de leurs légendes, représentés sur leurs portraits peints en Italie et ajoutés dans l'annexe de la version italienne du *Miroir des âmes simples*.

C'est sur ce point que se rejoignent les raisonnements, par ailleurs indépendants des deux chercheurs, père et fils, tout comme se rejoignent dans l'Europe médiévale à la fois diverse et unie, les idées, les mentalités religieuses, les traditions culturelles et les différents modes de transmission des textes.

(Traduit du hongrois par Chantal Philippe)

Géza SZÁSZ
Université Attila József de Szeged

Gyula Kristó (dir.), Pál Engel et Ferenc Makk (réd.), Korai magyar történeti lexikon.
(Dictionnaire de l'histoire du Moyen Âge hongrois), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1995, 758 p.

Depuis plus d'un siècle, les historiens hongrois se penchent avec un intérêt particulier sur l'histoire du Moyen Âge hongrois. Un premier élan a été pris dans les recherches lors des préparatifs des festivités de 1896, millénaire de l'occupation du territoire. En même temps, les exigences d'un public attentif ont poussé les spécialistes d'une part à rédiger des ouvrages généraux

vulgarisant l'histoire de la Hongrie¹ et d'autre part à procéder à une étude approfondie des sources et à mettre en lumière tous les aspects obscurs du Moyen Âge.

Cette double tradition restant vivante, les médiévistes hongrois se sont attaqués au Moyen Âge de plusieurs côtés. Les tâches qui les attendaient étaient nombreuses ; il fallait non seulement « écrire l'histoire », mais aussi mener à bien les recherches fondamentales, déchiffrer et réunir les diplômes royaux et autres documents, établir des chronologies etc.

L'étendue des recherches (et les résultats, bien sûr) ont exigé et en même temps rendu possible la publication de synthèses érudites² et d'ouvrages auxiliaires. Ainsi s'est imposée, dans les années 1980, l'idée d'une « Encyclopédie de l'histoire des hautes époques de la terre et du peuple hongrois », recouvrant toute la protohistoire du peuple hongrois, l'histoire du bassin des Carpates depuis les Huns jusqu'à l'installation des Hongrois ainsi que l'histoire de la Hongrie de 895 à 1387. Une première tentative fut en 1987 la publication d'une brochure rassemblant quelque 27 articles ; mais le projet, pour des raisons d'ordre surtout financier, n'aboutit pas. Pourtant, les directeurs des grands ateliers médiévistes (Université de Budapest, Université de Szeged, Institut des Sciences Historiques) ont décidé de conserver et de réunir les résultats de leurs recherches dans un *Dictionnaire de l'histoire du Moyen Âge hongrois* auquel collaboreraient tous les médiévistes d'expression hongroise, spécialistes de tel ou tel domaine. Le résultat est un ouvrage volumineux de 758 pages (dont le lexique en occupe 726) contenant plus de deux mille articles et 47 unités cartographiques souvent inédites.

Les deux rédacteurs, Pál Engel (Budapest) et Ferenc Makk (Szeged) ont dû enfin organiser et « uniformiser » le travail de 168 historiens, géographes, linguistes ou littéraires, enseignants et chercheurs appartenant à des universités hongroises ou étrangères. Nous retrouvons parmi eux les figures les plus éminentes de l'historiographie hongroise des années 1960-1990, aujourd'hui décédées (K. Benda, E. Fügedi, L. Makkai) ou encore en activité (I. Bertényi, S. Csernus, P. Engel, W. Endrei, G. Heckenast, G. Klaniczay, Gy. Kristó, K. Szántó, J. Török ou L. Veszprémy) et... des jeunes (pour ne citer que les noms de Z. Kordé, L. Koszta, F. Piti).

Pourquoi un *Dictionnaire de l'histoire du Moyen Âge hongrois*? Dans la préface, le directeur Gyula Kristó essaie de nous en donner une explication claire et concrétisante. Le lexique veut être celui des hautes époques car il présente, décrit ou explique les événements, processus, notions ou personnages relatifs aux premiers siècles de l'histoire de la Hongrie (*rozgonyi csata, rendiség, jobbágyság, Bánk ou Lukács esztergomi érsek*),³ du IX^e au XIV^e siècle.

Pourquoi alors ces dates-limites ? Le choix de l'an 1387 comme terme paraît juste ; outre le changement dynastique qui s'est opéré entre les Anjou de Naples et les Luxembourg (avènement de Sigismond, futur empereur germanique), de lentes évolutions économiques et sociales commencent alors à transformer l'image de la Hongrie. Cependant, l'histoire n'est pas « close » en 1387 : lorsque nécessité il y a, on poursuit le processus même au-delà de la limite séparant le XIV^e siècle du XV^e.

Il serait plus difficile d'expliquer pourquoi l'histoire commence aux premières années du IX^e siècle, alors que le peuple hongrois avait déjà connu plusieurs siècles d'existence « autonome ». Une autre raison « contre » pourrait être que l'État hongrois médiéval, en tant que tel, ne sera « fondé » qu'aux environs de l'An Mil. La principale raison « pour » est que les années en question marquent un moment où les tribus hongroises, migrant alors sur les steppes du sud de la Russie, apparaissent dans les sources « musulmanes », écrites en arabe ou en langue persane, telles les œuvres d'Ibn Rusteh (*Ibn Ruszta*) ou Gardizi (*Gardézi*). Contexte littéraire ou international, donc. Par

¹ Nous pensons ici surtout aux ouvrages parus à la fin du XIX^e siècle sous la direction de H. Marczali et à l'*Histoire de la Hongrie* de Gy. Szekfű et B. Hóman, œuvre fondamentale de l'historiographie hongroise.

² La grande synthèse doit être une *Histoire de la Hongrie* en dix volumes, publiée sous la direction de Gy. Székely, série encore incomplète.

³ Les mots hongrois en italique représentent les titres des articles du Dictionnaire.

conséquent, la protohistoire antérieure à 800 devait être le sujet d'un seul article de synthèse de 7 colonnes aux nombreux renvois (*magyar őstörténet*).

Une deuxième raison, valable en ce cas pour le bassin des Carpates, réside dans le fait que pendant les premières années du IX^e siècle, un changement majeur s'opère sur le territoire de la Hongrie actuelle : l'empire des Avars disparaît et un nouvel ordre politico-ethnique est en train de se former. La partie occidentale de l'ancienne Pannonie sera contrôlée par une marche carolingienne (*Oriens*), le nord par les Moraves et le sud-est par des Bulgares. Naturellement, ces changements ont aussi laissé des traces dans les trouvailles archéologiques. L'an 800 marque ainsi une césure nette dans l'histoire du bassin des Carpates, et rend la discontinuité évidente ; ce qui ne peut que mieux souligner le caractère continu de l'histoire du peuple hongrois. Même s'il doit s'écouler encore presque un siècle jusqu'à l'installation définitive, ce territoire doit figurer dans toute description de l'histoire de la Hongrie ; comme l'histoire de la Gaule dans les histoires de France. Et cela pour comprendre dans quel milieu nos ancêtres se sont trouvés en 895-896.

Malgré l'adjectif *hongrois* du titre, le lexique ne peut pas se limiter à l'histoire exclusive d'un seul peuple, les Hongrois. Ce serait d'ailleurs impossible, étant donné la grande variété des peuples présents dans le bassin des Carpates et aussi le fait que l'État hongrois médiéval se définit comme une grande puissance, conquérante (et souvent belliciste). Ces seules circonstances obligeraient l'historien à ouvrir les fenêtres non seulement sur les pays ou peuples voisins, mais (avec quelques restrictions, bien sûr) sur tout ce qui peut influencer l'histoire hongroise de l'extérieur (tels les ordres monastiques, *szerzetesrendek*) et sur tous ceux qui y ont joué un rôle plus ou moins important. Ainsi pouvons-nous rencontrer dans le Lexique Charlemagne (*[Nagy] Károly*), mais aussi Joinville ou Geoffroy de Villehardouin. Les relations entre les Hongrois et les autres peuples ou États d'Europe sont également systématisées et classées selon le partenaire en question (p. ex. *velencei—magyar kapcsolatok*). Tenant compte du fait que les Hongrois n'étaient pas les seuls habitants du bassin des Carpates entre le X^e et le XIV^e siècle, le Lexique se charge de présenter également l'histoire de nos co-habitants (p. ex. *tótok*).

Malgré toute sa complexité, le Dictionnaire est, pour l'essentiel, volontairement limité à l'*histoire politique* de l'État hongrois médiéval. Pourtant, la volonté d'élargir la représentation à d'autres branches de l'historiographie n'est pas totalement absente, comme en témoignent des articles archéologiques, d'histoire de l'art (*gótika...*) ou des techniques (*fonás-szövés, bányászat-kohászat...*).

Même si Gy. Kristó ne cesse de souligner que le Dictionnaire publié sous sa direction est plus proche d'un lexique que d'une encyclopédie, l'œuvre ne manque pas de la hiérarchisation si chère aux ouvrages encyclopédiques depuis le XVIII^e siècle. Il arrive que des articles plus longs, et servant de base (*Magyarország története*) contiennent des renvois à des articles de synthèse, mais d'une envergure plus réduite (*településtípusok*), alors que ces derniers nous mènent à des unités plus petites et précises (*falu, város*). Le lecteur n'est pourtant pas contraint de s'arrêter là : si l'on veut connaître les détails (ou les composants) de la vie urbaine, il est possible d'y entrer (*városi jog*) et de descendre jusqu'au niveau "inférieur" relatif à une seule ville (*székesfehérvári városi jog*). Si nous sommes férus d'histoire comparée (et contrastive), nous pouvons alors étudier l'histoire des villes plus importantes (*Pozsony, Buda, Pécs, Szeged*) et établir nous-mêmes la synthèse. Malheureusement dans les autres cas, les détails ne composent pas de menu. On serait vraiment plus à l'aise avec une encyclopédie.

L'objectivité doit être l'un des principaux buts d'un dictionnaire, mais comme ce n'est pas une catégorie claire et nette, et comme l'époque souffre d'un relatif manque de sources, il s'est révélé souvent impossible de créer des synthèses de valeur universelle. De plus, dans cette science à la fois précise et obscure qu'est l'histoire, on n'a pas le droit de "décider" ; la postérité pourra toujours ajouter son "dernier mot". Le Dictionnaire doit donc être considéré comme un instantané de nos connaissances. Instantané plus net ici, plutôt voilé là, parce que les thèmes sont explorés à des profondeurs différentes. Nous sommes enclins à considérer ce "défaut" comme une révélation qui pourra aider et orienter les recherches ultérieures.

Le Dictionnaire peut aider tout lecteur connaissant le hongrois sans être nécessairement spécialiste du Moyen Âge hongrois ou de la géographie. Bien que les articles présentent tous des notions hongroises, les auteurs aident le lecteur par la présentation multiforme des noms géographiques, tel le Danube (hongrois : *Duna* ; latin : *Danuvius, Ister* ; allemand : *Donau* ; slovaque-polonais-ukrainien : *Dunaj* ; serbe-croate-bulgare : *Dunav* ; roumain : *Dunărea*) et par l'indication des originaux des notions traduites tels *hercegség* (lat. : *ducatus*).

Le lecteur plus ou moins instruit peut également être guidé par une liste de quelques titres de littérature spécialisée, placée à la fin de la plupart des articles. Malheureusement, dans la majorité des cas, les ouvrages parus après 1990 n'ont pas pu y figurer, ce qui, vu la multitude des titres publiés dans la première moitié des années 1990, fait vieillir notre Dictionnaire. Et ceci est valable même si l'on n'oublie pas que le Dictionnaire, enfin paru en 1995, a quitté le bureau des rédacteurs à Noël 1993.

Autre défaut (moins grave, celui-ci) : malgré tout un système de renvois, il nous manque — et de beaucoup — un Index alphabétique.

Il convient également de rappeler comment le Dictionnaire fut reçu en Hongrie. L'écho donné par la presse (même quotidienne) fut en général positif ; on a surtout salué la synthèse et souligné la collaboration vraiment fructueuse des divers ateliers d'histoire. Une des revues historiques, *Aetas* a même demandé à deux historiens de présenter leur opinion sur le Dictionnaire, méthode jusque-là très peu utilisée en Hongrie.⁴ C'est là d'ailleurs que nous trouvons les critiques les mieux formulées sur le Dictionnaire. Le premier, A. Vizkelety, plutôt littéraire, reproche aux rédacteurs le déficit du Dictionnaire vis-à-vis de la littérature hongroise du Moyen Âge. Le deuxième, J. Bak, lui-même directeur d'un dictionnaire à paraître (*Medieval Eastern Europe : An Encyclopedia*), tout en reconnaissant les valeurs du Dictionnaire, souligne trois défauts. D'abord le Dictionnaire utilise encore des expressions de l'historiographie marxiste non seulement démodées mais aussi inutiles (ainsi la substitution du terme *féodalisme* à celui de *Moyen Âge*) ; dans certains cas, le Dictionnaire « ne se spécialise pas vraiment » sur le Moyen Âge hongrois (*istenitélet*). Enfin, la turcologie occuperait un peu trop de place. C'est encore lui qui nous renseigne du caractère pionnier du Dictionnaire.⁵

Vu les immenses mérites du travail et malgré un certain nombre de lacunes mentionnées plus haut, nous sommes persuadés que le Dictionnaire reste un outil indispensable pour les chercheurs, les enseignants et les étudiants, et pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Hongrie médiévale.

(Traduction revue par Chantal Philippe)

⁴ *Aetas*, 1995/1-2, 263-266 et 267-269.

⁵ On ne connaît que quatre dictionnaires de l'histoire médiévale : *Dictionnaire of the Middle Ages* (États-Unis) ; *Slownik starozytnosnych slovienskykh* (Pologne) ; *Oxford Dictionary for Byzantium* (Angleterre) et le *Lexikon des Mittelalters* (Allemagne).

László Sándor TÓTH
Université Attila József de Szeged

Gyula Kristó, *Hungarian History in the Ninth Century* (translated by György Novák), Szegedi Középkorász Műhely, Szeged, 1996, 226 p.

La préhistoire est une des périodes de l'histoire hongroise qui peut intéresser non seulement des Hongrois, mais aussi bien les médiévistes d'autres pays. Cette popularité de la préhistoire hongroise s'explique par le nombre très restreint – et par le caractère extrêmement contradictoire – des sources, ce qui a pour résultat un grand nombre de problèmes encore irrésolus. Une autre raison possible : au IX^e et au X^e siècle, à l'époque des incursions et de la conquête, les Hongrois ont exercé une influence considérable sur l'Europe, la fédération des tribus hongroises a constitué un facteur déterminant de la politique européenne de l'époque.

Après avoir écrit plusieurs études traitant de la préhistoire et un livre résumant l'histoire hongroise du IX^e siècle, Gyula Kristó publie à présent en anglais une monographie qui en récapitule les questions les plus importantes. Comme le seul ouvrage paru concernant notre sujet a déjà 60 ans (C. A. Macartney : *The Magyars in the Ninth Century*, Cambridge, 1930), l'édition d'une nouvelle synthèse est d'une actualité brûlante. Nous sommes très heureux que, bien que l'édition américaine n'ait pas pu être réalisée, cet ouvrage ait vu le jour en langue anglaise, ce qui facilitera son intégration dans le courant des recherches médiévistes européennes. György Novák a traduit ce texte ardu avec une attention exceptionnelle. La monographie a été publiée dans un format attrayant par l'Atelier Médiéviste de Szeged, qui existe depuis plusieurs années, et a déjà édité dix livres, tous traitant de l'histoire médiévale hongroise.

Le présent ouvrage se compose de seize chapitres. Dans le premier, il est question de la première apparition des Hongrois dans les sources écrites. L'auteur examine chacune des sources (Hérodote, V^e siècle av. J.-C. inclus) qui peuvent concerner les Hongrois ou leurs prédécesseurs supposés. Son analyse minutieuse démontre que les Hongrois n'apparaissent dans les sources écrites que dans les années 830, mais après cette date, plusieurs chroniqueurs rendent compte de leurs activités. Dans le deuxième chapitre, Kristó traite de la question très complexe de l'ethnogenèse hongroise. À son avis, le peuple hongrois, ayant des origines finno-ougriennes, s'est séparé de sa famille obi-ougrienne vers l'an 500 av. J.-C., tout en conservant sa langue et certains éléments de la cosmogonie finno-ougrienne. Le peuple hongrois se transforme en entité indépendante au cours des siècles qui ont immédiatement précédé la naissance du Christ.

Le troisième chapitre a pour sujet le mystère des habitats des Hongrois d'avant 830. La bibliographie de la question présente deux thèses : certains situent la Magna Hungaria dans la région de la Volga (territoire qui sera plus tard la Bachkirie), d'autres pensent que c'est dans le Caucase que se trouve la patrie d'origine des Hongrois. On peut évidemment trouver des arguments pour et contre ces deux points de vue. Kristó, lui, est convaincu que les Hongrois ont habité la Magna Hungaria de la Volga jusqu'en 830. D'après le résultat d'un certain nombre de fouilles archéologiques et l'examen des termes hongrois provenant du turk, le quatrième chapitre tire des conclusions concernant les habitats antérieurs des Hongrois. Selon Kristó, il existe plusieurs endroits possibles où les Hongrois ont pu emprunter les 300 mots d'origine turke de leur langue. Les parallélismes entre certaines fouilles archéologiques effectuées dans la région de la Volga et celles du bassin des Carpates permettent de supposer qu'aux alentours de 750, les Hongrois étaient en contact avec des Bulgares, qui venaient d'arriver sur le cours moyen de la Volga.

Le cinquième chapitre examine les dénominations (*onogour*, *savard*, *bachkir*, *turk*) et les auto-dénominations des Hongrois. L'auteur considère l'auto-dénomination *magyar* comme le résultat de la coexistence finno-ougrienne – turke, puisque la première syllabe *magy-* s'explique par la langue finno-ougrienne, tandis que la seconde syllabe *-er* provient du turk. En revanche, en ce qui concerne la dénomination *onogour* qui est à l'origine du nom utilisé pour désigner les

Hongrois dans toutes les langues étrangères jusqu'à nos jours, Kristó l'attribue à des contacts bulgare-hongrois d'assez longue durée. À son avis, ces contacts ont commencé en Magna Hungaria, et ils se sont poursuivis dans la région du Don, et même dans le bassin des Carpates. La dénomination *bachkir* s'explique par le fait que les Bachkirs, parlant un dialecte turk, se sont associés à la petite fraction de Hongrois restés en Magna Hungaria. C'est pourquoi les sources musulmanes prennent très souvent les Hongrois pour des Bachkirs. Quant à la dénomination *turk*, Kristó en trouve les raisons dans le mode de vie des Hongrois, très influencé par les coutumes turkes, et dans la présence d'éléments ethniques turks au sein de la fédération des tribus hongroises.

Le sixième chapitre a pour objet les traditions hunniques des Hongrois. Il existe une très ancienne controverse dans l'historiographie hongroise : la légende des contacts hugaro-hunniques a-t-elle des fondements réels, ou ne s'agit-il que d'une hypothèse de l'historiographie médiévale hongroise ? L'auteur fait remonter les présomptions à l'historiographie occidentale du XII^e siècle, mais en même temps, il n'exclut pas que la mémoire d'Attila et de ses Huns ait été conservée par les Sicules, peuple à langue turke qui s'est associé aux Hongrois quelque siècles plus tard.

Le septième chapitre présente les raisons et les conditions du départ des Hongrois de la Magna Hungaria. Selon Kristó, les sources nous apprennent que c'est aux environs de 830 que les tribus finno-ougriennes — avec leurs alliés turks — ont quitté la Magna Hungaria surpeuplée à la suite de l'arrivée de Bulgares et des Bachkirs.

Le huitième chapitre examine l'authenticité de deux sources principales, d'une part *De Administrando Imperio* par Constantin, empereur byzantin, d'autre part les mémoires du chroniqueur musulman Dzsajhani.

Le neuvième chapitre est consacré à la Lévédie, patrie des Hongrois vers 830. Ce territoire a été nommé d'après le voivode Levedi. Selon Kristó, la dénomination *Lévédie* se réfère à la totalité du territoire des Hongrois, mais en même temps à celui, plus restreint gouverné par Levedi. Kristó localise la Lévédie entre les deux fleuves Donetz et Bug. Il considère Levedi comme un personnage réel, qui a organisé la fédération des tribus hongroises dans les années 830.

Cette fédération est constituée de tribus finno-ougriennes (Nyék, Megyer), de tribus turkes, (Kürt, Gyarmat), elle comprend également d'autres tribus turkes qui s'étaient associées aux premières dans la région du Don.

Ces Turks sont au centre des recherches du dixième chapitre où l'auteur examine le mythe du cerf merveilleux et utilise le résultat de quelque fouilles archéologiques. Il constate que certaines tribus onogour-bulgares, ayant quitté la Khazarie, se sont ralliées à la fédération des Hongrois (Tarján, Jenő, Kér, Keszi).

Le chapitre suivant examine la relation extrêmement importante des Khazars et des Hongrois. Kristó pense qu'à l'exception des tribus onogour-bulgares, les Hongrois n'avaient précédemment aucun contact avec la Khazarie. Après les années 830, caractérisées par une hostilité mutuelle, les Khazars ont étendu leur domination sur la fédération des Hongrois. Selon l'hypothèse de certains, cette domination khazare a duré deux ou trois siècles, d'autres persistent dans une conception qui, fondée sur l'authenticité supposée des informations de Constantin, veut que cette domination n'ait pas excédé deux ou trois ans. Kristó présume que pendant une période de dix ans — 840-850 — les Khazars ont utilisé les Hongrois comme troupes de renfort. À l'époque, ceux-ci étaient toujours sous le commandement de Levedi qui portait le titre de *kündü*. Ils ont été transférés dans la région de la Volga, aux confins orientaux de la Khazarie.

Le douzième chapitre analyse la guerre hungaro-pétchenègue, l'événement le plus important du séjour hypothétique en Khazarie (ce séjour à mon sens est bien contestable). Il existe plusieurs hypothèses concernant la date de cette guerre (750, 854, 889, 893), Kristó, pour sa part, pense que c'est aux alentours des années 850 que cette guerre a déchiré la population hongroise.

Le treizième chapitre est consacré à la nouvelle patrie, Eteköz, et à la question de la population kabare qui, après s'être révoltée contre la domination khazare, s'est ralliée à la fédération des Hongrois. Les dates respectives de la guerre civile en Khazarie et du rattachement kabar (780, 830, 850, 862, 889) sont également contestées dans la littérature historique.

Kristó pense que les Hongrois, poussés par les Pétchenègues, ont quitté la Khazarie dans les années 850, entraînant avec eux les Kabars qui, au lieu de s'intégrer à la fédération, sont devenus troupes de renfort sous le commandement d'un prince indépendant. Etelköz, le cantonnement commun des sept tribus hongroises et des trois tribus kabares est situé par Kristó dans « la région des cinq fleuves », entre le Dnieper et le Sereth.

Le quatorzième chapitre a pour objet le personnage d'Álmos et le problème du principat sacré. D'après Constantin, le khāqān khazar a offert à Levedi le titre de prince qui fut transmis à Álmos, et au fils de ce dernier, Árpád, élu prince des Hongrois. Plusieurs spécialistes mettent en cause l'authenticité de cet événement. Kristó pense qu'en réalité, Levedi, voulant éviter de devenir le vassal des Khazars, a refusé le titre princier, et considère que c'est Álmos qui est devenu le nouveau prince élu. En peu de temps, Álmos, le nouveau *kündü*, a retrouvé son indépendance, et même, au cours des années 880, la fédération des Hongrois est devenue une puissance considérable. Kristó analyse également l'institution de principat sacré ou principat double, formée sous l'influence des Khazars, et dans les cadres de laquelle le *kündü* joue un rôle sacré, tandis que le *gyula* exerce le pouvoir réel.

Les deux derniers chapitres présentent la conquête du pays et ses antécédents. Kristó analyse minutieusement les campagnes des Hongrois qui, d'une façon assez complexe, peuvent être liées à la conquête du bassin des Carpates. À l'opposé de la littérature historique antérieure, Kristó attribue beaucoup moins d'importance à la campagne de Pannonie de 894 qu'à celle de 892 contre les Moraves, avec l'appui des Francs.

Il pense que Kurszán – fils de Levedi, le *gyula* de l'époque – est parvenu à étendre son autorité sur les territoires à l'est du Danube. Par contre, la majorité de la fédération est restée en Etelköz, et la conquête du pays ne s'est déroulée qu'en 895-896. Pendant ce temps les Hongrois, alliés de Byzance, poursuivaient leurs incursions en Bulgarie. Les Pétchenègues, qui venaient de perdre leur territoire, ont attaqué Etelköz avec l'appui des Bulgares, et en ont chassé les Hongrois. Ces derniers commencent par prendre la Transylvanie (c'est là qu'Álmos fut sacrifié et remplacé par son fils, Árpád), puis s'emparent de la partie orientale du bassin pannonien dont ils ne prendront la partie occidentale, la Pannonie, qu'en 900.

L'ouvrage de Kristó intéressera aussi bien les médiévistes étrangers que les spécialistes hongrois, puisque l'auteur s'est servi d'une très vaste documentation. Il a réussi à synthétiser d'une façon logique et cohérente l'histoire hongroise de l'époque choisie malgré les difficultés dues à l'insuffisance et à la discordance des sources. On ne saurait dire que l'auteur nous a donné des réponses évidentes et acceptables pour tout le monde, mais ses conclusions – à quelques exceptions près – respectent des hypothèses scientifiques, et elles sont vraisemblables. C'est un grand mérite, puisque le domaine de la préhistoire hongroise est un des plus difficiles.

(Traduit du hongrois par Péter Balázs, revu par Chantal Philippe)

Georges KASSAI
Université Paris III - Sorbonne Nouvelle

Miklós Szentkuthy, En lisant Augustin. Traduit du hongrois par Éva Toulouze. José Corti, Paris, 173 pages.

Miklós Szentkuthy, Chronique burgonde. Traduit du hongrois par Zéno Bianu et Georges Kassai. Éditions du Seuil, Paris, 263 pages.

Dans *En lisant Augustin*, Szentkuthy se livre à son exercice favori, la rédaction de « notes marginales », ces commentaires de texte dont le lecteur français a déjà pu apprécier la spontanéité, la richesse et la force suggestive dans *En marge de Casanova* (Phébus, 1991). Annoncée par l'auteur dès 1938, en tant que « bilan de la mythologie antique, de l'Ancien Testament, du christianisme et de l'histoire européenne » (excusez du peu !), l'édition hongroise n'a vu le jour

qu'en 1993, grâce au travail dévoué de Maria Tompa. Dans ses *Confessions frivoles* — partiellement publiées en français dans *Caravanes* 1, 2, et 3 — Szentkuthy précise que ces notes ont été rédigées pendant la lecture de la *Cité de Dieu* et de la *Trinité* et ajoute qu'il a toujours été fasciné par le style baroque d'Augustin, par son latin émaillé de métaphores nord-africaines, par sa personnalité, si proche de la sienne...

Ces affinités se manifestent dans plusieurs domaines.

1°) D'entrée de jeu, Szentkuthy déclare son attachement à la « dimension humaine » de l'auteur qu'il se propose d'étudier (p. 8) et s'élève contre la conception selon laquelle événements et circonstances extérieurs ne seraient, pour l'écrivain, que de simples facteurs de perturbation, étrangers au travail d'écriture. « La thèse centrale de ma vie et de toutes mes pensées : c'est que ces voix étrangères, ces refrains "hors de propos" relèvent toujours de manière essentielle, logique et définitive, de ce que je suis en train de faire » (p. 10).

2°) Plus loin, toujours à propos d'Augustin, Szentkuthy parle de l'effet de mimétisme : « le lecteur se fonde, s'inscrit dans l'univers de cet auteur du passé... soudain, il constate que si l'on était identique à l'auteur, si on vivait à la même époque, on ne pourrait parler que comme lui » (p. 83). Augustin vit en parfaite symbiose avec son époque, il participe à ses événements ; ceux-ci inspirent d'ailleurs la plupart de ses écrits : le modèle de la *Cité de Dieu* était la structure de l'empire romain, dit Szentkuthy dans ses *Confessions frivoles* (p. 406 de l'édition hongroise). C'est précisément cette participation passionnée d'Augustin à l'histoire de son époque qui incita le « géant hongrois » à entreprendre, à la veille de la seconde guerre mondiale, la rédaction de ces notes marginales : « je suis plongé, lit-on, p. 68, dans les eaux de ce monde — et en même temps, je suis solitaire, extérieur à lui. »

3°) Szentkuthy ne pouvait ne pas être sensible à la "préhistoire" d'Augustin, à sa vie avant sa conversion. C'est qu'il ne voyait guère de contradictions entre l'extase religieuse et l'extase des sens : en témoignent notamment ses *Confessions frivoles* et surtout son *Robert Baroque*, le roman, encore inédit en français, de son adolescence. « Livres, littérature et érotisme, littérature et religion, érotisme et religion — tout cela se confond et suit des voies parallèles tout au long de ma vie » dit-il (p. 192) dans ses *Confessions frivoles*.

4°) Toute sa vie, Szentkuthy s'est efforcé de concilier les aspects en apparence contradictoires de sa personnalité et du monde extérieur. C'est sans doute son éblouissement devant la richesse de l'existence, son refus de choisir et son désir de tout embrasser — en dressant, dans son œuvre, ce « *catalogus rerum* » si souvent évoqué — qui l'ont guidé dans cette entreprise. À cet égard, la méditation, dans le dernier chapitre de *En lisant Augustin*, sur les dieux de l'Antiquité n'est qu'un long cri de triomphe : les dieux grecs ont réalisé une synthèse dont lui-même a toujours rêvé, celle des « abstractions israélites » et des « fantômes de boucs et de béliers » (*En lisant Augustin*, p. 152). Par ailleurs, « il n'y a jamais eu de culte privilégiant une rigueur ascétique infinie qui n'ait parallèlement comporté une dimension licencieuse ou bachique » constate-t-il, p. 21.

Récit en bonne et due forme, avec, cette fois, intrigue, personnages et péripéties, *Chronique bourgogne* n'en est pas moins une œuvre typiquement szentkuthienne. D'abord par le choix du sujet : l'action se passe en 1452 dans la ville de Liège, livrée à l'anarchie et excommuniée par le Pape à la suite des manœuvres du duc de Bourgogne qui, après avoir destitué l'ancien évêque, impose, par la ruse, l'investiture de son jeune neveu. Animé de compassion et d'un profond sentiment de justice, le chroniqueur des événements, un ex-séminariste renvoyé pour sa trop grande liberté d'esprit, décrit la cupidité et les ambitions démesurées des principaux protagonistes d'un drame de plus en plus complexe, avant d'être arrêté et accusé de menées séditionnelles.

À plusieurs reprises, Szentkuthy affirme que les personnages qu'il a créés ou dont il parle dans ses livres sont le plus souvent des masques censés exprimer les divers aspects de la personnalité si complexe de l'auteur. Dans *Chronique bourgogne*, le chroniqueur, à la fois héros et narrateur de ce récit écrit entièrement à la première personne, apparaît comme le précurseur des grands purificateurs de la Réforme : l'Église catholique est le théâtre de vastes intrigues, la corruption y règne, le régulier et le séculier, le spirituel et le matériel s'y entremêlent joyeusement :

Luther n'est pas loin. Lecteur assidu de la vie des saints, Szentkuthy — son écrit autobiographique, *Robert baroque*, encore inédit en français, en témoigne — était, depuis son adolescence, hanté par l'idée de la perfection et sans doute douloureusement affecté par les contradictions de la religion que le séminariste de *Chronique bourgogne* dénonce dès les premières pages du livres :

« Maître, s'écrie-t-il en s'adressant au directeur de son séminaire, quel état d'esprit convient-il d'adopter pour réciter les innombrables prières, psaumes, hymnes et alléluias qui glorifient tous, sans la moindre exception, le secours divin et les bienfaits que nous offre la Providence ? Car il faudrait être aveugle, semble-t-il, pour ne pas voir que la forteresse divine est bâtie sur du sable, que la protection céleste, si elle sert de bouclier aux puissants, est aussi le fléau des pauvres et que Dieu réserve d'habitude sa bienveillance aux sots et aux méchants, quitte à frapper les hommes de cœur et de bonne volonté » (p. 16).

Les autres masques illustrent avant tout le goût de l'auteur pour le grotesque, voire pour le bouffon. Plusieurs discours se croisent dans ce livre : celui, indigné et vengeur, du jeune séminariste contraste avec la rhétorique retorse du père Anselme à qui l'auteur laisse le soin de conclure l'ouvrage, comme avec le discours rusé et hypocrite des deux chevaliers Raes et Bérart.

Ce récit permet à Szentkuthy d'exercer sa verve, de dénoncer l'hypocrisie du pouvoir ecclésiastique et laïque, de donner la description, haute en couleurs, d'une ville livrée au chaos et d'une population trompée, fanatisée et, finalement, déchaînée contre quelques boucs émissaires. On y retrouve la démesure, si caractéristique de l'écriture szentkuthienne, par exemple dans les nombreux rebondissements de l'intrigue, qui frise parfois l'invraisemblable, dans le chapitre 74 où la foule poursuit un prêtre innocent ou dans le chapitre 34 où l'auteur décrit le désarroi de la ville excommuniée. Démesure que traduit l'emploi de l'hyperbole, des fameux superlatifs de Szentkuthy, ainsi que ses tentatives de rapprocher, en s'efforçant de les concilier, les contraires. « Rien de grand, on le sait, ne s'accomplit sans la coïncidence des opposés », dit Zéno Bianu dans sa préface où il cite, entre autres, cette profession de foi de l'auteur : « Dans la réalité, comme dans le roman, en poésie comme en science, la caractéristique suprême de l'âme est l'hétérogénéité. Ce ne sont que paradoxes, contradictions, périlleuses ambivalences. »

La "compétence" du traducteur

Traduire Szentkuthy n'est pas une mince affaire : en s'attelant seule à cette tâche, Éva Toulouse a fait preuve d'un courage qui frise la témérité. Elle eut souvent à interpréter un texte obscur, qu'il fallait (quelquefois) expliciter, tout en essayant de sauvegarder, dans la mesure du possible, les trouvailles stylistiques, les vertigineuses condensations de l'auteur. Mais elle n'a pas pu éviter certains pièges, d'une nature d'ailleurs fort éclairante sur ce qu'on peut appeler la compétence du traducteur.

Un certain nombre des contresens de sa traduction s'expliquent par l'ignorance de la culture, ou peut-être, plus simplement, de la réalité hongroise. Les *kisszakasz* de la page 11 de l'original (où l'auteur cherche à caractériser la quotidienneté) ne sont pas des « courtes séquences » (p. 10 de la traduction française), l'expression désignait, dans les années trente, à Budapest, les sections d'un trajet en tram. *Francia kisasszony* (p. 117) signifie « gouvernante française » et non « ma petite Française » (155), etc.

D'autres erreurs sont dues à la méconnaissance du sens que certains mots peuvent prendre dans l'usage ; je pense ici avant tout à ce que les linguistes nomment particules modales ou énonciatives, ces petits mots du type *eh bien ! quoi ! enfin !* etc. dont la signification n'est pas aisément saisissable, mais qui, traduisant l'attitude du sujet parlant vis-à-vis de ce qu'il dit, peuvent contribuer à la vivacité du style. Dans une phrase comme « divat ide, szégyen oda » (p. 9) les mots *ide* et *oda* ne signifient pas « ici » et « là » ; couplés, ils acquièrent un sens restrictif que les conjonctions françaises *malgré* ou *bien que*... rendent assez bien : « bien que ce soit à la mode », « malgré la honte que j'en éprouve ». L'intonation avec laquelle ces mots sont prononcés en hongrois aurait pu éclairer notre traductrice, mais, faute d'avoir suffisamment fréquenté des sujets

natifs, elle n'entend pas la voix de l'auteur derrière son texte. D'où le contresens : « tantôt à la mode, tantôt objet de honte » (p. 7). Est-ce à cette même "surdité" que sont imputables certaines erreurs touchant la syntaxe ? « Donatus csak szenteket ismer el az egyház tagjainak, — kell, matematikailag és élcattanilag egyformán elkerülhetetlen egy olyan vélemény, amely ennek az ellentété : abszurd humanizmus » ("Donatus ne reconnaît comme membres de son église que des saints — une opinion contraire, à savoir un humanisme absurde, est mathématiquement et biologiquement nécessaire et inévitable", p. 29) devient, p. 35 : « Donatus ne reconnaît comme membres de son église que les saints — une telle opinion est nécessaire, elle est mathématiquement et biologiquement inévitable ; son contraire, c'est un humanisme absurde... » Cette fois, c'est l'accent frappant le mot hongrois *olyan* qui n'a pas été perçu.

La multifonctionnalité de la particule hongroise *is* représente un piège redoutable. « Sovány tested fojtott részegségeiben kerestél-e egyszér is engem ? » (p. 20) devient, dans la version française : « Dans les ivresses étouffées de ton corps décharné, m'as-tu cherché, *moi aussi* ? », alors que *egyszér is*, toujours avec une intonation spéciale, signifie ici : "ne serait-ce qu'une seule fois". Les multiples sens que peut revêtir une particule hongroise comme *is* prouvent que le traducteur ne peut pas se passer de la "compétence du natif", chère aux générativistes. Dans un texte proposé dans le cadre d'un récent concours de traduction organisé à l'intention des étudiants de hongrois de l'Université de Paris III, une simple phrase comme « az is volt » (mot à mot : "cela aussi était") s'est révélée être une source de fréquentes erreurs.

Dans le même ordre d'idées : « logikailag is izgat, aggyal is, mint igazságot is szeretem » (p. 25) est traduit par « elle m'excite du point de vue logique, et que je l'aime, avec mon intellect, *tout comme j'aime la vérité* ». Cette fois, c'est la polysémie du mot *mint* qui a été fatale au traducteur : dans cette phrase, il signifie "en tant que" : "je l'aime *en tant que* vérité".

Il est difficile de classer les deux contresens commis dans la phrase que voici : « ... a rossz rím, mit kiköpsz öltöződben, örökre elapadt vers-sorként állva magadban » (p. 20) devenue « la méchante rime que tu recraches dans ton vestiaire, vers à jamais desséché sis en ton sein » (p. 23). Passe encore pour *öltöző*, qui, parlant d'une actrice, est une "loge" plutôt qu'un « vestiaire », mais pourquoi Éva Toulouze a-t-elle traduit *magadban* ("seule") par « en ton sein » ? Est-ce à cause du suffixe *-ban* qui, suggérant l'intériorité, commande l'emploi de "en" et du radical *mag*, qui signifie "noyau" et, suivi du suffixe possessif, fonctionne comme pronom réfléchi ? *Találka* (p. 27) est "rendez-vous" et non « devinette » (p. 32) et *jelzőlen* (p. 28) signifie "sans adjectif" et non « privé de signe distinctif » (p. 33). Pourquoi *kionizált* ("obtenu par masturbation", p. 92) est-il traduit par « canonisé » (p. 121), *mellre szivás* (locution qui signifie à peu près : "prendre trop au sérieux, être affecté...") par « insufflement » ? « ...az alszakai fenyők deres jövője » (p. 75) par « l'avenir radieux des sapins de l'Alaska » (p. 98). Sans doute, en ce qui concerne ce dernier exemple, à cause de la ressemblance des adjectifs *derős* (serein) et *deres* (couvert de givre). Mais — hélas ! — la liste des bévues est loin d'être close.

Pour « éviter des notes trop répétitives », dit l'avertissement préliminaire, on fait suivre la citation latine par une étoile * (pour le français **, l'anglais *** et l'allemand ****). Cette solution permet de faire l'économie de la traduction d'expressions et de phrases rédigées en diverses langues étrangères et surgies sans doute sous cette forme dans l'esprit de l'auteur, pour qui la langue étrangère elle-même a valeur de message. L'ennui, c'est que, dans certains milieux budapestois, y compris dans celui de Szentkuthy, l'allemand jouit d'un statut particulier. Certaines expressions allemandes, couramment employées dans les conversations, loin de fonctionner comme citations, désignent, avec diverses connotations (surtout de familiarité), et au même titre que n'importe quel mot hongrois, des objets ou des concepts courants. Si *nachtkasztli* (forme magyarisée du mot allemand) est — avec raison — traduit par « table de nuit », pourquoi laisser en allemand *Aufmachung* (p. 44) qui, dans ce contexte, signifie "grandiloquence, pédanterie, exagération", "faire grand cas de...", etc. ?

D'autres erreurs sont dues sans doute à de simples méprises ou négligences. P. 159, le lecteur tombe sur un mystérieux « envoûtement colorié », alors que l'original parle de « mázolt színészkedés » (p. 120 ; l'auteur cherche à caractériser l'aspect concret d'un certain type de

langage), "cabotinage peinturluré", c'est-à-dire, dans ce contexte, "clownesque". De même, on peut s'interroger sur ce que peut être « la maturité superstitieuse » (p. 116); pour dissiper le mystère, il faut se reporter à l'original hongrois *babonaérettség* (p. 88), condensation typiquement szentkuthienne qui évoque à la fois le jaune du blé mûr (quasi-homonymie des mots *gabona* (céréales) et *babona* (superstition)) et la pompe, confinant à la superstition, de certaines processions en Espagne.

La traduction "à quatre mains" que pratique, avec Zéno Bianu, l'auteur de ces lignes, préserve-t-elle de ce genre d'erreurs ? Rien n'est moins sûr, pourrait-on dire en consultant l'édition française de *Chronique burgonde* de Szentkuthy, qui reproduit en fac-similé la première page du manuscrit hongrois, permettant à tous ceux qui connaissent le hongrois de constater que la première phrase de la traduction diffère considérablement de l'original. "Avant de me mettre à rédiger ma chronique, il est de mon devoir moral, pratique et intellectuel de rendre compte des motifs et des objectifs qui m'on conduit à écrire mon modeste ouvrage" dit, textuellement, la phrase hongroise, alors que dans la traduction, on lit : « L'honnêteté intellectuelle me contraint ici à exposer les mobiles qui fondent l'écriture de ce modeste ouvrage, et à définir minutieusement les objectifs que je me suis fixés. » La différence tient, d'une part, à ce que l'un des traducteurs (en l'occurrence moi-même), a fait de l'expression quasi-figée « honnêteté intellectuelle » le sujet, donc le point de départ, de la phrase, modifiant ainsi son orientation et d'autre part à son parti pris : il estime, en effet, que ladite expression renferme déjà l'idée de devoir moral (« devoir pratique », ne voulant pas dire grand'chose, est omis par souci de concision).

N'en déplaise à certains esprits chagrins, la construction d'une solide théorie de la traduction du hongrois en français rendrait service aux traducteurs.

Élisabeth COTTIER-FÁBIÁN
Université Paris VII — Denis-Diderot

Sándor Hunyady, La maison à la lanterne rouge, traduit par l'atelier franco-hongrois de traduction littéraire, dirigé par Jean-Luc Moreau, postface de Miklós Hubay ; Paris, 1994, In Fine (Domaine hongrois), 187 p.

« Hunyady occupe une place tout à fait à part, non seulement dans la littérature hongroise, mais aussi dans la littérature mondiale du XX^e siècle » : voici ce qu'écrivait Géza Ottlik (1912-1990), l'un des plus grands prosateurs hongrois contemporains, dans un essai datant de 1945.¹

La critique hongroise s'accorde en effet à juger que Sándor Hunyady (1890-1942) fut un des grands novellistes hongrois. Sur près de cent nouvelles, assemblées en six recueils et publiées entre 1930 et 1944, une dizaine environ restent appréciées en Hongrie comme des classiques. Après du grand public hongrois, ces nouvelles connurent à l'entre-deux-guerres un si grand succès qu'une douzaine furent portées à la scène.² En français, très peu de traductions existaient

¹ « Hunyady Sándor », repris dans *Próza*, Budapest, Magvető, 1980, 129-133.

² En fait, parmi les écrits de Hunyady, certains, initialement conçus comme « nouvelles », connurent leur premier succès transposés au théâtre : ainsi de *Júliusi éjszaka*, dont la première représentation eut lieu le 31 décembre 1929, et qui ne parut qu'ensuite comme nouvelle (1930). Hunyady écrivit une seule pièce de théâtre conçue comme telle : la comédie *Feketeszárú cseresznye* (1930), qui connut un très vif succès. Une mise en garde s'impose d'ailleurs : chez Hunyady, la distinction entre « nouvelle », « pièce de théâtre » et « roman » n'est pas nette, l'écrivain utilisant souvent un même thème et un même titre pour les adapter à ces genres différents (nouvelle ou roman devenant pièce de théâtre, nouvelle élargie en roman...). Nous renvoyons ici à la très complète monographie d'Irén Vécsei : *Hunyady Sándor*, Budapest, Gondolat, 1973, 214 p.

jusqu'ici : avant tout « Bakaruhában », sans conteste l'une des grandes réussites de Hunyady.³ Le lecteur français aura donc plaisir à découvrir cet écrivain encore presque inconnu chez nous.

Difficile de distinguer l'écrivain Hunyady du bel homme à la séduction distante, que selon ses contemporains était « Sándri » : son personnage même peut nous sembler très proche des figures romanesques qu'il a su créer. La critique d'ailleurs a reconnu comme seconde facette importante de son talent le genre de l'autobiographie romancée, tel que le manifeste son *Családi album*, publié en 1934⁴ (« Album de famille », inédit en français).⁵

Sándor Hunyady avait certes l'étoffe d'un héros de roman. Il était né à Kolozsvár, dans une famille protestante de la petite noblesse transylvaine : sa mère, Margit Hunyady, avait enfreint l'interdit calviniste jeté sur le divertissement pour devenir actrice, rencontrant sur son chemin l'écrivain Sándor Bródy (1863-1924), en qui se trouvaient associées origines juives et idées progressistes. Bródy, venu à Kolozsvár le temps d'une année (1889-1890), ne resta pas, et c'est au sein de la famille Hunyady que grandit l'enfant naturel, ne voyant son père pour la première fois qu'à l'âge de dix ans. La mort de l'actrice, quand le jeune Hunyady eut seize ans, poussa Bródy à le recueillir chez lui, à Budapest, où il vivait en bohème malgré l'existence de quatre autres fils. Tout au long de sa vie, Sándor Hunyady gardera l'empreinte d'une double appartenance, d'une double allégeance : à deux villes, deux milieux, deux mondes.

Hunyady débute dans le journalisme à Arad, à dix-sept ans à peine. Il poursuit dans cette voie à Budapest, d'abord au *Pesti Tükör*, puis auprès d'autres journaux.⁶ Suivent près de quatorze ans d'instabilité (1908-1922), entre Budapest et Kolozsvár, entre journalisme et jeux de cartes — période d'autant plus mouvementée que viennent s'y ajouter les événements de la Grande Guerre.⁷ Insatisfaction ; inquiétude ; et un sentiment de solitude qui sera toujours avec lui : ces éléments sont déjà présents dans la tentative de suicide qu'il fait en 1908, à Pest — il n'a que dix-huit ans. Sa vraie passion reste pour les cartes. Gyula Krúdy (1878-1933), ami de Sándor Bródy et romancier célèbre, écrit dans son amusant et court essai « Hunyady vagy egy különös fiatalcember » (Hunyady, ou un étrange jeune homme) :⁸ « Et puis — il avait dans les trente-cinq ans — vint un jour où il perdit tout : superstitions, martingales, systèmes, tactiques ; perdit tout son crédit, et sa belle assurance... Seul lui restait l'honneur. ». Ses pertes au jeu auraient ainsi poussé Hunyady à ne plus vivre que de sa plume.⁹

Ce premier recueil paru en français rassemble dix nouvelles — dont quatre comptent parmi les meilleurs textes du nouvelliste : « La maison à la lanterne rouge » (« A vöröslámpás ház ») ;

³ « En tenue de poilu », in : *Anthologie de nouvelles hongroises*, éd. par L. Gara, Paris, Seghers, 1961. Un précédent numéro des *Cahiers d'Études Hongroises* a par ailleurs publié une traduction de « Egy lovagias ügy » : « Une affaire d'honneur » (traducteur Jean-Pierre Mondon : *Cahiers d'Études Hongroises*, n°3, 1991, 148-153).

⁴ *Családi album*, in : *Téli sport — Családi album (regények)*, Budapest, Athenaeum, 1934, 68-308.

⁵ Outre ses nouvelles, ses pièces de théâtre et cette autobiographie, Sándor Hunyady, de son vivant, publia sept romans, dont plusieurs furent adaptés pour la scène ; pour ses publications journalistiques, v. note 9.

⁶ *Pesti Napló* ; *Magyarország* ; *Déli Hírlap* ; *Ellenzék*.

⁷ La guerre de 1914-1918 — et la vie quotidienne à l'armée — seront évoquées par Hunyady dans *Családi album* (227-242). L'écrivain y nommera l'armée austro-hongroise (p.241) : « l'Armada tragique de la Monarchie ».

⁸ D'abord paru en 1957, repris ensuite dans : *Irodalmi kalendárium* (publié par András Barta), Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó, 1989 (632-634).

⁹ De l'âge de seize ans jusqu'à sa mort (1906-1942), et parallèlement à ses activités d'écrivain, Hunyady n'interrompit jamais son travail de journaliste. Deux volumes, de publication posthume, rassemblent une bonne partie de ses écrits journalistiques : *Álmatlan éjjel* (1970) et *Három kastély* (1971), Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó.

« Rafle à l'Aigle d'Or » (« Razzia az Arany Sas-ban »); « Jeunesse dorée » (« Aranyifjú »); « Un joyeux enterrement » (« A jókedvű örmény temetése »).

La nouvelle éponyme du recueil français, « La maison à la lanterne rouge », se situe à Kolozsvár, ville bien connue de Hunyady. Le texte est d'un poli travaillé. Dans une maison close, un étudiant vient s'installer comme pensionnaire, goûte aux plaisirs de la promiscuité. Le récit connaît une chute tragi-comique : la vieille maman vient en visite — « provinciale au cœur pur, à la vie rangée » — et chacun s'ingénie, le court temps de son passage, à lui cacher ce qu'est l'établissement. L'intrigue toutefois est de peu d'importance ; c'est dans le traitement des gens et des lieux que Hunyady montre son talent : la maison close est aussi un foyer, aux mille détails domestiques (« C'était justement jour de grande lessive : une âcre odeur de fumée, un relent d'alcali et de savon blanc flottaient dans la cour. Le dîner était sur le feu, un ragoût de pommes de terre, à la tomate, dans une grande marmite... »¹⁰); quant aux filles de la maison, elles apparaissent, non comme des « créatures », mais comme des êtres d'une étrange et fraîche pudeur parfois — « jeunes filles » presque, ainsi lorsqu'elles vont au théâtre (« Rien ne les distinguait des autres spectateurs, sinon qu'elles étaient plus réservées, voire craintives. À l'entracte, telle des musulmanes récemment émancipées et dont le visage, habitué au voile, craint encore la lumière, elles se retiraient, avec une humilité confuse, dans l'obscurité de leur loge. »). Hunyady toutefois nous laisse bien entrevoir en quelle misère morale s'écoule leur vie, et ce qu'elles ont perdu en « conscience de leur dignité humaine. »¹¹

Géza Ottlik, dans l'essai déjà cité,¹² insiste sur le génie stylistique de Hunyady, en particulier dans l'attaque de ses narrations ; ainsi, la première phrase de « La maison à la lanterne rouge » utilise de façon remarquable l'une des possibilités syntaxiques de la phrase hongroise : la grande latitude dans l'ordre des éléments (sujet, prédicat, compléments). Une traduction littérale serait : « Au début des années 1900, au plus profond de la paix, il advint qu'à Kolozsvár, un certain Kelepei, étudiant en seconde année de lettres, dans la maison close de la rue au Blé, baptisée *Au Soliveau*, dormit. » Le prédicat « dormit » (*aludt* dans l'original), rejeté comme il l'est en finale, vient clore de façon neutre — et la banalité alors crée la surprise — un énoncé qui s'étirait en promesses de péripéties.¹³ On voit à quel point une entreprise de traduction, abordant Hunyady, peut être œuvre de funambule.¹⁴

L'art d'un bon nouvelliste tient aussi à la façon de conclure : à nouveau, Hunyady excelle. En particulier, dans chacune des quatre nouvelles que nous considérons mieux achevées (voir leur mention ci-dessus), la conclusion manifeste une distanciation, par un changement très remarquable du ton. C'est ce qui fait leur supériorité de conception et de style.

Dans « La maison à la lanterne rouge », la dernière image évoquée est celle d'une prostituée chantant une romance sentimentale, « laissant parler son âme »¹⁵ avant d'entrer dans la chambre où l'attend un client («...déjà l'attendait un de ces personnages dégoûtants qu'il est impossible d'aimer. Sa voix mourut ; sa clé tourna dans la serrure ; son rideau, désespérément, s'assombrit. »¹⁶); la légèreté fait place au grave. Dans « Rafle à l'Aigle d'Or » — également une réussite de Hunyady — un policier très amoureux de sa jeune et belle femme la surprend dans un hôtel de passe, en

¹⁰ p.23.

¹¹ p.18.

¹² *Op. cit.*, 131-132.

¹³ Ottlik commente (*op. cit.*, 131-132) la « grandeur de la perspective », le « choix splendidement suggestif des noms », la « crudité du terme *maison close* », et la platitude — apparente seulement — du simple verbe *aludt*, où Hunyady « se saisit solidement du récit » [c'est nous qui traduisons, É. C.-F].

¹⁴ V. la traduction française finalement adoptée, p.11.

¹⁵ p.28.

¹⁶ p. 28.

flagrant délit d'adultère ; la fait embarquer, comme il le ferait d'une prostituée notoire ; puis se fait sauter la cervelle. La distanciation de fin de récit s'opère alors du mélodramatique au trivial (« Elles sont d'une telle puissance, ces armes de la police ! Celui qui m'a raconté cette histoire a eu cette formule : "À la place de la tête, sur le parquet, c'était comme si on avait renversé un grand plat de ragoût... " »¹⁷). Dans « Jeunesse dorée », le commentaire final rapporte avec cynisme l'impunité d'un homme crapuleux (on imaginerait un titre à la Barbey d'Aureville — « Le Bonheur dans le crime »). Enfin, dans « Un joyeux enterrement », présentation comique et colorée des funérailles d'un bon vivant, le ton facétieux se renverse pour conclure en mélancolie : en contrepoint du désordre joyeux des jeunes, une veuve âgée confie un aveu tendre au disparu aimé, mis en bière déjà.

Les six autres nouvelles gardent leur unité de ton tout au long du récit. Pour toutes sauf une, la veine est comique — qu'il s'agisse d'une idylle s'ébauchant dans une gargote, entre serveur et jeune cliente (« La trattoria ») ; de l'ascension sociale, irrésistible autant qu'inattendue, d'un jeune employé de banque (« Le premier déjeuner ») ; de l'incartade d'un jeune comte, tenté par des amours ancillaires sous le toit même de sa fiancée (« Nuit de juillet ») ; des affres où se débat un jeune provincial, entre deux amours déchiré (« Le chien tigré ») ; d'une rixe absurde et qui n'en finit pas, entre deux honnêtes bourgeois (« Une affaire d'honneur »). Le sixième texte, en revanche — « L'air des cimes » — est inférieur en finesse, car d'une veine pathétique convenant moins au style aérien de Hunyady. Curieusement, c'est le seul récit dont l'auteur mentionne son rattachement à une expérience vécue.¹⁸

L'ensemble du recueil français se lit avec aisance et plaisir ; le style de Hunyady, dans son mouvement d'ensemble, ses idiosyncrasies, est fort bien rendu. Une bonne unité se dégage des textes, alors même que différentes équipes de traducteurs ont travaillé à leur mise en forme. De façon ponctuelle, certaines maladresses peuvent apparaître dans le choix du registre — ainsi avec : « L'essentiel était malgré tout de ne pas *rester sur la touche* » (dans la bouche d'une actrice vieillissante du début du siècle, p.53) ; ou encore (dit par un bourgeois d'âge respectable ; p.166) : « "*C'est pas la peine de foncer comme un sauvage !*" » ; mais les choix lexicaux ne sont que très rarement contestables (p.140, « pick-up », là où l'on attendrait « gramophone » ; p.105 : « une belle jeune fille blonde, *type "créole"...* » : porteur en français de trop de connotations ethniques).¹⁹ Certains choix de traduction sont judicieux : ainsi, l'emploi français d'une locution peu connue, là où le hongrois restait neutre (p.135 : « faire charlemagne », pour *felállni* : « quitter la table »²⁰) permet de « récupérer » des effets de style présents ailleurs dans le texte original, et ne pouvant être rendus. Ce procédé de déplacement souple permet de restituer, pour l'entité synthétique qu'est chaque nouvelle, la palette des registres maniés avec brio par Hunyady.

Une difficulté toutefois pouvant apparaître est la syntaxe des phrases interrogatives françaises.²¹ En bien des endroits, les traducteurs l'ont senti, la convention de l'inversion du sujet et du verbe, trop artificielle, ne peut s'appliquer. L'apostrophe suivante a ainsi l'authenticité qui convient (le chef d'un commissariat de police s'adresse à un policier) : « Dites-moi, Motofclean,

¹⁷ p. 42-43.

¹⁸ On lit en effet, dans *Családi album* (257-258), la description de l'événement dont l'impact émotionnel fut si fort sur Hunyady qu'il lui fournit non seulement la trame du récit, mais surtout le modèle du personnage central. Juste après la guerre de 1914-1918, l'écrivain, découvrant qu'il souffre de bronchite aiguë, doit partir en cure pour un hôtel de luxe des Tatras. Là, il se prendra d'affection pour une petite servante, qui peu de temps après mourra de pneumonie et d'épuisement. Selon Hunyady : « Je sentis (...) que je devais quitter ce lieu, où rien, absolument rien, n'avait été tenté pour la sauver. (...) Tant qu'elle était en vie, elle n'avait même pas osé ouvrir la bouche pour appeler à l'aide » (257).

¹⁹ Le hongrois *kreol* renvoie juste à une peau très mate.

²⁰ « Faire charlemagne » [aux cartes] : se retirer du jeu après avoir gagné.

²¹ Cette difficulté est très fréquente dans la traduction française de textes littéraires étrangers.

vous avez perdu la tête ? On m'a rapporté ce que vous avez fait à votre femme. Vous savez ce que c'est ? (...) C'est ça le bon exemple ? » (« Raflé à l'Aigle d'Or », p. 41). On aime moins, en revanche (un domestique épie une femme qu'il veut dévaliser) : « Elle a donné ses perles ! Mais l'a-t-elle déjà fait ? Les emporte-t-il déjà, ce gig ?... Ou bien les portera-t-elle encore quand elle s'endormira ? » (p.52).

Mais sur l'ensemble — et la réputation de Jean-Luc Moreau n'est plus à faire — nous n'aurions qu'une seule vraie critique : elle concerne la transposition des noms propres hongrois (noms de lieux ou de personnes). Les prénoms ont été francisés lorsqu'existait un prénom apparenté, les noms de famille restant inchangés : ainsi, « *Miklós Asbey* » devient « *Nicolas Asbey* », « *Lajos Gelb* » devient « *Louis Gelb* »... Les diminutifs, si fréquents en Hongrie, subsistent tels quels : « *Katica* » (venant de *Katalin* : *Catherine*), « *Manyi* » (venant de *Mária* : *Marie*)... Parmi les noms de lieux, on observe des fluctuations : les noms de villes restent (*Marosújvár, Mogyorószeg*...), mais ceux des rues sont parfois francisés, parfois non (par exemple : « la rue *au Blé* », mais : « la rue *Kigyó* »²²). On aurait pu souhaiter que tous les noms restent en leur forme hongroise, conservant mieux ce “parfum d'ailleurs” qui fait aussi leur charme.²³

Dans la postface de Miklós Hubay (une douzaine de pages), on peut regretter des incorrections (« des actrices de Budapest se seraient faites assaillir », p.179 ; « *Qu'est-ce qui les portent* vers la littérature hongroise ? », p.187), mais aussi des erreurs plus grossières, ainsi : « l'un des plus importants évêques de l'église calviniste officia à l'enterrement... » (p.184), là où il ne peut s'agir que de pasteurs, de temple (et en aucun cas d'office ou d'officier, car le culte réformé ne connaît pas ces notions). De tels points cependant ne touchent pas le texte des nouvelles, dont il faut saluer la belle réussite.

On ne peut que rendre hommage au travail de Jean-Luc Moreau, qui a su, une fois de plus, diriger avec talent des traducteurs non professionnels :²⁴ permettant à Sándor Hunyady de vivre dans notre langue ; montrant aussi, par de telles entreprises collectives — le résultat n'est pas des moindres — qu'en matière de littérature, il n'est pas de propriété privée.

Sándor HUNYADY : Album de famille

Je connaissais mon père depuis six mois peut-être, lorsqu'un jour je rentrai de l'école avec un œil au beurre noir : il y avait eu bataille rangée dans notre classe.

Grand-mère me demanda :

« Qu'es-tu allé faire, chenapan ? »

Je répondis, triomphant :

« On a flanqué une bonne raclée aux juifs ! »

(...) Le visage de ma mère s'assombrit beaucoup. Il ne montrait pas que de la tristesse ; il était fâché. C'était là chose rare — de toute ma vie, je doute l'avoir vue en colère ne serait-ce que dix fois. Mais là, sans conteste, elle était en colère. À table, son regard courroucé faisait planer un silence orange. Je vis que même grand-mère semblait mal à l'aise.

Après un long silence, ma mère leva vers moi ses yeux gris, si limpides :

²² En hongrois, *kigyó* : “serpent”.

²³ On aurait pu aussi, en fin d'ouvrage — cela se fait parfois — fournir un lexique des noms de personnes, avec leur prononciation hongroise approchée : ceci présente de l'intérêt surtout pour les prénoms, le lecteur pouvant ainsi mieux apprécier l'euphonie de diminutifs comme « *Lici* » (« *Litzi* »), « *Katica* » (« *Katitza* ») ; ou au contraire, les sonorités moins heureuses de « *Jenő* » (« *Yèneu* »).

²⁴ On pense aux publications précédentes que sont les deux volumes de *L'œil-de-mer* (nouvelles de Dezső Kosztolányi, traduites sous la direction de Jean-Luc Moreau, Paris, Publications Orientalistes de France : *Dangers et destins*, 1986, 211 p. ; *Dessins à la plume*, 1987, 198 p.).

« Quoiqu'il en soit, je déteste qu'on se batte. Se battre, ça n'est pas digne d'un être humain. Qu'est-ce que cette bêtise : "on a flanqué une bonne raclée aux juifs" ? C'est un si grand exploit, tu penses ?

— Non, maman, ce n'est pas un exploit. Mais ils font tellement les malins que parfois, ils ont bien besoin d'une raclée. »

Ma mère continua :

« Quand tu seras plus grand, que tu comprendras mieux, alors tu sauras qu'on ne fait pas de mal aux juifs. Tu dois les voir comme un peuple qui s'est trouvé dispersé un peu partout dans le monde — c'est leur grande malchance, c'est leur nature inquiète aussi. Ils se sont beaucoup battus, ils ont beaucoup souffert. C'était toujours eux les plus faibles. Il ont dû supporter bien des injures graves, ne serait-ce que pour sauver leur vie... »

Ces paroles produisirent sur moi quelque effet, et pourtant je revins à la charge :

« Oui, maman, mais alors pourquoi faire tellement les malins ? »

Ma mère ne tint pas compte de cette interruption. Elle poursuivit, à sa façon claire et posée :

« Du reste, il est parfaitement ridicule que toi, justement, tu dises : "on a flanqué une bonne raclée aux juifs". Puisque toi aussi, tu es juif »

Effaré, j'arrachai ma serviette, me levai de table :

« Comment ? Qu'avez-vous dit, maman ? demandai-je, comme si j'eusse mal entendu.

— Toi aussi, tu es juif ! répéta gravement ma mère »

J'espérais toujours qu'il pût s'agir d'une blague. On voulait seulement me donner une leçon. Cherchant un appui, je regardai du côté de grand-mère. La pauvre était assise en bout de table, tendue, mal à l'aise. Il y avait de la compassion sur son visage. Comme si elle eût eu pitié de moi — qu'en sa présence même, on m'eût fait part d'un deuil.

En un temps si court, c'était la seconde fois que m'atteignait une surprise de taille. D'abord mon père avait surgi dans ma vie. Et maintenant, cette nouvelle à vous donner le vertige, comme quoi j'étais juif. Soudain défilèrent mille détails de mon environnement. Le dolman de l'armée, les galons, les mèches de cheveux, et les photographies jaunies de militaires, sous leur cadre de verre. Le profil de Calvin, son relief argenté au-dessus du lit de grand-mère. Alors, tout ça n'était que mensonge — tout comme l'oncle Bika, l'oncle Zilahy, ces parents officiers, qui parfois débarquaient de leur province. Quand grand-mère parlait de la ténacité de mes aïeux, ruinés par la dévaluation des billets Kossuth,²⁵ et qui s'étaient battus si vaillamment contre Paskievics et ses armées autrichiennes, dans les rangs de Bem, Görgey, Klapka, Damjanich et Guyon²⁶... : tout cela n'était que légendes.

J'avais déjà perdu tout espoir, et pourtant j'observai, d'une voix étouffée :

« Mais alors, maman, comment se fait-il que j'aie quand même au culte protestant ?

— Tu fais bien de me demander, dit ma mère, sa voix s'animant. Plusieurs fois déjà j'ai voulu t'en parler. C'est que tu portes mon nom à moi ; c'est dans ma religion que je t'élève. Moi, je suis bien protestante. Mais ton père est juif. Si bien que tu restes juif, même si ce n'est qu'à moitié. Et tu dois le savoir — en être bien conscient. »

Je me sentis quelque peu soulagé. Bon, alors pas entièrement juif... juste à moitié ! Oui, mais comment ça, à moitié ? Lequel de mes bras, laquelle de mes jambes, était juif, était juive ? Je m'imaginai traversé d'une ligne qui tranchât net mon corps en deux : l'une de mes deux moitiés de

²⁵ Lors de la Révolution de 1848 (17 mars 1848-10 août 1849), sous le gouvernement provisoire de Lajos Kossuth, le Comité de Défense nationale émit des «billets de banque Kossuth» pour financer l'armée *honvéd*.

²⁶ Généraux des armées hongroise et polonaise, pendant la Révolution de 1848.

ce côté-ci, et l'autre — là-bas. Mes cheveux étaient chrétiens peut-être, que ma grand-mère maintenant caressait avec compassion ?

Traduction d'Élisabeth COTTIER-FÁBIÁN

Dominique RADANYI
Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises

Écrire le voyage. Textes réunis par György Tverdota. Avant-propos de Jean Perrot, Directeur du CIEH. Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1994, 272 pages.

Le présent volume réunit les textes des communications des chercheurs ayant participé au colloque organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises les 21, 22 et 23 janvier 1993. Se tenant dans les locaux de la Sorbonne puis à l'Institut Hongrois, ce colloque a permis à des chercheurs français et hongrois de réfléchir ensemble sur la relation de voyage sous ses différents aspects.

Le lecteur de ces communications pourra se faire une idée plus précise de ce que recouvrent les termes *écrire* et *voyage*. Tout d'abord, plusieurs types de voyages sont évoqués ici, dans leurs différentes étapes : préparation, cheminement, séjour dans un lieu étranger. Puis, les styles variés de relations de voyage sont analysés. Ainsi, ces études évoquent les thèmes suivants : pourquoi voyage-t-on, où va-t-on, que peut-il arriver au cours d'un voyage, à quoi servent les expériences amassées en route, qui rencontre-t-on et que voit-on en chemin ou à destination et tout d'abord, qui voyage ? Chaque auteur répond à l'une de ces questions, à travers l'analyse de récits de voyage, d'où la précision du titre de ce colloque : il s'agit non seulement de voyages, mais de voyages dont le récit a ensuite été, fidèlement ou non, retranscrit par le voyageur. I. Szabics nous parle ainsi des troubadours occitans voyageant jusqu'en Hongrie au Moyen-Âge, S. Csernus renchérit en partant des récits de croisade pour débattre plus largement des récits de voyage aux XIV^e et XV^e siècles, F.-D. Liechtenhan nous entraîne au siècle des Lumières avec les Encyclopédistes, puis Balzac, Lamartine, Fromentin, Proust, Gide, Céline et Illyés sont évoqués. Les uns sont partis très loin, les autres sont restés dans les limites de l'Hexagone, mais tous ont utilisé leur voyage à des fins littéraires, soit en commentant leurs journaux de voyage, soit en intégrant les paysages qu'ils ont vus et les expériences qu'ils ont vécues à des récits de fiction (comme Flaubert par exemple pour *Salammbo*). Mais, apprend-on avec intérêt, les écrivains n'ont pas été les seuls à écrire leur voyage. M. Pinault et S. Pavillard-Pétrouff évoquent l'une le peintre Jean-Pierre-Laurent Houël, l'autre le botaniste-géographe René Caillié. D'autres communications nous entraînent sur d'autres routes encore, voire d'autres rails, ainsi M. Cadot parlant du train. S. Moussa nous fait rencontrer un personnage pittoresque, le *drogman*, sorte de guide-interprète en Grèce et en Turquie principalement. Gy. Tverdota évoque quant à lui la douloureuse expérience de voyage des ressortissants de l'Empire austro-hongrois à la déclaration de guerre en 1914, artistes et diplomates avides de culture française et internés comme ennemis de la nation jusqu'en 1918, voire 1919. P. Dávidházi éveille également notre intérêt en nous contant un type de voyage particulier : le pèlerinage d'écrivains au tombeau de Shakespeare, témoignage du culte rendu à un auteur par ses successeurs. B. Kőpeczi, L. Nyéki et G. Kassai nous parlent de Hongrois ayant séjourné en France et M. Magyar s'intéresse à l'écrivain P. Esterházy, nous rappelant que ce colloque est organisé avec la collaboration de chercheurs hongrois.

Voilà pour le voyage en lui-même : croisade, voyage initiatique, journal de voyage retranscrit tel quel ou avec des modifications avant publication. Mais ce colloque s'est également intéressé à la poétique des récits de voyage, et J.-L. Moreau, G. Baal, J.-C. Berchet, G. Angyalosi et A. Roger ont tenté d'analyser la construction d'un récit de voyage, qu'il ait été réel ou qu'il soit utilisé dans une oeuvre de fiction, ou bien encore comme ressort dramatique dans une pièce de théâtre par exemple.

À travers l'espace et le temps, la théorie et l'analyse, ce passionnant colloque a ouvert des champs de réflexion en France comme en Hongrie, ainsi que le lecteur du présent volume pourra s'en rendre compte.

Thomas SZENDE

Institut National des Langues et Civilisations Orientales

Éva Agnel, Phrase nominale et phrase avec verbe *être* en hongrois. Essai de théorie syntaxique. Doctorat de l'université sous la direction du Professeur Christian Touratier, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, 1995, 272 pages.

La littérature sur la linguistique hongroise vient de s'enrichir d'un nouvel ouvrage. Suivant les traces d'A. Sauvageot, de J. Perrot, de L. Nyéki et d'autres, É. Agnel — qui enseigne depuis des années le hongrois et la linguistique finno-ougrienne à l'Université de Provence —, publie aujourd'hui sa thèse de doctorat portant sur des constructions très fréquemment employées en hongrois.

Le volume s'ouvre sur un essai de définition des deux classes catégorielles de nom et de verbe dans une langue particulière donné, en l'occurrence, le hongrois.

Constamment préoccupée par les rapports qui peuvent exister entre fonctions syntaxiques et classes grammaticales, l'auteur examine tout à tour, dans la première partie de la thèse, les propriétés morphologiques, sémantiques et fonctionnelles du nom et du verbe.

É. Agnel donne une place particulière à l'approche morphologique en analysant successivement la combinatoire des différentes catégories morphologiques du verbe, du nom, les unités combinatoires communes et distinctives. Ceci l'amène à proposer une définition du verbe (toute unité lexicale qui peut théoriquement se combiner avec l'Infinitif, le Futur, le Passé, le Conditionnel, le Réfléchi, le Factitif, le Potentiel, l'Impératif et le Perfectif) et du nom (toute unité lexicale susceptible de se combiner avec le Pluriel *-k* ou *-i*, l'Appartenance *-é* et l'ensemble de Segments finaux ou cas).

C'est la deuxième partie de la thèse qui s'occupe véritablement des problèmes de la syntaxe de la phrase nominale (du type *Péter magyar* "Pierre est hongrois") et de la phrase avec le verbe *van* "être".

L'auteur cherche à tirer au clair d'abord ce qu'on entend par "phrase nominale" dans différentes langues ouraliennes. Elle remarque, à juste titre, que cette construction qui caractérise la plupart des langues ouraliennes existe dans les langues turco-mongoles et même dans les langues indo-européennes, y compris le français où il est tout à fait possible de construire des phrases qui ne renferment aucune forme verbale personnelle. L'ouvrage présente par la suite quelques procédures d'analyse de la phrase nominale hongroise en évoquant successivement le cas des énoncés isolés et celui des énoncés en contexte. L'auteur insiste tout particulièrement sur les variations intonatives obtenues par focalisation. Celle-ci représente, selon elle, une mise en relief d'un constituant de l'énoncé par un accent d'insistance, en fonction de l'intention du locuteur.

É. Agnel passe ensuite à l'analyse des phrases comportant le verbe *van* "être". Celui-ci montre deux types différents de fonctionnement syntaxique : un emploi transitif qui introduit un complément traditionnellement appelé attribut et un emploi intransitif qui exprime l'existence. L'auteur s'intéresse tour à tour aux constructions signifiant un état de chose (*éjszaka van* "il fait nuit"), une localisation (*benn van* "il est dedans"), une temporalité (*hatkor van az értekezlet* "la réunion est à six heures") et une appartenance (*Pistának van* "Pista en a").

La thèse aboutit à la conclusion que ce n'est pas la phrase nominale qu'il faut opposer à la phrase avec verbe, mais la phrase "non-verbale". Par ailleurs, l'auteur estime que la description de ces types de construction nécessite de repenser les catégories grammaticales et les fonctions syntaxiques afin de « mieux saisir le système de rapport qui existe, dans une langue donnée, entre catégories et fonctions ».

En annexe, É. Agnel dresse le bilan d'un certain nombre de travaux de linguistique hongroise menés à différentes époques dans ce domaine. À partir d'*Ignác Veress* jusqu'à *Ferenc Kiefer*, à travers *Zoltán Gombocz*, *István Papp*, *Sándor Károly*, etc., les linguistes hongrois sont nombreux à s'être prononcés d'une manière ou d'une autre sur le problème qui fait l'objet de la thèse. L'annexe ne constitue pas une bibliographie analytique complète : l'auteur se propose de parcourir ici, dans l'ordre chronologique, l'évolution du statut de la phrase dite nominale dans les conceptions linguistiques élaborées en Hongrie.

Au-delà de son utilité pédagogique, ce volume est une précieuse contribution au débat général que mènent les comparatistes sur le "caractère nominal" des langues ouraliennes.

L'officier de l'armée austro-hongroise : *La Marche de Radetzky* de Joseph Roth et le cycle *Mars, dieu croate* de Miroslav Krleža.

Mémoire de maîtrise présenté par Daniel Baric à l'Université Paris-Sorbonne (Faculté d'Études germaniques) sous la direction de M. le Professeur Jean-Marie Valentin. Année universitaire 1994-1995. En allemand.

L'auteur de cette étude est parti de la constatation que l'Empire austro-hongrois jouit dans l'historiographie contemporaine (Fejtő, Magris,...) d'une très bonne réputation. La littérature y est mise à contribution pour montrer que les Habsbourg avaient le soutien des nations de l'Empire. La figure de Joseph Roth (1894-1939), auteur de *La Marche de Radetzky*, roman mettant en scène de manière tragique la fin de l'Empire à travers trois générations de serviteurs de l'État, est mise en avant pour conforter l'idée que l'Empire était solidement ancré dans les cœurs. À cet écrivain emblématique de la défense de la Cacanée, l'auteur a voulu opposer Miroslav Krleža (1893-1981), une autre figure tutélaire, mais dans la littérature croate, et ardent pourfendeur de l'Empire. Tous deux sont nés aux marges de l'Empire, à un an près ; tous deux ont vécu la guerre en tant qu'officiers et ont donné des images opposées (positive chez Roth, très négative chez Krleža) des figures d'officiers. La question qui se pose est de savoir pourquoi cette différence est-elle propre à l'attitude des Juifs et des Croates de l'Empire ?

D'une première partie historique de l'étude, il ressort que Roth et Krleža sont atypiques par leurs convictions politiques au sein de leur communauté respective. Les Juifs pensaient à l'assimilation à un peuple avant même la fin de l'Empire et celui-ci était plutôt accepté par les Croates jusqu'en 1917. Une recherche en histoire littéraire comparée permet de montrer que si la guerre a bien été un traumatisme chez les deux écrivains, elle l'a été pour des raisons différentes. Dès son enfance, le jeune Roth s'est pris d'affection pour l'Empire et a choisi l'allemand. Krleža en revanche a décidé d'être croate avant tout. Tous deux ont dû en dernier ressort prendre position sur cette question d'identité nationale, à l'intérieur de l'Empire ou contre lui.

L'examen de leurs œuvres mettant en scène la vie militaire montre des parallélismes troublants. Il s'agit du roman de Roth *La Marche de Radetzky* paru en 1932 et du cycle de nouvelles écrites par Krleža durant la guerre. Dans les deux œuvres, les questions d'identité personnelle et nationale apparaissent. Vienne, la Galicie, la "petite patrie" (Heimat) sont des lieux clés, dans lesquels se joue la question de l'identité de l'officier servant l'armée d'un État contesté. Les officiers appartiennent comme il se doit à plusieurs nationalités. Ces officiers subissent de la part des deux auteurs un processus de déperdition de l'identité : leur nom est soit faussement orthographié (Roth a toujours été incapable de retenir des noms hongrois¹), soit ridicule (un officier s'appelle *Büdoskutý* "Chienpuant" chez Krleža) ; ils ont perdu l'usage d'une langue commune avec les soldats ; ils sont sans patrie (l'officier d'origine slovène de Roth se sent au fond étranger, et les

¹ C'est ce qui ressort d'une étude effectuée par le germaniste Gábor Kerekes présentée durant son séminaire consacré à « l'image des Hongrois dans l'œuvre de Roth » tenu à l'Université de Budapest au printemps 1995.

officiers dépeints par Krleža sont inhumains, donc exclus d'une vie commune avec les autres) ; l'officier ne peut trouver de salut ni dans l'amour, ni même, ultime espoir, dans l'exercice de son métier (soit il meurt, soit il fait mourir de manière cruelle).

C'est leur conception même de l'histoire, pessimiste et cyclique, qui amène les deux écrivains à présenter ces destins tragiques d'officiers. L'histoire et l'Empire ont cependant à leur yeux des rôles opposés. Pour Roth, la première guerre mondiale sonne le glas de l'idéal multinational de l'Empire. Pour Krleža, cette guerre n'est pour les Croates que la plus terrible d'une longue série — inachevée, prédit-il. La fin de l'Empire est une catastrophe pour l'humanité dont Roth rend les Hongrois, au nationalisme intransigeant, en grande partie responsables. La fin de l'Empire est saluée par Krleža comme une libération des Croates d'un joug étranger.

Ainsi, malgré les convergences nombreuses dans le traitement de l'officier et de l'histoire, les deux écrivains montrent que les littératures nées durant l'Empire s'affrontent quant à son appréciation finale.

Bibliographie 1995

Katalin CSÓSZ-JUTTEAU

Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises

Bibliographie 1995

Dans l'établissement de cette bibliographie notre source principale fut la banque de données ÉLECTRE, ainsi que la bibliographie établie par Henri Toulouse.

Politique

Nouveau discours social à l'Est, éd. Presse de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris, 1995, 135 p. (Mots, n° 42).

Introduction au débat sur l'État postcommuniste, La nouvelle alternative, Paris, sept. 1995, n° 39, p. 4-5.

Relations internationales

GOETSCHY, Henri ; SANGUIN, André Louis (sous la direction), *Langues régionales et relations transfrontalières en Europe*, éd. l'Harmattan, Paris, 1995, 138 p. (Géographie et cultures).

Minorités

BUCHÁCKOVÁ, Christine, *L'émergence d'organisations d'aide aux réfugiés dans l'Europe centrale et orientale*, Via Europa supplément à Diagonales Est-Ouest, Lyon, été 1995, p. 47-53.

Histoire

DES CARS, Jean, *Élisabeth d'Autriche, Sissi ou la fatalité*, Nouv. éd., Paris, Perrin, 1995, 480 p.

Pour écrire cette biographie, Jean des Cars a retrouvé les descendants de l'impératrice et reine, qui lui ont confié des informations inédites et des souvenirs cachés. À la faveur des bouleversements récents en Hongrie, il a pu vérifier le respect accordé à une personnalité qui a favorisé le compromis des nationalismes en crise.

Guides touristiques

BAILBY, Édouard, *Hongrie*, Nouv. éd. mise à jour, Paris, Arthaud, 1995, 299 p., ill. en noir et en coul. (Guide Arthaud).

Informations générales et renseignements pratiques sur le pays. Dans cette édition, l'auteur a tenu compte des bouleversements intervenus en Hongrie depuis la chute du régime communiste.

LANNOIS, Philippe, *À Budapest et en Hongrie*, Nouv. éd. rev., Paris, Hachette Tourisme, 1995, 124 p., ill. en coul.

Un choix d'itinéraires soigneusement étudiés.

NEMES, János, *Hongrie : 1995*, trad. du hongrois par Laurent Ferenc, Paris, Hachette Tourisme, 1995, 96 p., ill. en coul.

Pour visiter ce pays dans les meilleures conditions, informations générales et renseignements pratiques.

Sciences sociales

Bibliographie européenne des travaux sur l'ex-URSS et l'Europe de l'Est 1990, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1995, XXV-394 p.

Fait suite à Bibliographie européenne des travaux sur l'URSS et l'Europe de l'Est, Éd. trilingue français-anglais-allemand.

Fruit d'une coopération entre sept pays (Allemagne, Autriche, Belgique, Finlande, France, Grande-Bretagne, Pays-Bas), cet ouvrage recense les travaux publiés sur l'ex-URSS, l'Albanie, la

Bulgarie, la Hongrie, la Pologne, la RDA (jusqu'en octobre 1990), la Roumanie, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie dans le domaine des sciences sociales, la littérature, les arts et la linguistique.

LEVESQUE, Jacques, *1989. la fin d'un empire : l'URSS et la libération de l'Europe de l'Est*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1995., 331 p.

L'auteur a travaillé sur des documents inédits et a interrogé des acteurs de premier plan, comme Jaruzelski, des dirigeants de Solidarité, des dirigeants hongrois, roumains, bulgares et tchèques, ainsi que Gorbatchev lui-même. Il montre comment les dirigeants soviétiques ont neutralisé et désarmé les forces conservatrices grâce à la mise en place d'une nouvelle conception du monde.

Psychanalyse

Sándor Ferenczi, sous la direction de T. Bokanowski, K. Kelley-Lainé, G. Pragier, Monographies de la Revue Française de Psychanalyse, PUF, 1995, p. 167.

Sciences économiques et juridiques

OCDE, Politique de la concurrence dans les pays de l'OCDE : 1992-1993, Paris, OCDE, 1995, 638 p.

Ce rapport résume les principaux faits nouveaux intervenus dans le domaine de la politique de la concurrence et dans l'application de la législation sur la concurrence dans les pays de l'OCDE, ainsi qu'en Corée, Hongrie, Pologne et en République slovaque en 1992 et 1993.

Centre pour la Coopération avec les Économies en Transition, Fiscalité et investissement direct étranger : l'expérience des économies en transition pour la coopération avec les économies en transition, Paris, OCDE, 1995, 183 p.

Présente les résultats des consultations sur le rôle des systèmes fiscaux pour attirer l'investissement direct étranger qui se sont déroulées dans huit pays : Estonie, Hongrie, Lettonie, Lituanie, Pologne, Fédération de Russie, République slovaque et République tchèque.

Centre pour la Coopération avec les Économies en Transition, *Examen de l'industrie et de la politique industrielle en Hongrie*, Paris, OCDE, 1995, 197 p.

Après un rappel du contexte économique et les tendances de la structure industrielle actuelle de la Hongrie, fait le point sur la place de ce pays dans l'économie mondiale, les grands axes de sa politique industrielle, son évaluation et les recommandations des pouvoirs publics.

Centre pour la Coopération avec les Économies en Transition, *Hongrie, 1995*, Paris, OCDE, 1995, 217 p. (Études économiques de l'OCDE).

Après une présentation du contexte de la politique économique à la fin de 1994, de l'aggravation des déséquilibres macroéconomiques, donne un aperçu général de la politique budgétaire, salariale, de la compétitivité internationale et des progrès de la réforme structurelle.

CHAVIGNY, Régis, *Convertibilité et spécialisation internationale dans les économies européennes en transition*, Revue d'études comparatives Est-Ouest, Paris, 1995, t. 26, n° 1, p. 51-65.

DEMBINSKI, Paul H., *La privatisation en Europe de l'Est*, éd. PUF, Paris, 1995, Que sais-je, n° 2973, 128 p.

GELEDAN, Alain, *Les transitions à l'Est*, éd. Marabout, Paris, 1995, (Marabout-savoir, n° 8632), 250 p.

LEMOINE, F., La dynamique des exportations des PECO vers l'Union européenne, *Économie internationale*, 2° trim. 1995, n° 62.

PIANELLI, D., *L'après-CAEM : les échanges entre les pays de Visegrád*, *Économie internationale*, 2° trim. 1995, n° 62, p. 191-204.

Bibliographie 1995

SGARD, Jérôme, Recapitalisation bancaire et aléas moral en Hongrie et en Pologne, *Revue économique*, mars 1995.

SGARD, Jérôme, *Faut-il payer ses dettes ? Hongrie et Pologne cinq ans après*, La lettre du CEPII, Paris, sept. 1995, n° 138, 5 p.

Histoires vécues, biographies

DUFOUR, Andrée, *Défi à la violence : témoignage de Julia Visky*, Tassin (Rhône), Maison de la Bible, 1995, 199 p., ill.

Biographie de Julia Visky qui, jeune fille, lutte contre l'injustice, la famine, la brutalité de l'occupation soviétique en Hongrie. Mariée à un pasteur roumain condamné à 22 ans de travaux forcés, elle fut elle-même déportée avec ses sept enfants dans un Goulag. Sa seule force : une foi inébranlable en Dieu qui la fit triompher de toutes les épreuves.

MONTAUD, Bernard, *Le testament de l'ange : les derniers jours de Gitta Mallasz*, Paris, Albin Michel, 1995, 204 p. (Espaces libres).

Gitta Mallasz est à l'origine de ce récit qui retrace la rencontre, en Hongrie, pendant la guerre, d'une « force de lumière » avec quatre jeunes gens, dont trois périront en camp de concentration.

TIMAR, Monika, *Correspondance : 1961-1962*, 1995, 186 p. (Vic consacrée ; 11), Trad. du hongrois.

Lettres d'une cistercienne hongroise, responsable d'une communauté religieuse clandestine dans son pays natal durant les années soixante.

HAUSSER, Anita, *Sarkozy : l'ascension d'un jeune homme pressé*, Paris, Belfond, 1995, 277 p.

L'ascension d'un fils d'aristocrate hongrois, émigré en France en 1952. Truffé d'anecdotes, ce récit analyse les instruments de travail et les ressorts d'un homme, ministre du Budget, qui s'investit dans tout ce qu'il entreprend.

Arts

Budapest 1869-1914 : modernité hongroise et peinture européenne, publ. Musée des beaux-arts de Dijon. Paris, A. Biro, 1995. 384 p., ill. en noir et en coul.

En 1867, la monarchie austro-hongroise accordant une relative autonomie à la Hongrie, favorise un véritable renouveau artistique qui trouve l'authenticité de son expression au contact de l'art européen, manifesté par de nombreux échanges avec la France, l'Allemagne et l'Autriche.

Musique

LISZT, Franz, Artiste et société : édition des textes en français, réunis, présentés et annotés par Rémy Stricker, Paris, Flammarion, 1995, 416 p.

Lié pendant sa jeunesse aux grands artistes romantiques français (Lamartine, Hugo, Berlioz...), le pianiste et compositeur hongrois a publié ces articles, réunis ici pour la première fois en France, dans les journaux de l'époque.

Littérature

Les écrivains hongrois, dossier publié par L'œil de la lettre, groupement de libraires, Paris, novembre 1995, 46 p.

C'est un ensemble de textes et de photos sur la littérature hongroise du XX^e siècle, soigneusement rassemblé.

BODOR, Ádám, *La vallée de la Sinistra*, trad. du hongrois par Émilie Molnos Malaguti, Robert Laffont, Paris, 1995, 215 p.

Une haute vallée quelque part dans le nord des Carpates, aux confins de la Transylvanie et de l'Ukraine, dissimule aux regards du monde un mystérieux "secteur Sinistra" placé sous l'autorité d'une femme colonel.

KERTÉSZ, Imre, *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, trad. du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba, Arles (Bouches-du-Rhône), Actes Sud, 1995, 156 p.

Un monologue intérieur où s'exprime un refus de la paternité comme conséquence de l'Holocauste. Récit publié à l'occasion du cinquantième anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz.

LAKATOS, Menyhért, *Couleur de fumée : une épopée tzigane*, trad. du hongrois par Agnès Kahane, Nouv. Éd., Arles (Bouches-du-Rhône), Actes Sud, 1995, 352 p.

Une épopée où passe la tragédie de tout un peuple : nostalgie de la liberté, violence tribale, sanction du génocide.

MÁRAI, Sándor, *Les braises*, trad. du hongrois par Marcelle et Georges Régner, Paris, Albin Michel, 1995, 186 p. (Grandes traductions).

Henri et Conrad, amis d'enfance, ont aimé la même femme. Elle est morte, ils se sont séparés. Quarante ans après, ils se retrouvent pour une dramatique confrontation.

MÁRAI, Sándor, *Paix à Ithaque*, trad. du hongrois par Ève Barre, av.-pr. par Raymond Barre, Paris, In fine, 1995, 283 p., (Domaine hongrois).

L'auteur nous transporte parmi les héros d'Homère, au milieu des dieux, des demi-dieux et des nymphes, dans la vie cossue des Phéaciens, dans la simple atmosphère rurale du royaume d'Ulysse. Qui est Ulysse ? Telle est la question complexe à laquelle vont s'efforcer de répondre Pénélope, Télémaque et Telegonos.

SZIGETHY, Daniel, *Cent minutes*, Genève, Eboris, 1995, 300 p., Trad. du hongrois par Georges Kassai.

Entre Zürich et Budapest, les cent minutes de voyage aérien se passent dans une monotonie tendue, avec des monologues et des dialogues de circonstance. Deux exilés rentrent de l'émigration dans un chaos de rêves et de souvenirs. Cette oeuvre fut achevée au moment du printemps de Prague.

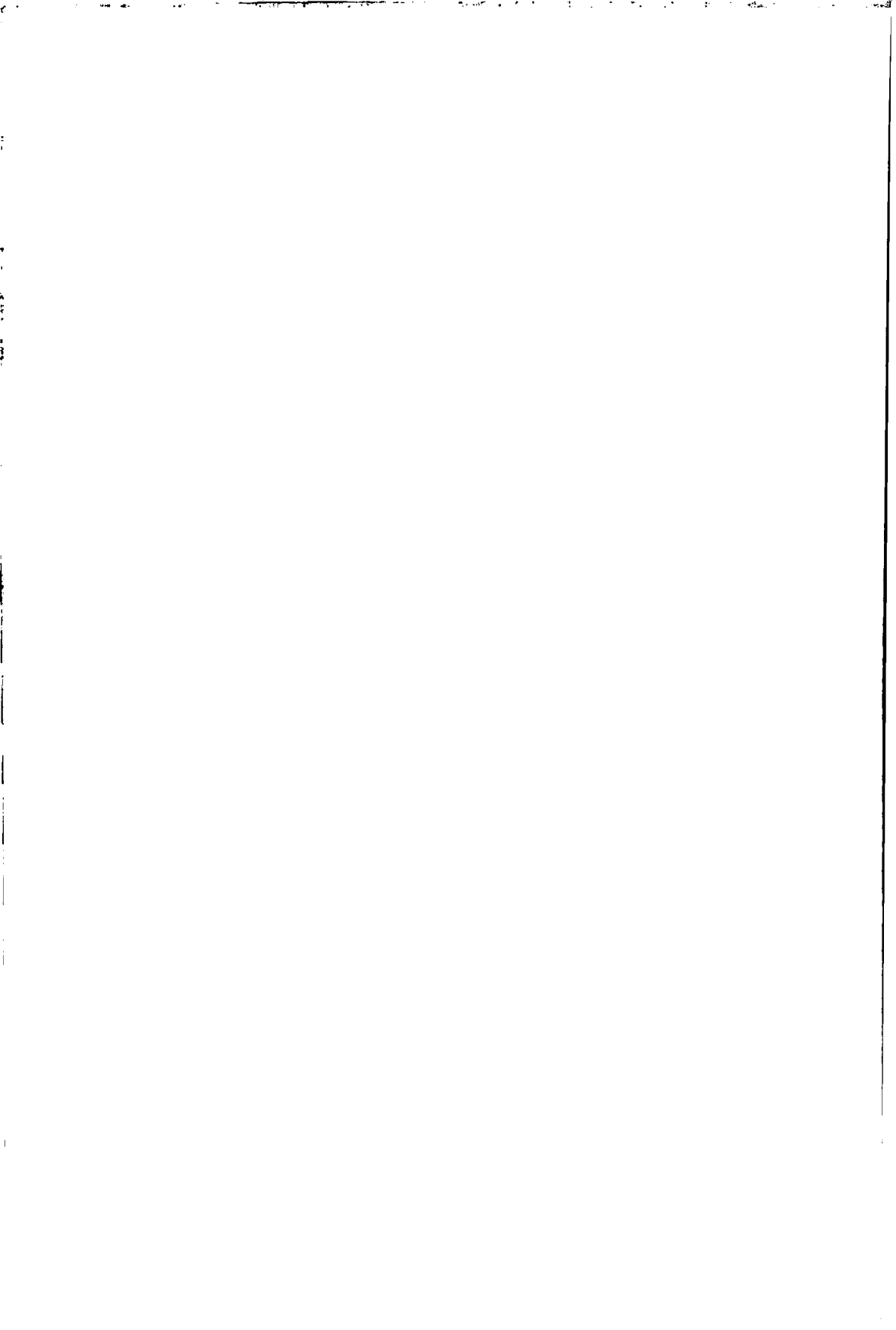
Poésie

MOLNAR, Kati, *Poèmes incorrects et chants transcrits*, Paris, Fourbis, 1995, 62 p. ill. (Biennale internationale des poètes en Val-de-Marne).

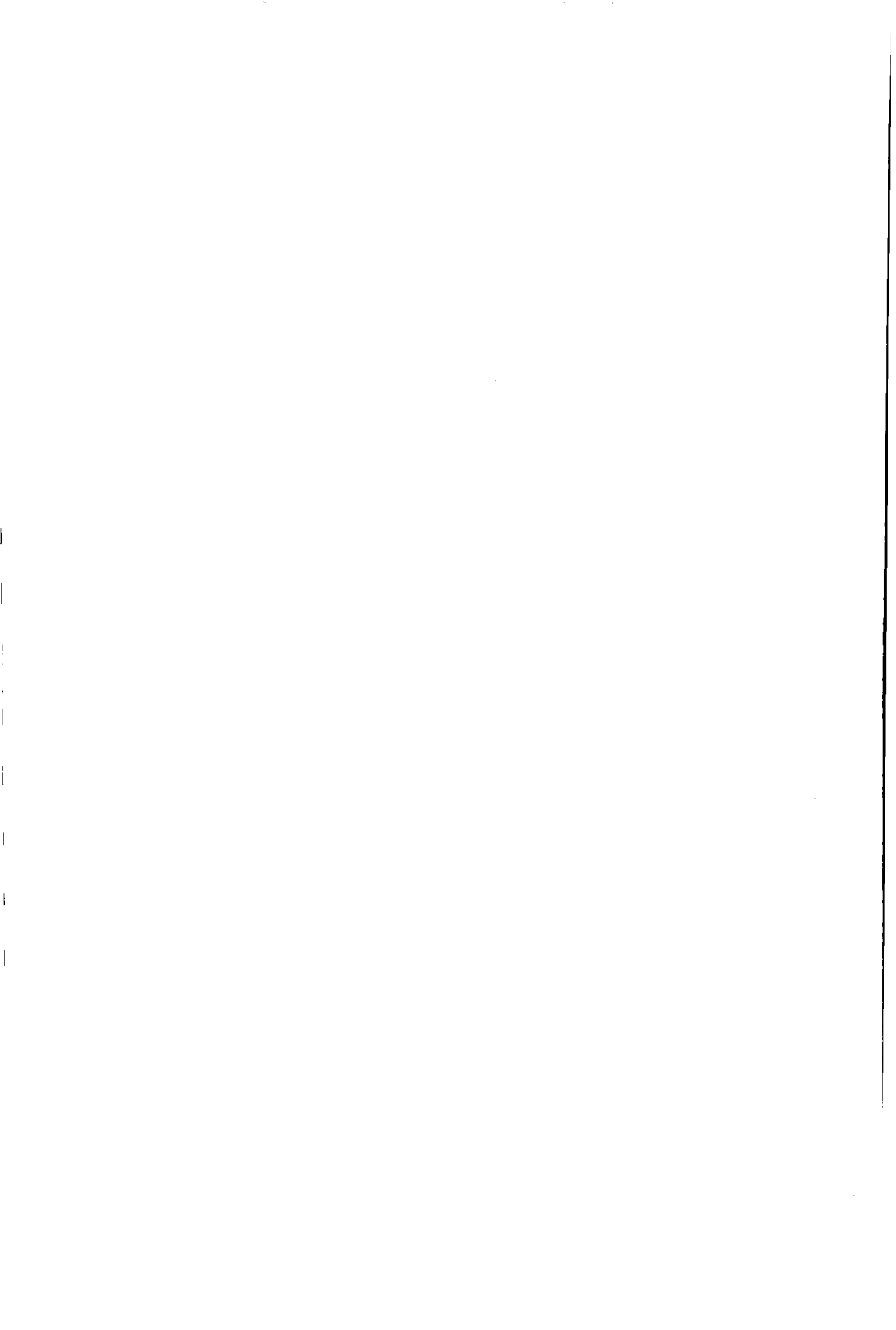
Les poèmes de ce jeune auteur d'origine hongroise utilisent une langue qui se rapproche de la transcription phonétique pour y puiser sa force et son rythme. Les poèmes sont de courts récits où l'humour se mêle à la gravité.

Dix-sept poètes hongrois, anthologie établie et trad. par Anikó Fázsy et André Doms, L'Arbre à paroles, Maison de la poésie d'Amay, 1995.

Le miroir de l'autre, poèmes de ATTILA JÓZSEF, choix et traduction par Gábor Kardos, La Différence, coll. "Orphée", n° 197, 1995.



Résumés



KRISTÓ Gyula

A magyar honfoglalás (Valóság és hagyomány)

A szerző írott forrásokra támaszkodva vizsgálja a magyarok honfoglalásának közvetlen előzményeit és annak lefolyását. Elemzésében kiemelt szerepet juttat az egykorú külföldi forrásoknak, így Regino latin nyelvű krónikájának, a Fuldai Évkönyvnek, VI. (Bölcs) Leó görög nyelvű tudósításának, a nem közvetlen kortárs források közül pedig VII. (Biborbanszületett) Konstantin művének. (A magyar történeti irodalom emlékei túl későiek ahhoz, hogy tanúságuk hitelt érdemlő legyen.) Források alapján a magyar honfoglalás a besenyők támadásának következtében, katonai vereség miatt következett be. A kelet felől érkező támadások a dominó elv alapján legalább három népet (úz, besenyő, magyar) juttattak új hazához. Így a magyarok feladva etelközi szállásaikat a Kárpát-medencében találtak új otthonra.

ZIMONYI István

A magyar őstörténet kutatásának módszerei és vázlatos áttekintése

Magyar őstörténetnek a magyar nyelv kialakulásától (Kr. e. 1000—500) a honfoglalásig terjedő szakaszt nevezzük. Mivel a magyarság az írott forrásokban csak a 9. században jelenik meg, a korábbi történetére vonatkozó elképzelések csak komplex módon, többféle tudomány eredményeinek figyelembevételével alakíthatók ki. Az utóbbiak közül a történettudomány számára igen jelentős szerepet játszik a nyelvtörténet, a régészet és az antropológia. A szerző mindezekre támaszkodva, bőséges szakirodalom felsorakoztatásával vázolja a magyar őstörténet problémáit a rokon nyelvi együttéléstől a honfoglalásig.

KLANICZAY Gábor

***Rex Iustus*. A szent királyság megalapítója**

Az itt közölt tanulmány a szerző kandidátusi dolgozatából származik. Ebben a fejezetben tárgyalja a 11. századi uralkodói szentesítések új lehetőségeit, az európai uralkodók szentség rangjára történő emelését, s e korra visszanyúló kultuszukat. Részletesen elemzi az 1083. évi magyarországi szentté avatásokat (Szent István, Szent Gellért), s azokat a mintákat, melyeket Magyarország ebben felhasználhatott. Külön kiemeli azokat az eredeti, új vonásokat, melyeknek lényege az uralkodói méltóság és a szentség összeegyeztetése: a szent uralkodó újszerű kiralypén helye van az államalapító, törvényhozó, egyházszervező funkciónak, s a keménykezű, harcias "miles Christi" magatartásnak is.

MAKK Ferenc

Magyarország a XI. század közepén

A tanulmány a Szent István halála (1038) után kialakult külpolitikai helyzetet elemzi, melynek kulcskérdése (mint a XI-XII. század folyamán oly sokszor) az, hogy miként alakul Magyarország helyzete a német és a bizánci (görög) birodalom vetélkedése között. A legelsőbb figyelmet I. András (1046-60) uralkodásának szenteli, aki Bizánc felé nyitó külpolitikájával, a háborús helyzetek, békekötési lehetőségek és politikai szövetségek jó kiaknázásával el tudta kerülni, hogy az ország a német birodalom hűbérese legyen. Uralkodása alatt a magyar királyság külpolitikai helyzete konszolidálódott. Halálát újabb válságperiódusok követték, s újabb stabilizáció csak I. László idején (1077-1095) következett be.

KOSZTA László

Egy magyarországi francia prelátus: Bertalan, Pécs püspöke (1219-1251)

A középkori társadalmakban egyik legfontosabb szerep az egyházaknak jutott, mely a magyar társadalomra is rányomta bélyegét. A magyar—francia középkori egyházi kapcsolatok

virágzó periódusa a XI-XIII. századra tehető. A szerző a magyar kereszténység kezdeteitől indulva beszámol a Franciaországból érkező egyházi személyiségekről, a különböző francia egyházi rendek (ciszterciák, prémontreiek, dominikánusok) megjelenéséről, ezek hatásairól. A tanulmány fő témája Bertalan pécsi püspök története, származása, magyarországi egyházi, politikai, diplomáciai tevékenysége.

HANUS Erzsébet

1896. Millenárium : Kont Ignác és a magyar irodalom

Ez a tanulmány Magyarország millicentenáriumának keretébe helyeződik. Kont Ignác professzor munkásságát igyekszik bemutatni, aki a század végén meghatározó szerepet játszik abban, hogy megpróbálja megismertetni a magyar irodalmat Franciaországban. Minden lehetséges folyóiratba tanulmányokat, könyvismertetőket, tájékoztatókat ír, könyveket ad ki. Bizonyos munkáinak még száz évvel később is valós értéke van. Mint tanár, tanítványokat is képez, akik folytatják és elmélyítik az elkötelezetten megkezdett munkát. Jelentős munkássága felfedezésre és feldolgozásra vár.

Jean GERGELY

A "folklorizmus" a műzenében

Milyen kapcsolat létezik a folklór és a műzene között? Mit is jelent a folklór a művészeti ágban? E tanulmányon keresztül képet kapunk a magyar folklór jellemzőiről, meghatározó szerepéről, melyet a magyar zeneszerzők oly hűen használtak fel. A Kalevala hatására a múlt században ők is elindultak a magyar eposz megkeresésére. Vikár Béla, aki elsőként használt fonográfot a népzene rögzítésére, lerakta az összehasonlító zenetörténet alapjait. Kodály visszaemlékezései alapján megismerhetjük Bartók és Kodály népzenei felfogásának különbségeit.

VIKÁR László

A hagyományos zene megjelenése századunk zenei művészetében

Bármilyen zenei alkotás elképzelhetetlen a tradicionális zene hatása nélkül. A polifónia megjelenésekor a zeneszerzés és a hagyományos zene igen közel álltak egymáshoz. Rousseau volt az első, aki ezek egymásra hatásának tanulmányozására hívta fel a figyelmet. A XX. századi zeneszerzők közül Debussy és Bartók használták fel a népzene szépségét, erejét, harmóniáját műveikben.

KROÓ György

Francia—magyar találkozások a lírai színpadon

A magyar zenetörténész ezen előadásában öt operát mutat be, melyek a francia—magyar kapcsolatokat érintik. Ezek különböző zenei korszakokba, stílusokba tartoznak, s témájukban sem hasonlítanak egymásra. Az egyik érdekes opera Rákóczi Ferenc személyével foglalkozik. Nicolas Dalayrac háromfelvonásos operája 1801-ben került bemutatásra Párizsban. A második és a harmadik zenei mű Paul Dukas és Bartók Béla Kékszakkállúja. A tanulmány bemutat még két, a nagyközönség előtt szinte teljesen ismeretlen operát, Kósa György "Tartuffe"-jét és Lendvay Kamilló "A tisztességtudó utcalány" című alkotását.

NYÉKI Lajos

Zenei beszéd és beszéd a zenéről

A tanulmány első fele a zenei szemiológia néhány alapkérdését vizsgálja. A zenében és a beszédben is ugyanazokkal a paraméterekkel találkozunk: magassággal, hangszínnel, intenzitással, időtartammal. A zenei jelentés azonban máig viták középpontjában áll, s többféle (nemegyszer

meghökkenítő) értelmezésével találkozhatunk. Másfelől a zenéről szóló beszédnek is megvannak a maga sajátos nehézségei. Ezt mutatják azok a viták is, melyek Bartók *Concertó*-jának dallamclózménye körül alakultak ki. A szerző szerint a zenéről szóló beszédben a metaforikus megközelítésnek is létjogosultsága van.

Roger TESSIER

Mit jelent Bartók egy francia zeneszerző számára ?

A szerző Bartók Béla helyét keresi Franciaországban, s a modern zeneszerzők között. Maga is zeneszerző lévén, Olivier Messiaen tanítványaként hallgatta, tanulmányozta, összehasonlította más művekkel a bartóki zenei világot.

Claude Alphonse GIRARD-LEDUC

László Lajtha

Alphonse Leduc, híres párizsi kiadó fiának Lajtha Lászlóra való visszaemlékezését olvashatjuk e cím alatt. A magyar zeneszerző 1930-ban írta alá első szerződését a francia kiadóval. Leduc és Lajtha között igazi mély barátság alakult ki, amely csak halálukkal szakadt meg. Lajtha magáról nyilatkozva állítja, hogy zenei világát Magyarországon túl franciának, külföldön pedig magyar folklórral telinek érezték.

NYÉKI Mária

A huszadik századi magyar zene fogadtatásának néhány aspektusa a francia sajtóban

A tanulmány újságcikkeken, zenei kritikákon, visszaemlékezéseken alapszik. Természetesen a 20. századi magyar zeneszerzők közül a legtöbb cikk Bartókról jellemt meg, amelyekben francia zeneszerzők nyilatkoznak magyar kollégájukról, a magyar zenéről, népzenei hatásokról, franciaországi koncertekről. Az itt közölt visszaemlékezésekből képet kaphatunk Bartók személyiségéről, zenéjének francia fogadtatásáról. A magyar zeneszerzők közül kritikákat szenteltek még többek között Kurtágnak, Ligetinek, Petrovicsnak, Kodálynak mint zenepedagógusnak.

KÁRPÁTI János

Szóllósy András bemutatása három jellenző művén keresztül

Szóllósy ahhoz a zeneszerzői generációhoz tartozik, akiknek művészi fejlődését megtörte a háború. Így igazából karrierje csak 45 éves kora után indul. Életművében eleinte főleg a zenekarra írott darabok dominálnak. A modern hangzást tradicionális eszközök használatával éri el. Szóllósy számos magyar és külföldi kitüntetés tulajdonosa.

HOLLÓS Máté

A fiatal nemzedék

E zeneszerzői hozzászólás a fiatal magyar zenész generációnak a francia zenéhez fűződő kapcsolatát mutatja be. Az elemzést zenei részletek bemutatása kísérte végig a kollokviumon történt előadás alatt. A magyar komponisták, Szőnyi Erzsébet, Kurtág György, posztgraduális képzések keretében többször jártak Franciaországban. A bemutató főleg az 1956-ban született Tihanyi László zenei gondolkodását emeli ki.

Pierre VIDAL

A magyar zene a Hetek csoportjában

A már negyven éve működő Hetek csoportjának zeneszerzőire igencsak hatott a huszadi századi magyar zene, úgy mint a többi európai zene. A csoport az elsők között ismerkedhetett meg a "Bartok Records" Amerikában készült felvételeivel. A hatvanas években körükben több előadást tartott Jean Gergely. Kodály és Bartók zenéje mellett elemezték Liszt, Erkel és Lajtha László műveit.

Bernard LE CALLOC'H

Jean-Charles de Besse, francia nyelvű magyar író

Besse János szinte teljesen ismeretlen a magyar irodalomtörténet számára. Az 1765-ben született jogász foglalkozású Besse belép a porosz, a nápolyi hadseregbe, majd Napóleon francia seregébe. Kalandos életútja során, különböző foglalkozásokat gyakorolva bejárja Európát, Ázsiát, az Indiai-óceán szigeteit. Charles de Berony néven publikálja az első cikket Magyarországról francia nyelven a *Mercure Étranger* című irodalmi folyóiratban a XIX. század elején, melyet eddig Batsányi írásának hitt az irodalomtörténet. Szerzője egy francia nyelvű török nyelvtannak is. Elszántan állítja, hogy a magyar nyelv nem finnugor eredetű, s ezt az 1829-es kaukázusi útjával akarja bebizonyítani. Mozgalmas élete során többször visszatér hol Magyarországra, hol Franciaországba.

TÓTH Ferenc

Jean-Charles Besse és a *Mercure Étranger*

1813-ban több tanulmány jelent meg a *Mercure Étranger* című francia összehasonlító irodalomtörténeti folyóiratban a magyar irodalomról. A cikkek szerzőjének sokáig Batsányi Jánost vélték. De a kutatások bebizonyították, hogy a tanulmányok írója csakis Besse János lehet. A több nyelvet beszélő, Napóleon uralkodása idején francia szolgálatban álló, magát a hivatalos levelekben mindig is dícsérő magyar nemes rendelkezett a cikkek megírásához szükséges irodalmi ismeretekkel.

RATZKY Rita

Hatások és párhuzamok (A francia romantika ismerete Petőfi lírai költészetében)

Petőfi is, mint a romantika többi írója és költője kereste magának a példaképeket. Ez az írás Petőfinak Lamartine-hoz, Victor Hugo-hoz és Musset-hez fűződő kapcsolatát tárgyalja, a francia költők hatását Petőfi poétikájában, szerelmi és politikai verseiben. A párhuzamosan bemutatott versrészleteken jól észrevehető, elemezhető ez a hatás.

ANGYALOSI Gergely

Az Apokalipszis víziója a kortárs magyar irodalomban

Az apokaliptikus témák nem idegenek a magyar íróktól, nagyon is jelen vannak a modern prózában. Ezek történelmi következmények eredményei: a nemzethalál elképzelése több műben megtalálható. A tanulmány szerzője az apokaliptikus víziókat, az elkerülhetetlen katasztrófákat elsősorban Konrád György és Hajnóczy Péter írásain keresztül szemlélteti.

Bernard LE CALLOC'H

Budapest zászlaja, egy vitatott jellek története

Sokak által nem ismert az, hogy Pest és Buda városok egyesítését már az 1848-as forradalmi napokban felvetették. Sőt ez ügyben még hivatalos határozatok is születtek, de a forradalom bukása

után ez a lépés is kudarcot vallott. Így a két város egyesítéséről szóló törvényt csak 1872 decemberében szavazta meg a parlament. Budapest város zászlajának és címerének elfogadása is több vitát ért meg. A város színeit (piros-sárga-világoskék) nehezen fogadták el a városlakók. Címerében Dunát középen ezüstvonal, Budát és Pestet várak jelképezik.

Le texte des notes est inséré dans le cours du texte entre chevrons, le premier chevron étant immédiatement suivi du signe dollar et de F¹. Ne pas indiquer de numéro. La numérotation sera faite automatiquement.

Le texte d'une note se conclut toujours par un point.

Les abréviations suivantes sont autorisées et exigent l'italique : *id.*, *ibid.*, *o. c.* ou *op. cit.*

Références :

Ou bien il y a une bibliographie en fin d'article, et dans le corps du texte on trouve une mention renvoyant à celle-ci, ou bien les notes en bas de page comprennent les références. Dans tous les cas, quand il s'agit d'un article, c'est le titre de la revue qui est en italique alors que celui de la contribution de l'auteur plus précisément utilisée dans la référence est mis entre guillemets bas.

En langue anglaise, dans les titres, tous les mots qui ne sont pas des articles ou des prépositions prennent une majuscule initiale, à la différence du français. Pour les références allemandes, les règles normales de l'orthographe allemande jouent.

1/ **Le renvoi dans le texte se fait sous la forme** (Pótó, 1994-2, 103-104) et dans la bibliographie la référence correspond aux modèles suivants :

- a) (article) Pótó (János), 1994-2, « Az Akadémia államosítása » (L'étatisation de l'Académie), *Történelmi Szemle*, 1994/1-2, 79-110. (Cet exemple suppose qu'il y a une référence 1994-1 du même auteur précédant celle-ci dans la bibliographie qui est classée par ordre alphabétique pour les noms d'auteur puis par ordre chronologique pour ce qui est des publications de chacun d'entre eux. On n'utilisera le p. pour signaler une pagination qu'en cas d'ambiguïté résultant de l'usage des seuls numéros de pages.)
- b) (contribution) Kiss (Jenő), 1991, « A magyar nyelv » (La langue hongroise), *A magyarságtudomány kézikönyve* (Manuel de hungarologie), sous la direction de Kósa (László), Budapest, Akadémiai Kiadó, 77-164. (La date n'est pas rappelée.)
- c) (ouvrage) Konrád (György), 1969, *A látogató* (Le visiteur), Budapest, 2^e éd.

2/ **Dans les notes de bas de page les mêmes références prendront la forme suivante :**

- a) János Pótó, « Az Akadémia államosítása » (L'étatisation de l'Académie), *Történelmi Szemle*, 1994/1-2, 79-110.
- b) Jenő Kiss, « A magyar nyelv » (La langue hongroise), *A magyarságtudomány kézikönyve* (Manuel de hungarologie), sous la direction de László Kósa, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1991, 77-164.
- c) György Konrád, *A látogató* (Le visiteur), Budapest, 1969². (La date de l'édition est immédiatement suivie d'un chiffre en exposant indiquant une seconde édition.)

Dans les **articles à thème linguistique** on respectera les usages spécifiques suivants :

Les formes citées sont présentées en italique.

Le sens des formes est indiqué entre guillemets hauts.

La traduction d'une phrase est incluse entre guillemets hauts.

¹ <SF...>

Note technique

Lors de la citation de matériel phonique la présentation des unités phoniques se fait en italique, sauf si on veut préciser qu'il s'agit ou d'un phonème, inséré entre deux barres obliques (/b/), ou d'une réalisation phonétique de phonème, insérée entre crochets ([b]).

Les auteurs qui souhaiteraient **pouvoir être contactés par les lecteurs directement** doivent, à la fin de leur article, signaler leurs coordonnées en rappelant leur établissement d'appartenance et/ou titre, prénom et nom.

Les auteurs sont priés de joindre à leur article un **résumé** de 5 à 10 lignes en hongrois ou (pour les auteurs non hongarophones) en français.

Association pour le Développement des Études Finno-Ougriennes
2, rue de Lille - 75007 Paris

Publications de l'A.D.E.F.O.

Les membres de l'A.D.E.F.O. (cotisation 1996 : 180 F, étudiants : 90 F) bénéficient d'une remise de 25% sur toutes les publications et d'une formule de cotisation-abonnement assurant le service de la revue (v. ci-dessous). Une remise spéciale est accordée pour l'achat des collections.

Pour tous renseignements, s'adresser au secrétariat de l'ADEFEO.

1. Revue *Études Finno-Ougriennes*

Revue fondée en 1964 et consacrée à l'étude des langues d'origine finno-ougrienne et des peuples qui les parlent, les Études Finno-Ougriennes publient, avec la collaboration de savants étrangers, des travaux relatifs à la linguistique, à la littérature, à l'histoire, à l'ethnologie, à la musicologie etc... avec une chronique des événements intéressant le monde finno-ougrien et des comptes rendus d'ouvrages concernant le domaine.

Essentiellement d'expression française, la revue donne deux résumés en langues étrangères de chaque article.

Volumes disponibles (autres tomes : reproduction en préparation) :

- Tome VIII, éd. spéciale reliée "Mélanges- Tome XX : 160 F
A. Sauvageot" 160 F
- Tome IX : 120 F
- Tomes X à XIII : 140 F le volume
- Tome XIV : 120 F
- Tome XV : 160 F
- Tomes XVI à XIX : 150 F le volume
- Abonnement + cotisation A.D.E.F.O. : 1996 (cotisation + vol.28) : 260 F, étudiants : 170 F.
- Tome XXI : 140 F
- Tome XXII : 160 F
- Tomes XXIII et XXIV : 140 F le volume
- Tome XXV : 150 F
- Tome 26 et 27 : 160 F le volume

2. Collection *Bibliothèque Finno-Ougrienne*

1. Fanny de Sivers, *Les emprunts suédois en estonien littéraire* : 50 F.
2. Béla Bartók vivant. *Souvenirs, études et témoignages recueillis par Jean Gergely* : 85 F.
3. *Autour du Kalevala, textes réunis par Georges Cerbelaud-Salagnac* : 55 F.
4. *Le monde kalévaléen en France et en Finlande, avec un regard sur la tradition populaire et l'épopée bretonnes. Actes de colloque réunis par Heikki Kirkinen et Jean Perrot* : 135 F.
5. *Regards sur Kosztolányi. Actes de colloque réunis par Bertrand Boiron* : 90 F.
6. *Un chant épique de la prairie. Autobiographie versifiée d'un poète hongrois du Canada* : 160 F.
7. Jean Gergely et Jean Vigué, *Conscience musicale ou conscience humaine ? Vie, œuvre et héritage spirituel de Béla Bartók*. Édition conjointe avec la Revue Musicale, Paris et Akadémiai Kiadó, Budapest : 120 F.
8. *Actes du IVème colloque franco-finlandais de linguistique contrastive, réunis par Jean Perrot et Elina Suomela* : 150 F.
9. Béla Bartók. *Éléments d'un autoportrait, textes de Béla Bartók réunis, présentés et traduits par Jean Gergely* : 135 F.

3. Hors collection

Nonaneries. A Aurélien Sauvageot pour son 90ème anniversaire. (Bibliographie de l'œuvre d'Aurélien Sauvageot : ouvrages, traductions, articles, avec textes d'hommage) : 55 F.

